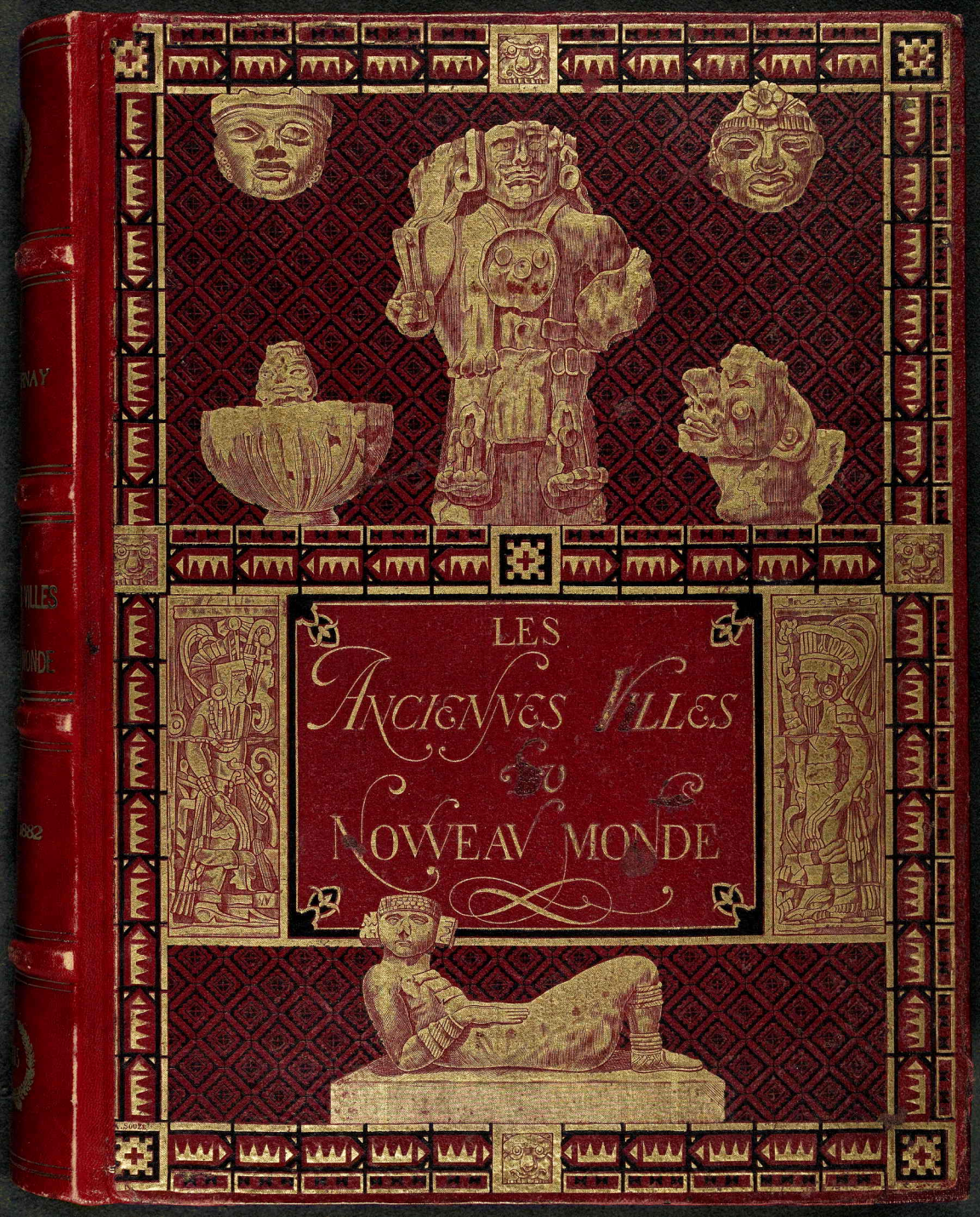
D. CHARNAY

LES
ANCIENNES VILLES
DU
NOUVEAU MONDE

1857 - 1882


LES
ANCIENNES VILLES
DU
NOUVEAU MONDE

95.42.00.012

LES

ANCIENNES VILLES

DU NOUVEAU MONDE

Les gravures de ce volume ont été exécutées

d'après les dessins de MM.

A. de Bar, — Barclay, — H. Catenacci, — H. Chapuis, — Delahaye, — P. Fritel, — C. Gilbert,
J. Guiaud, — D. Lancelot, — P. Langlois, — Riou, — E. Ronjat, — P. Sellier,
A. Sirouy, — Slom, — T. Taylor, — Thuillier, — H. Toussaint.

DÉSIRÉ CHARNAY.

LES

ANCIENNES VILLES

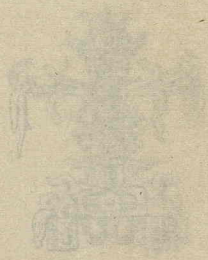
DU NOUVEAU MONDE

VOYAGES D'EXPLORATIONS

AU MEXIQUE ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

PAR

DÉSIRÉ CHARNAY



PARIS

GAUTHIER-VILLARS ET CIE

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1885

LES

ANCIENNES VILLES

DU NOUVEAU MONDE

VOYAGES D'EXPLORATIONS

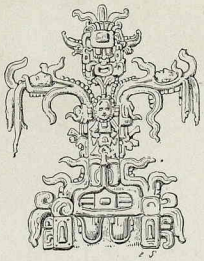
AU MEXIQUE ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

PAR

DÉSIRÉ CHARNAY

1857 — 1882

OUVRAGE CONTENANT 214 GRAVURES ET 19 CARTES OU PLANS



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1885

Droits de propriété et de traduction réservés.

A MONSIEUR PIERRE LORILLARD

MONSIEUR,

Lorsque le Ministère de l'instruction publique me chargea d'étudier les vieilles civilisations américaines, vous voulûtes bien vous associer à mes travaux d'une façon toute princière. Vous trouverez dans les pages suivantes le compte rendu de mes découvertes; vous savez combien elles furent heureuses. Je me suis efforcé, dans le cours de ces études, de remplir le programme que vous m'indiquiez : la reconstruction des civilisations disparues. Je crois avoir réussi, et j'espère avoir suffisamment démontré que ces civilisations avaient une seule et même origine, qu'elles étaient relativement modernes et qu'elles étaient toltèques. J'ose espérer que le monde savant ratifiera ma théorie. Si le succès vient couronner mes efforts, si j'ai résolu cette question américaine tant controversée jusqu'à ce jour, c'est en grande partie à votre aide généreuse que je le devrai.

Je vous prie d'accepter la dédicace de cet ouvrage comme un témoignage de ma profonde reconnaissance.

DÉSIRÉ CHARNAY.

Paris, 1er novembre 1884.

PRÉFACE

Les premières notes touchant les matières dont s'occupe cet ouvrage ont paru dans une grande revue américaine, *the North American Review*, dont le directeur, A. Th. Rice, voulut donner la primeur à ses abonnés. Ce pouvait être un cadeau comme nouveauté, mais non au point de vue de la valeur scientifique des documents; aussi avais-je pris à cet égard toutes les précautions oratoires voulues. En effet, des impressions rédigées au jour le jour, impressions se modifiant avec mes découvertes, citations tronquées, résultant d'une mémoire infidèle, devaient être un pauvre régal pour des savants! Une seconde publication suivit, dans le *Tour du Monde*, plus exacte que la première et accompagnée d'illustrations qui lui prêtaient une plus grande valeur, mais rédigée entre deux expéditions, par conséquent trop hâtive, écourtée, mutilée, et manquant des développements que ne comporte pas ce magnifique recueil. Ici je donne ma pensée tout entière, et si la relation de mes découvertes, les conséquences que j'en tire et la théorie que je développe semblent encore incomplètes, je suis tout le premier à réclamer l'indulgence pour mes imperfections. Le sujet que j'embrasse est tellement vaste, que je n'ai point songé un moment à l'épuiser; je n'ai fait qu'établir les grandes lignes, je n'ai traité que l'ensemble, réservant les détails pour l'avenir.

J'ai surtout désiré que tout le monde pût me lire; ce livre est donc une relation de voyage en même temps qu'un ouvrage scientifique. J'y raconte l'histoire d'une civilisation morte depuis longtemps, inconnue ou plutôt méconnue; les découvertes qui m'ont conduit aux premiers établissements de la race civilisatrice sur les hauts plateaux du Mexique et m'ont permis de la suivre étape par étape jusqu'à son apogée, dans diverses parties de l'Amérique centrale, m'ont également permis de reconstruire cette civilisation, de donner à plusieurs de ses époques une date souvent certaine et de rétablir, en ce qui la touche, la vérité historique.

Il n'y a rien de bien extraordinaire dans cette reconstruction, car cette question, tenue jusqu'à ce jour comme l'une des plus difficiles à résoudre et des plus obscures, me semble avoir été embrouillée comme à plaisir et rappelle ces interminables procès qu'on se lègue de père en fils, apportant à la famille des avocats du travail pour plusieurs générations.

C'est absolument le cas de la civilisation qui nous occupe. A l'origine, la question

était simple et facile, et elle ne s'est compliquée que par les rapports successifs et contradictoires publiés à ce sujet. Origines obscures élaborées par des esprits religieux rattachant toutes les races au couple adamite; traditions douteuses admises comme vraies par des écrivains crédules, ou déclarées absolument fausses par des négateurs endurcis; mythes étranges se transformant selon l'imagination de chacun; inscriptions sans authenticité interprétées comme documents véritables; commentaires savants et systèmes ridicules, depuis Babylone et la confusion des langues en passant par les tribus d'Israël retrouvées, jusqu'à la légende de saint Thomas apôtre de l'Amérique : nous assistons depuis un siècle à l'entassement des ouvrages les plus extraordinaires, passant des théories les plus ingénieuses aux plus extravagantes, labyrinthe inextricable, amas prodigieux, dont l'immense publication de Bancroft avec ses cinq grands volumes de mille pages chacun peut donner une idée.

Cet effroyable chaos tient à la destruction presque complète des documents indiens par les Espagnols au temps de la conquête, comme au peu d'intérêt que la question souleva de prime abord chez les conquérants; cela tient surtout à l'époque où les premières relations furent écrites, relations publiées sur des récits faits de mémoire par des Indiens plus ou moins bien intentionnés, comme nous le signale Ixtlilxochitl, époque où le fanatisme religieux obscurcissait le jugement des écrivains ; de là, des amas de traditions incohérentes mêlées à des faits historiques certains, mais sans nul esprit critique pour en opérer le triage; la science n'existait pas alors, elle date d'hier : aucune méthode, l'archéologie, l'anthropologie, la linguistique, faisaient défaut; voilà pourquoi les derniers historiens, en dehors des choses observées *de visu*, l'emportent sur les premiers.

Jusqu'à ce jour même, les documents authentiques nous ont manqué ; les dessins des monuments, malgré le mérite des explorateurs, étaient imparfaits et ne pouvaient rivaliser avec des photographies, pas plus que la copie des inscriptions, quelque soin qu'on mît à les rendre, ne pouvait rivaliser avec des moulages. De plus, chaque voyageur, se cantonnant dans une province, ne s'occupant que de tels monuments, émettait à leur sujet des théories qui ne pouvaient s'appliquer à l'ensemble de la contrée tout entière. De cette façon, la naissance de cette civilisation américaine, son développement comme son apogée, furent traités comme autant de civilisations distinctes, et la plus grande confusion fut jetée dans les esprits en général.

Aussi, pour étudier sainement l'histoire de la civilisation en Amérique, il faut se borner aux pièces originales du procès, c'est-à-dire aux monuments et aux citations historiques qui s'y rapportent ; il faut faire table rase des opinions reçues, ignorer tous les commentaires, échapper à toute influence, et, puisque la photographie et les moulages nous apportent pour la première fois des documents irrécusables, puisque les originaux sont sous nos yeux, nous n'aurons qu'à choisir dans les historiens les passages qui se rapportent à ces monuments, en expliquent l'usage et nous en donnent parfois la filiation; nous n'aurons plus alors qu'à rapprocher les ruines et les édifices des provinces diverses, pour les comparer entre eux et réunir les liens de parenté qui les unissent, et nous verrons qu'ils appartiennent, quels que soient la distance et le temps qui les séparent ou les détails qui les différencient, à une seule et même civilisation. Nous verrons que cette civilisation est relativement moderne et qu'elle est toltèque.

Je laisserai de côté les origines premières, inutiles à mes démonstrations, les traditions

et les légendes préhistoriques, trop obscures pour mon entendement, l'étude des langues et des religions, trop abstraite pour mon léger savoir, et je me cantonnerai dans ce qu'on peut appeler l'histoire, c'est-à-dire l'époque de l'arrivée dans la vallée de Mexico des premières tribus civilisatrices, les tribus toltèques.

Nous assisterons à leur établissement dans la vallée de Tula, au développement de leur civilisation sur les hauts plateaux et à la dislocation de leur empire; puis, tout en constatant comment elles passèrent le flambeau de leurs industries et de leurs arts aux peuples qui leur succédèrent, nous les suivrons dans leur exode, pour retrouver cette même civilisation, qu'elles portèrent partout avec elles dans les diverses provinces de l'Amérique centrale.

Quant à la théorie que j'émets au sujet de l'unité, de la modernité relative de la civilisation en Amérique et de son origine toltèque, certains pourraient me taxer de présomption; ils auraient tort. Outre que je n'ai rien inventé, je me trouve pour défendre ma thèse en très haute et très puissante compagnie ; Stephens, Humboldt l'ont affirmée avant moi, et tous les anciens chroniqueurs l'ont implicitement reconnue.

Cette modernité surtout va choquer bien des gens, qui avaient coutume de voir les monuments américains au travers du prisme d'une antiquité parfois ridicule; dès que ces monuments sont modernes, disent-ils, ils n'offrent plus aucun intérêt. Quel pitoyable préjugé ! Il est évident que la recherche d'un inconnu offre toujours un grand attrait ; mais faudrait-il, pour intéresser le public, garder une question de cette importance à l'état insoluble? Faudrait-il la compliquer à loisir pour permettre aux oisifs de la discuter éternellement? Mais alors l'archéologie ne serait plus qu'un vain jeu.

L'Égypte ancienne, dont on déchiffre aujourd'hui les manuscrits et dont on connaît les origines, est-elle moins intéressante pour cela, et les peuples qui élevèrent les monuments de l'Amérique auraient-ils moins de mérite pour les avoir construits dix siècles plus tôt ou dix siècles plus tard? Cela change-t-il la physionomie des monuments, et cela fait-il disparaître l'originalité d'un art tout nouveau pour nous, puisqu'on l'ignorait ?

La question des origines premières m'a toujours semblé poursuite vaine, et si la doctrine transformiste est vraie, il faudrait pour atteindre à quelque lointain dans le passé de l'homme un microscope moral parfait; mais alors, derrière l'individu nouvellement découvert, ne verrait-on pas dans la pénombre s'en agiter d'autres, puis d'autres et d'autres encore, de même que dans une goutte d'eau chaque microscope plus puissant fait jaillir derrière l'infiniment petit un autre infiniment plus petit, et d'autres encore et toujours d'autres ? L'homme n'est-il pas sur la terre un infiniment petit dont les générations sans nombre, semées sous toutes les latitudes, remontent au temps obscur où nos premiers ancêtres, naissant à l'intelligence se distinguaient à peine de la brute? remonterons-nous jamais jusque-là ?

D'ailleurs, ce n'est point ici le cas; nos civilisateurs n'ont rien de commun avec les populations autochtones de l'Amérique ; ils viennent d'autre part. Nous trouvons en effet mêlées à leur civilisation une foule d'influences étrangères. Les tribus des Antilles d'un côté, la race Polynésienne de l'autre, et nombre de familles Asiatiques semblent y avoir apporté quelque souvenir. Il y a donc là un sujet d'études spéciales que nous comptons aborder plus tard.

Les traditions de la race Nahua la font venir de l'Asie, sans bien spécifier de quelle partie elle serait venue et de quelle famille elle serait descendue. Pour mon compte, je crois ferme-

ment qu'elle vient de l'extrême Orient; et le Japon, comme souvenirs architectoniques, la Chine, comme motifs décoratifs, et surtout la Malaisie, ou plutôt la race Malaise prise dans ses divers foyers d'habitat, à savoir le Cambodge, l'Annam et Java, comme habitudes, coutumes, costumes, sculptures, instincts bâtisseurs, langage, castes et organisation sociale, semblent s'en rapprocher davantage.

En fait de similitudes, rapprochements, ressemblances, ou seulement, si l'on veut, de curiosités ou coïncidences archéologiques entre les nations précitées et la race Nahua, je pourrais citer les suivantes :

Avec le Japon. — L'emploi commun des ornements en papier de couleur dans toutes espèces de cérémonies civiles et religieuses. L'habitude commune de suspendre dans le voisinage et à l'intérieur des temples, en manière d'ex-voto, des touffes de cheveux, des paquets de papier, de fil et de chiffons de couleur, habitude constatée dans tous les temples japonais et dans les sanctuaires modernes du Mexique.

En architecture, la ressemblance extraordinaire d'un temple bouddhique japonais avec les temples de Palenque. Nous donnons dans cet ouvrage la photographie de ce temple en regard du temple du Soleil, et cette ressemblance frappera tout le monde.

Avec la Chine. — La formule pour représenter les flammes sur les tentures des temples et dont nous trouvons des copies exactes soit dans les manuscrits mexicains, soit dans les bas-reliefs de nos temples à Palenque.

La ressemblance des grandes figures décoratives des monuments yucatèques avec certaines figures chinoises, ce qui faisait dire à un ambassadeur de Chine, à la vue des monuments du Yucatan : « Mais tout cela est chinois. »

Avec la race malaise. — Le mot *tianquiz*, « marché » en nahua, se retrouve sous l'appellation *tianggy*, « marché », parmi les Soulouans, population malaise habitant l'île Soulou dans les Philippines.

Le nom de Lacandon, appliqué à un peuple de l'Amérique du centre, se trouve appliqué à une peuplade de l'Indo-Chine. Dans le compte rendu d'une exploration dans l'Indo-Chine par le Dr Paul Neis et publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1883, 4e trimestre, l'auteur affirme avoir rencontré des Moïs appelés Lah-Canh-dong, peuplade anthropophage.

Instincts constructeurs. — F. Garnier, dans son ouvrage sur l'Indo-Chine, nous parle des instincts singuliers des Cambodgiens, qui bâtissent toutes leurs cases *sur pilotis* à 2 et 3 mètres au-dessus du sol. « On pourrait, dit-il, croire de premier abord que cet usage doit son origine à la nécessité d'échapper aux inondations du fleuve ; mais comme on retrouve le même genre de construction employé en des lieux où les habitants n'ont pas à craindre d'être envahis par l'eau, il faut plutôt l'attribuer *à un instinct de race particulier* à quelques peuplades de l'Indo-Chine. »

C'est l'instinct si remarquable des Toltecs qui les pousse à construire tous leurs édifices, temples et palais, sur des esplanades et des pyramides.

Il y a mieux : dans sa description des monuments khmers d'Angcor Thom et d'Angcor Wat, Francis Garnier nous parle de monuments placés sur terrasses en retraite comme les édifices sur pyramides à terrasses de Mexico et de l'Amérique centrale, tels : un édifice nommé Baphoum à cinq terrasses (page 66) ; un édifice appelé Phimanacas, élevé sur trois terrasses

étagées en retraite les unes sur les autres (page 69); le Takeo ou Ponteay Keo (forteresse, résidence), puissant édifice à cinq terrasses rectangulaires, la terrasse inférieure est revêtue en pierre de Bien-Hoa et mesure 90 mètres sur le côté de sa base, les autres terrasses sont revêtues en grès (page 73). N'est-ce point là une description des monuments toltèques? Et page 74 : les trois monuments de Leley et Bacong sont situés sur des pyramides à trois et cinq terrasses, etc. Voir également tous les détails donnés à ce sujet par M. Delaporte dans son bel ouvrage *Voyage au Cambodge*, pages 84, 299 et 304, où l'auteur nous parle de pyramides naturelles modifiées par la main des hommes, ce qui nous rappelle exactement les collines transformées en bases de temple par les Toltecs à Palenque, Lorillard, etc.

Mais cette ressemblance s'étend également à l'ornementation des édifices, où la figure humaine est fort grossièrement traitée, tandis que le soin le plus méticuleux est apporté aux autres motifs décoratifs : c'est ce qui nous a toujours frappé dans les sculptures américaines.

Nous remarquerons en outre l'emploi de la brique recouverte de ciment, le modelage en stuc pour les ornements, et l'usage du ciment pour les planchers, les cours et les routes comme en Amérique. Signalons aussi la voûte en encorbellement commune à Java, au Cambodge et à l'Amérique.

Vêtements. — Le vêtement cambodgien et laotien est le *patoi;* il consiste simplement en une pièce de coton ou de soie de 1^{m},80 à 2 mètres sur 0^{m},60 à 0^{m},90 de hauteur. Ce vêtement fort simple s'applique au milieu des reins; les deux extrémités sont ramenées en avant en serrant le corps, qu'elles entourent, et les deux bouts retombent devant et derrière. C'est absolument le maxtli toltèque. (Notes sur les populations du Laos occidental, par M. Carl Bock, *Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, séance du 5 avril 1883, page 111.)

Sculpture. — Nous trouvons ce *patoi* ou notre *maxtli* dans les bas-reliefs de la terrasse, façade est du palais d'Angcor Thom; de plus, ces bas-reliefs, qui représentent des cariatides, nous offrent des personnages qui, par leurs poses, sont des copies exactes des mêmes cariatides en bas-relief, sculptées sur les chapiteaux des colonnes et les piliers du temple le *Castillo* à Chichen-Itza dans le Yucatan.

Architecture. — Je rappellerai certains monuments de l'île de Java, au *Lawoe*, près de Sourakarta, qui reproduisent identiquement la pyramide toltèque servant de base aux temples, ainsi que l'escalier en escarpement qui conduisait à l'édifice. Cette ressemblance a frappé tous les voyageurs, et je l'ai observée moi-même en 1878. Mais la ressemblance entre les monuments du Lawoe et les monuments du Mexique a une importance d'autant plus grande que ces monuments sont relativement modernes et dateraient du quatorze ou quinzième siècle, et qu'ils s'éloignent absolument des édifices d'architecture bouddhique et brahmanique qui leur sont antérieurs et qui avaient été imposés au peuple javanais par les religions de l'Inde; de sorte que, après le renversement des temples et des croyances indoues, il y eut comme une espèce d'atavisme architectural, un retour des vieux instincts malais vers un type primitif et très ancien d'architecture, dont les monuments du Lawoe seraient une réminiscence. Ceci est d'une importance capitale.

Castes. — La caste, qui est asiatique, qui n'appartint jamais aux Peaux-Rouges et qui existait avec la plupart de ses manifestations dans l'organisation toltèque, où nous avions les prêtres, les guerriers, les marchands et les cultivateurs.

La féodalité existait chez les peuples toltèques comme chez les races malaises.

La culture. — Les terres étaient cultivées en commun chez les Toltecs comme chez les races malaises.

Langues. — A Java et dans le Cambodge il y a deux langues : celle qu'on emploie quand on s'adresse aux grands, et la langue usuelle ; il y en avait également deux employées de la même manière chez les Toltecs. C'est ce qui dut amener l'emploi de deux écritures que nous retrouvons au Cambodge comme elles existaient au Yucatan.

Nonnes et couvents étaient d'origine bouddhique, et nous les retrouvons au Mexique et au Yucatan.

Nagas ou serpents. — Le culte du serpent comme dieu de la sagesse se retrouve un peu partout dans l'univers : il existait non seulement dans l'Inde, mais en Grèce, en Chine, au Japon, mais surtout au Cambodge et à Java chez les populations malaises.

C'est notre Quetzalcoatl et notre Cuculcan, le serpent emplumé, le dieu de la sagesse chez les Toltecs.

Il nous semble donc y avoir là plus que des rencontres ou des ressemblances fortuites, et c'est un vaste et nouveau champ d'investigation ouvert à l'archéologie.

UNE VUE DE VERA-CRUZ ET DU FORT DE SAN JUAN DE ULLOA. (Voyez p. 2.)

LES ANCIENNES VILLES DU NOUVEAU MONDE

CHAPITRE PREMIER

VERA-CRUZ ET PUEBLA

Mon ancienne mission. — La nouvelle. — Pourquoi franco-américaine. — Vera-Cruz. — Le chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico. — Terre chaude. — Terre tempérée. — Cordoba, Orizaba, Maltrata. — Terre froide. — Esperanza. — Puebla et Tlaxcala. — L'ancienne route.

Lorsque je partis en 1880 pour le Mexique, je connaissais déjà ce pays pour en avoir exploré une partie comme envoyé du gouvernement en 1857. Riche d'espérances, plein de grands projets, mais pauvre de science et léger d'argent, j'avais alors de grandes prétentions, desquelles il me fallut rabattre ; comprenant que la tâche telle que je l'entendais d'abord était au-dessus de mes forces et de mes ressources, je me contentai de photographier les monuments que j'allais visiter, sans même oser les accompagner de commentaires.

Aujourd'hui, mieux préparé, mieux soutenu, aidé de moyens plus puissants, je pense

avoir amassé d'assez nombreux documents pour apporter quelque lumière sur l'un des coins les plus obscurs de l'histoire de l'homme.

Au moment même où le Ministère de l'Instruction publique, sur l'avis de la Commission des missions et voyages, me chargeait d'explorer de nouveau le Mexique pour en étudier les monuments, le hasard voulut qu'un riche Américain, M. Pierre Lorillard, de New-York, s'occupât de monter une expédition scientifique dans le même but. J'étais l'homme qu'il avait choisi pour en prendre la direction; une importante subvention était accordée à l'entreprise : refuser, c'était me créer une concurrence désastreuse dans le même pays et sur les mêmes lieux; accepter, c'était, pour ainsi dire, renoncer à ma qualité de Français, priver mon pays de documents précieux et de collections des plus intéressantes.

J'eus le bonheur de combiner les deux actions en une seule, de faire des deux missions rivales une mission franco-américaine de nom, mais dans laquelle, avec une générosité sans égale, M. Lorillard abandonnait à la France tout le produit de mes travaux, de mes recherches et de mes découvertes.

Je partis donc le 26 mars 1880, et, passant par New-York pour saluer mon généreux commanditaire, j'arrivai à Vera-Cruz à la fin d'avril.

L'aspect de Vera-Cruz, vue de la mer, est des moins flatteurs : c'est une ligne monotone de maisons basses, noircies par les pluies et le vent du nord. Les bâtiments de la Douane, d'un style moderne, et la porte monumentale qui les décore, sont, en fait d'architecture, ce que la ville offre de plus remarquable.

Assise sur les sables de la mer, entourée de dunes arides et de lagunes croupissantes, Vera-Cruz est pour l'étranger le séjour le plus malsain du Mexique. La fièvre jaune y règne en permanence, et, quand un centre d'émigration lui fournit de nouveaux aliments, elle devient alors épidémique et d'une violence extrême.

Nous l'apprîmes, hélas ! à nos dépens lors de cette fatale guerre de l'intervention ! Nos soldats furent littéralement décimés par le vomito, et l'on fut obligé de remplacer les troupes blanches par des bataillons de nègres, qui résistaient mieux que les Européens aux fureurs de l'épidémie.

En fait de port, Vera-Cruz n'a qu'un mauvais mouillage où les bâtiments ne sont point en sûreté ; l'abri du fort de San Juan est leur seule défense, et souvent, dans les tempêtes, ils dérâpent et sont jetés à la côte. Ici, la tempête, c'est le vent du nord, et quand il souffle, rien ne peut donner une idée de sa violence. Il accourt par terribles rafales, soulevant des tourbillons de sable qui pénètrent les habitations les mieux closes ; aussi, dès les premiers symptômes, tout se ferme, les barques rentrent, on les enchaîne ; les navires doublent leurs ancres, le port se vide, tout mouvement est suspendu, la ville paraît déserte et inhabitée. Un froid subit envahit l'atmosphère ; le cargador s'enveloppe, grelottant dans sa couverture ; le paletot de laine remplace la jaquette de toile : on gèle. Le môle disparaît sous les vagues énormes que soulève la tempête ; les vaisseaux se heurtent dans le port, et les vapeurs se hâtent de prendre le large pour éviter un naufrage. Nous fûmes justement accueillis par un nord et dûmes rester trois jours en rade sans pouvoir quitter le vapeur ; aussi ce fut avec bonheur, avec émotion, que je débarquai et que je foulai de nouveau le pavé pointu de la ville.

C'est qu'en effet tout voyageur laisse quelque chose de lui dans les contrées qu'il visite, comme un mouton laisse de sa laine dans tous les buissons qu'il traverse. Impressions, amitiés, aventures, il croit, en revoyant les lieux qu'il a parcourus jadis, retrouver tous ces souvenirs ; il se réjouit de serrer la main d'un ami, de revoir tel site, de retrouver telle maison où des hôtes charmants l'ont accueilli. Il arrive, mais un vent d'orage a déplacé

toutes choses : le site est dévasté, la maison est en ruines, les amis sont morts ; le temps a fait son œuvre.

Après vingt-deux ans d'absence, je m'empresse, heureux de serrer la main des amis que j'avais laissés ; pour le revenant, les vingt-deux années ne sont qu'un jour, il semble que ce soit d'hier seulement qu'il a quitté la ville, que tout le monde le reconnaît, et que chacun va s'empresser à le recevoir. Hélas! le quart de siècle qu'il a cru braver s'est appesanti sur lui comme sur tous ; s'il peut encore reconnaître quelques-uns, personne ne le reconnaît, et, nouveau Van Vinkle, il semble qu'il se réveille d'un sommeil séculaire, pour trouver tout étrange et neuf autour de lui.

Je ne retrouve en effet qu'un seul ami, le plus âgé, celui que je pensais ne pas revoir ; mais il faut me nommer, car il ne voit en moi qu'un étranger. Je m'informe d'un tel? il est mort ; et celui-ci? mort ; et cet autre? mort. Je m'arrête et n'ose poursuivre. C'est sous cette étrange impression que je me retrouve à Vera-Cruz : je crois fouler un cimetière.

Elle n'est cependant point la première venue, cette petite ville orientale perdue au fond du golfe mexicain ; je dis orientale, car elle est fille bâtarde des Maures, et son origine se trahit dans ses coupoles blanches, roses, bleues, que dominent quelques flèches chrétiennes, dans ses maisons aux couleurs vives, dans ses terrasses plates et leurs ornements en pyramides. Mais les villes durent plus que les hommes, et je trouve Vera-Cruz plus jeune et plus vivante qu'autrefois. Habitations fraîchement peintes, clochers blancs, coupoles émaillées, maisons et monuments nouveaux : il semble qu'un léger souffle de l'activité parisienne ait traversé la mer. La place, autrefois couverte d'immondices et coupée de ruisseaux fangeux, est aujourd'hui charmante, plantée d'arbres et de palmiers où s'agitent écureuils et ouistitis, semée de verdure et pavée de marbre. Une jolie fontaine en occupe le centre, et les monuments qui l'entourent, portiques où s'échelonnent de beaux cafés, magasins, cathédrale et palais municipal, se sont à l'envi revêtus de couches blanches et de faïences miroitantes.

Le jour, l'ombre y est épaisse et l'air frais ; le soir, de longues files de promeneurs et de jolies femmes aux cheveux semés de cocuyos phosphorescents en peuplent les allées ombreuses ; on dirait une immense serre. Vera-Cruz est, pour le négociant acclimaté, la ville la plus désirable comme résidence ; la vie y est plus facile, sinon plus agréable à cause des fortes chaleurs, du moins plus grande, plus large, plus abondante. Les vins y sont au même prix qu'à Paris ; le golfe fournit des poissons délicieux ; le marché donne tous les fruits des tropiques, et l'Indien y apporte toute la famille des oiseaux du soleil, depuis le moqueur et le perroquet jusqu'aux grands aras rouges et verts de Tabasco. Joignez-y l'allée et la venue des vapeurs de toutes nations qui provoquent un échange quotidien de nouvelles avec le monde, et vous rapprochent de la mère patrie ; ajoutez à cela le golfe et ses eaux bleues, les bains de mer, ce môle, si modeste qu'il soit, où, le soir, on va respirer sous un magnifique dais d'étoiles, où, le jour, on épie la marche incertaine d'une voile à l'horizon ; imaginez ce ciel merveilleux dont parfois l'azur vous lasse ; animez-le de cette bande criarde d'oiseaux de mer et de ces petits vautours noirs qui le virgulent à une hauteur prodigieuse ; regardez à vos pieds ces pélicans vénérables, antiques habitués du port, qui plongent silencieusement, s'élèvent et replongent, pour venir se reposer pleins d'une grotesque majesté sur la hampe du drapeau de la Douane, et vous aurez une idée de la vie à Vera-Cruz.

Mais ce qui donne à la ville une physionomie toute particulière, c'est la foule innombrable de ces petits vautours noirs qui encombrent les rues, couvrent les maisons et les édifices ; ils se dérangent à peine quand on passe, et lorsque les servantes déposent

les ordures ménagères sur le devant des portes, ils se précipitent avec acharnement ; c'est alors une mêlée générale, une dispute, un véritable combat, auquel les chiens se mêlent et dont ils ne sortent point toujours vainqueurs. Les zopilotes sont chargés de la propreté de la ville et de la campagne, qui sans eux seraient infectées.

A la porte de Mexico, une promenade, aujourd'hui fort belle avec ses ombrages de cocotiers, conduit à un faubourg qui s'est développé en petite ville. C'est là que matelots et gens du port viennent danser le soir et offrir en même temps à quelques danseuses des hommages trop vivement disputés.

Quand on sort de Vera-Cruz, la côte nord n'offre qu'une vaste plaine de sable ; au sud, se trouve le cimetière, puis les abattoirs ; un peu plus loin, on entre dans les dunes et l'on tombe au milieu de marais couverts de hérons et de canards sauvages. Les îles sont peuplées d'iguanes et de serpents. La perspective se continue à travers d'affreuses broussailles, et rien n'anime ces solitudes mortelles, sinon les cris de quelques fauves, le passage d'un aigle pêcheur ou le tournoiement du vautour en quête d'une proie facile.

Pour le voyage de Vera-Cruz à Mexico, la lourde et lente diligence a depuis longtemps fait place à la locomotive, et les transactions se sont tellement multipliées, que la Compagnie anglaise qui exploite la ligne ne peut plus suffire aujourd'hui au transport des marchandises expédiées de la mer vers l'intérieur.

Partons. Le train emporte avec nous une compagnie de chasseurs : c'est notre escorte ; elle est nécessaire, car vingt-cinq ans n'ont point encore modifié les mœurs, et le voleur, chevalier des grands chemins, fleurit toujours au Mexique.

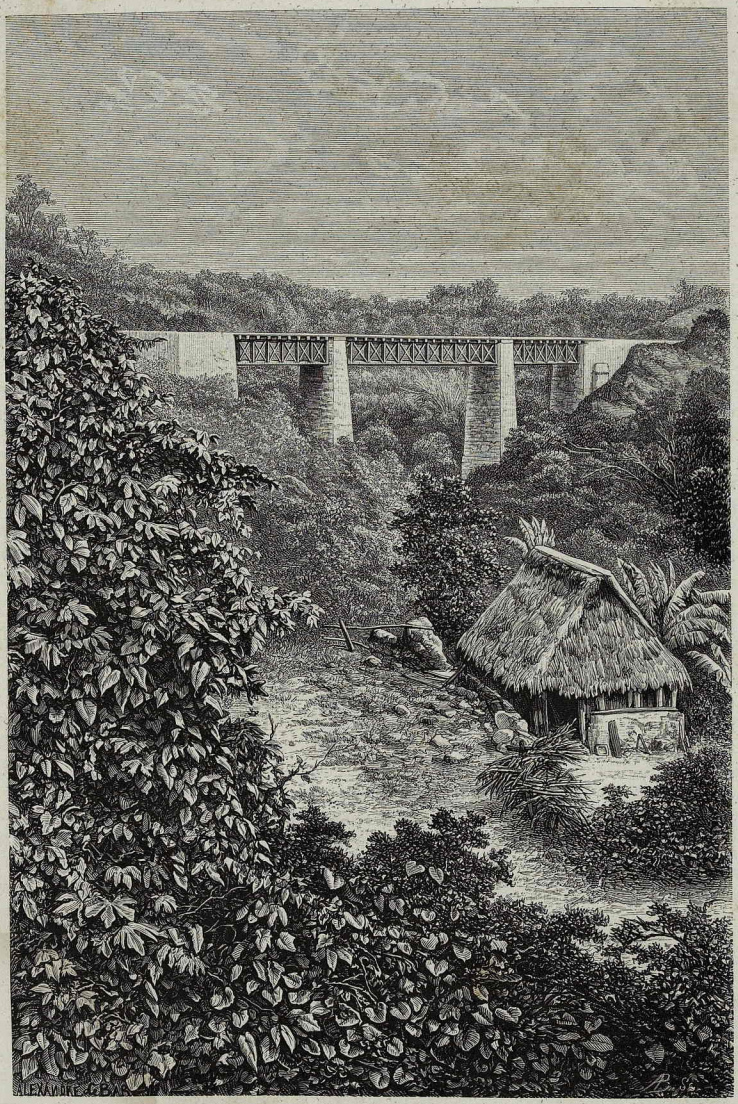
Nous traversons la zone des dunes et des marais, nous dirigeant à l'ouest, et, laissant derrière nous la Tejeria, la Soledad, Paso Ancho et Paso del Macho, nous arrivons au fameux pont du Chiquihuite, où des paysages pittoresques et grandioses succèdent aux terres plates et à la végétation brûlée de la côte.

Nous montons sans cesse, la végétation se développe ; sur la gauche, au milieu de gorges profondes, se précipite la rivière d'Atoyac, dont le viaduc en fer est considéré comme une des œuvres importantes de la voie.

Nous entrons dès lors en terre tempérée, et voici Cordoba ; la nature devient splendide : les plaines mouvementées, aux terres rougeâtres, se couvrent de plantations de café, étalant leur feuillage vert dentelé dans l'ombre des grands arbres qui leur servent d'abri. Les champs de tabac alternent avec des champs de bananiers, et chaque maisonnette, entourée d'orangers, de grimpants et de fleurs, semble un nid d'oiseau perdu dans la verdure. Les grandes lignes de la sierra nous entourent, des perspectives charmantes s'ouvrent à chaque nouvelle courbe de la route ; une lumière éblouissante colore toutes choses des teintes les plus riches, et le pic d'Orizaba nous apparaît dans toute sa majesté.

L'Orizaba est, avec le Popocatepetl, la montagne la plus haute du Mexique ; son pic neigeux est visible à plus de trente lieues en mer, c'est-à-dire à environ soixante lieues de distance. A son pied se trouve la ville du même nom ; ville des terres tempérées, elle s'étale paresseusement avec ses nombreuses églises, aujourd'hui bien déchues de leur ancienne splendeur, au milieu d'une plaine au climat doux, entourée de collines, de pics volcaniques et de sommets grandioses. Les eaux abondent venant des montagnes, et les torrents, bien aménagés, prêtent leur force à l'industrie de la ville, dont les ateliers et les filatures prennent chaque jour une plus grande extension.

C'est tout près de là, au nord-ouest, que s'élève le Borrego, théâtre du plus brillant fait d'armes de notre occupation au Mexique ; le Borrego, haute colline à pentes rapides, qui se relie aux contreforts de la grande chaîne, était alors fortement occupé par les troupes



PONT DU CHIQUIHUITE.

mexicaines. La position était formidable et compromettait notre occupation de la ville; il fallait à toutes forces s'en emparer et en chasser l'ennemi. Le Borrego fut enlevé pendant une nuit obscure par un simple lieutenant et sa compagnie de zouaves, et avec un tel entrain, que les Mexicains, surpris, se crurent attaqués par un corps d'armée et abandonnèrent la place. Le lendemain, l'occupation de la ville était assurée.

A partir d'Orizaba, la montée s'accentue et devient plus rapide. Nous entrons dans les gorges de l'*Infiernillo*, le Petit Enfer, et sur les ponts les plus hardis et les chaussées les plus effrayantes nous franchissons ravins et barrancas, longeant des précipices insondables; toutes les têtes sont aux portières pour admirer le paysage. Ces tranchées au milieu des rocs dressés, contournés, mis en pâte par les évolutions volcaniques, feraient la joie d'un géologue.

Nous atteignons Maltrata, où le train, muni de machines construites spécialement pour la ligne, s'apprête à franchir les *cumbres*, c'est-à-dire les hauteurs qui nous mèneront sur le plateau.

Nous sommes en terre tempérée, nous serons tout à l'heure en terre froide.

La route se développe devant nous en longs détours et contourne les pentes les plus rapides; ponts et tunnels se succèdent sans relâche, et l'énorme machine nous promène, soufflant, sifflant, haletante, au milieu des paysages les plus grandioses. En trois heures nous avons gravi l'altitude de 1200 mètres qui nous séparait d'Esperanza, où nous arrivons à onze heures. Là un buffet bien tenu nous offre un excellent déjeuner.

Mais à partir d'Esperanza l'enchantement cesse; nous entrons dans d'immenses plaines poudreuses qui rappellent le désert. Nous laissons à droite l'Orizaba, que nous verrons longtemps encore, et nous filons à l'ouest, au milieu d'un tourbillon de poussière. Comme le pays est triste et quel contraste il forme avec la verdure et le brillant coloris de la terre chaude! A peine si de temps en temps paraît une hacienda, légère tache blanche perdue dans l'espace, et les maïs rabougris et les blés pauvres et clairsemés nous disent assez quelle est la sécheresse de la terre. Nulle végétation, pas un arbre, de maigres cactus, quelle nudité!

Cependant les grandes lignes des montagnes qui forment l'horizon, l'immensité de la plaine, les rares pitons qui en brisent l'uniformité, les trombes de sable qui s'élèvent de toutes parts, composent un paysage d'un aspect étrange et lui impriment un cachet de désolation sévère. Le chemin de fer n'a fait qu'ajouter à la tristesse de la contrée; machines et wagons y paraissent déplacés et, plus que toutes choses, l'ont rendue déserte. En effet, la vapeur a tué l'arriero; aujourd'hui on ne voit plus de ces longs convois de mules qui s'échelonnaient de Vera-Cruz à Mexico, peuplant la solitude; plus de lourds chariots, plus de mules gémissantes, plus de charretiers ni de muletiers aux costumes pittoresques. Adieu hennissements et jurons retentissants! On n'entend plus les clochettes argentines des *madrinas*, ces juments qui prenaient la tête des convois, conductrices écoutées des troupeaux.

Sur les routes poudreuses s'élevaient des cabanes légères où le claquement de main des tortilleras composait un bruit harmonieux à l'oreille du passant affamé, où venait se désaltérer le muletier, distribuant aux Hébés de la plaine des compliments salés; plus de *meson*, où dans les cours immenses on enfermait chaque nuit les mules fatiguées. Tout cela a disparu; la cabane n'a laissé nulle trace, les murs du meson sont en ruines et les grandes cours sont désertes.

Nous nous dirigeons maintenant vers le nord-ouest, et la ligne, à partir de Huamantla, contourne la Malinche, laisse Puebla à près de vingt lieues sur la gauche et traverse Apizaco pour atteindre les llanos d'Apam.

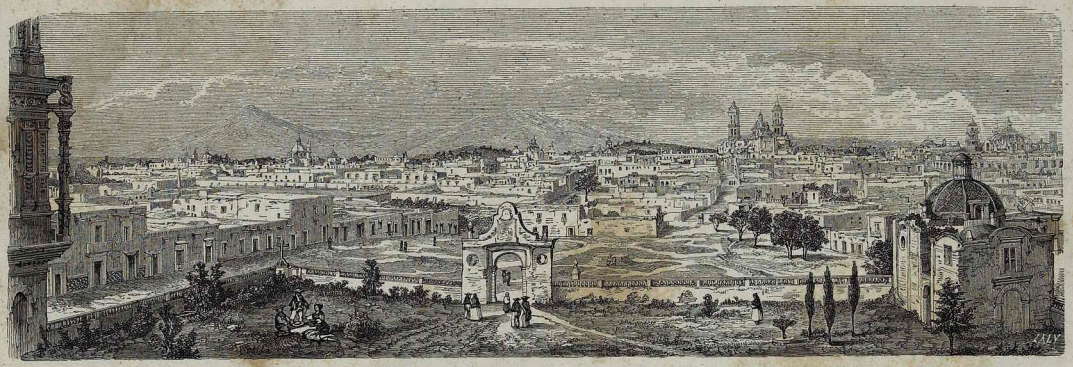
Nous voici dans le pays du pulque. Apam est le grand centre de production du vin mexicain; il en vient de partout, mais celui-ci est le meilleur; c'est le laffitte, le corton ou le chambertin du Mexique. De toutes parts s'étendent d'immenses champs d'aloès; et tous les jours un énorme convoi vient charger dans chaque gare les fûts remplis de la liqueur si chère aux Indiens, le pulque. Cette boisson, à l'aspect peu flatteur, rappelle par sa couleur une forte solution d'orgeat; elle est épaisse, gluante, filamenteuse et puante, mais on s'y habitue, et en campagne, au retour d'une course, on la boit avec délice.

Oui, la voie ferrée nous enlève tout le pittoresque de la route : autrefois nous allions d'une allure moins rapide, il est vrai, mais nous passions étudiant la plaine, admirant la montagne que contourne aujourd'hui le chemin de fer. Nous passions par Amozoc, ce nid légendaire de bandits, et si nous laissions de côté Tlaxcala, la fidèle alliée de Cortez, l'ennemie héréditaire de Mexico, nous visitions la ville de Puebla, la Puebla de los Angeles, la ville des Anges, qui se développe au pied même de la grande Malinche, tandis qu'elle a

VUE DE PUEBLA, PRISE D'EL ALTO.

devant elle, au couchant, splendide décor, les cimes neigeuses de l'Iztaccihuatl et du Popocatepetl.

La ville de Puebla de los Angeles fut fondée par les Espagnols, peu de temps après la conquête, sur l'emplacement d'un village insignifiant du territoire de Cholula, à quelques milles à l'est de cette capitale. C'est, après Mexico, avec laquelle elle rivalise de beauté, la ville la plus considérable de la Nouvelle-Espagne. Elle paraît avoir hérité de la prééminence religieuse de l'ancienne Cholula, et se distingue, comme celle-ci, par le nombre et la splendeur de ses églises, par la multitude de prêtres qu'on y rencontre, par le luxe de ses cérémonies et de ses fêtes. Sa cathédrale rivalise pour l'architecture avec celle de Mexico; comme quantité de choses précieuses, elle l'emporte peut-être sur sa rivale; son grand lustre en argent massif a coûté 360 000 francs. Dans son ensemble, le panorama de la ville, avec les coupoles miroitantes et les clochers de ses soixante-douze églises, est des plus merveilleux. Assiégée plus de cent fois, cette grande ville se montra héroïque dans sa dernière défense sous les ordres d'Ortega. Les Français, commandés par Lorencez, furent une première fois



PANORAMA DE LA VILLE DE PUEBLA.

PANORAMA DE LA VILLE DE PUEBLA.

repoussés à l'attaque du fort de Loreto, qui domine la ville sur la droite. On croyait au succès d'un coup de main, mais il fallut un siège en règle et les efforts de toute l'armée française pour s'emparer de la place. La défense comme l'attaque constituent le plus beau fait d'armes de cette déplorable guerre de l'intervention.

Nous pouvions alors pousser jusqu'à Cholula, l'antique, la sainte, pour visiter sa pyramide et faire une neuvaine en l'honneur des vieilles divinités nahuas, qui nous en tenaient certainement compte. Cette ville de Cholula était une des cités les plus populeuses et les plus florissantes de l'Amérique avant l'arrivée des Européens ; sa fondation était attribuée aux premières tribus nahuas qui précédèrent les Aztecs sur le sol mexicain. Comptant plusieurs centaines de temples, Cholula était pour les anciens habitants du pays ce qu'est la Mecque pour les musulmans, Jérusalem pour les chrétiens : c'était la ville sainte de l'Anahuac. Là, selon la tradition, avait résidé vingt ans Quetzalcoatl, réformateur déifié des Toltecs, et c'est de là qu'il partit pour les contrées de l'Ouest, en annonçant le retour de ses descendants après une période de plusieurs siècles : prédiction qui fut le plus puissant auxiliaire des conquérants espagnols.

Le principal sanctuaire de Quetzalcoatl surmontait une pyramide immense, qui, envahie aujourd'hui par une végétation luxuriante et sauvage, semble due au jeu de la nature plutôt qu'au travail de l'homme. Cette masse d'*adobes* [1], dont la base quadrangulaire couvre plusieurs hectares de terrain, s'élève encore à 60 mètres de hauteur.

« On ne saurait imaginer rien de plus grandiose que le tableau qui se présentait jadis du haut de la plate-forme formant le sommet de la pyramide. Du côté du nord s'étendait cette haute barrière de roches porphyroïdes dont la nature a entouré la vallée de Mexico, et au-dessus de laquelle se dressent les grands pics du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl. Bien loin au sud, on apercevait la cime conique de l'Orizaba, qui se perdait dans les nuages, et, sur un plan plus rapproché, la sierra de Malinche, chaîne aride, mais aux formes pittoresques, qui jetait ses grandes ombres sur les plaines de Tlaxcala. Trois de ces montagnes sont des volcans, plus élevés qu'aucun des sommets de l'Europe, et enveloppés de neiges éternelles qui résistent aux ardeurs du soleil des tropiques. Aux pieds du spectateur s'étalait la ville sainte de Cholula, avec ses tours et ses flèches étincelant au soleil, au milieu des jardins et des ombrages verdoyants qui ornaient à cette époque les environs cultivés de la capitale. Tel était le magnifique tableau qui frappa les regards des conquérants et qui s'offre encore, avec quelques légers changements, au voyageur moderne qui, du haut de la grande pyramide, promène ses yeux sur la plus belle portion du haut plateau de Puebla [2]. »

Cholula fut à la conquête le théâtre d'un massacre que rien ne saurait excuser et dont l'histoire doit charger à jamais la mémoire de Cortez. Quant à sa pyramide, divers auteurs l'attribuent aux Olmèques, d'autres aux Toltecs, comme les pyramides de Teotihuacan, et d'autres à une race de géants qui, voulant se garder de la colère des cieux et se garantir d'un autre déluge, la construisirent en souvenir de la tour de Babel ! Mais Clavigero, un des rares historiens critiques, nous fait observer avec malice que les constructeurs, quels qu'ils fussent, auraient été bien naïfs d'élever dans ce but, au prix de tant de fatigues, une telle masse de terre, quand ils avaient sous la main les plus hautes montagnes du monde où se réfugier en cas d'accident, « et je suis de son avis » [3].

Mais il nous faut, à notre grand regret, rejoindre le chemin de fer et réintégrer notre

1. Briques cuites au soleil.
2. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, liv. III, ch. VI.
3. Clavigero, *Historia antigua*, liv. II, p. 53.

wagon. A partir d'Apizaco, à chaque station, dans tous les villages, s'aligne sur le quai de débarquement une compagnie de soldats à vastes chapeaux de feutre ornés de toquilles et de ganses d'argent, à vestes et pantalons de cuir; leurs chevaux, au piquet dans la cour de la station, portent de magnifiques selles plaquées d'argent, et la tenue martiale des hommes indique une troupe d'élite. C'est en effet la garde rurale, de formation récente et qui rend les plus grands services; grâce à sa vigilance, la campagne est à peu près sûre et tranquille. Cette garde est composée d'anciens déclassés bien payés; le gouvernement a fait un coup de maître en prenant à son service cet élément turbulent, qui fait aujourd'hui la police des provinces après les avoir dévastées. Le rural, connaissant tous les vieux compères autrefois vieux complices, et tous les replis de terrain pour les avoir souvent pratiqués, sait traquer un révolté comme découvrir un repaire; et, grâce au télégraphe et aux chemins de fer, les pronunciamentos passent de mode, étouffés dans l'œuf ou n'ayant point le temps de se développer. D'Apam, où nous étions partis pour faire l'école buissonnière, nous passons à la Palma, puis à Otumba, célèbre par la victoire de Cortez; nous pénétrons alors dans la vallée de Mexico; nous laissons à droite Teotihuacan et ses pyramides, et nous arrivons à la gare de San Cosme.

CARGADOR.

ÉGLISE DE SANTO DOMINGO, A MEXICO. (Voyez p. 21.)

CHAPITRE DEUXIÈME

MEXICO

Mexico. — Sa physionomie nouvelle. — Transformation morale. — Squares et promenades. — Faubourgs. — Chemins de fer. — Monuments. — Cathédrale. — Santo Domingo. — San Francisco. — Plus de chapeaux à la Basile. — Transformation pacifique des ordres religieux. — Le couvent de la Merci.

La physionomie de Mexico a changé plus encore que celle de Vera-Cruz ; la grande place, autrefois nue et mal pavée, a été convertie en un beau jardin planté d'eucalyptus, qui en douze ans ont pris un développement extraordinaire. Quelques-uns atteignent deux mètres de diamètre et s'élancent à plus de cent pieds. A l'ombre de ces grands arbres s'étalent de beaux parterres toujours fleuris, entremêlés de gazons toujours verts, et au milieu un pavillon, le Sokalo, entouré d'une promenade bituminée, s'emplit de musiciens qui chaque soir, et le dimanche de onze heures à midi, donnent de fort jolis concerts, où se rend la société choisie de la ville.

De belles maisons d'un style moderne se sont élevées çà et là ; de nouveaux quartiers occupent aujourd'hui la place de couvents démolis ; de jolis squares surprennent le passant au coin des rues, et le Paso Nuevo, la magnifique promenade qu'a bâtie Maximilien et qui doit se prolonger un jour jusqu'à Chapultepec, ferait honneur aux plus fières capitales du monde. Mais la finira-t-on jamais ? Pour l'instant, elle s'arrête à mi-chemin, là où s'élève le

superbe monument construit en l'honneur de Christophe Colomb, et que nous avons d'autant plus de raison d'admirer qu'il vient de Paris et qu'il est l'œuvre d'un Français.

La création de lignes ferrées et de tramways a également amené la transformation rapide des environs : des maisons de campagne et des jardins s'élèvent là où croupissait une eau fétide au milieu des terres marécageuses, et de l'autre côté du Paso, à droite et à gauche de San Cosme, les petits faubourgs prennent chaque jour une extension plus considérable. Viennent les Américains des États-Unis, ils arrivent déjà, et tous ces terrains presque sans valeur décupleront de prix en peu d'années.

Mais la transformation morale est plus remarquable encore, et l'on dirait que cette guerre de l'intervention, qui ruina l'initiateur, ait rendu au peuple mexicain une plus grande confiance en lui-même, une élasticité qui le soulève, et une nouvelle jeunesse. Sachant bien d'où lui venait cette guerre injuste, en connaissant les auteurs, il n'en voulut jamais au peuple français, qui la subissait comme lui et, plus que lui, en fut la victime.

Depuis lors un souffle nouveau semble animer le Mexique : l'instruction, l'industrie, les travaux publics ont pris un essor rapide ; la sécurité s'est accrue, le sens politique développé, les mœurs démocratisées ; la transmission du pouvoir se fait sans troubles, alors qu'autrefois elle était précédée, accompagnée et suivie d'éternels pronunciamentos. Un esprit fraternel pénètre toutes les classes, et le palais du gouvernement est véritablement le palais du peuple. Dès le matin, il se remplit d'amis, d'employés ou de solliciteurs ; chacun va, vient, entre ou sort, sans que jamais personne s'en inquiète. On entre, sans demander audience, chez les ministres, voire même chez le Président, où l'on est toujours reçu avec l'affabilité la plus grande, et j'en puis rendre témoignage, moi qui tant de fois eus affaire aux différents ministres au sujet de mes explorations.

Chez quelques-uns, cette guerre de l'intervention excita jusqu'au délire l'esprit de patriotisme ; j'en citerai comme exemple ce député qui, lors d'un contrat soumis au Congrès, contrat que j'avais passé avec le gouvernement au sujet de mes fouilles et de l'exportation des objets que je pourrais découvrir, se précipita à la tribune pour en combattre l'adoption. « Messieurs, s'écria-t-il, en fait de patriotisme je suis féroce, je suis stupide... » L'orateur avait raison, car c'était allier une trop haute vertu à des incidents indignes, et l'enlèvement de quelques débris du sol de la république ne méritait point de telles objurgations. C'est que la jeunesse est toujours exagérée, et que tout est encore jeune au Mexique ; la presse y naît à peine, et il n'y a guère que deux journaux indépendants qui donnent un dividende, le *Moniteur républicain*, admirablement rédigé, et le *XIXe Siècle*. Tous les autres en général, subventionnés par le gouvernement, sont des feuilles éphémères, qui disparaissent à tour de rôle et renaissent sous un autre nom pour défendre un nouveau parti. Ce n'est pas le talent qui manque cependant ; non, cela tient à la difficulté des communications, au tarif élevé des postes (pour passer d'un village à l'autre, une lettre coûte 1 fr. 25 !), à l'ignorance comme à l'indifférence des masses en fait de politique.

Les politiciens en effet s'occupent seuls d'élections, et la race indienne s'inquiète peu du résultat ; elle sent bien qu'elle portera le joug comme auparavant, moins lourd néanmoins que par le passé. Quand se réveillera-t-elle ? Lorsque l'instruction l'aura pénétrée et qu'elle trouvera un intérêt direct à jouer un rôle dans la comédie politique. Elle y serait apte et pourrait, vu le nombre, produire des sujets en abondance, car elle est prompte à saisir toutes choses, douée d'une grande faculté d'assimilation, intelligente et laborieuse ; nous en avons une preuve évidente, car, parmi les rares privilégiés qui ont reçu de l'instruction, la plupart arrivent aux honneurs et occupent les premières places dans l'armée, la magistrature et les sciences. Les Mexicains, du reste, semblent l'admettre sur le pied

d'une égalité complète, et, à l'inverse des peuples conquérants qui conservent leur nationalité et se réclament de leurs ancêtres directs, le Mexicain d'aujourd'hui repousse la descendance espagnole pour adopter la descendance indienne, dont il s'enorgueillit. Mais que résulterait-il de l'avènement de la race ? L'Indien, renonçant à ses instincts modestes et laborieux, ne se laissera-t-il point absorber, comme le Mexicain, par cette rage administrative, cette course aux emplois qui l'éloigne des carrières commerciales et industrielles ? Habitué à une règle sévère, soumis jusqu'à ce jour à des lois rigoureuses et à un régime exceptionnel, ne se lancera-t-il pas dans les vices des affranchis, plutôt que de s'adonner aux vertus des gens civilisés ? Dans le passé déjà, aux premiers temps de la conquête, les premiers pas qu'il fit sous une législation plus douce, moins terrible et moins inexorable que la sienne, ne l'avaient amené qu'à une perversion morale qui surprenait les religieux du temps, et Sahagun, qui l'accuse, nous dit : « Il ne faut pas du reste être surpris de trouver en eux ces défauts ordinaires en leur pays, parce que les Espagnols qui y habitent, et plus encore ceux qui y sont nés, acquièrent ces mêmes tendances non moins que les Indiens eux-mêmes ; ils ont bien tout l'extérieur européen, tandis que leurs qualités n'ont rien de leur provenance. Nos natifs de l'Espagne, s'ils n'y prennent garde, deviennent tout autres peu d'années après leur arrivée dans le pays, et j'ai toujours pensé que cela est le résultat du climat et de la latitude. C'est une honte de voir que les Indiens d'autrefois, hommes judicieux et sages, surent remédier aux dangers que le séjour de cette contrée fait courir, au moyen de pratiques qui en étaient la préservation, tandis que nous succombons à nos mauvais penchants. Il en résulte que nous voyons croître une population, tant espagnole qu'indienne, fort difficile à conduire et à sauver. Les pères et les mères n'ont pas l'autorité suffisante sur leurs enfants, fils et filles, pour les écarter des vices et des aspirations sensuelles dont ce pays est l'origine. Les anciens habitants furent très bien inspirés lorsqu'ils abandonnèrent l'éducation de leurs fils aux pouvoirs publics, qui se substituaient aux droits paternels. Si cette méthode n'eût été empoisonnée par les rites et les superstitions de l'idolâtrie, elle m'eût paru excellente. Je crois, par conséquent, que si on la dépouillait de toute pratique idolâtre en la faisant chrétienne, et si on l'introduisait à nouveau dans la nation indo-espagnole, il en résulterait un grand bien, et l'on arriverait à délivrer ceux qui gouvernent de bien des difficultés provenant de l'une et de l'autre race. Il nous est déjà impossible de supporter ceux qui s'élèvent dans nos écoles, parce que, n'étant plus retenus par la crainte et l'assujettissement d'autrefois, ne se voyant plus conduits avec la rigueur et la sévérité des temps idolâtres, ils n'obéissent point, ne s'instruisent nullement et ne suivent aucun conseil, bien différents en cela de leurs devanciers à l'époque des antiques rigueurs scolaires. Tout d'abord, à l'imitation de leurs anciennes habitudes qui réunissaient les enfants dans les temples, où on les dressait à la discipline, au respect de leurs dieux et à l'obéissance nationale, nous voulûmes les élever de même dans nos établissements ; nous les réunîmes en un édifice qui s'élevait près de nos demeures. Nous les habituions à se lever au milieu de la nuit et à chanter les matines de Notre-Dame ; au petit jour, nous leur faisions réciter les heures ; nous exigions même d'eux qu'ils se flagellassent pendant la nuit et s'occupassent à des oraisons mentales. Mais, comme ils ne s'adonnaient pas aux travaux matériels d'autrefois, comme l'eût demandé la force de leurs aspirations sensuelles, comme d'ailleurs ils mangeaient beaucoup mieux que dans les anciens temps, par suite de la douceur et de la compassion dont nous avons l'habitude parmi nous, ils commencèrent à ressentir des ardeurs sensuelles et à s'instruire dans des pratiques lascives.

« Nous voulûmes aussi porter nos expériences sur les femmes, pour voir s'il ne serait

pas possible de peupler des couvents, comme au temps de l'idolâtrie, où elles servaient dans les temples en observant les règles de la chasteté. Nous voulûmes donc savoir si elles pourraient de même devenir nonnes de la religion chrétienne, avec l'observation des vœux perpétuels qui s'y rapportent. On fit dans ce but des monastères et des congrégations de femmes ; on les instruisit dans les choses spirituelles ; plusieurs d'entre elles ont appris à lire et à écrire. Celles qui nous parurent être les mieux instruites dans la foi et les plus judicieuses matrones furent instituées par nous directrices des autres, pour qu'elles les guidassent et les instruisissent dans les choses du christianisme et des bonnes coutumes. Tout d'abord, ainsi que nous avions cru que les hommes pourraient être de bons religieux et de bons prêtres, nous crûmes qu'elles seraient aussi des religieuses recommandables ; mais nous nous trompâmes : l'expérience nous démontra que ni les uns ni les autres n'étaient, pour l'heure, capables de tant de perfection, et l'on mit fin aux congrégations et aux monastères auxquels nous avions d'abord songé. A présent même, nous en sommes encore à avouer que le temps n'est pas venu de recommencer l'épreuve [1]. » Ce passage de Sahagun nous donne la clef de bien des choses.

Nous avons déjà observé dans le caractère des Indiens du Tabasco et du Chiapas un changement déplorable depuis que la loi, en leur accordant le suffrage, les a en partie affranchis de la tutelle des blancs ; ils sont devenus paresseux, insolents, traîtres et débauchés, et l'essai me semble décourageant pour l'avenir. Mais, en admettant que tout se passe pour le mieux, l'Indien aura-t-il le temps de se développer avant que l'invasion saxonne vienne inonder le pays et le confiner à jamais dans les bas-fonds ?

Le Mexique en effet, qui marche, court, se développe, ne semble agir que par reflet : jaloux de bien faire, il saisit au vol toute initiative nouvelle, tout progrès réalisé par d'autres nations, et les adopte sans étudier s'ils lui seront applicables, utiles ou effectifs, et sans que le peuple soit préparé à les recevoir. C'est ce qui faisait dire à un législateur de mes amis : « Nous avons une Constitution faite pour des anges, tandis qu'il nous en fallait faire une pour des ânes. » Il avait évidemment en vue les classes à demi sauvages et illettrées.

Aussi qu'arrive-t-il ? Les Mexicains jouissent d'une liberté absolue, dont ils ne se servent que pour entraver l'action gouvernementale, et les emplois sont si bien indépendants les uns des autres, que le moindre clerc peut arrêter toute la machine. La plupart des Mexicains sont employés, ou désirent l'être, abandonnant aux étrangers le développement des richesses nationales ; le commerce, la banque et les mines, à quelques exceptions près, sont entre les mains des Espagnols, des Français et des Anglais ; les Américains se précipitent en foule ; sauf la ligne de Vera-Cruz, qui est anglaise, tous les chemins de fer sont américains.

Combien de Mexicains ont osé risquer leurs capitaux dans ces grandes entreprises ? Ils se contentent de toucher les primes et les pots-de-vin et d'entrer comme employés dans les compagnies. N'ont-ils pas à craindre que les nouveaux venus ne les chassent tôt ou tard de ces emplois ? Et que leur restera-t-il ? Nous assisterions alors à un phénomène étrange et nouveau : ce serait de voir disparaître une race supérieure, et la race inférieure lui survivre. Car le Yankee éliminera le Mexicain le jour où il n'aura plus besoin de ses services, mais il conservera précieusement l'Indien des hauts plateaux, race docile encore, frugale, travailleuse, qui lui servira d'instrument et de levier pour ses travaux agricoles, pour l'exploitation de ses mines et la construction de ses chemins de fer. Cela se fera

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. X, ch. XXVII, traduction du docteur Jourdanet.

graduellement, sans qu'on y songe, conquête pacifique, absorption insensible, mort lente et douce, mais la mort.

Ce serait en vérité un évènement des plus regrettables et qui laisserait un vide profond dans la jeune Amérique, que la disparition de cette race sympathique, amie du progrès, emportée par l'ambition de bien faire et tant de fois héroïque dans la défense de ses libertés. Le *Timeo Danaos* est applicable ici : c'est au Mexique à se défier de son grand voisin du Nord : *caveant consules*.

Mexico, qui n'a qu'une rivale dans l'Amérique espagnole, Santiago du Chili, possède de nombreux monuments, des maisons princières, mais surtout des églises.

La plus belle, c'est la Cathédrale, qui occupe le côté nord de la place d'Armes, avec le palais à l'est, la députation au sud et le Portal de las Damas à l'ouest. Elle se trouve sur l'emplacement du temple de Huitzilopochtli, la grande divinité aztèque ; ce fut sous le règne de Philippe II et le canonicat de l'archevêque Pedro Moya de Contreras qu'eut lieu la pose de la première pierre.

Les travaux de fondation, activement poussés par Alonso Perez de Castañeda, s'étendaient jusqu'au nord de l'ancienne église, qui embrassait tout l'espace qu'occupe aujourd'hui le parvis. La mobilité du sol marécageux sur lequel on construisait nécessita des travaux énormes, si bien qu'en 1615 les murailles s'élevaient à peine de quelques mètres au-dessus des fondations. Philippe III, informé des difficultés et des délais interminables qui retardaient l'œuvre commencée par son père, envoya un plan dressé par son architecte, Juan Gomez de la Mora, qui, simplifiant le projet primitif, devait accélérer l'achèvement du temple.

La sacristie principale fut terminée en 1623 ; de 1643 à 1665 on compléta les voûtes de la grande nef, et en 1667, l'intérieur de la Cathédrale se trouvant entièrement terminé, on en célébra définitivement la dédicace. L'inauguration du chœur n'eut lieu qu'en 1730, époque à laquelle on installa la riche et merveilleuse balustrade commandée à Macao et qui réunit le chœur et le sanctuaire. Cette balustrade est un mélange de bronze et d'argent, d'une couleur superbe d'or bruni qui produit le plus bel effet décoratif.

Enfin cette belle église ne fut véritablement terminée qu'en 1791, au prix de 2 446 000 piastres, soit 12 230 000 francs, ce qui représenterait de nos jours une somme prodigieuse. Vu de la place, l'édifice se présente sous l'aspect majestueux des églises de la seconde moitié du seizième siècle. La façade est remarquable par le contraste frappant de la simplicité qui la distingue des autres édifices religieux de la ville ; elle a trois portes, placées entre des colonnes doriques, communiquant avec la grande nef et la nef latérale.

Au-dessus de la porte principale, deux étages superposés, ornés de colonnes doriques et corinthiennes, supportent un petit clocher de forme élégante, couronné de trois statues représentant les vertus théologales. De chaque côté s'élèvent les tours, d'un style sévère, terminées en coupole et dont la hauteur est de 78 mètres. L'intérieur est tout or. Un chœur immense remplit la grande nef et se relie par une galerie de composition précieuse au maître autel, imité de celui de Saint-Pierre de Rome.

Les deux nefs latérales sont destinées aux fidèles ; on n'y voit ni chaises ni bancs d'aucune sorte. Les Mexicaines, qui s'empressent à l'office divin, s'agenouillent ou s'asseyent sur les dalles humides ; la coutume ou leur ferveur leur défendent probablement une attitude moins dangereuse, qu'exigerait pourtant leur santé délicate. Les hommes se tiennent debout ; ils sont rares du reste à l'intérieur de l'église ; ils s'arrêtent généralement à la porte, où en causant ils attendent l'arrivée des dames et la fin du service, se trouvant récompensés de leur patience par une œillade discrète ou par un salut gracieux.

Parmi les objets d'art que renferme la Cathédrale, on peut rappeler une petite toile de

Murillo, connue sous le nom de *Vierge de Belen*, et qui n'est pas une des meilleures du grand peintre ; l'église la considère comme son joyau le plus précieux. Il faut citer aussi : une *Assomption de la Vierge*, en or massif, du poids de 1116 onces ; une lampe en argent, suspendue devant le sanctuaire et qui a coûté 350 000 francs ; le tabernacle, en argent massif, estimé 800 000 francs, et des monceaux de diamants, émeraudes, rubis, améthystes, perles et saphirs, accompagnés d'une quantité prodigieuse de vases sacrés en or et en argent, représentant une somme inimaginable.

Contre le mur de la tour de gauche, au couchant, se trouve le fameux calendrier aztèque, découvert le 17 décembre 1790, tandis qu'on travaillait à la nouvelle esplanade de l'Impedradillo ; il fut enchâssé dans le mur du clocher, par ordre du vice-roi, qui en fit prendre soin comme du monument le plus précieux de l'antiquité indienne. Ce calendrier a été étudié et expliqué par Antonio de Leon y Gama, dans un ouvrage rempli de savantes recherches et intitulé : *Description historique et chronologique de deux pierres indiennes trouvées à Mexico*. L'auteur est aujourd'hui contredit par le docteur Valentini, de New-York, et les deux sont convaincus d'erreur par Alfred Chavero, de Mexico, tandis que d'autres encore les condamnent tous les trois ; les questions archéologiques prêteront toujours aux discussions les plus singulières.

Le Sagrario est une immense chapelle, dépendance de la Cathédrale, où se font les mariages, les enterrements et les baptêmes ; le Saint Sacrement y reste en permanence, exposé à la vénération des fidèles. Il est impossible de ne pas s'arrêter devant la porte du Sagrario, et, quoique l'ensemble soit d'assez mauvais goût, on ne saurait qu'admirer le luxe inouï des sculptures et de l'ornementation. C'était de là qu'autrefois on emportait le viatique pour sanctifier la fin des puissants et des riches ; il sortait de l'église entouré de pompe, soit dans un carrosse doré, soit porté sous un dais magnifique, précédé et suivi d'un cortège de prêtres et annoncé aux passants par une sonnette retentissante. A son passage, le mouvement de la ville était suspendu, et chacun, quelque temps qu'il fût, se prosternait humblement dans la poussière, ou devait se joindre à la procession pour accompagner le Dieu jusqu'à la demeure de l'agonisant ; le vice-roi lui-même n'était point exempt de cette formalité, et les chroniques nous disent que bien des fois il fut obligé de prendre la tête de la colonne.

C'était le beau temps, et je l'ai vu ce temps où prêtres, moines et moinillons, la tête couronnée de ce formidable chapeau à la Basile qui m'épouvanta si fort, émaillaient les rues de la ville de leurs carrures majestueuses et de leurs figures souriantes ; ce temps n'est plus, les moines ont disparu, et les prêtres, dépouillés de leurs costumes et de leurs privilèges, sont rentrés dans le droit commun. Le Mexique en cette affaire procéda par mesure violente et radicale. Chez lui, sur cette terre catholique et religieuse par excellence, il ne se préoccupa point d'agir par gradation : il abolit du même coup les corporations religieuses, confisqua leurs biens, et, sans crainte d'une révolution, décréta le même jour la séparation de l'Église et de l'État. La foule protesta, mais sans violence ; prêtres et moines fulminèrent l'excommunication majeure contre quiconque prendrait part à la démolition des couvents et même contre ceux qui oseraient passer dans les rues ouvertes sur les propriétés de l'Église ; excommunication vaine, car les *leperos* requis pour les démolitions imaginèrent un biais ingénieux pour annuler la malédiction de leurs anciens patrons : ils se couvrirent de médailles, de scapulaires et de chapelets, et, défiant ainsi le diable, ils démolissaient gaiement cellules et chapelles, tandis que les duègnes en pleurs, témoins indignés de tant de sacrilèges, se répandaient en oraisons jaculatoires.

L'agitation dura huit jours, et non seulement les démolisseurs travaillaient sans remords, mais ils enlevaient même les boiseries sacrées pour leurs ménagères, et les rues nouvelles

LE SAGRARIO DE LA CATHÉDRALE DE MEXICO.

eurent leurs passants comme les autres. Huit jours! ô fortune, voilà de tes coups! Tel se croit ancré dans le cœur des hommes, qui n'en écorcha que l'épiderme! Et que sont devenus les moines? La plupart sont rentrés dans la vie commune, se sont mariés et ont fait souche d'honnêtes gens; quelques-uns se sont exilés, d'autres sont entrés dans les affaires, et j'en ai rencontré qui, devenus protestants, servaient d'éclaireurs aux envoyés des Sociétés bibliques de New-York et de Boston. Quant au clergé, contrairement à l'opinion reçue qu'en abolissant ses appointements ou la dîme, on l'enrichirait davantage, il est redevenu pauvre selon ses vœux, humble selon ses goûts, et du reste les offices religieux suivent leur cours comme devant, les églises sont fréquentées comme autrefois, et tout le monde est content ou paraît l'être.

Revenons à nos édifices. Sur la place de la Douane, place toujours encombrée d'attelages, de mules et de chariots, s'élèvent l'église et le couvent de Santo Domingo, bien déchus de leur ancienne splendeur. C'était un des premiers postes qu'occupaient les révoltés au temps des pronunciamentos, et c'était du haut des clochers qu'ils se fusillaient avec leurs amis logés sur les azoteas des maisons voisines; aussi le cloître de Santo Domingo ne présente plus que l'aspect de la désolation; les tableaux qui ornaient les galeries sont crevés pour la plupart, et les murailles sont noires de la fumée des camps. Les beaux jours de Santo Domingo remontent à l'Inquisition, dont il fut le siège. Les annales font remonter à l'an 1646 les fêtes qui célébrèrent le premier autodafé à Mexico : quarante-huit personnes furent sacrifiées lors de l'inauguration du terrible tribunal, dont les décrets restèrent en vigueur jusqu'au commencement du siècle. Ces abominables cérémonies nous rappellent les sacrifices humains des Aztecs, avec cette seule différence, que les prêtres catholiques ne dévoraient point leurs victimes.

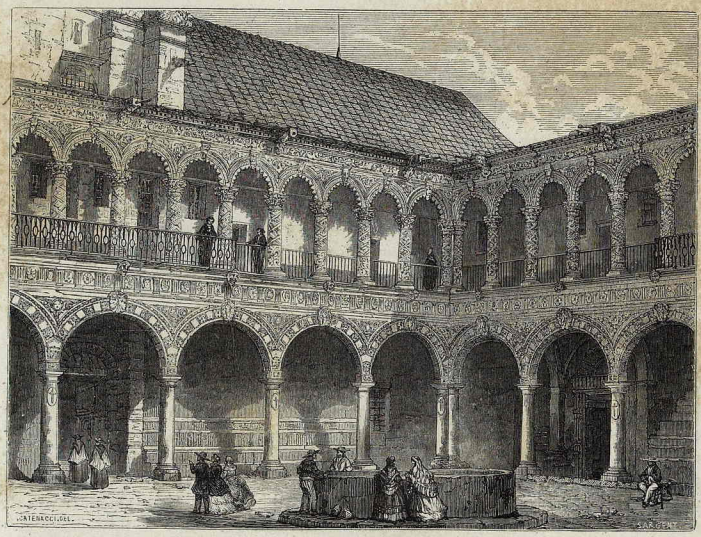
Le couvent de San Francisco, placé entre la rue du même nom, celle de San Juan de Letran et Zuletta, couvrait une superficie de plus de six hectares; coupé de cloîtres magnifiques, de cours et de jardins, c'était le plus considérable et le plus riche de Mexico. Deux églises, dont les intérieurs étaient couverts de gigantesques autels en bois sculpté et doré, trois chapelles délicieuses, des cloîtres élégants remplis de tableaux, en faisaient un monument des plus remarquables. Mais cette opulence s'est évanouie; le souffle révolutionnaire a renversé cloîtres et chapelles; des rues passent sur l'emplacement des autels, un pépiniériste exploite les jardins, et les cellules jadis silencieuses, occupées aujourd'hui par des familles pauvres, sont remplies de femmes acariâtres et d'enfants criards. La façade qui regarde la rue San Francisco subsiste seule avec son magnifique portail. C'est un composé bizarre de pilastres renaissance, couverts de figures en haut relief, surmontés de chapiteaux composites et séparés par des niches ornées de statues; le tout est d'une richesse d'ornementation extraordinaire, d'un goût douteux, mais d'un remarquable fini de détail, et l'on admire d'autant plus ces sculptures, que, selon la chronique, elles ne sont point dues au ciseau des Espagnols, mais au pic grossier du tailleur de pierre indien. Ces Indiens étaient de grands artistes. « Il y avait parmi eux, nous dit Mendieta, d'habiles sculpteurs, qui travaillaient la pierre à leur gré avec des outils de caillou (*guijarros*) et de silex, et ils la sculptaient aussi bien que nos meilleurs ouvriers de Castille avec leurs instruments d'acier[1]. » Quant aux peintures des cloîtres, nous devons également supposer que les artistes indiens y mirent la main, car le même auteur dit « qu'il y en avait de fort habiles qui peignaient au naturel, et spécialement des oiseaux, des poissons et des paysages; mais ils ne peignaient point les hommes beaux, mais fort laids, *comme leurs dieux, ainsi qu'on le leur avait*

1. Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, liv. IV, ch. XII.

enseigné, car ils se les figuraient toujours sous des formes monstrueuses; et quand ils furent chrétiens et eurent vu nos images de Flandre et d'Italie, il n'y avait images ni retables, quelque beaux qu'ils fussent, qu'ils ne reproduisissent et n'imitassent admirablement[1]. »

C'était donc le hiératisme qui pervertissait le goût des Indiens et leur imposait un joug qu'ils ne purent secouer ; voilà pourquoi nous trouvons tant de grossières idoles et d'horribles figures mêlées à de si jolis détails d'ornementation.

Le couvent de la Merci n'est qu'une immense bâtisse dont rien, ni l'église ni la façade, ne peut attirer l'attention du passant; mais son cloître est le plus admirable de Mexico. De



CLOITRE DU COUVENT DE LA MERCI, A MEXICO.

blanches colonnes aux arceaux dentelés forment d'immenses galeries encerclant une cour dallée, dont une fontaine bien modeste orne le centre. Ces colonnes légères et les dentelures finement découpées rappellent le style grenadin, qu'on voit se développer avec tant de splendeur dans la cour de l'Alhambra.

Placé au centre d'un faubourg des plus populeux, le cloître, par sa solitude et son silence, forme un contraste frappant avec le tumulte et l'agitation du dehors. Rien ne peut se comparer à la tristesse qui règne dans ses murs. De temps en temps un *aguador* vient remplir à la fontaine ses *cantaros* et ses *chochocoles* (urnes et pots qui lui servent à transporter l'eau). La tunique blanche des religieux qui animaient autrefois le désert des galeries a

1. Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, liv. IV, ch. XII.

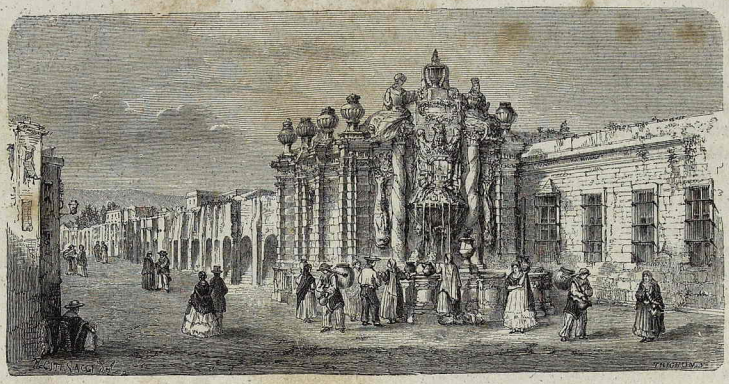
disparu pour jamais, et les vastes corridors ne donnent plus accès qu'à des cellules vides.

Aux murailles des galeries sont suspendus de nombreux tableaux avec personnages de grandeur naturelle, représentant des scènes religieuses, les martyrs de l'ordre et les saints qui l'ont rendu célèbre. Toutes ces physionomies muettes, dans l'extase de la prière ou de la douleur, n'offrent aux yeux que poses violentes et tableaux d'horreurs. Ce ne sont que dislocations, bûchers, supplices de tout genre. Parmi ces personnages, les uns lèvent au ciel leur tête coupée dont le sang les inonde, d'autres tendent à l'envi leurs moignons sanglants ou leurs membres calcinés. Jamais les prêtres de Quetzalcoatl et les sauvages adorateurs des divinités aztèques ne sanctionnèrent la souffrance à ce point et ne se livrèrent dans leurs stupides fureurs à de plus abominables pratiques.

Le couvent de la Merci possédait une bibliothèque, où l'amateur pouvait découvrir bien des trésors; le chœur de l'église, composé d'une centaine de sièges en chêne sculpté, pouvait seul rivaliser avec celui de San Agustino, un des plus beaux que je connaisse. Le gouvernement a fait de cette dernière église une merveilleuse bibliothèque, qui, une fois achevée, sera l'un des ornements de la ville.

Quant aux monuments d'utilité publique, nous rappellerons l'École des mines, le Salto del Agua, l'École militaire de Chapultepec, l'Académie de peinture et le Musée.

RELIGIEUX MEXICAINS AVANT LA RÉFORME.



LE SALTO DEL AGUA (FONTAINE), A MEXICO.

CHAPITRE TROISIÈME

LES INDIENS

Le Salto del Agua. — Netzahualcoyotl. — L'Arbre de la nuit triste. — Souvenirs historiques. — Chapultepec. — Les Indiens. — Chinampas. — Légende. — Anecdote. — Musée de Mexico. — Pièces principales. — La pierre de Tizoc ou pierre du gladiateur. — Histoire de Tlalhuicole. — La pierre du sacrifice et le joug. — La guerre sacrée. — Anthropophagie religieuse. — Le cuivre en Amérique.

Le Salto del Agua est la seule fontaine monumentale que possède Mexico. Placé en dehors des grandes voies de circulation et dans le centre d'un faubourg, il termine l'aqueduc qui, partant de Chapultepec, amène à Mexico les eaux de ses sources. C'est une construction oblongue, ornée d'une façade fort médiocre. Au centre, un aigle aux ailes éployées soutient un écu meublé des armes de la ville. De chaque côté, des colonnes torses avec chapiteaux corinthiens supportent deux figures symboliques de l'Amérique et de l'Europe, qu'accompagnent huit vases à moitié brisés. Suivant les historiens de la conquête et les anciens auteurs mexicains, le Salto del Agua et l'aqueduc qu'il termine avaient remplacé l'ancien aqueduc de Montézuma, bâti par Netzahualcoyotl, roi de Texcoco, sous le règne de Izcoatl, c'est-à-dire de 1427 à 1440. Nous lisons aussi dans Clavigero que deux aqueducs amenaient l'eau de Chapultepec à la capitale. La bâtisse était un mélange de pierre et de mortier; la hauteur des aqueducs était de cinq pieds, leur largeur de deux pas. Ces aqueducs occupaient une chaussée qui leur était exclusivement réservée, et amenaient l'eau jusqu'à la ville et de là dans les palais impériaux [1].

Puisque le nom de Netzahualcoyotl est prononcé au sujet de l'ancien aqueduc, il est impossible de ne pas consacrer une courte notice à ce prince, l'homme le plus remarquable de l'Anahuac. Il construisit non seulement l'aqueduc en question, mais il sut garantir Mexico

1. Fr. J. Clavigero, *Historia antigua de Mexico*, t. Ier, p. 246.

des inondations par une digue pour laquelle il développa la science d'un véritable ingénieur; il descendait de cette grande famille toltèque dont nous parlerons plus tard. Roi des Acolhuas, il régnait à Texcoco, et il était non seulement roi, mais poète, philosophe et savant; sa cour était l'Athènes de l'Amérique. Il résumait en lui toutes les qualités des bons princes; il tenait de Henri IV par la bonhomie, de Haroun al-Rachid par ses tendances à se mêler aux humbles pour connaître leurs besoins, de François Ier par son amour des arts, de Brutus par son respect des lois : enfants fautifs, juges prévaricateurs, il les sacrifia sans pitié; il tenait de Julien dit l'Apostat par son horreur des superstitions nouvelles, et de Marc-Aurèle par ses goûts de philosophe. Il fut le seul qui dans le Nouveau Monde sut élever un autel au *dieu inconnu;* il méprisait les prêtres, dont il connaissait l'insatiable ambition, et détestait leurs sauvages divinités, dont il maudissait le culte sanguinaire. Il rêva vainement l'abolition des sacrifices humains et dut céder devant le fanatisme et l'ignorance d'un peuple qui ne pouvait le comprendre. Il fut également le Salomon de l'Anahuac et chanta comme lui la vanité des grandeurs, après en avoir joui, et le néant des amours terrestres, alors qu'il ne pouvait plus les ressentir; et ce roi justicier tenait les poètes en telle estime, que l'un d'eux, ayant été condamné à mort, composa dans sa prison un poème dans lequel il exprimait sa douleur d'une manière si tendre, si pathétique et si touchante, que Netzahualcoyotl, ému, lui accorda sa grâce [1].

Avant de nous rendre à Chapultepec, passons par Tacuba, où nous trouverons en un lieu nommé Popotlan un des souvenirs les plus intéressants de la conquête; c'est un gros arbre de la famille des conifères, espèce de cyprès, appelé Ahuahuete par les Indiens; ce fut à l'ombre de ce vieux débris que Cortez vint reposer ses membres endoloris et pleurer son effroyable défaite du 1er juillet 1520. L'arbre fut appelé depuis Arbre de la nuit triste.

Rappelons rapidement les causes qui amenèrent ce déplorable évènement.

Nous les trouvons exposées dans le P. Duran, dans le manuscrit Ramirez, comme dans Sahagun. Cortez, parti pour Vera-Cruz à la rencontre de Narvaez, avait laissé le commandement de ses troupes à Pedro de Alvarado, son plus féroce lieutenant; c'était au mois de mai, le mois toxcatl des Mexicains, et c'était le mois où ils célébraient la fête de Huitzilopochtli, leur grande divinité. Ils la célébraient par des danses accompagnées de chants, qu'ils appelaient *areytos,* auxquelles prenait part toute la noblesse aztèque; en ce jour de fête ils ne portaient d'autre costume qu'une ceinture d'étoffe, mais ils avaient leurs plus beaux diadèmes et se couvraient de leurs bijoux les plus précieux; pour armes, ils n'avaient que des roses en mains.

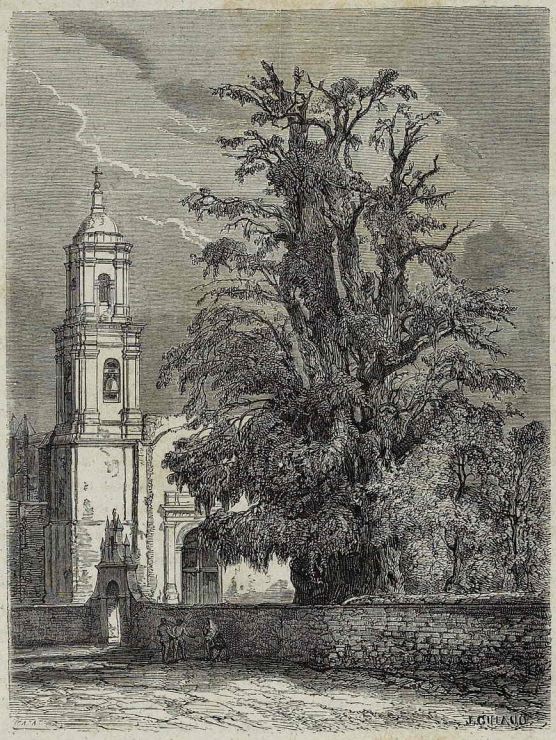
Alvarado, consulté, accorda la permission de célébrer la fête et promit d'y assister avec ses hommes; il avait déjà prémédité la trahison la plus abominable dont il soit fait mention dans l'histoire. La fête avait lieu dans la cour du grand temple, et lorsque les nobles mexicains, resplendissants de pierreries, furent réunis et eurent commencé leurs danses, Alvarado fit garder les portes, et, à un signal donné, ses hommes et lui se précipitèrent sur les malheureux sans défense. « Ils coupaient les mains et les têtes à ceux qui faisaient de la musique; ils donnaient des estocades et des coups de lance à tous ceux qui tombaient sous leur main; ils firent ainsi grand carnage. Ceux qui voulaient fuir étaient massacrés aux portes; quelques-uns purent escalader les murs; d'autres entraient dans la chapelle du temple, tombaient par terre et faisaient les morts. Le sang coulait dans la cour comme de l'eau pendant une averse; tout le sol était couvert de têtes, de bras, de boyaux et de cadavres. Les Espagnols cherchaient des vivants dans tous les recoins pour les achever [2]. »

1. Clavigero, *Historia antigua*, liv. VII, p. 233.
2. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. XII, ch. xx, traduction du docteur Jourdanet.

Et tout cela dans un but de vol et de pillage! Plus de six cents hommes, la fleur de la noblesse mexicaine, succombèrent dans cette boucherie sauvage.

La nation frémit à la nouvelle de cet attentat sans nom; mais le respect inspiré par le roi prisonnier la maintint encore. Cortez, du reste, était absent, et l'on comptait encore sur sa justice et le châtiment des coupables.

Cependant il arrivait vainqueur de Narvaez, et son entrée fut triomphale. Aveuglé par le



L'ARBRE DE LA NUIT TRISTE, A POPOTLAN.

succès, Cortez se borna à quelques réprimandes, espérant que le temps apaiserait l'indignation populaire.

Mais le désespoir et la colère des Mexicains arrivèrent à leur paroxysme, et la mort de Montézuma ne permit plus l'espérance d'aucun arrangement. Ce fut alors une guerre à mort, sans trêve ni merci. Les arquebuses et les couleuvrines furent impuissantes contre et flot toujours renouvelé d'assaillants désespérés. Les Espagnols, indécis, troublés, durent

songer à la retraite. Cortez lui-même perdit en cette circonstance sa présence d'esprit, comme il lui arriva souvent. Devant l'énormité du péril, son courage chancela ; il voulut fuir et crut déguiser sa retraite à la faveur d'une nuit pluvieuse.

La troupe espagnole, suivie des Tlaxcaltecas ses alliés, abandonna donc cette ville témoin de tant de triomphes. Chaque soldat, chargé d'or, suivait péniblement la route obscure ; nul danger apparent n'arrêtait sa marche, la ville était silencieuse. Quelques heures encore, tout était sauvé. Mais, au moment de franchir les ponts de la rue de Tlacopan, des milliers de guerriers surgirent de tous côtés. Ce fut une mêlée horrible, un mélange épouvantable de cris de douleur et de hurlements de rage, un combat sans nom, où l'élite de la troupe espagnole périt sans gloire dans les eaux bourbeuses des fossés et sous la hache impitoyable des Mexicains. Cortez, Ordaz, Alvarado, Olid et Sandoval échappent avec peine, suivis d'une poignée des leurs. Ils fuient et s'éloignent désespérés, n'osant se rappeler cette nuit sanglante. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Popotlan, où Cortez, pleurant comme une femme, vint s'étendre sous le vieux cyprès.

C'est que Cortez fut moins grand que sa renommée ; son caractère fut au-dessous de sa fortune. Il eut, sans les mériter, tous les bonheurs à la fois : la rencontre d'Aguilar et le don qu'on lui fit de l'Indienne Marina lui procurèrent deux interprètes, en même temps que la plus adroite des négociatrices et la plus dévouée des amies ; l'époque de son arrivée coïncidait avec un mécontentement général des populations soumises aux Mexicains. Il arrivait en libérateur et parut même aux oppresseurs comme la personnification vivante d'un ancien dieu (Quetzalcoatl) dont le retour avait été depuis longtemps annoncé par les prophètes. Il trouva donc les vaincus prêts au soulèvement, et le vainqueur dans une attente pleine d'épouvante.

On ne saurait discuter son courage, mais sa conduite lors de l'expédition du Honduras, sa pusillanimité lors de son retour, en font un pauvre politique. Ce qui le distingue, ainsi qu'Alvarado, son digne acolyte, c'est une rapacité monstrueuse et une cruauté révoltante ; nulle grandeur et une lâche condescendance pour les turpitudes de ses lieutenants. Le massacre de Cholula et celui, plus révoltant encore, de la noblesse mexicaine le cèdent en horreur au meurtre de Guatemozin dans les forêts du Tabasco. Ce sont là des taches dont rien ne les lavera jamais. Las Casas, qui le connaissait bien, l'appelle « cet individu ! » et cette épithète méprisante l'accable plus que le nom de brigand.

Passons à Chapultepec, un des points les plus charmants de la vallée de Mexico ; on peut s'y rendre par le Paso Nuevo, mais la promenade est un peu longue ; aussi prendrons-nous le tramway qui, partant de la place d'Armes, franchit la porte de Belen, longe le grand aqueduc et nous déposera juste à la porte du château.

Chapultepec est un monticule volcanique de 500 mètres de longueur sur environ 100 pieds de haut ; sa signification en langue nahua est « montagne des Sauterelles » ; il est entouré d'eaux vives et couvert d'une végétation magnifique ; on y remarque surtout des arbres énormes, *ahuahuetes*, dont quelques-uns atteignent 75 pieds de diamètre et dont la vieillesse vigoureuse brave le ravage des siècles[1].

Du haut du palais qui surmonte la colline, le regard embrasse toute la vallée de Mexico, c'est-à-dire les plus beaux paysages du monde. Grâce à l'atmosphère purifiée des hauteurs, l'œil peut saisir au loin tous les détails de ce merveilleux panorama ; villes et villages surgissent de toutes parts avec leurs murailles miroitantes et les dômes

1. Selon Bustamante, Netzahualcoyotl était propriétaire de Chapultepec, et ce fut lui qui planta les grands ahuahuetes ; ces arbres dateraient donc de 1425 à 1440. Mais il est plus logique de supposer que la plantation est toltèque et remonterait au neuvième siècle, ce qui donnerait à ces arbres un millier d'années d'existence.

étincelants de leurs clochers ; champs cultivés, jardins, lacs et lagunes, masses de verdure, alternent et se succèdent jusqu'au pied de cette admirable ceinture de montagnes qui enserre la vallée. En regardant Mexico, le spectateur a derrière lui la petite chaîne de las Cruces ; à sa droite, au sud, le Pedregal et les monts d'Ajusco ; devant lui, au levant, les grands pics neigeux du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl, la montagne de Tlaloc ; puis à gauche, au nord, le Cerro-Gordo, et plus près, la sierra de Guadalupe, où s'élève le sanctuaire le plus renommé de la Vierge au Mexique.

Chose singulière, la chapelle catholique a pris la place d'un sanctuaire également consacré à une vierge, Toci, la mère d'un dieu, comme la première, et qui de son temps attirait la même foule de fidèles. Mais la Vierge chrétienne, pour se substituer à Tonantzin ou Toci, la Vierge aztèque, eut soin d'apparaître aux yeux des fidèles avec le teint bistre de la race conquise et dans les vêtements d'apparat qu'en des jours plus heureux les jeunes filles nobles portaient à la cour de Tenochtitlan ; aussi les Indiens adoptèrent immédiatement la nouvelle divinité comme leur protectrice.

L'histoire de cette Vierge aztèque vaut qu'on la conte, car elle donne une idée exacte des instincts sanguinaires du peuple qui en fit une déesse.

Lorsque les Mexicains, après leurs longues pérégrinations et leurs cruelles épreuves, se furent établis dans les îles fangeuses du lac, seul refuge accordé à leurs tribus persécutées, ils s'empressèrent d'élever une chapelle en l'honneur de leur dieu Huitzilopochtli, et comme ce dieu, à l'exemple de tous les dieux, communiquait avec son peuple au moyen d'oracles toujours obéis, il lui ordonna un jour d'envoyer une ambassade solennelle au roi de Culhuacan, son ancien maître, et de lui demander l'une de ses filles, dont il voulait faire la mère de son dieu protecteur, et l'adorer comme telle, et que ce dieu le mandait ainsi. Le roi de Culhuacan, flatté de l'honneur qu'on ménageait à sa fille, ou peut-être intimidé par la puissance croissante de ses anciens sujets, remit la jeune princesse entre les mains des ambassadeurs aztèques, qui la conduisirent avec grande pompe dans leur ville. Mais, à leur arrivée, le dieu ordonna de sacrifier la jeune vierge, de l'écorcher une fois morte et voulut qu'un des servants du temple se vêtît de la peau de la malheureuse. L'ordre fut suivi de point en point et, de plus, on invita le père à assister à l'apothéose de sa fille et au spectacle de cette grande cérémonie. Il vint, pénétra dans le sanctuaire, où, tout auprès de l'idole, se tenait l'Éliacin couvert de la dépouille de l'infortunée : l'obscurité qui régnait dans le temple ne permettait pas au roi de rien distinguer, mais, par un raffinement de cruauté, on mit en ses mains l'encensoir, pour qu'il offrît l'encens à la divinité nouvelle, et de la gomme copale, dont la flamme jaillissante vint éclairer cet épouvantable tableau. Reconnaissant alors le visage de sa fille, le monarque, fou d'épouvante et de douleur, se leva poussant des cris horribles, appelant ses sujets à la vengeance et s'enfuit éperdu jusque dans son palais, pour y pleurer son enfant [1].

Chapultepec est un des plus anciens souvenirs du Mexique, et dès le huitième siècle la colline des Sauterelles était déjà le siège d'une colonie toltèque, les Indiens les plus remarquables par leur civilisation. Abandonnée à la suite de calamités dont nous parlerons plus tard, la contrée resta longtemps déserte ; puis, pendant une longue période, les peuples du Nord arrivent, se pressent, se succèdent, se mêlent sur ce terrain si souvent disputé, jusqu'à ce que l'avant-garde des populations nahuas, accueillie par Xolotl, roi des Chichimèques, obtînt la permission de s'établir à Chapultepec. Les Mexicains l'occupèrent

1. Clavigero, *Historia antigua*, t. I, p. 75 ; manuscrit Ramirez, ch. IV, p. 120.

passagèrement à leur tour; mais, lors de leur puissance et de leurs succès, ils y revinrent, et Chapultepec devint un lieu de pèlerinage.

La dévotion populaire se refroidissant, les empereurs aztèques en firent une sorte de Musée historique, et ses rocs furent destinés à transmettre à la postérité la physionomie des souverains du Mexique. Axayacatl, suivant Tezozomoc, fut le premier qui fit sculpter sa figure en bas-relief sur les rochers de la colline, et le P. Duran nous raconte comment Montézuma Ier y fit graver la sienne et celle de son premier ministre, Tlacaelel. « Montézuma, sentant sa fin approcher, fit appeler Tlacaelel, le guerrier invincible, qui pendant trois règnes avait signalé sa valeur dans les combats comme sa sagesse dans les conseils; il lui dit : « Mon frère Tlacaelel, ne serait-il pas juste que nous éternisassions notre gloire et les « services rendus à l'empire? Je veux donc que l'on sculpte nos deux images sur les rochers « de Chapultepec. »

LE CHATEAU DE CHAPULTEPEC.

D'après l'ordre de l'empereur, Tlacaelel convoqua les plus habiles sculpteurs, leur communiqua ce que Montézuma voulait d'eux, et les artistes se mirent au travail; les deux bas-reliefs, parfaitement ressemblants, furent terminés en si peu de jours, que l'empereur fut tout surpris de la rapide exécution d'un travail aussi merveilleux [1].

Au temps de Montézuma II, son image ainsi que celles de ses fils furent également sculptées près de celles de ses ancêtres [2], et Chapultepec devint résidence impériale; mais ces précieux bas-reliefs ont été détruits par les Espagnols, et l'on n'en retrouve plus que des fragments informes.

Le château moderne, élevé par les soins du vice-roi Mathias Galvez, s'est transformé en 1841 en école militaire; Miramon s'y établit ensuite, et Maximilien, qui le transforma en lui ajoutant un étage, en fit sa résidence favorite. L'endroit est délicieux, et le palais, composé de grandes salles, de galeries à fresques et de parterres aériens, devait être

1. Diego Duran, *Historia de las Indias de Nueva España*, t. I, p. 31.
2. Clavigero, t. I, p. 242.

pour l'infortuné monarque un séjour enchanteur. La république, qui vient d'y établir un observatoire, l'a rendu de plus à sa destination première, et l'école militaire a repris possession du palais. On ne pouvait du reste en faire un meilleur usage, et le château revenait de droit aux descendants des jeunes Mexicains qui, lors de la guerre d'Amérique, surent défendre leur école en véritables héros.

MARCHAND DE CHARBON ET MARCHAND DE BATTEAS A MEXICO. (Voyez p. 32.)

Retournons à Mexico. Nous y retrouverons l'Indien toujours le même, quand tout se modifie et se transforme autour de lui. Autrefois soumis au joug sacerdotal le plus dur, il a conservé quelque chose de l'immutabilité des dogmes; tel il vivait il y a dix siècles, tel il vit aujourd'hui, de sorte que nous n'avons qu'à le bien regarder pour retracer son existence d'autrefois. Divisé en espèces de castes, système social qui projette les racines les plus profondes, il semble encore s'y confiner, quand tout l'invite à en sortir. Il était seigneur, guerrier ou marchand; mais ces trois carrières, considérées comme libérales, lui furent

fermées à la conquête ; il était *macéhual* (cultivateur), *tamene* ou *tamania* (porteur), c'est-à-dire bête de somme pour les armées en campagne ou pour les marchands dans leurs expéditions lointaines, et, bien que les institutions nouvelles lui aient ouvert toutes les portes et qu'il soit devenu propriétaire et citoyen, il est resté en grande partie macéhual et tamania.

Il a de plus conservé les engins et les ustensiles de son ancienne condition : aguador, la tête et le corps doublés de cuir sur lequel reposent ses urnes, l'une devant, l'autre derrière, il distribue comme par le passé la provision d'eau de chaque ménage ; il apporte, marchand comme autrefois, son charbon dans un filet en cordes d'agavé, ses poteries, ses poulets et ses œufs, dans des *huacales*, caisses à claire-voie composées de baguettes reliées par des ficelles ; ses poteries sont les mêmes que celles dont il se servait jadis, et ses *batteas*, auges en bois, sont encore les réceptacles taillés à coups de hache dont se servaient les ménagères indiennes. Sauf la culotte, son vêtement est le même, et dans les montagnes et les lieux éloignés il va couvert de son *maxtli* seulement.

Pour son manger et la manière de le préparer, on ne saurait en rien retrancher qui ne soit antique. Le maïs est le fond de sa nourriture ; il a le *metate* avec son rouleau de granit pour le broyer et le mettre en pâte ; le *comal*, pour cuire la galette plate qu'il confectionne ; la tortille ; et c'est toujours le même plat qui l'accompagne, le *frigol* (haricot noir), assaisonné de piment ; les jours de fête, il y joint une cuisse de dinde quand il est riche, un morceau de porc s'il est pauvre ; il a pour boisson le pulque, dont l'invention remonte au dixième siècle, et nous raconterons plus tard l'histoire du Noé américain. Pour sa maison, son *jacal*, c'est bien le même réduit que nous ont dépeint les chroniqueurs : cabanes de baguettes doublées de glaise avec toiture en feuilles d'agavé, de 2 ou 3 mètres carrés à peine, avec la terre pour plancher, et pour meubles trois ou quatre images d'Épinal, remplaçant les anciennes idoles de terre cuite.

Autrefois, dans ses temps d'épreuves, alors qu'il habitait la lagune, sans droit aux terres cultivables, que détenaient les riverains ses ennemis, il se contentait des grenouilles, des serpents de ses marécages, des salamandres, des mouches et de leurs œufs, *ahuautli*, dont il faisait des gâteaux, plat singulier qu'ont adopté les Espagnols ; et puis, le besoin, la misère aidant, cette grande initiatrice de toutes choses, il inventa les *chinampas*, ces jardins flottants qui émerveillèrent si fort les conquérants.

Les chinampas étaient des radeaux composés de pièces de bois léger entremêlées de joncs et reliées entre elles par des plantes aquatiques ; sur cette base, les Aztèques amoncelaient 2 à 3 pieds de la boue noire qu'ils tiraient du fond du lac, ce qui leur procurait une terre des plus fertiles, où toutes les plantes se développaient admirablement, sans que le cultivateur eût à s'inquiéter jamais de la sécheresse ou de la pluie. Ce furent là les premiers champs que les Mexicains purent cultiver ; la forme ordinaire de ces jardins improvisés était oblongue, généralement de 16 mètres de long sur 6 à 8 de large ; mais il y en avait qui atteignaient plus de 100 pieds ; ils y semèrent d'abord du maïs, du piment, des haricots, pour leur nourriture, puis des fleurs pour leurs dieux et leurs princes ; sur les plus grandes, il y avait même des arbustes et une cabane pour que le maître fût abrité du soleil et de la pluie. Quand le propriétaire d'une chinampa voulait changer de place, soit pour s'éloigner d'un voisin déplaisant, soit pour se rapprocher de sa famille, il prenait son canot, et, seul quand sa chinampa était petite, avec l'aide de voisins quand elle était grande, il la remorquait où il voulait se fixer. Plus tard, ces jardins flottants se multiplièrent jusqu'à former autour de la ville une enceinte de verdure et de fleurs, et chaque matin, au lever du jour, on voyait déboucher par les canaux, sur la grande place, une multitude

AGUADOR, A MEXICO.

de barques chargées de légumes, de fruits et de fleurs. Jamais création ne prouva mieux la force et l'influence des milieux[1].

Depuis que les eaux du lac se sont retirées et que Mexico est devenu terre ferme, les chinampas se sont échouées et n'existent plus qu'à l'état de minces plates-bandes, séparées par d'étroites tranchées où passent encore les canots des Indiens. Si vous voulez étudier ces

MARCHANDE DE TORTILLES ET MARCHAND DE PAILLASSONS A MEXICO.

Indiens, gagnez la route de San Cosme un jour de marché ; c'est par là qu'ils arrivent par groupes d'hommes et de femmes, courbés sous le poids d'énormes fardeaux, quelquefois plus chargés que des bêtes de somme, en trottinant les jambes pliées.

L'Indienne est vêtue d'un jupon de laine sombre à petites raies claires, qui lui colle aux hanches comme un vêtement de bain, et qui parfois dessine des formes élégantes ; son

1. Clavigero, *Historia antigua*, t. I, liv. VII, p. 223 ; Acosta, *Historia de las Indias*, p. 472 ; Cortez, *Lettres*, p. 79 ; Torquemada, *Monarquia indiana*, t. II, p. 483.

buste est couvert d'une pièce de même étoffe qui masque imparfaitement sa poitrine et son dos; le vêtement est des plus simples: la pièce d'étoffe est percée d'un trou par où passe la tête, et c'est tout: c'est le poncho de l'Amérique du Sud, aussi bien que le zarape des hauteurs.

Il y a de ces petites Indiennes qui sont fort jolies, mais malpropres; leurs bustes bronzés supportent de petites têtes mutines et rieuses dans leur misère, et le lambeau qui les couvre n'enlève rien à leurs sauvages attraits. Propres et bien attifées, elles seraient charmantes. Je parle des jeunes, même seulement des jeunes filles, et non des femmes. Les vieilles, couvertes non de lambeaux d'étoffes, mais de guenilles immondes qui dissimulent à peine leurs chairs flétries, sont affreuses et d'autant plus repoussantes que souvent on les rencontre l'œil atone, titubant, ivres mortes de leur affreux pulque.

Donc, même travail, même case, mêmes jeux, même nourriture, même ivresse et mêmes vices; seulement la misère est plus grande, la dégradation plus profonde, et tout ce que la conquête aidée du christianisme a pu faire pour ces malheureux, a été de les abrutir davantage.

L'Indien conserve encore des légendes, mais s'il les met en pratique, c'est sans les comprendre; les traditions d'autrefois ne se transmettaient que dans les familles privilégiées, de même que parmi nous l'éducation fut pendant de longs siècles le privilège des classes élevées; vous demanderiez donc vainement aux Indiens d'aujourd'hui, après la disparition des classes et le joug abrutissant de plus de trois siècles, un renseignement quelconque sur son histoire; je vais donner un exemple de cette ignorance singulière en ce qui concerne des événements nouveaux.

Dans un village du lac de Chalco, j'assistai à la scène suivante: Un groupe d'Indiens déguisés en hommes et en femmes, vêtus de vieux costumes européens des plus ridicules, s'embarquaient sur le lac pour débarquer un peu plus loin; cette troupe pénétrait alors dans le village au milieu des cris de la population, qui se ruait sur ceux qui la composaient, les frappait, les chassait ou les forçait à se réembarquer; cela représentait évidemment une invasion repoussée. Comme il n'y avait pas de guerriers parmi les envahisseurs, j'étais fort intrigué, car je pensais que cette cérémonie pouvait se rapporter à la guerre de l'intervention, qui date d'hier; mais nul ne put me le dire, chacun se bornant à répéter: Francia! Francia! Ce fut un vieillard, un blanc, qui m'apprit que cette mascarade avait trait à la guerre d'Espagne de 1808 pendant le premier empire. Comme je m'étonnais de l'ignorance de ces hommes au sujet d'un fait qu'ils représentaient chaque année, le Mexicain qui m'accompagnait me répondit simplement: « Vos paysans qui chantent la messe en latin savent-ils ce qu'ils disent? » Je trouvai la réplique profonde, et je me tus. Le monde est plein d'absurdités.

L'Indien, thésauriseur singulier, adore l'argent sans rechercher le bien-être; il a l'instinct de l'avare sans en avoir le profit, car le véritable avare jouit de son trésor, qu'il visite en cachette, qu'il compte, qu'il palpe et qu'il embrasse; l'Indien enfouit son argent sans le revoir jamais; il se sait riche, mais il vit pauvre; cette satisfaction lui suffit-elle? On prétend que la vallée d'Oajaca, qui, pendant plus de trois siècles a fourni de la cochenille au monde, renferme dans ses cachettes plus de deux milliards de francs. Pendant mon séjour, j'y rencontrai l'un de ces hommes qui, ayant touché la veille une somme de près de 5000 francs pour lingots d'or et cochenille, me demanda deux jours après de lui prêter cinq francs. « Mais qu'as-tu fait de ton argent? lui dis-je. — *Esta colocado, señor* (il est placé, il est enfoui), » me répondit-il. Nous trouvons cet instinct développé chez toutes les races conquises et persécutées; les serfs et les vilains du temps de Louis XIV cachaient leur pain comme leur argent; les habitants de l'Indo-Chine ne payaient leurs taxes aux mandarins que forcés par

le bâton. Serait-ce à cet instinct ou à quelques restes d'instinct que chez nous la classe moyenne doit ces habitudes parcimonieuses, ce besoin d'amasser sans jouir, et cette horreur de doter de leur vivant les établissements d'utilité publique, que comblent sans mesure nos concitoyens d'Amérique? C'est que nous sommes des affranchis d'hier, et que les Américains, libres depuis plusieurs siècles sur une terre nouvelle, ont un passé sans traditions comme sans entraves, et qu'ils s'élancent dans la vie débarrassés des liens qui nous étreignent encore, sûrs d'eux-mêmes, appuyés sur leur amour du travail, leur intelligence et la liberté.

Mais chez l'Indien du Mexique cet instinct est poussé jusqu'au fanatisme; l'homme qui trouve un trésor caché le recouvre religieusement sans y toucher, et le confident de l'enfouisseur se laissera mourir de faim et résistera à toutes les obsessions plutôt que de trahir la confiance de son ami.

Don Francisco de Garay me raconte un fait bien typique à cet égard. Un riche Indien des environs de Mexico marie sa fille à un Français, qui l'épouse par spéculation et dans l'espoir d'hériter du beau-père; on supposait à cet Indien une fortune de 500 000 francs. Il meurt sans laisser de testament, comme font tous les Indiens; à sa mort, on cherche et on ne trouve rien; sa maisonnette et son jardin sont les seules valeurs à réaliser. Cet Indien avait un ami aussi pauvre qu'il était riche, et confident de ses secrets. On le prend, on l'entoure, on le circonvient, mais sans le moindre résultat. On le tente, on lui offre le quart, la moitié du trésor perdu, et cela sans effet: il refuse. Plus tard on le grise, et l'Indien, quand il est ivre, devient grand parleur; il parlait donc, et l'héritier, confiant dans sa ruse et dans la faiblesse de l'ivrogne, commentait avec anxiété toute parole sortant de sa bouche; le moment approchait, il allait se trahir, un mot de plus..... quand il s'arrêta tout à coup, se leva épouvanté, comme si le spectre de son ami se fût dressé devant lui, et il s'enfuit hurlant, comme poursuivi par des furies vengeresses.

De l'Indien nous passerons au musée, où nous le retrouverons encore dans ses poteries, ses bijoux, ses rois et ses dieux.

Le musée de Mexico proprement dit n'est pas riche, ou du moins ce qu'il laisse voir n'a rien d'extraordinaire. Quand on a lu les auteurs qui s'exclament dans les termes les plus louangeurs sur les produits de l'industrie aztèque et sur les merveilleux objets d'art qui remplissaient les collections des grands seigneurs, il est naturel que l'on demande à voir les bijoux, les étoffes, les manuscrits, et surtout les peintures faites en plumes d'oiseaux qui représentaient les scènes de la vie de l'époque et les portraits des empereurs mexicains; ce fut aussi ma première question, mais il n'y a rien de cela dans les deux grandes salles consacrées aux antiquités aztèques. On me dit à la vérité que le musée n'est pas en ordre, que rien n'est classé, que la place manque et que d'innombrables caisses pleines d'objets précieux livreront plus tard leurs trésors à la curiosité publique: soit; pour le moment, nous ne voyons en fait d'objets rares qu'une collection de masques en obsidienne, en marbre et en porphyre, de grands jougs magnifiquement sculptés et diverses jolies pièces en jade et en cristal de roche et en or. Quant à la longue série de vases dits anciens, plus ou moins bizarres de forme et de couleur, qui remplissent de longues vitrines, ils sont tous faux; je l'ai malheureusement appris à mes dépens.

En effet, ignorant leur histoire et plus naïf qu'il ne faudrait en pareil cas, je n'eus rien de plus pressé que de faire reproduire une trentaine de ces imitations pour le musée du Trocadéro, quand il m'eût été si facile, pour une dépense moindre, d'acheter dans les environs une collection tout entière de véritables originaux.

La chose est des plus singulières. Les Mexicains eux-mêmes et quelques-uns des plus versés dans l'étude des antiquités de leur pays sont, aussi bien que les étrangers, dupes de

grossiers falsificateurs d'antiquités qui exploitent la passion des collectionneurs et la crédulité publique. Comment se fait-il qu'en Europe on sache ce qu'on ignore là-bas? Il est certain que, mieux éclairé par les fouilles que j'ai faites, je ne m'y serais point laissé prendre, car ces poteries aux formes modernes, plaquées de motifs anciens, m'eussent crié bien haut de ne les acheter, ni de les reproduire, en me prouvant, à première vue, qu'elles n'étaient qu'un accouplement bizarre et monstrueux de petits bas-reliefs indiens sur des vases sans originalité quelconque, un mêli-mêlo uniforme.

Voici l'histoire: La fabrication de ces pièces factices remonte à 1820 ou 1828. C'est dans le faubourg de Tlatelolco que fut imaginée cette mystification grandiose, et l'heureux inventeur dut y faire sa fortune, si l'on en juge par le nombre immense de vases qu'il écoula. La plupart des musées en sont infestés, sans compter les collections particulières, et l'on en achète encore tous les jours.

On procédait de la manière suivante: On prenait des vases de toutes formes; de ce côté, nulle prétention, nulle recherche et nul souci de la part du fabricant, tant il comptait sur l'ignorance ou la bêtise humaine. Un pot à eau vulgaire, des vases à panse étroite ou rebondie, des urnes grossières à goulots fluets comme à large ouverture, tout était bon; on couvrait l'objet d'appliques obtenues au moyen de moules anciens trouvés en nombre immense dans la vallée, masques, idoles, figurines quelconques, sifflets, figures géométriques, palmes, etc. On donnait au vase une anse à torsade, ou deux, ou trois, ou quatre, suivant sa dimension ; on lui posait trois pieds suivant la circonstance; on le faisait bâiller la gueule ouverte ou on le compliquait d'un couvercle historié ; on enterrait ensuite le chef-d'œuvre un an ou plus, pour lui donner la patine du temps, et le tour était joué.

Je ne sais si cette courte notice éclairera les gens et leur évitera la mystification coûteuse dont j'ai été victime ; je l'écris dans un but louable, tout en demandant aux ingénieux falsificateurs pardon de ma liberté grande, si elle peut nuire, comme je le désire, à leur condamnable industrie.

Après cette digression que m'imposait ma conscience, je reviens au musée, dont la cour est pour moi la partie la plus belle; elle est plantée de quatre grands palmiers, remplie d'arbustes et de fleurs, au milieu desquels se trouvent disséminées les pièces les plus importantes de la collection.

La première et la plus belle est une statue couchée sur le dos avec une coupe sur le ventre et que le personnage presse des deux mains; elle vient de Chichen-Itza, dans le Yucatan, où elle fut découverte par un explorateur américain, Leplongeon; mais elle lui fut enlevée et transportée à Mexico en vertu d'une loi qui a déclaré propriétés nationales toutes les antiquités. Cette statue est semblable à deux autres, dont l'une vient de Tlaxcala, et dont l'autre est de provenance inconnue. Leur similitude prouverait une identité de culte en ce qui touche la divinité à représenter parmi les populations des plateaux et celles de la péninsule yucatèque; Jesus Sanchez, le directeur du musée, croirait y reconnaître Tezcatzoncatl, le dieu du vin; Herrera y Perez pencherait pour Tlaloc, le dieu de la pluie, et ce serait aussi l'opinion du docteur Hamy, que nous partagerions volontiers; mais nous parlerons plus au long de ces statues au sujet de Chichen-Itza, d'où vient la première.

Plus loin, au centre, se trouve la pierre de Tizoc; sur le second plan, à gauche, le Tlaloc de Tlaxcala; sur le troisième, Quetzalcoatl, le serpent emplumé; c'est une des formes du dieu toltèque, adopté par toutes les populations américaines et qui, selon les lieux, le peuple et le temps, subit des transformations diverses : prêtre, législateur et guerrier, type complexe, il est tour à tour le dieu de la sagesse et du vent ; nom générique, il représenterait dans la civilisation nahua les Zoroastres, les âmes d'or de la Perse.

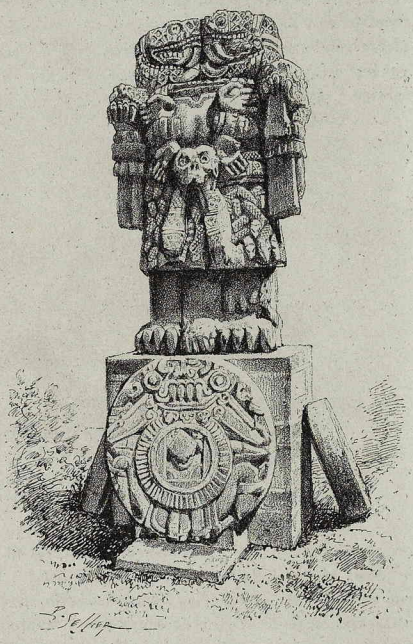
COUR DU MUSÉE DE MEXICO.

Au fond, à gauche, se trouve une superbe tête, magnifiquement sculptée dans un bloc de serpentine, qu'on nous dit être la lune à son lever, mais qui, selon Bustamante, serait la déesse des bains, Temascaltoci, ou, selon Chavero, une autre forme de Quetzalcoatl.

Plus près, sur la même ligne, un immense bloc figurant une monstrueuse idole représenterait Téoyaomiqui, la déesse de la mort[1]. Enfin, dans le fond, sous la galerie, s'étale un amoncellement de dieux de toutes espèces. La plupart sont effroyables, et donneraient une triste idée des artistes aztèques, si nous ne savions que nous n'avons là que des échantillons d'un art hiératique qui conservera pour jamais des formes hideuses dont il n'y avait point à se départir.

En somme, la pierre du soleil, ou le témalacatl de Tizoc, est le monument le plus important du musée et se rattache à l'épisode le plus sanglant du plus sanglant des peuples.

Cette pierre fut trouvée sur la place de Mexico, devant la cathédrale, la partie sculptée en dessous. Comme tant d'autres monuments de ce genre découverts dans le même lieu et à la même époque, il eût probablement été brisé pour servir à l'empierrement de la place, si heureusement le chanoine Gamboa n'avait arrêté le travail de destruction commencé et fait placer la pierre à l'angle nord-ouest du cimetière de la cathédrale. Elle y demeura jusqu'en 1824, époque à laquelle elle fut transportée dans la cour de l'université. Aujourd'hui elle est placée au milieu de la cour du nouveau musée.



TÉOYAOMIQUI, DIEU DE LA MORT ET DE LA GUERRE.

Ce monument est un cylindre de trachyte de $2^m,65$ de diamètre, $8^m,28$ de circonférence et $0^m,84$ de hauteur. La tranche est ornée de quinze groupes de deux personnages, qui rappellent les victoires de l'empereur Tizoc. On distingue même deux femmes parmi les vaincus, ce qui nous montre qu'elles héritaient parfois du pouvoir.

Le vainqueur, toujours le même, tient par les cheveux le vaincu, qui dans une posture suppliante semble demander grâce. Au-dessus de chaque personnage se trouve une figure symbolique indiquant le nom de la ville conquise, personnifiée par son chef.

La surface de la pierre représente une image du soleil, et le centre est occupé par un trou de $0^m,15$ de profondeur, communiquant avec un canal qui se termine à la circonférence extérieure. Ce canal dut être creusé par les Espagnols, lors de la découverte de la pierre, quand intervint si heureusement le chanoine Gamboa pour arrêter les dévastations. Du reste,

1. Leon y Gama, *Las dos Piedras*.

il saute aux yeux que jamais ce canal qui entame les bas-reliefs ne fit partie du monument. Mais les vandales n'avaient pas seulement creusé le canal pour briser la pierre, ils avaient déjà mutilé la figure de chaque personnage.

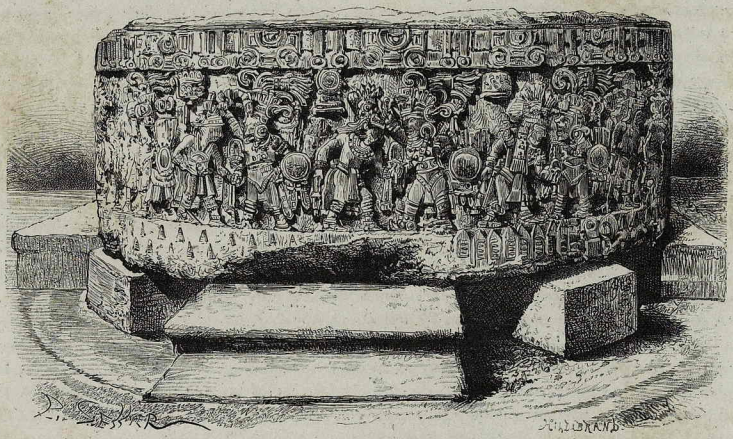
Il est bien extraordinaire que Leon y Gama, si versé dans les antiquités de son pays, ne sut voir que des danseurs dans les groupes de personnages sculptés; en effet, les monuments de ce genre étaient nombreux au Mexique; c'étaient des *témalacatl* ou pierres des gladiateurs. Le conquérant anonyme nous dit qu'il y avait au milieu des places de chaque ville certains massifs ronds de pierre et mortier et de la hauteur d'un homme et demi; on y montait par des escaliers; au-dessus se trouvait une esplanade ronde, et au milieu une pierre ronde, également avec un trou dans le centre. C'est là qu'on attachait le prisonnier par une jambe avec une corde longue et légère, et c'est là qu'il devait combattre avant d'être sacrifié [1]. Il y en avait de simples et d'autres richement sculptées, comme celle qui nous

LE TÉMALACATL OU PIERRE DES GLADIATEURS, D'APRÈS LE MANUSCRIT RAMIREZ.

occupe et comme celle, plus ancienne, que l'on dit être enfouie sous la place d'Armes devant le palais et qui doit être celle de Montézuma Ier. Cette coutume de célébrer leurs exploits par ce genre de monuments commémoratifs appartenait donc à la plupart des empereurs mexicains, mais l'initiative en serait due à Montézuma le vieux. Le père Diego Duran nous raconte que, après la guerre de la Huaxteca, Tlacaelel, le grand général mexicain, eut soin de rappeler à Montézuma qu'il devait achever la construction du temple, et qu'il était nécessaire de faire sculpter une grande pierre qui servirait de table ou d'autel pour y célébrer le sacrifice des prisonniers; car ce Tlacaelel, outre sa valeur et sa sagesse, fut l'inventeur endiablé des sacrifices les plus épouvantables. Montézuma entreprit donc de faire dégrossir cette pierre et d'y faire sculpter tout autour les guerres que ses ancêtres soutinrent contre les gens d'Azcapotzalco quand ils secouèrent le joug, afin que le souvenir de ce grand évènement s'éternisât chez les générations futures. Tlacaelel fit venir les tailleurs de pierres et les sculpteurs, et leur dit : « Mes amis, votre seigneur et maître ordonne que vous préparîtes une pierre grande et ronde qui s'appellera Témalacatl, ce qui veut dire « roue de pierre », sur la tranche de laquelle vous allez sculpter les guerres que nous eûmes avec les

1. Conquistador anonimo, *Coleccion de documentos*, Icazbalceta, t. Ier, p. 375.

Tépanèques, sculptures qui perpétueront la mémoire de nos exploits. Je désire que vous mettiez tout votre talent à bien sculpter cette pierre, et que vous y apportiez toute la promptitude possible. » Ouvriers et sculpteurs dirent qu'ils obéiraient, et ils trouvèrent une pierre qui avait une brasse et demie de diamètre, ce qui donne bien la dimension de celle de Tizoc; ils lui donnèrent une forme ronde et y sculptèrent la guerre d'Azcapotzalco. Ils terminèrent leur ouvrage en peu de jours et annoncèrent au roi que la pierre du sacrifice était prête, et il la fit placer sur un piédestal, de manière qu'elle pût être vue par un grand nombre de spectateurs[1]. Dans ce genre de combats on donnait au prisonnier un bouclier et une épée de bois dont le tranchant était garni de plumes, tandis que son adversaire avait la sienne garnie de lames d'obsidienne, et si, malgré ce désavantage, le malheureux pouvait



LA PIERRE DU SOLEIL OU DE TIZOC, AU MUSÉE DE MEXICO.

vaincre quatre ou sept de ses ennemis, on lui faisait grâce et il pouvait retourner dans son pays; mais la plupart ne se défendaient que pour la forme et par point d'honneur; souvent ils se couchaient sur la pierre et se laissaient tuer pour en finir plus vite[2]. On leur arrachait alors le cœur, qu'on jetait, une fois refroidi, dans le trou creusé dans le milieu de la pierre; c'est pourquoi on appelait aussi ces monuments *cuauhxicalli*, ou coupe des aigles, et le cœur des victimes prenait alors le nom de *cuauhnochtli*, ce qui voulait dire « figue des aigles ». Aujourd'hui, par un remarquable contraste, le cuauhxicalli, cette coupe sanglante où s'entassaient les cœurs des victimes, sert de baignoire aux petits oiseaux, et c'est là que, tout le jour, viennent aussi se désaltérer les colombes. Voilà l'explication que nous en donne l'historien Orozco y Berra. Mais le véritable cuauhxicalli était une autre pierre de sacrifice, ronde également, avec son trou au milieu, mais plus petite, comme l'on peut s'en convaincre en lisant la description du P. Duran (chap. xx, p. 178).

Ce point d'honneur dont nous venons de parler était développé d'une façon extraordinaire

1. Diego Duran, *Historia de las Indias de Nueva España*, t. Ier, ch. xx.
2. Duran, *id. ibid.*; Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. III, ch. xxi, et autres auteurs.

chez les Indiens, et surtout chez leurs chefs; ils méprisaient la mort et l'eussent endurée mille fois plutôt que de commettre une action qui leur pût enlever l'estime de leurs concitoyens; l'histoire de Tlalhuicole, guerrier tlaxcaltèque, nous en fournit une preuve éclatante; le guerrier de Tlaxcala n'a rien à envier à Regulus. « Tandis que Mexicains et Tlaxcaltèques s'assiégeaient et se combattaient dans des hostilités constantes, ils se capturaient sans cesse les uns les autres et ne se rachetaient jamais, considérant que le rachat était honteux et sans dignité. Ils devaient mourir dans le combat, ou par le sacrifice quand ils étaient devenus captifs. C'était surtout une règle invariable parmi les gens qui appartenaient à la noblesse et pour les capitaines de renom. On en donne pour exemple le fait suivant. Peu d'années avant que les Espagnols arrivassent dans ce pays, il y eut une guerre entre les Uexotzincas et les Tlaxcaltèques, à laquelle se mêlèrent les Mexicains en qualité d'auxiliaires. On captura un très valeureux capitaine tlaxcaltèque, appelé Tlalhuicole. Il était si renommé par sa valeur, qu'il suffisait à l'ennemi d'entendre prononcer son nom pour qu'il abandonnât la partie du côté où ce guerrier se mêlait au combat. Il était du reste si vigoureux, qu'il faisait usage d'un casse-tête d'un poids considérable; un homme quelconque de force fort raisonnable avait de la peine à le soulever. Comme la chance n'est pas toujours favorable à tout le monde, elle devint contraire à ce capitaine en une occasion où, après plusieurs victoires et un grand nombre de faits brillants dans lesquels il s'était distingué, il fut pris par les Uexotzincas en un terrain marécageux où il eut l'imprudence de s'engager, par suite d'une ruse de l'ennemi. Quand on l'eut pris, on le mit en cage et on l'amena à Mexico en dansant et en célébrant de grandes fêtes. Il fut présenté à l'empereur Moteuhçoma, qui, entendant annoncer son nom, ne se contenta pas de lui épargner la mort et tout autre dommage, mais s'empressa de le mettre en liberté en lui prodiguant toute espèce de gracieusetés. Il lui permit même de retourner dans son pays, chose qui n'avait été faite jusque-là pour personne. Mais on eut beau faire pour le persuader, Tlalhuicole ne voulut ni accepter la liberté, ni consentir à l'accomplissement du désir du roi Moteuhçoma. Il le suppliait, au contraire, de le faire sacrifier aux dieux, ainsi que ses aïeux en avaient eu l'habitude. Moteuhçoma, qui estimait plus sa vie que l'offrande résultant de sa mort, ne voulut point écouter sa supplique. Il différa sa réponse pendant quelques jours, après lesquels se présenta une occasion de faire la guerre aux habitants de Michoacan. Touché de la valeur de Tlalhuicole, il le fit appeler et le nomma capitaine général de l'expédition. Celui-ci, quoiqu'il fût en réalité l'ennemi des hommes qu'il commandait, les conduisit comme s'ils eussent été des alliés et des gens de sa nationalité même. Étant arrivés à la frontière où le roi Tarasque tenait ses forces réunies, les Mexicains lui présentèrent la bataille. Le combat s'engagea; il y eut un grand nombre de morts et de blessés des deux parts, car les Tarasques sont vaillants et belliqueux. A la vérité, Tlalhuicole ne se rendit pas maître du terrain, mais se conduisit avec une telle valeur, qu'il enleva à l'ennemi un grand butin en hommes et en argent et autres objets très riches, en même temps qu'il capturait nombre d'hommes. Il retourna très glorieux à Mexico avec ce butin. Les Mexicains, joyeux de l'avoir eu à leur tête, rentrèrent et racontèrent au roi Moteuhçoma des merveilles sur son compte. Celui-ci, reconnaissant de la foi qu'il lui avait gardée, le supplia de nouveau qu'il retournât dans son pays, ne voulant point qu'un tel gentilhomme mourût. Mais Tlalhuicole répliqua encore une fois qu'il ne lui convenait point de revenir dans sa ville après avoir été vaincu et capturé. Le roi le pria alors, puisqu'il ne voulait point de sa liberté, de rester dans sa cour en qualité de capitaine et comme un de ses courtisans. Il lui promettait toute sorte de faveurs pour lui et pour tous ceux qu'il voudrait. A cela, le guerrier répondit qu'il ne pouvait accepter d'être traître à son pays et qu'on dît de lui qu'il se mettait au service de ses ennemis. Il le supplia donc en grâce que,

puisqu'il ne pouvait en rien être utile, on lui rendît le service de le faire sacrifier et de mettre ainsi fin à sa malheureuse existence, attendu qu'en continuant à vivre il se tiendrait pour déshonoré, tandis que par sa mort il acquerrait l'honneur, objet des aspirations de toute sa vie. Le mieux serait donc de le destiner à la mort réservée aux hommes valeureux (c'était celle qu'on recevait sur la pierre des gladiateurs). En présence de cette obstination, voyant qu'il ne voulait rien accepter, Moteuhçoma donna l'ordre de l'attacher sur la pierre, conformément à l'habitude, et que ses meilleurs hommes de guerre allassent l'y combattre. Le roi lui-même, entouré d'un grand nombre de gens, assista à ce spectacle. Tlalhuicole, combattant successivement contre ceux qui se présentaient, en tua huit et en blessa plus de vingt. Mais enfin il fut atteint d'un coup qui le fit tomber. On l'emporta alors tout étourdi et on lui arracha le cœur devant son dieu, Huitzilopochtli[1]. »

Il y avait d'autant plus de mérite à vaincre dans ce combat, que les armes étaient tout à fait inégales; le prisonnier, comme nous l'avons dit, et comme le représente notre gravure, n'avait qu'une épée de bois garnie de plumes, tandis que ses adversaires en avaient une garnie de lames d'obsidienne; et la puissance de cette arme était extraordinaire, si nous nous en rapportons à la relation suivante : « Ils ont des épées de bois dont les deux côtés sont garnis de lames d'obsidienne, et ces épées tranchent comme des épées de Tolosa. Je vis un jour, à Tlaxcala, un Indien qui combattait un Espagnol, donner au cheval un tel coup dans la poitrine, qu'il pourfendit la bête jusqu'aux entrailles et qu'elle tomba morte. Le même jour, je vis un autre Indien s'attaquer à un autre cheval et lui décharger un tel coup de son épée dans le col, que le cheval tomba mort[2]. »

Ce témalacatl appartient évidemment à Tizoc, puisqu'il nous donne son portrait sur la tranche de la pierre; une jambe tachetée (car on prétend que Tizoc avait des varices) sculptée au-dessus du roi le personnifie; mais le monument peut avoir été achevé par Ahuizotl, il daterait de 1484 à 1486 et serait contemporain du grand temple commencé par Tizoc et terminé par son successeur.

Il faut ajouter que ces monuments étaient si bien dans les mœurs, que presque tous les rois de Mexico en firent sculpter un pour célébrer leurs exploits. Nous avons parlé du témalacatl de Montézuma Ier qui se trouve enfoui devant le palais, dans la grande place de Mexico, sans que personne daigne s'en occuper, et le P. Duran nous conte l'histoire de celui que Montézuma II voulut aussi faire sculpter. Cette énorme pierre, qui venait d'un lieu nommé Aculco, dans la province de Chalco, ne put arriver à destination, car, au moment d'entrer à Mexico, le pont du canal sur lequel elle passait s'effondra sous son poids et elle disparut dans les eaux de la lagune, où elle gît encore[3].

La consécration du temple fut l'objet de cérémonies barbares, comme on n'en avait point encore vu. Chaque fête chez les Aztecs, on le sait, était accompagnée de sacrifices humains et chaque autel arrosé de sang. Cette fureur de sacrifices ne fit que se développer sous l'impulsion d'une caste sacerdotale fanatique; on ne fit même plus la guerre pour autre chose que pour se procurer des victimes. On en vint même, sous le règne d'Ahuizotl, et pour célébrer l'inauguration du temple, à dépasser la mesure du vraisemblable dans l'horreur; selon certains historiens, on immola à cette occasion plus de 80 000 prisonniers : les moins exagérés ne parlent que de 20 000.

Le massacre, au dire de Duran, dura quatre jours; le sang coulait en telle quantité le long des terrasses du temple, qu'il bondissait en cascades et formait dans le bas de véritables

1. Torquemada, *Monarquia indiana*, t. Ier, liv. I, p. 82.
2. Conquistador anonimo, *Coleccion de documentos*, Icazbalceta, ch. IV.
3. Diego Duran, ch. LXVI.

étangs, où il se coagulait et d'où se répandait par la ville une odeur insupportable[1]. Pendant ce carnage, les Mexicains et leurs sauvages convives se gorgeaient de chair humaine.

J'ai voulu me rendre compte de la possibilité d'un tel massacre, et j'ai trouvé que même le chiffre de 20 000 hommes, donné comme le plus modéré, était encore exagéré.

On nous dit en effet que les prisonniers avaient été rangés en longues files sur les quatre chaussées qui rayonnaient de Mexico et les garnissaient tout entières. Or la chaussée de Colhuacan avait dix kilomètres, celle de la Guadalupe huit, celle de Tacuba six, et celle de Chapultepec quatre environ : total vingt-huit kilomètres. En mettant deux hommes par mètre carré, ce qui est beaucoup, cela donnerait 56 000 prisonniers, et nous nous rapprocherions du premier chiffre émis sur leur nombre, 80 000. Mais ce n'est pas le nombre, c'est le sacrifice de tant de milliers d'hommes qu'il est difficile d'expliquer.

Le massacre dura quatre jours; supposons quarante-huit heures, en supprimant les nuits. Les historiens ne spécifient pas le nombre des sacrificateurs; ils laissent entendre seulement que les rois de Mexico, de Texcoco, de Tacuba, et Tlacaelel, le premier ministre, commencèrent l'horrible besogne jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués et que les prêtres leur succédassent. Tezozomoc nous dit qu'il y avait quatre groupes de sacrificateurs dans le grand temple et que le massacre eut lieu simultanément dans treize autres téocallis; cela nous donnerait dix-sept personnes égorgeant à la fois, avec des aides pour les remplacer, et, en supposant qu'il fallût de quatre à cinq minutes pour s'emparer du prisonnier, l'étendre sur la pierre, le saisir, lui ouvrir la poitrine et lui arracher le cœur, nous trouverons que les dix-sept massacreurs ne pouvaient sacrifier que 204 victimes par heure, et nous n'atteindrions alors que le chiffre de 9 792 ou 10 000 au plus. Il y a donc exagération.

Cette religion sanglante, ces sacrifices d'autant plus épouvantables qu'ils étaient aggravés par l'anthropophagie, s'étaient étendus des Aztecs à tous les peuples à la ronde, aux alliés d'abord par la contagion de l'exemple, aux ennemis ensuite comme représailles. Les plus sages parmi les chefs, et le grand roi de Texcoco Netzahualcoyotl le premier, voulurent s'opposer à ce débordement de coutumes barbares, mais ce fut en vain. Le roi philosophe se heurta contre l'ignorance de son peuple fanatisé par les prêtres, et l'on en arriva sur les hauts plateaux à mettre en coupe réglée l'espèce humaine, à rendre ces boucheries périodiques, et même à mettre l'homme en cage pour l'engraisser, afin que la victime fût plus agréable à l'idole et plus savoureuse au palais des gens.

Ce culte sanguinaire finit par s'incorporer si bien aux mœurs indiennes, qu'il devint une institution politique véritable et donna lieu à la célébration du traité le plus étrange et le plus singulier dont il soit fait mention dans aucune histoire.

En l'année 1454, le peuple souffrait depuis sept ans d'une horrible famine dont les rois cherchaient en vain par leurs libéralités à atténuer les conséquences. Partout les vivres manquaient et les souffrances étaient arrivées à leur comble. On consulta les prêtres, qui déclarèrent que les dieux étaient indignés contre les peuples, et que pour les apaiser il convenait de sacrifier beaucoup d'hommes et *régulièrement*, si l'on voulait les avoir toujours propices.

Quoique le grand roi dont nous parlions tout à l'heure eût toujours été l'ennemi du culte et des dieux mexicains, il ne se sentit point assez fort pour résister aux croyances exaltées de la multitude, et il proposa comme moyen terme le sacrifice des prisonniers de guerre. Mais les prêtres refusèrent, en disant : « Que les guerres étaient incertaines et éloignées; que les captifs seraient rares et qu'ils arriveraient maigres et fatigués pour se présenter au sacrifice; qu'il fallait au contraire que les sacrifices fussent fréquents et

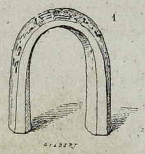
1. Diego Duran, ch. XLIV.

réguliers; que les victimes fussent en bon état, comme il était de coutume pour les enfants et les esclaves. »

Cette réponse monstrueuse parut concluante, et en conséquence un traité fut passé entre les trois alliés de la vallée, Mexico, Texcoco et Tlacopan d'une part, et les trois républiques de Tlaxcala, Huexotzingo et Cholula d'autre part : traité aux termes duquel les deux confédérations devaient se faire périodiquement la guerre afin de se procurer mutuellement des victimes humaines. On devait se battre les premiers jours de chaque mois, en nombre égal, sur le territoire qui sépare Cuautepec et Ocelotepec. Les combattants recevaient du peuple une appellation terriblement significative; on les nommait « les ennemis de la maison ». Tous les historiens nous parlent de cet étrange traité et ils appellent cette guerre mensuelle : « la guerre sacrée. »

Mais ce n'était point sur la pierre des gladiateurs qu'on sacrifiait tant de victimes; c'était sur le *techcatl* ou pierre des sacrifices, que plusieurs ont confondue avec la première. Le techcatl était placé sur l'esplanade de la pyramide, et le témalacatl dans la cour du temple; il est impossible de confondre les deux pierres, surtout quand on a vu les manuscrits et les gravures qui les représentent.

En effet, si le témalacatl était rond, la pierre du sacrifice était longue; elle avait 2 mètres de longueur sur 1 mètre de largeur; comme hauteur elle atteignait à la ceinture des prêtres et elle était bombée à sa partie supérieure de telle sorte que, lorsqu'on y étendait la victime sur le dos, bien aplatie et maintenue par les coadjuteurs du sacrificateur, la poitrine se renflait en saillie et que l'opérateur n'avait qu'à laisser tomber son couteau de silex pour que «l'homme s'ouvrît par le milieu comme une grenade» : comparaison par trop poétique du P. Duran[1].



FAUX JOUG DU TECHCATL.

VRAI JOUG DU TECHCATL.

Selon le même auteur, il y avait six prêtres pour chaque victime; quatre tenaient les jambes et les bras, un autre le cou au moyen d'un joug, dit-on, pendant que le sixième, le grand prêtre, ouvrait la poitrine et en arrachait le cœur avec une dextérité singulière. Le cœur arraché, il le montrait au soleil en l'élevant dans sa main comme une offrande, se retournait ensuite vers l'idole et lui jetait ce cœur à la figure; puis on lançait le cadavre au bas du temple, car la pierre du sacrifice se trouvait toujours près du bord extérieur de la terrasse, de manière que le peuple pût suivre d'en bas toute la cérémonie. Le sacrifice terminé, on lançait les cadavres, qui s'en allaient rouler au pied de la pyramide, où les spectateurs s'en emparaient pour s'en partager les morceaux et les dévorer en grande solennité. On trouvera plus loin (page 55) le dessin de cette pierre, et ci-dessus celui du véritable joug employé dans ces cérémonies, joug que nous avons retrouvé et qui n'est pas du tout le joug dont on nous a parlé jusqu'alors. Comme tout archéologue convaincu, je tiens à ma découverte et je la veux signaler aux spécialistes.

On nous avait assuré jusqu'à ce jour que les grandes pierres taillées en forme d'arceaux allongés dont le n° 1 fournit un exemple et dont les musées de Mexico et du Trocadéro possèdent plusieurs exemplaires, étaient des jougs destinés à maintenir la tête de la victime pendant le sacrifice; mais il est facile de voir par la partie évidée de la pierre, qui mesure 0m,40 de hauteur sur 0m,25 de large, que l'objet en question ne pouvait s'appliquer à un tel usage; tandis que le n° 2, que j'ai découvert, répond exactement à l'office du joug en

1. Diego Duran, t. Ier, ch. XXIX. — Ixtlilxochitl, *Histoires des Chichimèques*, ch. XLI, etc.

question. Il est à peu près de la même largeur que la pierre des sacrifices; il est concave en dessous, et sa concavité ne peut avoir d'autre raison d'être que de s'adapter à la convexité de la pierre; de plus, il a dans son milieu une échancrure ronde d'une dimension suffisante pour enclaver le cou d'un homme, de sorte que le prêtre chargé de maintenir la tête de la victime n'avait qu'à lui appliquer le joug n° 2 sur le cou pour arrêter tout mouvement. La gravure de la page 55 nous donne le techcatl avec le patient et le nouveau joug tel qu'on devait l'appliquer. Ce joug me semble avoir été complètement ignoré, car Clavigero, l'un des historiens les plus véridiques et les plus judicieux, dans l'illustration qu'il nous donne d'un sacrifice humain, ne met aux mains du prêtre qu'une simple corde pour maintenir le supplicié.

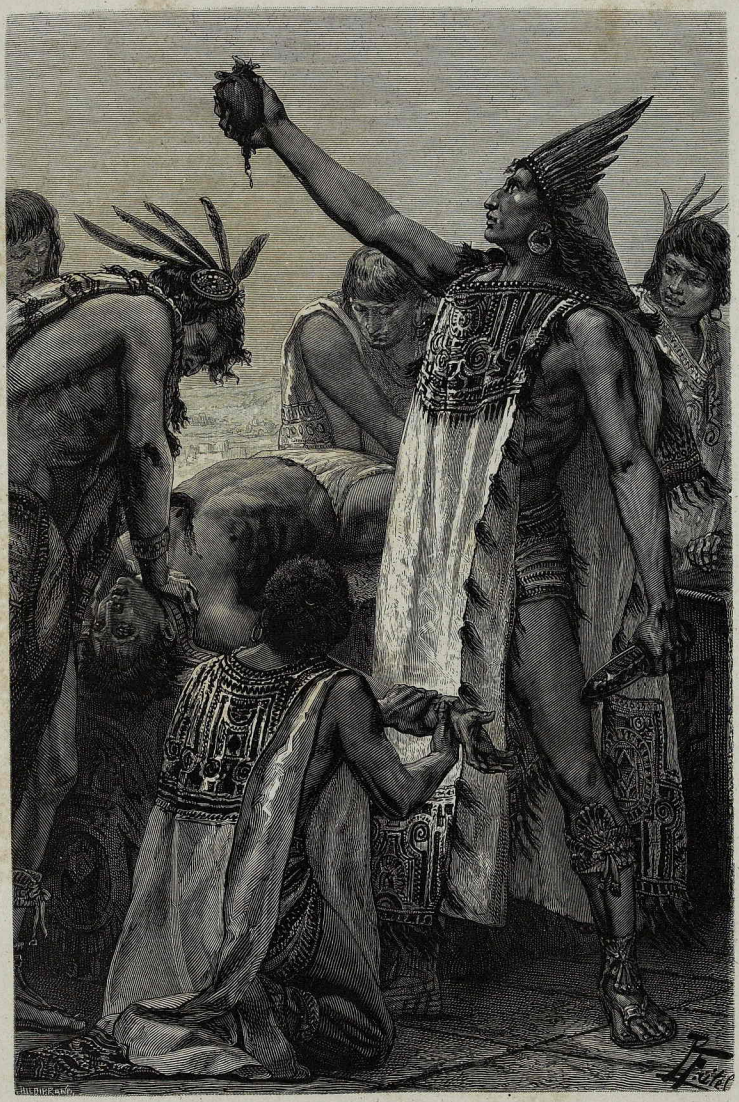
Mais comment expliquer, non pas seulement le sacrifice humain, mais cette orgie de sacrifices chez un peuple civilisé ? Les historiens américains cherchent de mille manières à excuser leurs ancêtres des crimes de lèse-humanité dont ils se souillaient sans cesse; ils ne faisaient en cela, disent-ils, qu'imiter les autres peuples de la terre, qui à tour de rôle pratiquèrent également les sacrifices humains.

A leurs yeux, les Aztecs étaient donc excusables, et le plus empressé à réhabiliter leur mémoire est un homme de grand mérite, Orozco y Berra, qui s'est laissé entraîner à ce sujet dans d'étranges aberrations. « Le sacrifice humain, dit-il, est plutôt une erreur de l'esprit qu'une perversité du cœur; il provient d'un excès du sentiment religieux et non d'une véritable inclination au mal. Examinée philosophiquement, cette *institution* ne mérite pas les lamentations intempestives de quelques moralistes pleurards; l'horreur qu'elle inspire vient sans doute de l'ignorance où l'on est que l'abus des sacrifices, pour énorme qu'il soit, n'est rien en comparaison d'une impiété absolue; mais j'irai plus loin : je préfère la victime humaine à l'absence de Dieu et de ses autels dans le système de l'athée; pour moi, il y a plus de sentiment et de raison dans le fétiche du nègre le plus obtus que dans le peut-être du douteur [1] ! » Le malheureux n'a pas plus conscience de ce qu'il dit que les Aztecs des monstruosités qu'ils commettaient chaque jour, et le même esprit qui anime l'écrivain animait ses ancêtres; il est évident que les instincts héréditaires ont leur part dans la révoltante théorie qu'on vient de lire. Pour moi, je ne vois pas d'excuse, mais je cherche des causes et je les trouve dans l'exagération de l'idée religieuse.

C'est qu'au Mexique la religion, à l'exemple des religions toutes-puissantes, s'emparait de l'homme dès le berceau, pour ne l'abandonner qu'à la tombe, et que par ses pratiques abominables elle en avait fait un monstre inconscient. C'est que les peuples comme les individus arrivent à la folie en s'abstrayant dans une idée fixe; pratiquant la crédulité jusqu'à l'absurde, arrivés à l'apogée du fanatisme, ils perdent l'équilibre et deviennent fous. De là les illuminés, les convulsionnaires, les apparitions et les miracles, et de là les tortures, les persécutions, les bûchers et les sacrifices en l'honneur des dieux. Les Mexicains en étaient là; ils traversaient leur moyen âge, lorsque la conquête vint les arrêter dans leur évolution.

Mais un Aztec nous eût donné une bien meilleure raison qu'Orozco; il nous eût dit simplement que tuer l'homme sur les champs de bataille ou sur un autel était à peu près la même chose, surtout pour l'individu tué, et que, comme on évitait autant que possible de tuer les gens à la guerre et qu'on ne s'appliquait qu'à faire des prisonniers, le nombre des disparus était le même. Seulement reste la question d'anthropophagie : Ces messieurs nous donnent la même excuse; les peuples ont été tour à tour anthropophages. C'est possible dans le principe, mais je doute qu'on ait observé le fait chez aucune nation

1. Orozco y Berra, *Historia antigua*, t. II, ch. IX, p. 96. Il cite là une phrase de Joseph de Maistre.



SACRIFICES HUMAINS.

civilisée, et surtout à l'état d'*institution*. La raison est donc mauvaise. Les hommes, quelque féroces qu'ils soient, ne se mangent pas entre eux, à moins d'y être forcés par une nécessité absolue, famine ou conservation de la race. En effet, l'anthropophagie, qui dut exister à l'origine de l'espèce, ne se maintint que chez des peuples privés de territoires de chasse ou de troupeaux, et n'ayant à leur disposition que des aliments végétaux et insuffisants.

On l'observa en Amérique au temps de la conquête, chez les Caraïbes comme dans les îles du Pacifique, où les naturels n'avaient pour aliments que des végétaux, des fruits et des poissons; on l'observe en Australie, où la terre est si pauvre, qu'en dehors de l'anthropophagie même, l'homme est obligé de limiter la propagation de l'espèce; et l'introduction toute nouvelle du porc dans les îles n'a pas encore pu changer cette vieille coutume : elle n'a pu que la modifier en partie.

Mais chez tout peuple, quelque sauvage qu'il fût, et qui avait près de lui, quelque fatigue qu'il lui en coûtât pour s'en emparer, des ours, des rennes, des chevaux ou des bœufs, on ne pouvait trouver l'anthropophagie qu'à l'état d'exception; tandis que les naturels des îles, n'ayant ni chasse ni troupeaux, ne se faisaient la guerre entre eux que pour se procurer des prisonniers et en dévorer la chair. Ils la firent d'abord par nécessité, et en conservèrent ensuite la coutume comme tradition religieuse.

Or les peuples du Mexique et de l'Amérique centrale, dans l'état de civilisation avancée où les trouvèrent les Espagnols, étaient anthropophages, alors que depuis longtemps ils avaient franchi l'époque où la nécessité le commandait; ils étaient devenus de bons agriculteurs, récoltaient plusieurs espèces de grains, et trouvaient dans la chasse et dans divers animaux domestiques un complément de nourriture suffisant à leurs besoins; de plus, au dire des historiens, ils étaient les plus doux des peuples. Pourquoi donc étaient-ils anthropophages? C'est que, sans qu'ils s'en rendissent compte, ils obéissaient à des instincts héréditaires, doublés d'une tradition religieuse.

En effet, ils ne dévoraient jamais leurs prisonniers qu'après les avoir offerts en holocauste à leurs divinités, et, en dehors des sacrifices religieux, ils ne touchaient point à la chair humaine. Pendant ce long et terrible siège de Mexico, où les assiégés eurent à souffrir toutes les horreurs de la famine, on affirme qu'on ne put constater un seul cas d'anthropophagie. Ce n'était donc pas le besoin qui entretenait chez eux cette coutume cruelle : c'était la religion.

Mais d'où leur venait cette tradition religieuse? Elle ne leur venait pas de l'ancien continent, avec lequel ils ont tant d'affinité; les peuples pasteurs de l'Asie orientale ne connaissaient plus l'anthropophagie; elle ne leur venait ni du Japon ni de la Chine, dont les peuples agriculteurs ne l'avaient point pratiquée, mais elle leur venait des îles du Pacifique et des Antilles. Ce serait là une preuve de l'influence des races caraïbes et polynésiennes sur la race américaine dont nous parlons, et sur la nation aztèque en particulier, qui fit verser la belle et douce civilisation toltèque dans la sauvagerie, et que tous les auteurs accusent d'avoir inauguré dans l'Anahuac et les sacrifices humains et l'anthropophagie. Les Toltecs, dont ils héritèrent, les Toltecs, en effet, plus anciennement venus et plus directement venus du nord, ne pratiquaient rien de semblable.

Passons à une question également des plus intéressantes : il s'agit de savoir comment les Américains, avec les ressources que nous leur connaissons, pouvaient tailler et sculpter non seulement les monuments en pierre dure dont nous avons parlé, mais encore édifier aussi facilement et avec une telle rapidité les nombreux édifices du Mexique et de l'Amérique centrale. Nous ne connaissons encore aujourd'hui qu'une partie des palais et des temples

qu'ils édifièrent; la plupart ont disparu, et quant aux sculptures, bas-reliefs, statues et inscriptions dans le genre de ceux que nous reproduisons, ils devaient être innombrables, car ils conservaient, gravées sur de grandes dalles, leurs notices historiques et chronologiques, et il n'y avait ni *ville* ni *village* qui ne possédât sur les pierres de ses murailles, sur les rochers de ses montagnes, l'année de sa fondation, son origine, ses fondateurs et l'histoire de ses progrès, en symboles et caractères que comprenaient seuls les Indiens [1].

La plupart des historiens nous affirment, comme nous l'avons déjà raconté, qu'ils travaillaient les pierres avec des outils de pierre plus dure; mais le résultat de tels efforts échappe à notre appréciation. En vérité, il est difficile de se rendre compte de cette somme de travail obtenue en aussi peu de temps avec des outils que nous estimons si méprisables, et cela nous étonne d'autant plus, qu'ils avaient le cuivre en abondance et qu'ils savaient le tremper et lui donner une dureté presque égale à celle de l'acier. Malgré cette affirmation si souvent répétée, nous ne pouvons nous rendre encore, ou il faudrait admettre que de nombreux détails touchant cette industrie du sculpteur de pierre durent nous échapper.

Clavigero [2] nous dit qu'ils travaillaient la pierre sans acier ni fer, mais avec des instruments de pierre dure; mais les charpentiers taillaient le bois avec des haches de cuivre [3]; pour cultiver la terre, ils se servaient de la coatl ou coa, instrument de cuivre à manche de bois; pour couper les arbres, ils employaient une hache de cuivre de la même forme que la nôtre [4]; et Mendieta nous dit à peu près la même chose : « Les charpentiers et les menuisiers travaillaient le bois avec des instruments de cuivre, mais ne faisaient pas d'aussi belles choses que les sculpteurs de pierre, qui les taillaient avec des instruments de silex [5]. » Plusieurs écrivains ont néanmoins fort savamment démontré que les populations mexicaines ne connaissaient pas le cuivre, ou que du moins elles ne savaient pas l'exploiter, et que les instruments qu'elles pouvaient posséder de cette matière leur venaient du lac Supérieur. C'est une assertion d'autant plus malheureuse qu'il suffisait, pour ne point l'émettre, d'avoir lu deux ou trois historiens.

En outre, il est avéré que des mines de cuivre très riches sont connues et exploitées depuis la conquête. Mais voici qui prouve l'exploitation directe du métal par les Indiens : « Au mois de septembre 1873, en pratiquant une reconnaissance dans la montagne del Aguila, État du Guerrero, au milieu de la veine de cuivre qui existe en cet endroit, un travailleur vit sa barre de fer disparaître tout à coup; en examinant la cause de cet accident, on découvrit une excavation de $3^m,50$ de long et de $1^m,50$ de profondeur sur une largeur de plus de 1 mètre, au fond de laquelle se trouvait une riche veine de cuivre de $0^m,04$ à $0^m,10$ d'épaisseur.

« L'ingénieur Felipe Larrainzar examina la concavité avec soin, et s'aperçut bientôt qu'il n'y avait trace de fer ni de poudre, mais que les murailles et le fond présentaient des traces de feu. Il s'aperçut en outre que le métal, ainsi que la roche qui l'entourait, étaient brisés et fendus en diverses parties. Tout d'abord on ne découvrit aucun instrument; mais, en examinant avec soin les décombres, on trouva cent quarante-deux masses de pierre de grosseurs diverses, en forme de marteaux et de coins et dont les extrémités étaient usées et brisées; ces pierres n'appartenaient à aucune des roches constitutives de la montagne. Les investigations ne laissèrent donc aucun doute : on se trouvait en face d'une veine de cuivre exploitée par les anciennes races indigènes.

1. Antonio de Leon y Gama, *Descripcion histórica y cronológica de las dos piedras*, discours préliminaire, p. 2 et 5.
2. Clavigero, *Historia antigua*, t. Ier, p. 242.
3. Clavigero, Notes, p. 6.
4. Clavigero, *Historia*, t. Ier, ch. VII.
5. Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, liv. IV, ch. XII.

« Le procédé d'extraction devint évident : on chauffait la roche, on la laissait refroidir lentement, ou bien on l'aspergeait d'eau pour accélérer l'opération; le métal et la gangue éclataient alors, offrant des interstices dans lesquels les coins avaient prise; puis, au moyen de masses, on séparait des morceaux de métal plus ou moins considérables [1]. »

Ajoutons encore que le cuivre était exploité au Chili, dans la Colombie, dans le Chihuahua, dans le Nouveau-Mexique comme dans le Guerrero. Avant la conquête, les peuples tiraient le plomb et l'étain des mines de Tasco; mais le cuivre était le métal le plus communément employé dans les arts mécaniques; pour eux, il remplaçait le fer et l'acier. Les armes, les haches, les ciseaux, étaient faits du cuivre extrait des montagnes de Zacatollan. On n'a du reste qu'à s'en rapporter aux lettres de Cortez à Charles-Quint, au sujet des tributs que payaient les peuples soumis aux rois mexicains avant la destruction de l'empire; certains villages devaient payer, outre d'autres impôts, cent haches de cuivre, d'autres quatre-vingts et quarante lingots du même métal, et ce tribut se renouvelait tous les quatre-vingts jours.

L'abondance des haches de ce métal est indiscutable, et Bernal Diaz nous raconte que, lors de sa seconde expédition avec Grijalva, les habitants du Goatzacoalco apportèrent aux Espagnols des haches de cuivre très brillantes, à la manière d'armes d'apparat, avec des manches de bois bariolés de peintures. « Nous crûmes, dit-il, qu'elles étaient en or mélangé, et j'affirme qu'en trois jours nous eûmes occasion d'en réunir plus de six cents [2]. »

Dans le Venezuela, le cuivre abondait également, et de nos jours on retrouve encore une foule de bijoux, crocodiles, lézards, grenouilles, en cuivre mélangé d'or ou en cuivre pur.

Nous avons rapporté de très grandes et très belles haches ressemblant comme dimensions aux haches américaines; elles font partie des collections du Trocadéro. Celles que nous trouvâmes autrefois à Mitla, dans l'État d'Oaxaca, étaient minces, en forme de tau et n'avaient pas plus de $0^m,08$ à $0^m,10$ dans leur plus grande longueur.

Dupaix, dans son exploration des ruines de Mitla, rencontra des haches du même genre; seulement il prétend que c'était une monnaie, et non pas un outil; leur peu d'épaisseur rend cette assertion probable, et ce qui lui donne plus de valeur, c'est la découverte que fit un Indien du bourg de Zochoxocotlan, à une demi-lieue d'Oaxaca, d'un pot de terre contenant vingt-trois douzaines de ces instruments, tous très peu différents les uns des autres en largeur ou en épaisseur : ce pourrait bien être la monnaie dont parle Torquemada quand il dit : « Dans d'autres parties, ils se servaient beaucoup de certaines monnaies de cuivre en forme de tau, de trois à quatre doigts de large, et c'étaient comme des planchettes plus ou moins minces et dont le métal contenait beaucoup d'or [3]. »

Gumesindo Mendoza nous parle d'un ciseau en bronze appartenant à la collection du Musée de Mexico, et l'analyse en est intéressante. Une fois délivré de l'oxyde qui le recouvrait, le bronze est apparu sous les caractères suivants : sa couleur est rouge comme celle de l'or, sa densité est égale à 8,875, il est malléable, mais non comme le cuivre pur, car il est dur et se rompt sous une forte traction ou torsion. La cassure présente une granulation fine, semblable à celle de l'acier; sa dureté est grande, quoique inférieure à celle du fer carburé, mais insuffisante pour remplir le but auquel il était destiné. Un de ces ciseaux, soumis à l'analyse, a donné les résultats suivants : 97,87 p. 100 de cuivre, 2,13 p. 100 d'étain et des quantités infinitésimales d'or ou de zinc.

1. *Anales del Museo de Mexico*, t. Ier, article de Don Jesus Sanchez.
2. Bernal Diaz del Castillo, liv. Ier, ch. XVI, traduction du docteur Jourdanet.
3. Torquemada, *Monarquia indiana*, t. II, p. 560. Ixtlilxochitl, dans sa quatrième relation, nous dit que les Toltecs se servaient de monnaies de cuivre longues de deux doigts et larges d'un, en forme de petites haches de l'épaisseur d'un réal.

Humboldt, en parlant d'anciens ciseaux en cuivre péruviens, rapporte qu'ils contenaient 94 p. 100 de cuivre et 6 p. 100 d'étain, et leur pesanteur spécifique était de 8,815 ; d'autres ciseaux, analysés par Fernando Ramirez, donnèrent 90 p. 100 de cuivre et 10 p. 100 d'étain. C'était avec les instruments dont nous venons de parler que les Indiens abattaient les arbres de leurs forêts, qu'ils en confectionnaient les grandes poutres destinées à leurs temples et à leurs palais, et il paraît impossible qu'ils ne se soient pas servis de ces ciseaux de bronze, si bien forgés, pour construire ces palais et sculpter leurs dieux et les images de leurs rois, comme on les voyait encore sur les porphyres de Chapultepec; et si l'on se refuse à admettre qu'ils aient pu entamer des roches si dures, on accordera du moins qu'ils pouvaient facilement travailler les calcaires du Chiapas et du Yucatan.

Les races américaines étaient donc arrivées à une époque de transition entre l'âge de la pierre polie et l'âge du bronze, époque caractérisée par un avancement des plus remarquables dans certaines branches de la science, l'architecture notamment, époque qui semble avoir été plus longue chez elles que dans l'Ancien Monde, parce qu'elles étaient isolées dans leur continent, sans contact avec d'autres peuples, sinon plus civilisés, au moins mieux outillés, qui les eussent dotées d'engins nouveaux. Elles n'avaient d'autre passé scientifique que des traditions éloignées, qu'elles eurent le grand mérite de conserver et de développer, si nous en croyons leurs apologistes.

Mais nous resterons toujours dans une grande incertitude en ce qui concerne le développement de leur civilisation et leurs connaissances scientifiques; car, si nous trouvons chez quelques-uns une critique acerbe et méritée des folles théories de l'abbé Brasseur, qui voit dans les Codex Troano et Chilmalpopoca un système géologique créé par les Mayas il y a dix mille ans, s'ils accordent un sourire aux rêveries enfantines de Leplongeon, qui dote également les Mayas du télégraphe électrique, nous les voyons affirmer à leur tour que les Aztecs avaient découvert la composition du soleil et ses longues flammes d'hydrogène, et que, de plus, ils avaient observé le passage de Vénus. Et tout cela sans outillage astronomique, puisqu'ils ne connaissaient pas le verre. Il est un moyen terme entre les théories exagérées qui prêtent à la race nahua l'invention de toutes choses et celles qui la considèrent comme à moitié sauvage; elle ne mérite à coup sûr ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

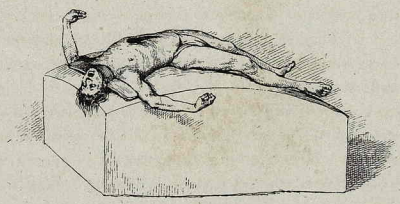
Mais, je le répète, cette civilisation devait être beaucoup plus avancée que nous ne le croyons généralement et qu'il ne nous est permis d'en juger par les actes matériels qui nous sont parvenus; la morale si haute et si pure que les Toltecs enseignaient à leurs enfants, si nous nous en rapportons aux fragments que nous trouvons dans Sahagun et Mendieta, nous en donne une idée bien différente.

Il est un critérium certain pour juger de l'état de la civilisation d'un peuple, c'est sa religion; car les religions se développent parallèlement à la civilisation qu'elles accompagnent : simples dans le principe, elles n'ont généralement qu'un fétiche ou qu'un dieu, et le prêtre, c'est le chef de famille, qui, soir et matin, accomplit à l'égard du dieu lare de la maison les petites cérémonies de son culte primitif. Vient le sorcier ou le poète qui chante la gloire de ce dieu national et qui, selon le degré d'avancement de la tribu, tend à se charger de l'emploi; par ambition et pour se rendre plus important, il multiplie les offrandes et les détails d'un culte que les occupations compliquées des chefs de famille ne leur permettent plus de remplir. Une fois chargés du ministère, sorciers et poètes, de serviteurs officieux deviennent des serviteurs gagés, se convertissent en prêtres. Ils prennent alors un costume qui les distingue de la foule, une contenance qui lui impose; mais il faut payer ces hommes qui se dévouent pour le bien public, et voilà la dîme. Puis, comme le culte d'un

seul dieu est trop simple et trop accessible à la multitude, dont ils tiennent à se séparer, ils divisent ce dieu en deux, trois ou plusieurs personnes, avec des formes différentes, suivant ses diverses attributions, et ils leur adjoignent des dieux secondaires, qui tous réclament également des offrandes. On n'avait d'abord que l'autel domestique, on a maintenant le temple, sanctuaire du dieu redoutable, où ils pénètrent seuls, et des chapelles secondaires, qui nécessitent de nouveaux servants; et voilà la classe sacerdotale fondée. Puis la progression suit son cours, et bientôt c'est par milliers que se comptent les divinités nouvelles. Un seul dieu coûtait peu de chose, une cabane pouvait en supporter les frais; mais, pour entretenir trois mille divinités comme celles de l'Olympe aztèque, il fallait de grandes richesses, c'est-à-dire une très grande civilisation.

Quant aux traditions ou aux sciences, cette incertitude et cette divergence d'idées sont des plus naturelles; mais elles sont inexplicables pour des détails qui devraient être tenus comme certains : tel est le nom de Montézuma, le neuvième empereur de Mexico. Ce nom devrait être connu de tout le monde; il devrait posséder une orthographe consacrée, puisque des Espagnols vécurent plusieurs mois dans l'intimité du personnage. Eh bien, non; des vingt-trois chroniqueurs ou historiens des plus savants qui s'occupent de l'empereur des Mexicains, deux seulement l'appellent Motecuhzoma, trois l'appellent Montezuma, et les dix-huit autres, d'après Orozco y Berra, l'écrivent de dix-huit manières différentes. Cela n'est-il pas étrange?

Nous allons abandonner les Aztecs, dont je n'ai point à écrire l'histoire, pas plus que celle de la conquête, que tout le monde connaît et dont Prescott a fait un chef-d'œuvre; je n'ai voulu donner au lecteur qu'une légère idée de ce peuple, afin de le préparer à me suivre dans mes investigations au sujet de la civilisation toltèque, beaucoup plus ancienne et dont les Aztecs héritèrent, ainsi que tous les peuples de l'Anahuac et de l'Amérique centrale. Il n'y eut donc qu'une seule et même civilisation, que nous retrouverons partout, et c'est cette civilisation que nous allons nous efforcer de reconstruire, en nous appuyant non seulement sur les chroniqueurs et les historiens, mais surtout sur les monuments, qui ne sauraient nous tromper.



TECHCATL, PIERRE DES SACRIFICES.

ANCIENS VASES INDIENS. (Voyez page 62.)

CHAPITRE QUATRIÈME

TULA

Départ pour Tula. — Itinéraire. — Les Toltecs. — Sources historiques. — Origines. — Pérégrinations. — Fondation de Tula. — Religion toltèque. — Dieux principaux. — Art. — Industrie. — Manière de compter le temps. — Le signe *calli*. — Architecture.

Pour étudier le Toltec, il faut aller à Tula, où il s'établit définitivement après ses longues pérégrinations. Le chemin de fer de Huehuetoca nous conduira jusqu'à mi-chemin; là nous prendrons la diligence de Queretaro, qui doit nous déposer à Tula, à 16 lieues environ au nord de Mexico.

La vallée, au mois d'août, est dans toute sa beauté; les maïs grands et verts, la tige garnie d'épis, couvrent à perte de vue des champs et des collines que borne un magnifique horizon de montagnes. Nous traversons les terres de la Teja, et nous nous arrêtons un instant à Tacuba, où se profile la haute silhouette du vieux Cyprès de la nuit triste. La seconde station nous mène à Atzcapotzalco, qui fut autrefois un royaume indépendant, dont les Mexicains étaient tributaires. Tlalnepantla vient ensuite. Ce sont toujours mêmes plaines, mêmes moissons, et villages de même physionomie; une grande église, bâtie en manière de forteresse, avec embrasures, créneaux, cour fortifiée, dont s'emparaient autrefois les Prononcés; une place avec un jardinet, entourée de quelques maisons à portiques, occupées par les boutiques et les cabarets de l'endroit; plus loin, de pauvres cabanes, et, plus loin encore, d'immondes cahutes, où des Indiens en guenilles et des enfants nus nous regardent passer ébahis. Comme végétation, voici des peupliers malingres, des saules pleureurs étiolés, emblèmes des habitants, et, formant haies, de grands aloès aux feuilles acérées.

Cette vallée n'est belle que vue dans son ensemble.

Nous franchissons ensuite une chaîne de collines qui ferme la vallée au nord. Après

la hacienda de la *Lecheria*, nous atteignons Cuautitlan et Huehuetoca. C'est le terminus, où la diligence nous attend.

Nous déjeunons dans un ancien couvent, dont s'est emparé un gargotier italien, qui nous fait payer cher un repas détestable; c'est donc fort mal lestés que nous gagnons notre véhicule. La diligence est pleine, et l'arrière et l'impériale sont surchargés de bagages. Nous sommes les seuls ayant des armes, et je m'aperçois que la vue de nos escopettes réjouit le cœur de nos compagnons. Nous partons.

J'avais vu de bien vilaines routes au Mexique, mais celle-ci défie toute description; nous n'allons qu'au pas, enfonçant jusqu'aux essieux dans des ornières profondes et tenaces, et nous sommes secoués par de si violents cahots, que l'un de nos compagnons, à l'estomac débile, prend le mal de mer. Un autre malheureux de l'impériale l'imite, et, pris entre deux feux, je ne sais bientôt plus à quel saint me vouer.

L'aspect du pays a changé; aux plaines vertes chargées de maïs onduleux succèdent d'immenses espaces plantés d'agaves, végétation de fer-blanc, sans verdure comme sans charme : ce ne sont plus que terres rocailleuses, inégales, entrecoupées de monticules, pelées, où s'élèvent blancs de poussière de grands cactus, des opuntia et des mesquites rabougris.

Nous traversons ce triste paysage pour arriver au rancho de Bata, où nous changeons de mules.

La pauvre habitation a cependant sa richesse, et ses maigres terrains nourrissent d'innombrables moutons qui paissent l'herbe rare et les broussailles épineuses.

Ici nous trouvons une route moins défoncée : non pas qu'on l'entretienne, mais le sol est de roc, ce qui permet à l'attelage de prendre une allure plus vive.

Le terrain change de nouveau; mesquites et plantes grasses sont remplacés par de belles cultures; nous traversons une rivière aux eaux limoneuses, et nous entrons au galop dans un village ombragé de grands frênes. C'est Tula.

Tula n'est aujourd'hui qu'un petit village de quinze cents âmes, qui ne peut nous donner aucune idée de la brillante capitale du dixième siècle. Nous y trouvons cependant une auberge assez confortable, où nous nous installons. Nous voici donc en pays toltèque.

Les Toltecs étaient une des tribus nahuas, tribus d'une même race et d'une même langue, qui du septième au quatorzième siècle envahirent le Mexique et l'Amérique du centre et dont le point de départ est généralement fixé dans le nord-ouest du continent américain.

Divers écrivains modernes ont nié leur existence, alors que tous les historiens sans exception s'accordent pour leur attribuer les civilisations américaines. Il est vrai que les anachronismes sont formidables, et ce sera notre tâche de rétablir les dates; mais le fait est constant, et le Toltec restera le civilisateur par excellence de l'Amérique.

Deux écrivains se sont spécialement occupés de son histoire, Fernando de Alva Ixtlilxochitl, descendant de la famille royale de Texcoco, et Mariano Veytia; le premier dans son *Histoire des Chichimèques*, ses relations et fragments, le second dans son *Historia antigua de Mexico;* nous nous appuierons le plus souvent sur ce dernier, dont la relation est plus explicite, mais sans pour cela négliger les autres chroniqueurs. Tous deux du reste se sont servis des mêmes documents et ont puisé aux mêmes sources, traditions, légendes, et Veytia dans la grande collection de manuscrits qu'avait amassés le chevalier Boturini; le premier, animé d'un zèle tout patriotique, puisqu'il écrivait l'histoire de ses ancêtres, dont il parlait la langue et dont il comprenait et interprétait les manuscrits; le second, guidé par son amour de la science et tout aussi versé que le premier dans l'étude des antiquités américaines. Fernando Ramirez, le plus illustre des écrivains du Mexique en ce qui touche son histoire ancienne,

accorde à tous les deux pleine et entière créance, et la manière dont il défend les sources historiques de son pays mérite d'être citée ; j'en veux donner un aperçu. Il dit :

« Je ne prétends pas me constituer le champion de l'infaillibilité de nos historiens et de nos traditions ; cependant il faut convenir que, si nous n'accordons aucune confiance aux nôtres, nous devons douter de toutes les traditions connues, parce que ni Diodore, ni Josèphe,

AGAVE, ET INDIEN EXTRAYANT LE PULQUE.

ni Tite-Live, ni Tacite, ni aucun autre historien ne peut présenter à l'appui de son dire les témoignages et les documents qui éclairent notre histoire.

« J'ai omis à dessein le nom d'Hérodote, le plus curieux et le plus instructif des anciens, puisque, depuis les rudes attaques que Plutarque livra à sa bonne foi comme à sa véracité, nous avons vu se fortifier l'opinion qui nous le présente comme le père de l'histoire *et de la fable*, bien que la critique et la science moderne tendent chaque jour à réhabiliter son nom et ses écrits. Je ne dirai rien non plus des relations de voyage, parce que, depuis les

récits hasardés de Marco Polo, les mensonges dorés de Chevalier et les grossières inventions de Lowenstern, chacun a le droit de douter de ce que nous content de prétendus témoins *de visu*.

« La critique historique est peut-être la partie la plus difficile et la plus arriérée de la littérature, malgré le travail incessant auquel on s'est livré, car on se trouve encore en péril imminent de tomber dans une crédulité niaise, ou dans un doute qui détruit radicalement la science. Une histoire peut être exactement vraie et hautement instructive, quoique contenant les propositions les plus absurdes, si elle nous transmet fidèlement les traditions, les croyances et les coutumes du peuple dont elle nous parle; de même qu'elle peut être absolument fausse quand bien même elle nous rapporterait les faits les plus naturels et les plus vraisemblables, s'ils sont inventés par l'auteur et ne reposent sur aucun fondement historique.

« L'histoire mexicaine, comme celle de tous les autres peuples, est formée de ces deux genres de renseignements; par les uns se trouvent décrits les usages, coutumes et croyances dominantes qui rendent ou définissent le type de la nation; les autres nous initient à la vie publique et privée de ses grands hommes, et les autres nous font pénétrer dans l'intérieur de la communauté et nous familiarisent avec tout ce qui constitue la vie des sociétés. Quant aux premiers, je répète ce que je viens de dire, c'est qu'aucune des histoires connues ne peut rivaliser avec la nôtre; c'est que ni Aulu-Gelle, ni Macrobe, ni Pétrone, ni aucun de ceux qui prétendent nous peindre les mœurs privées des peuples qu'ils connaissaient ne peut présenter à l'appui des faits aussi authentiques et aussi dignes de foi que ceux que nous ont laissés nos chroniqueurs, et principalement Sahagun.

« Pour ce qui touche à la biographie et aux évènements, je ne considère pas comme plus authentiques les renseignements contenus dans les histoires grecques ou romaines que ceux que nous trouvons dans Ixtlilxochitl, Tezozomoc, Veytia et tant d'autres qui ont puisé à des sources aussi claires que celles où se sont abreuvés Hérodote ou Denys d'Halicarnasse, et je ne crois pas que les hauts faits d'Alexandre rapportés par Quinte-Curce et Arrien soient plus dignes de foi que ceux de Nètzahualcoyotl ou de quiconque de ceux de nos rois transmis à la postérité par leurs compatriotes ou leurs descendants. »

Tout cela n'est-il pas bien prouvé et dit avec éloquence[1]? Et aurons-nous le droit d'être plus difficile que J. Ramirez?

A l'exemple des autres historiens, Veytia nous présente les Toltecs comme des Asiatiques; les traditions de l'époque voulaient qu'ils sortissent de Babel, car la Bible régnait alors toute-puissante, et des écrivains religieux ne pouvaient expliquer l'existence d'une race qu'en la faisant descendre du premier couple. Quoi qu'il en soit, les tribus nahuas traversèrent toute la Tartarie pour entrer en Amérique par le détroit de Béring; les moyens dont elles se servirent pour franchir les bras de mer et les fleuves consistaient en radeaux carrés formés de joncs et de bois légers et en grands canots plats, qu'ils appelaient *acalli* (maisons de l'eau); c'est ainsi qu'ils les dépeignent dans leurs manuscrits. Une fois arrivées en terre ferme, ces peuplades descendirent au sud, où elles fondèrent leur première ville, qu'elles appelèrent *Tlapallan*, ce qui veut dire « colorée, » et plus tard ils l'appelèrent Huehue-Tlapallan, pour la distinguer de celle qu'ils fondèrent ensuite. Ceci se passait au nord du golfe de Californie, ou non loin de là. Ce fut de cette fameuse Huehue-Tlapallan que sortirent plus tard, par bandes ou tribus et à diverses époques, les hommes qui peuplèrent les régions lointaines de l'Amérique. Chaque tribu prit le nom du chef ou du père de famille qui la gouvernait, et c'est ainsi que nous aurons les Olmèques d'Olmecatl, les Xicalancas de Xicalancatl, les Toltecs de Toltecatl, les Tlaxcaltecs de Tlaxcaltecatl[2], etc. L'auteur

1. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique. Notes critiques par Jose F. Ramirez*, t. II, Cumplido.
2. Mariano Veytia, *Historia antigua*, t. Ier, ch. I.

ajoute que, pour les Chichimèques, leur chef s'appelait Chichen ou Cichen, ou bien encore qu'ils prirent leur nom d'une ville qu'ils avaient fondée et nommée Chichen [1]. Voilà qui nous reporte au Yucatan.

Mais de toutes ces tribus, la mieux douée, et celle qui sut le mieux perpétuer la tradition de son origine et de ses antiquités, ce fut la tribu toltèque. Elle eut le talent de laisser à ses descendants les détails de son histoire, et sut inventer à cet effet des hiéroglyphes et des caractères qui, arrangés avec méthode selon certaines conventions, la reproduisaient sur des cartes formées de peaux d'animaux et sur du papier de maguey ou de palmier, comme aussi par des nœuds de fil de différentes couleurs, qu'ils appelaient *nepohualtzitzin*, ce qui voulait dire « histoire des évènements » ; ou bien encore au moyen de chants simples ou allégoriques. Ils se transmettaient de père en fils cette manière d'entendre l'histoire, de comprendre et d'interpréter les cartes, les nœuds et les chants ; et c'est ainsi que ces traditions sont venues jusqu'à nous [2].

Outre Huehue-Tlapallan, il y avait une autre ville, Tlachicatzin, fondée par cette même tribu, *qu'on appelle toltèque*, tant pour son habileté, sa finesse et son industrie, que pour l'exercice des arts, dont on lui attribue l'invention. Cette tribu se sépara définitivement du corps de la nation après treize ans de guerre et alla s'établir à soixante-dix lieues plus au sud, où elle fonda en 604 la ville de Tlapallanconco, la petite Tlapallan, en souvenir de l'ancienne, berceau de la race. Mais les Toltecs ne s'y arrêtèrent pas longtemps : voyant la population grossir chaque jour par l'arrivée de nouvelles troupes, et la terre ne leur paraissant point pouvoir suffire à l'entretien de la multitude, *Hueman*, leur sage, l'homme aux grandes mains, ou allégoriquement celui *qui tient le pouvoir, le talent et la sagesse* [3], leur conseilla de se rendre dans le sud, où ils trouveraient un climat plus doux et une plus grande étendue de terres fertiles. Le conseil fut suivi, et les Toltecs se mirent en route vers l'an 607 ; ils allaient à petites journées, s'arrêtant plus ou moins longtemps, selon que les lieux leur paraissaient plus ou moins favorables à la fondation d'une ville et d'une colonie, qu'ils laissaient derrière eux, le gros de la tribu poursuivant sa route. C'est ainsi qu'ils restèrent huit ans à Jalisco, cinq à Atenco, vingt-six à Iztachuexuca, et qu'ils durent semer leur itinéraire de forteresses et de monuments. Dans les siècles postérieurs, les autres tribus nahuas qui vinrent après eux prirent d'autres routes, et c'est ce qui nous explique les ruines que les explorateurs ont retrouvées échelonnées du nord au sud, du Nouveau-Mexique à la vallée de Mexico.

Les établissements du rio Gila et du rio Bravo del Norte, les Casas Grandes du Chihuahua, les établissements signalés plus au sud chez les Tarahumares dans la sierra Madre, les ruines de Zapé, les ruines de la Quemada, qui se rapprochent de celles de Mitla, d'autres près de Queretaro, en même temps que les détails de construction des temples et des autels qui rappellent le *calli* des manuscrits mexicains, personnification du temple aztèque, toltèque et yucatèque, viennent affirmer que les tribus civilisatrices vinrent du nord-ouest ; quant à ce calli, Guillemin Tarayre y reconnaît, comme nous, la disposition agrandie des temples ou palais de Mitla, Palenque, Uxmal, etc.

La forme primitive, dans laquelle le tertre pyramidal prend de grandes dimensions, a constitué le type du *téocalli*. Les monuments pyramidaux de Teotihuacan et de Cholula en fournissent l'exemple, ainsi que les masses pyramidales qui existent dans les anciennes cités de la Huastèque, de la Mistèque, du Tabasco et du Yucatan [4].

1. Veytia, ch. XII ; Ixtlilxochitl dit la même chose.
2. Ces nœuds étaient chinois, comme ils furent péruviens sous le nom de *quipos*.
3. Nous reconnaissons ici le *Kab-ul*, la main travailleuse, que nous verrons plus tard à Izamal.
4. Guillemin Tarayre, *Archives de la commission scientifique du Mexique*, p. 378 et 379.

Enfin, le dernier point d'arrêt des Toltecs fut Tollantzinco, où ils restèrent seize ans; puis ils passèrent à Tollan, Tula, où ils s'établirent définitivement [1].

Veytia fixe à l'année 713 la fondation de cette Tollan, capitale de l'empire toltèque; Clavigero donne l'année 667 comme date de cette fondation, tandis que Fernando de Alva Ixtlilxochitl la fait remonter à l'an 556. Mais ces différences de dates, au lieu d'infirmer l'existence des Toltecs, que quelques-uns ont voulu nier, ne fait que l'affirmer davantage. Tous les historiens sans exception s'accordent à célébrer les qualités exceptionnelles de cette race privilégiée et s'étendent sur le rôle civilisateur qu'elle joua si bien en Amérique, que du nord au sud on lui attribua l'initiative de toutes choses; et ce rôle civilisateur du Toltec est non seulement indiscutable, mais il fut le seul à le remplir; car l'Aztec, le Mexicain, dont les historiens nous dépeignent la civilisation et dont l'influence était prépondérante au temps de l'arrivée des Espagnols, l'Aztec était un conquérant, mais non un civilisateur; il avait tout appris de ses prédécesseurs, et il n'apprit rien aux nations vaincues; il ne leur imposa que l'obéissance et des tributs.

L'Anahuac était civilisé quand il y arriva pour s'y faire une place, et les petits royaumes d'Atzcapotzalco, de Colhuacan et de Texcoco étaient en pleine floraison. Ces petites principautés avaient hérité des Toltecs et transmirent aux Mexicains ce qu'elles en avaient reçu : arts, industries, morale, philosophie, religion, tout venait des premiers, et la descendance de la civilisation toltèque aux Aztecs en passant par les Chichimèques et les Acolhuas est tellement directe, les institutions et les coutumes sont tellement identiques, que nous pouvons avec certitude, à défaut des documents perdus, prendre chez les historiens de la conquête tout ou grande partie de leurs relations pour l'appliquer aux Toltecs soit des hauts plateaux, soit de l'Amérique centrale, où nous les suivrons plus tard.

Pour l'instant reprenons le fil de notre narration et amassons les preuves soit de l'existence discutée du Toltec, soit de son génie. De Tollantzinco, où ils vécurent un certain nombre d'années, nous dit Sahagun, les Toltecs s'établirent à Tula. On peut assurer qu'ils y vécurent longtemps réunis, en voyant les travaux qu'ils y firent, parmi lesquels on remarque les ruines d'un temple inachevé et qu'on appelle Quetzali. *Ce sont des piliers avec la forme d'un serpent, dont la tête est à la base, tandis que les grelots de la queue se trouvent au sommet.* Nous retrouverons cette même colonne au Yucatan.

Tout ce que faisaient les Toltecs était excellent, délicat et plein de grâce : leurs édifices abondaient en ornements, et ce n'est point seulement à Tollan et Xocotitlan que l'on a découvert des restes exquis provenant des Toltecs, tant en édifices qu'en autres produits, on en trouve dans toutes les parties de la Nouvelle-Espagne; partout on a découvert de leurs œuvres en poteries, fragments de terre cuite à tous usages, jouets d'enfants, joyaux et mille autres objets fabriqués par eux : c'est qu'en réalité les Toltecs s'étaient répandus dans tout le pays [2].

Ixtlilxochitl, comme Veytia, donne la même origine à tous les peuples nahuas, toltecs, acolhuas et mexicains : ils arrivèrent des parties occidentales, venant de la grande Tartarie. Les Toltecs étaient de grands architectes et habiles dans tous les arts mécaniques : ils construisirent de grandes villes, comme Tula, Teotihuacan, Cholula, Tollantzinco, et beaucoup d'autres, dont on voit les ruines [3].

A Toluca, ils construisirent de grands palais, tout en pierres taillées, couverts de figures et de personnages rappelant leur histoire, leurs guerres et leurs calamités.

1. Mariano Veytia, *Historia antigua* t. Ier, ch. XXII.
2. Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. X, ch. XXIX, traduction du docteur Jourdanet et R. Siméon.
3. Ixtlilxochitl, *Histoire chichimèque*, ch. II, troisième et quatrième relations.

A Cuernavaca (Xochicalco probablement), autres palais tout de pierres taillées, ajustées sans mortier, ni poutres, ni solives, ni aucune espèce de bois[1], etc.

D'après Torquemada, les Toltecs étaient gens habiles, ingénieux, grands bâtisseurs, comme on peut s'en assurer en nombreuses parties de la Nouvelle-Espagne et par les ruines de leurs principaux édifices à San Juan de Teotihuacan, Tula, Cholula, etc.; ils vinrent du couchant, et l'on dit qu'ils apportèrent le maïs, le coton et autres semences et légumes qui se trouvent en cette terre, et qu'ils furent de grands artistes pour travailler l'or, les pierres précieuses et autres curiosités[2].

Pour Clavigero, c'est la première nation dont parla la tradition; les Toltecs furent les plus célèbres entre tous les peuples de l'Anahuac par leur civilisation et leur habileté dans les arts; si bien, que dans les siècles suivants on donnait le nom de Toltec comme titre d'honneur à tout artiste d'un mérite transcendant[3].

On pourrait multiplier les citations; mais les précédentes suffisent.

Voilà donc l'existence des Toltecs bien établie et leur génie bien prouvé. Quant à leur arrivée comme premiers sur les hauts plateaux du Mexique, quelques écrivains prétendent que les Olmèques et les Xicalancas les précédèrent sur les territoires de Tlaxcala, Huexcotzinco

POTERIES TOLTÈQUES.

et Puebla, et s'en allèrent coloniser les provinces du Yucatan. Boturini semblait adopter cette opinion. Mais voici ce que j'ai trouvé dans les auteurs indiens : c'est que, peu de temps après l'intronisation de Chalchiuhtlanetzin (roi toltèque), toutes ces nations vinrent simultanément lui jurer obéissance et se soumettre à son autorité, sans que rien fît supposer qu'il y eût jamais eu en aucun temps ni difficulté ni guerre qui pût obliger ces populations à quitter le pays; au contraire, elles s'unirent si bien à la nation nouvelle, qu'elles furent toujours considérées comme toltèques, bien qu'elles conservassent la mémoire de leur origine, et elles la conservent aujourd'hui dans plusieurs de leurs villages. *Il n'y a cependant aucun doute que ce furent bien des gens de ces nations qui peuplèrent le Yucatan*[4], passage très important, que l'étude des monuments confirme sans cesse.

Voilà donc les Toltecs chez eux à Tula, qu'ils bâtirent en six ans, dit l'historien, ajoutant qu'ils mirent tous leurs soins à embellir leurs édifices. Ils s'occupèrent ensuite de choisir un roi, et, pour n'avoir point à lutter contre l'ambition personnelle de leurs chefs, ils allèrent le

1 Ixtlilxochitl, *Histoire chichimèque*, quatrième relation.
2. Torquemada, *Monarquia indiana*, t. Ier, liv. I, ch. XIV.
3. Clavigero, *Historia antigua de Mexico*, t. Ier, liv. II, p. 51, 52.
4. Mariano Veytia, *Historia antigua de Mejico*, t. Ier, ch. XXV, p. 237.

chercher à la cour de leur ancien souverain de Huehue-Tlapallan, qui leur donna son second fils. Les Toltecs, reconnaissants, le nommèrent Chalchiuhtlanetzin, « Pierre précieuse qui brille ».

Dans leur loi de succession, ils arrêtèrent que chaque roi règnerait un de leurs siècles, cinquante-deux ans; que, s'il vivait au delà, il cèderait la couronne à son fils, et que, s'il mourait, un conseil des grands gouvernerait pendant les années qui resteraient à courir.

Comme religion, ils avaient un livre saint, une bible, *teoamoxtli*, qui contenait à la fois leurs annales et leurs préceptes moraux. On prétend qu'ils atteignirent à l'idée d'un dieu impersonnel, et c'est peut-être l'origine de ce dieu inconnu à qui le grand roi de Texcoco éleva un autel; mais leurs dieux principaux étaient le Soleil et la Lune, et leurs historiens sont tous d'accord pour affirmer que leurs premiers temples leur furent dédiés. Ils nommaient le premier Tonacatecuhtli; mais ils leur adjoignirent Tlaloc, le dieu de la pluie, et Quetzalcoatl, dieu du vent et de la sagesse[1].

C'était, selon Torquemada, le plus ancien des dieux, car les Acolhuas, qui vinrent après les Chichimèques, le trouvèrent dans la partie la plus haute de la montagne de Texcoco. Il habitait du reste toutes les hautes cimes, là où se forment les nuages et d'où venaient les pluies, et l'on assure que ce dieu venait des Toltecs, premiers habitants du pays. Il avait pour femme Chalchiuhtlicue, déesse des eaux, qu'on représentait avec une grande jupe bleue, comme se distinguait de loin la montagne Iztaccihuatl, qui lui était consacrée. Quant au Popocatepetl, c'était Tlaloc lui-même[2]. On l'appelait encore le « fertilisateur de la terre » et le « patron des temps favorables ». Son paradis, Tlalocan, était un lieu de délices, jardin plein de fruits et de verdure.

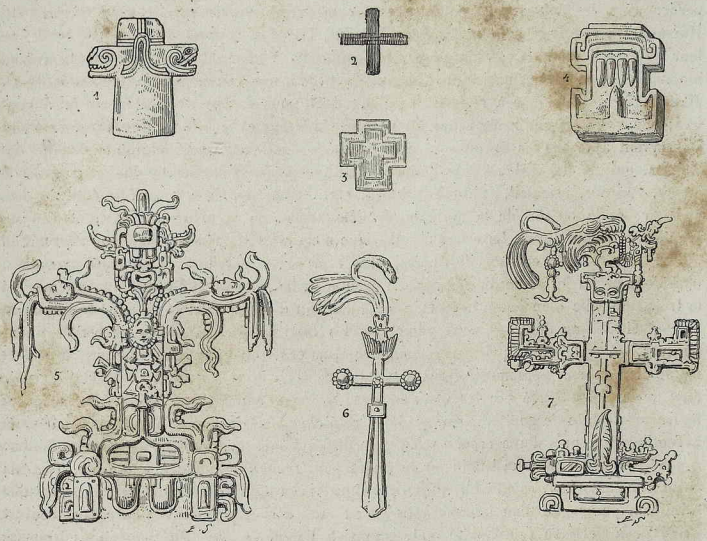
TLALOC, D'APRÈS UNE POTERIE.

Les Toltecs adoraient Tlaloc, dieu de l'abondance, et le représentaient de couleur noire, pour signifier la terre fertile, et couvraient son visage de *filaments d'eau*, qui la fertilisait; il portait la foudre dans la main droite, pour rappeler le tonnerre et les éclairs; il était vêtu d'une tunique bleue à bordure d'or, pour dépeindre la pureté du ciel après les pluies, et il avait dans la main gauche une touffe de plumes de toutes couleurs, image des fleurs et des fruits de la terre. Le temple de Tlaloc s'élevait sur la cime de la montagne de Texcoco, et, l'on appelait les montagnes voisines : monts Tlaloc[3].

Les croix généralement répandues au Mexique étaient devenues les représentations de Tlaloc, le dieu de la pluie. On a trouvé de ces croix dans le Yucatan, dans le Tabasco, dans la Mixteca, à Queretaro, à Tepic, à Tianquiztepec. Une foule d'écrivains parlent de celles du Yucatan et de l'île de Cozumel. Burgoa et Boturini nous parlent de celles de la Mixteca; quant à celles de Queretaro, c'est le jésuite Sigismond Tarabal qui nous en raconte l'histoire, et pour celle de Tianquiztepec, c'est le chevalier Boturini[4]. Tout ce développement de citations était nécessaire pour la compréhension de ce qui doit suivre. Nous donnons ici, à défaut des croix disparues, les croix que nous avons trouvées.

1. Mariano Veytia, t. Ier, ch. XXV.
2. Torquemada, t. II, liv. VI, ch. XXIII.
3. Veytia, *Historia antigua*, t. Ier, ch. XXVII.
4. Clavigero, *Historia antigua de la conquista de Mexico*, t. Ier, p. 152.

Quetzalcoatl, le serpent emplumé, le dieu du vent et de la sagesse, ancien chef, guerrier ou législateur, devint dieu et compagnon de Tlaloc, et balayait les chemins devant lui, parce que, un mois ou deux avant les pluies, s'élevaient de grands vents dans la Nouvelle-Espagne. Quetzalcoatl portait une longue tunique et un manteau semé de croix. Son temple à Tula était grand et magnifique; sa statue avait la figure hideuse, la tête était longue et très barbue[1]. Torquemada nous dit aussi que les gens du Yucatan adoraient également Quetzalcoatl, mais l'appelaient Cuculcan, mot qui a la même signification; il était venu, disaient-ils, du couchant, c'est-à-dire de Mexico, et ils ajoutaient que les rois du Yucatan,



CROIX TOLTÈQUES.

1. La croix des serpents. — 2. Croix semée sur la tunique de Quetzalcoatl et sur les palais de Mitla. — 3. La croix de Mayapan. — 4. Croix de Teotihuacan. — 5 et 7. Croix des temples de Palenque. — 6. Croix de Lorillard.

qui s'appelaient Cocomes, en descendaient. Cocomes veut dire *oidores*, « auditeurs, qui écoutent, qui suivent la loi[2] ». Ceci nous indique que la branche toltèque qui se dirigeait directement vers le Yucatan par l'ouest, en passant par le Tabasco, y arriva beaucoup plus tôt que la seconde branche, laquelle l'envahit par le sud, sous la conduite d'un chef appelé Tutulxiu, qui fit souche de rois comme la première et qui devint la rivale et l'ennemie des Cocomes.

Tezozomoc, Duran, Mendieta, Gomara, Sahagun, tous les historiens nous parlent de ce Quetzalcoatl, qui ne fut d'abord qu'un nom générique et si bien, que le grand prêtre élu par

1. Torquemada, t. II, liv. VI, ch. XXIII.
2. Torquemada, t. II, liv. VI, ch. XLV. L'auteur écrit souvent les noms propres de différentes manières, mais il copie les citations et reproduit l'orthographe de chaque historien.

le roi et les grands dignitaires était appelé Quetzalcoatl [1]. Son culte se propagea sur tout le plateau et dans le Yucatan, où il se rendit ensuite. Les habitants se glorifiaient de ce que leurs seigneurs descendissent de Quetzalcoatl. Les fêtes qu'on célébrait en son honneur à Cholula, pendant l'année divine (theoxihuitl), et que précédait un jeûne rigoureux de quatre-vingts jours, se distinguaient par les épouvantables austérités des prêtres consacrés à son culte [2]. Ce Quetzalcoatl, serpent emplumé, dieu du vent et de la sagesse, va régner à Izamal, au Yucatan, comme à Chichen, Mayapan, etc., sous le nom de Cuculcan. Ce fut lui qui enseigna à ces diverses populations les mortifications, le jeûne de quarante jours et les pénitences; qui leur apprit à se flageller les épaules, les bras et les mollets, et à se les percer avec des épines pour en faire couler le sang [3]. Veytia appelle aussi Quetzalcoatl Hueman. On réunissait souvent les deux divinités, Tlaloc et Quetzalcoatl, en une seule; on leur adjoignait même Chalchiuhtlicue, la femme de Tlaloc, et je crois avoir trouvé un monument où la Cérès américaine, Chicome-Coatl, se trouve réunie avec les trois précédents. Mais la forme attribuée à chacun des dieux dont nous venons de parler ne fut jamais fixe; elle varia au contraire selon les peuples, le temps et le milieu. Ces transformations s'observent à toutes les époques et chez toutes les nations. Agni, la grande divinité des Aryens, qui ne fut d'abord que l'étincelle jaillissant des frottements du bois, devint le nuage, l'aurore, le soleil, la foudre, Indra, etc... Chez les Grecs, Apollon était le dieu du jour, de la poésie, de la musique, de l'éloquence, de la médecine, etc., et toujours avec des attributs divers. La religion catholique nous offre le même phénomène : un œil au milieu d'un triangle, entouré de rayons, nous représente un seul dieu en trois personnes, dont l'une prend la forme d'un vieillard à grande barbe, l'autre la forme d'une colombe, et la troisième celle d'un jeune homme, d'un enfant ou d'un agneau; et si, nous transportant à vingt siècles au delà, — nous admettons les bibliothèques détruites et les traditions perdues, — qui jamais pourrait reconnaître dans ces transformations diverses un seul et même dieu en trois personnes? Nous n'avons donc pas à nous étonner de voir Tlaloc, notre dieu de la pluie, figuré sur des vases anciens, les yeux entourés de cercles de papier, la figure ruisselante de gouttes d'eau, et de le retrouver sous la forme d'une croix naissante à Teotihuacan, puis d'une croix parfaite, en même temps que sous la forme d'un homme couché sur le dos avec un bassin sur le ventre pour recueillir la pluie, à Mexico, Tlaxcala et au Yucatan. Quetzalcoatl, lui, quittera quelquefois sa figure de serpent, qui le personnifie le mieux, pour celle d'un homme à barbe ou sans barbe, ou celle d'un vieillard couvert d'une peau de tigre soufflant le vent, comme à Palenque, etc. Du reste, nous trouvons dans l'Ancien Monde, d'où ces peuples se disent descendus, le culte de la croix en Grèce, et le culte de la croix gammée dite *swastika*, dans l'Inde, en même temps que sur les poteries et les bijoux de l'époque du bronze; cette croix était, chez les Russes et les Slaves, le dieu de l'orage et de la pluie, comme en Amérique. Quant au serpent, on le trouve partout, même à l'origine, dans la création biblique.

Il existe dans le nord-ouest de l'Inde un peuple qui adorait les arbres et les serpents, le peuple Naga. Ce peuple fut un des premiers à se convertir au bouddhisme. Dans le grand acte de la création, le Naga remplit le principal rôle dans l'agitation de l'océan; le serpent Naga était le génie tutélaire de l'humanité [4]. Fergusson a raison, ces mêmes Nagas se trouvent dans un des plus beaux bas-reliefs du Bœroë-Bœdor à Java. Le Bouddha, adoré par des êtres

1. Sahagun, appendice du livre III, ch. IX, traduction du docteur Jourdanet et de R. Siméon.
2. Clavigero, t. Ier, p. 151.
3. Veytia, t. Ier, ch. XVII.
4. Fergusson's, *History of indian architecture*, introduction, p. 41.

supérieurs, traverse la mer sur une couronne de lotus, et près de lui deux grands serpents ou Nagas, habitants ou génies de l'océan, lèvent la tête et l'adorent. Le serpent Naga, dans l'Inde, était le dieu de la sagesse, comme en Amérique, et nous le trouvons également adoré au Cambodge et son image reproduite dans les magnifiques monuments d'Angcor-Tom.

La religion de ce peuple toltèque était douce comme ses mœurs. Point de victimes humaines, des oiseaux et des fleurs; les lois cependant y étaient sévères, mais égales pour tous et toujours obéies. Une haute morale présidait aux relations; chacun ne pouvait avoir qu'une femme, et les rois eux-mêmes n'entretenaient aucune concubine. Le sacerdoce y était respecté et respectable, et les prêtres qui faisaient des vœux de chasteté, chose rare, l'observaient.

QUETZALCOATL, SOUS SES FORMES LES PLUS CONNUES.

En fait d'art, les Toltecs s'adonnaient à la sculpture, à la mosaïque et à la peinture; dans l'industrie ils avaient fait des progrès extraordinaires : ils fondaient l'or et l'argent au moyen de moules; ils donnaient aux métaux toutes les formes qu'ils voulaient; ils avaient d'excellents joailliers, des lapidaires, des peintres et des charpentiers, qui, chacun dans son métier, imitait toute espèce d'animaux, de plantes et d'oiseaux, et sculptait les ornements les plus divers pour les personnes, les maisons et les temples.

Les femmes filaient le coton de toutes manières, le teignaient de couleurs diverses et tissaient une foule d'étoffes à leur usage, délicates, fines et somptueuses; de sorte que les unes ressemblaient à de la mousseline, d'autres à de la toile fine; celles-ci ressemblaient à du drap, celles-là étaient comme damassées, et d'autres ressemblaient au velours [1].

Torquemada nous dit qu'ils connaissaient le feutre et qu'ils tissaient le poil et les plumes ébarbées, dont ils faisaient des étoffes merveilleuses.

Ixtlilxochitl ne veut pas nous dire la centième partie de ce qu'il sait des Toltecs : il

1. Veytia, t. Ier, ch. XXVII, et Clavigero, t. Ier, liv. II, p. 51.

s'arrête et n'ose poursuivre le panégyrique de ce peuple étonnant, de peur qu'on se refuse à le croire. Mais rien ne l'emportera pour la postérité sur leur manière de compter le temps et l'invention de leur calendrier, adopté par toutes les nations de l'Anahuac et de l'Amérique centrale [1]. Nous n'en donnerons au lecteur qu'une idée sommaire, car on en trouvera le développement complet chez presque tous les historiens. C'est du reste le système le plus simple qu'on puisse imaginer.

Les Toltecs divisaient l'année, qu'ils appelaient *xihuitl*, l'herbe nouvelle, en dix-huit mois

FEMME FILANT LE COTON. (Voyez p. 67.)

de vingt jours, soit trois cent soixante jours, auxquels ils ajoutaient cinq jours complémentaires, les *némontemi*, jours fatals, c'étaient les épagomènes des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs ; puis ils inventèrent les bissextiles, et tous les quatre ans ils portaient à six le nombre de ces jours ; les années se groupaient par époques ou séries de treize, appelées *tlalpilli*, « un nœud » : quatre de ces séries formaient un siècle de cinquante-deux ans, *xiuhmolpilli*, « la réunion des nœuds », qu'ils représentaient par un paquet de roseaux.

1. Ixtlilxochitl, quatrième relation.

Ils avaient en outre le grand siècle, *âge*, de cent quatre ans, mais dont ils se servaient peu.

Tout le système reposait sur la répétition de quatre signes ou symboles qui désignaient les années et qui permettaient, au moyen de points accolés près de chacun, de déterminer sans erreur possible à quelle treizaine et à quel siècle cette année appartenait.

Ces symboles étaient : un silex, *tecpatl ;* la maison ou le temple, *calli ;* le lapin, *tochtli*, et le roseau, *acatl*. Comme le nombre treize n'est pas divisible par quatre, il s'ensuit que chacune de ces périodes, à tour de rôle, commencera par un signe différent ; la première par l'année Silex, la seconde par l'année Maison, la troisième par l'année Lapin et la quatrième par l'année Roseau, et le siècle suivant commencera toujours par la même année qui aura commencé le siècle écoulé.

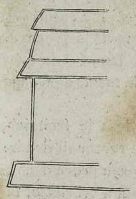
De plus, les points accolés à chaque symbole détermineront sa place dans la treizaine, et comme il se trouvera à une place différente dans chaque période, toute erreur deviendra impossible, car, le siècle lui-même étant désigné par un chiffre qui indique son ordre dans la série, on verra tout de suite, au moyen des points, que telle année appartient à tel siècle, et, suivant sa place, au premier, deuxième, troisième ou quatrième tlalpilli. Ainsi, par exemple, le siècle commençant par l'année Silex, cette année sera marquée de 1 point, de 5 points, de 9 points et de 13 points dans la première période ; dans la seconde, elle sera marquée 4, 8, 12 ; dans la troisième, 3, 7, 11 ; dans la quatrième, 2, 6, 10, pour se retrouver la première dans le siècle nouveau ; lequel étant marqué lui-même de signes désignant son ordre, nous saurons immédiatement que Silex 12, par exemple, était la douzième année de la seconde période du premier siècle, ou que Silex 2 était la deuxième année de la quatrième période du premier siècle, etc. Exemple :

PREMIÈRE PÉRIODE. — *Tlalpilli.*						DEUXIÈME PÉRIODE.	
1.	Silex. •	6.	Maison. • • • • • •	10.	Maison. • • • • • • • • • • • •	1.	Maison. •
2.	Maison. • •	7.	Lapin. • • • • • • •	11.	Lapin. • • • • • • • • • • • •	2.	Lapin. • •
3.	Lapin. • • •	8.	Roseau. • • • • • • • • •	12.	Roseau. • • • • • • • • • • • •	3.	Roseau. • • •
4.	Roseau. • • • • • • • • • • • •	9.	Silex. • • • • • • • • • • • •	13.	Silex. •	4.	Silex, etc. • • • •

De plus, au moyen de l'un de ces symboles, le Toltec va nous donner le signe typique de son architecture ; ce symbole, *calli*, temple, employé dans ses manuscrits comme dans ses inscriptions, représente en effet le profil exact de ses temples et de ses palais. Nous le donnons plus loin, décalqué sur l'un de ses calendriers et agrandi : ce type, base de son architecture, ne changera jamais, et quel que soit l'endroit où nous allions, du nord au sud, des plateaux au niveau de la mer, en terre froide comme en terre chaude, nous rencontrerons toujours ce même profil dans tous les monuments, de sorte que, dès maintenant, et sans rien connaître des choses que nous apprendrons plus tard, nous pourrions affirmer que tous les monuments de l'Amérique du Nord ont une seule et même origine et sont toltèques.

C'est que les peuples comme les individus ne donnent généralement qu'une note, reconnaissable dans ses différentes manières, semblables en cela à un musicien qui brode des variations sur le même motif. L'Inde a ses tôpes bouddhistes et ses pagodes brahmaniques, l'Égypte ses sphinx et ses salles hypostyles, la Grèce ses trois ordres de colonnes ; eh bien,

l'Amérique du Nord nous donnera sans cesse un mur plein surmonté de deux corniches saillantes, enclavant une frise oblique ou droite plus ou moins ornementée, mais sans modification appréciable. Passons donc à ces monuments, ou du moins à ce que nous pourrons en retrouver à Tula. Il est nécessaire de rappeler les cérémonies qui accompagnaient la fin de chaque siècle de 52 ans, et que les traditions faisaient considérer comme devant toujours être le dernier. Ces cérémonies pourront nous éclairer sur des faits postérieurs, difficiles à expliquer sans cela.



PROFIL DU CALLI.

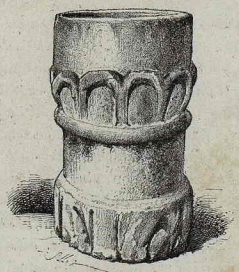
Les Mexicains célébraient à la fin de chaque siècle de 52 ans, de ce xiuhmolpilli que Sahagun appelle *toxiuh-ilpilli*, l'une de leurs plus grandes fêtes. C'était la fête du feu nouveau, et l'anxiété était grande parmi les naturels de savoir si, le siècle étant terminé, il leur serait donné d'en voir naître un autre, et ils ne devaient le voir que si le feu nouveau s'allumait.

Quand le jour de cette cérémonie approchait, les Mexicains jetaient à l'eau toutes leurs idoles, ainsi que les pierres *metates* qui servaient à broyer le maïs, et toutes les poteries qui composaient leur vaisselle; en même temps, *on nettoyait parfaitement les maisons*, et l'on éteignait les feux. L'endroit où l'on devait faire jaillir le feu nouveau était le sommet d'une montagne près d'Iztapalapan, à deux lieues de Mexico, et l'on allumait ce feu sur la poitrine du plus brave des captifs, au moyen de deux morceaux de bois sec qu'on frottait l'un sur l'autre à la manière indienne. Lorsque le feu était allumé, on ouvrait aussitôt la poitrine du captif, on en arrachait le cœur et on le jetait au feu avec le corps, qui s'y consumait ainsi tout entier.

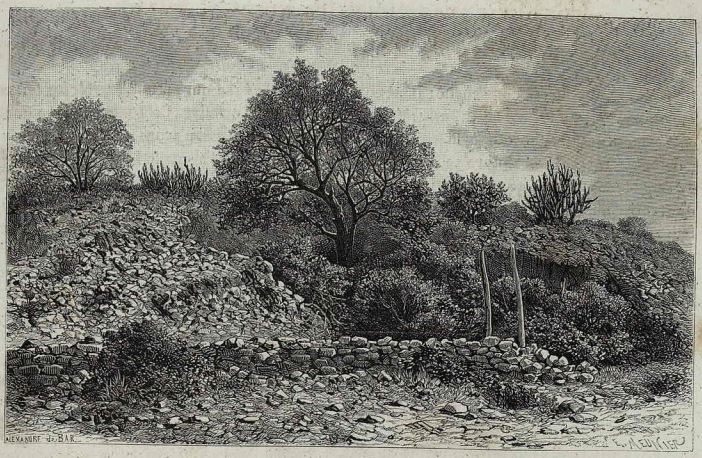
Au moment de cette opération, qui devait se passer à minuit, tous les habitants montaient sur leurs maisons ou sur les points élevés de la vallée, de manière à saisir l'apparition du feu nouveau, et, une fois ce feu allumé, il se développait en un immense foyer, qu'on pouvait apercevoir de fort loin, et des gens venaient prendre de ce feu pour le remettre à des courriers, qui le distribuaient le plus rapidement possible à tous les habitants des environs; et dans chaque quartier de la ville de Mexico on allumait de gros feux de joie, accompagnés de grandes réjouissances; puis les habitants de chaque maison dans tous les villages renouvelaient leur mobilier, on couvrait le sol de nattes fraîches, et hommes et femmes se vêtaient d'habits neufs[1].

Cette cérémonie devait être toltèque, moins le sacrifice humain.

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. VII, ch. x à XIII, traduction du docteur Jourdanet et R. Siméon.



CHAPITEAU TROUVÉ A TULA.



PYRAMIDE DU SOLEIL A TULA.

CHAPITRE CINQUIÈME

ANTIQUITÉS DE TULA

Antiquités de Tula. — Cariatides. — Colonnes. — Chapiteaux. — Coquille sculptée. — L'anneau du jeu de paume. — Le tlachtli. — Vieux bas-reliefs. — Portrait du Toltec. — Quelques mots d'histoire. — Le temple de la Rana. — La voûte indoue, voûte en encorbellement à Tula. — La place de Tula. — Le Cerro del Tesoro.

Tula s'étendait sur une plaine coupée par une rivière limoneuse contournant le pied de la colline Coatepetl, qui dominait la ville. Le nouveau village n'occupe qu'une partie de l'ancienne capitale toltèque, et c'est dans la plaine, en labourant, c'est au pied de la colline et dans la rivière, que par hasard on trouva les antiquités qui gisent éparses sur la place du village.

Ce sont d'abord trois tronçons de cariatides, dont nous donnons l'un ; la hauteur est de $2^{m},18$, le diamètre des jambes de $0^{m},30$, et la longueur des pieds de $1^{m},20$. Ce fragment paraît être la moitié d'une statue gigantesque, dont la partie supérieure n'a pu être retrouvée. Il ne comporte que le bas du corps au-dessous des hanches ; le tablier brodé, qui devait partir de la ceinture, n'est autre qu'un *maxtli* royal, dont nous reverrons le similaire dans certains bas-reliefs du Chiapas, à Palenque notamment et à la ville Lorillard. Plus bas se trouvent des sortes de jambières en lanières de cuir, tressé avec gland et rosace. Les *cactes* ou chaussures ont le même ornement au-dessus de la cheville, et l'on reconnaît parfaitement les bandes de cuir, qui, passant de la semelle entre les doigts, forment une rosace au-dessus du cou-de-pied et vont faire le tour du talon.

Certains détails ne manquent pas de finesse, mais l'ensemble est d'un style archaïque

très prononcé. La matière est un basalte noir très dur, comme pour toutes les pièces suivantes.

Voici un fût de colonne couché; il est en deux morceaux, ce qui permet de voir les tenons qui, répondant à des mortaises, assuraient la solidité de la colonne. Cela nous indique quels soins l'architecte apportait à la construction de l'édifice; nous n'avons plus remarqué ce détail autre part. La sculpture se compose de plumes ou de palmes pour la partie extérieure de la colonne, tandis que la partie intérieure reproduit les sections parallèles de la peau du ventre d'un serpent. Ce fût répond exactement à la description que nous a donnée Sahagun des colonnes d'un temple dédié à Quetzalcoatl, lorsqu'il nous dit, comme nous

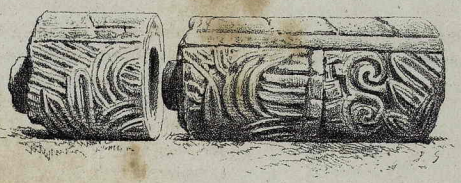
CARIATIDE TOLTÈQUE A TULA.

l'avons cité, que la base formait la tête, la colonne dans son développement le corps du serpent emplumé, et que dans le haut se trouvaient les grelots, car c'était un serpent à sonnettes. Cette colonne est précieuse à plus d'un titre, puisque nous en retrouverons une toute semblable à Chichen-Itza, dans un temple consacré à ce même dieu Quetzalcoatl.

A Tula se trouvent également d'autres colonnes à chapiteaux divers, dont l'une (voy. p. 79) rappellerait une colonne grecque avec son chapiteau dorique. J'ose à peine attribuer à cette pièce une origine indienne, quoique je ne trouve rien dans le village qui puisse me faire croire à une origine espagnole. J'en ai vu dans le Yucatan qui ressemblaient fort à celle-ci,

je ne puis ajouter qu'une chose, c'est qu'elle célèbre les instincts extraordinaires de ce peuple bâtisseur, instincts dont nous parlerons par la suite.

L'une des plus importantes de ces pièces, par l'étude qu'elle nécessite ou les conséquences archéologiques qu'elle entraîne, est un grand anneau de pierre sculpté; il mesure $1^m,95$ de diamètre, et le trou central a $0^m,37$.



FÛT DE COLONNE A TULA.

C'est, à n'en pas douter, l'un des anneaux enclavés dans les murailles du premier jeu de paume tlachtli ou tlachco créé sur l'Anahuac, jeu transmis par les Toltecs non seulement aux Chichimèques, aux Acolhuas et aux Aztecs, mais transporté par eux dans le Tabasco et le Yucatan, à Uxmal et à Chichen notamment, où ce jeu de paume est entier et où l'un des anneaux est encore en place.

C'est Torquemada qui nous donne les plus amples détails sur ce jeu national. Le modèle du bâtiment consacré à ce jeu est d'un type unique et facile à reconnaître. C'étaient deux murailles parallèles très épaisses, formant terre-plein, d'une hauteur de 10 mètres environ et placées à 30 mètres de distance l'une de l'autre. Dans chacune de ces murailles, à 7 ou 8 mètres de hauteur, se trouvait enclavé un des anneaux que nous représentons, et aux deux extrémités de l'espace vide s'élevaient deux petits temples où les prêtres faisaient les cérémonies préparatoires avant l'ouverture du jeu.

« Ils pratiquaient ce jeu au moyen d'une grosse balle en gutta très dure et très bondissante; les joueurs ne devaient recevoir la paume que sur le derrière et non autre part, sous peine d'amende, et à cet effet ils se couvraient le postérieur d'une peau bien tendue pour amortir le coup et pour que la balle rebondît mieux.

« La balle ne devait point toucher terre, sous peine d'amende pour celui qui la laissait choir, et l'exploit le plus remarquable était de faire passer la balle par l'un des trous des anneaux de pierre. Dans ce cas, le vainqueur avait le droit de dépouiller les assistants de leurs vêtements et de leurs bijoux; de sorte que, au moment où la balle passait, c'était une débandade générale, suivie d'une poursuite ardente de la part du vainqueur, au milieu des rires et des applaudissements de la foule. Le fait de passer la balle au travers de l'anneau

ANNEAU DU JEU DE PAUME A TULA.

leur paraissait un exploit si extraordinaire, qu'ils disaient que celui-là devait être un voleur ou un adultère qui le pouvait réussir et qu'il mourrait sous peu. »

Ce jeu faisait rage et « l'on jouait non seulement entre individus, mais entre villes et villages, et les paris étaient considérables : charges de belles étoffes, or, plumes précieuses et jusqu'à leur liberté », ils jouaient tout[1]. Veytia commet une erreur en attribuant la création de ce jeu à Huitzilopochtli, c'est-à-dire aux Aztecs ; nous le démontrerons tout à l'heure.

Parmi les autres antiquités que j'ai recueillies à Tula figure une large coquille de nacre sculptée, qui représente un chef toltèque avec tous ses attributs et qui ressemble aux sculptures de la pierre de Tizoc à Mexico, mais mieux encore à certains bas-reliefs de Palenque et d'Ocosingo, dans l'État du Chiapas. Puis viennent deux bas-reliefs, dont l'un sculpté sur l'angle d'un rocher en dehors de la ville, et l'autre, le plus précieux de tous, très vieux, très dégradé, enclavé dans la muraille d'une maison particulière. Il représente deux personnages, l'un de face et l'autre de profil, et leur barbe, leur nez busqué, leur costume, tout répond au portrait que Veytia nous a laissé du Toltec.

PROFIL DE GUERRIER SCULPTÉ SUR NACRE, TROUVÉ A TULA.

« Les Toltecs étaient d'une stature au-dessus de la moyenne, si bien que dans les temps postérieurs ils se distinguaient entre les autres nations, et on les reconnaissait à leur haute taille. Ils étaient blancs, et, quoique moins barbus que les Espagnols, ils l'étaient beaucoup plus que les Chichimèques et autres nations qui les suivirent. On remarque cette différence aujourd'hui dans le peu qui restent et qui se vantent de descendre des anciens Toltecs[2]. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce dernier bas-relief, c'est la ressemblance exacte de ces hommes à barbe avec ceux que nous verrons au Yucatan. Mais ces reliques sans exception nous sont précieuses à tous les titres par les rapprochements et les rapports qu'elles offrent avec tout ce que nous découvrirons plus tard, posant ainsi les premiers jalons de cette théorie de l'unité de civilisation en Amérique que je défends et m'efforcerai de prouver dans le cours de cet ouvrage.

Mais à quel monument pouvaient appartenir les grandes cariatides ? Veytia nous parle d'un temple de la Rana que fit élever l'empereur Mitl ; et nous allons citer le passage, pour bien prouver que les Toltecs de Tula possédaient la fausse voûte, l'encorbellement, la voûte indoue, comme les peuples du Tabasco, du Chiapas et du Yucatan, et cela contrairement aux allégations des écrivains modernes qui ont toujours voulu voir dans le Sud une civilisation totalement différente.

« C'était, dit Veytia, sous le règne de Mitl, de l'an 979 à 1035, époque à laquelle la

1. Torquemada, *Monarquia indiana*, liv. II, ch. XII.
2. Veytia, t. Ier, ch. XXXIV.

puissance toltèque atteignit son apogée; l'empire embrassait un circuit de mille lieues, touchait aux deux océans, et la population y était si dense, que les terres étaient cultivées jusque sur les plus hautes montagnes. L'Amérique, comme l'Europe aujourd'hui, était couverte de sanctuaires où les prêtres d'alors, jaloux de la célébrité des temples qu'ils desservaient, se disputaient les pèlerins à coups de miracles.

« Sur les hauts plateaux nous avions Teotihuacan et Cholula, comme plus tard on devait avoir dans les terres chaudes Palenque, Izamal, Cozumel, etc. ; Teotihuacan l'emportait alors sur toutes les villes de l'empire, et Mitl, furieux de voir qu'elle éclipsait sa capitale, imagina de relever le prestige de Tula par un nouveau culte. Ce culte fut celui de la Grenouille, qu'il sut présenter à ses sujets comme la déesse des eaux. Pour mieux frapper l'imagination du peuple, il résolut d'élever en l'honneur de la divinité nouvelle un temple qui se distinguerait de tous les autres.

« Jusqu'alors les temples n'avaient été que des espaces découverts sur la cime des montagnes, comme celui de Tlaloc, ou bien sur des hauteurs artificielles, comme les pyramides de Teotihuacan, où les divinités restaient exposées à l'air. Celui que Mitl fit élever à la déesse Grenouille était tout autre; il le fit construire en pierres superbement travaillées et *en forme de grand salon rectangulaire*, couvert de pierres également, *qui, au moyen d'un assemblage ingénieux, formaient comme une espèce de voûte solide* (*boveda*), qui couvrait parfaitement l'édifice. Au dedans se trouvait un beau piédestal, sculpté avec le plus grand soin, sur lequel on plaça l'image de la déesse, en or massif, couverte d'émeraudes d'une palme de grosseur et d'un travail si merveilleux, qu'elle imitait la nature [1]. »

BAS-RELIEF TOLTÈQUE.

Nous avons ici une définition aussi exacte que possible de la forme voûte, voûte indoue, voûte en encorbellement, voûte yucatèque, voûte étudiée dans les contrées du Nord, dans la plupart des lieux placés sur l'itinéraire toltèque, signalée dans les tombes des Casas Grandes par Guillemin Tarayre, et qui distingue les édifices de l'Amérique centrale, où les Toltecs en introduisirent l'usage dans tous les édifices publics, temples et palais.

Nous avons aussi reconnu cette voûte à Teotihuacan ; Ixtlilxochitl nous la dépeint dans les monuments de Toluca et de Cuernavaca, et Humboldt, dans sa visite à Cholula, nous apporte également son témoignage. Visitant des salles intérieures de la pyramide, il dit :

1. Mariano Veytia, t. Ier, ch. XXVIII.

« Nous avons reconnu les restes de cette maison mortuaire et nous avons observé une disposition particulière des briques tendant à diminuer la pression que le toit devait exercer. Comme les indigènes ne savaient pas faire des voûtes, ils plaçaient *des briques très larges horizontalement, de manière que celles de dessus dépassassent les inférieures ; il en résultait un assemblage par gradins qui suppléait en quelque sorte au cintre gothique*[1]. » Voilà bien la voûte décrite par Veytia sans qu'il la connût, et je crois que la question si importante de cette voûte sur les hauts plateaux est définitivement résolue. Du reste, ce même auteur de génie ne nous disait-il pas : « Le Yucatan et le Guatemala sont les contrées où les peuples sortis d'Aztlan étaient parvenus à une certaine civilisation [2]. » Humboldt aurait dit mieux encore s'il avait étudié cette civilisation de l'Amérique centrale et s'il avait connu les Toltecs.

Disons un mot du village moderne. Il est bien triste et bien isolé, quoique entouré de verdure et de beaux arbres ; il a de l'eau tant qu'il en veut, se trouvant au confluent de deux rivières ; j'y trouve donc d'assez jolies maisons et de grands jardins ; mais il y règne un tel air d'abandon, on y sent si bien la solitude morne, qu'il semble que toute vie se soit retirée de ce pauvre endroit. L'église seule, avec sa masse crénelée, jette une note dure sur ce paysage effacé.

Quant à la place de Tula, elle a bien son jardinet, planté de maigres arbustes et de fleurs étiolées malgré le filet d'eau de sa fontaine et les soins négatifs d'un jardinier en chef ; mais cette place est déserte et vide pendant la semaine. C'est cependant le centre de la cité ; là se trouvent les bureaux de la préfecture et ceux du juge de district ; à l'un des coins s'élèvent l'hôtel des diligences et l'église, et sous les portales s'ouvrent les magasins des potentats de l'endroit. Cette place n'est animée que le dimanche ; alors les Indiens des environs s'y rendent en foule, et les habitants du village s'y promènent comme dans un petit Longchamp. Le jour du marché, on y voit, graves, lentes et pâles, les mamans suivies de leurs filles curieuses, passer et repasser devant les pauvres éventaires indiens. Les marchands offrent des oranges, des chaiotes, des avocates, des figues, des pêches, des tunas rouges et blanches et des piments (*chile*) de toutes formes, de toutes couleurs et de tous les goûts, du piment doux à l'enragé.

D'un côté, vous avez en longues files les marchands de fruits, et, de l'autre, les marchands de poteries, *cajetes*, *ollas* et *molcajetes*, c'est-à-dire assiettes, coupes, casseroles, urnes aux formes antiques.

Là aussi se trouvent les boucheries ambulantes, les tortilleras et les marchands de coqs de combat.

Indiens et Indiennes, Otomies mêlés de Chichimèques dans des costumes délabrés, représentent tous les types de l'univers, depuis l'Égyptien au profil acéré, jusqu'au Kalmouk aux lignes molles et indécises.

Sous l'un des grands frênes qui ombragent la place et où sont établies des cuisines primitives, une foule serrée de consommateurs accroupis se régalent à qui mieux mieux, pour la modique somme de quinze et trente centimes, de larges portions de *frijoles*, haricots noirs assaisonnés de piment, d'énormes morceaux de porc ou de cabri grillés, ou d'un luxueux *mole* de *huajolote*, délicieux ragoût de dinde au piment et à la graine de sésame.

La plupart des marchandes, le sein nu, entourées d'enfants par devant et par derrière, laissent aux petites créatures le soin de trouver le sein maternel, sans s'inquiéter de leurs pratiques ou des passants.

Quelques types me frappent par leur pureté. Ce sont des jeunes filles cambrées, fières,

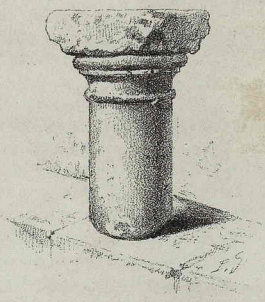
1. Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 29.
2. *Id. ibid.*, p. 27.

JEUNES FILLES DE TULA.

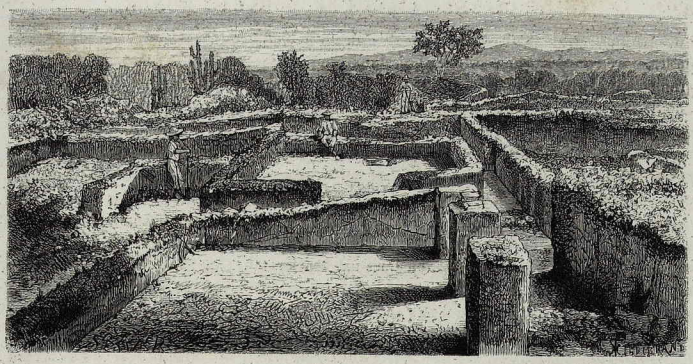
l'œil noir, la chevelure abondante et le cou garni de colliers de pierres et de verroteries ; je crois, en les voyant, me retrouver au milieu de cette grande race d'autrefois, et, me reportant à mille ans en arrière, il me semble vivre au milieu de cette nation célèbre dont je viens étudier les ruines.

La plaine, bouleversée par trois siècles de culture, n'offre pas un point de repaire au chercheur ; la ville était là cependant, mais tout a disparu. Les seuls vestiges qui soient restés sont situés sur la colline qui abrite au nord le village de Tula ; cette colline, de 30 mètres de hauteur sur une étendue de 2 kilomètres, était le Palpan des Toltecs ; aujourd'hui on l'appelle le Cerro del Tesoro, « la montagne du Trésor ». Ce nom lui vient de la découverte qu'y fit un pauvre berger, il y a quinze ou vingt ans. Grattant la terre un jour de pluie, pendant qu'il s'était abrité sous un arbre, il mit à nu la panse d'un vase qui contenait 500 onces d'or, plus de 40 000 francs : une grosse fortune pour le malheureux. Comme il n'avait jamais vu d'or, des amis obligeants lui persuadèrent que ces pièces jaunes n'étaient que des ronds de cuivre sans valeur ; ajoutant que, par amitié pour lui, on en donnerait peut-être un *medio*, 30 centimes, voire même un réal la pièce. Le naïf les donna toutes à ce prix ; et ce ne fut qu'une fois dépouillé que le pauvre garçon apprit la valeur réelle de ce qu'il avait si sottement vendu. Il en devint à moitié fou, et depuis, berger comme devant, il court la colline, fouillant de toutes parts, à la recherche d'un nouveau trésor, qu'il ne trouvera très probablement jamais.

C'est là que nous allons commencer nos fouilles.



COLONNE ET CHAPITEAU A TULA.



RUINES D'UNE MAISON TOLTÈQUE. (Voyez p. 82.)

CHAPITRE SIXIÈME

LE PALPAN ET LES TOLTECS

Aspect de la colline. — Mogotes. — Tendances toltèques et instincts bâtisseurs. — Une maison toltèque. — Antiquités. — Fragments. — Malacates. — Palais toltèque. — Organisation toltèque. — Coutumes. — Vêtements. — Éducation. — Mariages. — Ordres de chevalerie. — Philosophie. — Morale. — Religion. — La vie future chez le Toltec. — Invention du pulque. — Histoire de Xochitl. — Fin de l'empire toltèque. — Émigration.

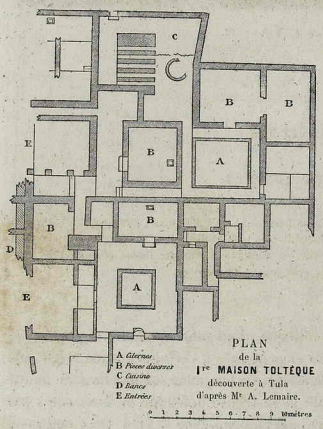
Le plateau de cette colline, l'ancien Palpan toltèque, dont nous donnons le plan, avait été aménagé en un lieu de plaisance réservé au roi et peut-être à certains grands seigneurs. Ce plateau, orienté sud-ouest nord-est, mesure 2 kilomètres de longueur sur une largeur moitié moindre; l'extrémité sud-ouest se termine en pointe et se trouve défendue de deux côtés par une muraille de rochers abrupts dominant la rivière, qui en contourne le pied. On y embrasse une vue merveilleuse, qui comprend la ville de Tula sur le premier plan, la vallée sur le second, et qui s'étend jusqu'aux montagnes lointaines de Mexico. Tout ce plateau est couvert de monticules, de pyramides et d'esplanades, qui indiquent de grands mouvements de terrain; c'était là en effet que s'élevaient les maisons de campagne du roi, des temples et des édifices publics, comme nous le verrons tout à l'heure; mais on n'y voit plus aucune trace de bâtisse, pas un pan de muraille, pas l'apparence de ruines, car le tout est couvert, pyramides et terrasses, d'une épaisse végétation, cactus immenses, nopales et garambullos mélangés d'arbres à gomme, les mesquites.

Au milieu de cette végétation bizarre et dangereuse par ses épines acérées, on distingue la *Biznaga*, cactus rond ou allongé, qui atteint des proportions colossales. On me cite un sujet, trouvé près de Pachuca, mesurant presque 3 mètres de hauteur sur 2 de large et dans lequel un Indien et sa femme s'étaient creusé une hutte des plus confortables.

Les pyramides, *mogotes* dans le pays, indiquent l'emplacement des temples, des palais

et des maisons. Deux d'entre elles, les n°s 4 et 5 sur le plan, plus considérables et plus hautes que les autres, avaient dû servir de bases aux temples du Soleil et de la Lune ; mais ces pyramides avaient été éventrées et fouillées par des chercheurs de trésors, et, depuis peu, à moitié détruites par les maîtres maçons de la contrée, qui les exploitent comme carrières de matériaux tout taillés pour les constructions.

Je commençai mes fouilles par des sondages, et presque partout je rencontrai une épaisse couche de ciment qui formait le sol de la place ou qui reliait entre eux demeures, palais et jardins; puis je m'attaquai, au nord-est, au petit monticule n° 1, où affleurait un fragment de muraille. Mes hommes se mirent à l'ouvrage et nous eûmes vite atteint une couche de ciment peint en rouge, qui composait le sol des appartements. Le déblayement continua, et en peu de jours nous exhumâmes une maison tout entière, composée d'une foule de pièces petites et grandes, la plupart à des niveaux différents, avec murailles peintes à fresque, colonnes et pilastres, bancs de repos et citernes, rappelant des impluviums grecs; ces pièces communiquaient entre elles par des escaliers et d'étroits corridors. C'était une maison toltèque.

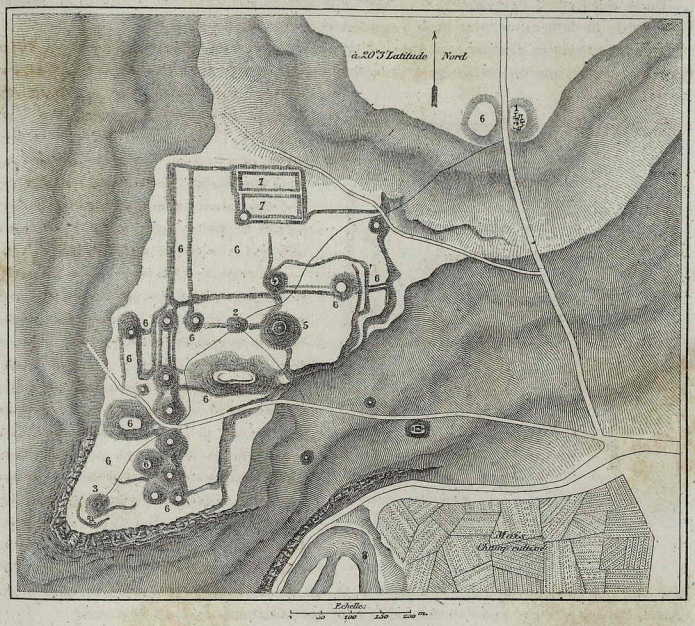


Au milieu des gravats et des détritus de toutes sortes, je recueillis mille choses curieuses : des briques cuites énormes, de 0m,40 sur 0m,25, et de 0m,06, 0m,07 et 0m,09 d'épaisseur; des conduites d'eau droites ou courbes, avec cribles pour retenir les matières terreuses; des vases et des fragments de vases; des terres cuites émaillées qui rappellent les belles coupes de Tenenepanco; des cachets, dont l'un à tête d'aigle, que j'ai fait graver pour mon usage; des morceaux de porcelaine qui semblent du vieux japon, et des moules singuliers d'où nous tirâmes une tête ressemblant à celle d'une vieille Anglaise coiffée en bandeaux avec fausse natte énorme, comme on pourrait en voir aujourd'hui. Je ne parlerai pas d'une multitude de pointes de flèche et de couteaux d'obsidienne dont le sol était comblé. Bref, c'était toute une civilisation que nous mettions au jour.

La maison toltèque nous paraît un exemple entièrement neuf et bien curieux de la manière de bâtir chez les anciens habitants. Leur tendance dominante était de placer leurs demeures et leurs temples sur des pyramides. Ces élévations seront naturelles ou artificielles, ils utiliseront l'une ou construiront l'autre selon leurs besoins ou le milieu. Cette tendance est générale et nous la retrouverons partout en Amérique. La première maison que nous avons eu le bonheur de découvrir a été bâtie sur une éminence naturelle modifiée; les diverses pièces qui composent l'habitation suivent les mouvements du sol, et toutes s'échelonnent à des niveaux différents, partant de zéro pour la plus basse, s'élevant à 2m,555 pour la plus élevée.

Les murs sont droits et les toits étaient plats; toits, plafonds et planchers sont couverts de fortes couches de ciment, d'une composition qui est toujours la même et qu'on appliquait aux routes comme aux maisons.

En examinant les matériaux mis en œuvre par le créateur de Tula, nous nous trouvons en face d'un bâtisseur aux instincts les plus extraordinaires et qui le rendra capable des créations les plus diverses. En effet, tandis que presque tous les peuples, dans le principe, suivant leur origine, leurs instincts ou leur génie, n'emploient que tels ou tels matériaux, briques cuites, pierre ou bois, adobes ou ciment, pierres mélangées de mortier ou de boue, le Toltec se servait de tous ces matériaux à la fois. Il employait la pierre, la boue et le mortier pour l'intérieur des murailles, la brique cuite et la pierre taillée pour les revêtements extérieurs,



PLAN DE LA COLLINE DE TULA (ANCIEN PALPAN TOLTÈQUE).

1. Fouilles de la maison toltèque. — 2. Fouilles d'une tombe. — 3. Fouilles du palais. — 4 et 5. Pyramides du Soleil et de la Lune. — 6. Esplanades et monticules, sièges d'anciennes habitations. — 7. Le tlachtli, le jeu de paume. — 8. Rivière de Tula.

la brique et la pierre pour ses escaliers, et le bois pour sa toiture. Il connaissait le pilastre; nous en avons trouvé dans ses maisons. Il employait la colonne engagée, la cariatide et la colonne libre, et l'on n'imagine guère de motifs architecturaux qu'il ne connût et utilisât.

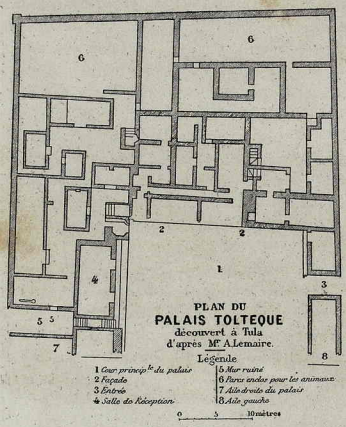
Voilà donc un homme admirablement préparé à toutes les éventualités et qui, suivant le climat et le milieu, saura utiliser tous les matériaux, changer sa manière et transformer son génie. De plus, il est peintre et décorateur, car nous trouvons dans l'habitation exhumée une foule de fragments provenant du revêtement des murs et qui tous sont couverts de dessins

ingénieux, reproduisant des rosaces, des palmes et des figures géométriques, blancs et rouges sur fond noir, en même temps que d'autres en grisaille.

J'avais commencé mes fouilles à l'extrémité nord-est de la colline, je les avais poursuivies au centre, monticule n° 2, que je pris pour une tombe, mais où je ne trouvai rien ; je résolus de les continuer, après examen, à l'extrémité sud-ouest, en un point marqué n° 3 sur le plan, et d'attaquer une pyramide considérable couverte d'une épaisse végétation d'arbustes et de plantes grasses. Ce devait être une habitation ancienne, et, comme indice, j'avais un trou creusé par mon fameux berger, trou dans lequel je remarquai une couche de ciment.

On se mit donc à l'ouvrage : j'étais alors à la tête de quarante-cinq hommes, et, malgré l'immensité de la besogne, nous avancions assez rapidement.

Je ne me trouvais plus là en présence d'une habitation de la dimension de la première, qui n'avait guère que 25 mètres sur 20 et dont la partie sud était totalement ruinée. Ici les vestiges s'étendaient sur un périmètre de près de 50 mètres de côté ; c'était un véritable palais, avec cour intérieure, jardin et une foule d'appartements, occupant une surface de 2500 mètres carrés. J'y remarquai la même curieuse distribution de pièces, placées à des niveaux différents et s'étageant de 0 mètre à 2m,55.

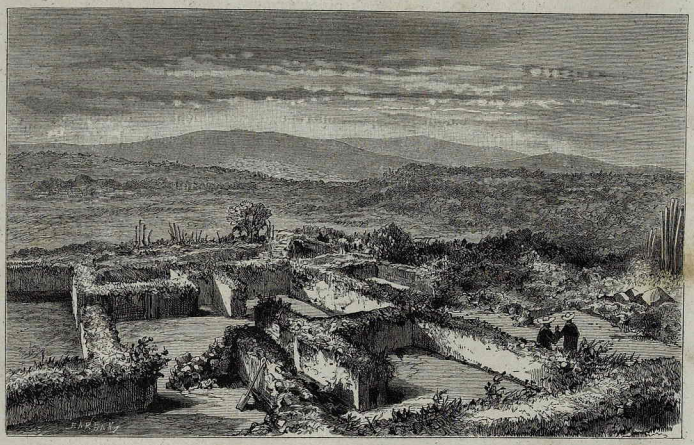


Du reste, voici la description du palais et la destination des pièces qui le composent. Au n° 1 (voir le plan), nous avons la cour intérieure, dont le niveau nous a servi de base ; à droite, n° 3, se trouve l'entrée principale, entrée large et pavée de gros cailloux ; en face, à gauche, au n° 7, est une petite pièce, élevée de 1m,70, à laquelle on accède au moyen de deux petits escaliers de sept marches ; c'est une espèce de belvédère, d'où l'on avait une vue magnifique de la vallée ; tout auprès, le n° 4 représenterait une salle de réception, cette salle a 10 mètres de long, avec deux entrées sur la cour ; de l'autre côté, au nord, autre petit belvédère, plus étroit encore que le premier, d'où l'on descendait dans une antichambre garnie de bancs.

Le corps principal du palais, composé de dix pièces de différentes grandeurs, avec sol et murailles en stuc peint et dont la façade marquée 2 donne sur la cour, s'élève de 2m,45 au-dessus du niveau de cette cour. On y arrive des salles du bas par quatre escaliers placés à droite et à gauche ; les deux de droite sont en spirale, et les marches sont en pierre ; dans la maison, les marches d'escalier étaient en briques épaisses, revêtues d'une couche de ciment. Les appartements qui flanquent ces corps de logis étaient peut-être réservés à la domesticité, et les espèces de cours marquées 6, qui ne portent aucune trace de toiture, étaient probablement des enclos destinés à la ménagerie ou basse-cour pour les animaux domestiques, si nous nous en rapportons aux maisons aztèques où se trouvaient des cours ayant une destination analogue ; « car, si les Américains n'étaient point pasteurs et manquaient de troupeaux, ils élevaient dans leurs maisons d'innombrables espèces d'animaux

inconnus en Europe. Les gens du commun avaient le *techichi*, espèce de chien comestible, dont les Espagnols éteignirent la race par l'abus qu'ils en firent aux premiers temps de la conquête; ils avaient des dindes, des perdrix, des canards et toutes espèces de volatiles, tandis que les riches et les seigneurs y ajoutaient des oiseaux de luxe, des poissons, des chevreuils et des lapins. Les palais royaux avaient d'immenses espaces réservés aux ménageries, collection de tous les animaux, y compris les reptiles qui peuplaient la terre et les eaux de l'Amérique[1]. » La destination que je prête à ces enclos devient donc des plus probables.

On trouve çà et là dans le palais des traces de reconstruction qui semblent appartenir à une main étrangère : corridors bouchés, murailles reconstruites à l'aide de matériaux qui jurent avec ceux qui ont été employés primitivement, tout indique une occupation postérieure. Mais il n'y a pas lieu d'être supris, car Veytia nous raconte que, lors de l'invasion des



UNE VUE DES RUINES DU PALAIS TOLTÈQUE.

Chichimèques, Xolotl, arrivant à Tula vers l'année 1117, trouva la ville détruite, les rues pleines d'herbe et l'endroit tout à fait désert. Néanmoins l'emplacement lui plut, il en admira la situation et la place ; il fit réparer les monuments et repeupla la ville[2].

A Teotihuacan et en d'autres lieux, il prit les mêmes mesures et ordonna à ses sujets de repeupler les villes qui avaient été abandonnées par les Toltecs, sans en changer les noms, mais, au contraire, de les conserver avec soin, et il ne les autorisa à donner des noms chichimèques qu'aux villes nouvelles qu'ils fonderaient eux-mêmes[3].

L'habitation est entière, avec son mur extérieur intact, et le plan que nous reproduisons donne, ainsi que le premier, accompagnés tous deux de vues de détail, un exemple bien précieux des demeures sinon essentiellement toltèques, au moins américaines bien avant la

1. Clavigero, t. Ier, liv. VII, p. 224.
2. Mariano Veytia, t. II, ch. Ier.
3. *Id.*, t. II, ch. II.

conquête. Nous trouvâmes dans ces nouvelles fouilles le même genre d'objets que dans les premières; des plats et des assiettes, des coupes à trois pieds, à fond rayé pour y écraser le piment, des fragments de poteries, des émaux et des *malacates*, demi-sphères en terre cuite, variant de grosseur, couvertes de dessins en creux et percées d'un trou. C'étaient des fusaïoles.

Chez les Indiens, le malacate remplace le fuseau de nos jours. A cet effet, on introduit une légère tige de bois dans le trou; l'extrémité inférieure de cette tige ne dépasse que d'un pouce la partie ronde de la demi-sphère, dont la partie plane est en dessus, tandis que la partie supérieure de la tige s'élève de 0m,15 à 0m,25; la fileuse, accroupie, imprime un mouvement de rotation à son petit appareil, dont la pointe, reposant dans une assiette vernie, tourne avec une grande vitesse et tord le fil de laine ou de coton que l'on y a attaché. « A Mexico, nous dit Sahagun, les dames riches remplaçaient le bol ou l'assiette de terre par de petits vases en or [1]. »

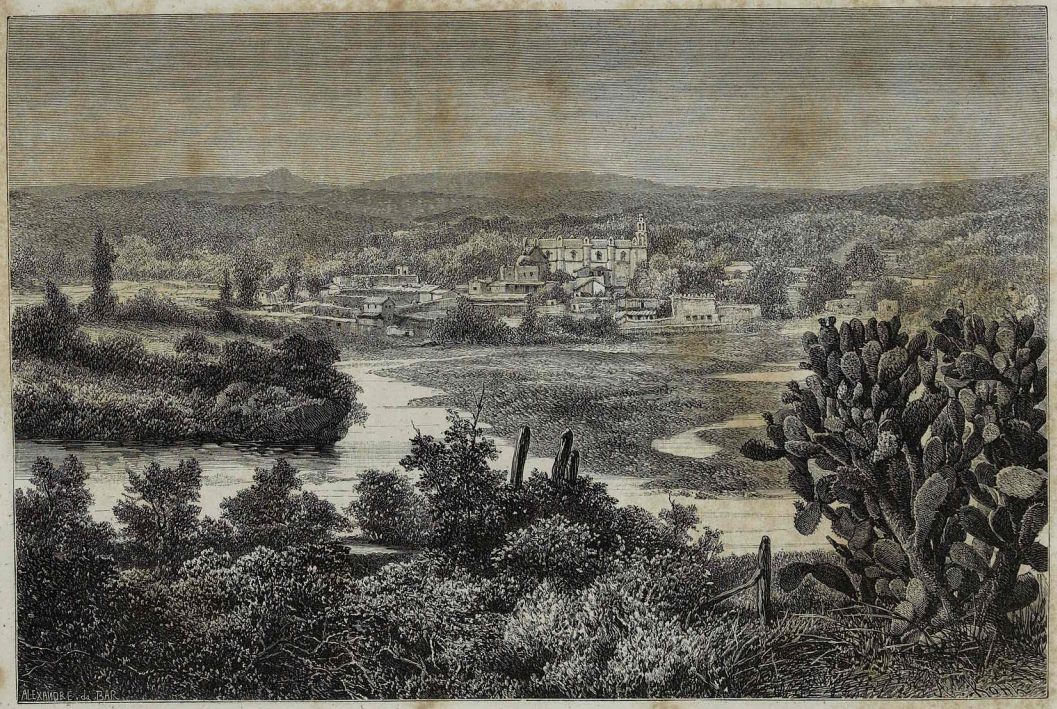
Retournons au jeu de paume, car je crois avoir retrouvé l'édifice qui lui était consacré au milieu des ruines du Palpan. C'est le monument marqué n° 7 sur le plan. Dans les pages précédentes, j'ai avancé que Veytia commettait une erreur en attribuant l'invention du tlachtli aux Mexicains, et je le prouve; premièrement, par la présence de l'anneau faisant partie du jeu de paume et que nous avons reproduit; deuxièmement, par l'édifice que je prétends avoir retrouvé, édifice dont la disposition répond exactement aux descriptions qu'on nous en a données; troisièmement, par la citation suivante d'un passage de Mendieta, qui confirme mes deux allégations précédentes.

Mendieta nous dit, en effet, que Tezcatlipoca, dieu rival de Quetzalcoatl, étant descendu du ciel au moyen d'une corde faite d'une toile d'araignée, et parcourant le monde, exila et chassa Quetzalcoatl, qui fut pendant de longues années seigneur de Tula, parce que, jouant à la paume avec lui, Quetzalcoatl se changea en tigre, ce dont les spectateurs furent tellement épouvantés, qu'ils s'enfuirent tous, et, dans le tumulte, tombèrent et se tuèrent dans la *barranca de la rivière qui passe là*, et se noyèrent [2], etc.....

Cette tradition nous dit bien des choses : d'abord que le jeu de paume existait à l'époque où Quetzalcoatl était à Tula, c'est-à-dire fort anciennement; ensuite que le tlachtli est bien de création toltèque, et que ce même jeu de paume était bien situé sur la colline, puisque les spectateurs, épouvantés, se tuèrent dans leur précipitation à s'enfuir en dévalant sur la pente rapide, et se noyèrent dans la rivière qui passe là. C'est une définition exacte des lieux. Cela veut dire enfin que Quetzalcoatl n'était pas seulement un grand chef, mais en même temps un grand joueur de paume, et cette phrase : « il se changea en tigre, » veut simplement dire qu'il se montra tigre, appellation honorifique, terme de chevalerie qui lui fut appliqué parce qu'il fit passer sa paume dans l'anneau de pierre, exploit qui, comme nous l'avons dit, était des plus rares et des plus méritants. L'épouvante des spectateurs était alors bien naturelle, puisque le joueur assez heureux pour accomplir ce tour d'adresse avait, avec ceux de son parti, le droit de se jeter sur les assistants et de les dépouiller de leurs vêtements et de leurs bijoux : ils s'enfuirent donc tous, et, dans leur hâte et le désordre propre à toute multitude, plusieurs se tuèrent et se noyèrent. Cette citation nous donne également la raison d'être de la frise de tigres qui décore le jeu de paume de Chichen-Itza, que nous verrons plus tard et qui pourrait bien n'être qu'une réminiscence illustrée du haut fait de Quetzalcoatl à Tula [3].

Maintenant que nous avons une idée du Toltec, de son industrie, de son architecture

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. IX, ch. IV.
2. Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, liv. II, ch. V.
3. Si le jeu de paume eût été aztèque, nous ne l'aurions pas rencontré au Yucatan, surtout dans les villes anciennes comme Chichen.



VUE DE LA VALLÉE DE TULA, PRISE DES RUINES DU PALAIS TOLTÈQUE.

civile et religieuse, disons quelques mots de son organisation, de son costume et de ses mœurs.

Le Toltec était de mœurs douces et chastes, et, malgré son organisation aristocratique et toute féodale, qui indique bien une conquête, il avait pour ses sujets des soins paternels; les greniers publics leur étaient ouverts en cas de disette, et les lois, quelque sévères qu'elles fussent, s'appliquaient également aux grands seigneurs comme aux gens du peuple; il ignorait les sacrifices humains, et sa résistance aux classes sacerdotales, devenues ambitieuses et cruelles, fut peut-être une des grandes causes de la chute de son pouvoir; c'est ce qui ressort clairement d'un passage de la Chronique de Cuauhtitlan : « Quand Quetzalcoatl vivait, *les démons cherchèrent plusieurs fois à le tenter, parce qu'il ne voulait pas qu'on sacrifiât des hommes nés à Tula*, tant il aimait ses sujets. Il ne sacrifiait que des serpents, des oiseaux et des papillons qu'il avait capturés dans la vallée[1]. »Son organisation était si bien féodale, qu'outre les grands feudataires il avait, comme au temps de notre féodalité, des ordres de chevalerie qui, pour porter d'autres noms que les nôtres et procéder par d'autres cérémonies, n'en étaient pas moins des institutions semblables.

Cette chevalerie portait le nom général de *Técuhtlis* et se subdivisait en sous-ordres, du tigre, du lion, de l'aigle et d'autres animaux. Les scènes d'initiation et les épreuves qui suivaient, rappellent les scènes du même genre au moyen âge.

Tous les anciens Técuhtlis se réunissaient dans la maison du nouveau chevalier, puis ils le conduisaient au temple, où, aussitôt arrivés, on perçait au néophyte la lèvre inférieure, le cartilage du nez et les oreilles, en se servant à cet effet d'os de tigre, de lion, d'aigle ou autres animaux, selon le désir du nouveau chevalier, qui priait les dieux de lui donner le courage du lion, l'astuce du tigre, l'audace de l'aigle ou la légèreté du chevreuil. Par ces ouvertures on introduisait des fétus, qu'on laissait dans la plaie et que l'on changeait chaque jour par de plus gros, pour élargir l'ouverture, jusqu'à ce que les plaies fussent cicatrisées; le prêtre du temple opérait lui-même dans cette cérémonie du percement du nez, des oreilles et des lèvres, en prononçant certaines invocations à ses dieux; c'était encore lui qui, chaque jour, introduisait progressivement des bâtons plus gros dans les ouvertures.

Puis il faisait au nouveau chevalier un discours lui rappelant les obligations et les devoirs qui lui incomberaient avec la nouvelle dignité dont il allait être revêtu, et comment il devait être désormais plus humble, plus patient, plus sobre, plus chaste et plus soumis aux lois que le commun des hommes. Ce discours terminé, on dépouillait le nouveau chevalier des riches vêtements dont il était couvert et on les remplaçait par un manteau grossier, qui devait être tout ce qui lui serait permis de porter pendant le temps de ses épreuves; on lui donnait un petit tabouret fort bas et un paillasson très ordinaire, pour y reposer pendant le peu de temps qu'on lui permettrait de dormir.

La pénitence ou l'épreuve devait durer trois de leurs mois, ce qui faisait soixante jours. On commençait par teindre en noir le corps du chevalier et on lui imposait pendant les soixante jours un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui était permis de manger aucune viande chaude ou froide, point de gâteaux ni de fruits, mais seulement du pain de maïs, et en si petite quantité, que, par vingt-quatre heures, on ne lui accordait qu'une seule tortille de 2 onces à peine. Il ne pouvait boire que de l'eau.

Pendant ce temps, les prêtres et les autres chevaliers (Técuhtlis) venaient à tour de rôle manger dans le temple; ils apportaient avec eux les mets les plus exquis et les dévoraient devant le chevalier pénitent, pour lui rendre son abstinence plus intolérable. C'était un vrai

1. *Annales de Cuauhtitlan*, traduction espagnole de G. Mendoza et de Sanchez Solis : *Annales du musée de Mexico*, p. 17.

supplice de Tantale qu'on lui infligeait. En même temps, on le couvrait d'injures et d'opprobres, et on le martyrisait de toutes manières; on lui arrachait les cheveux, on le frappait sur le cou, on le pinçait, on le mordait, etc.; il devait souffrir tout cela en stoïque, avec patience, humilité, sans la moindre plainte.

Pendant la nuit, à peine reposait-il qu'on le réveillait à coups de pied, l'accablant de nouvelles injures et lui criblant le corps d'épines, de sorte que le malheureux ne pouvait dormir.

Les soixante jours écoulés, on procédait à sa réception définitive. Le nouveau chevalier, accompagné de ses parents, se rendait au temple, vêtu de ses pauvres habits; tous les Técuhtlis l'attendaient assis, rangés en ordre de chaque côté du temple, depuis les degrés de l'autel jusqu'à la porte. Le chevalier entrait seul dans l'espace libre, s'inclinant devant chacun de ses nouveaux collègues; puis, étant arrivé devant l'idole, le plus ancien des Técuhtlis le dépouillait de son humble vêtement pour y substituer des étoffes plus riches, que recouvrait un manteau d'une finesse extraordinaire, où se trouvaient brodés des insignes de son ordre, lions, tigres, aigles ou autres animaux. On lui attachait les cheveux avec un ruban rouge, et on lui posait sur la tête une couronne de belles plumes, portant vers le front une plaquette où se trouvait dessiné l'animal ou l'oiseau qu'il avait pris comme symbole de valeur, de courage ou de légèreté. On lui mettait à la main l'arc et la flèche, et l'on plaçait dans les trous de ses oreilles et de ses narines des grains d'or, qui restaient enchâssés dans les ouvertures; dans la lèvre inférieure on introduisait une pierre précieuse, c'était la marque principale, spéciale et distinctive des Técuhtlis.

Puis le prêtre lui faisait une dernière exhortation, lui disant que cette nouvelle dignité ne devait lui inspirer ni vanité, ni orgueil, mais au contraire une humilité plus grande; il lui recommandait la défense de l'État s'il était militaire, et la bonne administration de la justice s'il était magistrat; il lui rappelait avec quelle douceur il devait traiter ses vassaux s'il en avait, comme ceux dont le souverain lui donnerait charge; il lui disait les secours dus aux pauvres, les égards accordés aux femmes et le respect envers le culte [1], etc. N'est-ce point, à certains détails près, les épreuves subies par les chevaliers chrétiens et les recommandations qu'on leur faisait? Et, chose singulière et bien précieuse pour nous, c'est que les bas-reliefs de Chichen-Itza que nous verrons au Yucatan nous présentent une longue suite de ces Técuhtlis avec les mêmes insignes que ceux que Veytia vient de nous dépeindre. Je ferai chaque fois, et c'est là le seul but de mon ouvrage, ressortir ces ressemblances qui prouvent bien la filiation toltèque.

L'éducation de l'enfance était des plus soignées, comme nous pourrons en juger d'après les citations de Sahagun; à Texcoco, il y avait des écoles primaires ou des écoles d'art, de véritables académies, qui ne pouvaient être qu'une réminiscence d'institutions semblables chez leurs aïeux toltèques. Chez les Mexicains, d'une religiosité exagérée, l'instruction était toute sacerdotale, mais, chez les Toltecs, les prêtres devaient y avoir moins d'influence, comme nous le prouverait une citation de Juarros au sujet d'Utatlan, dans le Guatemala, où régnait également la civilisation toltèque.

« La ville d'Utatlan renfermait, dit-il, plusieurs édifices vraiment somptueux; le plus superbe était le collège, où l'on élevait cinq à six mille enfants, tous entretenus aux frais du trésor public. L'instruction leur était donnée par soixante-dix maîtres ou professeurs [2]. » Voilà l'instruction gratuite et obligatoire, au moins pour les enfants de la noblesse; ceci n'est pas un conte, car Utatlan fut prise et détruite par Alvarado en 1524, et il était facile

1. Mariano Veytia, t. II, ch. IX.
2. Juarros, *Compendio de la historia de la ciudad de Guatemala*, t. Ier, p. 87.

aux missionnaires des premiers temps de réunir toutes les informations, tous les documents nécessaires à la rédaction d'une histoire sérieuse. On ne se doute pas en vérité du degré d'avancement de ces populations.

Nous avons parlé des vêtements, si riches chez les grands, si simples chez les pauvres : nous avons dit comment vivaient ces hommes généralement si frugaux, et que la galette de maïs, les haricots et les piments étaient le fond de leur nourriture. Parlons du mariage : chez eux le mariage était accompagné de cérémonies qui rappellent les nôtres, et dont le récit peut intéresser le lecteur. Les Toltecs choisissaient pour la célébration la plus belle pièce de leur maison, dont ils couvraient murailles et plafond de verdure et de fleurs. On construisait un foyer au milieu de la pièce ; on y allumait du feu, et le fiancé s'asseyait sur une chaise à la droite du foyer, tandis que la fiancée s'asseyait à gauche et par terre. Venait alors un vieillard appelé le *marieur* (monsieur le maire, c'était un mariage civil), et il y en avait un dans chaque village, qui venait faire aux nouveaux époux le petit discours d'usage : obéissance de

1 Chevalier du milan. 2 Chevalier du tigre. 3 Teponaztli. 4 Huehuetl. 5 Chevalier de l'aigle.

DANSEUSES ET TÉCUHTLIS, D'APRÈS LE MANUSCRIT RAMIREZ ET LE PÈRE DURAN.

la femme, protection que lui devait le mari, soins à donner aux enfants pour en faire des hommes utiles, travail commun, fidélité mutuelle, tolérance aux faiblesses comme aux imperfections communes, si nécessaire pour conserver la paix du ménage, et l'éternité de l'engagement que la mort seule pouvait rompre. L'officiant attachait alors les manteaux des deux jeunes gens, on jetait des parfums dans le foyer, puis on couronnait de fleurs les époux.

Cette cérémonie terminée, venaient les congratulations des amis et des parents, puis les danses aux sons des *teponaztlis*, des flûtes et des tambours. Après ce mariage civil, on procédait au mariage religieux, avec nouveau discours du prêtre, parfums, encens et fleurs nouvelles. On revêtait alors les jeunes gens de tuniques en étoffes précieuses, au milieu desquelles se trouvait brodé un squelette ou image de la mort, afin de leur faire bien comprendre que la mort seule pouvait les séparer. On conduisait alors les mariés à leur demeure, où jusqu'au lendemain ils étaient livrés à eux-mêmes. Le matin, les deux parrains pénétraient dans la chambre nuptiale et réclamaient la chemise de la mariée ; s'ils la trouvaient

tachée de sang, ils l'emportaient avec eux en chantant victoire et, l'élevant au moyen d'une hampe, la promenait par tout le village. On s'assemblait aussitôt, et sous cette bannière d'un nouveau genre on organisait un bal, qui s'appelait le *bal de la chemise*.

Mais, si les taches attendues manquaient, la fête se convertissait en scène de désespoir ; on accablait d'injures la pauvre épousée, et le mari était libre de la répudier [1]. Comme on le voit, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Mais, pour avoir une idée complète de ce peuple extraordinaire, il faut connaître sa philosophie, ses maximes morales, son génie humanitaire, que le christianisme n'a point dépassés.

Voyons en effet ce que nous dit Sahagun. Voici les recommandations d'un père à sa fille :

« Toi, ma fille, précieuse comme un grain d'or et une plume riche, issue de mes entrailles, que j'ai engendrée et qui es mon sang et mon image ; toi, ici présente, écoute avec attention ce que je vais te dire, car tu es arrivée à l'âge de la discrétion. Le Dieu créateur de toutes choses et qui est en tout lieu t'a donné l'usage de la raison et t'a faite habile à comprendre, et puisque ta raison s'est ouverte, elle est arrivée à bien saisir les choses du monde et à savoir qu'il n'y a pas de vrai plaisir ni de repos véritable, mais, bien au contraire, des peines, des afflictions, des fatigues extrêmes et une grande abondance de misère et de pauvreté. O ma fille, ce monde est en effet un lieu de pleurs, de tristesse et de mécontentement, où règnent le froid, l'intempérie de l'air, les chaleurs afflictives du soleil, la faim et la soif. C'est une grande vérité que nous connaissons par expérience. Retiens donc bien ce que je dis, ma fille : ce monde est mauvais et pénible, dépourvu de plaisir et abondant en déboires. Il y a un proverbe qui dit qu'il n'y a pas de plaisir qui ne soit accompagné de grandes tristesses et qu'il n'y a pas de repos qui ne se lie avec quelque affliction sur la terre. C'est une maxime que les anciens nous léguèrent, comme un avertissement pour que personne ne s'afflige en versant trop de larmes et en s'abandonnant d'une manière excessive à la tristesse. Notre-Seigneur nous donna le rire, le sommeil, le manger et le boire, qui nous font vivre et croître ; il nous donna aussi la faculté d'engendrer, pour nous multiplier dans le monde : tout cela répand quelque joie dans notre existence, quoique pour peu de temps, afin que toute notre vie ne se passe pas dans la mélancolie et les pleurs continuels. Quoiqu'il en soit bien ainsi et que le monde soit fait de telle sorte, qu'un peu de plaisir s'y mêle à de nombreuses peines, on se refuse à le voir, et cela n'excite ni nos craintes ni nos chagrins, parce que cela est passé dans nos habitudes et que les uns l'oublient dans les seigneuries et les royautés, les autres dans les choses de la milice, au milieu des dignités, des honneurs et des hauts emplois. Ce que j'ai dit des choses de ce monde est cependant bien vrai ; mais personne n'y réfléchit, personne ne pense à la mort. On concentre son attention sur le présent, pour y gagner le manger et le boire, chercher à vivre, édifier des maisons, travailler pour l'existence et découvrir des femmes pour se marier ; et les femmes, de leur côté, entrent en ménage pour passer tout de suite de l'adolescence à la vieillesse : tout cela, ma fille, est absolument comme je l'ai dit.

« Fais attention, ma fille, à bien noter ce que je vais encore te dire. Prends bien garde de déshonorer tes parents ou aïeux et de couvrir de saletés et de poussière les peintures qui ont tracé leurs bonnes actions et leur gloire ; ne déverse pas sur eux l'infamie en t'adonnant aux délices charnelles ; ne te lance pas sur l'immondice et la puanteur de la luxure. Si tu devais en arriver là, il vaudrait mieux que tu mourusses à l'instant ; c'est le mot de la reine Blanche à saint

1. Veytia, t. II, ch. III.

Louis : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort qu'en état de péché mortel. » Fais en sorte, ma fille, de mettre peu à peu à profit les choses que je t'ai dites; et s'il plaisait à Notre-Seigneur que quelqu'un t'aimât et te demandât en mariage, ne le repousse pas, ne méprise pas la volonté de Notre-Seigneur ; car c'est lui qui l'envoie. Reçois-le ; prends-le ; ne t'excuse pas ; ne le renvoie point avec dédain ; ne te le fais pas dire trois fois. Ne fuis point, ne t'esquive pas en tournant la chose en plaisanterie. Quoique tu sois notre fille et que tu descendes de parents nobles et généreux, ne t'en vante pas ; ce serait offenser Dieu et l'on te lancerait des boules d'ordures et de saletés ; Notre-Seigneur permettrait que tu tombasses dans la honte et la confusion à cause de ta mauvaise vie ; lui-même en rirait, et l'on dirait de toi : « Voilà « qu'elle veut bien et voilà qu'elle ne veut plus. » Ne t'arrête pas à choisir entre les hommes celui qui te plaît le mieux, pareille aux gens qui vont acheter leurs étoffes au marché ; reçois celui que Dieu t'envoie ; n'imite pas la conduite de ceux qui, allant chercher des épis tendres de maïs, qui s'appellent *xilotl*, *elotl*, choisissent les meilleurs et les plus savoureux. Ne porte pas tes désirs sur quelque homme pour le seul fait qu'il te paraîtra des mieux dispos, et ne t'en rends pas passionnément amoureuse. Si celui qui te demande est bien de sa personne, reçois-le ; s'il est mal et laid, ne le repousse pas ; prends-le, parce que Dieu l'envoie. Si tu le refusais, il se moquerait de toi, il te déshonorerait en s'efforçant de voir ton corps par de mauvais moyens et en t'affichant ensuite comme une mauvaise femme. Travaille, ma fille, et prends bien garde que personne ne puisse se moquer de toi. Ne te donne jamais à qui tu ne connais pas, à quelque passant vagabond et mauvais sujet. Fais attention, ma fille, à ne pas t'accoupler avec un autre que celui qui t'aura demandée ; persévère avec lui jusqu'à ce qu'il meure ; ne le quitte pas, lors même qu'il voudra t'abandonner, ne fût-il qu'un pauvre laboureur, un artisan ou un homme ordinaire de basse origine. Quoiqu'il n'ait pas de quoi manger, ne le dédaigne pas, ne t'éloigne pas de lui ; car Notre-Seigneur a le pouvoir de vous approvisionner et de vous honorer, et, sachant toutes choses, il répand ses grâces sur qui lui plaît.

Ce que j'ai dit, ma fille, je te le donne pour ta règle à suivre, afin que tu saches te conduire, et, ce faisant, j'accomplis près de toi ce que je dois devant Dieu. Si tu le perds et si tu l'oublies, ce sera ta faute ; quant à moi, j'ai fait mon devoir. O ma fille et mon aînée bien-aimée ! sois heureuse et que Notre-Seigneur te tienne en paix et repos [1] ! »

Et ce qui suit d'une mère à sa fille :

« Ma fille chérie, ma petite tourterelle bien-aimée, tu as entendu les paroles que ton seigneur père t'a adressées ; ce sont là des paroles de roi et de sage, dignes d'être appréciées à l'égal des pierres riches très bien taillées ; garde-les donc dans ton cœur et inscris-les dans tes entrailles. Il importe, ma fille, que tu mettes de la retenue dans ta démarche. Ne va ni trop vite ni trop lentement, attendu que la marche, quand elle est trop lente, a un air prétentieux, et qu'elle est le signe de peu de calme et d'un esprit inquiet quand elle est accélérée. Quand tu marcheras, tu prendras donc un juste milieu entre la lenteur et l'allure trop pressée. Cependant il y a des circonstances où il est nécessaire de doubler le pas ; tu as de la discrétion et tu sauras juger quand il convient de le faire. Lorsqu'il sera indispensable de sauter une flaque d'eau, tu sauteras honnêtement, de manière à ne paraître ni lourde, ni maladroite, ni trop légère. Quand tu passeras dans la rue ou sur un chemin, n'incline pas et ne relève pas trop la tête, ne tiens pas ton corps courbé, car tout cela est le signe d'une mauvaise éducation. Tu marcheras droite, la tête légèrement baissée. Ne couvre pas ta bouche et ne donne pas à ta figure un aspect de honte. Ne regarde pas d'un air pleurnicheur, et en marchant ne fais pas des mouvements fantaisistes avec tes pieds ; avance dans la rue avec calme et modestie.....

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. VI, ch. XVIII, traduction du docteur Jourdanet et de R. Siméon.

Quand tu rencontreras quelqu'un, donne à ton visage une expression convenable, de manière à ne paraître ni trop sérieuse ni trop souriante. Fais attention de ne pas prendre souci des paroles que tu entendras sur la voie publique; quoi que disent ceux qui vont et viennent, tu ne dois en faire aucun cas. Ne cherche pas à répondre ou à parler, mais conduis-toi comme si tu n'avais rien entendu; de cette façon, personne ne pourra prétendre avec sincérité que tu aies dit quoi que ce soit. Qu'il ne t'arrive jamais de te farder et d'étendre des couleurs sur ta figure et sur tes lèvres pour t'embellir, parce que c'est le propre des femmes mondaines et charnelles. Les cosmétiques sont des ingrédients dont font usage les mauvaises femmes qui ont perdu toute honte, toute pudeur et même le bon sens, et qui vaguent comme si elles étaient prises de vin et de folie; ce sont des prostituées. Certes, pour que ton mari ne se fatigue pas de toi, tu dois soigner ta toilette, te laver et blanchir ton linge; mais cela demande de la mesure et de la discrétion. Si tu faisais cela tous les jours, on pourrait dire de toi qu'il y a excès de propreté et que tu es trop soigneuse de ta personne; on t'appellerait *tapepetzon*, *tinemaxoch*[1]. »

Et plus loin : « Je n'ai plus qu'une chose à te dire, ma fille, pour terminer mon discours. Si Dieu te donne vie sur la terre pour quelques années, prends soin de ne donner ton corps à aucun homme; surveille-toi avec la plus grande circonspection, pour empêcher que personne ne s'empare de toi. Si tu perdais ta virginité et si tu te mariais ensuite avec quelqu'un qui t'aurait demandée, il ne se trouverait jamais à son aise avec toi, et il ne te porterait point un amour véritable; il se rappellerait toujours qu'il ne t'a pas trouvée vierge, et cela serait l'occasion continuelle de peines et d'afflictions. Tu n'aurais jamais la paix et tu serais toujours en butte aux soupçons de ton mari. O ma fille, ma petite tourterelle bien-aimée, si tu vis sur la terre, que tu ne sois jamais connue que par un seul homme.

« Ce que je vais encore te dire, prends-le pour un commandement formel. Lorsqu'il plaira à Dieu que tu prennes un mari, quand tu seras en son pouvoir, ne sois point hautaine, ne le dédaigne jamais et ne permets point à ton cœur de s'incliner d'un autre côté; ne le menace pas, et que jamais, et en aucun lieu, tu n'aies l'audace de le trahir en devenant adultère. Prends garde de donner ton corps à un autre, parce que cela, ma fille chérie et bien-aimée, c'est une chute dans un précipice sans fond, qui est désormais sans remède. D'après la loi du monde, si cela se découvrait, si tu étais surprise, tu serais punie de mort pour ce délit. Pour servir d'exemple à tous les autres, on te jetterait dans la rue, ta tête y serait écrasée par justice et ton corps traîné sur le sol. Un proverbe a dit de ces femmes : « Tu tâteras de la pierre, tu seras traînée et ta mort servira d'exemple. » Il s'ensuivrait de l'infamie et du déshonneur pour nos aïeux, ces seigneurs et sénateurs dont nous descendons et dont tu naquis. Tu souillerais leur illustre renommée et leur gloire avec l'immondice et la boue de ton péché. Tu perdrais toi-même ta réputation et ta généreuse noblesse; ton nom serait oublié et abhorré, et on t'appliquerait le proverbe qui dit : « Tu fus enterrée « sous la poussière de ton péché[2]. »

Et qu'ajouter à cette prière à Tlaloc, le dieu de la pluie et de l'abondance.

« O notre très bon Seigneur, libéral donateur, Seigneur de la fraîcheur et de la verdure, Seigneur du Paradis terrestre odorant et fleuri, Seigneur de l'encens ou copal. O douleur! les dieux de l'eau qui sont vos sujets ont disparu et se cachent dans leur retraite, eux qui sont chargés de distribuer les choses nécessaires et reçoivent l'offrande de l'*ulli*, de l'*yauhtli* et du *copal*; ils ont caché toutes les subsistances indispensables à la vie et qui

1. Sahagun, liv. VI, ch. XIX, traduction du docteur Jourdanet et de R. Siméon.
2. *Id. ibid.*

JEUNE FILLE TOLTÈQUE, D'APRÈS DES TYPES INDIENS MODERNES ET LES PLANCHES DE L'HISTOIRE DES INDES DU PÈRE DURAN.

sont comparables aux pierres précieuses, émeraudes et saphirs ; ils ont emmené avec eux leur sœur, la déesse des subsistances, ainsi que la divinité du *chilli* ou piment. O Seigneur! aie compassion de nous qui sommes vivants. Les objets qui forment notre nourriture se couchent sur le sol; tout se perd et se sèche. On dirait de la poussière recouverte de toiles d'araignée à cause du manque d'eau. Les pauvres *macehuales* et les gens du bas peuple sont épuisés par la faim; on les voit maigres, défigurés, avec des oreilles cadavériques; leurs bouches sont sèches comme du sparte, et leurs corps, sur lesquels tous les ossements se pourraient compter, sont une véritable image de la mort.

« Seigneur, toutes les choses dont vous aviez l'habitude de faire largesse, qui nous faisaient vivre et maintenaient en joie, qui sont le soutien et l'allégresse de tous et peuvent être comparées aux émeraudes et aux saphirs, tout cela a disparu et fui loin de nous. Seigneur, dieu des subsistances et donateur très bon et très compatissant! qu'avez-vous résolu de faire de nous? Nous avez-vous enlevé absolument votre appui? Votre colère et votre indignation ne s'apaiseront-elles pas? Avez-vous déterminé de perdre tous vos serfs et vassaux et de laisser dans la désolation et la solitude votre ville, royaume ou seigneurie? Est-il déjà résolu qu'il en sera ainsi? Cela est-il définitivement décidé dans le ciel et en enfer? O Seigneur! du moins accordez-nous que les enfants innocents qui marchent à peine et ceux qui sont encore au berceau aient les choses indispensables à la nourriture, afin qu'ils vivent et qu'ils ne périssent pas en cette grande disette. Qu'ont-ils fait, ces pauvres malheureux, pour qu'ils soient affligés et meurent de faim? Ils ne se sont rendus coupables d'aucune offense; ils ne savent pas ce que c'est que pécher, et ils n'ont offensé ni les dieux du ciel ni ceux de l'enfer. Si nous avons manqué à nos devoirs de plusieurs manières, et si nos offenses sont arrivées jusqu'au ciel et jusqu'en enfer, si les puanteurs de nos péchés se sont étendues jusqu'aux confins de la terre, il est juste que nous soyons détruits et qu'il ne reste rien de nous. Qu'il vous plaise, Seigneur, soulager le maïs, les épis verts et les autres subsistances aussi nécessaires que désirées; ils sont semés et plantés dans les sillons et ils y souffrent les tourments du besoin, faute d'humidité. Faites en sorte, Seigneur, que notre peuple reçoive de votre main cette grâce et cette faveur; qu'il ait la chance de voir les légumes renaître et de jouir de la fraîcheur, biens inestimables qui sont comme des pierres précieuses. Le vrai fruit et la substance des dieux *Tlaloque*, ce sont les nuages qui les accompagnent et qui répandent la pluie sur nous. Trouvez bon, Seigneur, que la joie renaisse parmi les quadrupèdes, les herbes, les volatiles et les oiseaux au plumage précieux, tels que le *quecholli* et le *çaquan;* que ceux-ci voltigent, chantent et sucent les herbes et les fleurs, mais non point au milieu du tonnerre et des éclairs, qui sont la manifestation ordinaire de vos colères ; parce que, si nos seigneurs *Tlaloque* venaient accompagnés de la foudre et des éclairs, comme les *macehuales* sont amaigris et tous les habitants affaiblis par la faim, ils s'épouvanteraient et seraient saisis de frayeur[1]. »

Nous terminerons ces citations, déjà longues, par le discours d'un père à son fils sur la morale et la vie future :

« Mon fils bien-aimé, fais attention aux paroles que je vais dire et mets-les dans ton cœur, parce qu'elles nous viennent de nos vieux, sages et prudents aïeux qui vécurent en ce monde. C'est ce qu'ils nous dirent, en nous recommandant de le garder comme sous clef et de l'or en feuille. Remarque, mon fils, que les vieux d'un autre temps nous ont fait transmettre que les enfants et fillettes et les jeunes adolescents des deux sexes sont les bien-aimés de Dieu : Notre-Seigneur, qui est en tout lieu, les estime grandement ; il se réjouit avec

1. Sahagun, liv. VI, ch. VIII.

eux et les tient pour amis. Aussi les vieillards qui étaient adonnés au culte divin, à la pénitence, aux jeûnes et à l'offrande de l'encens, firent-ils grand cas des enfants qui priaient. Ils les réveillaient de nuit au moment de leur plus doux sommeil, les déshabillaient, les arrosaient d'eau froide, les faisaient balayer et offrir du copal aux dieux. Ils leur lavaient la bouche, en disant que Dieu recevait et entendait de bon cœur leurs prières, leurs exercices, leurs larmes, leur tristesse et leurs soupirs, parce qu'ils ont le cœur pur, sans mélange de péché, et qu'ils sont parfaits et sans tache, comme des pierres précieuses, des *chalchiuitl* et des saphirs. Ils ajoutaient que c'était pour eux que Dieu faisait durer le monde, et qu'ils étaient nos intercesseurs auprès de Notre-Seigneur.

« Il y a une autre sorte de gens qui sont agréables à Dieu et aux hommes, ce sont les bons satrapes qui vivent chastement et qui conservent leurs cœurs propres, purs, bons, lavés et blancs comme la neige; leur manière de vivre n'a aucune tache, aucune souillure, il n'y a aucune poussière de péché dans leurs habitudes. Et parce qu'ils sont ainsi, ils sont les bienvenus auprès de Dieu, auquel ils adressent de l'encens et des oraisons en priant pour le peuple. Le roi avait l'habitude de dire : « Ce sont les vrais sujets de mes dieux. »

Et plus loin, de ceux qui vont au ciel :

« Les anciens nous ont dit que le soleil appelle à lui les hommes sages, pour qu'ils vivent au ciel en sa compagnie et afin qu'ils le réjouissent et le délectent en chantant en sa présence. Ils goûtent des plaisirs sans fin avec le soleil, ils vivent dans de continuelles délices; ils sucent et hument le suc et le parfum de toutes les fleurs savoureuses et odorantes; ils n'éprouvent jamais ni tristesse, ni douleur, ni dégoûts, parce qu'ils demeurent dans le palais du soleil où abondent les délices.

« Ceux qui sont tués par la foudre sont dans le même cas. La raison en est, d'après ce que les anciens nous ont dit, qu'étant aimés des dieux, tous ces gens-là sont enlevés pour le paradis terrestre, afin qu'ils y vivent avec le dieu *Tlalocan Tecutli*, qu'on célèbre avec l'*ulli* et l'*yauhtli* et qui est le dieu de la verdure. Ceux qui sont morts comme on vient de dire vivent ensuite dans la gloire avec le dieu *Tlalocan Tecutli*, au milieu de la verdure, des maïs frais et de toutes sortes d'herbes et de fleurs. Le printemps y est éternel, les plantes toujours vertes, les fleurs fraîches et odorantes. Il en est de même des enfants qui meurent avant de connaître le péché, dans l'état d'innocence, de naïveté et de virginité. Nos anciens disent qu'ils reçoivent en abondance les grâces de Notre-Seigneur Dieu, parce qu'ils sont comme des pierres précieuses et qu'ils se présentent à lui purs et sans souillure. Ceux qui sont encore aimés, bienheureux et dignes d'être enlevés par les dieux, ce sont les enfants au berceau, bien comparables à de riches parures. Ils ne vont point au lieu épouvantable de l'enfer, mais bien au palais du dieu *Tonaca Tecutli*, qui vit au milieu des jardins appelés *Tonacaquauhtitlan*, où poussent toutes sortes d'arbres, de fleurs et de fruits; ils y voltigent comme des *tzintzonne*[1], sorte de petits oiseaux de diverses couleurs qui s'en vont partout suçant le nectar des fleurs. Ce n'est pas sans raison qu'on enterre ces enfants, après leur mort, près des silos où l'on conserve le maïs et les autres subsistances. Cela signifie que leurs âmes se trouvent en des lieux de délices où règne l'abondance, parce qu'ils sont morts aussi purs et aussi nets que des pierres précieuses et de fins saphirs[2]. »

Qu'ajouter à de telles pages et où trouver une morale plus pure, une philosophie plus douce, une religion plus consolante; et, si l'on peut juger du degré de culture et d'élévation d'un peuple par ses dieux, on le juge mieux encore par les rêves qu'il bâtit sur la vie future. C'est là que les instincts se dévoilent et que le caractère se met à nu. Les Grecs,

1. Oiseaux-mouches.
2. Sahagun, liv. VI, ch. XXI, traduction du docteur Jourdanet et de R. Siméon.

amis de l'éloquence et du beau, se promenaient philosophant sous de magnifiques portiques ; le sauvage adorateur d'Odin, rêvant de combats, buvait l'hydromel, servi par de belles filles, dans le crâne de ses ennemis ; les Arabes s'endorment, ivres de voluptés, sur les genoux des houris ; le Peau-Rouge passera l'éternité dans les terrains de chasse, à la poursuite des ours, des cerfs et des bufalos, enrichissant chaque jour sa ceinture de scalps nouveaux ; l'Australien, mourant de faim et de soif sur la terre, n'imaginera qu'un ciel de bombance où il pourra boire et manger tout son content.

Mais le Toltec, dans ses rêveries d'outre-tombe, n'a que des aspirations de l'ordre le plus pur ; il n'entrevoit ni débauches cruelles, ni voluptés malsaines ; il n'aspire qu'à la vie tranquille et qu'au doux repos, au milieu des maïs frais, de la verdure et des fleurs, qu'il aima toujours avec passion ; ses jardins étaient les plus beaux du monde ; son paradis, c'est un printemps éternel. Et puis, quelle charmante philosophie ! Pour lui, l'enfant ne saurait être coupable, et les dieux les plus terribles ne le voient que d'un œil clément. S'il meurt, c'est pour être appelé près d'eux sans épreuves et sans prières ; les bras divins lui sont ouverts ; puis il se changera en l'un de ces ravissants oiseaux-mouches pour aller vivre dans les jardins célestes du parfum des fleurs.

Où trouver de plus gracieuses images ?

Voilà un peuple civilisateur par excellence.

De la philosophie passons au roman ; Veytia nous conte l'invention du pulque : l'histoire du Noé américain vaut la peine d'être racontée, et, quoique plaçant l'anecdote beaucoup trop tard à notre avis, le chroniqueur nous dévoile un autre côté de l'histoire tolteque. C'était sous le règne de Tecpancaltzin, fils et successeur de Mitl, en 1049, et selon Clavigero de 1024 à 1030 ; mais les dates ne font rien à l'affaire.

Un jour, le roi reposait dans son palais, quand on vint l'avertir que l'un des principaux seigneurs de sa cour, nommé Papantzin, demandait à lui parler. Il le fit introduire sur-le-champ, et celui-ci se présenta suivi de sa fille, âgée de quinze ans, appelée Xochitl (fleur) : elle était d'une grande beauté, vêtue et ornée suivant l'usage, et elle portait à la main une petite corbeille contenant quelques présents comestibles, et entre autres un pot de liqueur d'agavé, liqueur que Papantzin venait de composer ; il l'apportait donc à son souverain, se servant de sa fille pour la lui présenter, bien loin de se douter qu'il en pourrait résulter d'aussi graves événements.

« Le roi goûta fort la nouvelle boisson, mais plus encore la main qui la lui portait, et, ayant exprimé à Papantzin, avec les démonstrations les plus vives, combien ce présent lui était agréable, il le pria de vouloir bien lui envoyer de temps en temps de sa nouvelle liqueur, mais sans pour cela prendre la peine de venir lui-même ; qu'il en chargeât seulement sa fille, accompagnée de quelque servante.

« Papantzin accueillit cette demande du roi comme une nouvelle faveur, et peu de jours après il envoya Xochitl au palais, la faisant suivre de sa nourrice, matrone des plus respectables. On avertit le roi de sa venue et il ordonna qu'on la fît entrer seule, laissant la duègne aux soins de ses officiers, qui avaient ordre de la distraire et de lui offrir quelques bijoux d'or, des étoffes de plume et de coton, la priant de vouloir bien attendre que sa maîtresse vînt la rejoindre pour la reconduire chez elle. Les officiers remplirent les ordres dont ils étaient chargés, pendant que le roi recevait Xochitl avec les démonstrations d'un cœur vraiment épris et laissant échapper de ses regards la flamme qui déjà le dévorait : puis, déposant toute étiquette et toute dignité, accompagnements habituels de la majesté des rois, il lui dit qu'il estimait hautement son présent, mais qu'il lui était d'autant plus précieux, qu'il lui fournissait l'occasion d'exprimer à l'aimable donatrice la flamme amou-

reuse dont il brûlait depuis l'instant qu'il l'avait aperçue ; et il continua son discours avec la faconde qui lui était naturelle, et, débordant de passion, s'efforça de conquérir l'affection de Xochitl (nous sommes en plein moyen âge).

« Elle répondit courtoisement, appréciant l'honneur que le roi voulait bien lui faire, mais se refusant à ses caresses et plus encore à ses détestables desseins. Le roi, voyant ses supplications sans effet, se résolut à employer les menaces et la violence, et parvint par cet indigne moyen à vaincre la résistance de la jeune fille.

« Maître de l'honneur de Xochitl, mais non satisfait et moins encore assouvi, et semblable à quelque hydropique d'autant plus assoiffé qu'il boit davantage, il appela ses hommes de confiance et, leur remettant Xochitl, il ordonna qu'on la conduisît, dans le plus grand secret et avec tous les égards dus à la majesté royale, au palais de Palpan, maison de campagne des rois, entourée de vastes et de beaux jardins. *C'était une espèce de château ou de forteresse édifiée sur une colline à petite distance de la cour, entourée de murailles épaisses et n'ayant qu'une seule porte.* »

N'est-ce point là le Palpan où j'ai fait mes fouilles, et ne serait-ce point la maison de campagne des rois et la retraite de Xochitl que j'aurais découverte?

« Ce fut là que les serviteurs du roi conduisirent la belle Xochitl, et, selon les ordres reçus, ils y mirent des gardes pour empêcher que non seulement elle pût sortir, pas plus que les gens destinés à sa garde, mais encore que personne n'y pénétrât jamais.

« Aussitôt que Xochitl fut partie, le roi renvoya la nourrice, lui recommandant de dire à Papantzin qu'en raison de la haute estime en laquelle il le tenait et en reconnaissance de ses présents, il avait résolu de se charger de l'éducation de sa fille et qu'il l'avait confiée aux soins de matrones expérimentées qui lui enseigneraient toutes sortes de talents, qui, joints à sa grande beauté, en feraient la personne la plus accomplie de la cour ; qu'il n'eût donc point à s'inquiéter de son absence, et qu'un jour son plaisir serait doublé, de la retrouver toute confite en grâces et aimables qualités ; que, de plus, tous les frais de cette éducation seraient à la charge du prince, conséquence naturelle de la naissance de Xochitl, comme de la grandeur du roi qui le désirait.

« La vieille servante partit en larmes, et la consternation fut grande en la demeure de Papantzin ; mais la haute idée qu'il avait de son souverain ne lui permit pas de soupçonner ses desseins criminels, et, d'un autre côté, la manière dont il semblait le récompenser lui paraissait aussi neuve qu'extraordinaire. Il se trouvait dans cette étrange perplexité, quand les officiers du roi lui apportèrent la nouvelle que Sa Majesté venait de lui accorder à perpétuité la seigneurie de nombreux villages pour lui et ses descendants. Cette nouvelle, au lieu de raviver ses doutes, le tranquillisa soudainement.

« Le vieux brave accepta cette grâce comme un effet de la magnanimité du monarque, qui, à l'exemple de son père, daignait récompenser de minces services par de grandes faveurs. Papantzin s'en alla donc immédiatement remercier le roi, mais sans lui dissimuler la douleur qu'il éprouvait de l'absence de sa fille, son unique enfant, sa seule consolation.

« Pendant ce temps, Xochitl vivait au Palpan, entourée de nombreux serviteurs, avec tout le luxe et l'appareil d'une véritable reine. Le roi la visitait souvent, sous prétexte de se reposer dans ses jardins, mais sans autre compagnie que les confidents dépositaires de son secret. A quelque temps de là, Xochitl s'aperçut qu'elle était mère ; elle en fit part au roi, dont l'affection grandit encore et dont les soins se multiplièrent. En l'année 1051, marquée Ce-Acatl (premier Roseau) dans le calendrier toltèque, Xochitl mit au jour un bel enfant, que son père baptisa du nom de Meconetzin, « le fils du maguey, ou de l'agavé », en souvenir de la coupe de pulque que lui avait apportée la mère et qui fut l'origine de son

UN ROI INDIEN, D'APRÈS CLAVIGERO, LE MANUSCRIT RAMIREZ ET LE PÈRE DURAN.

amour pour elle. Plus tard, ce prince s'appela Topiltzin, ce qui veut dire « le Justicier », et c'est sous ce nom qu'il est connu dans l'histoire[1]. »

Suivent les recherches du père, qui sous un déguisement finit par pénétrer dans le Palpan et retrouver sa fille ; la rencontre douloureuse de Papantzin et de Xochitl, l'entrevue orageuse du vassal et du souverain, et la promesse de Tecpancaltzin d'épouser sa maîtresse et de reconnaître l'enfant pour son héritier aussitôt que le ciel l'aurait rendu veuf. La reine mourut en effet, et le prince remplit toutes ses promesses.

Il faut remarquer qu'en ces temps-là la polygamie n'était point tolérée, pas plus que le concubinat, et que la loi punissait rigoureusement quiconque manquait à la foi conjugale, sans que la qualité ou le rang du coupable pût le soustraire au châtiment ; et c'est pourquoi Tecpancaltzin prit de telles précautions pour cacher sa faute ; du reste l'avenir montra les conséquences terribles que devait entraîner cette faute du monarque. En effet, malgré le mariage de la mère et la reconnaissance du fils comme héritier, cette aventure amoureuse fut le précurseur des calamités qui tombèrent plus tard sur l'empire toltèque. Plusieurs des grands personnages du royaume n'avaient pas vu sans jalousie l'avènement du fils et de la mère, et parmi ceux-ci trois des plus puissants feudataires, seigneurs de la grande nation des Hueytlapanecas et parents rapprochés du roi. Le plus puissant d'entre eux, Huéhuétzin, se croyait des droits à la couronne de Tula en cas d'extinction de la descendance légitime, et il s'était allié avec les deux autres, seigneurs de vastes territoires sur la côte sud et dans le nord jusque par delà Jalisco, et descendants de ces populations que les Toltecs avaient laissées derrière eux pendant leurs pérégrinations[2]. Ce furent justement ces populations, conduites par les chefs dont nous parle Veytia, qui détruisirent l'empire toltèque.

Ce fut en 1097, nous dit Veytia, que commencèrent les calamités qui mirent fin au royaume toltèque : pluies diluviennes, inondations et tempêtes, sécheresses, gelées terribles, sauterelles, famine et peste, suivies d'une guerre d'extermination qui dura trois ans ; voilà le bilan de cette époque terrible.

Les trois feudataires alliés de la côte sud l'emportèrent malgré la résistance désespérée des Toltecs, et la nation, vaincue et décimée, se dispersa, une partie se dirigeant par la côte sud (la branche de Toluca et de Cuernavaca), l'autre partie par la côte nord (c'est la branche de Tula, Teotihuacan), pour aller fonder des établissements à Tehuantepec et le Guatemala d'une part, au Goatzacoalco, au Tabasco et à Campêche de l'autre. Quant au petit nombre de ceux qui restèrent dans leur patrie dévastée, ils se fixèrent pour la plupart à Cholula, à Chapultepec et à Culhuacan[3].

Ixtlilxochitl place ce même événement en 1008.

« Après leur défaite, les Toltecs, comme je l'ai avancé, se mirent en marche par la côte sud et la côte nord pour aller *civiliser* le Tehuantepec et le Guatemala d'un côté, le Goatzacoalco, le Tabasco et Campêche, le *Yucatan* de l'autre. Ils avaient inventé la cuirasse de coton, de longues lances et des javelots et des massues couvertes de clous de fer, de cuivre et d'or. Ils avaient aussi une monnaie de cuivre ; il n'y a pas longtemps que les gens de Tutupec ont abandonné cette monnaie. Après l'émigration de la nation, seize cents Toltecs se groupèrent à Culhuacan, et, mêlés aux familles princières chichimèques, ils formèrent la souche de la grande famille des rois de Texcoco[4]. » Clavigero, lui, nous donne comme date de 1031 à 1050. « Les misérables restes de cette nation, espérant se soustraire à tant de malheurs,

1. Mariano Veytia, t. Ier, ch. XXIX.
2. Veytia, t. Ier, ch. XXXIII.
3. *Id. ibid.*
4. Ixtlilxochitl, relations, Kingsborough, t. IX, p. 332 et 333.

cherchèrent un remède dans la fuite. Quelques-uns se dirigèrent vers Onohualco ou Yucatan, les autres poussèrent jusqu'au Guatemala, et quelques familles restèrent dans le royaume de Tula, éparses dans la grande vallée, où depuis se fonda Mexico, et à Cholula, à Tlaximaloyan et autres endroits. Au nombre des restants se trouvaient les deux princes fils de Topiltzin, dont les descendants s'allièrent plus tard aux familles royales de Texcoco, de Mexico et de Culhuacan [1]. »

Enfin Torquemada nous dit, sans indiquer d'époque :

« Et voyant ces Toltecs, que leurs maux étaient sans remède et que leurs calamités croissaient, ils crurent le diable, qui leur conseillait de fuir et de quitter les lieux qu'ils habitaient, et qu'il les conduirait dans des lieux où ils passeraient leur vie en repos ; et le plus certain était de suivre cet avis, et ils l'acceptèrent comme bon et, abandonnant le pays, ils s'en allèrent sous sa conduite, les uns à *la partie nord* (c'est bien la Huaxteca où se trouvent des monuments), les autres à l'orient, Tabasco, Campêche, Yucatan et Guatemala, selon que le démontrent les histoires acolhuas, qui sont figurées en caractères, au moyen desquels ces naturels les écrivaient [2]. »

Nous pensons que les citations ci-dessus, qu'on pourrait multiplier, paraîtront suffisantes pour établir que les Toltecs émigrèrent dans le sud par les rivages des deux océans et que les civilisations de l'Amérique du centre sont toltèques, aussi bien sur le golfe du Mexique que sur la côte du Pacifique.

Ces citations nous prouvent aussi que les Toltecs n'ont existé comme nation que dans la période de leur premier empire ; à partir de leur défaite, ils n'existèrent plus que comme civilisateurs dans les provinces de l'Amérique centrale, et leurs restes, épars sur les hauts plateaux, joueront le même rôle dans l'Anahuac. Voilà pourquoi nous trouverons tant de ressemblances entre la civilisation acolhua et les civilisations de l'Amérique du centre.

Nous terminerons ce chapitre en disant quelques mots des Chichimèques, qui peuplèrent la vallée après la disparition des Toltecs. Leur empereur Xolotl, qui s'était établi à Tenayuca, à l'ouest du lac de Texcoco, envoya quatre chefs principaux, accompagnés chacun d'une troupe de ses gens, pour explorer le pays aux quatre points cardinaux. Ces émissaires restèrent quatre années en route et revinrent à Tenayuca, la cour chichimèque, en 1124. Ils rendirent compte à l'empereur du résultat de leur mission et lui dirent qu'ils avaient trouvé des gens de la nation toltèque, non seulement dans le centre de leur ancien royaume, mais la plus grande partie dans des provinces éloignées, où ils avaient formé de *grands établissements*, comme à Tehuantepec, Guatemala, Tecocotlan et Goatzacoalco (Tabasco).

De Teotihuacan, Nopaltzin, le fils de Xolotl, envoie également des émissaires, qui, après avoir parcouru la contrée, signalèrent cinq endroits différents où ils avaient rencontré quelques Toltecs avec leurs serviteurs, qui leur contèrent les misères et les souffrances qu'ils avaient subies et leur dirent que dans d'autres lieux se trouvaient encore quelques-uns de leurs concitoyens, mais que le corps de la nation avait émigré au loin par le *sud* et par le *couchant*.

Dans la vallée de Mexico, Culhuacan était l'endroit où s'étaient groupées le plus grand nombre des familles toltèques, quelques-unes à Chapultepec et à Cholula, familles de prêtres, hommes et femmes de la première noblesse, auxquelles s'était mélangée une partie de la nation olmèque [3]. Les plus anciens palais de Tabasco ne pourraient donc dater, d'après cette citation, que du commencement du douzième siècle.

Cette civilisation, sauf les influences de la race conquise et du milieu, allait donc se

1. Clavigero, t. Ier, liv. II, p. 54.
2. Torquemada, *Monarquia indiana*, t. Ier, liv. Ier, ch. XIV.
3. Mariano Veytia, t. II, ch. II et III.

développer parallèlement à celle des hauts plateaux. Déjà vers l'an 1231, la petite cour toltèque de Culhuacan brillait d'un éclat qui rappelait l'ancienne splendeur de Tula; Achitometl, le roi qui venait de mourir, avait provoqué la renaissance des arts et des sciences dont ses ancêtres avaient été les initiateurs, et qui depuis leur chute étaient tombés dans le plus profond oubli. Mais Achitometl avait mis tous ses soins à les faire refleurir, et il réussit à faire de son royaume un centre éclairé, une école dont les connaissances rayonnèrent plus tard sur la barbarie native des Chichimèques.

Ce fut à l'exemple de ce petit peuple que Nopaltzin, le successeur de Xolotl, força ses sujets à abandonner les grottes que plusieurs d'entre eux habitaient encore, pour se bâtir des maisons et se réunir en villages. Il voulut qu'ils s'appliquassent à l'agriculture et qu'ils se nourrissent de viandes cuites; il eut soin de faire venir à sa cour, comme dans ses principales villes, des maîtres qui enseignassent l'art du joaillier, du lapidaire et autres arts que cultivaient ses voisins policés. Il prodigua les récompenses aux artistes, comme à ceux qui se livraient à l'astrologie judiciaire, à l'étude de l'histoire par les peintures et les hiéroglyphes, et à ceux qui apprenaient à déchiffrer les anciens manuscrits [1].

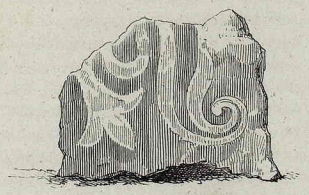
Est-il possible de mieux prouver l'influence et la vulgarisation de l'industrie et des arts toltèques chez les populations sauvages et primitives de l'Amérique?

Enfin Veytia termine sa relation par une affirmation des plus précieuses pour nous, au sujet des renseignements si catégoriques qu'il nous a donnés sur les Toltecs.

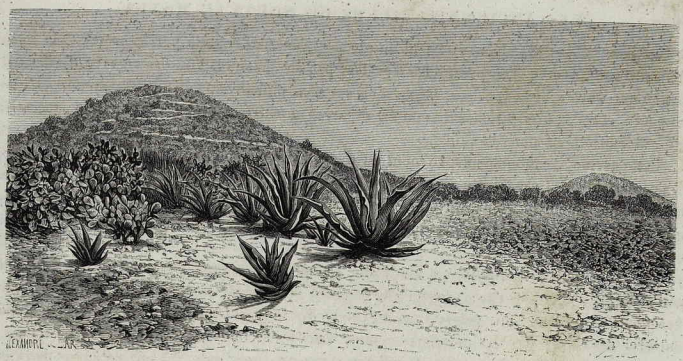
Il dit : « Parmi les documents que je possède pour composer mon ouvrage, j'en ai de fort nombreux qui traitent des Mexicains. J'ai compris leurs peintures et leurs cartes, et, quoiqu'ils les aient classées avec méthode en ce qui concerne les événements postérieurs à leur arrivée et à leur établissement dans la vallée, il n'en est plus de même pour ce qui concerne leurs antiquités, leur origine comme leurs pérégrinations; car, pour cette époque, *leurs documents sont plus obscurs et plus rares que ceux de l'histoire toltèque* [2]. »

Nous sommes éclairés, je suppose, et je poursuis mon voyage. Allons à Teotihuacan.

1. Mariano Veytia, t. II, ch. x.
2. Mariano Veytia, t. II, ch. xii.



PEINTURE MURALE D'UNE MAISON TOLTÈQUE. (Voyez p. 82.)



PYRAMIDES DU SOLEIL ET DE LA LUNE A TEOTIHUACAN.

CHAPITRE SEPTIÈME

TEOTIHUACAN

Teotihuacan, ancienne ville toltèque. — Citations. — Civilisation prétoltèque? — Parallèle entre les pyramides d'Égypte et les pyramides de Teotihuacan. — Aspect général des ruines. — Couches de ciment. — Tlateles et pyramides. — Idoles et masques. — Description de Torquemada. — Village de San Martin. — Pulque et mezcal. — Village de San Juan de Teotihuacan.

Il est difficile de rien dire de bien nouveau sur Teotihuacan; sa proximité de Mexico a fait d'une visite aux ruines une véritable partie de plaisir; on a multiplié les publications à ce sujet, et tous les historiens se sont extasiés sur la grandeur de ses pyramides et sur l'immensité de ses ruines. Nous avons vu que, du temps de la domination toltèque, Teotihuacan était la ville la plus importante de l'empire, et que les souverains de Tula étaient jaloux de sa prospérité. Cette ville succomba, comme la capitale, sous les coups des envahisseurs, fut détruite comme elle, rebâtie et repeuplée plus tard par Xolotl, l'empereur chichimèque, conservant sous le nouveau règne sa prépondérance d'autrefois.

Teotihuacan était bien une ville toltèque, et c'est l'opinion de Torquemada, de Veytia et autres historiens; mes fouilles sont venues démontrer que la disposition des palais de la ville offrait à peu près la même ordonnance que ceux de Tula; Clavigero nous dit: « Les fameux temples de Teotihuacan existent encore à trois milles au nord de ce village et à plus de vingt milles de Mexico (environ 30 kilomètres). Ces vastes édifices, qui servirent de modèles aux autres temples du pays, étaient consacrés, l'un au Soleil, l'autre à la Lune, qui étaient représentés par deux idoles d'une grandeur énorme, faites de pierre et couvertes d'or. Celle du Soleil avait une grande concavité sur la poitrine, dans laquelle se trouvait une image de la planète en or fin. Les conquérants s'emparèrent du métal, et les idoles furent mises en pièces par ordre de Zumarraga, le premier évêque de Mexico.

Cela nous prouve que temples et palais étaient au moins en partie debout à l'époque de

la conquête, et que les idoles y étaient en place et vénérées comme par le passé. Cela nous démontrerait aussi que ces pyramides n'avaient pas été détruites lors des guerres d'extermination que nous avons rappelées, parce qu'il est bien difficile de détruire des monuments de ce genre, et qu'en tout cas elles avaient été réparées ou entretenues par les pouvoirs successifs qui s'étaient établis dans la vallée.

Cette forme de monuments, ce nom de pyramide a frappé l'imagination des voyageurs et des écrivains, et avec cette disposition inhérente à l'esprit humain de saisir les moindres ressemblances pour les comparer entre elles, nombre d'auteurs ont voulu voir dans ces pyramides des monuments semblables aux pyramides d'Égypte et se sont efforcés d'en tirer des conséquences fausses.

En Amérique, la pyramide est une forme typique et générale employée du nord au sud soit pour le temple, et elle s'appelle alors *teocalli* (la maison de Dieu), soit pour servir de base aux temples et aux palais : en Égypte, elles ne sont que des tombeaux. On a pu enterrer des corps dans les premières comme dans les secondes, et l'on a trouvé des chambres mortuaires dans la pyramide de Cholula, sans que pour cela il y eût entre les deux la moindre analogie.

Nous savons par Lepsius et Mariette que la pyramide, tombe en Égypte, était un noyau devant renfermer le corps du souverain, noyau s'épaississant chaque année par enveloppes successives, de manière à former un monument plus considérable si le roi vivait plus longtemps, de sorte que les trois grandes pyramides, celles de Chéops, Chéphren et Mycérinus, répondent à des règnes de près de soixante ans, ce qui a favorisé leur développement, chaque roi régnant tenant à laisser à la postérité une haute idée de sa puissance. Les rois qui régnèrent peu d'années n'eurent pas le temps d'élever des monuments aussi considérables. Or les pyramides au Mexique, Teotihuacan, Cholula, etc., n'appartiennent qu'à une même époque, furent bâties sur un seul plan, sans enveloppes comme les précédentes et d'un seul jet, mélange de pierres et de boue soutenu par des murs de refend, comme on peut s'en assurer dans leur construction.

L'architecture civile et religieuse, en Amérique et en Égypte, diffère totalement : en Égypte, on bâtissait les palais en bois ; en Amérique, on les bâtissait en pierre. Chez l'Égyptien, le temple était énorme, gigantesque ; chez l'Américain, il était petit, et primitivement n'était qu'un simple autel. Le temple dominait chez le premier, le palais chez le second. Rien de semblable, nul rapprochement entre ces deux civilisations, que ceux des mêmes besoins issus des mêmes milieux, des mêmes époques, et qu'on rencontre chez tous les peuples.

On a également parlé de la civilisation préincassique, et l'on avait le droit de supposer une civilisation prétoltèque, l'existence de la première semblant devoir entraîner celle de la seconde.

Eh bien, ce qui ferait douter de la seconde, c'est que la première, dans un climat conservateur par excellence, n'a laissé que peu de traces, tandis que l'autre, dans un climat dévorant, a laissé des villes entières avec des monuments entiers.

C'est que, pour la première, les peuples qui lui ont succédé se sont servis des matériaux et des restes existants pour les fondations de leurs monuments, comme à Cuzco, tandis que, pour la seconde, les monuments auraient été simplement réhabités par les nouveaux venus.

C'est que, pour la première, les fondations, murailles véritablement cyclopéennes, ne ressemblent en rien aux édifices qu'elles supportaient, et que nous ne trouvons dans la seconde que des monuments semblables et ne paraissant appartenir qu'à une même civilisation ; à moins qu'on ne veuille considérer comme prétoltèques les ruines du nord, des

Casas Grandes à Mexico, mais qui ne seraient alors que les restes des édifices construits par les tribus nahuas dans leur marche vers le sud.

On peut ajouter qu'au Pérou on ne rencontre aucun bois de construction ayant appartenu à cette ancienne civilisation, tandis que, dans tous les temples et palais de l'Amérique du centre, ces bois de construction, sculptés ou non, abondent et ne sauraient, sous un tel climat, selon les appréciations les plus autorisées, remonter à plus de six ou huit siècles. En tout cas, les deux civilisations auraient été, d'après leurs restes, fort différentes ou très modifiées dans l'Amérique du Sud et tout à fait semblables dans l'Amérique du Nord. Pour nous, nous n'avons rien trouvé d'applicable à une civilisation prétoltèque. Passons à Teotihuacan.

Les ruines de Teotihuacan se trouvent à 30 kilomètres environ de Mexico au nord, sur le chemin de fer de Vera-Cruz. On n'a point, comme à Tula, d'incertitude sur le véritable emplacement de la ville, et l'immensité des débris l'indique à première vue.

Le voyageur est guidé dans ses recherches par les silhouettes élevées de deux pyramides situées au nord des ruines. C'est de ce côté que nous nous dirigeons.

De la gare du chemin de fer on aperçoit aussi dans le sud quelques monticules qui prouveraient que la ville s'étendait autrefois jusqu'au pied du cerro Matlacinga, qui ferme la vallée de ce côté, tandis qu'elle se dirigeait au nord sur une ligne de près de 5 kilomètres.

Nous partons sous la conduite d'un Indien et nous enfilons à sa suite des sentiers bordés de débris ; nous atteignons bientôt un immense bloc de terre formant un carré de 600 mètres de côté et qu'on désigne sous le nom de Citadelle.

C'est un quadrilatère composé de quatre énormes chaussées de 6 mètres de hauteur, de 80 mètres d'épaisseur, sur lesquelles s'élèvent quinze pyramides; vers le milieu, une autre chaussée plus étroite, coupée d'une pyramide plus haute que les autres, unit les murailles du nord et du sud. C'est un travail gigantesque. Nous avons cru reconnaître là un immense jeu de paume; c'est la forme qu'on lui donne généralement, mais dans des proportions beaucoup plus grandes. Si ce n'était pas un jeu de paume, c'était probablement un lieu destiné à certaines cérémonies publiques, mais point une citadelle. Un peu plus loin, nous traversons une rivière aux bords abrupts, sans eau l'été, torrent à la saison des pluies; dans son lit se trouve une couche d'obsidiennes roulées qui devaient servir de matrices aux millions de rasoirs en usage chez tous les peuples de l'Anahuac. Je brise plusieurs de ces cailloux et j'en remarque de trois espèces : les uns sont d'un vert transparent, comme un beau vert de bouteille ; les autres opaques, et le reste est gris cendré.

En gravissant le bord opposé de la rivière, nous trouvons les couches de ciment qui formaient le pavé de la ville ; il y a par endroits trois couches superposées, qui sont de même origine et de même formation, malgré les assertions de certains auteurs. Ce sont les mêmes qu'à Tula, où nous avons trouvé ces couches également superposées, quelquefois jusqu'à cinq; la composition du ciment dans les deux villes est identique ; à Tula, on pourrait les expliquer comme travaux de consolidation, d'autant que nous ne les trouvâmes superposées que sur la déclivité de la colline; à Teotihuacan, plusieurs fois détruite selon l'histoire, on pourrait les attribuer à chaque nouvel occupant, qui, plutôt que de nettoyer le terrain, se contentait de rétablir au-dessus des décombres aplanis une nouvelle couche de ce ciment, que nous rencontrerons partout, du nord au sud, employé pour les routes comme pour le sol des palais. Cette supposition est d'autant plus probable que dans les couches de terre qui séparent les couches de ciment, on rencontre une foule de fragments de poterie. N'est-ce point le cas pour toute ville où de nouveaux occupants se sont succédé, et ne voyons-nous pas à Rome, par exemple, les monuments anciens séparés des monuments nouveaux

par d'épaisses couches de terre, sans que pour cela un long espace de temps sépare les uns des autres? Et cela n'est-il pas plus naturel que de supposer, comme un auteur moderne, Gumesindo Mendoza, que ces plaques de ciment étaient séparées par des couches d'humus amassées par le temps, ce qui aurait prêté aux premiers travaux une antiquité ridicule. Du reste, l'auteur n'avait qu'à examiner cet humus formé de débris, et il eût été éclairé. Des traces d'édifices, bancs et murailles, s'avancent jusqu'à la rivière et en surplombent la base. On voit qu'au temps où la ville était habitée, cette rivière était moins large qu'aujourd'hui, qu'elle devait être canalisée et que des ponts en reliaient les rives.

Plus nous avançons vers le nord, plus les amoncellements se massent et se multiplient. Ce n'est bientôt plus qu'un amas gigantesque sans solution de continuité : amas de débris sans rien qui dénonce un édifice, son usage ou sa forme; pierres taillées gisant au milieu d'un chaos de cailloux et de terre, fragments de poteries émiettés comme des poussières d'homme, et parfois une arête de muraille cimentée s'élevant de quelques pouces comme l'ossement fossile d'un mastodonte. Impossible d'imaginer un tel spectacle de désolation, un effacement aussi complet. Obliquant à droite, nous arrivons au milieu de petits champs cultivés, que les Indiens arrachent à la rapacité des ruines, pauvres champs pierreux, aux maigres moissons, compensant à grand'peine un labeur terrible. Ces champs forment cuvette au milieu des monticules et sont semés de poteries de toutes couleurs, de masques et de figurines de toutes formes: dieux lares, ex-voto, petites idoles, grains de collier, fragments de coupes, haches de pierre, etc.; plus nous approchons de la pyramide du Soleil, plus ces débris abondent; on peut dire que le sol en est formé. Nous recueillîmes une collection nombreuse et fort belle de reliques indiennes.

Nous atteignons bientôt la pyramide du Soleil, qui s'élève abruptement de la plaine comme une excroissance volcanique; elle a 232 mètres de base sur 65 de hauteur; chacune de ses faces regarde un point cardinal, mais elle est inexactement orientée.

La pyramide était divisée en quatre esplanades, espacées à des hauteurs à peu près égales; c'était le type général de ce genre de monuments; la pyramide du grand temple de Mexico avait aussi quatre étages, et dans les pyramides de l'Amérique du centre on en compte jusqu'à dix; mais toute trace d'escalier a disparu.

Le corps de la pyramide se compose de pierres volcaniques reliées par de la terre végétale. La masse était soutenue par d'épais murs de refend, plaqués de fortes couches de ciment. Ces murs s'entre-croisent dans l'intérieur.

L'inclinaison de la pyramide est de 31 à 36 degrés dans les débris; elle est de 47 degrés sur toutes les couches de ciment qui formaient autrefois le revêtement de la surface entière. Cette couche est très épaisse et parfaitement conservée en maints endroits; elle était recouverte d'un stuc blanc d'un poli brillant, comme devaient l'être les demeures et les palais.

L'ascension de la pyramide est pénible, surtout avec le soleil de plomb qui nous accable, mais, quand on arrive sur le plateau qui la surmonte, et où se trouvait la statue du Soleil plaquée de lames d'or, on a sous les yeux un spectacle grandiose. On peut juger alors de l'immensité des ruines: — au nord, la pyramide de la Lune et la grande voie des Morts, *Mihotli*, bordée de tumuli et semée de tombes, et, sur un diamètre de 6 kilomètres carrés, la multitude de débris, plateaux et pyramides, *tlateles*, marquant l'emplacement des palais et des demeures; on en comptait, dit-on, plus de 20 000; — au delà, une ceinture de montagnes volcaniques aux teintes bleuâtres et aux lignes sévères; — à l'est, le village de San Martin, et à l'ouest celui de San Juan; — au sud, la crête blanche de l'Iztaccihuatl se détachant au-dessus des collines de Matlacinga; — au sud-ouest, le regard embrasse Texcoco, le lac et la grande vallée de Mexico, pour aller se perdre dans les lointains de la Cordillère.

Évoquez par l'imagination cette ville morte ; reconstruisez ces demeures, ces temples et ces pyramides, avec leur revêtement de stuc blanc et rose resplendissant au soleil ; entourez ces édifices de jardins verdoyants reliés entre eux par ces belles routes en ciment rouge, sous le ciel le plus bleu du monde : vous aurez un heurté de tons violents, une prodigalité de couleurs, un ensemble éblouissant qui vous fera comprendre la description que Torquemada nous a donnée de cette ville étrange :

« Tous ces temples et palais, dit-il, et toutes ces maisons qui les avoisinaient étaient parfaitement bâtis de chaux blanche et polie ; à les voir de loin, on éprouvait un immense plaisir à les admirer. Les ruelles, les rues et les places étaient de ciment peint et poli, et

ROUTE A SAN MARTIN.

elles étaient si belles, si propres et si brillantes, qu'il paraissait impossible que des mains humaines les eussent pu construire et que des pieds humains eussent osé les fouler !

« Et cela est si vrai, qu'en dehors de toute exagération on peut me croire, parce que, en dehors de ce que d'autres m'ont certifié, j'ai vu moi-même certaines ruines qui étaient la preuve de tout ce que j'ai dit ; et parmi les temples il y avait des arbres, des fleurs, des jardins et des parterres superbes et parfumés pour le service et l'ornement de ces temples. »

Cela prouve que les ruines ne sont point aussi anciennes qu'on veut bien le dire, et qu'il y avait alors une végétation brillante, de l'eau, de la fécondité.

Mais la journée s'avance ; il est midi, la faim nous talonne et nous allons au plus près, à San Martin, au nord, et toujours au travers de ruines, où souvent nous foulons les chaussées

anciennes. Ruines sur ruines ; nous trouvons d'assez vastes constructions sans toits, aux murailles dégradées, mais solides encore. Ce sont les maisons des premiers Espagnols qui vinrent s'établir dans ces lieux après la conquête. Leurs demeures ont moins duré que les monuments qu'ils détruisirent. Les nouveaux venus avaient cependant imité les anciens dans leur manière de bâtir, se servant de pierres et de boue mélangées, recouvertes de ciment. Au milieu des cours et de ces intérieurs ouverts, les Indiens actuels ont installé leurs cases, *jacales*, tanières immondes, bâties de broussailles et de débris, et couvertes de feuilles d'aloès. Ces cabanes ont à peine 2 mètres carrés ; on n'y pénètre qu'en se courbant et l'on ne pourrait s'y tenir debout. C'est là que gisent amoncelés, brûlés l'été, gelés l'hiver, des groupes de malheureux suant misère, et quelle misère ! Pour toute nourriture, ces pauvres gens ont des haricots noirs assaisonnés de piment et la tortille de maïs, et souvent, bien souvent, me disent-ils, cette nourriture même leur manque.

Les Indiens ont généralement beaucoup d'enfants, dont ils perdent plus de la moitié, faute de soins. Quel est leur salaire ? Ils gagnent deux réaux, 1 fr. 25 par jour ! Comment nourrir cinq, six et huit personnes avec cela ? Aussi quels vêtements ! je n'en parlerai pas ; ce sont d'immondes guenilles, les mêmes pour toutes saisons, et qui laissent le corps à la merci des intempéries.

Je pénètre dans l'un de ces jacales et je n'y vois ni meubles ni ustensiles : c'est un simple abri où les malheureux s'étendent sur la terre battue. Dans quelques-uns, les plus riches sans doute, je remarque des images de piété d'Épinal, suspendues aux branchages avec des épines d'aloès. Au dehors, en plein air, se trouve le *metate*, pierre à moudre le grain, et devant lequel l'Indienne agenouillée se livre du matin au soir à la confection des *tortillas*.

« Mais, dis-je à ces Indiens, pourquoi ne profitez-vous pas des murailles debout ? En les couvrant, vous pourriez en faire une habitation convenable, où vos femmes et vos enfants seraient à l'abri.

— Ah ! señor, nous n'avons pas de bois.

— Mais il y a des arbres dans les environs.

— Ah ! señor, il faudrait les acheter, et nous n'avons pas d'argent.

— Unissez-vous, disais-je encore ; car vous pourriez vivre trois et quatre familles dans ces grandes maisons. » Mais s'unir ! l'association ! ils n'ont aucune idée de cette force. Ils croupissent dans l'ignorance et la misère ; c'est une tradition qu'ils acceptent de père en fils et qu'ils accepteront longtemps encore.

Je quittai ces pauvres gens en leur distribuant quelques réaux pour boire à notre santé une cruche de pulque, car, s'il est moins renommé que celui d'Apam, il est excellent à San Martin, et les plants de magueyes (agavé ou aloès) y atteignent un développement formidable ; j'en ai vu de 20 pieds de diamètre ; les grandes feuilles charnues avaient 3 mètres de longueur, et l'on m'affirma que certaines plantes fournissaient plus de 600 litres de liquide.

Voici comment on extrait le jus de la plante et comment on fabrique ce vin singulier : au moment où l'agavé est sur le point de fleurir en développant la tige gigantesque qui porte ses fleurs en ombelle, c'est-à-dire au bout de cinq ans, on arrache le cône de feuilles serrées qui forme le centre de la plante, et l'on y creuse un trou ; la sève qui remplit les feuilles descend dans ce trou, et chaque jour un Indien muni d'une longue calebasse et d'une outre en peau de bouc pénètre au travers des feuilles et vient aspirer au moyen de sa calebasse le liquide qui s'y est amassé, puis le dépose dans l'outre ; il va de l'une à l'autre plante, et, quand son outre est pleine, il en vide le contenu dans un réservoir ouvert formé d'une peau de bœuf tendue sur quatre piquets ; la fermentation s'opère, on mêle au liquide certains amers, et la liqueur est livrée au public. (Voyez page 59.)

ÉGLISE DE SAN JUAN DE TEOTIHUACAN.

Quant au mezcal, espèce d'eau-de-vie, fort goûtée au Mexique, c'est encore d'une espèce d'agavé qu'on le tire ; cette plante est plus petite, de la forme d'un gros chou ; on fait macérer feuilles et racines, et, après fermentation, on distille, en ajoutant, dans certains cas, une tête de veau, ce qui donne le *mezcal cabecita*, ou bien des blancs de poulet pour en faire le *mezcal pechuga ;* ce dernier passe pour le plus fin, et les plus renommés de ces cognacs indiens viennent de Jalisco.

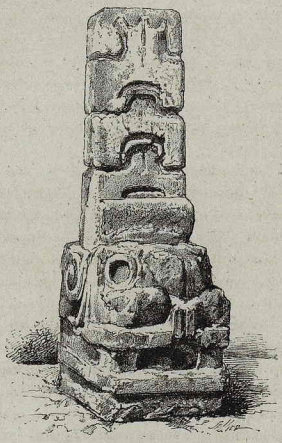
Le village de San Martin, où nous arrivons, est situé dans l'endroit le plus sec de la vallée ; on y voit, comme végétation, de maigres poivriers et des figuiers de Barbarie, puis, formant haies dans ses chemins poudreux, des *organos*, cactus qui s'élèvent d'un jet, de 15 à 20 pieds de haut et poussent en ligne serrée, formant une muraille infranchissable ; c'est la seule curiosité du village, et cette végétation singulière donne à San Martin un cachet tout particulier ; mais ce cachet ne nous suffit pas et nous arrivons sur la place, où s'élève une petite église bâtarde, sans avoir rencontré de fonda où nous puissions reposer nos membres et satisfaire nos estomacs affamés. Les pulquerias ou cabarets ne manquent point cependant, et déjà nous avons pénétré chez trois d'entre eux, mais sans y rien trouver de ce qu'il nous fallait. L'heure était passée, disait-on ; nulle provision, point de viande, pas un œuf ; du pain, oui ; et nous allions faire contre fortune bon cœur, lorsque des cris terribles retentirent au loin. Nous prêtons une oreille anxieuse ; c'est, me dit mon compagnon, un porc qu'on nous égorge ; allons de ce côté, le salut est là, et, guidés par les cris, nous y allons. Le malheureux égorgé faisait un bruit d'enfer, quand il se tut tout à coup, nous laissant là déroutés. Mais un citadin bienveillant nous guide, car le sacrifice d'un porc au village est un gros événement, et l'on connaît d'avance le jour de la cérémonie, le nom du propriétaire et celui de l'exécuteur. Quand nous arrivâmes, le pauvre était écartelé ; dix minutes plus tard, il était débité, et nous emportions comme dépouilles opimes un magnifique quartier, qu'en compagnie de notre guide nous dévorâmes en gloutons.

Encore que dans le même pays chaque village possède ici une physionomie propre, celui où nous allons nous établir, à 5 kilomètres au delà, de l'autre côté des ruines, ne ressemble en rien au village de San Martin. San Juan de Teotihuacan, ainsi qu'on le nomme, était, avant l'établissement du chemin de fer, un lieu de repos pour les nombreux convois de mules qui se rendaient à Mexico : il en passait là chaque jour plus de deux mille ; aussi le village avait de grandes *corrales*, d'immenses *mesones*, où s'entassaient pêle-mêle bourriquets, mules et chevaux ; c'était une vaste auberge où du matin au soir on entendait le claquement de mains des tortilleras, où l'air était saturé de l'âcre senteur des ragoûts pimentés mêlés à l'odeur fadasse du tlachique. Le pulque y coulait à flots, et le chinguerite et l'eau-de-vie de canne éveillaient la galanterie des arrieros, qui s'épandaient en compliments à l'adresse des maritornes, ou bien en jurons retentissants adressés à leurs rivaux comme à leurs mules indociles.

La ligne de fer a passé, San Juan a vécu. Rien de plus triste que sa place déserte semée de mauves arborescentes et plantée de quatre eucalyptus mourants ; rien de plus lamentable que ses tiendas silencieuses et ses habitations à fenêtres closes qui ne s'entr'ouvrent que rarement, au passage d'une troupe d'ânes pelés ou de quelques voyageurs égarés comme nous dans sa solitude. Et cependant, comme contraste à San Martin où tout est sec, l'eau coule à flots à San Juan ; des sources abondantes jaillissent de toutes parts, et la partie occidentale du village est couverte de vieux cyprès, de grands peupliers et d'une végétation luxuriante. J'y trouve de jolis points de vue le long de la grande allée qui conduit à l'église, et cette église même, au milieu de la verdure qui l'entoure, est une des plus belles qui se puissent voir. Le clocher, avec sa base peinte en treillis et ses trois ordres de colonnes superposées, ferait la gloire d'une ville de province ; il est élégant, léger, de proportions

harmonieuses, charmant, et je n'en connais point d'aussi remarquable dans le reste de la république.

C'est à San Juan que nous nous installons. Du reste, le voyageur ne doit pas y espérer de confort; la forêt, qui n'est pas un bon gîte, est souvent préférable au meson de village. A San Juan, point d'hôtel; une cour bordée de chambres nues, pavées de briques, où chacun a le droit de s'étendre à son aise; pas un meuble, pas une chaise, aucun ustensile quelconque. Vous voulez dormir, la terre est là; vous laver, allez au puits; vous avez faim, il y a une fonda sur la place, et nous y allons. Le bonhomme qui la tient, gros métis à la panse rebondie, se met en quatre pour nous donner de sa cuisine une idée favorable; il combine, transforme, invente et fait si bien, que nous mangeons par reconnaissance plutôt que par goût, et qu'il se croit un grand chef. D'un autre côté, ma troupe d'Indiens fut organisée en quelques heures, grâce à l'obligeance de la municipalité, et le lendemain même je mettais mes hommes à l'ouvrage.



BORNE OU COLONNE VOTIVE A TEOTIHUACAN.

RUINES D'UN PALAIS A TEOTIHUACAN

CHAPITRE HUITIÈME

TEOTIHUACAN (*Suite.*)

Un cimetière sur une place de combats de taureaux. — Carrières et souterrains. — Explorations. — Fouilles. — Un palais toltèque à Teotihuacan. — Fourmis archéologues. — Tombeaux anciens. — Pierre tombale toltèque.

Une partie du village est certainement bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville, témoin les couches de ciment dont je retrouvai les traces ; je résolus donc d'y tenter la fortune, avant de m'engager dans le cœur même des ruines qu'il fallait d'abord étudier.

J'eus l'idée singulière de m'attaquer à une petite place voisine de la grande et sur laquelle on donnait des combats de taureaux. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs? je ne saurais le dire, mais je réussis.

Les Indiens, divisés en escouades, ouvrirent quatre tranchées, qui devaient se rejoindre au milieu de la place. Les deux au sud ne nous donnèrent que des fragments, mais les deux autres amenèrent les résultats les plus satisfaisants. De ce côté, en effet, nous trouvâmes une douzaine de sépultures d'enfants et cinq ou six d'hommes; j'en juge par les vases et autres objets trouvés, car les ossements, qui tombent en poussière, ne m'apprennent rien.

Ici les vases se rapprochent, pour certains d'entre eux, de ceux de Tula ; ils sont rares et généralement faits d'une terre noire, et quelques-uns avec dessins en creux. Ils sont grands et mesurent de $0^m,15$ à $0^m,20$ dans le fond, sur $0^m,08$ à $0^m,10$ de hauteur, avec bords évasés.

C'est près de ces vases que nous trouvons des traces de squelettes ; squelettes et vases nous disent assez que nous sommes en présence de morts vulgaires, puisque les riches et les grands avaient des tombes spéciales et qu'on brûlait leurs cadavres. Le plus souvent, les vases sont par couple ; malheureusement ils sont si vieux, le sol est si dur, qu'il fait corps avec le vase même, et que, malgré toutes nos précautions, tous nos soins, creusant la terre en l'enlevant avec des poignards, ils se brisent et tombent en pièces. Je n'en pus conserver que quelques-uns.

Les cadavres étaient en un tel état qu'il était impossible de distinguer la position dans laquelle le mort avait été placé; on le trouvait généralement de 0m,30 à 0m,60 et à 1 mètre de profondeur.

Pour les enfants, ils étaient ensevelis dans des espèces de vases ronds à bords perpendiculaires. J'en ai trouvé deux, presque entiers, dont la boîte crânienne, mince comme une feuille de papier, se mit en poussière quand je la touchai. J'ai déterré ce même jour une assez grande quantité de petites figures en terre cuite, un masque fort beau, très artistique, d'un modèle parfait, une hache, quelques petits pots, dont l'un à côtes et d'une forme heureuse, une foule de petites pierres rondes, véritables billes, qui n'étaient que des jouets d'enfants enterrés avec les petits cadavres; nous en trouverons d'autres plus tard, et beaucoup plus importants; nous trouvâmes aussi quantité de couteaux d'obsidienne, les plus beaux, les plus élégants, les plus légers que j'aie jamais vus. J'ai également recueilli des pièces d'ardoises rondes qui servaient peut-être de monnaie, des bezotes, des têtes de flèche et nombre de feuilles de mica qui se trouvent dans toutes les tombes[1]. Mêlés aux ossements humains, on remarquait des os du chien comestible, le *techichi*, comme à Tula, et des restes d'oiseaux, vivres et provisions que l'on enterrait avec le défunt pour son grand voyage dans l'autre monde. En somme, nous récoltâmes, tant ici que dans les ruines, une collection très remarquable de vases, de figurines et de masques; on trouve en effet dans ces masques, qui reproduisent avec bonheur et quelquefois avec art les types des diverses races indiennes, des figures étranges qui semblent ne pas appartenir à l'Amérique; parmi les quelques spécimens que reproduit notre gravure, on peut remarquer un nègre avec sa bouche lippue, son nez écrasé, sa chevelure laineuse; on y voit une tête chinoise, et je possède des types de race blanche et des masques japonais. On y remarque des têtes à front fuyant comme les profils de Palenque, et d'autres à front droit comme des profils grecs. Les mâchoires sont orthognathes et prognathes, les figures glabres ou barbues; c'est un mélange extraordinaire qui prouve combien de races ont dû se mélanger ou se succéder sur ce vieux continent.

Mais je laisse mes Indiens achever, sous la surveillance d'Albert, les fouilles du cimetière, et, guidé par Marcelino, le chef de nos travailleurs, je vais de nouveau visiter les ruines, afin de choisir l'emplacement de la demeure ou du palais que nous devions exhumer.

Marcelino me fait prendre la route de Pachuca, afin de me faire visiter d'immenses souterrains qui avoisinent de ce côté le village de San Juan, et qui durent servir aux anciens, de carrières pour leurs matériaux et plus tard de catacombes. Ces souterrains, *cuevas*, comme les appellent les indigènes, sont situés à l'ouest et à un kilomètre et demi de la pyramide de la Lune, à mi-chemin du village. Le premier s'ouvre par une assez grande rotonde avec trois embranchements qui se dirigent en sens divers, formant entre eux des angles de 40 à 45 degrés; ce sont de petits tunnels étroits et bas, où souvent il faut se baisser pour pénétrer plus avant. Tout est fait de main d'homme. Les premiers explorateurs y rencontrèrent des ossements humains mêlés à des os de ruminants. Plus loin, à 100 mètres au delà, nous nous trouvons à l'entrée d'un autre souterrain, beaucoup plus grandiose que le premier, et nous enfilons une des galeries, où je marche près de dix minutes sans en apercevoir la fin; mon guide me dit avoir fait plus d'un kilomètre dans cette même galerie, et il prétend qu'elle conduit jusqu'à la pyramide du Soleil, à plus de 2 kilomètres au delà. Toute la contrée, ajoute-t-il, est remplie de *cuevas* de la même espèce. Le terrain est un conglomérat. Nous visitons également des salles immenses avec pendentifs d'un poids énorme, reposant miracu-

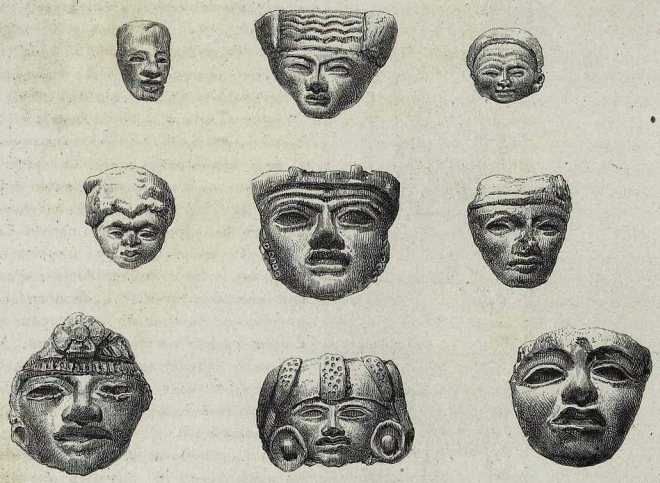
1. Dans l'Amérique du Nord, chez des Peaux-Rouges, dans l'Ohio par exemple, le mica avait une signification mystérieuse, et les plaques de mica servaient à recouvrir les ossements une fois réduits en poussière. C'est là un singulier rapprochement.

leusement sur des appuis d'une ténuité incroyable. Les habitants du village ont l'habitude d'y donner deux fois l'an des bals où se rend toute la population.

Dans ce grand souterrain, le conglomérat s'appuie sur une muraille calcaire, de sorte que les deux formations sont juxtaposées sans transition sur une ligne perpendiculaire, ce qui donne l'idée d'un soulèvement des plus curieux.

Aux environs de cette caverne se trouvent d'immenses blocs isolés de ces mêmes conglomérats, qui affectent les formes les plus bizarres et rappellent les terres brisées du Nebraska.

Un peu plus loin, nous arrivons à une autre cave, avec rotonde et puits au centre lui donnant jour, cave sur laquelle les légendes s'étendent en mille histoires de voleurs qui



TÊTES ET MASQUES EN TERRE CUITE TROUVÉS A TEOTIHUACAN.

précipitaient leurs victimes dans les puits après les avoir dépouillées. Là nous trouvons en effet de nombreux ossements humains, qu'on prétend être les restes des malheureux dont on nous conte la lamentable histoire. Ces ossements ne sont en somme que des ossements indiens, comme nous le démontre l'épaisseur des crânes.

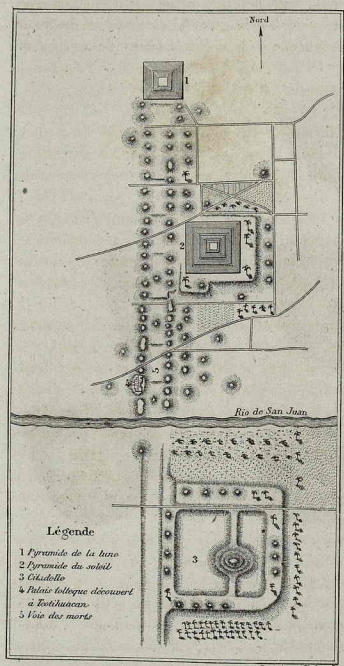
De là nous gagnons les ruines, où je vais chercher dans leur immensité une demeure qui puisse prouver que Teotihuacan est bien une ville toltèque comme Tula.

La besogne n'était point facile. Comment choisir dans cette multitude de monticules? Où m'arrêter? Pourquoi là plutôt qu'ailleurs? C'était une question de chance, et le hasard me servit; à moins que toutes ces demeures ne soient semblables, ce qui prouverait encore mieux ce que j'avance.

Après un examen minutieux, je m'arrêtai à la seconde éminence de terrain, au nord de la rivière, sur le bord de la grande voie des Morts. Des crêtes de murailles et de ciment, et certaines esplanades plus visibles là que partout ailleurs, m'avaient frappé; j'y amenai

les hommes sur-le-champ, et mes trente-cinq Indiens, encouragés et bien payés, firent merveille.

Nous procédâmes à Teotihuacan comme à Tula, enlevant les décombres jusqu'à rencontrer le plancher, suivant les murs, contournant les angles et les ouvertures, pendant que d'autres travailleurs enlevaient dans le milieu les détritus des appartements une fois découverts. Je tombai si bien, et le hasard me favorisa de telle sorte, que, lorsque l'ingénieur M. Perez Castro nous rejoignit trois jours après le commencement des travaux, alors que nous avions déjà mis au jour une dizaine de pièces faisant partie de l'habitation, il s'écria surpris : « Mais c'est notre palais de Tula ! »



Gravé par Erhard

PLAN DES PRINCIPALES RUINES DE TEOTIHUACAN.

En effet, c'était la même disposition : cour intérieure, appartements superposés à des niveaux différents, de 0 à 2^{m},55 et 3 mètres comme à Tula. Seulement, à Teotihuacan, les pièces étaient plus vastes, et dans la plupart il y avait des piliers. L'une de ces pièces est une immense salle de 15 mètres de côté, ce qui nous donne une superficie de 225 mètres carrés. Les murs, de près de 2 mètres d'épaisseur, en pierre et terre battue, doublés d'une couche de ciment de 0^{m},16, s'élèvent en talus jusqu'à une hauteur de 0^{m},95, pour se dresser ensuite perpendiculairement. Au milieu se trouvent six piliers, également à talus, de 0^{m},50, sur lesquels s'élevaient les colonnes en bois, pierres ou briques qui soutenaient le toit.

C'est évidemment un palais, et ce sont les appartements de réception que nous avons découverts. Les pièces d'habitation devaient se trouver sur les derrières, où les ruines se continuent ; mais nous sommes obligés de nous arrêter, car nous touchons à des terrains cultivés où les moissons seront bientôt mûres, et les propriétaires s'opposent à la continuation de nos fouilles.

Dans cette grande pièce, nous avons remarqué de petits anneaux de pierre enclavés dans les murs, semblables à ceux que nous trouvâmes plus tard dans le palais de Palenque. Autre trouvaille singulière : de chaque côté de l'entrée se trouvaient, également enclavées dans la muraille, deux petites dalles ou tablettes ayant dû servir de support, à quoi ? je le cherchais vainement. J'avais bien pensé qu'on pouvait y déposer les lumières destinées à éclairer la pièce le soir : mais j'abandonnai cette idée, sachant que les Indiens modernes n'employaient pour s'éclairer que de l'*ocoté*, petits morceaux de bois résineux, et les tablettes

étaient peintes et ne portaient aucune trace de cendre ou de fumée. J'avais bien rencontré dans mes fouilles certains objets en terre cuite qu'on aurait pu prendre pour des chandeliers, mais je rejetai cette idée loin de moi, quand je crus me souvenir que Sahagun nous avait parlé de chandelles ou de bougies. Je retrouvai effectivement le passage où l'auteur traitait la matière : « Le marchand de chandelles, dit-il, est obligé de savoir mettre la cire en bon état, la fondre, la blanchir, la laver, la cuire et, quand elle est bien fondue, la couler sur la mèche et la rouler entre deux tablettes. D'autre part, il doit savoir aussi combiner les choses de manière à enfermer une couche de cire noire avec sa mèche dans l'intérieur d'une couche de cire blanche (voilà une invention qui précède de beaucoup la nôtre pour le même objet). Il vend des chandelles blanches, jaunes ou foncées. Il en vend aussi de falsifiées et qui ont la mèche grossière; les unes sont fines et polies, et les autres sont rugueuses, » etc... Ma première supposition était probable [1].

Du reste, comme à Tula, planchers et murailles sont couverts d'une couche de mortier, stuc ou ciments d'une composition toujours la même, peinte en rouge pour les habitations ordinaires, mais décorées chez les riches de compositions à personnages dans le centre, avec bordures, comme dans nos tapis d'Aubusson. Les couleurs sont encore vives, et l'on y distingue le rouge, le jaune, le noir, le bleu et le blanc. On peut en voir quelques échantillons au Musée ethnographique du Trocadéro. Ces rencontres sont assez rares; mais combien de trésors ne mettrait-on pas au jour si l'on faisait des fouilles régulières et continues! Ce serait au gouvernement mexicain, le plus intéressé dans l'affaire, à entreprendre une telle besogne; mais il n'en a cure, comme nous le verrons tout à l'heure.

Pour le moment, je laisse mes hommes sous la direction du colonel Castro et m'engage de nouveau dans les ruines. C'est une immensité. La grande voie des morts est bordée, près de la pyramide de la Lune et sur une longueur de 200 à 300 mètres environ, des petits monticules appelés ici *tlateles*, que précède une enfilade de bancs en escaliers doublés de ciment, qui devaient servir de sièges aux spectateurs dans les cérémonies religieuses ou les fêtes publiques; à gauche, au milieu d'un monceau de ruines, se trouvent des piliers brisés, qu'on me dit avoir appartenu à un temple, et dont les énormes chapiteaux conservent encore quelques traces de sculpture. Plus loin, au pied de l'un des monticules et à l'entrée d'un souterrain, gît le bloc quadrangulaire dont le moulage se trouve dans la grande galerie du Trocadéro.

Ici comme à Tula, je ne suis pas seul à faire de l'archéologie, et l'on peut dire avec raison qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi... Les fourmis, en effet, se mêlent d'antiquités; j'avais déjà trouvé dans le périmètre de leurs nids une foule de fragments intéressants, obsidiennes travaillées, pierres fines, petites lames de couteau, perles de verre, etc., que ces intelligentes petites bêtes avaient extraits du sol pour creuser leurs galeries; arrivé sur le sommet de la pyramide de la Lune, je retrouvai mes petites ouvrières, et dans un de leurs nids je pus récolter, au moyen d'un crible fin, outre des fragments connus, une moitié de boucle d'oreille et une *boucle d'oreille entière* en obsidienne, toute petite et mince comme une feuille de papier. Cela n'est-il pas extraordinaire? C'est que nous foulons un sol formé de cinquante générations. Quant au verre, pas un de nos auteurs ne nous dit que les Indiens l'aient connu, et cependant ils mettaient des lunettes sur le nez de Tezcatlipoca, parce qu'*il devait voir toutes choses;* ils avaient donc une idée de l'optique, ou bien ces lunettes en papier qu'on rencontre du reste sur les manuscrits, les terres cuites et les bas-reliefs, n'étaient que des lunettes morales.

1. Bernardino de Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. X, ch. XXV, traduction du docteur Jourdanet et de R. Siméon.

Je rejoins mes travailleurs, car le déblayement du palais avance, et nous avons découvert à chaque extrémité du palais deux grandes dalles marquant l'entrée de deux tombes. Ces deux pierres tombales toltèques étaient les premières qu'on eût jamais mises au jour, et je considérais ma découverte comme très précieuse et très importante ; j'envoyai donc immédiatement un télégramme à mon ami Chavero et à Orozco y Berra, qui tous deux s'occupent tout spécialement d'archéologie américaine. Je pensais les voir accourir non seulement pour examiner les pierres tombales, mais pour visiter le palais toltèque, qui nous attirait de tous côtés une foule de visiteurs; mais le premier me répondit qu'il avait la colique, *dolor de barriga*, et le second, qu'il avait la migraine, *dolor de cabeza!* Eh bien, la plupart des auteurs mexicains modernes en sont là : ils ont parlé des monuments anciens d'après les voyageurs étrangers, par ouï-dire, mais combien ont jamais visité les ruines lointaines de leur pays? L'une des deux dalles masquait un souterrain à parois perpendiculaires, et l'autre, un caveau où l'on descendait par un escalier en bon état ; la besogne fut longue et dangereuse, car, pour l'une des tombes qui s'étendait sous le plancher de l'une des salles, il fallut démolir le mur de face, au milieu duquel nous découvrîmes un crâne entier. Dans les tombes mêmes, nous ne trouvons que des vases et des fragments de vases; vases plats dans le genre de ceux du cimetière de la place, mais dont l'un est rempli d'une substance grasse comme de la chair graisseuse brûlée et de morceaux d'étoffe calcinée, dont on voit encore la trame, le tout mélangé de perles en serpentine et de fragments d'os de chien et d'écureuil et de couteaux en obsidienne tordus par le feu. On enterrait en effet les morts avec leurs vêtements et avec des chiens qui devaient les guider et les défendre dans le lointain voyage. Sahagun nous dit :

« En arrivant devant le diable appelé *Mictlantecutli*, les morts lui faisaient offrande des papiers dont ils étaient porteurs, de fagots, de torches en pin et de roseaux parfumés, ainsi que de fil mal tordu de coton, un autre fil rouge, une manta, un *maxtli*, les jupons et les chemises. Toutes les nippes d'une femme défunte qui abandonnait ce monde étaient soigneusement enveloppées dès le moment de sa mort. Quatre-vingts jours après, on commençait à les brûler ; on renouvelait cette opération au bout d'un an, et l'on y revenait à la quatrième année pour terminer seulement alors les obsèques conformément à l'habitude ; car on prétendait que les offrandes faites dans ce monde au nom des défunts arrivaient à l'esprit *Mictlantecutli*. Au bout de quatre années, le mort sortait de ce premier séjour, pour se rendre aux neuf enfers, pour lesquels il y avait à traverser un fleuve très large. Sur ses bords vivaient et vaguaient des *chiens* dans des endroits où les défunts devaient faire la traversée en s'appuyant sur ces petites bêtes. On prétend que, lorsque le mort se présentait au bord du fleuve, son *chien* le regardait et, s'il reconnaissait son maître, il se lançait à l'eau et nageait pour se rendre à son côté et le transporter sur son dos à l'autre rive. C'est là la raison qui faisait que les indigènes de ce pays avaient l'habitude d'avoir et d'élever des petits *chiens*. On prétendait aussi que les *chiens* à poil blanc ou noir ne pouvaient ni nager ni traverser la rivière, attendu que le blanc disait : « Moi, je me suis lavé; » tandis que le *chien* noir disait de son côté : « Je me suis taché de noir, et c'est pour cela que je ne puis vous passer. » Il en résultait que seuls les *chiens* de couleur vermeille étaient aptes à se charger du soin de faire passer le fleuve aux morts. C'était à ce point de l'enfer, appelé *Chiconamictlan*, que c'en était fait à jamais des défunts [1]. »

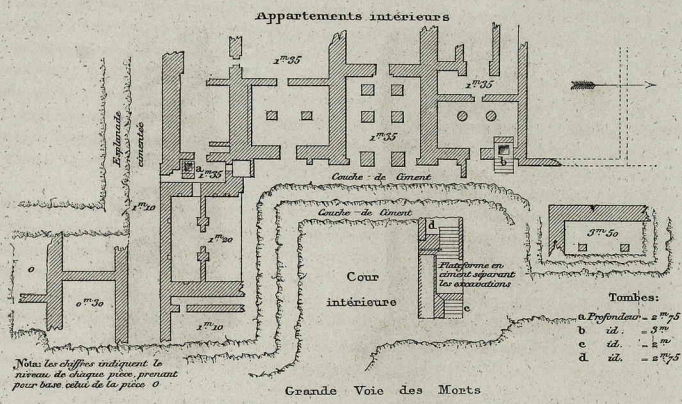
On rapporte aussi qu'après avoir enveloppé le défunt avec ses ornements de papier et autres

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, appendice au livre III, ch. 1er, traduction du docteur Jourdanet.

objets, *on tuait son chien*, et les deux ensemble étaient apportés en un lieu où le maître et le chien devaient être brûlés [1].

Le discours qu'on adressait au défunt est trop remarquable pour que nous en privions le lecteur ; il accuse une si haute conception de la vie et de la mort chez les Indiens, qu'on se prend à douter si cette philosophie était bien la leur, ou si l'auteur n'y mêle pas inconsciemment des reflets de la morale chrétienne. Le jour où quelqu'un mourait, homme, femme ou enfant, on adressait ces paroles au défunt étendu sur son lit avant de l'enterrer :

« Notre fils, vous en avez fini avec les souffrances et les fatigues de cette vie, il a plu à Notre-Seigneur de vous emporter parce que nous n'avons pas la vie éternelle en ce monde ; notre existence est comme un rayon de soleil. Il nous a été fait la grâce de nous connaître et de nous traiter les uns les autres dans cette vie. Actuellement, le dieu *Mictlantecutli*, autrement dit *Acolnauacatl* ou *Tzontemoc*, ainsi que la déesse *Mictecaciuatl*, vous a fait



PLAN DU PALAIS TOLTÈQUE A TEOTIHUACAN.

partager son séjour. Nous vous y suivrons tous, car c'est là notre destinée, et l'endroit est assez grand pour recevoir tout le monde. On n'entendra donc plus parler de vous. Voilà que vous êtes allé au parage des ténèbres qui n'a ni lumière ni fenêtre. Vous n'en sortirez jamais plus et vous n'avez pas à vous préoccuper de votre retour, puisque votre absence doit être éternelle. Vous laissez vos enfants, pauvres, orphelins, sans savoir comment ils finiront et de quelle manière ils supporteront les fatigues de la vie présente. Quant à nous, nous ne tarderons pas à aller vous rejoindre où vous serez. »

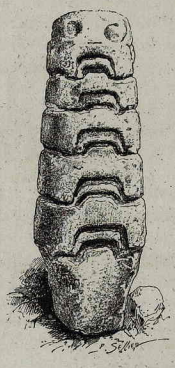
Après cela, ils s'adressaient au parent du défunt et lui disaient : « O fils ! prenez courage, n'en perdez point le boire et le manger ; que votre cœur se tranquillise. Que pouvons-nous contre la volonté et les actions divines ! Est-ce que cette mort est arrivée parce que quelqu'un nous veut du mal ou se moque de nous ? Non, certainement ; c'est bien Notre-

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, appendice au livre III, ch. Ier.

Seigneur qui a voulu que telle fût sa fin. Qui pourrait ajouter une heure, un jour à notre vie présente, en ce monde? Et puisqu'il en est ainsi, prenez patience, pour souffrir les déboires de cette existence. Que la maison où le défunt a vécu soit désormais solitaire et obscure, et n'ayez plus l'espoir de le revoir. Il ne convient point que vous vous abîmiez dans la pensée de l'orphelinat et de la pauvreté qui vous restent. Courage! Ne vous laissez pas abattre par la tristesse. Nous sommes venus ici pour vous rendre visite et vous consoler par ce peu de paroles, ainsi qu'il nous convient de le faire, à nous qui sommes des vieillards et des pères, après que Notre-Seigneur a emporté nos prédécesseurs plus vieux et plus anciens, qui savaient mieux que nous adresser des consolations à ceux qui étaient dans la tristesse. Nous finissons là notre allocution; restez en paix et adieu [1]! »

Revenons à nos pierres tombales; elles sont tout à fait semblables et mesurent 1m,33 de hauteur sur 1m,08 de large, avec une épaisseur de 0m,15; la face supérieure

PIERRE VOTIVE A TEOTIHUACAN.



PIERRE VOTIVE A TEOTIHUACAN.

est unie, mais, en la soulevant, nous trouvons la face inférieure couverte d'une sculpture en forme de croix; dans le milieu, comme motif principal, se trouvent quatre grosses larmes ou larges gouttes d'eau, tandis qu'un autre ornement, en forme de langue pointue, partant du bas de la dalle, remonte parallèlement aux gouttes d'eau. Ma première impression fut que nous avions là un souvenir du dieu Tlaloc, et je me disais que les Toltecs, étant de grands adorateurs de ce dieu, avaient voulu lui consacrer ce monument afin qu'il fût favorable au mort. Le docteur Hamy a développé cette même idée dans un mémoire lu à l'Académie des Sciences le 3 novembre 1882. Je suis heureux de m'être rencontré avec le savant ethnographe. J'ajoutais que l'ornement intérieur rappelait exactement un ornement du même genre, placé de la même manière dans le fameux bas-relief de la croix à Palenque. On peut dire en effet que les deux monuments s'appliquent à une même divinité, Tlaloc, le dieu de la pluie et de l'abondance. Mais, comme nos dalles de Teotihuacan sont

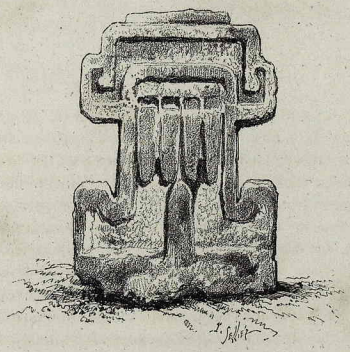
1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, appendice au livre III, ch. 1er.

beaucoup plus archaïques que les dalles sculptées de Palenque, nous avons le droit de les déclarer plus anciennes, et de faire procéder les secondes des premières. Tout nous le démontrera par la suite, et nous verrons le culte de Tlaloc et de Quetzalcoatl transporté par les Toltecs dans toutes leurs pérégrinations lointaines. Ces dalles ont donc une importance capitale pour établir la filiation des civilisations toltèques du Tabasco, Yucatan et autres lieux. Si l'on joint à cela les pierres votives ou monuments symboliques que nous trouvâmes dans certaines maisons du village et qu'on avait enlevées des ruines, nous aurons de nouveaux souvenirs qui pourront se comparer à certains monuments de Palenque comme aux stèles de Tikal et aux grandes idoles monolithes de Copan. Nous les donnons à la page 124.

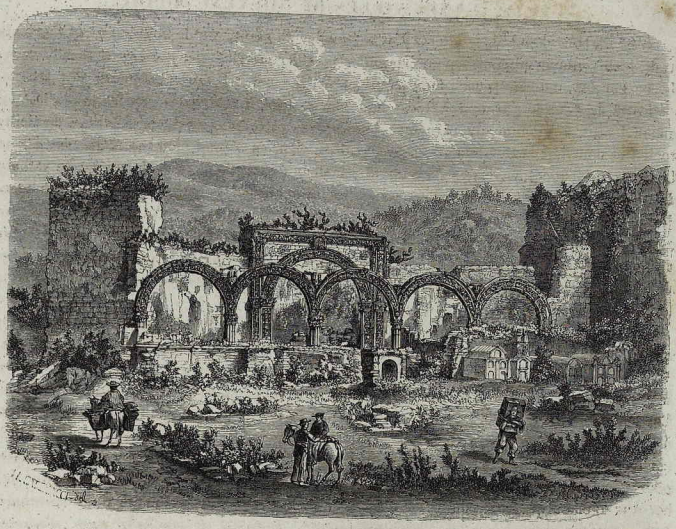
Le palais exhumé, je m'attaque à l'esplanade ou plutôt à la cour en gradin qui le précède du côté de la voie des morts, et ce que nous trouvons de constructions et de substructions est incroyable ; ce sont des murs à talus cimentés qui se croisent en tous sens, des escaliers conduisant à des esplanades qui se continuent dans les dessous de la pyramide et où nous rencontrons, comme dans les deux premières tombes, des ornements, des poteries et des débris : de sorte que la pyramide pourrait passer pour une véritable nécropole, sur laquelle des vivants établissaient leurs demeures.

En somme, notre campagne à Teotihuacan avait été tout aussi brillante qu'à Tula : le même heureux hasard nous avait favorisé, et le lecteur que ces choses intéressent pourra voir reproduits en relief, dans la galerie du palais du Trocadéro, les deux palais toltèques de Tula et de Teotihuacan, en même temps que l'une des deux belles pierres tombales dont nous venons de parler; l'autre, malgré mes avertissements multipliés à l'administration du Musée de Mexico, à qui je me fis honneur de l'offrir, resta dix-huit mois abandonnée dans une maison du village, exposée aux injures du temps et des hommes. Enfin M. Cumplido, l'éditeur du journal *El siglo diez y nueve*, la recueillit pour la remettre au Musée, qui la paya bel et bien 250 francs.

Nous allons poursuivre nos explorations dans les hauteurs de la sierra.



PIERRE TOMBALE TOLTÈQUE A TEOTIHUACAN.



RUINES DE TLALMANALCO. Voyez p. 129.)

CHAPITRE NEUVIÈME

EXPLORATION DES MONTAGNES

Pourquoi nous allons explorer la montagne. — Mes compagnons de route. — La gare de San Lazaro. — Santa Anita. Ayotla. — Tlalmanalco. — Tenango del Aire. — Amecameca. — Un village mal éclairé. — Les rateros. — Le Sacro-Monte. — Les volcaneros.

Nous allions explorer les montagnes pour y chercher des cimetières, car je me rappelais que vingt-trois ans auparavant j'y avais découvert certains indices d'une station funéraire. Je me trouvais alors près du volcan, au pied du pic du Moine, Pico del Fraile, qui est un éperon du Popocatepetl et qu'on appelle encore le Nombril, Ombligo del Fraile ; objectif en mains, je faisais une collection photographique des belles vues de la montagne, et, pendant que les Indiens installaient ma tente, je m'étais assis grattant la terre avec ma canne, quand, à ma grande surprise, j'aperçus un fragment de vase, puis un vase tout entier ; je me mis aussitôt à fouiller le sol avec mon poignard, et j'exhumai d'autres vases mêlés à des débris d'ossements humains. Absorbé par mes travaux photographiques, je m'inquiétai peu de ma découverte, qui plus tard me parut très importante. Je revenais donc à la montagne, avec l'espoir de retrouver le lieu en bon état et d'en extraire des objets intéressants. Mais je crois avoir oublié de présenter mes compagnons au lecteur ; mieux vaut tard que jamais et les voici.

C'est d'abord don Lorenzo Perez Castro, colonel du génie, que le gouvernement mexicain avait bien voulu m'adjoindre pour surveiller mes découvertes et s'associer à mes travaux. Je ne pouvais que me louer d'un pareil choix. Le colonel Castro, vétéran des guerres civiles et de l'empire, rompu à tous les climats, prêt à toutes les éventualités, était en même temps un homme du caractère le plus doux et le plus égal, un caballero de vieille roche, et nous nous entendîmes à merveille. Puis vient en second mon secrétaire, M. Albert Lemaire, un jeune topographe d'avenir, dessinateur de talent, plein de la meilleure volonté du monde, appelant de tous ses vœux les difficultés, les privations et les dangers de la campagne. Le troisième est Julien Diaz, notre serviteur, un Calino de la meilleure espèce, rempli d'un zèle infatigable, d'un dévouement absolu, mais d'une naïveté à remplir un recueil d'*ana;* il est suivi de d'Artagnan, nom bien trompeur, son inséparable, un chien de belle apparence, trop pacifique pour son emploi futur et d'une paresse rassurante pour les voleurs et le gibier.

Au moment de notre départ, on venait d'ouvrir une nouvelle ligne de chemin de fer qui doit relier Mexico à Morelos; cette ligne passe par Amecameca; c'est un trajet de 52 kilomètres, qu'on fait en trois ou quatre heures. L'embarcadère se trouve à San Lazaro, le *barrio*, le faubourg le plus pauvre, le plus misérable et le plus mal famé de Mexico. Cet embarcadère rappelle les villes d'Orient par la fureur avec laquelle, au départ comme à l'arrivée, les cargadores se précipitent sur les bagages des voyageurs. Il faut se défendre; car ils ont la main leste, et le pauvre Julien l'apprend à ses dépens; nous avons beau lutter pour empêcher le pillage, suivre nos hommes chargés des bagages, de la voiture aux bureaux d'embarquement, un colis manque à l'appel, et c'est la malle du domestique. J'étais furieux, mais lui point, et le malheureux, dépouillé de son petit avoir, n'adressa pas même un reproche à ses indélicats concitoyens; il s'en alla tranquillement, en roulant une cigarette, s'asseoir dans le wagon, sans plus s'inquiéter de la chose.

L'air de désolation de San Lazaro frappe d'autant plus que, non loin de là, en remontant le canal de Santa Anita, on rencontre de la verdure, de grands arbres, des maisons à portiques et des pulquerias où s'arrêtent pour se désaltérer les nombreux Indiens qui fréquentent les canaux et la lagune.

La machine siffle. En voiture! Nous partons. Il est trois heures. Le chemin de fer suit la grande chaussée par laquelle Cortez fit autrefois son entrée à Mexico; nous traversons une plaine marécageuse que borde un canal infect. Tout est désert, misérable, d'une tristesse indicible. Au temps des Aztecs, cette chaussée était plantée d'arbres; les eaux qui l'entouraient de toutes parts se sont retirées si loin, qu'on les aperçoit à peine; le lac, en s'éloignant, n'a laissé que des terres à croûte saline ou des flaques empestées. Que de belles villes cependant s'étageaient, selon les historiens, le long de cette grande voie! Villes aux monuments à murailles polies et brillantes comme de l'argent, aux tours élancées, villes reliées entre elles par mille et mille barques légères et par ces belles îles flottantes qu'on appelait Chinampas.

Sur notre droite, des Indiens pataugent dans l'eau bourbeuse et pêchent, armés d'un petit filet, des poissons blancs au goût fangeux. Pas un arbre, des roseaux et une route poudreuse. A gauche, nous laissons le Péñon et ses eaux sulfureuses; puis nous arrivons à Santa Marta. C'était jadis la tête de la chaussée, et nous allons bientôt quitter le bassin du lac autrefois si verdoyant, si animé, si vivant, aujourd'hui si bien mort qu'il ne ressuscitera jamais.

L'horreur des habitants pour toute verdure a fait de cette admirable vallée le pays le plus misérable. Ah! les malheureux qui n'aiment point les arbres!

Ce travail de vandale se poursuit encore chaque jour, et ces pitons volcaniques qui parsèment la vallée et lui prêtent une physionomie si extraordinaire et si pittoresque, ces pitons abrupts que j'ai connus couverts d'arbres, de pins sombres ou de chênes verts, sont aujourd'hui dénudés. La terre végétale, entraînée par les pluies, laisse à vif le roc volcanique, où ne croissent plus que les cactus épineux et les tristes opuntiums. Où s'arrêtera cette dévastation sacrilège? Où s'arrêtera-t-elle? alors que les locomotives privées de charbon n'auront pour s'alimenter que les bois de la montagne? Tout y passera, et les plus hautes cimes seront dénudées à leur tour.

Ce n'est qu'à partir d'Ayotla que le paysage prend une physionomie riante; quelques jardins, un bois d'oliviers, des champs d'aloès, d'interminables champs de maïs, s'étalent aux alentours; nous sommes à la saison des pluies, et la moisson se prépare; à droite, nous avons le lac de Chalco, dont nous longeons les bords, et nous arrivons à la Compañia en nous rapprochant des montagnes.

CANAL DE SANTA ANITA.

Sur la gauche, c'est le Rio Frio, témoin de tant d'attentats et de tant de vols. Autrefois j'y fus dévalisé avec mes compagnons de route, une diligence pleine, par deux galopins qu'on eût assommés d'une pichenette; mais c'était alors la mode de se laisser dépouiller sans mot dire : on craignait les compères cachés aux alentours.

Devant nous se dressent de plus en plus hautes les deux cimes neigeuses de l'Iztaccihuatl et du Popocatepetl.

Nous courons au milieu des champs de maïs mêlés de fèves aux jolies fleurs blanches; voici Temamatla, et la machine, geignante et essoufflée, atteint Tenango del Aire, ainsi nommé par suite des rudes coups de vent qui désolent parfois le village.

La ligne s'est écartée de l'ancienne route qui passait par Tlalmanalco; il y a là-bas de belles ruines que j'aurais aimé à revoir, de beaux arceaux sculptés, restes antiques d'un couvent dont la construction remonte aux premières années de la conquête et qui ne fut jamais achevé. Ces ruines se trouvent au centre du village, entourées de tombes et près de l'église moderne; elles se composent de tronçons de murailles précédés d'un portique formé de cinq arceaux, supportés par des colonnes légères; ces arceaux sont fouillés de sculptures comme un ivoire chinois, et l'on y reconnaît la main naïve de l'Indien brodant des motifs espagnols.

Le conducteur du train me raconte que, dans les tranchées creusées pour le passage de la voie, on a trouvé une foule d'antiquités, vases, statues, poteries de toutes formes et de toutes grandeurs, qui furent partagées entre les ingénieurs et les employés, et que pas une de ces reliques ne fut portée au Musée. N'est-il point regrettable

que tant de pièces précieuses soient entièrement perdues pour la science? Combien il serait facile au Mexique de réunir sans frais des collections magnifiques : car ce qui se passe sur cette ligne se passe sur toutes les autres, et dans les tranchées des voies en construction on trouve des antiquités. Le gouvernement n'aurait à introduire dans le cahier des charges qu'une clause, c'est que les entrepreneurs eussent à lui livrer toutes les reliques anciennes que les travaux mettraient au jour; mais il n'y a pas pensé.

Nous arrivons enfin à Amecameca, qu'annonce de loin le Sacro-Monte, belle colline couverte de grands arbres, et il était sept heures quand nous atteignîmes la gare; nous avions donc mis quatre heures à faire 52 kilomètres.

La nuit était venue, fort obscure, de sorte que nous enlevâmes nos bagages sans les examiner; mais, arrivé dans la maison où l'on nous avait offert asile, car il n'y a point d'hôtel, je m'aperçus que les deux serrures de ma malle étaient brisées. Je m'empressai de l'ouvrir : on m'avait enlevé 500 francs sur 1500 qu'elle contenait, et le tour s'était fait certainement dans le train ou dans les magasins, avant le départ de Mexico. Inutile de dire que je réclamai vainement, et que je dus encore m'estimer heureux qu'on m'eût fait la grâce de ne pas me dévaliser entièrement.

Le village d'Amecameca est situé à 200 mètres d'altitude au-dessus de Mexico; l'air y est frais, le climat sain; c'est un refuge où se retirent certains habitants de Mexico pendant les grandes chaleurs de l'été. Il y pleut beaucoup, et les moissons sont grandes et belles; des orages fréquents y détonent avec fureur : aussi les maisons ont-elles abandonné le toit plat, l'azotea des pays secs, pour adopter le toit à pente inclinée avec tuiles en bois, ce qui lui donne l'aspect d'un village alpestre.

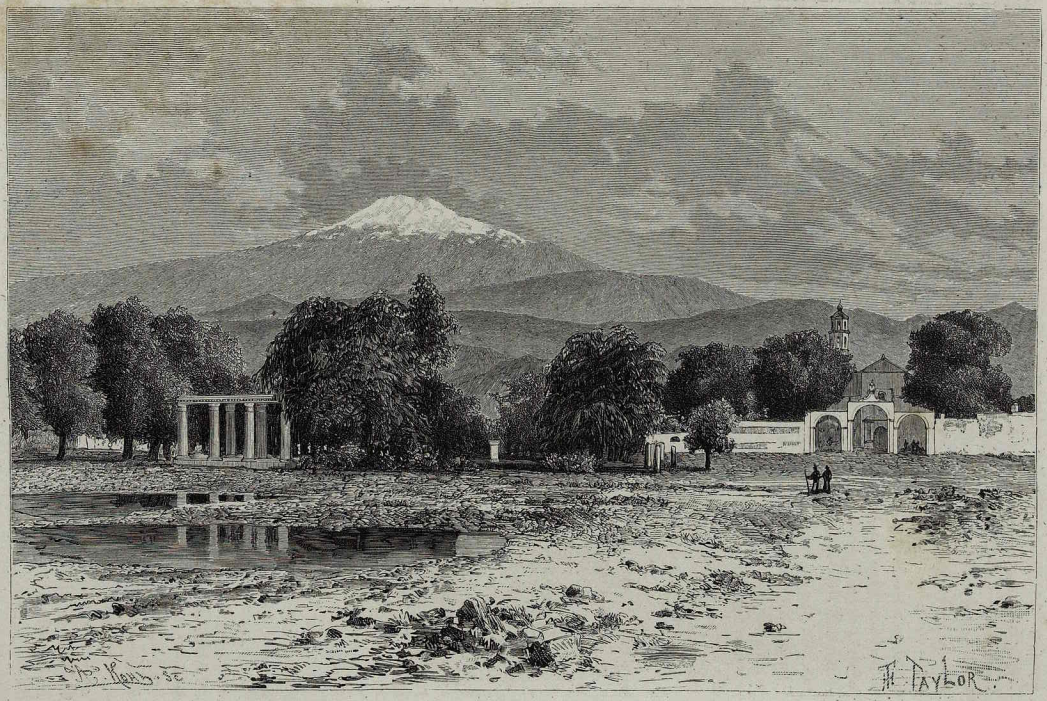
Le village, adossé aux deux plus belles montagnes de l'Anahuac, qui le bornent à l'orient, est un des mieux situés de la vallée. Au sud-est, le cône étincelant du Popocatepetl s'élance d'un jet à 5410 mètres de hauteur, tandis qu'en face, à l'est, l'Iztaccihuatl étend à 5000 mètres son long suaire de neige. Moins haute que son brillant et gigantesque rival, cette dernière montagne est plus pittoresque. Entourée de collines aux pentes capricieuses, de pics abrupts, de rocs géants et de profondes barrancas, les sept ou huit plans de hauteurs qui s'échelonnent à sa base lui font une ceinture multicolore d'une richesse de teinte merveilleuse.

Le matin, au lever du jour, la plaine est couverte de vapeurs blanches et diaphanes comme d'un voile de mariée, que percent les tiges élancées des maïs et les masses sombres des grands arbres. Les premières collines se revêtent d'une buée transparente qui les teint en vert bleuâtre; les plans éloignés passent du bleu foncé des barrancas au rose pâle des hauteurs, tandis qu'une épaisse ligne d'or frange la crête neigeuse de la montagne.

Le soir, les couchers de soleil sont splendides. Les taches noires des forêts, entrecoupées des plaines vertes et jaunes des cultures, jettent sur la montagne comme une immense robe de fauve; et quand les orages arrivent, courant à bride abattue sur ses flancs, et que les nuages se choquent, que les éclairs jaillissent, que les grands pics apparaissent par saccades au milieu du déchirement des nuées, on dirait des géants qui se noient et qui en efforts désespérés cherchent à briser le cercle humide qui les enserre.

Le matin, tout est calme, paix, silence, beauté; le soir, tout est bruit, colère, tourmente, lutte des éléments entre eux; matins et soirs forment d'admirables spectacles, que les contrastes font trouver plus beaux.

Le village d'Amecameca compte environ 1500 âmes, et la municipalité, voulant un jour se mettre au niveau des villes bien tenues, eut l'idée d'éclairer les rues. L'éclairage fut voté : non pas au gaz, cela n'appartient qu'aux capitales, mais au pétrole. On éleva



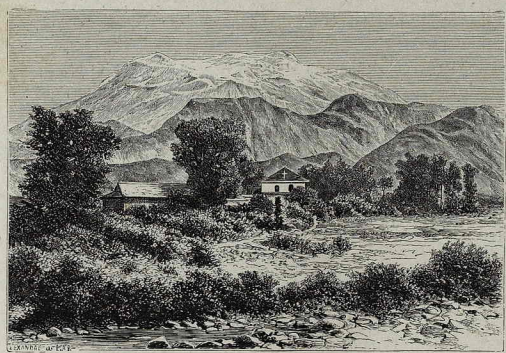
PLACE DU VILLAGE D'AMECAMECA.

des poteaux, les lampes furent hissées, et par une belle nuit sombre les habitants émerveillés purent se visiter sans lanternes.

Mais, hélas! la municipalité avait compté sans ses hôtes ou plutôt sans les *rateros*. Le lendemain, au réveil, les lampes avaient disparu. Chaque *ratero* s'était approvisionné au plus vite, et il n'y en eut pas pour tout le monde. Depuis lors il ne fut plus question d'éclairage et le village retomba dans son obscurité première.

Mais qu'est-ce qu'un *ratero?* Le ratero est un voleur. Il exploite les foules, et pénètre dans les maisons mal closes, où il se fournit de toutes choses utiles; il a maintes fois dévalisé les wagons du chemin de fer, passementeries, ferrures, tirants de fenêtre, si bien qu'on fut obligé de modifier le matériel. Il enlève chaque nuit une ou deux voies de bois à la station; il fait même disparaître des poutres de fort volume, dont il a probablement besoin pour ses bâtisses.

Le ratero court également la campagne, où il détourne bœufs et chevaux pour les vendre



HACIENDA DE TOMACOCO. (Voyez p. 134.)

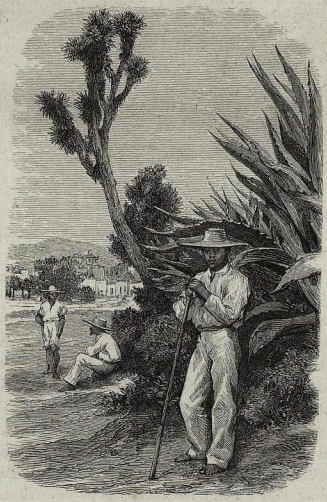
dans la province voisine; et l'on devine bien que lorsqu'il prévoit un beau coup à faire dans les défilés de la Cordillère, il sait pratiquer l'association, de manière à remporter une victoire facile; c'étaient des rateros qui avaient enlevé la valise de Julien et qui avaient si dextrement subtilisé mes 500 francs.

L'une des beautés d'Amecameca est une colline placée au centre du village, soulèvement volcanique, de forme irrégulière, à pentes rapides et d'une élévation de 100 mètres environ au-dessus de la vallée; on y jouit d'un panorama splendide, et les touristes de Mexico s'empressent à le visiter. Chose singulière, deux végétations tout à fait différentes se partagent la surface de la petite montagne; au nord-est et au nord, ce sont des cyprès; à l'est et au sud, des chênes verts; — ces arbres sont énormes et couverts de parasites. La colline renferme une grotte, dont un religieux s'empara aux premiers temps de la conquête pour en faire un ermitage; le saint homme ne pouvait mieux choisir. Il fit des miracles, sanctifia la montagne, qui depuis s'appela le Sacro-Monte, et l'on y éleva des chapelles et des églises, que visitent encore de nombreux pèlerins. Pour faciliter l'ascension, on construisit une belle route plantée de sabinos

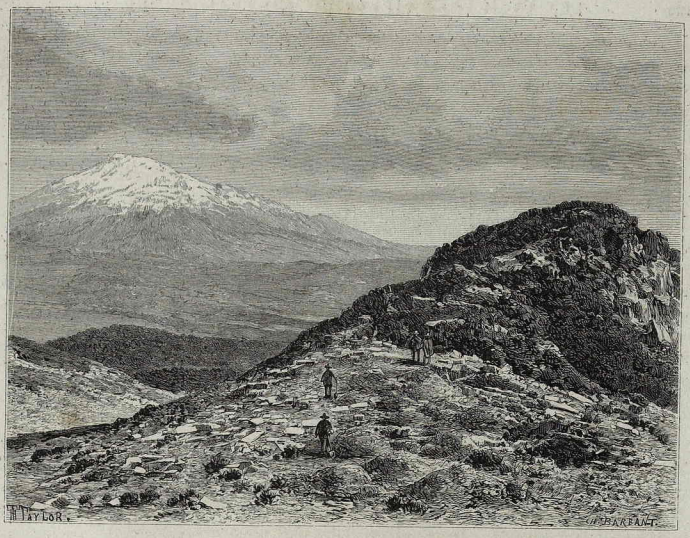
avec chemin de la croix et ses douze stations. Seulement on eut le tort d'établir un cimetière sur la plate-forme, cimetière fort habité, car chacun tient à être enterré en terre sainte. Les tombes sont plates, couvertes de ciment, et les Indiens, d'après une tradition qu'on ne peut m'expliquer, viennent y graver l'empreinte de leurs semelles, de leurs pieds nus et de leurs mains ; les tombes sont couvertes de ces dessins grossiers, et les branches des arbres aux alentours comme ceux qui bordent le chemin de la croix, sont ornés d'ex-voto les plus bizarres, petites croix, bouts de fil, morceaux d'étoffe de couleur, bouquets fanés, paquets de cheveux emmêlés, qui nous rappellent des ex-voto du même genre aux alentours des temples japonais.

Cependant nous étions dévorés d'impatience, le mauvais temps et de longs préparatifs nous retenaient au village ; il nous fallait des chevaux de selle et des mules de charge, il nous fallait surtout des hommes expérimentés, nous les eûmes enfin. Nous avions pour capitaine de nos travailleurs un Indien, chef de l'exploitation du soufre dans le cratère du volcan. Pendant vingt-huit ans il avait travaillé dans les hauteurs ; son frère était employé depuis trente ans dans la même exploitation, et les cinq autres Indiens, leurs camarades, comme eux *volcaneros*, vivaient également depuis longues années à une altitude variant de 4000 à 5400 mètres.

Donc nous voici en route, hommes et bêtes chargées. Nous avons pris le chemin de Tomacoco, nous revoyons la hacienda que maintes fois déjà nous avions visitée, et nous nous enfonçons bientôt dans les rudes sentiers de la montagne.



VOLCANEROS.



CIMETIÈRE DE TENENEPANCO. (Voyez p. 136.)

CHAPITRE DIXIÈME

CIMETIÈRES DE TENENEPANCO ET DE NAHUALAC

Le rancho de Tlamacas. — A la recherche d'une station funéraire. — Premières émotions. — La montée. — Tâtonnements. — Tenenepanco. — Notre installation. — Le tlacualero. — Les fouilles. — Cadavres et reliques. — Jouets d'enfants. — Une coupe merveilleuse. — Une cervelle bien conservée. — Grotte de Mispayantla. — Fouilles d'un tumulus à Amecameca. — Expédition à l'Iztaccihuatl. — Nahualac. — Nouveau cimetière.

Avec un bon cheval et une bonne selle, l'ascension du Popocatepetl est une partie de plaisir. Le chemin s'élève si rapide, que la vue, bornée d'abord à la jolie vallée d'Ameca, embrasse à chaque pas en avant un cercle plus étendu, et finit par embrasser le plateau tout entier.

L'air est vif, le soleil tolérable, la lumière éblouissante et, du haut de la ligne de faîte, que nous atteignons après trois heures de marche, nous pouvons admirer le plus beau panorama du monde : à droite et à gauche, les deux volcans; derrière nous la plaine de Puebla, et devant nous cette merveilleuse vallée de Mexico, ses pitons abrupts, ses lacs, ses villes et villages et sa belle ceinture de montagnes; l'air y est si pur, que pas un détail de l'immense tableau ne nous échappe, et nous restons plongés dans une muette admiration, que le guide vient interrompre pour nous dire que le temps presse et que le déjeuner nous attend à Tlamacas.

Le rancho de Tlamacas, où nous arrivons, ne nous offrait qu'une hospitalité des plus primitives ; c'était un vaste hangar ouvert de tous côtés, où pluie, vent et froidure pénétraient tour à tour. Il y avait cependant une cheminée et une table, et cela suffisait pour le moment, car nous avions apporté nos lits de camp.

C'est à Tlamacas que l'on épure le soufre tiré du cratère et qu'on le fond en pains pour le livrer au commerce.

Aussitôt les bagages arrivés, nous partons à la recherche de mon cimetière.

« Où voulez-vous aller ? me dit le chef des guides.

— Par là, » lui dis-je en lui désignant à l'ouest le pied du pic du Moine. Il nous précède et nous partons.

Nous avons 250 mètres à gravir sur une longueur de 2 kilomètres ; au lecteur cela peut paraître une simple promenade, une bagatelle. Eh bien ! cette montée dans le sable mouvant par 4000 mètres d'altitude est la chose la plus difficile du monde. Outre que chaque mouvement est une peine dans ces hauteurs, vous ne pouvez vous baisser sans étourdissements ; la gorge est sèche, la poitrine haletante, et tous les 20 mètres il faut se reposer. Quand nous arrivâmes sur la crête, au rocher de *Tenenepanco* [1], nous étions épuisés.

Le spectacle est magnifique et grandiose, mais l'inquiétude et l'impatience qui me dévoraient ne me laissaient point en admirer les beautés.

Mon cimetière ! mon cimetière ! — Les recherches commencèrent. Le petit plateau de Tenenepanco ne me semblait point étranger ; je croyais bien le reconnaître, mais je m'y trouvais dépaysé au milieu d'une foule de dalles jonchant le sol et que je n'avais jamais vues. Je montai donc plus haut, accompagné d'un Indien, et je fis ouvrir la terre en maints endroits ; le sol y était dur, compact, graveleux et semblait n'avoir jamais été remué.

Ce fut une vaine tentative que je renouvelai plus bas sans de meilleurs résultats. Je regagnai donc le premier plateau, où le vieil Indien avait assisté sans mot dire à mes expériences. Et voyez combien ces hommes sont peu communicatifs ! Le loup de montagne me connaissait ; il avait fait partie de mon expédition en 1857, avait été témoin de ma trouvaille et savait parfaitement ce que je cherchais ; mais il n'avait soufflé mot, et ce ne fut qu'à mon retour au rocher qu'il me dit :

« C'est là que vous avez autrefois trouvé des vases.

— Mais ces dalles n'étaient pas là ; d'où viennent-elles ?

— Des fouilles qu'on a pratiquées depuis.

— Alors, je suis berné, volé, dévalisé ! m'écriai-je, tant il me semblait que le cimetière m'appartenait.

— Peut-être, fit doucement le volcanero ; on a bien enlevé quelques charges de débris, mais il en doit rester encore.

— Ah ! les malheureux ! » pensai-je.

Et en examinant les lieux avec attention je découvris effectivement de nombreux *tepalcates*, fragments de vases, coupes et poteries diverses.

A demain donc ! nous verrons ce que les barbares m'ont bien voulu laisser ; et ce fut sur cette impression que nous descendîmes la montagne pour regagner Tlamacas.

Disons quelques mots de notre installation dans le rancho. Nos hommes couchaient autour d'un grand feu sous un hangar ouvert ; ils avaient pour lits des touffes d'herbe sèche et des paillassons ; c'est là que soir et matin ils préparaient leur manger, un peu de viande grillée sur la braise et l'éternelle tortille. Une forte goutte de mezcal terminait leur maigre repas.

1. *Tenenepanco* vient du mexicain *tenelt*, pierre, et *nenepanco*, qui se superpose. C'est un groupe de rochers du côté de l'est qui fait nommer ainsi cet endroit.

LE POPOCATEPETL ET LE PIC DU MOINE.

Malgré l'apparence, notre intérieur ne valait guère mieux et notre cuisine était pire. Notre hangar, quoique moins ouvert, l'était suffisamment pour laisser pénétrer la froidure. Les vents qui s'engouffraient par des fenêtres sans volets et par les mille fissures des cloisons disjointes nous coupaient la figure et nous causaient des éternuements sans fin. L'immense cheminée sans tuyau où nous brûlions des arbres entiers n'avait aucune action sur l'intérieur de la salle ; nous n'en retirions d'autre avantage que d'être asphyxiés par des nuages de fumée qui, planant au-dessus de nous, ne s'échappaient lentement que par les toits. Le matelas était en caoutchouc, et, à ces hauteurs et par le froid des nuits, nous avions cinq ou six degrés au-dessous de zéro, c'était un glaçon ; le moindre contact direct avec lui me réveillait subitement.

Quant à la nourriture, les vivres ne manquaient pas ; nous en avions en abondance, et si bien que d'Artagnan se bourrait de victuailles et engraissait à vue d'œil. Nous avions un Indien spécialement chargé du rôle de pourvoyeur, et cet homme, qu'on nomme un *tlacualero*, faisait deux fois par jour le voyage d'Amecameca, c'est-à-dire 15 lieues en chemin de montagne, pour aller chercher nos vivres et ceux de nos hommes. Il revenait toujours à heure fixe.

Mais ce n'est pas assez d'avoir des vivres, il faut savoir les préparer, et Julien, que j'avais engagé pour tout faire, ne savait rien faire du tout. Il avait été sacristain et avait servi la messe de la façon la plus honorable pour son caractère ; c'était sur les meilleures recommandations à ce sujet que je l'avais pris à mon service ; mais quel triste cuisinier ! les côtelettes et les biftecks n'étaient presque jamais que des rondins de charbon ; il transformait les haricots en cailloux, et il en était ainsi de tous nos mets. Nous prîmes donc le parti de faire notre cuisine nous-mêmes, et nous réduisîmes notre Calino au simple rôle de laveur de vaisselle.

Les nuits, très froides, étaient dures à supporter, mais les matins étaient resplendissants.

Nous nous levions au petit jour. Le soleil, d'abord invisible pour nous, dorait déjà la cime du volcan, d'où s'échappait une légère colonne de vapeur. On voyait le cône de neige passer d'un rose pâle au blanc le plus éblouissant, tandis que le pic du Moine, couvert du grésil de la nuit, se détachait en gris sur le bleu transparent du ciel. Toute la base laissée dans la pénombre s'éclairait progressivement, et les têtes des grands sapins noirs perdus dans l'obscurité s'enflammaient de mille feux.

A l'orient, la plaine de Puebla se déroulait devant nous avec tous ses détails ; dans le lointain, à 30 lieues de là, le cône de l'Orizaba formait une ligne d'horizon grandiose et merveilleuse, tandis que, plus près, la Malinche découpait le ciel de ses lignes austères. La ville des anges étalait dans la lumière ses larges carrés de bâtisses, les aiguilles de ses clochers, les coupoles et les tours de sa cathédrale. A nos pieds se détachait en sombre la haute pyramide de Cholula.

Cependant à Tenenepanco le travail commençait.

L'Indien avait raison, mes prédécesseurs n'avaient pas tout enlevé. Nous ouvrîmes des tranchées qui se croisaient sur tout l'emplacement du plateau et nous découvrîmes des tombes intactes. La première fut celle d'une femme, dont je pus préserver la tête ; mais tous ces ossements étaient malléables, en pâte et comme gélatineux.

Les morts étaient ensevelis à une profondeur de $0^m,60$ à $1^m,50$, le corps ramassé sur lui-même, les genoux touchant au menton et les bras également repliés ; mais on ne trouvait nulle trace des mains ni des pieds. La tombe contenait au-dessus de la tête une sébile ou assiette creuse en terre cuite, deux cornets en forme de porte-allumettes en terre noire et divers autres vases. Tout cela était humide, les vases étaient pleins de terre et d'eau, et il nous fallut les plus grandes précautions pour retirer de terre ces vases fragiles. Une fois exposés au soleil, ils durcissaient, et l'on pouvait les nettoyer et les emballer.

Dans l'une de ces tombes étaient deux corps, un homme et une femme, autant que j'en pus juger par les ossements, avec accompagnement de poteries diverses.

Dans une autre, la tombe d'un chef probablement, je ne trouvai pas trace d'ossements; mais j'y récoltai une foule d'objets en pierre précieuse, de cette pierre verte, dure et d'un si beau poli, espèce de jade, serpentine, etc., que les Indiens estimaient plus que l'émeraude et qu'ils appelaient *chalchihuitl;* j'y trouvai aussi beaucoup de flèches d'obsidienne, un grand nombre de perles en pierre dure pour colliers, en même temps que d'autres en terre cuite et quelques figurines. Chose singulière, pas un vase, et, chose plus remarquable, c'est que pas une de ces perles, pas un de ces objets de parure n'était entier. Tous avaient dû être brisés en signe de deuil, à l'époque de l'inhumation. C'est la seule explication plausible que l'on puisse donner pour les débris de tant d'objets durs et résistants. De plus, un grand nombre de ces pierres, serpentine, granit, porphyre, soit qu'elles fussent d'une antiquité très reculée, soit qu'elles eussent séjourné dans un terrain qui aurait agi d'une façon violente sur leurs éléments, étaient pour la plupart décomposées et s'effritaient au toucher.

VASES TROUVÉS A TENENEPANCO.

Je rencontrai généralement deux tombes intactes pour une violée. Les morts n'étaient pas orientés; ils semblaient avoir été jetés pêle-mêle.

Cette vie de fouilleur par 4000 mètres d'altitude est des plus pénibles; nous ne pouvons nous faire à ces terribles ascensions de chaque jour; le vent et la réverbération des neiges nous pèlent la figure, le froid gerce et paralyse nos mains, et nous n'atteignons Tenenepanco qu'exténués et râlants.

Nos richesses, heureusement, s'accroissent chaque jour : ustensiles de ménage, vases de toutes formes représentant le dieu Tlaloc, le dieu toltèque par excellence, le dieu de la pluie, coupes à fruits et à bijoux, à pieds en bec de canard ou à tête de sanglier; cornets bizarres, teints de couleurs encore vives, tasses à chocolat avec tortues pour anses, perles, bijoux précieux : c'est toute une civilisation qui s'échappe de ces tombes, une vie nouvelle qui jaillit comme une ressuscitée de cette cohue de morts!

Voilà des caricatures de guerriers d'autrefois; un porteur d'eau, avec ses courroies de cuir supportant comme aujourd'hui la grande urne qui pend sur son dos; des jouets d'enfants, et de petits chariots en terre cuite, quelques-uns brisés et d'autres entiers avec leurs quatre

roues, que de pauvres mères enterrèrent près des cadavres de leurs enfants. Trouvaille inattendue, merveilleuse pour moi!

Ces chariots sont formés par le corps aplati et allongé d'un animal à oreilles droites, à museau effilé, qui se dresse à l'avant; c'est une tête de *coyote*, espèce de renard; à l'arrière se trouve la queue. Les roues s'adaptent à quatre petits moignons de terre cuite placés au-dessous du ventre. Je rétablis les essieux en bois disparus depuis des siècles, et mes chariots roulèrent.

Les anciens habitants de la vallée, Aztecs, Chichimèques ou Toltecs, avaient donc des chars? Nous n'en savions rien jusqu'à ce jour, et pas un seul des historiens n'en a parlé. Mais cette découverte ne rend-elle pas la chose fort probable, puisque les jouets d'enfants ne sont que la reproduction des outils des hommes. Ce ne pouvait être en tout cas que des chariots à bras, car les Indiens n'eurent jamais à leur service, que l'on sache, ni animaux de trait ni bêtes de somme.

Et que de choses encore nous trouvâmes dans les tombes : fusaïoles décorées de riches dessins, billes, colliers et petites tables formées comme les chariots par le corps aplati d'un quadrupède et autres naïves représentations d'animaux, renards, tigres, sangliers, etc.; cela ressemble à s'y méprendre aux jouets d'enfants trouvés en Grèce, et ces ressemblances entre les manifestations de peuples si éloignés et d'un génie si divers n'ont pas lieu de nous surprendre, car les idées simples se formulent toujours de la même manière. Il faut dire aussi que ces jouets, tout grossiers qu'ils sont, ne désignent pas nécessairement une époque primitive, et que ces premières manifestations se perpétuent à travers les âges et pénètrent jusqu'aux époques les plus civilisées; on les retrouve chez le peuple, alors que les riches possèdent des objets d'art; nos enfants pauvres auront toujours des jouets de Nuremberg et nos paysans des images d'Épinal.

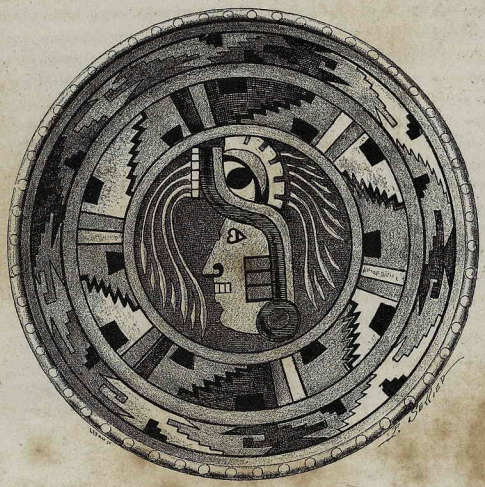
CARICATURE DE GUERRIER TECUHTLI, CHEVALIER DE L'AIGLE.

La journée du 9 juillet fut une des meilleures. Sur dix tombes ouvertes, j'en trouvai cinq inviolées, qui nous donnèrent soixante pièces remarquables, dont l'une est unique et présente un intérêt exceptionnel. C'est une coupe en terre cuite à trois pieds, de 0m,18 de largeur sur 0m,08 de hauteur et 0m,05 de creux; par miracle elle sort sans une tache de sa demeure souterraine; elle est couverte intérieurement et extérieurement de jolis dessins peints en couleurs des plus vives. Le blanc, le jaune, le bleu, le vert, le rouge, s'y combinent en un ensemble violent et harmonieux. Ces couleurs ressemblent à des émaux et sont en relief. C'était un chef-d'œuvre et je tremblais littéralement d'émotion en recueillant cette pièce merveilleuse. Nous en trouvâmes une autre, un peu plus petite, presque aussi belle, mais souillée de terre.

Je mis mes deux perles au soleil pour les sécher, quand je m'aperçus avec désespoir que l'une s'écaillait, et que les admirables couleurs de l'autre pâlissaient à vue d'œil. Je les enlevai au plus vite et les mis à l'ombre, mais le désastre s'accentuait d'heure en heure et

je me hâtai de prendre la photographie de la plus belle, en même temps que les couleurs des peintures, pour en conserver une image aussi exacte que possible. Nous en publions une reproduction, mais qui ne peut donner qu'une idée approximative de la beauté de la coupe.

Nous ramassâmes aussi dans ces tombes une multitude de petits grelots en cuivre et en forme de clochettes, qui, selon les historiens, devaient servir d'ornements et de monnaie. Nous trouvâmes également de grands vases à panse arrondie, portant sur fond noir une main peinte en rouge. Je reconnus là un souvenir toltèque qui rappelle l'empreinte de la main de Hueman, le législateur, en même temps que l'empreinte de cette main mystérieuse qu'on retrouve sur les murailles des palais yucatèques, empreintes appliquées aussi en souvenir de



FOND D'UNE COUPE ÉMAILLÉE TROUVÉE DANS LE CIMETIÈRE DE TENENEPANCO.

Quetzalcoatl et qu'on remarque également dans les monuments de certaines tribus de l'Amérique du Nord.

Mais ce que nous trouvâmes de plus extraordinaire, ce fut une cervelle humaine bien conservée, alors que la boîte crânienne avait totalement disparu. Cette masse cérébrale avait été garantie de la pression des terres par une large et forte coupe dans laquelle elle était pour ainsi dire enclavée. Toute erreur était impossible, nous avions les deux lobes, les circonvolutions du cerveau et jusqu'aux petites lignes rouges des vaisseaux sanguins.

Je sais bien qu'on ne m'a pas cru lorsque j'ai parlé de cette cervelle pour la première fois, et l'on ne me croira peut-être pas aujourd'hui. J'ai cependant comme témoins le colonel Don Lorenzo Perez Castro, mon secrétaire Albert Lemaire et les Indiens, qui ne s'y trompèrent pas plus que nous ; et puis, on n'invente pas une chose semblable.

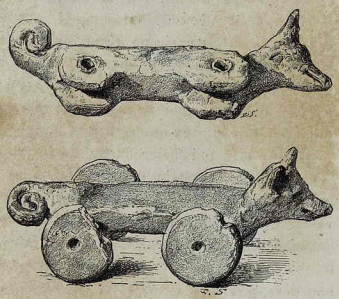
Du reste, cette cervelle entière nous donna l'éveil sur des rencontres du même genre.

que nous n'avions ni remarquées, ni comprises. Dans chaque tombe, au lieu et place du crâne de l'individu, se trouvait un amas de substance blanchâtre que nous avions pris pour de la chaux, et chaque fois que les Indiens découvraient cette matière blanche, ils s'écriaient instinctivement : *Aquí esta uno*, « voilà encore un cadavre ! » et tout auprès nous trouvions effectivement des vases et débris qui indiquaient une sépulture.

Eh bien, c'étaient également des cervelles humaines, conservées comme la première, mais qui, n'ayant pas été préservées par une coupe, de la pression des terres, avaient été aplaties et ne formaient plus qu'une espèce de galette blanche de $0^m,15$ de large sur 2 et 3 d'épaisseur. Le fait est inexplicable, je le veux bien ; il l'est d'autant plus que les os en général, matière dure, avaient disparu. Mais ne pourrait-on pas supposer, car le fait est là, que dans ces hauteurs, nous sommes à 4000 mètres, au pied même du cône volcanique du Popocatepetl, dans un terrain toujours humide et saturé de vapeurs sulfureuses (mes bains d'argent se couvraient en cet endroit d'une couche de sulfure) ; ne peut-on pas supposer que les mêmes produits chimiques qui détruisaient les os ou les réduisaient en gélatine, conservaient la matière cérébrale?

Je donne mon appréciation pour ce qu'elle vaut, mais, je le répète, le fait est là, brutal et indiscutable. On me demandera pourquoi je n'ai pas apporté cette cervelle? Oui, j'eus tort ; cependant je n'avais ni vase ni alcool ; et puis, l'eussé-je apportée, m'en aurait-on cru davantage?

La rencontre des chariots, car j'en ai trouvé plusieurs, a soulevé la même incrédulité ; nos illustrations, reproduisant l'un de ces jouets avec et sans roues, prouveront que le fait est indubitable. On m'objecta d'abord que ce pourrait bien être un objet de fabrication moderne : comme je l'ai découvert moi-même, je laisse tomber l'objection, qui serait une insulte à ma bonne foi.



CHARIOT, JOUET D'ENFANTS.

Il est facile, à première vue, de voir que rien de semblable n'existe dans aucun musée ni dans aucune collection, et que le cachet de ce petit chariot est des plus archaïques. On m'a dit ensuite que ce pouvait être un jouet ancien ; soit, mais c'est un jouet et non un chariot ; vos roues, me disait-on, ne sont que des *malacates*, c'est-à-dire des fusaïoles, et les moignons de la bête qui fait le corps du chariot ne sont percés de trous que pour y établir des pattes au moyen d'articulations.

D'abord, les roues étaient jointes au corps de la bête, et comme nous avons trouvé des fusaïoles dans le cimetière et qu'il en existe des collections considérables dans tous les musées, il sera facile de se convaincre que les roues de mon chariot ne leur ressemblent nullement. Et puis, pourquoi le corps de l'animal eût-il été aplati de manière à former en quelque sorte la plate-forme d'un char?

Supposera-t-on que le jouet en question n'aurait été que la copie d'un chariot espagnol des premiers temps de la conquête? La vue de l'objet que représente notre gravure prouvera l'absurdité de la supposition et convaincra les plus incrédules. Mais quelles conséquences tirez-vous de ce chariot, me dira-t-on? Voulez-vous insinuer par là que les Mexicains avaient des chars? Non, puisque les Espagnols ne nous ont rien dit de semblable et que générale-

ment les armées en marche, comme les troupes de marchands, étaient accompagnées d'une multitude de serviteurs appelés *tamenes*, qui transportaient les munitions, les vivres et les marchandises.

Mais, si l'on n'avait point de chariots pour les expéditions lointaines, où la traversée des rivières et les sentiers étroits des montagnes et des forêts en rendaient l'usage impossible, ne pourrait-on pas admettre qu'aux alentours des villes, où s'étendaient de belles routes, macadamisées, pavées et surtout cimentées comme nous les avons observées à Tula et à Teotihuacan, on eût pu se servir de chariots à bras, dont notre jouet, comme je l'ai dit d'abord, reproduirait le modèle?

Je ne l'affirmerai point, et cependant cette supposition ne serait pas aussi extravagante qu'elle en a l'air. Nous avons en effet chez les historiens des citations, des tronçons de phrases ou des lapsus singuliers. L'auteur anonyme du manuscrit Ramirez, en nous parlant de l'expédition de Montézuma II dans la Huaxteca, nous dit qu'il partit avec un grand nombre de soldats *y carruages*[1]. Pourquoi l'écrivain, qui était Indien ou métis, emploie-t-il ce mot qui veut dire char, comme il pourrait dire aussi portage, quand, à l'époque où il écrivait, l'emploi des chars devait être déjà répandu par les conquérants?

Le P. Diego Duran, dans les gravures du second volume de son histoire, en nous parlant du temalacatl que Montézuma II voulait faire construire avec un énorme bloc apporté d'Aculco dans les environs d'Amecameca, nous représente, planche XXV, l'enlèvement du bloc au moyen d'un chariot grossier à roues pleines, tiré par une foule d'Indiens[2]. Je sais bien que rien dans le texte ne spécifie un chariot; l'auteur ne parle que des Indiens attelés à des cordes; mais pourquoi ne nous dit-il pas que la pierre fut amenée sur des rouleaux, car il fallait ou des rouleaux ou des roues? et pourquoi nous donne-t-il un chariot à roues?

D. Juarros, l'historien du Guatemala, nous contant les préliminaires de la prise d'Utatlan, la grande capitale des Quichés, nous décrit en détail la bataille del Pinar, près de Xelahu, bataille livrée à P. de Alvarado par Tecum Umam, roi d'Utatlan; il nous dit qu'il y avait dans le camp indien des machines de guerre ou petites forteresses portatives en bois qui se transportaient sur des *rodadillos*, tirées et conduites par des hommes armés partout où il était besoin; ces forteresses étaient chargées d'une grande quantité d'armes, flèches, lances, boucliers, pierres et frondes, et des hommes adroits et courageux distribuaient ces armes à tous les escadrons[3].

Le mot *rodadillo* veut-il dire une « roue pleine » ou un « rouleau de bois »? La destination de ces forteresses, chargées de porter aux combattants les armes qui leur manquaient, nous porte à traduire le mot *rodadillo* par « roues », car l'emploi du rouleau aurait à peu près immobilisé les petits fortins, qui n'auraient pu remplir le but qu'on s'en proposait, c'est-à-dire de les transporter le plus diligemment possible d'un emplacement à un autre de la bataille, partout où les combattants avaient besoin d'armes et de munitions.

Enfin, si ces raisons et citations ne paraissent point valables, nous pourrons ajouter que le jouet était peut-être d'invention très ancienne, qu'il était peut-être toltèque, et que la tradition de l'instrument qu'il représentait avait pu se perdre; et puis, en tout cas, nous avons le chariot; le voici, bien moins discutable encore que la cervelle.

Maintenant parlons du cimetière même et de sa raison d'être à cette altitude.

Qu'il soit toltèque ou non, très ancien ou relativement moderne, nous tenons pour son antiquité; il est essentiellement nahua, et consacré, comme celui que je découvrirai plus tard,

1. Manuscrit Ramirez, *Historia mexicana*, p. 75.
2. Diego Duran, *Historia de las Indias de Nueva España*, t. II, pl. XXV.
3. Domingo Juarros, *Compendio de la historia de Guatemala*, t. II, p. 249, Guatemala, 1809.

au dieu Tlaloc, le dieu de l'abondance et de la pluie, au Tlalocatecuhtli, le dieu toltèque, le fécondateur de la terre, seigneur du paradis et protecteur des moissons vertes. Depuis que nous foulons les hauteurs, nous sommes dans son royaume, car toutes les grandes montagnes lui avaient été assignées comme séjour.

Dans la première planche, où se trouvent les vases exhumés à Tenenepanco, cinq de ces vases représentent le dieu avec ses yeux saillants, les gouttes d'eau qui ruissellent sur sa figure et composent ses dents, sa barbe ou sa moustache ; dans la petite idole, outre ces détails divers qui le font reconnaître, il porte à la main droite un serpent convulsé, symbole de la foudre et du tonnerre, qui était sa voix dans les tourmentes. Dans la planche où se trouvent les vases découverts à Nahualac, quatre de ces vases représentent encore le même dieu.

Le culte de Tlaloc, nous l'avons dit au sujet de Tula, est essentiellement toltèque; les nations qui se succédèrent sur les hauts plateaux, l'adoptèrent à leur tour, et ce dieu fut jusqu'à la conquête le plus vénéré des dieux; seulement elles le vénérèrent à leur manière et, renonçant aux pratiques si poétiques et si douces des Toltecs, elles ensanglantèrent ce culte, comme tous les autres, par le sacrifice des victimes humaines. Nous avons déjà cité plusieurs auteurs qui parlaient de Tlaloc ; nous ajouterons quelques citations nouvelles pour familiariser le lecteur avec les coutumes indiennes et lui montrer les singuliers rapprochements qui existent entre les lieux de vénération décrits par les historiens et l'emplacement de notre cimetière de Tenenepanco.

VASES DU CIMETIÈRE DE NAHUALAC.

Torquemada appelle Tlaloc dieu du paradis et des grandes délices. « Les Indiens lui donnèrent comme séjour une montagne très élevée où se formaient les orages et d'où venaient les eaux et les pluies. Ils disaient que ce dieu Tlaloc était le plus ancien des dieux de cette terre depuis qu'elle fut peuplée par les hommes qui l'habitaient, puisque les Acolhuas (habitants de Texcoco), qui arrivèrent après les Chichimèques, le trouvèrent sur la montagne la plus haute de la sierra du côté de Texcoco.

« La statue du dieu était sur la cime de cette montagne, et elle était de pierre blanche très légère comme une pierre ponce. Elle représentait un homme assis sur une dalle carrée, et à la partie antérieure de cette dalle il y avait un vase en forme de terrine, ou jatte de belles proportions, en pierre taillée et dont l'intérieur pouvait contenir six quarts d'eau.

« Dans ce mortier ou terrine se trouvait comme une masse de gomme caoutchouc en façon de pain, dans lequel on avait amalgamé toutes les graines dont se nourrissent les naturels, maïs de toutes couleurs, haricots, graines de calebasse et autres légumes. Chaque année, après la récolte, on renouvelait cette offrande comme un hommage au dieu Tlaloc, qui avait fourni l'eau à ces graines nourricières des hommes.

« L'antiquité de cette statue remontait au temps des Toltecs, *premiers habitants de ces royaumes* et détruits depuis longtemps. Les Indiens attribuaient le même caractère sacré à toutes les hautes montagnes, et c'est pour cela que les habitants des environs avaient l'habitude de venir adorer le dieu là où *ils pensaient que se formaient les orages* [1].

Je laisse de côté les citations de Clavigero, Sahagun et Veytia, qui répètent à peu de chose près ce que nous a dit Torquemada. Ixtlilxochitl rapporte également que le culte de Tlaloc se célébrait sur la plus haute montagne de Texcoco, et il ajoute qu'on lui sacrifiait chaque

1. Torquemada, t. II, liv. VI, ch. XXIII.

année cinq ou six jeunes filles ou enfants à qui l'on arrachait le cœur et dont on enterrait les corps [1]. Mais le P. Duran nous donne de nouveaux détails sur l'importance de ce culte : « Montézuma et tous les princes alliés, ceux de Texcoco, Tlacopan, Xochimilco, se rendaient sur la montagne, et l'on sacrifiait en l'honneur du dieu un enfant de six ou sept ans ; cette fête se célébrait au mois d'avril quand les maïs étaient sortis de terre [2]. »

La citation suivante est de beaucoup la plus intéressante, parce qu'elle nous touche de plus près ; l'auteur parle du Popocatepetl, où nous opérons nos fouilles, ainsi que des montagnes environnantes : « Les Indiens, et principalement ceux qui vivaient dans les environs, vénéraient cette montagne comme étant la plus haute et parce que le climat y était doux et que l'abondance des eaux donnait aux terres des alentours une fertilité exceptionnelle. Tlaloc y était adoré et on lui sacrifiait des enfants et des esclaves : au sud, et tout près du volcan, il y avait une autre montagne, qu'on appelait Teocuinani (le chantre divin); il est si abrupt, si sauvage et si haut, que c'est chose admirable ; et les Indiens l'appelaient Chantre divin, parce que, chaque fois que les nuages se groupaient autour de sa cime, le volcan éclatait en éclairs et en tonnerres retentissants qui répandaient l'épouvante (cette description désigne évidemment le pic du Moine, au pied duquel nous sommes), et toute la population circonvoisine accourait à cette montagne pour y sacrifier et faire des offrandes, soit de l'encens, du papier ou des plumes, soit *des plats, des urnes, des écuelles, coupes, tasses et toutes sortes de vases et de jouets* (ce sont précisément les choses que nous avons trouvées) ; et l'on y sacrifiait des hommes.

« A cet effet, il y avait une maison très bien construite, qu'on appelait *Ayauchcalli* (la maison du repos), dans laquelle se trouvait une idole en pierre verte, serpentine ou chalchihuitl, grande comme un enfant de huit ans.

« Cette précieuse idole disparut quand les Espagnols arrivèrent ; ce furent les Indiens qui l'enlevèrent et l'enterrèrent dans la montagne même ; c'est là qu'elle gît avec bien d'autres richesses tant en or qu'en argent et pierres précieuses ensevelies dans *toutes ces montagnes* [3]. »

Nous avons souvent vu les nuages entourer la cime du Teocuinani et nous avons maintes fois entendu la voix formidable du Chantre divin. Notre cimetière de Tenenepanco serait-il celui dont nous parle le P. Duran ? Si ce n'est lui, c'est son bien proche voisin, et nous voilà convaincu que ce champ de mort était dédié à Tlaloc ; qu'il est ancien et qu'outre les victimes sacrifiées sur place en l'honneur du dieu, il s'y trouve des hommes et des femmes qui s'y firent ensevelir comme en terre sainte avec leurs ustensiles, leurs armes et leurs bijoux.

Les citations précédentes nous prouvent aussi que les montagnes environnantes renferment une foule de stations funéraires du même genre et qu'on pourrait les explorer avec fruit. Nous nous contenterons d'avoir découvert deux de ces stations et d'avoir tracé la route ; elle est facile à suivre. Le mont Tlaloc surtout enrichirait l'archéologue le plus exigeant.

En somme, nous retirâmes 370 pièces entières de nos fouilles, et j'estimai la récolte fort belle. Aussi ce fut avec le plus grand soin que nous procédâmes à l'emballage de notre trésor ; nous en remplîmes quatre grands *huacales*, caisses indiennes, et le tout arriva sans accident à Amecameca, puis au Musée de Mexico, où le gouvernement se hâta de les confisquer. Nous nous étions jetés dans la gueule du loup ! Voilà deux ans que le Musée, après avoir prélevé sa part d'un tiers parmi nos plus belles reliques, détient illégalement le reste et se refuse à nous le rendre. Avis aux futurs explorateurs : qu'ils fassent leur besogne en

1. Ixtlilxochitl, *Relacion*, *Kingsborough*, t. IX, p. 326.
2. Diego Duran, t. II, ch. LXXXVI.
3. Diego Duran, t. II, ch. XCVI.

silence, sans jamais rien offrir à la république, qui pourrait, comme dans mon cas, leur prouver sa singulière reconnaissance.

Le lendemain de notre retour au village, j'organisai une excursion aux grottes qui se trouvent dans la barranca de Mispayantla. Autrefois on m'avait parlé de ces grottes, d'où les Indiens m'avaient apporté des statuettes, des idoles et divers objets en cuivre ; mais il ne faut avoir dans les Indiens qu'une confiance limitée ; ils vous trompent et vous égarent à qui mieux mieux. L'argent même ne les rend pas toujours plus communicatifs ou plus véridiques. Néanmoins je tentai l'épreuve.

Une barranca est un écartement de montagnes, une vallée profondément encaissée, creusée par quelque torrent. Il y en a de profondes comme des précipices, il y en a de sauvages, et celle de Mispayantla est une des plus pittoresques. Elle part du pic du Moine, au pied même du Popocatepetl, et court de l'est à l'ouest pour déboucher dans la vallée d'Ameca.

Nous partîmes à 6 heures du matin, avec un guide et trois Indiens munis d'outils. La course est longue : nous n'arrivâmes qu'à 11 heures et demie. Dans sa partie supérieure, la barranca est admirablement belle, et les bancs de roches qui de chaque côté s'élèvent en murailles perpendiculaires, atteignent 200 et 300 mètres de hauteur. La rivière qui en occupe le fond est encombrée d'éboulis et de troncs d'arbres abattus, et le chemin y est si difficile, qu'il nous fallut abandonner nos chevaux pour atteindre l'endroit où se trouvaient les grottes. Là nous nous trouvâmes en face d'ouvertures situées à 70 mètres au-dessus du sol. Deux Indiens nous taillèrent des gradins dans la muraille. Il nous fallut trois quarts d'heure pour atteindre les caves.

A première vue, nous éprouvâmes une désillusion profonde : les caves en question ne sont que d'immenses auvents produits par l'avancement de la roche. Dans la plus grande, qui mesure 40 mètres d'ouverture, on peut pénétrer, en se traînant, jusqu'à une profondeur de 15 mètres ; mais le lieu est complètement inhabitable par suite de nombreuses infiltrations, qui en font l'endroit le plus humide du monde.

Des trous et des éminences nous prouvèrent immédiatement que nous avions été depuis longtemps précédés par d'autres chercheurs.

Des ossements brisés, débris de crânes, étaient épars çà et là ; mais il n'en était pas un seul qu'on pût utiliser. Deux croix de bois sur la droite, dans l'enfoncement, témoignaient de sentiments pieux pour le souvenir des morts.

Malgré l'aspect décourageant de la place, nos hommes se mirent à l'ouvrage, mais chaque coup de pic nous démontrait l'inutilité de nos recherches : partout la terre avait été fouillée. Nous recueillîmes cependant quelques débris : des manches de casseroles de toutes grandeurs, des fragments de vases en terre rouge rayée de noir, une idole incomplète de Tlaloc, un tuyau percé de trous, reste de flûte indienne. Nous étions là en présence d'une station funéraire de peu d'importance et complètement dévalisée. Nous en revînmes à peu près bredouilles.

Ces caves se trouvent à 3160 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Une tradition moderne en a fait un refuge de voleurs ; c'était là, dit-on, qu'ils cachaient le fruit de leurs rapines et qu'ils enfermaient les prisonniers dont ils exigeaient une rançon. Ces voleurs s'appellent *plagiarios ;* l'épithète vient, je crois, de *plagio*, « larcin ». Le plagiario, dont l'industrie continue à prospérer, malgré toute la sévérité déployée par le gouvernement, choisit avec soin sa victime ; c'est toujours un homme riche, ayant du comptant ou bien un personnage d'influence, et que ses amis ne sauraient abandonner. On enlève donc l'individu, on l'entraîne dans la montagne, on l'enferme dans une retraite inaccessible et on lui accorde tant de jours pour payer sa rançon. Les mauvais traitements se succèdent avec les jours de

retard; puis, si les retards se prolongent, on envoie comme un premier avertissement une oreille du malheureux à sa famille ou à ses amis; après quoi, à défaut de la rançon demandée, on le torture et on l'exécute. Il y a trois ans, à Mexico, dans le cœur de la ville, au sortir du théâtre, un riche habitant fut enlevé; on le retrouva quelques jours après, à moitié mort, au dessous du plancher d'une boutique, dans une rue des plus populeuses de la ville, où l'avaient enfermé les plagiarios. On fusilla quatre ou cinq de ces misérables.

Notre échec de Mispayantla ne fut pas le seul, car nous fouillâmes vainement un téocalli dans le centre même du village d'Amecameca, fouilles qui ne donnèrent aucun résultat. Mais nous étions bien résolu à prendre une revanche, car, sachant, comme nous l'avons établi, que les cimetières abondaient dans les montagnes, je me flattais d'en trouver un vers l'Iztaccihualt.

Déjà plusieurs Indiens m'avaient parlé de divers endroits où l'on rencontrait des *tepalcates*, fragments de poteries; je m'étais rendu aux lieux indiqués sans rien trouver d'important. Je m'informai auprès d'autres Indiens, et j'eus le bonheur de trouver chez l'un d'eux quelques vases et des idoles en pierre.

D'où venaient ces reliques? Il répondit évasivement qu'elles venaient de l'Iztaccihuatl, mais sans vouloir autrement me désigner l'endroit. Ce ne fut qu'après de longs pourparlers et la promesse d'une récompense de cent francs, qu'il consentit à me conduire dans la partie de la montagne où il avait recueilli ces antiquités. La chose convenue, j'organisai immédiatement l'expédition, et nous partîmes.

J'emmenai Huberto l'Indien comme chef, quatre travailleurs et un tlacualero, l'Indien chargé des vivres. Je n'avais pas ma tente de campagne, on me construirait un abri.

J'ai dit que l'Iztaccihuatl est plus pittoresque que le Popocatepetl, mais pour apprécier ses beautés il faut gravir les nombreuses montagnes qui lui servent de base. Le lieu est peu fréquenté, les sentiers sont rares, et, comme nous sommes au temps des pluies, ils sont affreux. Nous montons avec des difficultés inouïes; les chevaux glissent, se cabrent, tombent, et nous risquons cent fois de nous casser le cou. Quant à la malheureuse mule chargée des bagages et des instruments, malgré les deux Indiens qui l'accompagnent et la soutiennent, elle s'arrête, se couche et refuse d'avancer. Il faut lui enlever la moitié de sa charge, que l'on divise entre hommes et chevaux.

Les échappées de vue sont superbes; partis d'Ameca, nous allons droit à l'est, gravissant les pentes les plus raides et longeant les précipices; nous nous dirigeons vers le centre de la grande montagne. Mais que de détours!

Arrivés sur les hauteurs, nous sommes accablés de fatigue; il est onze heures, et je demande au guide si nous arriverons bientôt. « C'est là, me dit-il, là, tout près, derrière cette crête. »

En somme, c'est fort loin, car nous n'atteignons la crête en question qu'après deux heures de marche continue. Nous avons mis plus de six heures pour arriver au sommet, d'où nous découvrons à nos pieds une vallée oblongue de 1200 mètres de long sur 500 à 600 de large, entièrement fermée par des hauteurs qui du côté de Mexico, à l'ouest, en rendent l'abord impossible.

A l'est, la vallée est bornée par les pics de l'Iztaccihuatl, couverts d'une neige immaculée qui descend à 200 mètres de l'endroit où nous sommes.

Le baromètre nous donne au passage de la crête 3850 mètres, et dans la vallée où nous descendons 3790 mètres. A peu de chose près, nous sommes à la hauteur de Tlamacas.

Cette petite vallée est séparée du monde par ses roches à pic et serait introuvable pour des étrangers. Au dedans, ce sont des pentes douces qui descendent jusqu'au terre-plein; elles

sont couvertes de pins maladifs ; la végétation s'arrête là; plus haut, ce ne sont que rocs dénudés.

Le fond de la vallée n'a pas un arbre, mais la terre, noire, est couverte d'une herbe épaisse que viennent paître les bestiaux égarés dans la montagne.

Cette grande vallée, que l'on nomme Nahualac, du pic le plus voisin, dut être une station funéraire plus importante que celle de Tenenepanco. Elle s'y prête beaucoup mieux que l'étroit plateau du Popocatepetl, et des dalles, des fondations en pierres taillées, nous font supposer qu'il y existait autrefois des temples ou des sanctuaires consacrés à Tlaloc, comme celui dont nous parle le P. Duran et dont nous n'avons pas retrouvé les traces; en outre, nous découvrons tout auprès, au nord-est de la vallée, en contre-bas, un étang de 60 mètres de diamètre, creusé de main d'homme. Au milieu s'élevait un petit monument carré dont les fondations existent encore, et dans le pourtour du lac s'échelonnaient d'autres monuments semblables, mais plus petits, piédestaux, autels ou chapelles réservés à la statue de Tlaloc. Du reste, à première vue, nulle trace de sépultures. Cependant mes Indiens mis à l'ouvrage découvrent, en moins d'une demi-heure, quarante vases, assiettes, coupes, etc.

Ces vases sont de la même forme et du même style qu'à Tenenepanco, mais d'une argile plus grossière, ils sont plus archaïques et moins ornés.

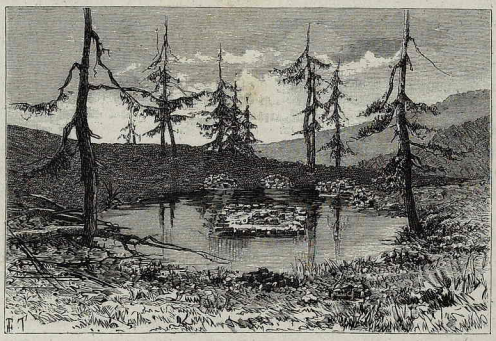
Ces premiers coups de pioche étaient encourageants, et quand la nuit vint, malgré le maigre abri qui nous garantissait à peine de la pluie, malgré le froid, je fis des rêves d'or. Le matin, nous nous réveillons gelés et perclus, mais une tasse de café chaud accompagnée d'une forte goutte de mezcal nous remet sur pieds et nous poursuivons nos recherches. Les trouvailles se succèdent nombreuses et semblables: idoles, tasses, coupes à trois pieds, poteries à l'image de Tlaloc, se répètent sans cesse, peu de bijoux, pas de pierres fines et aucun fragment d'ossements humains.

Cette absence totale de restes humains pourrait être invoquée en faveur d'une antiquité plus grande, et certains vases, dont l'un se trouve par erreur dans la planche de Tenenepanco, petite tasse placée dans le milieu avec figure de Tlaloc surmontée d'ornements triangulaires, appartiennent exclusivement à Nahualac; les deux que nous possédons sont uniques, car j'eus soin de les mettre de côté. Ces tasses ont un cachet particulier et n'existent nulle part ; rien dans les antiquités aztèques n'en rappelle ni la matière, ni la forme, ni l'ornementation. Si donc le cimetière était aztèque, il remonterait aux premières années de l'établissement de la tribu dans la vallée ; mais il serait plutôt chichimèque ou toltèque ; puis, s'il était aztèque, nous aurions trouvé des ossements; les Mexicains sacrifiaient toujours, nous l'avons vu, des victimes humaines, tandis que les Toltecs n'offraient à leur dieu favori que des oiseaux, des plumes et des fleurs. Nous supposons donc que Nahualac était une station funéraire fort ancienne et toltèque. Nous y recueillîmes en quatre jours près de huit cents pièces de toutes formes et, munis de ce riche butin, nous fîmes nos adieux à la montagne. On le voit, nous avions pris une revanche éclatante de nos déceptions dans la vallée ; mais, hélas, *sic vos non vobis :* ce petit trésor alla rejoindre l'autre, c'est-à-dire s'enterrer sans profit dans le Musée de Mexico.

J'ai parlé de la montée à Nahualac, mais que dire de la descente? Nous allons en avant, le colonel Castro et moi, laissant les Indiens en arrière avec les vases et les bagages, et nous partons ; mais, privés de guides, nous nous égarons et nous déroulons plutôt que nous ne descendons les pentes abruptes de la montagne ; impossible de se mettre en selle et nous traînons nos chevaux par la bride. Nous allons en plein bois; nul sentier, parfois la descente est si rapide, que nous dévallons 30 mètres et plus sur le dos, tandis que nos montures se

précipitent sur nous comme des avalanches. Nous évitons l'écrasement avec peine pour retrouver plus loin les mêmes chemins et courir les mêmes dangers. Enfin, ce n'est qu'après quatre heures d'une course folle que nous atteignons la plaine, où nous remontons épuisés sur nos bêtes fourbues. Quelques instants plus tard, nous arrivions à Ameca.

Nos explorations dans la vallée sont terminées ; nous quitterons les hauts plateaux pour la terre chaude, et nous nous efforcerons de suivre l'itinéraire que les Toltecs suivirent au commencement du onzième siècle quand ils émigrèrent dans les mêmes contrées.



LE PETIT ÉTANG A NAHUALAC. (Voyez p. 149.)

QUAI DE SAN JUAN BAUTISTA. (Voyez p. 155.)

CHAPITRE ONZIÈME

LE BELLOTE

Retour à Vera-Cruz. — Une ville enrhumée. — A la recherche des villes toltèques. — Quelques citations au sujet des villes anciennes. — Le Rio Tabasco à Frontera. — San Juan Bautista. — Le Rio Gonzalès. — Canoas et canoeros. — Les lagunes. — Iles du Bellote. — Kjœkkenmœdings. — Temples du Bellote. — Plaques ornementales et chronologiques. — Las dos Bocas. — Souvenirs de Cortez. — Le Rio Seco. — Paraiso. — Crabes philanthropes.

Nous avons passé de terre froide en terre tempérée, puis en terre chaude, et nous voici de nouveau à Vera-Cruz en route pour le Tabasco. Chose bizarre, quelques minutes après notre arrivée, nous sommes attaqués par une toux persistante et nous remarquons que tout le monde dans les rues se trouve affligé de la même indisposition. Je m'informe ; ce n'était pas un rhume, mais une affection produite par la décomposition d'une masse de poissons qu'un vent des plus violents avait jetés sur la plage. Ce même vent règne encore et retarde le départ des vapeurs. Nous voici donc confinés à Vera-Cruz, où la fièvre jaune fait d'assez nombreuses victimes; je profite de mes loisirs pour visiter la bibliothèque publique, installée dans une église au coin de la place de la Douane, église dont le clocher supporte un phare; cette bibliothèque, assez pauvre, renferme néanmoins quelques ouvrages précieux, des antiquités totonaques et une belle carte indienne sur toile de coton.

Nous partons enfin; mais, avant de commencer le récit de nos explorations dans le Tabasco, le Yucatan, Chiapas et le Guatemala, où nous allons à la recherche des souvenirs toltèques, nous rappellerons au lecteur combien de villes et combien de monuments ont été vus et signalés à Cozumel et sur les côtes du Yucatan et du Tabasco par les premiers explorateurs espagnols. Ces citations le familiariseront avec cette architecture nouvelle et lui rendront plus sensibles les descriptions que nous donnerons plus tard de monuments du même genre au fur et à mesure de nos découvertes. Il comprendra plus facilement la connexion que nous cherchons à établir entre ces villes de la côte, florissantes au temps de la conquête,

et les villes de l'intérieur qu'on prétend avoir été en ruines depuis longtemps et avoir appartenu à des peuples disparus, tandis que nous prétendons que la plupart de ces villes étaient habitées comme celles de la côte et qu'elles appartenaient au même peuple et à la même civilisation.

En débarquant à l'île de Cozumel, nous dit Oviedo, « Jean de Grijalva se trouve en face d'un édifice haut et bien sculpté placé sur une pyramide; on arrivait à la cime par un escalier de pierre, et toute la tour paraissait massive en haut, et par dedans on pouvait passer à l'entour dans le vide de la tour comme dans un escargot (*caracol*) et il y avait comme une espèce de plateforme à l'entour où pouvaient tenir une foule de gens.

« Cette tour avait quatre façades et sur chaque façade une porte par où l'on pouvait pénétrer dans l'intérieur; et au dedans il y avait beaucoup d'idoles. Sur la cime de cette tour il y en avait une autre plus petite, également carrée, avec de petits créneaux et autre petit escalier.

« Au pied de la tour il y avait une *galerie supportée par des piliers de pierre*[1]. »

Oviedo nous dépeint ici l'édifice appelé Caracol que nous verrons à Chichen-Itza, Uxmal, et autres lieux, et la galerie supportée par des piliers de pierre nous rappelle un monument du même genre que nous rencontrerons à Aké. Plus loin Oviedo nous dit : « Grijalva pénètre dans la ville qui était près de là; elle était composée de maisons de pierre avec toits de chaume et d'autres édifices de *diverses architectures de pierre*, les uns *paraissant tout modernes* et quelques-uns paraissant anciens et très beaux. »

C'est la description exacte de toutes les villes que nous explorerons dans l'intérieur, où les maisons à toit de chaume ont disparu, mais où temples et palais sont restés debout.

Et plus loin : « En quittant Cozumel et longeant la côte du Yucatan, Grijalva débarque pour faire de l'eau et il en trouve dans un village, dans de petits lacs faits de main d'homme, *lagunajos fechos á mano y pequeños*. »

Voilà les réservoirs d'Uxmal et ceux découverts par Stephens dans son exploration. « A Campêche la maison du cacique était en pierre blanche et bien sculptée. Enfin, poursuivant son voyage, Grijalva trouve toute la côte du Tabasco très peuplée et *couverte d'édifices*[2]. »

Voilà un témoignage bien affirmatif dans sa concision; mais le chapelain de Grijalva confirmera avec plus de détails la description d'Oviedo. Il signale la même tour; mais plus loin il en découvre quatorze autres, toutes en maçonnerie.

« Les Espagnols aperçoivent un village où toutes les maisons sont en pierre, et entre autres il y en avait cinq, avec tours très artistement décorées (c'est-à-dire couvertes de sculptures).

« Les *pyramides* bases de ces maisons occupent beaucoup de place et sont massives; ces palais paraissent vieux, encore qu'il y en ait de neufs. »

Peut-on mieux décrire les pyramides sur lesquelles, nous le verrons plus tard, se trouvent temples et palais dans toute l'Amérique centrale?

« Ce village avait des rues *pavées* en forme concave, les bords plus élevés que le centre, et dans le milieu le pavé était composé de grandes dalles; sans les maisons neuves, on pourrait croire que les édifices ont été construits par les Espagnols.

« Le 7 mai 1518, nous quittons l'île de Cozumel et gagnons la côte du Yucatan, où nous vîmes trois grands villages à 2 milles au plus l'un de l'autre, où se trouvaient nombre de palais en pierre et très grandes tours. »

Peut-être Tuloom, Pamal et Paalmul? « Le 8 mai, nous voyons une ville, telle que *Séville*

1. Gonzalez Fernandez de Oviedo, *Histoire générale et naturelle des Indes*, t. I, liv. XVII, ch. IX.
2. Oviedo, t. Ier, liv. XVII, ch. IX.

ne pouvait paraître ni plus importante ni plus belle; le même jour nous voyons la tour la plus élevée que nous ayons vue et un très grand village. »

Peut-être el Meco, au sud de l'île de las Mujeres où les Espagnols arrivent ensuite. Cela est d'autant plus probable que leurs vaisseaux s'étaient avancés entre la terre et un grand banc dessiné sur la carte du Yucatan publiée par les *Mittheilungen*, de sorte que les Espagnols furent obligés de rebrousser chemin et retournèrent à Cozumel.

En longeant la côte, Grijalva, comme le dit Oviedo, découvre de nouveaux édifices et débarque à l'île des Sacrifices, où « nous trouvons, dit le chapelain, des édifices de chaux et sable très grands, avec les intérieurs à voûte antique (encorbellement) et autres temples hauts de deux hommes et très longs, et une tour ronde (*caracol*) de 15 pieds de diamètre [1] ».

C'est toujours la même description de nos temples et de nos palais.

Andres de Tapia, qui accompagnait Cortez en 1519, va nous parler des croix. Nous sommes à Cozumel.

« Outre l'idole creuse du temple où le prêtre se dissimulait pour rendre ses oracles, devant cette idole et au bas de la tour se trouvait une croix de chaux, d'une hauteur *de un estado y medio* avec une muraille de pierre et chaux, où les Indiens sacrifiaient des perdrix et brûlaient de l'encens; ils pratiquaient ces cérémonies quand ils avaient besoin d'eau, et, le sacrifice fait, il pleuvait [2]. »

Voilà bien le culte de Tlaloc, mais ce n'est pas ce culte ensanglanté par les sacrifices humains des Aztecs, c'est le culte tel que le pratiquaient les Toltecs, qui ne sacrifiaient à ce dieu que des oiseaux et des fleurs.

Torquemada nous parle également des temples et tours de Cozumel, et, selon toutes probabilités d'après les mêmes documents déjà cités, il rappelle l'enclos au milieu duquel se trouvait la croix; sur la côte orientale du Yucatan, grands et superbes édifices brillant au soleil, etc.

Cogolludo nous décrit la ville du Gran Cairo, les temples et les pyramides de Campêche; enfin Bernal Diaz, après nous avoir parlé du Yucatan et de Campêche, nous dépeint les édifices du Tabasco et surtout ceux de Tonala, où l'expédition de Grijalva s'arrête quelques jours.

« Il y avait des pyramides surmontées de temples, et comme il y avait beaucoup de moustiques, je montai me reposer dans un temple élevé; ces temples étaient pleins d'idoles, d'encens et de couteaux d'obsidienne. » Détail curieux, Bernal Diaz y sème des pépins d'orange qui poussèrent si bien, que plus tard il vint chercher ses orangers pour les transplanter [3].

Ces citations doivent suffire et au delà pour prouver au lecteur que les côtes du Yucatan et du Tabasco étaient couvertes de villes avec temples et palais, placés sur pyramides, comme nous l'avons déjà observé sur les hauteurs; que temples et palais offraient le profil type que nous avons donné du calli, temple toltèque, dans notre chapitre de Tula, avec les intérieurs en encorbellement, tels que nous les ont dépeints Ixtlilxochitl et Veytia, dans leurs descriptions des temples de Tula, Toluca, Cuernavaca, et tels que nous les avons retrouvés à Teotihuacan et à Cholula.

La description que nous en font les historiens nous prouve que ces édifices de la côte étaient d'une architecture et d'une ornementation semblables aux édifices de l'intérieur. Or que sont devenus ces temples et ces palais soit de Cozumel, soit de la côte? Il en reste à peine

1. *Itinerario de la armada*, par le chapelain de Grijalva; *Coleccion de documentos*, Icazbalceta.
2. Audres de Tapia, *Coleccion de documentos*, Icazbalceta.
3. Torquemada, *Monarquia indiana*, t. I, liv. IV, ch. III. Cogolludo, *Historia de Yucatan*, t. Ier, liv. I, ch. LXII. Bernal Diaz del Castillo, t. Ier, ch. XVI.

des traces : ceux de Cozumel se sont effondrés ; partie de ceux de la côte orientale sont debout, et ceux de la côte septentrionale ont totalement disparu, quand ceux de l'intérieur existent encore. Serait-ce là une preuve que les premiers, tous habités au temps de la conquête, fussent moins anciens que ceux qui leur survivent? Nous savons bien qu'au Yucatan et dans le Tabasco comme partout ailleurs, les villes ne furent point toutes contemporaines, et qu'elles durent appartenir à des époques diverses, comme aussi la plupart de leurs monuments ; nous savons aussi que certaines d'entre elles avaient été détruites en totalité ou en partie pendant les guerres civiles ; mais une foule d'autres dont nous visiterons les ruines, étaient, au temps de l'arrivée des Espagnols, habitées comme celles de la côte ; cela ne fait pas le moindre doute, et c'est ce que nous nous efforcerons de prouver pendant le cours de nos explorations. Et maintenant que nous voilà dotés de ces quelques notions préliminaires, pénétrons dans le Tabasco, où nous arrivons de Vera-Cruz après une traversée de vingt heures. Dans cette province nous ne pourrons nous appuyer sur aucun document historique, car ils manquent absolument.

Orozco y Berra nous dit que les Ahualulcos, peuple de descendance nahua, vivaient sur le Goatzacoalco, et que les Chontales habitaient le Tabasco actuel, tandis que les Zoques les bornaient au sud du côté du Chiapas [1]. On peut y joindre les Tzendales et d'autres tribus : en somme, nous n'aurons pour nous guider dans nos études que les monuments ; nous tâcherons de saisir les rapprochements, les ressemblances qui peuvent les relier à cette civilisation toltèque des hauts plateaux, et nous en trouverons certainement. Il ne peut du reste en exister d'autres.

Nous avons abandonné les terrains secs et dénudés des hauteurs pour les plages inondées et la grande végétation des terres chaudes. Nous sommes dans le golfe du Mexique, à l'embouchure de la grande rivière que les Espagnols appelèrent Grijalva, du nom de l'explorateur qui la découvrit et auquel on a restitué son appellation indienne, le Tabasco.

En quittant notre gros navire pour le petit vapeur qui nous emmène, nous entrons dans le fleuve, laissant à gauche un poste de douane et la maison du pilote ; les bords sont plats, marécageux et laids. Plus haut, sur la gauche également, nous longeons les ranchos de Santa Marta et de Cedral ; les rives sont à peine élevées de deux pieds au-dessus des eaux, et elles sont bordées sur l'arrière par de grands marais. Des aigrettes, des hérons blancs et bleus, des martins-pêcheurs rayent le fleuve de leur vol lent ou rapide, et de temps à autre un crocodile étendu sur la rive hume l'air au soleil.

Nous arrivons à Frontera, petite ville douanière de l'État ; pauvre ville aux maisons basses, au climat humide, brûlant et malsain. C'est près de là qu'on place Centla, l'ancienne capitale indienne, mais elle était beaucoup plus à l'ouest, comme nous le verrons plus tard, et puis Centla ou Cintla n'était pas la capitale, mais seulement un village et une plaine dépendant de la capitale du Tabasco et dont on ne nous donne pas le nom [2].

Un autre vapeur nous attend et nous partons le soir pour San Juan ; la chaleur est suffocante, et nous nous perchons, Albert et moi, sur le haut des cabines : nos moustiquaires, installées tant bien que mal, nous permettent de dormir à l'abri des moustiques. Mais nous avions compté sans les torrents d'étincelles qui s'échappaient de la cheminée de la machine chauffée au bois ; nous avons juste le temps de déménager, le feu se met dans les vêtements d'Albert étalés sur le pont, et nous nous empressons de l'éteindre avec d'autant plus d'ardeur que le vapeur est chargé de pétrole.

Nous voilà réduits à l'asphyxie dans les cabines. Nuit triste, nuit déplorable, compensée

1. Orozco y Berra, *Historia antigua*, t. II, liv. V, ch. III.
2. Bernal Diaz, t. Ier, ch. XXXIII.

par un lever de soleil splendide, que saluent de cris assourdissants tous les oiseaux de la forêt. Puis paraissent quelques habitations, des essais de culture, des palmiers, des troupeaux, et voilà San Juan Bautista, la capitale, dans toute sa gloire.

Une longue ligne de maisons basses se développe sur la berge du fleuve sans quai de débarquement ; puis nous voyons deux églises, grandes halles meublées de clochers postiches.

Nous débarquons. Si la ville paraît pauvre et les maisons tristes, l'apparence est trompeuse : elle est riche ; c'est le centre commercial de l'État, où l'on vient s'approvisionner de toutes parts, même du Chiapas ; c'est aussi le centre du grand commerce de bois de placage, cèdres et acajous, que l'on va récolter maintenant jusque dans le Guatemala. Les gens y sont aimables et l'on nous fait l'accueil le plus obligeant.

Le gouverneur nous donne des lettres de recommandation pour l'intérieur et des hommes pour nous guider et nous servir.

Mais voilà le premier accroc fait à ma fortune : la saison des pluies est dans toute sa

CANOA A SAN JUAN.

force ; les routes sont inondées, détruites, infranchissables pour hommes et chevaux. Il nous est impossible de gagner par terre Comalcalco, où nous devons aller visiter d'importantes ruines. Nous prendrons donc par les rivières et nous irons en canoas ; c'est un immense détour, mais en compensation nous verrons, en passant, le Bellote, où se trouvent des temples et des débris intéressants. L'affaire résolue, nos préparatifs sont vite terminés et nous partons pour *Tierra Colorada*, rancho situé à 6 kilomètres de San Juan, sur la rive du Rio Gonzalès, où doivent nous attendre les canoas et les *bogas*, c'est-à-dire les rameurs

La canoa est un tronc d'acajou évidé, à fond plat, sans quille, et que les hommes gouvernent avec des rames à la descente ; ils remontent à la gaffe, *palanca*. On peut faire 12 lieues par jour avec le courant ; on n'en fait que 3 quand on le remonte. On juge que les voyages doivent être longs. Nous allons apprendre qu'ils sont pénibles. Nous nous lestons avant de partir d'une tasse de café que nous offre, dans une cabane du bord de l'eau, une fort jolie métisse entourée d'un troupeau d'enfants ; la grâce avec laquelle notre hôtesse nous sert, fait passer son affreux breuvage, et les tasses en écorce de fruits modelés

sur l'arbre pendant la croissance sont si élégantes et si curieuses que je prie la jeune femme de vouloir bien m'en céder une paire. Nous partons.

Les canoas qui nous attendent sont de moyenne grandeur. On ne peut s'y mettre deux de front, et l'abri de nattes et de toile goudronnée, *toldo*, qu'on installe pour nous garantir de la pluie et du soleil est si bas, qu'on est obligé de s'installer à la turque, les jambes croisées, ce qui ne laisse pas au bout de quelques heures de nous procurer des crampes épouvantables ; ajoutez-y les moustiques, et vous aurez quelque idée de la position.

En avant ! Pas un souffle d'air, on étouffe. Je me hasarde au dehors de ma tanière, mais le soleil me brûle ou bien la pluie m'inonde ; je rentre, et nous essayons de nous consoler en fumant de ces bons cigares de Tabasco, les meilleurs du monde.

Du reste, rien à voir. La contrée offre un ensemble de forêts rabougries coupées de savanes inondées où le Gonzalès déverse le trop-plein de ses eaux. Les bords sont à peine visibles, et souvent ils disparaissent des mois entiers.

Cette petite rivière, de 100 à 150 mètres de large, se dirige au nord en décrivant une grande courbe à l'est pour aboutir à la lagune de Mecoacan. Les habitations y sont rares, et ce n'est que vers les dix heures, après avoir fait cinq lieues, que nous trouvons le rancho du Ceiba, où nous débarquons pour déjeuner.

La terre du rivage s'élève en colline, offrant une assise solide aux maisons bâties à 200 mètres au delà. Un arbre gigantesque étend ses grandes ramures au bord du fleuve ; c'est à son ombre que nous étalons nos provisions : moment délicieux où nous pouvons reposer nos membres endoloris !

Cependant nos hommes nous avaient quittés pour gagner le rancho, où nous les supposions attablés ; le temps se passe et nous leur envoyons un exprès pour les prier de se hâter ; mais ils n'étaient point au rancho, et l'on nous dit qu'ils s'en étaient allés à plus d'une lieue de là, faire un brin de cour aux jeunes filles de l'endroit. Quant à nous, les voyageurs qui les payons, ils n'en ont pas le moindre souci et nos hommes s'amusent et se réjouissent pendant que nous nous morfondons à les attendre. Ils reviennent enfin, et, furieux de leur conduite, je me propose de leur laver la tête ; mais le colonel me prie de n'en rien faire ; ces gens sont libres, dit-il, nos égaux ; une simple observation pourrait être prise par eux en mauvaise part et chacun d'eux s'en retournerait à son rancho, laissant là canoas et voyageurs. Voilà ce que l'on a gagné à l'affranchissement de ces hommes, qui étaient autrefois doux, soumis, obéissants, et, qui depuis qu'on en a fait des citoyens, sont devenus insolents et paresseux ; et voilà comment on voyage au Tabasco.

Nous repartons ; notre station du soir est loin, fort loin, nous dit le chef des rameurs ; mais comme ces gens n'ont aucune notion du temps et de la distance, nous ne pouvons que nous en rapporter à la carte, qui nous donne environ 12 lieues.

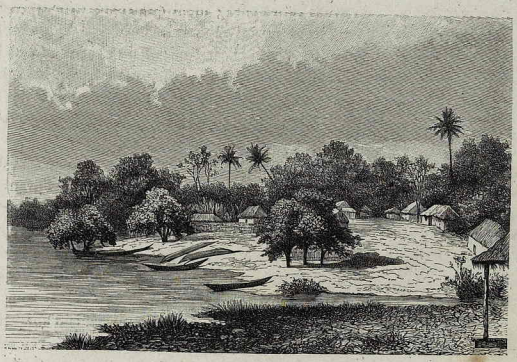
Le soir vient, la chaleur tombe et nous abandonnons le maudit toldo pour respirer au dehors la fraîcheur naissante.

A la nuit, nous entrons dans la région des îles boisées qui précèdent l'embouchure du fleuve. La lune s'est levée splendide ; autour de nous tout est silence, poésie, mystère, grandeur. Nous naviguons entre deux rangées de palétuviers gigantesques, semblables aux grandes allées d'un parc séculaire. C'est un paysage enchanté ; de chaque côté, dans les hautes murailles se dessinent en reliefs fantastiques des bosquets, des châteaux à colonnes ; des ouvertures s'ouvrent toutes noires dans les massifs comme d'immenses portiques, et l'extérieur en est admirablement ouvragé dans la verdure des arbres par la délicate lumière de la lune. On ne se lasse point d'un pareil spectacle ; aussi, malgré nos seize heures de canoa, nous arrivons sans y songer au *rancho de las Islas*, où nous devons passer la nuit.

Le rancho dort. Ce n'est qu'à nos appels répétés que s'ouvre une porte défiante.

Six heures de sommeil, et nous sommes debout pour gagner *Paraiso*.

Du nord, où nous nous dirigions, nous tournons à l'ouest et nous entrons dans les grandes lagunes qui longent la côte. Ces lagunes communiquent entre elles par d'étroits canaux formant des allées ombreuses et d'une beauté sauvage; l'ombre devient obscurité, tant elle est épaisse, et ces eaux noires, cette forêt silencieuse nous font penser au Styx ou à quelque coin ignoré du Purgatoire où les âmes doivent errer en peine dans des solitudes infinies. De grands papillons, aux ailes bleues bordées de velours noir, traversent l'espace à la recherche d'une fleur introuvable, tandis que des multitudes de crabes rouges et poilus, aux pattes d'un jaune clair, perchés sur les hautes racines des palétuviers, semblent nous lancer des regards féroces. Je cherche à saisir l'un d'eux; mais le petit démon me saute bravement à la figure, et, devant une telle audace dans aussi peu de force, je renonce à mon entreprise.



UN RANCHO AU BELLOTE.

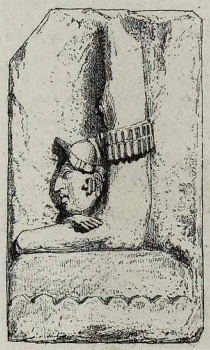
De temps à autre, les branches basses des arbres nous fouettent la face et s'enchevêtrent dans les soutiens de la tente, que nous sommes obligés d'enlever. Deux heures de cette marche mystérieuse nous conduisent à la lagune de Mecoacan, que nous traversons pour atteindre les îles du Bellote. Je fais arrimer les canoas sur le sable et vais frapper à la porte d'une habitation; il n'y a personne. Mais un passeur nous aperçoit et vient à nos appels; c'est lui qui se charge de nous conduire aux *cuyos*, nom qu'ici l'on donne aux pyramides.

Nous longeons le rivage de l'île, et, grâce à la transparence de l'eau, nous apercevons le fond de la lagune, comblé d'huîtres et de coquillages qui devaient autrefois fournir une alimentation facile aux populations primitives de la région. En effet, nous nous trouvons bientôt en présence d'un banc gigantesque formé de débris de coquilles, kjœkkenmœddings indiens, de plusieurs centaines de mètres sur une épaisseur de 4 mètres au-dessus de la ligne des eaux; le terrain tout entier n'est composé que de ces débris en décomposition, sur lesquels se développe une végétation vigoureuse. Un peu plus loin nous pénétrons

dans l'intérieur, où nous nous trouvons en présence de trois pyramides de 60 à 100 mètres de base sur 10 à 12 de hauteur ; les temples qui les surmontaient ne forment plus qu'un amas de débris.

Grâce à des fouilles faites précédemment par le propriétaire du rancho, nous trouvons l'un des côtés de la pyramide parfaitement dégagé, et nous apercevons les esplanades en retrait de nos pyramides de l'Anahuac et dont Tula et Teotihuacan nous ont fourni les premiers exemples.

La surface de ces murailles en talus est couverte d'une couche de ciment très dur, et sur la terrasse qui couronne la pyramide un fragment de mur existe encore ; l'ornementation de ce mur se composait de couches successives d'un mélange de mortier de chaux d'une grande dureté. Il y avait là quatre couches superposées, et chacune d'elles était couverte de bas-reliefs modelés dans la couche de chaux et représentant des figures et des caractères. En arrachant l'une, on découvrait l'autre, mais en en détruisant presque entièrement l'ornementation. Nous en avons retiré lefrag ment que représente notre dessin, une tête à front fuyant reposant sur le cou-de-pied d'une espèce de jambe, posée elle-même sur un coussin. Le détail le plus remarquable de ce fragment, c'est le profil humain qui nous reporte à Palenque, où tous les personnages des bas-reliefs offrent absolument le même type. Nous sommes donc là dans un milieu civilisé identique à celui de la ville de Palenque, et cette ressemblance va se compléter par nos découvertes de Comalcalco, dont le Bellote n'est que l'avant-garde.



BAS-RELIEF D'UN TEMPLE DU BELLOTE.

Outre ces bas-reliefs d'une si haute valeur par la filiation qu'ils établissent entre les monuments de cette région et ceux de Palenque, nous trouvâmes au Bellote une foule de fragments modelés, bras, mains, ex-votos et poteries brisées. Quant aux pyramides, elles se composaient non de pierres et de terre, comme à Teotihuacan, mais d'amas de coquilles et de terre soutenus par des murs de refend mêlés de briques cuites ; les murailles du temple étaient en briques, également séparées par d'épaisses couches de mortier, dans lequel se voyaient de nombreux fragments des coquilles qui avaient servi à la confection de la chaux.

Les constructeurs ne purent se servir de pierres dans une contrée où l'on ne pourrait trouver le moindre petit gravier, et ils utilisèrent les débris de cuisine des anciens. Mais je reviens à ces couches mystérieuses superposées sur les murailles du temple et dont il me semble entrevoir une explication plus ou moins probable ; nous avons parlé, au sujet de la chronologie toltèque, de la fête du feu nouveau qui se célébrait à la fin de chaque siècle de cinquante-deux ans appelé *xiuhmolpilli*, et nous avons raconté qu'en cette occasion solennelle, et une fois la lumière nouvelle apparue, assurant aux populations inquiètes un nouveau siècle d'existence, on se hâtait de renouveler le mobilier de la maison, et de repeindre à neuf cases, palais et temples.

Ne serait-il pas arrivé que, développant cette coutume au Bellote, on eût couvert les murailles des temples de ces couches hiéroglyphiques racontant l'histoire du siècle qui venait de s'écouler, et qu'à chaque siècle suivant on eût couvert la première couche d'une couche nouvelle célébrant dans ses inscriptions l'histoire du siècle nouveau ? Si

cette supposition était fondée, si elle était vraie, nous aurions une date et nous pourrions dire que le monument qui nous occupe, ayant quatre couches alors qu'il fut abandonné, comptait à la conquête, c'est-à-dire en 1520, quatre siècles pleins de cinquante-deux ans, soit deux cent huit années, plus la fraction du siècle dans lequel il entrait.

Je sais bien que c'est me lancer dans l'inconnu et qu'une supposition n'est plus de la science; mais cette supposition se trouve corroborée par une observation de même genre faite par Stephens à Palenque; il nous dit: « Dans le corridor le plus reculé du palais, la muraille était brisée en divers endroits et était recouverte de diverses couches de chaux et de peintures. En l'un de ces endroits, je comptais six couches, dont chacune portait des traces de peinture. En une autre place, on aurait dit une ligne de caractères écrits en encre noire. Nous fîmes un effort pour atteindre ce morceau, mais, en essayant d'enlever la couche supérieure, tout vint à la fois et nous nous arrêtâmes[1]. » En poursuivant cette théorie, les six couches de Palenque nous donneraient trois cent douze ans, plus la fraction du siècle courant, soit trois cent trente années d'existence au temps de la conquête, ce qui nous donnerait aujourd'hui environ six cent quatre-vingt-dix ans, et c'est à peu près ce que l'on peut raisonnablement accorder à Palenque, comme nous le verrons plus tard.

Ces temples, on le voit, ressemblent à ceux que virent les Espagnols et dont nous parlent les historiens que nous avons cités; d'autre part, nous savons que les Toltecs chassés des hauts plateaux vinrent civiliser les contrées du sud, et que dès l'année 1124 les envoyés de Xolotl les trouvèrent fortement établis au Goatzacoalco, au Tabasco, au Yucatan, etc.; nous sommes donc là chez eux, et, partant, ce seront leurs monuments que nous allons retrouver.

Mais poursuivons; les souvenirs abondent dans les environs, et en quittant le Bellote pour gagner Paraíso, nous prenons le bras du Torno Largo, qui nous conduit à *la Ceiba*; c'est un groupe de maisons où le paysage est admirable, et nous sommes ici en plein territoire historique.

Le fleuve que nous venons de rencontrer est le vrai Grijalva, qui se jette à la mer par *los dos Brazos* ou *las dos Bocas*, nom que lui donnent Herrera et Bernal Diaz. C'est ici, et non à Frontera, que se trouvait le village de Cintla[2], dépendant de la capitale du Tabasco; c'est donc ce fleuve que découvrit Grijalva, c'est ce fleuve que Cortez remonta avec ses chaloupes, et c'est sur ses bords, près de son embouchure, qu'il livra cette première et grande bataille aux quarante ou cinquante mille Indiens réunis en deux jours contre lui[3].

Nous avons une foule de preuves de ce que nous avançons; d'abord ce nom de *dos Bocas*, deux bouches, ne peut s'appliquer au Grijalva d'aujourd'hui, qui n'en a qu'une; la barre du fleuve que Cortez remonta avec ses chaloupes, l'eau n'étant point assez profonde pour ses vaisseaux, ne peut être celle du Grijalva d'aujourd'hui, puisque des navires de 300 tonneaux et d'un tirant d'eau de 12 pieds franchissent journellement cette dernière.

L'eau salée apportée par le flux remonte beaucoup plus haut à Frontera que ne nous le dit Bernal Diaz dans sa relation, et le chroniqueur des Indes, Herrera, nous raconte que, dans ses attaques et ses mouvements de troupes, Cortez se retira dans une petite île faisant face au village; or il n'y en a qu'une, fort grande, à près d'une lieue en aval de Frontera. Herrera nous parle d'un gué par où les soldats de Cortez traversèrent le fleuve pour aller reconnaître les ouvrages des Indiens; il n'y a jamais eu de gué du côté de Frontera, partout la rivière est immensément large et très profonde. Il n'y a pas de rivière au-dessus du village de Frontera

1. J.-L. Stephens, *Incidents of travels*, vol. II, p. 316.
2. Bernal Diaz del Castillo, t. Ier, ch. XXXIII.
3. Antonio de Herrera, *Histoire générale*, décade III, liv. VII, ch. III.

comme le disent les relations. Herrera nous parle aussi des magnifiques plantations de cacao que traversa Cortez; il n'y en a pas une seule sur le Grijalva du côté de Frontera, et elles n'existent que beaucoup plus à l'ouest sur les bords du Rio Seco, où nous sommes[1], de telle sorte que tout ce que nous dit Herrera s'applique parfaitement au paysage comme au cours du Rio Seco, avec ses deux embouchures, sa barre impraticable, ses gués, ses plantations de cacao, et nous pouvons affirmer que ce fut bien sur ses bords qu'eut lieu la grande bataille et que c'était bien près de là que se trouvait la capitale indienne dont le nom nous est inconnu, qu'on nomme aujourd'hui Comalcalco et que nous allons visiter.

Torquemada, qui dut copier Herrera, nous donne à peu près les mêmes détails[2].

Mais chose plus remarquable encore, c'est qu'il nous semble reconnaître dans le village de *la Ceiba*, où nous nous arrêtons en passant, le lieu même où Cortez prit possession du pays au nom du roi d'Espagne.

Ce nom est prononcé Zeiba par Cogolludo[3] et *Ceiba* par Bernal Diaz, à qui nous emprunterons de préférence sa relation, plus explicite. Il s'agit des premières escarmouches de Cortez avec les gens du cacique du Tabasco; ils étaient, nous dit Bernal Diaz, plus de douze mille, et retranchés derrière des palissades. « Maintenant, tous ensemble, nous les chassâmes encore une fois des défenses où ils s'abritaient et les obligeâmes à se replier. Mais, se conduisant en bons soldats, ils reculèrent sans tourner le dos, en lançant sur nous une grêle de flèches et de pieux durcis au feu, jusqu'à un grand préau où l'on voyait des logements, de vastes salles et trois temples d'idoles. Ils emportèrent tout ce qui s'y trouvait. Cortez nous ordonna alors d'arrêter et de ne pas essayer de les atteindre, puisqu'ils étaient en fuite. Ce fut là qu'il prit possession de ce pays pour Sa Majesté et pour lui-même en son royal nom. Cela se passa de cette manière : il dégaina son épée et fit en signe de possession trois grandes entailles en un gros arbre appelé *Ceiba* qui s'élevait dans le préau, disant que, s'il se présentait quelqu'un pour le contredire, il défendrait son droit avec son épée et le bouclier qu'il portait au bras, » etc[4].

On pourrait me dire que ma citation ne signifie absolument rien, qu'il y a des ceibas partout, et que la prise de possession a pu avoir lieu tout autre part. D'accord; mais le plus singulier, c'est qu'au village de *la Ceiba* il n'y a point de ceiba, et que cet arbre, qui est d'une croissance fort rapide, a dû depuis fort longtemps disparaître, et que, m'informant du nom donné à l'emplacement, nul ne put m'en rendre raison. Mais, outre les preuves données plus haut, au sujet des lieux témoins de la bataille livrée par Cortez et de sa prise de possession, nous savons parfaitement que telle appellation donnée à tel endroit, en l'honneur d'un évènement passé, persiste alors que l'objet qui a déterminé cette appellation a disparu; et n'est-il pas fort logique de supposer que les Espagnols établis plus tard en un point rendu célèbre par cette prise de possession de Cortez aient retrouvé l'arbre entaillé par lui et aient appelé le village qu'ils y fondèrent du nom de cet arbre, témoin de ce grand évènement?

Il est vrai que pour commenter l'histoire comme je le fais, et pour retrouver de tels rapprochements, il faut, voyageant sur les lieux, les bien examiner et avoir présentes à la mémoire les relations des historiens, et c'est ce qu'il m'a été donné de faire.

Tous ces détails ont une importance capitale pour affirmer l'existence de Comalcalco au temps de la conquête; quant au Rio Seco, que nous allons remonter, nous verrons que c'était bien, autrefois, un grand fleuve, dont les Espagnols détournèrent le cours, pour ruiner

1. Antonio de Herrera, *Histoire générale*, décade II, liv. IV, ch. XI.
2. Torquemada, *Monarquia indiana*, t. Ier, liv. IV, ch. XI.
3. Cogolludo, t. Ier, liv. Ier, ch. IX.
4. Bernal Diaz del Castillo, t. Ier, ch. XXXI, traduction du docteur Jourdanet.

la ville indienne qui s'élevait sur ses bords. C'est du reste une tradition dans le pays.

De la Ceiba à Paraíso c'est une suite de points de vue sans pareils, de beautés sans rivales et que plume, pinceau ou photographie ne saurait rendre. Larges avenues de cocotiers et de palmiers sur ses bords, le Rio Seco que nous remontons à force de rames, nous ouvre à chaque pas des perspectives délicieuses. Le courant rapide entraîne de jolies plantes arrondies semblables à de belles laitues avec feuilles d'un jaune clair ou d'un vert tendre; elles descendent seules ou par flottes et forment de petits radeaux d'une grâce exquise, îles flottantes qui nous rappellent les chinampas des lacs de Mexico. Je m'enthousiasme et m'extasie sans trouver d'écho dans mon entourage; le colonel dort, Albert dissèque une tête d'ibis, Julien lance au hasard des regards hébétés, et d'Artagnan geint, hurle et bâille à se désarticuler la mâchoire. On doit naître voyageur comme on naît rôtisseur; car si j'appelle l'attention d'Albert sur les admirables paysages qui se déroulent sous nos yeux, il me répond : « Que c'est joli ! » Le malheureux ne m'avait-il pas dit, un jour que je lui lisais quelques-uns des plus beaux passages de la *Légende des siècles*, que c'était gentil? Ainsi, pour cet aveugle et ce sourd, la nature dans ses plus merveilleuses manifestations était jolie, et Victor Hugo dans ses créations surhumaines était gentil! Quant à Julien et d'Artagnan, je ne pouvais leur en vouloir; ils avaient de commun la même ignorance de toutes choses et la même naïveté; ni l'un ni l'autre n'avait quitté jusqu'alors, Julien son village, et d'Artagnan la case indienne qui l'avait vu naître; aussi Julien m'expliquait-il la différence des marées par les pluies de la veille, ou bien me voulait persuader que le phare de Vera-Cruz éclairait l'Océan; d'Artagnan, tout mélancolique dans sa canoa, ne semblait pouvoir comprendre qu'il y eût tant d'eau de par le monde.

Mais, au milieu de nos admirations, il est impossible de ne point remarquer que la rivière que nous remontons aujourd'hui était autrefois un grand fleuve, et que la nature ou la main des hommes dut à une époque assez récente en changer le cours. En effet, cette rivière si belle n'est qu'un véritable ruisseau, occupant un lit profond et large, une véritable barranca dont les bords élevés et couverts d'arbres magnifiques constituent de merveilleux paysages. La tradition est donc de l'histoire.

Nous arrivons à Paraíso; un tel nom nous faisait espérer mieux que le pauvre village où nous débarquons. Mais on nous dit qu'il fut détruit, il y a sept ans, dans une guerre civile; des ruines l'attestent, ainsi que les troncs desséchés des grands arbres et des palmiers qui l'ombrageaient.

On nous prend pour une troupe de comédiens ambulants, méprise flatteuse que fit évanouir l'absence de jeunes premières.

Nous restons deux jours dans ce village de triste apparence, quoique ses habitants le considèrent comme un résumé des perfections terrestres; pour eux, c'est un véritable paradis.

Tous y sont riches, quoique marchant pieds nus; tous ont leurs maisons de ville et leurs maisons de campagne. Le bonhomme qui veut bien nous accompagner dans nos excursions est un richissime personnage. Du reste, tous gens aimables, charmants, et s'offrant des premiers à nous rendre service.

Pas d'hôtel assurément, mais une maison qu'on nous abandonne à un prix raisonnable; quant à la nourriture, on nous l'offre, ne comptant que le liquide, que nous payons. Cela n'est pas tout à fait l'hospitalité écossaise, mais en approche, et puis quelle ardeur de patriotisme! Tout est beau et bien, et charmant pour le plus humble citoyen de l'endroit. N'ayant pas de terme de comparaison, tout ce qui les entoure leur paraît pour le mieux; n'ayant pas de besoins, que désirer encore? Point de misère, pas de travail, la vie facile,

un climat qui permet la chemise flottante, les pieds nus et le pantalon de toile en toutes saisons. Beaucoup de pluie, il est vrai, mais qu'importe, la terre est féconde et il y a peu de moustiques : grande affaire!

Notre voisin de porte s'étend avec complaisance sur les avantages de son pays; on se croirait en terre promise; il y met tant de feu, que je suis disposé à le croire. Il me conte que, même si la culture était moins facile et les moissons moins abondantes, la mère nature se chargerait encore de nourrir ses enfants.

« Oui, me disait-il, quand nous n'aurions que les crabes, nous pourrions au besoin vivre sans rien faire. Les crabes sont nos amis et nos aides, en attendant qu'ils soient nos pères nourriciers. Ils couvrent de leur multitude nos champs, qu'ils débarrassent de la vermine, et quand ils doivent changer de cuirasse, quand ils sont gras comme des moines et qu'ils s'enterrent pour reposer, nous n'avons plus qu'à les cueillir pour les manger : c'est un plat délicieux. Puis, leur écaille tombée et lorsqu'ils ont déposé leurs œufs dans la terre, leurs nombreuses colonies regagnent la mer, et c'est par bandes innombrables qu'ils traversent le village. Les rues en sont tellement encombrées qu'il faut marcher avec précaution pour ne pas les écraser; de sorte que chaque matin, en ouvrant nos portes, nous en trouvons quelques centaines qui semblent attendre et nous demander qu'on les cuise. » Historique.

Merveilleux pays, s'il n'y pleuvait sans cesse!

MASQUE EN TERRE CUITE TROUVÉ AU BELLOTE.

FORÊT VIERGE PRÈS DE COMALCALCO. (Voyez p. 174.)

CHAPITRE DOUZIÈME

COMALCALCO

La route. — Le village de Comalcalco. — Description. — Fonda. — Détails de mœurs. — Climat. — Masques et figurines. — Ruines en général. — Le Blasillo. — Expédition aux vieux palais. — Ponts en briques et routes cimentées. — Grande pyramide et ses monuments. — Le palais. — Description. — Toiture et coupe. — Vases, jicaras et tecomates. — Les deux tours. — Ornements en bas-relief. — Petites pyramides et leurs temples. — Réflexions. — Disparition des populations indiennes. — Retour à San Juan. — Don Candido. — El Carmen. — Un riche coupeur de bois.

De Paraíso à Comalcalco la route est détestable, surtout à la sortie du village; nos chevaux ont de la boue jusqu'au jarret et parfois de l'eau jusqu'au ventre; mais les naturels trouvent ce chemin magnifique; tout est relatif: pour qu'il soit mauvais, il faut que les bêtes de charge restent embourbées, et que les gens en certains endroits se mettent à la nage. Nous remontons le Rio Seco, l'ancien Tabasco, sur la rive droite, et trois heures de marche nous amènent en face d'un pont branlant qu'il nous faut traverser en mettant pied à terre et tirant nos bêtes par la bride.

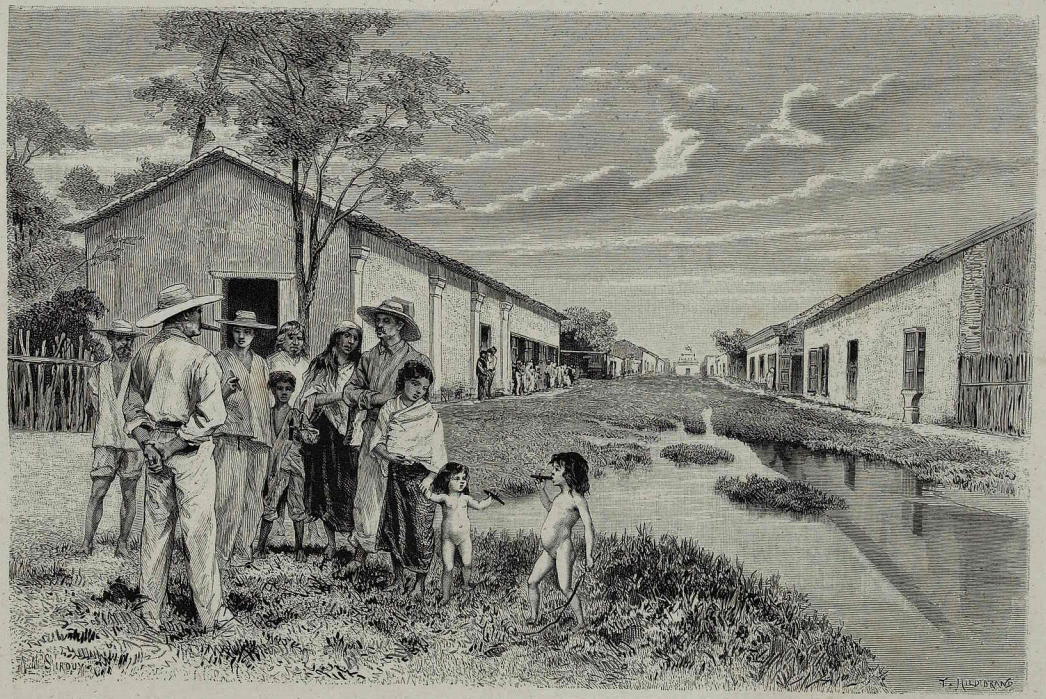
Nous sommes à Comalcalco. Ce village, qui date de 1826 seulement, est situé dans une île de l'ancien fleuve, à 60 kilomètres environ nord-ouest de San Juan Bautista et à 16 kilomètres à vol d'oiseau de la côte du golfe. Le village est le centre d'un groupe assez considérable de population, car avec sa banlieue il compte près de 2000 habitants. C'est une sorte de petite ville campagnarde avec un chef politique, un docteur, deux fondas, un ingénieur et de nombreuses maisons de commerce; on y vit sans façon, et l'habit noir pour les dîners et les visites n'est pas de rigueur; loin de là, chacun se met à son aise, il fait si chaud! la chemise flottante et les pieds nus composent la tenue générale des habitants. Les rues sont tirées au cordeau, bordées de maisons basses en briques pour les magasins et en torchis dans les faubourgs. Point d'arbres, qu'ont toujours abominés les Espagnols; mais ici cette horreur de la verdure a sa raison d'être, les arbres attirant moustiques et autres

vermines, grands tourmenteurs des pays chauds. A défaut d'arbres, les rues sont garnies de hautes herbes et semées de petits lacs, où s'ébattent marmaillons et palmipèdes, et le plus étonnant, c'est que tous ces gamins, garçons et filles, se mettent nus comme vers, et s'époumonent à fumer des cigares plus gros qu'eux. Les parents non seulement autorisent, mais encouragent cette affreuse habitude chez des marmots encore à la mamelle.

Notre fonda n'a rien de luxueux, mais nous sommes chez de braves gens, et notre hôtesse, jeune femme âgée de vingt-cinq ans, riche déjà de six beaux enfants, nous fait une cuisine excellente. Il pleut bien quelque peu dans la maison, mais ce doit être une habitude invétérée, car personne n'y fait attention, sauf les canards, qui s'en réjouissent et viennent barboter jusque sous mon lit. C'est qu'en vérité nous vivons dans le pays le plus humide de la terre; détail singulier, le sel y est toujours à l'état liquide et on nous le sert en bouteille. Il pleut sans cesse, à tout bout de champ, sans rime ni raison; quel climat! C'est le Norte, le vent du nord, qui souffle par séries de trois, six ou neuf jours, à volonté; ce sont alors des pluies pénétrantes de jour et de nuit; puis viennent les *turbunadas*, petites trombes, orages fantaisistes accompagnés de rafales épouvantables, voilà pour la saison sèche! Quant à la saison des pluies, elle dure huit mois; de sorte qu'on peut compter les beaux jours. Cependant notre arrivée, comme à Paraíso, a fait sensation, et si nous ne sommes plus des comédiens, nous voilà passés photographes; on a vu mon instrument, et chacun vient nous demander son portrait. Le tendero se réjouit, car cela lui amène des pratiques, et il faut deux jours de refus et d'explications pour renvoyer nos visiteurs importuns.

Quand on apprit que nous venions explorer les ruines, chacun s'offrit alors pour nous servir de guide, et nous n'eûmes qu'à demander des travailleurs pour en avoir le jour même. Ces ruines, dont le docteur nous parle avec enthousiasme, sont situées à 4 kilomètres au nord-est du village sur la rive droite et à près d'un kilomètre de la rivière. On y a trouvé beaucoup de choses, des masques et des idoles dans le genre des figurines de Teotihuacan, des débris de poteries; mais les habitants y trouvèrent surtout une mine inépuisable de bonnes et belles briques cuites de toutes dimensions, qui servirent à la construction des maisons du village et au pavage d'une longue chaussée. On y rencontrait aussi dans les premiers temps des statues, des *pierres de sacrifice*, qui indiquent un âge moderne, des colonnes, de grandes plaques de ciment, et tout cela fut brisé, détruit, anéanti. Ces renseignements odieux me jettent la mort dans l'âme : que nous restera-t-il de ces palais et en quel état allons-nous trouver les ruines? Ces ruines sont du reste immenses et, selon les gens qui nous en parlent, seraient les plus considérables de la contrée. Elles se groupent en une multitude de pyramides de toutes grandeurs sur une étendue de 16 kilomètres, et ces travaux artificiels sont tellement considérables et si rapprochés les uns des autres que les habitants, les comparant à une chaîne de montagnes, appellent cette longue suite de pyramides *la Cordillera*. L'un des propriétaires de cette partie du pays m'assure qu'il a compté chez lui, sur son terrain, plus de trois cents de ces collines artificielles; il faut ajouter qu'elles sont composées de terre et de briques cuites, comme nous nous en sommes assurés, et que cela constitue une dépense de force inimaginable.

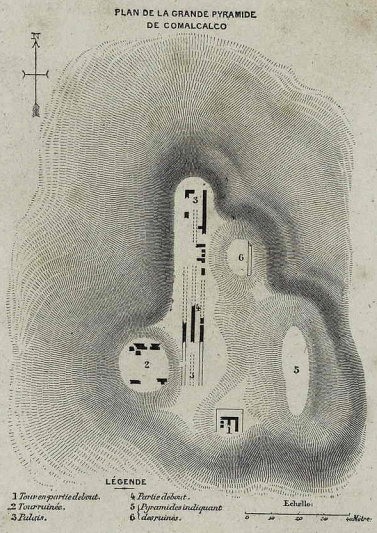
Mais les ruines de Comalcalco ne sont point les seules de la région; il en existe d'autres plus à l'ouest, sur l'itinéraire des migrations toltèques, en un lieu nommé le Blasillo. Ces ruines répondent à un centre habité signalé par les conquérants, et les ruines du Blasillo sembleraient désigner Tonala, dont nous a parlé Bernal Diaz. Quoi qu'il en soit, là se trouvait une ville indienne des plus importantes, si je m'en rapporte aux descriptions de l'un des monteros qui les découvrit. On y remarque les mêmes monuments qu'à Comalcalco, cariatides, colonnes et statues; la saison détestable que nous traversions m'empêcha de les visiter.



VILLAGE DE COMALCALCO. — FUMEURS PRÉCOCES.

Cette ville de même origine et s'élevant dans le même milieu doit être semblable à Comalcalco, et, les migrations toltèques étant admises, le rôle civilisateur du Toltec étant prouvé, ces deux villes seraient toltèques et compteraient parmi les plus anciennes que nous connaissions, par la raison bien simple qu'elles se trouvent plus près du point de départ; la même raison nous désignerait les plus éloignées comme les plus modernes; c'est du reste ce que nos études vont démontrer d'une façon victorieuse.

Nous nous rendons aux ruines, où nos travailleurs nous ont précédés; nous descendons le Rio Seco sur la rive droite, et à 3 kilomètres au delà nous prenons à travers champs un sentier bordé de grandes fleurs jaunes ressemblant à des soleils, et de gigantesques plantes à fleurs rouges appelées vulgairement *cadenas*. De droite et de gauche nous remarquons des couches de ciment fort épaisses, restes de l'ancienne route indienne qui reliait la ville au fleuve; sur deux petits ruisseaux qui coupent le sentier existaient autrefois des ponts en briques dont nous retrouvons des fragments et dont la voûte en encorbellement reproduit les voûtes intérieures des palais. Nous avons déjà vu ces couches cimentées et ces voûtes à Teotihuacan et à Tula; nous les verrons sans cesse dans les villes que nous explorerons plus tard, dans le Chiapas et le Yucatan; tous les ponts de Palenque nous fourniront une copie exacte des ponts de Comalcalco.



PLAN DE LA GRANDE PYRAMIDE DE COMALCALCO.

Mais nous arrivons; les chevaux sont amarrés à la base de la pyramide, et nous atteignons à pied, trébuchant et glissant, le plateau qui la surmonte. La hauteur de cette pyramide est de 30 mètres environ, et le plan que nous en donnons ici permettra de suivre la description des divers monuments qui s'élèvent sur sa vaste esplanade.

Nous errons d'abord au hasard dans une demi-obscurité, tant la végétation est épaisse; nos hommes ont à peine commencé l'abatage des arbres, et ces messieurs en prennent à leur aise, sans que nulle observation puisse échauffer leur zèle. Ils distribuent de ci de là quelques coups de hache, s'arrêtent, causent, allument une cigarette et nous regardent en riant, étonnés de notre impatience; on m'engage même à plus de circonspection envers eux, car ils videraient la place. Quels jolis travailleurs !

Cependant le jour se fait et nous pouvons nous rendre un compte exact de l'état des lieux.

La pyramide affecte une forme irrégulière de 300 mètres de base sur sa plus grande largeur; l'esplanade en compte 90.

Le monument principal était un grand palais (n° 3), dont la façade, tournée à l'orient, se développait sur une longueur de 71^{m},55. Il est presque entièrement ruiné, mais il nous en

reste heureusement un fragment debout d'environ 7 mètres (n° 4) et qui va nous permettre de reconstituer l'édifice.

Nos gravures représentent, la première, une vue extérieure montrant l'état délabré de la muraille et sa composition de briques et d'épaisses couches de mortier; la seconde, une vue perspective de l'intérieur; des restes de murailles plus minces indiquent les cloisons qui séparaient les salles du palais, et l'on peut supposer que l'édifice avait sept ou huit pièces doubles, de grandeurs inégales.

Il est impossible de ne pas reconnaître à première vue l'ordonnance des monuments d'Uxmal et de Palenque. C'est le palais du gouverneur avec sa double travée de grandes salles, c'est la voûte indoue légèrement concave de Palenque, et si dans la coupe du palais que nous joignons à nos photographies on constate dans la frise qui soutient le toit une plus grande obliquité que dans les édifices du même genre déjà connus et à étudier plus tard,

TRAVÉES DU PALAIS RUINÉ DE COMALCALCO.

c'est que cette obliquité a sa raison d'être et vient nous prouver l'intelligence du constructeur, sans infirmer la ressemblance des monuments entre eux.

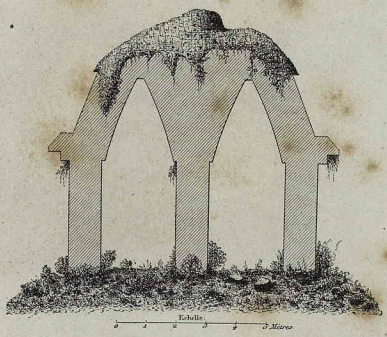
Nous verrons en effet cette toiture affecter une pente plus ou moins rapide selon le climat; légèrement oblique à Palenque, où les pluies sont fréquentes, elle se relève dans le Yucatan, contrée des plus sèches, jusqu'à ne former qu'un toit plat, reposant sur des murailles perpendiculaires; tandis qu'à Comalcalco, sur les bords du golfe, où il pleut sans cesse, les architectes exagèrent cette obliquité du toit pour faciliter l'écoulement des eaux, et mieux préserver leurs constructions. Quant aux matériaux, s'ils diffèrent, cela tient encore au milieu, et la brique cuite entrecoupée d'épaisses couches de mortier de chaux tiré des coquilles des lagunes remplaça la pierre absente dans cette vaste plaine d'alluvion. Quant aux blocs nécessaires à la fabrication des colonnes, des statues ou des autels, on devait les amener de la montagne par les fleuves. Mais aucune de ces modifications ne fera disparaître le profil typique du calli toltèque que nous avons donné dans le chapitre de Tula, et ce seront bien toujours des monuments du même type et de la même architecture que nous rencontrerons sans cesse dans toutes nos explorations.

Mais revenons au palais; la muraille était nue dans le bas, et sans autre ornement qu'une couche de ciment lisse, polie et peinte; elle s'élève perpendiculairement à 3m,55; couronnée d'une corniche très saillante, elle oblique alors parallèle à la ligne de la voûte en encorbellement de l'intérieur, pour se buter à une seconde corniche, d'une saillie moindre que la première, toutes deux servant de cadre à une frise des plus richement décorées si l'on en juge par les fragments épars aux alentours; au-dessus et au centre de la toiture s'élevait une muraille décorative, motif essentiellement toltèque que nous observerons dans la plupart des temples et palais indiens, comme elle existait déjà sur les temples des hauts plateaux, d'après des modèles en terre cuite que nous possédons au Trocadéro.

La largeur de l'édifice, murailles comprises, est de 8m,30. L'épaisseur des murs 1m,20, la largeur des pièces 2m,55 et la hauteur de la voûte à l'intérieur 7m,30 (voir la coupe).

Le monument était peint de couleurs vives, et l'encoignure à l'extrémité nord du palais est encore d'un rouge éclatant.

On ne rencontre pas à Comalcalco la multitude de débris *tepalcates*, poteries, têtes de flèche, fragments d'obsidienne, masques, etc., qui semblent composer le sol entier des villes de Tula et de Teotihuacan. L'obsidienne devait y être rare et venait des hauteurs; quant aux poteries, on leur substituait généralement les écorces de fruits ou de cucurbitacées, qui fournissaient des ustensiles à meilleur marché, d'un transport plus facile et beaucoup plus durable. Les Lacandons que nous rencontrâmes n'ont pas d'autre vaisselle aujourd'hui. Le travail, sculpture et peinture, de ces ustensiles en écorce entretenait une industrie des plus importantes et des plus prospères.



COUPE DES RUINES DE COMALCALCO.

Ces vases, appelées *jicaras* pour les petites, et *tecomates* pour les grandes, venaient, les plus belles, de Olinalan dans le Guerrero, et celles du Tabasco, si renommées, venaient de Jalpa. La Jicara est le fruit d'un arbre de la grosseur d'un oranger, à tête en parasol; le feuillage est maigre, la feuille petite et ressemblant à celle du laurier; les Indiens l'appellent *Xicalquahuitl*, arbre de Jicara. C'est un arbre de terre chaude. Le fruit, divisé en deux, parallèlement à la queue qui le porte, fournit deux vases, dont l'inférieur, plus beau, se nomme *Jicara flor*, et l'autre *Jicara boton*; mais si le fruit est coupé en longueur passant par la tige, il s'appelle alors *Jicara barba*.

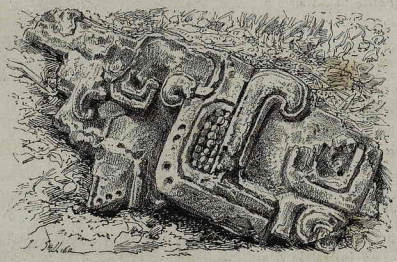
L'arbre qui produit le Tecomate ressemble à celui qui produit la Jicara; seulement le fruit est plus petit et l'on en compose diverses coupes, qui s'appellent *atotoniles*, *cubiletes*, ou cocos. A Jalpa, comme je le disais, on donne à ces fruits, au moyen de ligatures et quand ils se développent sur l'arbre, des formes diverses et des plus gracieuses; puis, une fois secs, on les orne d'inscriptions et de dessins en creux ou en relief. Il existe encore un autre fruit, dont la plante rampe comme la courge, espèce de calebasse à écorce dure et dont les Indiens fabriquent aussi des vases, mais beaucoup plus grands et appelés *atecomates*.

On les peint de couleurs vives, d'une solidité extraordinaire et dont les Indiens seuls ont le secret.

Mais si je trouvai peu de fragments, comparativement à ce que l'on en rencontre parmi les ruines des hauts plateaux, j'eus le bonheur de recueillir deux briques chargées de dessins en creux des plus curieux et des plus rares, car j'en cherchai vainement d'autres de même nature. La première ne contient que des cercles concentriques ; mais sur la seconde s'étale le portrait en pied d'un guerrier avec sa coiffure de plumes, dessin des plus naïfs, dû à l'ébauchoir du briquetier indien, qui le grava sur la terre humide encore, avant la cuisson de la brique. Ces deux briques font partie de la collection du Trocadéro.

A une distance de 11 mètres sud-est du palais, sur une plate-forme en ciment de 8^{m},10 de largeur et de 12 mètres de long, s'élève une tour marquée n° 1 sur notre plan, enlacée, soutenue et comme reliée par les racines des grands arbres qui la surmontent ; cette tour oblongue est de l'aspect le plus pittoresque et, moins sa base, c'est le modèle de celle de Palenque.

Cette tour avait trois étages, dont deux subsistent encore, et l'on peut juger, d'après ce qui



ORNEMENTATION DE LA TOUR SUD-EST A COMALCALCO.

nous en reste, que le second étage devait se diviser en quatre compartiments ou petites pièces, dont les dimensions sont les suivantes :

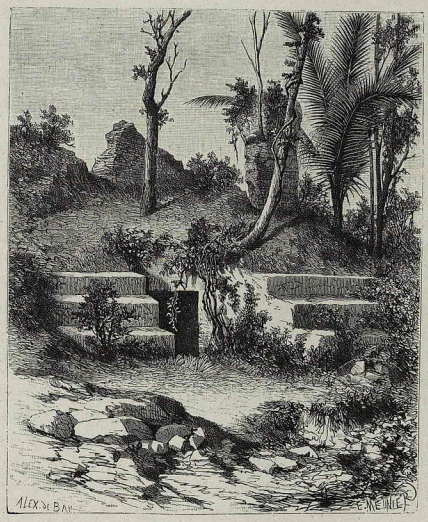
Deux pièces intérieures de 1^{m},70 de côté, correspondant avec deux autres pièces, forment comme une galerie extérieure, avec trois ouvertures séparées par deux piliers carrés de 0^{m},70 de côté. Au-dessous, le premier étage doit reproduire la disposition du second. Nous pénétrons, au travers d'une nuée de chauves-souris, dans la seule pièce qui soit abordable, pièce de 2^{m},40 sur 1^{m},50. L'ornementation de cette tour devait être quelque chose de colossal, car le fragment que nous trouvâmes au milieu des éboulis et que nous reproduisons ne mesure pas moins de 2 mètres; les figures ou caractères qui, à la manière des inscriptions arabes, s'étalent sur le pan de mur écroulé, ont près d'un mètre de hauteur avec un relief de 10 centimètres, et sont obtenues au moyen d'applications de ciment modelé frais, procédé que je signalerai comme appartenant à la première époque, et que nous retrouverons à Palenque, à Tikal et dans les plus anciennes villes du Yucatan, à Aké par exemple et à Izamal.

La tour n° 2, qui se trouve à 10 mètres sud-ouest du palais, devait être beaucoup plus

RUINES DU PALAIS DE COMALCALCO.

importante que la première, mais elle est entièrement ruinée ; il n'en reste que des pans de mur informes, à peine suffisants pour établir le plan approximatif de l'édifice. Au nord cependant, une série de gradins assez bien conservés nous permet de reconstruire le premier étage. Les quatre faces devaient présenter la même disposition, c'est-à-dire que sur chacune d'elles, entre les gradins qui permettaient d'arriver à la terrasse formant le second étage, s'ouvraient des portes donnant accès à quatre pièces aujourd'hui souterraines, de 2^{m},50 sur 2 mètres. Notre gravure représente les gradins et l'entrée de l'une des pièces.

L'ornementation de cette tour devait être tout aussi extraordinaire que celle de la tour n° 1, car un énorme fragment de muraille, éboulé sans se rompre, nous offre un



RESTES DE LA TOUR N° 2 ET ENTRÉE D'UNE SALLE SOUTERRAINE.

exemple bien précieux de cette ornementation. Sur la muraille en brique se développe en haut relief le corps d'un homme grandeur nature, dont nous ne pouvons qu'admirer le magnifique modelé. Une partie de la jambe, le haut du corps et l'avant-bras ont malheureusement disparu, ainsi qu'une partie des vêtements, dont il ne reste que la ceinture et un fragment sur la cuisse.

Peut-être aussi la statue s'étalait-elle dans son nu et n'ayant pour costume que le maxtli, comme nous avons pu le constater à Palenque dans les décorations de l'aile intérieure du palais.

Cette tour n° 2 avec ses gradins et sa plate-forme, sur laquelle s'élevait le corps même

de l'édifice, répond exactement à la description que nous ont donnée Oviedo et le chapelain de Grijalva des monuments du même genre à Cozumel et sur la côte; et ces deux tours et ces palais, comme les temples dont nous allons parler, devaient briller de loin aux yeux des Espagnols étonnés comme les tours des villes riveraines au Yucatan.

Nous savons que les premières étaient habitées au temps de la conquête; n'avons-nous pas le droit d'affirmer que Comalcalco l'était aussi? et si Comalcalco était habitée, que dirons-nous de Palenque, où nous trouverons un bien plus grand nombre d'édifices et en meilleur état de conservation? La question nous paraît résolue.

Pourquoi des monuments construits de la même façon, bâtis aussi solidement, dans le même pays, sous le même climat, au milieu de la même végétation, pourquoi ces monuments sont-ils en ruine, quand les autres sont en partie debout? Cela prouve-t-il qu'ils sont plus jeunes?

Les mêmes causes ont agi sur les uns comme sur les autres; nous devons croire évidemment, puisqu'ils sont semblables, qu'ils appartiennent à la même époque et qu'ils sont sortis de la même main, n'est-ce pas? et si les palais et les temples de Comalcalco étaient entiers et habités au temps de la conquête comme tout nous porte à le croire, c'est que les palais et les temples de Palenque se trouvaient alors dans des conditions analogues.

Mais le palais et les deux tours n'étaient point les seuls monuments qui s'élevassent sur l'esplanade de la pyramide; les n°s 5 et 6 du plan nous indiquent l'emplacement d'autres édifices totalement ruinés, tandis que sur les pentes s'élevaient de petites chapelles dont nous relevons les traces. Cette pyramide constituait donc à elle seule une espèce de village ou plutôt une immense demeure seigneuriale avec palais, demeure de prince, temples et maisons pour les chapelains et cases pour les serviteurs.

En face de cette pyramide, au nord, et cachées sous l'exubérante végétation de la forêt vierge que reproduit notre illustration, se trouvent trois autres petites pyramides, dont les deux plus petites s'élèvent à 7 ou 8 mètres de hauteur, et la plus grande à 12 ou 14 mètres. Toutes les trois étaient surmontées d'un temple, dont les murs sont encore en partie debout. Les couches de ciment détruites laissent à nu le corps de la muraille, où je remarque des briques de toutes dimensions, de 0^{m},15 sur 0^{m},25 et 0^{m},03 d'épaisseur, de 0^{m},42 sur 0^{m},32 et 0^{m},03 d'épaisseur, et de 0^{m},60 sur 0^{m},40 et 0^{m},045 d'épaisseur; les plus grandes étaient employées dans les encoignures. D'autres pyramides, par centaines, toutes chargées de palais s'étendent jusqu'à la côte, ensevelies dans les profondeurs de la forêt; que de monuments à mettre au jour, que de mystères à éclaircir! Il faudrait des années, beaucoup de monde et une santé de fer aux nouveaux explorateurs; je viens de tracer la route, mais je leur souhaite une saison meilleure et d'autres travailleurs que les miens.

L'immensité des ruines dont nous n'avons fait qu'entrevoir une très minime partie, entraîne une immensité de travailleurs, et par suite une population des plus denses. Il est évident que le Tabasco d'aujourd'hui avec 100 000 habitants ne pourrait produire des monuments aussi considérables que ceux de Comalcalco, et c'est là une des grandes objections faites à la modernité des édifices. Qui les aurait élevés dans les siècles antérieurs à la conquête? Il y avait donc une population énorme! et que serait devenue cette population?

Le génie du peuple toltèque que nous avons étudié, les citations des divers auteurs touchant ce peuple et ses migrations du nord au sud, font évidemment des Toltecs les seuls et véritables créateurs des édifices que nous venons de voir et de ceux que nous verrons plus tard. Ils trouvèrent, les faits nous le disent, une population nombreuse, qu'ils civilisèrent

et qui multiplia rapidement sous leur organisation pacifique. Ils avaient donc sous la main, dès les premiers temps de leur arrivée, un levier, une force, une main-d'œuvre la plus facilement employable et la moins chère qui fût jamais.

Ces races en effet étaient aussi fortes qu'elles étaient sobres et soumises.

Sahagun nous raconte comment on dressait les enfants à l'abstinence : jusqu'à dix ans, une tortille par jour ; de douze à quatorze, deux tortilles ; pour les hommes, trois, additionnées de quelques haricots noirs et d'un verre d'eau ; et ces mêmes hommes portaient tout le jour des fardeaux énormes ou se livraient sans fatigue à des travaux continus. Aussi, connaissant mieux leur nombre, leur résistance et leur sobriété, s'étonne-t-on moins de l'immensité des monuments qu'ils nous ont laissés.

La nouvelle Mexico fut rebâtie par Cortez en quelques années, la ville entière de Tula fut construite et achevée en six ans. Le tout devait être fait à la corvée, par masses innombrables, dirigées par des gens de métier qui terminaient et polissaient l'ouvrage. On s'en convainc facilement à Teotihuacan, où les pyramides ne sont qu'un assemblage de pierres brutes et de terres soutenues par des murs de refend doublés de couches de ciment poli, à Aké, où tout était en pierres brutes doublées de ciment, et la besogne devait marcher avec une rapidité extraordinaire.

Il est une théorie qui, en dehors de toutes autres preuves, ferait encore des Toltecs les civilisateurs des régions de l'Amérique centrale. C'est que les pays tempérés sont les seuls où les principes civilisateurs aient pu se développer. La chaleur, la production spontanée et le peu de besoins de l'homme qui vit dans les zones torrides, l'entretiennent dans un état de somnolence et de paresse dont il ne veut point sortir.

Quand donc nous trouvons une haute civilisation dans ces contrées, comme dans l'Inde par exemple, il faut admettre l'immigration d'une autre race apportant une civilisation toute faite, l'implantant dans le pays envahi et se servant de la race conquise pour la construction de ses édifices ; et c'est absolument le cas des Toltecs par rapport à l'Amérique du centre. Mais cette théorie se prouve mieux encore par la facilité avec laquelle le peuple civilisé par un autre retombe à l'état de barbarie dès que, livré à lui-même, il n'est plus soutenu par le peuple civilisateur ; l'Inde, le Cambodge, Java, nous en offrent des exemples frappants.

Mais, dira-t-on, qu'est devenue cette population si dense dont vous parlez ? Où sont les millions d'hommes qui peuplaient ces contrées à l'époque de la conquête ?

Deux causes ont contribué à les faire disparaître. Il y eut premièrement ce fait inouï de l'invasion espagnole et de la destruction de l'empire mexicain, qui jeta une perturbation profonde dans l'organisation de tous ces peuples : commotion ressentie jusqu'aux provinces les plus éloignées, commotion suivie de découragement et d'une paralysie morale qui dut immédiatement influer, et d'une façon radicale, sur la fécondité de la race. Il y eut aussi l'épouvante qu'inspiraient les nouveaux venus et l'horreur qu'on éprouvait pour eux ; horreur si profonde, que Indiens abandonnaient aussitôt les lieux occupés par les conquérants ; antipathie si violente, qu'elle a persisté jusqu'à nos jours. Les villages indiens se vident à l'apparition d'un Espagnol et se repeuplent quand il se retire ; nous verrons même dans le courant de cette étude une grande ville, Tayasal, abandonnée sur l'heure par tous ses habitants lorsqu'elle fut prise par Martin Ursua. Voilà pour la cause morale, qui a bien son importance.

Quant à la seconde cause, ou plutôt quant aux causes physiques, les historiens vont nous les dire. Elles sont multiples en effet et accusent chez les Espagnols vis-à-vis de leurs clients une barbarie d'autant plus inconcevable que Mendieta prête à ces

martyrs la douceur, la simplicité, l'humilité, l'obéissance, la patience et la pauvreté, c'est-à-dire toutes les vertus chrétiennes.

Mais, outre les mauvais traitements, les sauvageries commises chaque jour et les travaux des mines, il y eut des épidémies :

1° La petite vérole de 1521, que les Indiens appelaient *huey-zahuatl*, la grande lèpre ; la moitié des Indiens en moururent ;

2° La rougeole (*sarampion*) en 1531, qu'ils appelaient *tepiton-zahuatl*, la petite lèpre, qui causa une grande mortalité ;

3° Les bubas-bubons ;

4° Le flux de sang en 1545 ; à Tlaxcala et à Cholula seulement, il mourut 250 000 Indiens ;

5° Enfin diverses épidémies, en 1564, 1576, 1588, 1595, qui enlevèrent plus de 3 000 000 d'Indiens. Les mêmes maladies agirent dans le Tabasco et le Yucatan et *avec plus de vigueur*[1].

Herrera nous donne les maladies suivantes comme causes de la disparition des Indiens :

Rougeole, petite vérole, phtisie, flux de sang, fièvre et dysenterie. Ces malheureux se baignaient quand ils avaient la variole ou la rougeole[2].

Motolinia nous cite également la petite vérole de 1521, qui enleva la moitié de la population indienne, puis la rougeole, qui en enleva tout autant, et la grande famine qui suivit la prise de Mexico. L'auteur nous parle des encomiendas et surtout des énormes tributs que les Espagnols imposaient aux Indiens, tributs qu'il fallait payer, à défaut de quoi, les pauvres Indiens mouraient dans les supplices, car les Espagnols les traitaient bestialement et les estimaient moins que les bêtes[3].

On pourrait citer d'autres auteurs, mais les citations ne seraient que la reproduction des précédentes, qui doivent suffire. On le voit, la disparition des Indiens est sinon naturelle, au moins très explicable, et il est évident que les grandes villes, si peuplées à l'arrivée des Espagnols, se vidèrent presque immédiatement et que temples et palais, abandonnés à la merci des éléments, furent promptement détruits par les efforts combinés de la nature et des hommes. On ne pourrait s'étonner que d'une chose, c'est que dans un tel milieu ils aient résisté si longtemps.

Comme construction, on ne pourrait comparer les monuments de l'Amérique à ceux du Cambodge, qui appartiennent à peu près à la même époque, au douzième siècle, et qui, malgré leurs masses plus énormes et plus résistantes, se trouvent dans le même état de délabrement.

Maintenant il s'agit pour nous de regagner San Juan Bautista, et, après avoir fait nos adieux aux amis de Comalcalco, nous nous mettons en route. Nous ne prenons pas le même chemin, car, pour remonter la rivière, il nous faudrait huit jours. Nous confions donc notre matériel à des *bogas*, rameurs, qui nous rejoindront à la capitale, et nous partons à cheval, remontant le Rio Seco par la rive gauche.

La rive est haute et le chemin meilleur que nous ne l'espérions ; le paysage est superbe ; à gauche se succèdent sans relâche les îles de l'ancien fleuve, couvertes d'une végétation magnifique ; à droite se développe une longue suite de ranchos et de haciendas

1. Geronimo de Mendieta, *Historia eclesiastica indiana*, liv. III, ch. XXI.
2. Geronimo de Mendieta, liv. IV, ch. XXXVI, et Antonio de Herrera, *Histoire générale*, décade III, liv. VII, ch. III.
3. Torribio de Motolinia, *Coleccion de documentos*, Icazbalceta, traité I, ch. Ier.

aux cultures les plus variées, champs de maïs, plantations de cannes à sucre, de café (*cafetal*), de cacao (*cacahual*).

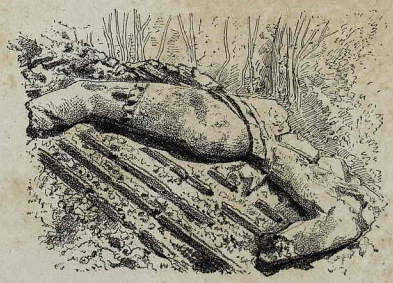
Ces plantations offrent à l'étranger un intérêt tout particulier et représentent un travail gigantesque : il faut abattre la forêt, brûler et faire disparaître les arbres, nettoyer complètement la place pour y planter une essence spéciale qu'on appelle *las madrinas*, les marraines du cacaotier.

Cet arbuste en effet, qui, comme le cafier, ne pousse bien qu'à l'ombre, a besoin de la tutelle de ces grands arbres, qui, se développant en ombelle, protègent la plante délicate contre les ardeurs du soleil, tout en lui laissant de l'air et de la lumière. Nous voyons en passant le feuillage brillant des arbustes et leurs fruits en forme de grosses et longues baies, appelés *mazorcas ;* ces baies sont rouges, vertes ou jaunes et s'échappent du tronc et des grosses branches de l'arbre.

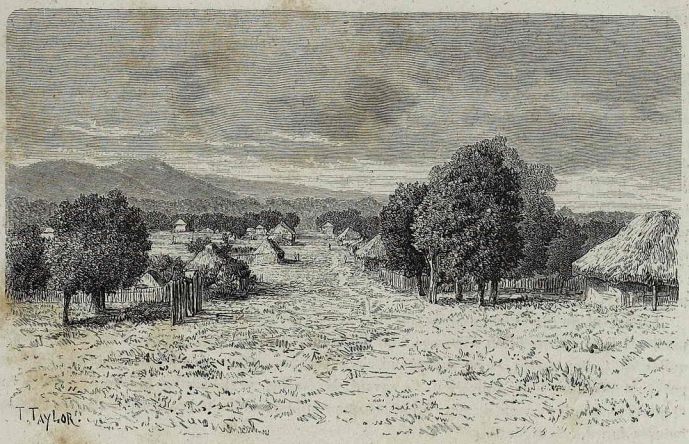
Comme haies pour clore les champs, ce sont d'épaisses lignes de *pita*, derrière lesquelles s'élèvent de majestueuses rangées de cocotiers ou des plants d'orangers sauvages dont la magnifique verdure ajoute à la richesse du paysage.

Vers les quatre heures, nous allons demander l'hospitalité dans une grande hacienda appartenant à don Candido Verao. Don Candido, qui s'occupe d'antiquités, nous exhibe sa petite collection et nous raconte que partout aux alentours on trouve des monticules qui sont des tombes ou des bases de chapelles indiennes, et qu'on y récolte une foule de figurines et de débris de monuments, qui prouvent qu'autrefois le pays nourrissait une population des plus denses.

Bref, nous passons une soirée charmante et nous filons le lendemain de bonne heure sur San Antonio Cardenas pour atteindre, sur la rive gauche du fleuve Tabasco, l'habitation del Carmen, appartenant à don Policarpio Valenzuela, le plus riche des entrepreneurs de bois d'acajou. Cet homme, un métis, qui commença comme simple ouvrier coupeur de bois, est arrivé en moins de vingt ans à se constituer une fortune de quatre millions de piastres et à compter comme une puissance dans l'État. D'une simplicité antique, l'ancien ouvrier accueille dans sa maison patriarcale l'Indien vagabond comme le voyageur européen ; sa table est ouverte à tous et chacun peut s'y asseoir. Ce fut grâce à son obligeance que nous pûmes obtenir des canoas et gagner San Juan Bautista le lendemain.



BAS-RELIEF DE LA TOUR OUEST A COMALCALCO. (Voyez p. 173.)



VILLAGE DE SANTO DOMINGO DEL PALENQUE. (Voyez p. 184.)

CHAPITRE TREIZIÈME

LAS PLAYAS ET PALENQUE

De San Juan Bautista à Jonuta. — Jonuta. — Les Indiens de San Carlos et les caïmans. — Égarés dans les bois. — Las Playas de Catasaja. — La pierre de la croix. — Transport du matériel et route de Palenque. — Le rancho de Pulente. — Village de Palenque. — Les deux dalles du temple de la Croix. — Premiers estampages. — Situation de Palenque. — La grande Acala et Palenque d'après le voyage de Cortez au Honduras. — Les villes de Palenque et d'Ocosingo d'après Juarros. — Premières impressions. — Installation. — Exploration. — Coup d'œil général. — Le palais, ensemble. — Détails. — Façade et pyramides. — Façade orientale et son ornementation. — Un bas-relief retrouvé. — Procédé des artistes palenquéens. — Galerie intérieure et médaillons. — La grande cour et les bas-reliefs des escaliers. — Bâtiments intérieurs et décoration. — Aile intérieure et restauration. — Façade occidentale. — La tour du palais.

De San Juan à Palenque, on ne compte en ligne directe que 30 ou 35 lieues, mais c'est par la route de terre, à laquelle nous ne pouvons songer. Nous avons 70 grands colis à transporter! combien de mules et de chevaux nous faudrait-il pour emmener tout ce bagage? C'est assurément un matériel ridicule à traîner par de tels chemins. Je le sais et j'aurais certainement préféré une simple valise qui m'eût permis de me mouvoir à ma guise sans trop m'inquiéter du temps et de la route. Mais... que de mais dans la vie! mais nous allions faire des moulages: il nous fallait donc cuvettes, papier, colle, farine, etc.; mais nous sommes photographes: il nous fallait des appareils et des produits chimiques; mais il fallait un matériel d'ingénieur pour lever des plans; mais, et par-dessus tout, il fallait manger dans ces ruines où nous allions vivre deux mois en pleine forêt. Or nous n'avions pas à compter sur la manne du désert. Songez à ce qu'il faut de vivres à six hommes pour deux mois, sans parler du liquide, car il faut boire le moins possible d'eau dans ces pays qui suent la fièvre; c'est ma méthode et je m'en suis bien trouvé.

Nous devions donc prendre la voie des fleuves et des rivières et j'avais frété un petit vapeur, que j'avais eu le tort de payer d'avance, de sorte que, ayant son argent en poche, l'armateur ne s'inquiéta pas de nous et ne s'occupa plus que de trouver d'autre fret pour compléter son chargement. Nous attendîmes donc huit jours, impuissants et rongés d'impatience, que le capitaine voulût bien donner le coup de sifflet final, et ce ne fut que le dixième jour de notre départ de San Juan que nous débarquâmes sur la rive droite de l'Usumacinta, au village de Jonuta. Là nos bagages sont jetés pêle-mêle sur la rive du fleuve ; la pluie arrive en même temps que la nuit, et c'est avec grand'peine que nous trouvons des bâches pour abriter notre matériel ; de plus il nous faut des sentinelles pour le surveiller, et cela malgré tout le respect que nous devons à la probité bien connue des habitants.

Il s'agit maintenant de trouver canots et bogas, car de Jonuta à las Playas nous n'avons pas d'autres moyens de transport.

Jonuta fut un centre indien très peuplé ; on le reconnaît aux pyramides qui occupent une partie de l'emplacement du village et dont l'une est considérable ; on y a trouvé mille antiquités de toutes sortes, et un savant qui s'occupe avec enthousiasme de ce qui touche au passé en a fait une belle collection. Ce savant, M. Nattes, veut bien me montrer ses trésors, et je reconnais beaucoup de ces objets comme semblables et quelquefois identiques à ceux trouvés dans les hauteurs.

Nous causons : M. Nattes est convaincu que les Toltecs ont passé partout et que partout les monuments ont été leurs œuvres. Je suis enchanté de voir ma théorie admise par un homme de cette expérience.

Nos canoas sont prêtes et nous partons le 20 décembre pour remonter l'Usumacinta ; nous l'abandonnons à six heures pour le rio Chico, et nous passons la nuit dans le rancho du Caribe.

Nous atteignons, le lendemain à onze heures, Porto-Cabello, groupe de cabanes habitées par des coupeurs de bois, et nous arrivons à six heures au Potrerillo, rancho de misérable apparence.

Nous nous y entassons dans une cabane basse et puante, après avoir occis un grand singe hurleur ; ce sera le plat du souper, car il ne nous reste plus que de la viande salée, qui nous altère affreusement.

A partir du Potrerillo, nous remontons le Chico trois heures encore, pour tourner à gauche dans un grand canal appelé le *rumpido* et qui doit nous conduire à la lagune de Catasaja.

Nous laissons à droite les lagunes de San Carlos, au milieu desquelles vit une race d'Indiens indépendants et de mœurs particulières. Ces gens-là se nourrissent en grande partie de crocodiles et de caïmans, dont les lagunes sont infestées, et l'on nous affirme que cette nourriture a fait d'eux les hommes les plus sains et les plus vigoureux de l'État.

J'avais séjourné chez eux lors de ma première expédition et j'y avais été témoin d'une chasse si singulière que je la veux raconter.

Dans la plupart des cases où je pénétrais, je trouvais des crocodiles vivants, le ventre en l'air, la gueule clouée, les pattes amarrées et la queue coupée.

« On leur coupe la queue par précaution, me dit mon hôte don Juan, qui m'accompagnait, car ils feraient des sottises et du moindre coup casseraient quelques jambes.

— Mais comment vous emparez-vous de ces affreuses bêtes ?

— On les prend de deux manières, me répondit don Juan : ou bien avec un fort crochet garni d'appât (et il me montrait la trace du fer qui avait percé une mâchoire inférieure), ou bien à la main.

— Oh ! oh ! — fis-je ; et comme l'Indien me vit sourire :

— Vous paraissez en douter, señor ?

— Non, repris-je, oh non ! dès que vous me l'assurez... Néanmoins je serais enchanté de voir la chose, et voici même une piastre à l'adresse du héros qui me donnera ce curieux spectacle.

— La piastre était inutile, poursuivit mon homme, cependant cela ne gâte rien. »

Et comme nous traversions le village, nous rapprochant de sa demeure :

« Holà ! hé ! Cyrilo.... Cyrilo ! »

Au troisième appel de don Juan, un grand gaillard noir, maigre et nerveux comme un tigre, l'aborda son chapeau à la main.

« Qu'y a-t-il pour votre service, don Juan ?

— Voilà monsieur qui voudrait te voir amener un lagarto.

— C'est facile, reprit l'Indien, et pour vous faire plaisir, don Juan...

— Il y a une piastre pour toi, mon garçon, ainsi tâche de te distinguer. »

Cyrilo demanda cinq minutes pour se préparer, et promit de nous rejoindre au bord d'un bayou, petite rivière étroite et lente située de l'autre côté du village. Quant à nous, nous devions prendre une pirogue et nous faire conduire jusque-là.

Lorsque nous arrivâmes, notre homme était sur la berge, nous attendant ; il était nu et tenait à la main un fort poignard, dont la lame, longue de huit pouces, semblait un énorme clou carré à la base. Il avait déjà jeté aux alentours un coup d'œil de connaisseur. A vingt pas il nous fit signe d'arrêter, et, nous précédant avec précaution, il nous indiquait un point de la rive encombré de hautes herbes. Il n'en était plus qu'à dix pas environ quand deux caïmans à courte queue éboulèrent dans l'eau comme deux mastodontes.

En moins de temps qu'on ne saurait dire, Cyrilo se précipita le poignard entre les dents, plongea et ne reparut pas.

Nous nous dirigeâmes à toute vitesse vers le lieu du combat. La situation me semblait palpitante ; je fouillai de l'œil la rivière, seul un remous indiquait la place où l'Indien avait disparu.

Quelques secondes longues comme des heures passèrent, l'eau s'agita de nouveau comme refoulée par la puissance d'une hélice, et la queue du monstre frappa la surface d'un coup terrible ; puis le corps parut dans une évolution rapide : Cyrilo, souillé de fange, adhérait au ventre du caïman.

Ils disparurent encore, laissant une longue traînée de sang.

« Bravo, Cyrilo ! bravo ! » cria don Juan.

Pour moi, je ne respirais plus ; le sang glacé par la terreur, témoin muet de cette effroyable lutte, je regrettais de l'avoir provoquée.

Cependant la rivière s'agitait sous les efforts des deux lutteurs, et l'eau remontait à la surface en tourbillons limoneux ; quelques secondes passèrent encore et Cyrilo vint à la surface, mais seul, couvert de fange, à demi suffoqué.

Un cri de joie s'échappa de ma gorge comme un cri de délivrance ; Cyrilo nageait vers nous et je lui tendis la main pour l'aider ; mais il sauta lui-même dans la barque, où il resta un moment sans parler.

« *Este c... me corto el dedo :* ce... m'a coupé le doigt, » fit-il, en nous montrant la première phalange de son index mutilé.

Au moment où Cyrilo avait enlacé le monstre corps à corps, son doigt s'était trouvé engagé dans la gueule de l'animal.

« *Pero me lo pago :* mais il me l'a payé, ajouta-t-il, et nous l'allons bien voir tout à l'heure. Du reste, s'il ne remonte pas, j'irai le chercher. »

Don Juan me fit signe de l'œil, je m'inclinai : cet Indien me parut grand comme César. Pour lui, il se débarrassait de la fange dont il était couvert et se préparait véritablement à replonger ; je l'arrêtai.

« Et tenez, le voilà ! » dit don Juan en désignant une surface jaunâtre flottant de l'autre côté du bayou. C'était bien le caïman, le ventre en l'air et la poitrine ouverte de quatre coups de poignard.

Nous le remorquâmes jusqu'au village ; il mesurait 14 pieds 3 pouces ; j'offris à Cyrilo deux piastres au lieu d'une, et je payai vingt francs son poignard, que je conserve encore.

Mais poursuivons : nous voilà dans le rumpido, large canal qui communique avec la lagune, les eaux sont si hautes que le tracé du canal a disparu et que nous naviguons au milieu des arbres ; nos hommes s'en inquiètent peu, disant qu'ils abrégeront la route, et nous filons dans ce curieux chemin. Mais la plaine humide se peuple de végétaux plus grands et plus nombreux, les branches des arbres se ferment derrière nous, et voilà nos hommes complètement égarés. La navigation devient presque impossible au milieu de l'épaisse verdure ; nous tournons dans un cercle vicieux, et les *bogas* épuisés ne savent plus que devenir. La situation est désastreuse, car le fleuve n'a qu'à baisser de six pouces ou d'un pied pour nous clouer indéfiniment dans le bois inondé, perspective des plus inquiétantes si l'on songe qu'il est deux heures et que nous sommes à jeun ! Grâce à Dieu, cependant, nous forçons le cercle humide qui nous entoure, et bientôt nous débouchons près d'une éminence surmontée d'un rancho, où une bonne femme nous sert des œufs frais, des tortilles chaudes et du porc grillé ; en somme, après bien des difficultés, nous atteignons enfin la lagune et nous n'arrivons que fort tard au village de las Playas de Catasaja.

On débarque et nous trouvons une maison vide, où nous entassons hommes et bagages. Là nouvelle difficulté : nous sommes à huit lieues du village de Santo Domingo et nous n'avons pas un porteur ! Or ce sont les Indiens qui font tous les transports, et comme il nous en faudra soixante au moins, nous ne savons plus que devenir.

Le chef politique de las Playas se met à notre disposition et envoie immédiatement un exprès au chef municipal de Palenque, lui enjoignant de nous expédier autant d'hommes qu'il pourra. Puis, comme chaque Indien ne veut pas se charger de plus de cent livres au maximum, il nous faut, au moyen d'une romaine, préparer les charges et ne leur donner que le poids voulu.

Cependant nous trouvons dans le village de quoi nous occuper : un Mexicain, don Silenciario Rodriguez, nommé par le gouvernement inspecteur des ruines, vient de faire transporter à las Playas la pierre de la croix provenant d'un temple de Palenque ; cette fameuse dalle, si connue du monde savant, a subi des aventures singulières ; enlevée il y a quelque trente ans de l'autel dont elle occupait le centre, elle avait été abandonnée au milieu de la forêt, à une centaine de mètres du temple, par son ravisseur, qui, dans ses vains efforts, ne put l'emporter plus loin. Je l'avais trouvée là en 1858, gisant couverte de mousse, et j'en avais tiré une assez bonne photographie, ne m'attendant point à la rencontrer un jour si loin de son point de départ. Depuis elle avait été brisée, et ce fut probablement ce qui rendit son transport plus facile et ce qui engagea Rodriguez à l'amener à las Playas pour la diriger sur Mexico, dont le Musée la réclamait. Mais on commence tant de choses au Mexique sans les achever, que la pauvre dalle sera probablement encore dans dix ans là où je la retrouvai, dans la cour de la préfecture, où le temps et les hommes détruiront infailliblement ce précieux monument.

Nous en prîmes donc un estampage et nous avons aujourd'hui au palais du Trocadéro le monument tout entier, formé de trois pièces, qui, par une fortune singulière, se trouvent dissé-

minées en pays divers et fort loin les unes des autres. En effet, l'une de ces dalles est encore en place dans son temple, la seconde est à las Playas et la troisième à Washington au Musée du Smithsonian Institute ; et pour ajouter au bizarre de l'aventure, deux autres dalles ornant les piliers du même autel se trouvent aujourd'hui incrustées dans la muraille de l'église de Santo Domingo del Palenque.

Nos quelques jours d'attente passés à las Playas ne furent donc point entièrement perdus, et nous donnons ici la reproduction du moulage de ce document célèbre qui représente une croix surmontée d'un oiseau symbolique auquel un personnage debout et de profil semble présenter une offrande. Nous savons que la croix était le symbole du dieu de la pluie ; le temple

MOULAGE DANS LE TEMPLE DE LA CROIX N° I.

où se trouvait cette croix était donc dédié à Tlaloc et peut-être à Quetzalcoatl à la fois, comme nous le verrons dans les bas-reliefs qui vont suivre. Mais il est impossible de ne pas reconnaître dans cette croix un monument de même origine que la croix tombale de Teotihuacan ; seulement, à l'inverse de certains auteurs qui font procéder la seconde de la première, nous faisons descendre la première de la seconde ; car, en dehors des émigrations toltèques qui nous permettent, conformément à l'opinion des historiens, d'attribuer à la même race les édifices de Palenque et de Teotihuacan, nous savons qu'en toutes choses il faut procéder du simple au composé ; or le style primitif, la simplicité, l'aspect archaïque de la croix de Teotihuacan en font une ascendante et non pas une descendante de la croix imagée, compliquée et déjà surchargée d'ornements de Palenque qui dénonce une époque beaucoup plus moderne et plus avancée.

Cependant nos Indiens étaient arrivés et purent en trois jours transporter notre matériel au village de Santo Domingo; nous suivîmes avec le dernier convoi, et ce petit voyage de huit lieues est un véritable enchantement.

Au sortir de las Playas, le sentier, fermé d'abord par une ligne de forêts, s'ouvre bientôt sur une perspective de prairies entourées d'arbres où la nature épuise toutes les féeries de sa vierge fécondité. Des bosquets ombreux, semés au milieu de plaines verdoyantes, paraissent disposés pour le plaisir des yeux, tandis que la ceinture des grands arbres qui bornent l'horizon lui donne cet aspect apprêté des parcs anglais uni à la sauvage grandeur des œuvres de la création.

Tantôt le cheval qui vous emporte semble guider vos pas sous des arcs de triomphe où des lianes gigantesques pendent en festons splendides, et tantôt, courbant la tête sous des arceaux étroits, vous glissez comme un chevreuil égaré dans les massifs de la forêt.

Ici la plaine s'ouvre de nouveau, et, dans sa lutte avec le bois qui l'enserre, victorieuse ou vaincue tour à tour, elle se rétrécit, s'allonge, s'agrandit ou se ferme, déployant une variété de contours, une richesse de lignes où les molles ondulations des pelouses factices se mêlent aux âpretés des solitudes.

Là s'épanouit la flore des savanes; mais plus loin, reprenant ses droits, la forêt jalouse écrase toute végétation fleurie sous le poids formidable de ses ombres séculaires. Des lièvres effarés sillonnent en tous sens les hautes herbes de la prairie, pendant que des pécaris nombreux poursuivent en longue file des sentiers déjà foulés. De grands aras mêlent leurs cris perçants aux hurlements des *zaraguatos* suspendus dans les dômes, tandis que le daim timide vous adresse de loin un regard étonné.

Cette promenade nous parut d'autant plus charmante que nous trouvâmes à moitié route, au rancho de Pulente, un déjeuner tout servi qui nous attendait; comme dessert, nous eûmes des bananes qu'on détachait soi-même du régime des plantes, et de délicieuses oranges que nous enlevions des arbres à la porte même de l'habitation. Le soir, nous arrivâmes au village de Santo Domingo.

Ce village, ancien chef-lieu politique du district, se trouve aujourd'hui ruiné, car le transfert de la préfecture à las Playas provoqua l'émigration de toute la population blanche, qui fut remplacée par des Indiens. Il ne reste plus à Santo Domingo que deux familles européennes, trop dénuées de ressources pour abandonner le pays, et ce fut chez l'une d'elles que nous reçûmes l'hospitalité.

Ici, comme partout, nous eûmes à subir des retards intolérables occasionnés par la mauvaise volonté des porteurs, ce qui nous donna, comme à las Playas, le temps d'estamper les deux dalles dont nous avons parlé, et que nous reproduisons dans notre ouvrage.

Ces deux dalles servaient de revêtement aux piliers de l'autel du temple de la Croix n° 1; enlevées du temple il y a de longues années, elles avaient été enclavées dans la maison de deux vieilles demoiselles, qui refusèrent de les céder à Stephens lors de son exploration en 1840; depuis, ces dames étant mortes, la municipalité s'empara des vieux monuments et les plaça dans la façade de l'église où ils se trouvent encore, mais l'un d'eux brisé en trois morceaux. Ces deux dalles ont les dimensions suivantes: hauteur $1^{m},98$, largeur $0^{m},95$. La dalle de gauche représente un jeune homme superbement vêtu; un camail brodé, surmonté d'un collier avec médaillon, couvre ses épaules; une magnifique ceinture lui entoure les reins, devant et derrière s'en détache un riche maxtli, tandis que sur le côté un petit nain grotesque se suspend en sabretache. Des bottines en forme de cothurnes remontent jusqu'aux genoux. Sa coiffure est des plus significatives, car, au milieu des ornements et des plumes qui la composent, on remarque dans le haut une tête d'échassier portant un poisson dans son bec, pendant que

d'autres poissons s'échelonnent dans le bas. La croix de l'autel, personnification de Tlaloc, dieu de la pluie, nous autoriserait à voir dans ce beau jeune homme une autre personnification du même dieu, dieu du printemps, dieu de la verdure et des eaux, que rappelleraient la tête de cigogne et les poissons, attributs déjà signalés dans la base du Tlaloc de Tacubaya. Quant à l'autre dalle, elle représente un vieillard couvert d'une peau de tigre, soufflant le vent, et dont la ceinture est composée d'un serpent dont la queue se relève à l'arrière du personnage, tandis que la tête se replie en avant jusqu'à la hauteur de la ceinture. Nous reconnaissons là les attributs de Quetzalcoatl, le dieu de la sagesse, appelé Cuculcan ou Kukulcan dans les pays de langue maya ; les deux divinités se trouvaient souvent réunies et confondues dans le même

DALLE SCULPTÉE. — TEMPLE DE LA CROIX N° 1, PILIER DE GAUCHE.

DALLE SCULPTÉE. — TEMPLE DE LA CROIX N° 1, PILIER DE DROITE.

temple et dans le même culte [1] ; nous aurons plus tard à constater le même cas en parlant du temple où se trouvaient et la croix et ces deux dalles ; nous pourrons donc avancer avec quelque probabilité qu'il était consacré aux dieux Tlaloc et Quetzalcoatl.

Enfin nous sommes en route pour les ruines, où nous arrivons après vingt-deux journées de voyage pour un trajet de 35 lieues qui séparent San Juan Bautista de la ville ancienne !

Les ruines de Palenque sont à 10 kilomètres environ sud-ouest du village de Santo Domingo ; le chemin n'est qu'un sentier sous bois, qu'on est obligé d'ouvrir à chaque nouvelle exploration, car il disparaît aussitôt sous la puissante végétation des tropiques. Nous le trou-

1. Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. Ier, ch. v, et liv. II, ch. Ier.

vâmes dégagé par les soins de M. Rodriguez, agent du gouvernement mexicain, surveillant des ruines, et qui les visite fréquemment.

Le rio Michol, petit ruisseau sans importance, semble être au nord la limite de la ville ancienne, car de droite et de gauche, à partir du rio, on commence à trouver des tertres, des monticules et des vestiges de ruines. Au sud, le rio Chacamas contourne les hautes cimes qui de ce côté limitent les dernières traces d'habitation.

Le sentier s'élève rapidement sur les pentes de collines et de plateaux qui paraissent travaillés de main d'homme, et tout à coup les cris des Indiens qui nous précèdent chargés de nos bagages, nous annoncent le palais, que nous eussions longé sans le voir, tant la végétation est épaisse. Nous voici donc arrivés; mais, avant de parler des ruines, il nous faut dire deux mots du voyage de Cortez au Honduras, et de la province d'Acala[1] qu'il traversa et que quelques-uns, la prenant pour une ville, ont voulu identifier avec la ville de Palenque, double erreur, comme nous allons le démontrer. Cette expédition de Cortez était la plus absurde qu'on pût imaginer; abandonnant la proie pour l'ombre, Mexico qu'il faillit perdre pour les déserts des Hibueras, Cortez, grisé par sa fortune, se met en route avec un train de satrape et nous paraît ce qu'il était réellement, vaniteux et frivole. Il traîne avec lui, pour vivre dans les bois, majordome, maître d'hôtel, sommelier, maître de service, chef d'office et vaisselle d'or et d'argent; il a valet de chambre, médecins, chirurgiens, deux pages, deux autres encore porteurs de lances, huit garçons d'écurie, deux chasseurs fauconniers, plus un grand écuyer! Il emmène cinq joueurs de hautbois, un danseur de corde et un escamoteur! Il a trois muletiers espagnols pour ses mulets et un troupeau de porcs conduit en grande pompe! Il emmène également Guatemozin, des caciques et trois mille Mexicains armés en guerre, plus une multitude d'Indiens hommes et femmes destinés au portage ou au service. L'armée de Xerxès[2]! Deux navires chargés de vivres devaient suivre la côte sous le commandement de Simon de Cuenca, c'était la réserve.

A partir de Goatzacoalco, Cortez suit la côte et se rend à Tonala, puis à Ayagualulco, et, sept lieues plus loin, franchit un estuaire sur un pont de 1,000 mètres, puis il arrive au Mazapa, qui descend de Chiapas à los Dos Brazos. Les noms que nous donne Bernal Diaz nous deviennent alors inconnus; mais nous resterons bien convaincus que l'expédition continue sa route près de la côte, car les caciques de l'intérieur envoient à Cortez cinquante embarcations chargées de vivres; il en vint même de Teapa, commanderie de Bernal Diaz, et les canots ne purent descendre que par le Blanquillo et le Tabasco d'aujourd'hui, c'est-à-dire que l'expédition devait se trouver près de Frontera ou déjà plus loin à l'orient. En effet, elle remonte le Chilapa, rivière affluent de droite du Tabasco, et atteint le village de Tepetitan sur le haut du rio Chilapa, puis passe à Istapa pour se rendre ensuite à la grande Acala, où l'expédition se dirige; les Indiens disent à Cortez qu'il lui faudra traverser un estuaire et trois cours d'eau qui répondraient probablement à l'Usumacinta et embranchements en même temps qu'au San Pedro, dernier affluent de droite de l'Usumacinta. Nul doute à cet égard; et si Cortez s'était dirigé sur Palenque, que quelques-uns prétendent être la grande Acala, ce qui est une absurdité, puisque Acala était une province et non pas une ville, il n'aurait pas eu à traverser de rivières, il n'aurait eu qu'à filer au sud sans grand empêchement.

Mais ce fut tout le contraire; muni d'une carte indienne et d'une *boussole*, « Cortez ordonna qu'on suivît sa direction. Nous nous mîmes donc à ouvrir la route *dans la direction de l'est*, c'était en effet la direction que la carte d'étoffe assignait au village[3] ».

1. On dit Acala et Acalan et je copie l'orthographe des auteurs.
2. Bernal Diaz del Castillo, *Conquête de la Nouvelle-Espagne*, t. II, ch. CLXXIV, traduction du docteur Jourdanet.
3. *Id. ibid.*, t. II, ch. CLXXXV, p. 351, traduction du docteur Jourdanet.

L'expédition, poursuivant sa route, traverse d'autres villages et, sur de nouveaux renseignements, doit rencontrer le village de Ziguatepec à seize lieues de là ; on y arrive et Cortez s'informe des caciques de l'endroit où allait aboutir la *grande et forte rivière* qui passait près des habitations. Cette grande et forte rivière ne peut être que l'Usumacinta, et cela est si vraisemblable, qu'on lui répondit que la rivière en question allait déboucher dans des estuaires où se trouvait le village de Xicalango; et l'on ne peut y arriver que par l'Usumacinta et le rio Palisada, qui n'est qu'une branche du premier fleuve; dans ce cas, nous sommes à vingt ou vingt-cinq lieues à vol d'oiseau de Palenque, distance considérable dans ces pays boisés.

De Ziguatepec, Cortez envoie deux Espagnols à la recherche de ses vaisseaux, qui attendaient à Xicalango, où, à la suite de discordes, les équipages sont massacrés et les navires détruits par les Indiens ; puis Cortez continue sa route *vers l'est* et il traverse trois rivières et des marais, avant d'atteindre Acala, *district composé d'environ vingt villages*. Or il n'y a rien de semblable du côté de Palenque, situé sur les premiers gradins de la Cordillère.

Mais, passage tout aussi significatif et qui prouve que Guey-Acala devait être assez rapprochée du golfe, c'est que Cortez, ayant réuni les caciques, leur demanda s'ils avaient vu des navires voguant par la mer.

Selon Cogolludo parlant de Ziguatepec où passait un grand fleuve, Cortez demande où va ce fleuve, et on lui répond (voy. Bernal Diaz, déjà cité) qu'il va déboucher à Xicalango ; c'est donc bien l'Usumacinta et le Palisada. Cogolludo nous dit aussi, selon Herrera dont il suit la relation en même temps que celle de Bernal Diaz, que cette province (et non pas ville) d'Acalan avait pour capitale Izancanac et pour cacique ou roi Apoxpalon ; et les palais d'Apoxpalon étaient si considérables que le prince put y loger tous les Espagnols, sans déranger aucun de ceux qui les habitaient ; quant aux milliers de Mexicains, ils furent logés dans les maisons de la ville.

Or rien de tout cela ne répond à ce que l'on connaît et à ce que nous avons vu de Palenque, où, sauf le palais, les maisons et les temples sont de si petites dimensions que jamais on n'aurait pu y loger la troupe espagnole, à moins de la répartir dans des centaines d'édifices ; et Cogolludo ajoute que cette province fut soumise quelques années plus tard par le capitaine Francisco Tamayo Pachèco venant de Merida, lequel soumit également les *Lacandons qui en étaient voisins*[1]. Ils devaient être à dix ou quinze lieues de là, de l'autre côté de la petite sierra qui sépare la vallée du San Pedro de la vallée de l'Usumacinta supérieur ; nous éclaircirons cette question en parlant de la ville Lorillard.

Non, Izancanac de la province d'Acalan n'est point Palenque, et tout nous porte à croire que cette ville se trouvait quelque part sur la rive gauche ou la rive droite du rio San Pedro ; cela est d'autant plus probable que l'expédition se serait ainsi trouvée dans la direction voulue pour se rendre en droite ligne au Honduras, et la chose devient presque certaine quand on lit la suite de la relation du voyage de Cortez, qui se trouve, après avoir quitté Izancanac, tout près du territoire des Lacandons sur la route actuelle du Peten, et qu'il atteignait la lagune de Chaltuna et Tayasal, la capitale des Itzaes, au bout de trois ou quatre jours de marche, tandis que de Palenque il lui en eût fallu de dix-huit à vingt.

Mais qu'est devenue cette ville d'Izancanac ? où sont ces grands édifices qui pouvaient abriter tant de monde ? On en ignore même l'emplacement, et Palenque existe encore.

L'expédition de Cortez, dont il est si difficile de rétablir l'itinéraire exact, nous a néanmoins laissé des renseignements précieux sur l'organisation des contrées qu'elle traversa.

1. Ces renseignements sont pris dans Cogolludo, *Historia de Yucatan*, t. Ier, ch. XIII, XIV et XV, et dans Bernal Diaz, t. II ch. CLXXV, CLXXVI et CLXXVII.

Nous y voyons partout des caciques indépendants, un pays divisé en provinces plus ou moins importantes qui indiquent une dislocation de pouvoir, et il semble probable que la main civilisatrice qui avait su grouper ces peuples en un empire paisible et puissant comme l'indiquent les édifices que nous allons étudier, ait depuis longtemps abandonné la direction de ces populations turbulentes qui, livrées à leurs instincts batailleurs, vivaient en luttes perpétuelles avec leurs voisins. Le Yucatan nous offrait le même spectacle après la chute des deux familles toltèques dirigeantes, les Cocomes et les Tutulxius.

Revenons à Palenque, qui existait bien alors ou qui, en tout cas, n'avait pas été abandonnée depuis longtemps ; nous en avons des preuves assez concluantes dans le résultat des premières explorations, celle de Jose Antonio Calderon par exemple, en mai 1774 : l'explorateur nous dit, dans sa lettre du 15 décembre de la même année, qu'en moins de huit jours il découvrit dix-huit palais, vingt-deux grands édifices et cent soixante-huit maisons ! Ces découvertes si nombreuses de Calderon, faites en si peu de jours, nous prouvent évidemment qu'à cette époque, 1774, la forêt qui s'est développée depuis au milieu des édifices n'était point aussi dense ; que l'emplacement n'était point encombré comme aujourd'hui, et qu'on pouvait encore se faire une idée de la ville. N'est-on pas dès lors autorisé à dire qu'à l'époque de la conquête, en 1520, deux cent soixante-quatorze ans plus tôt, cette ville devait être entière et habitée ?

Mais Calderon n'avait pas été le premier, car Garcia, dans son ouvrage publié en 1729, fait déjà mention des ruines de Palenque[1]. Voilà un ouvrage qu'il faudrait trouver !

Enfin nous pouvons ajouter à ces renseignements une citation de Juarros, qui nous paraît bien importante. Parlant de Chiapas, « un fait, dit-il, est indiscutable, c'est que cette province fut habitée par un peuple puissant et civilisé, comme les somptueux édifices des villes de *Culhuacan* et *Tollan*, dont les vestiges se trouvent près des villages d'Ocosingo et de Palenque, le prouvent évidemment[2]. »

Juarros nous prouve bien autre chose : c'est que d'abord les noms de ces villes, *Tollan pour Palenque* et *Culhuacan pour Ocosingo*, n'étaient point oubliés, comme on l'a prétendu, et que les Indiens, au dix-septième siècle, se les rappelaient encore.

Cela prouve que ces deux centres étaient toltèques, puisqu'ils portaient les noms des villes toltèques des hauts plateaux, noms que les Toltecs immigrés donnèrent à ces villes nouvelles en souvenir de leurs anciennes capitales. Quoi de plus logique et de plus simple ? Ce qui se passa chez les Toltecs ne se passe-t-il pas de nos jours aux États-Unis, au Mexique, comme dans chaque contrée nouvellement colonisée ?

Aux États-Unis, nous avons Nouvelle-Amsterdam, Nouvelle-York, Saint-Louis, Vincennes, Nouvelle-Orléans, etc. ; au Mexique, Guadalajara, Vittoria, Valladolid, Mérida, dont chaque nom indique le colonisateur anglais, français ou espagnol. Mais ceci n'était point un fait nouveau pour la race nahua qui, dans ses pérégrinations du nord au sud, semait sa route de colonies et de villes auxquelles elle donnait les noms que nous retrouvons sur les hauts plateaux comme nous les signalons dans le Chiapas ; et le P. Fray Antonio Tello, historien des campagnes de Gusman, Chirinos et Antonio de Mendoza, nous dit que, dans la province de Jalisco, les Espagnols trouvèrent les mêmes noms de ville et de localité qui existaient déjà dans la vallée de Mexico et plus loin dans le sud, tels : Ameca, Culhuacan, Tequicistlan, Juchitan, etc.[3]. De plus, nous trouvons une confirmation de la citation de Juarros au sujet de *Tula Palenque* dans le récit de Bernal Diaz, quand il nous parle de

1. *Origine des Indiens du Nouveau-Monde*, liv. II, ch. 1er, p. 46, Madrid, 1729.
2. Domingo Juarros, *Compendio de la historia de la ciudad de Guatemala*, t. Ier, ch. IX.
3. Antonio Tello, *Historia de la Nueva Galicia*. — *Coleccion de documentos Icazbalceta*, t. II, Mexico, 1866.

l'expédition qu'il fit dans diverses provinces du Tabasco, sous les ordres de Rodrigo Rangel, favori de Cortez, grand hâbleur et perclus de bubas. Il s'agissait d'aller conquérir les provinces de Cimatan et de *Tulapan* dans le sud : c'est bien nous dire la province de *Tula*. Seulement Bernal Diaz nous laisse en route, car Rangel, harcelé par les Indiens, souffrant des plaies qui lui dévoraient la tête et tourmenté par les vampires, ne voulut pas pousser plus loin que Cimatan, de sorte que nous restons sans autre renseignement sur cette Tula inconnue, que ce nom de province de Tulapan, qui cependant doit nous suffire[1]. Occupons-nous donc des ruines.

Si l'on prend le palais comme centre, on peut dire que la ville, bâtie en amphithéâtre, s'échelonnait sur les pentes des premiers contreforts de la Cordillère ; de la plaine on devait l'embrasser d'un coup d'œil, et ce devait être un magnifique spectacle. Certains voyageurs prétendent avoir aperçu la mer du haut des temples ; je crois qu'ils n'aperçurent guère que la lagune de Catasaja, située à dix lieues au nord ; quant à l'Océan, qui se trouve à plus de 160 kilomètres, je doute que, de la hauteur de 200 mètres où nous sommes, il soit possible d'en rien voir, même par le temps le plus clair.

Nous gravissons la pyramide, nous pénétrons dans le palais, et l'impression que j'éprouve est profonde. Plus jeune, j'avais trouvé l'édifice modeste ; j'y retourne presque vieux, et je le trouve grandiose.

Une courte promenade aux environs, au milieu de ce qui reste encore de ruines debout, me pénètre d'admiration. Ce palais massif, ces temples ruinés, ces pyramides de toutes hauteurs, sont plus que majestueux, ils semblent effrayants, et l'on se demande si le peuple qui éleva ces monuments profita des éminences naturelles qui parsèment les flancs de la Cordillère, pour y placer ses demeures, ou si ces ouvrages étonnants par leur grandeur sont sortis tout entiers de la main des hommes. Non ; nous nous en sommes assurés plus tard. Les constructeurs distribuaient le terrain en esplanades, sur lesquelles ils élevaient de petites pyramides ; mais ils doublaient les collines de pierres, et les divisaient en étages, comme les Toltecs l'avaient fait pour leurs pyramides de Teotihuacan.

Rien d'étrange comme une promenade au milieu de ces édifices extraordinaires ; cet abandon, ce silence, cette solitude, l'ombre épaisse des arbres qui couronnent édifices et pyramides, grandissent encore le mystère qui plane sur les ruines, et vous plongent dans une tristesse indicible.

Mais quels changements sont survenus depuis vingt-deux ans ! Des parties de murailles se sont éboulées, toute la façade du temple de la Croix n° 1 s'est effondrée, et, dans le temple du Lion, le beau bas-relief de l'autel a complètement disparu.

Qu'en restera-t-il dans cinquante ans ? Probablement des amas de décombres comme on en rencontre à travers bois, sur les éminences et dans la plaine.

Pendant que nos hommes déblayent le palais, nous avançons au travers de la forêt vierge, précédés d'Indiens qui nous ouvrent le passage. Nous reconnaissons les édifices connus ; mais partout où nous continuons à marcher, droit devant nous et dans toutes les directions, nous trouvons des amoncellements de ruines informes.

Aujourd'hui il nous reste à voir le palais ; au sud-ouest, à deux pas, le temple des Inscriptions ; à 300 mètres au sud, le petit temple du Lion ; plus près, au sud-est et disposés en triangle, les trois temples du Soleil, de la Croix n° 1 et de la Croix n° 2.

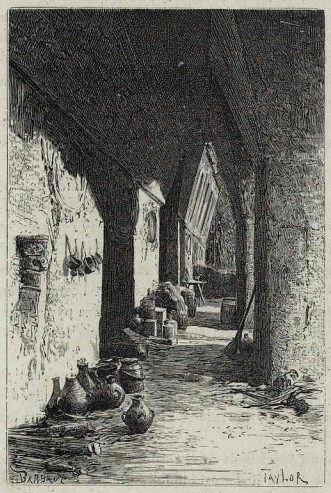
C'est là que se trouvent les bas-reliefs célèbres et les inscriptions indéchiffrées dont nous sommes venus prendre des estampages pour les rapporter à notre Musée ethnographique du

1. Bernal Diaz, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, t. II, ch. CLXIX, p. 309.

Trocadéro. C'est là que nous allons vivre deux mois, et, par le temps qu'il fait, il pleut sans cesse, c'est un triste séjour.

Il faut nous installer. Nous établissons la cuisine et la salle à manger dans la galerie extérieure de la façade orientale du palais, et notre chambre à coucher dans la galerie orientale de l'aile intérieure. De la salle à manger nous avons vue sur la forêt, et notre chambre donne sur la cour du palais.

Je mets sous les ordres du cuisinier deux Indiens pour lui fournir l'eau et le bois ; j'en garde quatre pour transporter le matériel et nous fournir également d'eau et de bois dans les temples où nous aurions des estampages à prendre ; il en restera quinze pour la coupe des arbres et le déblayement du palais et des temples.



NOTRE CUISINE DANS UNE GALERIE DU PALAIS DE PALENQUE.

Ces déblayements se font avec lenteur ; pour peu que nos Indiens se sentent livrés à eux-mêmes, ils s'arrêtent, fument ou causent entre eux ; ce genre de travail leur est antipathique au possible, et ils ne savent se servir ni du pic ni de la pelle ; mais donnez-leur un machete ou une hache, et vous les verrez dans toute leur gloire.

Ils savent ouvrir avec le machete une route assez rapidement pour que vous puissiez passer au travers du bois d'un pas égal et sans vous arrêter. Avec la hache ils abattent des arbres énormes aussi facilement que vous feriez d'un arbuste.

C'est ainsi qu'ils dégagèrent le palais et les temples de l'exubérante végétation qui les voilait.

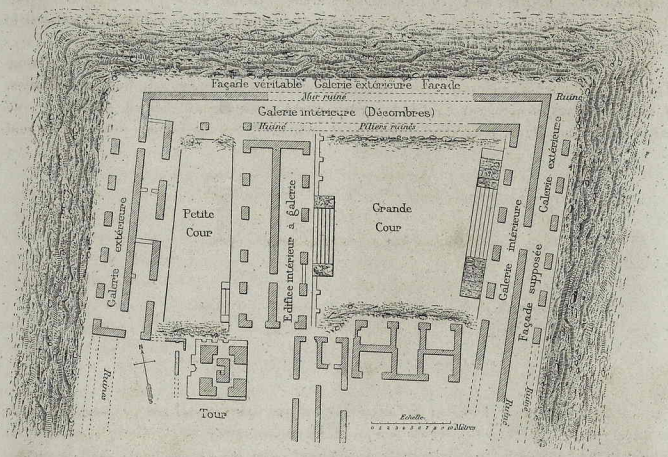
Mais procédons par ordre ; à tout seigneur tout honneur, occupons-nous d'abord du palais ; nous donnons le plan de la partie nord des cloîtres et de la tour, afin que le lecteur puisse nous suivre. Nous garantissons absolument l'exactitude de cette partie du plan, quoique différant totalement de ceux donnés jusqu'à ce jour : il a été dressé par mon secrétaire et le colonel du génie Lorenzo Perez Castro.

Le palais se composait (et avant nous je crois qu'on ne l'avait pas encore compris, non plus Waldeck que ses prédécesseurs) de deux parties bien distinctes. Une double galerie s'étendait sur les trois côtés est, nord et ouest ; elle enclavait un édifice intérieur également à double galerie et deux cours de dimensions inégales ; c'était une espèce de promenoir, un cloître parfaitement indépendant du reste de l'édifice, qui, placé au sud, devait constituer l'habitation proprement dite. Le tout cependant composait un édifice unique, placé sur le même plateau et formant un quadrilatère irrégulier.

En dehors des galeries, rien dans ce palais ne semble avoir été fait avec méthode et sur un plan bien arrêté. Les diverses parties qui le composent sont de grandeurs différentes ou de hauteurs inégales. Les cours enclavées dans les galeries, au lieu de rectangles, forment

des trapèzes, et la première est plus large de 2 mètres au nord qu'au sud, de sorte que les constructions ne sont point parallèles.

Dans la partie sud, que l'on s'accorde à regarder comme comprenant les appartements, le désordre est plus apparent qu'ailleurs et la discordance plus complète. Là, pas même la plus vague idée de plan ; on y trouve de grands édifices et aussi des petits ; ils sont bâtis sur des surfaces inégales ; ils s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres sans qu'on en puisse deviner le motif ; leurs toitures sont obliques ou perpendiculaires, et leurs décorations des plus riches ou des plus simples et comme distribuées au hasard ; il y en a de souterrains par rapport aux autres et dans lesquels on pénètre d'un côté par des escaliers obscurs et



PLAN DU PALAIS DE PALENQUE (COTÉ NORD).

qui prennent jour sur le côté sud de la pyramide, qui, là, se trouve élevée de quelques pieds seulement au-dessus du sol.

C'est dans ces appartements souterrains que se trouvent trois grandes tables en pierre, à tranches sculptées, que certains explorateurs ont prises, les uns pour des pierres de sacrifices, et d'autres pour des tables à manger, et c'est la supposition la plus probable.

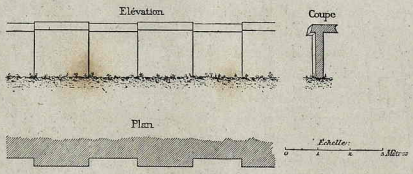
L'indépendance de ces galeries-promenoirs est parfaitement évidente dans la vue de la façade extérieure que nous en donnons. Le pilier de gauche soutient l'extrémité de la frise et du toit qui se terminait là, comme il se terminait du côté occidental, ce qui faisait bien de cette galerie un édifice pour ainsi dire indépendant, un véritable cloître.

Tous les voyageurs, avant nous, enveloppaient le palais entier de cette galerie : ce qui est absolument erroné. Ils entouraient de plus d'un escalier continu la pyramide sur laquelle repose le palais : ce qui est également inexact, puisque la photographie nous présente sur toute sa longueur un mur perpendiculaire.

La pyramide était donc, sur ses trois faces les plus élevées du moins, est, nord et ouest, divisée en trois ou quatre esplanades, dont nous avons retrouvé les traces dans la partie nord, et nous avons constaté que de semblables esplanades existaient dans toutes les pyramides d'une certaine élévation découvertes par nous à Palenque, ce qui est conforme aux traditions venues des hauts plateaux.

Cette disposition est surtout remarquable, comme je viens de le dire, sur le côté nord de la pyramide, où la façade du palais est totalement détruite : c'est là que se trouvait l'entrée, et non pas à l'orient comme on l'a prétendu, j'en ai pour preuve le luxe que les constructeurs déployèrent dans cette partie de la pyramide à l'exclusion des autres côtés. La base y est en effet composée d'un revêtement de magnifiques dalles de $1^m,50$ de hauteur, avec piliers en relief distants de $1^m,75$ et surmontés d'une corniche de $0^m,15$. Au-dessus s'élevait le mur de la deuxième esplanade, et l'on reconnaît les traces de l'escalier qui occupait le centre et conduisait à la galerie.

La pyramide qui sert de base au palais, et que les explorateurs nous présentent comme régulière et d'une égale élévation sur toutes ses faces, a ses quatre faces de hauteurs inégales. L'erreur est inexplicable, car c'est la première chose qui frappe le nouvel arrivé : le côté nord est le plus élevé; il mesure environ sept mètres, et les deux côtés est et ouest vont

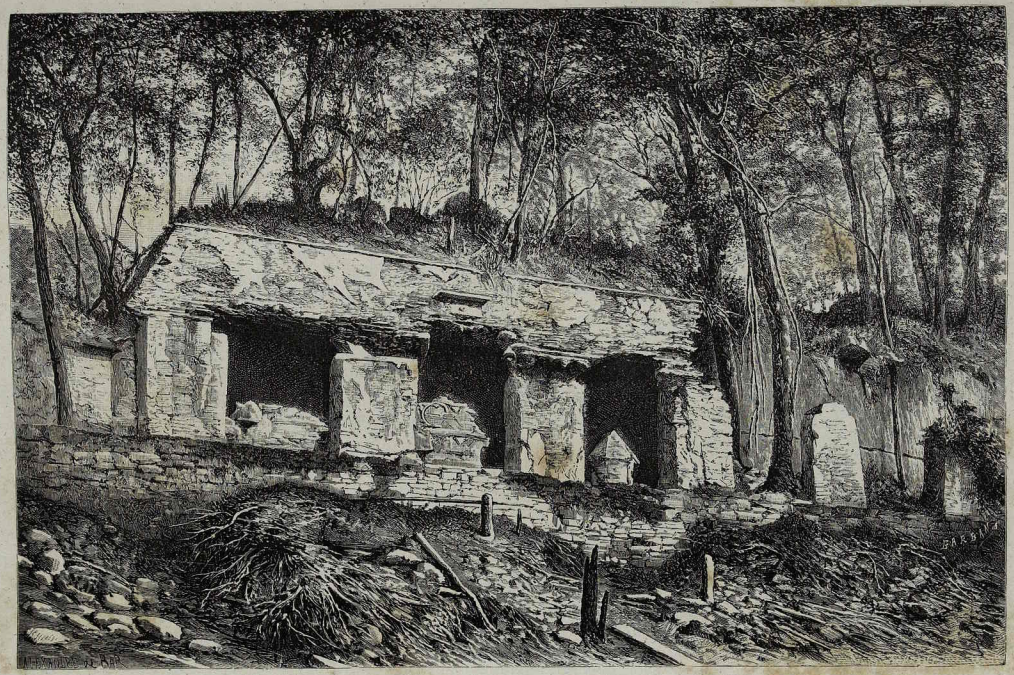


SOUBASSEMENT DE LA PYRAMIDE DU PALAIS DE PALENQUE.

en s'abaissant pour se terminer à l'angle sud-est par une encoignure perpendiculaire de 2 mètres et se trouver, à l'extrémité sud-ouest, au niveau même du sol. Cette disposition est générale pour toutes les pyramides qui ne s'élèvent point sur des plateaux dont la surface a été entièrement nivelée ; cela tient à la configuration du sol et à la pente rapide des terrains sur lesquels ont été construits les monuments; les pyramides sont donc toujours beaucoup plus élevées du côté nord qui regarde la plaine, que du côté sud qui regarde la montagne. Nous avons remarqué ces mêmes faits dans les pyramides qui soutiennent les quatre édifices au nord du palais, le temple des Inscriptions, le temple de la Croix n° 1, le temple de la Croix n° 2, et pour une foule d'autres; il arrive même que la pyramide appelée le Cerro Alto, et qui n'est en somme qu'une montagne de plus de 150 mètres de haut pour le côté nord, se trouve au sud à peu près de niveau avec la crête de la petite chaîne qui se développe est-ouest.

Au pied de la pyramide du palais, à l'angle sud-est, passe un canal couvert, par où s'écoulait autrefois le petit ruisseau qui vient du sud; ce canal est obstrué de ce côté depuis longtemps ; l'eau s'est frayé un cours naturel à 25 mètres environ de la pyramide et va rejoindre l'extrémité du canal à 50 mètres de là.

La façade extérieure de la galerie orientale du palais, que nous reproduisons, permettra de constater l'erreur que nous avons signalée; il est facile, en effet, de voir dans la reproduction de notre photographie l'extrémité de cette galerie avec le profil d'angle de la frise qui termine



FAÇADE EXTÉRIEURE DU PALAIS DE PALENQUE.

l'édifice au sud. Ce profil, en lui restituant la corniche saillante qui lui manque, reproduit exactement le profil du calli toltèque que nous avons donné au chapitre de Tula. La façade occidentale, comme on pourra le voir par le plan et par la photographie que nous en donnerons plus tard, reproduit exactement la même disposition, ce qui rend le doute impossible. Les mêmes auteurs ont doté la pyramide d'un escalier sur cette façade orientale ; cet escalier est remplacé dans notre gravure par un mur perpendiculaire ; il fallait donc transporter l'escalier autre part, et, d'accord avec ce que nous avons dit précédemment, nous l'avons établi sur le côté nord, où nous en avons reconnu les traces ; et cela est d'autant plus probable que cette façade regardait quatre beaux édifices placés à 150 mètres au delà, sur la même esplanade, et semblant faire partie du même groupe de palais.

Cette façade de la galerie était soutenue par six piliers de 2 mètres de large sur 3^{m},40 de hauteur ; le pilier d'angle est décoré de quarante katunes encore assez bien conservés ; pour les autres, ils étaient revêtus de bas-reliefs à deux ou trois personnages avec leurs inscriptions. Ces bas-reliefs, modelés en stuc ou en ciment fort dur, sont en partie détruits et rongés par les pluies. Stephens publia l'un d'eux à peu près complet de son temps et qui se laisse à peine deviner aujourd'hui ; il appartient au cinquième pilier de droite, qui se trouve isolé, par suite de l'écroulement de l'édifice. Il serait difficile, sur la gravure du voyageur américain, de se faire une idée de la perfection de ces bas-reliefs, du fini et de l'admirable modelé des personnages ; mais, grâce à un hasard des plus heureux, il nous a été donné de découvrir une de ces figures aussi neuve et aussi parfaite que le jour où elle sortit des mains de l'artiste. Outre sa beauté, ce bas-relief est d'autant plus précieux qu'il va nous indiquer le procédé de l'artiste et de quelle manière il accomplissait son œuvre.

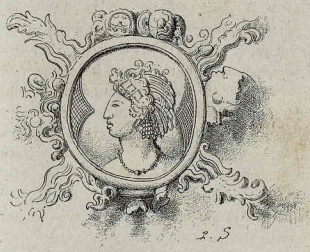
Ce bas-relief fait partie du troisième pilier, celui du milieu dans notre vue ; le pilier entier était couvert d'une couche épaisse de concrétion calcaire déposée par les eaux qui filtrent au travers de la corniche ; on devinait sous cette couche comme un vague relief indiquant trois personnages ; j'eus l'idée qu'en l'attaquant on pourrait découvrir le bas-relief, et mon premier essai sur le personnage indiqué debout fut malheureux, car mes coups de marteau firent bien tomber la couche de carbonate, mais en entraînant une partie de la tête du personnage qu'elle recouvrait. Devenu plus prudent, je m'attaquai par petits coups au sujet accroupi de gauche, et j'eus le bonheur de l'exhumer entièrement de son suaire fossile sans lui enlever une perle de son collier. Le voici au complet, modèle d'un art qui n'est plus et que nous ne soupçonnions pas aussi parfait.

FIGURE MODELÉE SUR L'UN DES PILIERS.

C'est un homme accroupi, les jambes croisées à l'orientale, la tête tournée dans une attitude contemplative vers le personnage debout occupant le milieu du pilier, le désignant de l'index de la main gauche pendant que la droite repose sur son genou. Sa coiffure se compose d'une espèce de mitre à haut relief ornée d'un bouquet de plumes, coiffure que nous retrouverons à la ville Lorillard ; un beau collier de perles rondes orne son cou, et le vêtement qui couvre ses épaules ressemble aux pèlerines passementées des dames de nos jours. Son bras est couvert de riches bracelets, et son vêtement inférieur, faisant corps avec la ceinture, ressemble au camail des épaules. Je fis immédiatement dessiner ce petit chef-d'œuvre, puis, ayant par mégarde arraché quelques perles du collier ainsi qu'un des anneaux du bras, je fus tout surpris de trouver en dessous le

modelé des chairs ; ma curiosité éveillée ne me permit plus de m'arrêter, et, poursuivant mon œuvre sacrilège, je déshabillai entièrement le personnage, dont je mis à nu le corps, d'un fini merveilleux. L'artiste modelait donc les chairs, puis, le corps terminé comme s'il devait rester nu, il confectionnait l'habillement et la parure au moyen de bandes et de rondins de ciment frais. Cela n'est-il pas bien curieux? Du reste, nous nous assurâmes plus tard qu'on appliquait le même système à l'ornementation des monuments. C'est aussi de la même manière, avec de petits boudins ou bandes d'argile, que les Toltecs sur les hauts plateaux habillaient leurs idoles; et les Tlalocs de nos cimetières et certaines figurines de Teotihuacan furent décorés par le même procédé.

L'intérieur de la galerie où nous avions installé notre cuisine et notre salle à manger était décoré de médaillons qui devaient reproduire des figures de prêtres et de prêtresses; nous donnons le seul qui soit encore en assez bon état de conservation, cependant les lignes des reliefs ont perdu leur pureté. Il représente le profil d'une femme, autant qu'on peut en juger par la coiffure et la délicatesse des traits; c'est toujours le type au front fuyant que nous venons de voir dans le petit personnage, type palenquéen, type conventionnel et déformé dont nous parlerons plus au long tout à l'heure. Le médaillon est surmonté de quatre hiéroglyphes, katunes, qui donnent le nom du personnage, et entouré d'ornements bizarres, mais élégants, qui rappellent le style rococo et précieux de l'époque Louis XV ; à droite se trouve un profil humain dont le haut de la tête manque. En somme, ce médaillon, en mauvais état, semble avoir été tout aussi soigné que le bas-relief accroupi et nous semble des plus remarquables.



MÉDAILLON DANS LA GALERIE DE L'AILE ORIENTALE DU PALAIS.

La galerie orientale dont nous venons de parler a 35 mètres de long, la galerie septentrionale éboulée en avait 37, tandis que la galerie occidentale ne mesure que 31m,50 et l'écartement des deux galeries au sud 54. Il y a donc une différence de 3 mètres dans l'écartement des galeries nord et sud, et une différence de 3m,50 dans la longueur des galeries orientale et occidentale, ce qui vient prouver ce que nous disions tout à l'heure du désordre inexplicable de la construction.

Passons dans la grande cour, où l'on arrive par une baie s'évasant dans le haut en forme de trèfle et qui débouche sur un large escalier composé de sept marches hautes de 0m,43. Cet escalier est flanqué de grands bas-reliefs en pierre de plus de 3 mètres, appuyés obliquement sur la base de la galerie, cinq à gauche et quatre à droite : on le voit, c'est toujours la même incorrection. Ces bas-reliefs semblent représenter des prêtres dans les poses les plus forcées; ces statues n'ont rien d'artistique et jurent avec la beauté et le fini des bas-reliefs en ciment des piliers et des médaillons. La tête couronnée d'une espèce de tiare, ils n'ont pour vêtements que des colliers, des bracelets et le maxtli, qui, chez le premier, est couvert de hiéroglyphes. Les dimensions de la cour sont de 19 mètres pour les parties orientale et septentrionale, 17 seulement pour le côté sud et 22 pour le côté ouest : impossible d'imaginer quelque chose de plus irrégulier.

Au sud de cette cour s'élève un petit édifice à trois ouvertures qui nous donnera une idée des bâtiments d'habitation et du mélange singulier de tous ces édifices. Nous voyons

en effet qu'il est en contre-bas de la galerie de droite, et qu'il est flanqué sur sa gauche

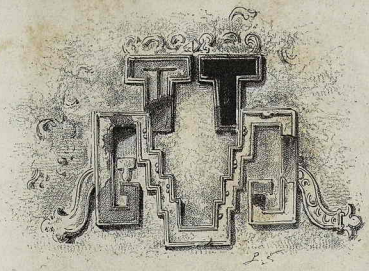
GRANDS BAS-RELIEFS DANS LA COUR DU PALAIS DE PALENQUE.

d'un autre édifice moins élevé, avec une frise ou entablement perpendiculaire surmonté

PETIT ÉDIFICE AU SUD DANS LA COUR DU PALAIS DE PALENQUE

d'un toit plat, tandis que son entablement et son toit sont obliques. C'est dans cette partie

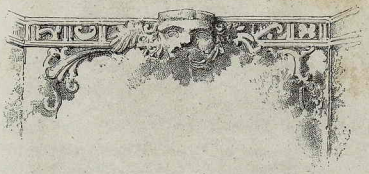
du palais que Stephens rencontra quelques fragments de bois, devenus fort rares à Palenque par suite de l'humidité du climat; à Comalcalco, plus ancien comme nous l'avons dit et d'un climat plus humide encore, on n'en a point trouvé. L'état délabré du petit édifice lui enlève une partie de son intérêt, mais l'intérieur et la frise vont nous fournir des détails d'ornementation des plus jolis : le premier est un fragment de décoration entourant les niches ou les ouvertures en forme de tau qui se trouvent dans les galeries et les pièces d'habitation du palais; le second faisait partie de la décoration de la frise du même édifice; on n'y distingue plus qu'une tête de dragon fantastique dont le cou va se relier à des rinceaux, des palmes ou des plumes qui nous signalent l'influence de Quetzalcoatl. Le troisième provient de l'édifice ruiné de gauche à toit plat; il constitue l'ornementation d'une pièce obscure et s'étale au dessus de la porte d'entrée de cette pièce. Ce motif est des plus importants, puisque la tête qui se détache au centre est une tête à nez droit, au profil romain et qui contraste singulièrement avec les têtes à front fuyant des bas-reliefs des piliers et des temples; ce qui nous prouve bien que ces derniers étaient des types de convention et ne distinguaient point une race, mais provenaient de déformations, mesures appliquées à certaines familles de prêtres ou de guerriers. Nous trouverons plus tard cette même tête romaine à Uxmal, au-dessous de l'inscription du palais du gouverneur.



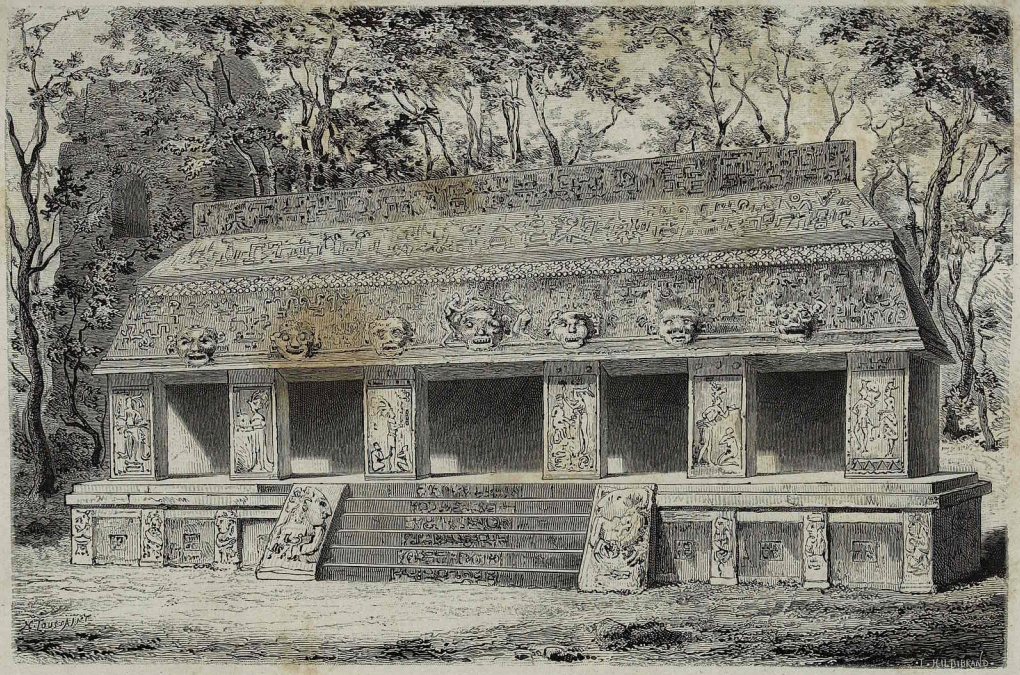
FRAGMENT DE DÉCORATION ENTOURANT LES NICHES EN FORME DE TAU QUI SE TROUVENT DANS LES GALERIES ET PIÈCES D'HABITATION DU PALAIS.

MOTIF DE DÉCORATION DE LA FRISE DE L'ÉDIFICE AU SUD DE LA COUR.

Voici, du reste, ce que nous dit Torquemada au sujet de ces déformations en usage au Mexique : « Ils s'enlaidissaient le visage, de manière qu'ils paraissaient féroces; ils s'agrandissaient les oreilles, les narines et les lèvres en les perforant pour y introduire des bijoux d'argent, d'or ou de pierre. C'était un épouvantail pour les ennemis et un objet de coquetterie, et quant à la coutume de paraître difformes et féroces dans les guerres, dans quelques provinces ils ordonnèrent à leurs princes *de se modifier les figures et les têtes* (par l'industrie des accoucheuses ou des mères) *en pointues et longues*, et les fronts larges (comme Hippocrate nous conte des microcéphales), et de



FRAGMENT DE DÉCORATION, DESSUS DE PORTE.



RESTAURATION DE L'AILE INTÉRIEURE DU PALAIS. (Voy. p. 205.)

même ces gens pratiquaient ces transformations pour paraître plus belliqueux et plus féroces[1]. » Et plus loin :

« Quelques-uns ont la tête en pointe et le front carré et aplati ; d'autres sont comme ces Mexicains et d'autres du Pérou qui l'avaient et l'ont de meilleure forme, quelque chose comme d'un marteau (*martillo*), ou d'une nauf, navire (*navio*), qui est la plus belle de toutes[2]. » L'auteur veut probablement dire oblongue. Landa nous dira quelque chose de semblable au sujet de ces déformations crâniennes pratiquées dans le Yucatan, ce qui ne fera qu'ajouter à la valeur de la citation de Torquemada, puisque nous sommes à Palenque, au milieu de populations de langue maya. Ces figures à front fuyant et à tête évidemment modifiée suivant la coutume, comme le prouve la citation ci-dessus, ont donné lieu aux théories les plus singulières. Quelques-uns « avaient cru reconnaître dans les personnages de ces bas-reliefs la représentation des rois soleils arrivés de l'Europe dans les temps mythiques, mais qu'il était plus naturel de prendre pour celles de microcéphales au front effacé que ces peuples adoraient comme des prodiges. Cette supposition, qui cadre d'ailleurs avec le respect instinctif des divers peuples pour les fous et les idiots, est rendue infiniment probable par la comparaison des figures de Palenque avec les profils des deux microcéphales aztecs que l'on promène dans le monde[3]. » Cette légende toute nouvelle vient des deux *soi-disant* Aztecs, pauvres idiots microcéphales trouvés dans un asile des États-Unis, que Barnum sut présenter au public avec l'à-propos qui le distingue, il y a trente ans, à l'époque où la belle relation du voyage de Stephens dans l'Amérique centrale avait excité au plus haut point l'intérêt du monde savant. La ressemblance fortuite de ces deux idiots avec les figures des bas-reliefs palenquéens, *qui ne furent jamais aztèques*, avait favorisé la fraude du grand *humbugiste*, et il présenta ses pupilles au public avec accompagnement d'étonnantes histoires de combats, d'enlèvement et de temples d'où les avaient tirés ses agents. Le malheureux ignorait que depuis longues années les temples solitaires ou détruits n'avaient pas plus d'idoles que d'adorateurs. Eh bien ! il faut dévoiler cette fraude et en finir avec une erreur si regrettable. Jamais aucun historien n'a parlé de l'adoration de semblables fétiches au Mexique, pas plus que dans l'Amérique centrale, et les citations de Torquemada et ma propre expérience dans le pays ne peuvent laisser aucun doute sur cette déplorable mystification.

Retournons au palais et occupons-nous de la façade orientale de l'aile intérieure, où nous avions établi notre chambre à coucher. Cette aile, à peu près complète, était la plus richement décorée, et c'est la partie du palais qui caractérise le mieux cette architecture singulière.

L'édifice, placé entre deux cours, est composé de deux galeries avec toit, supporté par six piliers de chaque côté, enclavant cinq larges baies. Celle du milieu, plus large que les autres et servant d'entrée, est précédée d'un escalier à marches couvertes de hiéroglyphes en relief ; elle était flanquée de deux grandes figures décoratives, dont l'une existe encore.

Le soubassement, très remarquable, est composé de trois petites esplanades soutenues par des piliers sculptés, séparés par de grandes dalles en retrait, portant chacune un carré d'inscriptions.

Les piliers étaient couverts à l'extérieur et sur les côtés de grands bas-reliefs modelés en ciment et dont on voit encore quelques vestiges. Les linteaux qui surmontaient les ouvertures de la galerie étaient en bois de zapote rouge ; ils ont disparu, mais on reconnaît parfaitement leurs empreintes. Il n'y a pas longtemps, du reste, que ces bois ont disparu, puisque

1. Torquemada, *Monarchie indienne*, liv. XIV, ch. XXIV.
2. Torquemada, *Id. ibid.*, liv. XIV, ch. XXV.
3. *Revue ethnographique*, t. Ier, nº 3, p. 262.

M. Koller, un habitant de Palenque, me fit voir un mètre et une canne qu'il avait fait faire avec un des linteaux trouvés dans les ruines.

A notre avis, ces faits, accompagnés des citations historiques citées plus haut, viennent nous démontrer que les édifices de Palenque ne sont pas aussi anciens qu'on veut bien le dire.

La partie supérieure de ce palais est composée d'un toit à pente douce et d'un véritable entablement d'une richesse extraordinaire. Chaque jour j'y découvrais de nouveaux sujets d'étonnement.

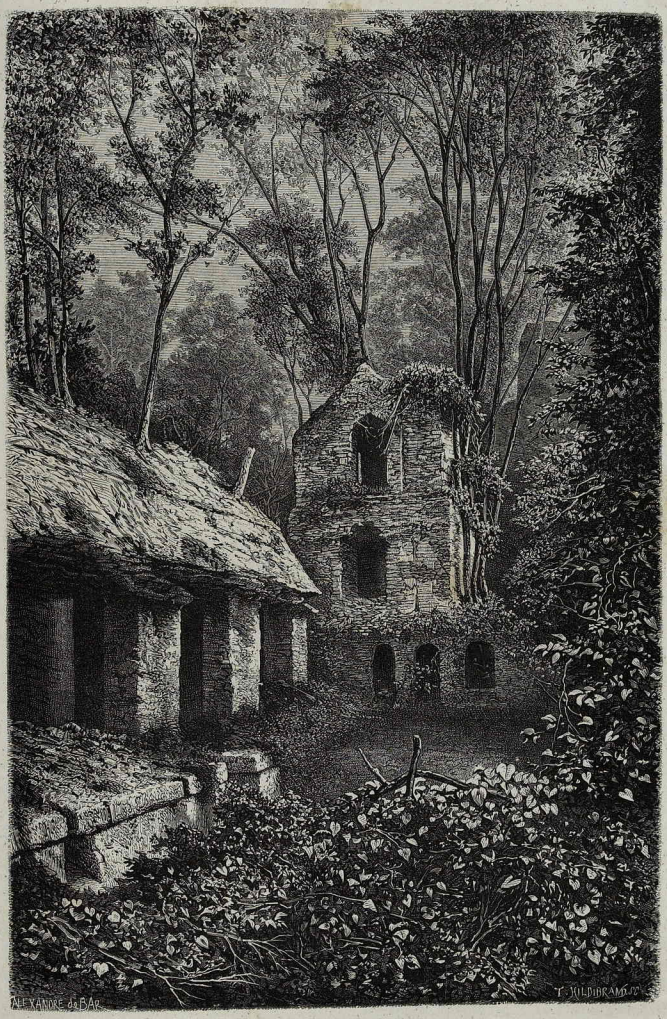
La frise était ornée de sept têtes énormes, et dans l'avant-dernière, à droite, on voit encore la bouche, l'arcade sourcilière et le nez. Ces grands masques étaient obtenus au

FAÇADE ORIENTALE DE L'AILE INTÉRIEURE DU PALAIS DE PALENQUE.

moyen de dalles plates enclavées dans la muraille et qui servaient d'armature aux masses de ciment que les sculpteurs modelaient frais et dont ils composaient figures et décors.

La plus grande de ces figures était au centre, au-dessus de la porte d'entrée de la galerie, et chacune d'elles semble avoir été flanquée de chaque côté de statues en haut relief de grandeur naturelle; on en voit les traces partout : ici c'est une simple empreinte, où le profil du bas-relief tombé est nettement dessiné ; là c'est une jambe; ailleurs, un fragment de torse. Près de la figure centrale, à gauche, nous avons reconnu toute la partie inférieure de l'une de ces grandes figures qui nous rappelle le même fragment que nous avons trouvé à Comalcalco et que nous avons reproduit précédemment.

Surmontez cette frise d'une corniche légère, véritable passementerie composée de losanges

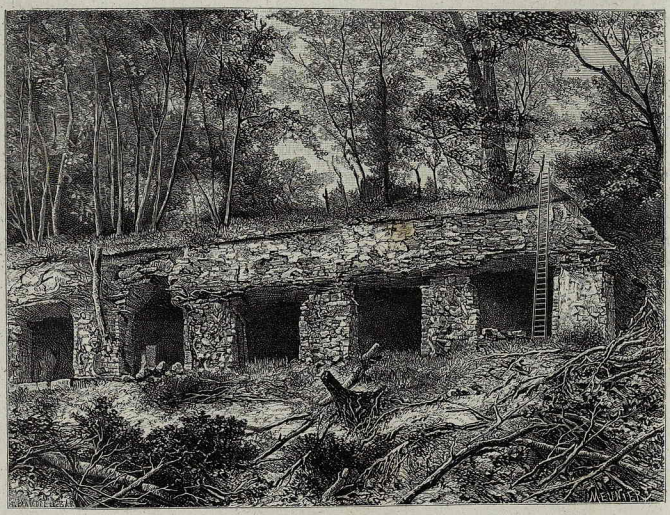


LA TOUR DANS LE PALAIS DE PALENQUE. (Voyez p. 206).

obtenus par des rondins de stuc semés aux points d'intersection de petites sphères aplaties; imaginez un toit également couvert de sculptures et d'ornementations en relief, et vous aurez une idée de cette magnifique construction.

Outre la reproduction de la photographie, nous en donnons une restauration (voyez p. 199) aussi vraisemblable que possible, à l'aide du plan et des détails dessinés sur le vif.

La galerie à l'intérieur était décorée, non pas de médaillons élégants comme celui que nous avons reproduit dans la façade orientale du palais, mais de figures fantastiques, figures irrégulières et terribles des monstrueuses divinités indiennes. Nous en donnons une des mieux conservées et qui rappelle, moins le relief, les masques de la frise. Comme on



FAÇADE OCCIDENTALE DU PALAIS DE PALENQUE. (Voyez p. 206.)

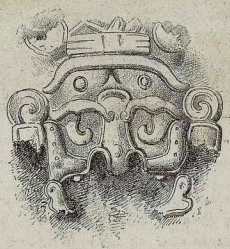
peut le remarquer dans la restauration, l'extrémité nord est un mur plein qu'un couloir étroit séparait de la grande galerie éboulée, tandis qu'au sud la double galerie se terminait par deux ouvertures débouchant sur la cour où s'élève la tour du palais; la galerie de face communique avec la galerie occidentale par une porte étroite; l'intérieur de cette galerie est des plus simples; les médaillons qui ornaient la première n'existent plus ou n'existaient pas, car on n'en voit nulle trace sur les murailles, qui n'offrent au regard qu'une surface unie de stuc poli. Cette galerie donne sur une petite cour que bornent au couchant l'aile occidentale du palais, la grande galerie au nord et la tour au sud. Cette cour, beaucoup plus étroite que la première, est irrégulière comme elle, n'ayant que six mètres de largeur au nord et sept mètres au sud. Le soubassement de la galerie dans cette cour est aussi riche que dans la grande et

se compose de piliers sculptés espacés de 2 en 2 mètres et séparés par de belles dalles admirablement ajustées et ornées de katunes.

La tour de Palenque est une des grandes curiosités du palais ; elle est fort pittoresquement couronnée d'arbres dont les racines entouraient et reliaient les murailles comme des cercles un tonneau ; malheureusement chaque explorateur, pour dessiner ou photographier la vue de la tour, fait enlever ces racines qui la soutiennent, ce qui précipitera sa chute.

Cette tour est carrée ; elle s'élevait de trois étages au-dessus d'un rez-de-chaussée ornementé de niches ogivales au nord ; son troisième étage a disparu, et les grands arbres de droite, qui penchent d'une façon inquiétante, la menacent aujourd'hui d'une destruction totale. Elle rappelle celle de Comalcalco ; la décoration devait en être moins riche, car, en dehors des couches de stuc qui recouvrent encore certaines de ses parties, je n'ai rien trouvé dans les débris qui pût se comparer aux grandes pièces décoratives de cette première ville.

Il nous reste à dire deux mots de l'aile occidentale du palais, qui se trouve la mieux conservée des trois ; cette aile se distingue des deux autres en ce qu'elle ne forme plus une double galerie comme les précédentes : l'intérieur se compose de trois pièces étroites et longues, donnant sur la cour et communiquant avec l'extérieur par deux portes ouvertes à ses deux extrémités. Quant à cette galerie extérieure, c'est la mieux conservée de toutes ; la façade est entière, moins le milieu de l'angle nord-ouest, et tous les piliers portent encore les traces des magnifiques bas-reliefs qui les ornaient jadis. L'extrémité sud de cette galerie démontre une fois de plus que le monument se terminait bien là, et que l'ensemble des promenoirs, ou du cloître, comme nous l'avons appelé, constituait bien un groupe à part, séparé du groupe des habitations. En face, à cent mètres au delà, c'est-à-dire au couchant, s'élevait une autre pyramide couronnée d'un temple, dont il ne reste plus que des débris.



MÉDAILLON DANS LA GALERIE DE L'AILE INTÉRIEURE.

TEMPLE DES INSCRIPTIONS A PALENQUE. (Voyez p. 209.)

CHAPITRE QUATORZIÈME

PALENQUE — LES TEMPLES

Palenque ville religieuse. — Bas-reliefs. — Humidité. — Pluie et fièvres. — Un cuisinier reconnaissant. — Temples. — Le temple des Inscriptions. — Le temple du Soleil. — Temple de la Croix n° 1. — Temple de la Croix n° 2. — Autels. — Moulages et photographies. — Incendie ! — Explorations. — Maisons éboulées. — Une observation sur l'âge des arbres ; ce qu'on peut en conclure au sujet de celui des ruines. — Résumé.

On a fait de Palenque une capitale, et du grand édifice qu'on appelle le palais, le palais des rois. C'est une erreur, et s'il y eut un palais pour le roi, ce n'était point le palais que nous avons décrit. Palenque était un lieu saint, comme Teotihuacan, Izamal et Cozumel ; c'était un centre religieux considérable, une ville de pèlerinage fourmillant de temples et d'oratoires, une terre consacrée pour les sépultures. Ainsi s'explique le long silence qui s'est fait autour d'une ville si importante. Il devait y avoir là une énorme population flottante, qui se dispersa au premier bruit de la conquête, retentissant comme un coup de tonnerre au milieu des peuples épouvantés.

Cette grande capitale semble manquer d'architecture civile ; elle n'a point d'édifices publics, comme on en retrouve partout ailleurs. Il semble n'y avoir eu là que des temples et des tombes.

Le palais était donc, non pas un palais de rois, mais une demeure de prêtres, un magnifique monastère habité par les chefs de cette ville religieuse. Les bas-reliefs le disent, on n'a qu'à les traduire.

Si Palenque avait été la capitale d'un empire et que le palais eût été la demeure des rois, nous aurions trouvé dans les nombreux bas-reliefs jetés à profusion sur les édifices toute l'histoire d'un peuple, des pages de sa vie privée, une représentation des cérémonies publiques, des récits de batailles et de conquête, comme on en trouve à Mexico sur la pierre de Tizoc, à Chichen-Itza dans la chambre du Jeu de paume, et dans d'autres villes du Yucatan.

A Palenque, rien de semblable : les bas-reliefs nous présentent toujours le même appareil solennel et pacifique ; c'est généralement un personnage debout tenant un sceptre, ou bien c'est un homme à l'aspect calme et majestueux, de la bouche duquel s'échappe une flamme, image poétique de la parole et de la prédication.

Les acolytes à genoux qui les accompagnent ne sont ni des esclaves ni des vaincus ; nous les avons bien examinés : l'expression est douce, sereine et soumise, et leurs attitudes béates ne nous représentent que des prosternés, des adorateurs et des croyants.

Du reste, pas une arme aux mains de cette foule, pas une lance, pas un arc, pas une flèche, pas une épée ; chez eux, pas un geste violent : on ne voit là ni guerriers, ni combattants, ni vaincus, ni vainqueurs, mais seulement des prédicateurs et des fidèles.

Malgré l'intérêt des études qui nous occupent et des travaux qui absorbent notre temps, la vie que nous menons dans les ruines est une vie affreuse. Il pleut sans cesse, et l'humidité est telle, que nous en sommes pénétrés jusqu'à la moelle ; le cuir de nos chapeaux, sur nos têtes, se couvre de végétation qu'il faut nettoyer chaque jour. Nous vivons dans la fange, noirs de boue par suite de nos courses et de nos chutes sur les terres glissantes des pyramides. Nul repos. La nuit, les murailles, couvertes de mousses verdâtres, laissent tomber sur nous des gouttes d'eau glacée qui nous réveillent ; le jour, une nuée d'insectes, rodadores, moustiques et garrapatas, nous tourmentent et nous dévorent : comment résister longtemps dans ce milieu malsain ? Albert, puis Alfonso sont saisis d'une fièvre ardente ; maux de reins, maux de tête et prostration générale. Julien résiste, mais pour être atteint quelques jours plus tard : à quand mon tour ?

Il est heureusement des compensations à cette existence terrible. Depuis que nos hommes ont ouvert une vaste rotonde devant le palais ; depuis que la cour est débarrassée de la végétation qui l'encombrait et que l'air pénètre et circule autour de nous, une foule d'oiseaux viennent nous rendre visite et nous réjouir de leurs chants.

La nuit, ce sont des bruits mystérieux qui nous éveillent, voix d'êtres inconnus qui correspondent entre eux, mêlées aux petits cris des grillons, aux clochettes des cigales et aux coassements des grenouilles. Puis ce sont les hurlements des grands singes, semblables aux rugissements du lion, ou les rauques gémissements du tigre, ou encore les roucoulements éloignés des colombes, qui leur ressemblent. Tout cela est neuf, plein de sensations étranges. Et puis les grandes joies des découvertes, l'intérêt toujours nouveau des opérations photographiques, et l'immense satisfaction de penser qu'on rapportera, en moulages superbes, ces grandes et mystérieuses inscriptions que ne possède encore nul musée au monde, n'est-ce point assez pour nous faire accepter et oublier les dures épreuves que nous traversons ?

La quinine, du reste, fait merveille ; voilà nos hommes debout, et, pour nous faire oublier la déplorable diète à laquelle nous dûmes nous soumettre pendant sa maladie, Alfonso se livre à l'inspiration de son génie inventif, et je me hâte de porter à la connaissance des lecteurs le menu du célèbre déjeuner qu'il nous servit pour fêter, au milieu de ces ruines étranges, son complet rétablissement :

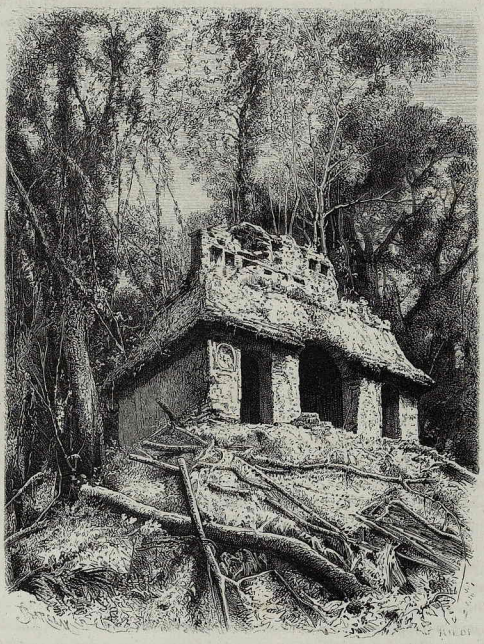
Soupe purée de haricots noirs au bouillon d'escargots. — Olives de Valence, saucisson d'Arles. — Poulet de grain, sauté à l'ail et au piment rouge. — Morue frite. — Chives, cœurs de petits palmiers en branche d'asperge. — Frijoles ou haricots noirs rissolés. — Crêpes saupoudrées. — Fromage américain. — Vins, bordeaux et aragon. — Café, habanero et cigares de Tabasco. — Les choses ne sont peut-être pas en ordre, mais le compte y est, et le lecteur pourra se convaincre qu'en pleine forêt vierge, à Palenque, avec un beau temps, des provisions et un cuisinier reconnaissant, on peut encore faire bonne chère. Seulement ce n'était pas tous les jours fête.

Mais revenons aux choses sérieuses. Voici le temple des Inscriptions, le plus considérable des temples connus de Palenque ; il est situé à l'angle sud-ouest du palais sur une pyramide d'environ 15 mètres de hauteur. Il a $23^m,40$ de front sur une profondeur de $7^m,80$, il se compose d'une vaste galerie qui occupe toute la façade et de trois pièces inégales, une grande au milieu et deux petites sur les côtés. La galerie de face est percée de cinq ouvertures et soutenue par six piliers de $2^m,10$ de large sur un $1^m,16$ d'épaisseur. Les deux piliers d'angle étaient couverts de katunes, et les quatre autres de bas-reliefs.

On appelle cet édifice temple, quoiqu'il ne possède point de sanctuaire, et temple des Inscriptions parce qu'il contient, tant dans la galerie que dans la pièce intérieure, de grandes dalles couvertes d'inscriptions. Les deux panneaux enclavés dans la muraille de la galerie ont 4 mètres de large sur $2^m,40$ de hauteur, et celui de la pièce intérieure $2^m,80$ de large sur 2 mètres de haut. C'est au milieu des katunes de cette dernière inscription qu'il a plu à Waldeck de nous dessiner trois ou quatre têtes d'éléphants avec leurs trompes, leurs petits yeux et leurs grandes oreilles ; dans quel but ce voyageur faussait-il ainsi l'histoire ? Dans le but de présenter ces ruines comme de véritables fossiles, puisqu'il est bien établi que l'éléphant n'a jamais été connu en Amérique qu'à l'état fossile ; il devenait alors tout naturel d'attribuer aux constructeurs de ces palais une antiquité des plus reculées, presque fabuleuse, puisqu'ils avaient connu ces pachydermes. Inutile d'ajouter que ni Catherwood, qui dessina ces inscriptions avec le soin le plus méticuleux, ni nous, qui en avons rapporté les estampages, ni personne au monde n'aperçut jamais ces éléphants ni leurs trompes. Voilà où conduisent le parti pris et l'amour du merveilleux. Il semble, aux yeux de certains explorateurs, que la modernité appliquée à ces monuments leur enlèverait tout intérêt, et qu'il est absolument nécessaire de leur prêter quelques milliers d'années au moins, pour leur gagner l'attention du monde savant. Je trouve ce système absurde et des plus malheureux, car si les premiers voyageurs avaient eu moins de préjugés et plus d'esprit pratique, il y a longtemps que la vérité eût éclaté au sujet de ces ruines, et il y a longtemps que nous serions éclairés sur leur âge et sur leur origine. Ce temple, en dehors de l'intérêt qu'il présente par ses inscriptions, était l'un des mieux construits, et tout y indique les soins apportés à son achèvement. Le plancher, par exemple, qui dans le palais n'est qu'une couche de ciment, se compose ici de superbes dalles de 3 mètres de côté sur $1^m,60$ et $0^m,18$ d'épaisseur. Le toit est malheureusement très ruiné, et l'épaisse végétation qui s'y développe empêche de rien saisir des grandes figures qui devaient en couvrir la surface ; il est même très difficile, par défaut d'emplacement, d'en prendre une bonne photographie, et celle que nous donnons est malheureusement défectueuse. Les trois temples dont nous allons parler se trouvent sur un plateau à 200 mètres environ sud-est du palais, au pied du Cerro Alto.

Voici le temple du Soleil. Ce petit édifice est le seul à peu près complet. Il a 11^{m},75 de face sur 8^{m},45 de profondeur. Les piliers, le toit et la crête ornementale qui le domine, tout est couvert de sculptures et de décorations.

Ce qui frappe toute personne familière avec l'architecture religieuse japonaise, c'est la ressemblance de ce temple avec certains sanctuaires du Japon : elle est saisissante,



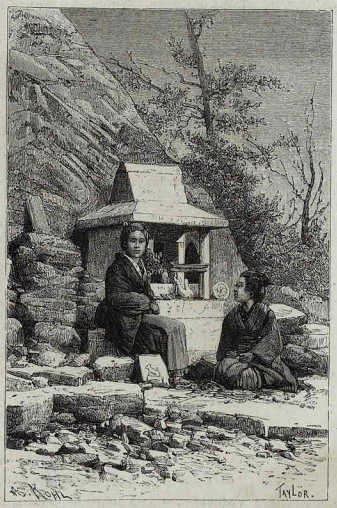
TEMPLE DU SOLEIL A PALENQUE.

comme on peut le voir par le petit temple japonais que nous donnons en regard ; par une coïncidence singulière, les deux édifices ont été pris de trois quarts, de sorte que la similitude est plus frappante encore. Comment l'expliquer ? On pourrait appuyer une théorie à cet égard sur l'origine asiatique bien vraisemblable des tribus toltèques et sur l'influence de la civilisation japonaise par le commerce régulier qu'elle entretenait autrefois sur les côtes nord-ouest de l'Amérique, en même temps que par une immigration fortuite provenant des naufrages. On sait qu'aujourd'hui encore on compte une moyenne de vingt barques

japonaises échouées en dix ans sur les côtes de la Californie. Nous laisserons à d'autres le soin d'apprécier comme il convient cette question des origines, que nous avons nous-même l'intention d'étudier plus tard.

L'intérieur du temple se compose d'une grande pièce, éclairée par les trois ouvertures de la façade, d'un sanctuaire au milieu, dans le fond, et de deux petites chambres obscures sur les côtés.

Ce sanctuaire, que l'on retrouve dans tous les temples, se compose d'une cage oblongue surmontée d'une frise richement décorée de moulages en ciment. Les deux piliers qui soutiennent le toit étaient primitivement couverts d'inscriptions ou de dalles sculptées représentant divers personnages : ces dalles ont été brisées ou enlevées ; pas une n'est aujourd'hui en place. Nous avons déjà donné celles qui faisaient partie du sanctuaire du temple de la Croix n° 1.



TEMPLE JAPONAIS.

Le fond du sanctuaire est occupé par trois dalles juxtaposées dont les sculptures offrent le tableau complet d'une cérémonie religieuse, et dans le centre de ce panneau se détache l'horrible figure à langue pendante qui se trouve au milieu du calendrier aztèque de Mexico et que l'on nomme aussi la pierre du Soleil. Nous retrouverons cette même figure symbolique sur le panneau en bois sculpté d'un sanctuaire à Tikal. Dans la gravure que nous donnons d'un moulage de ces dalles pris dans le temple de la Croix n° 2, on voit que le sujet se compose de trois motifs. La dalle centrale représente une croix dont les bras sont en palmes et supportent deux figures ; le corps de la croix, où se retrouvent sculptées dans le centre et à la partie supérieure deux figures humaines, repose sur une tête monstrueuse, et le tout est couronné par un oiseau symbolique aux pattes d'aigle et à longue queue.

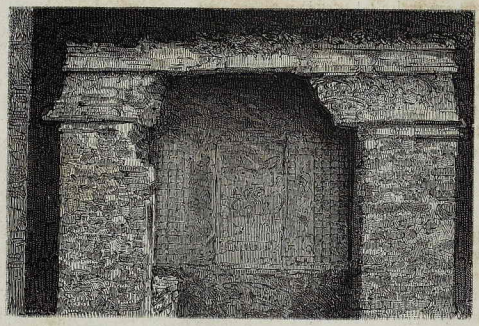
Les dalles de côté représentent : celle de gauche, un homme revêtu des ornements les plus riches, collier à médaillon, ceinture et jambières ; celle de droite, une femme, si l'on en juge par la taille, la longue natte de cheveux et la différence de vêtement. Cette femme est portée sur des palmes supportant des têtes humaines posées de profil et parfaitement conservées.

Ces deux personnages semblent en adoration devant l'oiseau symbolique de la croix et lui offrent des présents dont il est difficile de spécifier la nature.

Derrière chaque sujet se trouve une inscription composée de soixante-huit caractères, donnant sans doute l'explication de la cérémonie. Toute supposition ou explication tentée au sujet de ces bas-reliefs ne saurait reposer sur aucun fondement sérieux ; nous avons cru reconnaître dans le temple de la Croix n° 1 un sanctuaire élevé en l'honneur de Tlaloc et

de Quetzalcoatl ; le temple de la Croix n° 2, dont nous présentons le fond d'autel au lecteur, nous semble également devoir être consacré au dieu Tlaloc ; mais nous n'avons à nous appuyer ici que sur cette croix, que nous savons être la représentation symbolique du dieu de la pluie. Nous n'insisterons donc pas, réservant nos appréciations pour d'autres monuments de la même espèce, ceux de la ville Lorillard par exemple, où des citations d'auteurs et des documents historiques prêteront à notre théorie une autorité qui nous manque ici.

J'oubliais de dire que ni temple ni palais n'avaient de portes. On devait se contenter de tendre devant chaque ouverture des étoffes ou des nattes, comme le démontrent les grands et petits anneaux de pierres enchâssés dans les piliers, de chaque côté des portes et tout le long de la corniche intérieure. Nous savons du reste que chez les Tollecs, pas plus que chez les Aztecs, il n'y avait de portes aux maisons ; nous n'avons trouvé trace de gonds ni à Tula ni à Teotihuacan, et il fallut un bien grand respect de la propriété, ou une bien grande

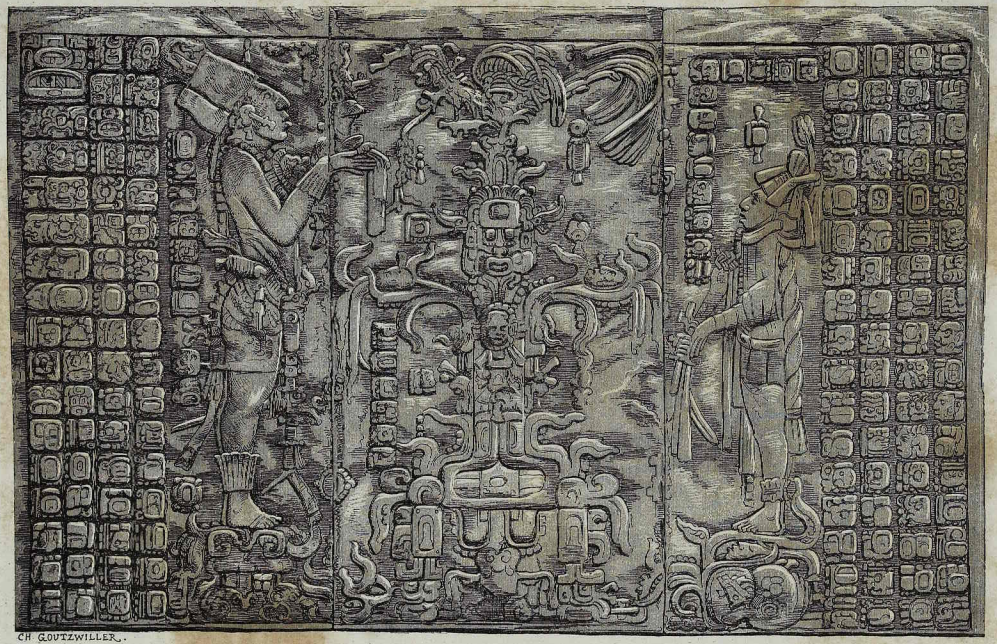


SANCTUAIRE AVEC DALLES SCULPTÉES, DANS L'INTÉRIEUR DES TEMPLES DE PALENQUE. (Voyez p. 211.)

crainte des lois, pour sauvegarder avec d'aussi fragiles moyens les choses d'autrui de la rapacité des pauvres et des malfaiteurs. Ce que Clavigero nous conte de Mexico peut donc s'appliquer à Palenque. « Les maisons n'avaient pas de portes, croyant sans doute que les habitations n'avaient besoin d'autre sauvegarde que la sévérité des lois ; mais, pour que les passants ne pussent jeter des regards indiscrets dans les intérieurs, les ouvertures étaient tendues de rideaux, et l'on y suspendait des poteries sonores ou autres objets pouvant faire assez de bruit pour avertir les gens de la maison quand un étranger soulevait la tenture pour entrer dans l'intérieur. Il n'était permis à personne d'entrer sans la permission du maître ; quand la nécessité ou la parenté ne justifiait pas l'intrusion de la personne qui arrivait à la porte, on la recevait là et on la renvoyait aussitôt [1]. » Donc pas de portes, sauf à Uxmal, où nous en trouverons peut-être plus tard.

Passons maintenant aux estampages, dont j'ai fait à Palenque, dans des circonstances déplorables, plus de 100 mètres carrés. Et ici je cède au désir de rendre hommage à

1. F. J. Clavigero, *Historia antigua de Mexico y de su conquista*, t. Ier, liv. VII, p. 245.



DALLES SCULPTÉES DANS LE TEMPLE DE LA CROIX N° 2.

M. Lottin de Laval, l'inventeur de ce procédé merveilleux qui permet, avec quelques rames de papier, d'obtenir en des lieux qui seraient inaccessibles au lourd et dispendieux procédé du moulage, les reproductions si précieuses de l'art et de l'industrie humaine.

J'ai calculé que les inscriptions et bas-reliefs que j'ai rapportés, et qui pesaient à peine 250 kilogrammes, en auraient pesé plus de 15 000 si j'avais employé le plâtre ; je me serais donc butté à une impossibilité. Non pas que, même avec l'estampage, la tâche soit toujours aussi facile que l'on pense, surtout dans le milieu humide où nous agissions. Il fallait de la chaleur pour sécher les moules, et quels soins n'étaient point indispensables pour reproduire dans tous leurs détails les reliefs délicats, faibles et rongés de ces vieilles dalles ! Qu'on essaye de calculer les millions de coups de brosse qu'il nous fallut frapper pour couvrir une étendue de 100 mètres carrés de six feuilles de papier superposées ! Que l'on considère aussi que nous ne pouvions atteindre les bas-reliefs qu'au moyen d'échafaudages branlants, formés de branches humides, au milieu desquelles nous glissions sans cesse, et l'on aura une légère idée de nos travaux. Mais le séchage, ah ! ce séchage ! quels immenses bûchers nous allumions pour combattre les torrents d'eau qui noyaient les moules ! et quelle hâte nous mettions à les décrocher avant que l'eau vînt de nouveau les humidifier et les perdre !

Enfin, nous étions sortis vainqueurs de tant d'épreuves, nous avions emmagasiné nos précieux estampages dans les galeries du palais, et nous nous réjouissions de cette victoire si chèrement acquise, lorsque dans la nuit du 26 janvier, nuit que je n'oublierai jamais, une affreuse odeur de brûlé nous réveille en sursaut ; puis des flammes jaillisent ; un incendie s'était déclaré dans la galerie des estampages : mes moules brûlaient !

Ces moules précieux, fruit de trois semaines de travail ardu, de soins constants, de peines inénarrables, s'en allaient en fumée !

En un clin d'œil nous sommes debout. Les Indiens accourent à nos cris ; j'avais déjà saisi les rouleaux enflammés et je les avais lancés dans la cour, où chacun les inondait de l'eau que nous avions sous la main ; mais à quoi bon ? à quoi nous serviraient les débris qui nous restaient ? tout était perdu, le désastre irréparable.

Heureux lecteurs, qui laissez couler dans un milieu tranquille votre vie paisible, comprendrez-vous notre désespoir ? C'était à recommencer : nous recommençâmes.

Je ne recherchai point les causes de l'accident, cela eût été inutile : combustion spontanée ou malveillance, le résultat était le même, et nous n'avions qu'une chose à faire, nous remettre avec ardeur à l'ouvrage. Du reste je connais aujourd'hui le principal coupable ; il est mort, paix à ses cendres. Dix jours de travail incessant et d'efforts surhumains nous mirent en possession de copies plus belles que les précédentes, et c'est dans ces derniers creux que furent moulées les épreuves placées aujourd'hui dans la galerie du Trocadéro.

Cependant ces travaux n'empêchaient pas nos explorations dans la montagne. Nous avions découvert, au nord du palais, à 250 mètres environ, un groupe de quatre maisons ou petits palais, dont les ruines me parurent assez intéressantes pour mériter une reproduction. Je fis donc déblayer la partie sud, dont les façades autrefois regardaient le palais, et j'en pris la photographie. L'arrière n'avait ni portes ni façades, c'était une simple muraille, et de ce côté, le côté nord, les édifices dominaient une espèce de précipice d'une grande profondeur.

Ces maisons, comme celles que nous découvrîmes plus tard, sont toutes bâties sur le même modèle et ne se distinguent que par leurs dimensions. L'édifice de gauche cependant a ici sa voûte intérieure formée de boudins, au lieu d'être lisse, comme partout ailleurs. Les pyramides sur lesquelles s'élevaient ces maisons formaient trois gradins soutenus par des murailles perpendiculaires, et nous retrouvons, j'en ai déjà parlé, la même disposition dans

tous les édifices importants. Un petit sanctuaire, espèce de chapelle faisant partie de ce groupe de bâtisses, mérite une mention particulière, car, malgré son état délabré, il présentait encore des restes de décors qui donnaient la plus haute idée du luxe déployé dans son ornementation.

Après avoir visité le temple du Lion, aujourd'hui dans l'état le plus déplorable, nous traversons la rivière et nous en gravissons les pentes abruptes, pour atteindre un plateau au pied du Cerro Alto ; là nous foulons un énorme massif de demeures, espèce de labyrinthe composé de toutes petites pièces qui servaient de tombes. Nous en découvrîmes deux dans d'autres bâtiments du même genre au nord du palais. Ces petits monuments étaient construits en pierres sèches et se trouvaient cependant en bon état de conservation. Les tombes, de 2 mètres de long sur $0^m,50$ à $0^m,60$ de large, occupaient le milieu des pièces et étaient composées de dalles ; le cadavre reposait étendu ayant près de lui deux vases larges et à fond plat, copie de ceux de Teotihuacan, et avec une même petite fleurette imprimée en creux.

En poursuivant nos investigations, nous découvrons ruines sur ruines, et cinq nouveaux temples entre autres, dont l'un, si l'on en juge par la hauteur de la pyramide, les belles esplanades qui la coupent en quatre étages et les magnifiques restes qui nous surprennent encore, devait avoir une grande importance.

En descendant au nord-ouest du même côté de la rivière, c'est le même amoncellement de pyramides, d'édifices ruinés et de groupes de maisons basses, disposées en étages, car nous suivons les pentes de la Cordillère, de sorte que maisons, temples et palais se succèdent, se surplombant les uns les autres depuis la base jusqu'au sommet de la chaîne de montagnes. Mais tout cela est irrégulier, sans ordre et suit le caprice du terrain ; à quelques plateaux succèdent des éminences abruptes; nous trouvons des maisons sur le plateau et des temples sur les éminences ; puis un vaste espace nous semble désert, qui contenait peut-être autrefois des jardins. Bref, on n'aurait une idée exacte du plan de la ville que si l'on abattait toute la forêt sur une surface de plusieurs kilomètres carrés, et c'était une tâche que nous ne pouvions entreprendre. Des ponts et des chaussées reliaient entre eux les édifices et facilitaient le passage des uns aux autres.

Au milieu de ces terrains mouvementés, aux pentes abruptes, séparés par de petits cours d'eau, il y a des chaussées de plusieurs centaines de mètres. Je trouve un pont de 10 mètres en carré avec une seule ouverture de $1^m,10$ sur 3 mètres de profondeur, et beaucoup de passerelles. Tout cela est bâti en pierres sèches.

Aujourd'hui que nombre de ponts sont écroulés et que les passages sont bouchés, les eaux, profitant de cette disposition en étage, s'écoulent au hasard, soit dans des tranchées creusées par leur cours, soit par-dessus les maisons qui se trouvent en contre-bas ; et comme ces eaux sont chargées de carbonate de chaux, elles forment en certains cas, au-dessus des maisons et sur le devant des façades, des rideaux de stalactites qui prêtent aux ruines une apparence extraordinaire. En maints endroits nous constatons ce phénomène.

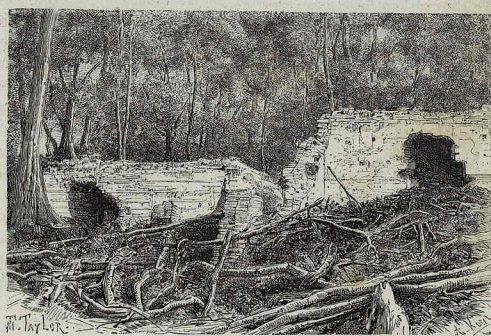
En réalité, tous ces édifices, ces pyramides petites ou grandes, cette accumulation de monuments, de ruines et de débris, avec leur majesté singulière, inspirent une tristesse profonde ; cela est à la fois si grand et si pauvre, si majestueux et si humble, qu'on reste accablé sous le poids d'impressions diverses.

Le délabrement où se trouve cette ancienne ville est si complet et d'un tel air de vétusté, que l'explorateur, surpris, se demande à première vue si ces monceaux de décombres ne remontent pas à la plus haute antiquité.

Mais il faut se rappeler que nous sommes à Tabasco, dans une région tropicale, contrée

la plus humide de la terre : il y pleut neuf mois de l'année ; la végétation y est exubérante et la nature la plus dévorante qui soit. Or, dans ces palais de Palenque, comme sur les bas-reliefs qui les décorent, l'ornementation, pour les parties délicates et les détails, le haut d'une frise par exemple, comme pour les vêtements des personnages, se compose de petits rondins de ciment appliqués frais, formant des losanges sur le corps de la muraille et semés de petites sphères de dimensions diverses ; on peut le remarquer dans notre restauration. Eh bien, le moindre attouchement suffit pour arracher bandes et sphères, dont une quantité jonchent le sol. Peut-on croire que ces ornements fragiles aient résisté pendant un grand nombre de siècles aux influences de ce climat destructeur ?

Examinons les escaliers, qui des deux côtés de la cour du palais conduisaient d'un édifice à l'autre ; les communications devaient être suivies, l'affluence devait être nombreuse, et si, pendant de longs siècles, des milliers de visiteurs en descendirent et en montèrent les



RUINES AU NORD DU PALAIS DE PALENQUE.

marches, n'y trouverons-nous pas de profondes traces d'usure ? Les escaliers de nos édifices publics, voire même de nos demeures, un court espace de temps suffit à en ronger les pierres ; à Palenque, les marches sont entières, les arêtes sont vives, les escaliers sont neufs. Cela prouve-t-il qu'on les foula longtemps ?

Passons à un autre ordre d'idées : les palais sont couverts d'une végétation touffue : des arbres énormes, de longues herbes, des lianes, des mousses vertes ont envahi les toits, les murailles et les cours, et les édifices disparaissent si bien sous le voile épais qui les couvre, qu'un étranger passerait à quelques mètres d'eux sans les distinguer de la forêt qui les entoure. La grosseur des arbres qui surplombent les toits et les pyramides a été donnée comme une preuve concluante de l'antiquité des monuments. Waldeck parlait de 2000 ans et plus, et M. Larainzar vit une table d'acajou d'un seul morceau, provenant d'un arbre des ruines et sur laquelle il compta au microscope 1700 cercles concentriques ; il ajoutait avec raison, se fondant sur ce que chaque cercle constituait une année, que l'arbre avait 1700 ans, et l'édifice tout naturellement bien davantage ; c'était là une preuve. Malheureusement cette preuve est mauvaise et ne prouve rien. En effet, ayant examiné par hasard la tranche

d'un arbuste que je venais de couper, arbuste de dix-huit mois au plus, j'y comptai dix-huit cercles concentriques. Je crus à une anomalie, et, coupant, pour m'en assurer, des arbres de toute espèce et de toute grosseur, je vis le fait se reproduire partout dans les mêmes proportions.

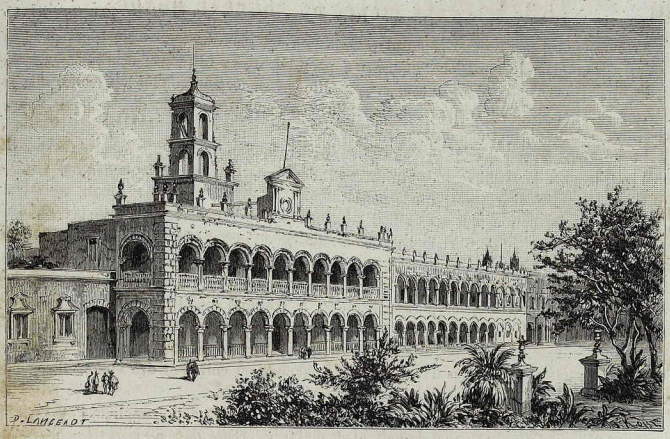
Je citerai de plus le fait suivant : lors de ma première expédition à Palenque, en 1859, je fis abattre des arbres qui encombraient la pyramide sur le côté oriental du palais : il fallait nettoyer la place pour en prendre la photographie ; tous les arbres qui ont poussé depuis et que je retrouvai dernièrement, dataient donc de cette époque et ne pouvaient compter plus de vingt-deux ans. Or, sur la tranche de l'un d'eux, d'un diamètre de $0^m,65$ à $0^m,70$, je comptai plus de 230 cercles concentriques. Cela nous prouve que dans un milieu chaud et humide, où la nature ne se repose jamais, elle peut engendrer dans les grands végétaux un cercle par mois ou par lune ; et cela montre en outre que les dix-sept siècles de M. Larainzar doivent se réduire à 150 ou 200 ans environ.

Du reste, cette question de la croissance et de la dimension des arbres ne me paraît avoir aucune importance en ce qui nous touche. Stephens nous parle d'un ceiba de vingt-deux ans qui avait plus de 2 mètres de diamètre, et j'ai cité des eucalyptus de Mexico qui n'avaient pas dix-huit ans et dont l'un mesurait $2^m,10$ de diamètre ; il est évident que ces arbres comptaient, l'un plus de vingt-deux cercles concentriques, et l'autre plus de dix-huit.

Pour nous résumer, nous dirons que la ville de Palenque, beaucoup mieux conservée que la ville de Comalcalco, nous paraît devoir être plus moderne, et que si la seconde était habitée au temps de la conquête, comme nous croyons l'avoir prouvé, la première devait l'être également. Comalcalco était toltèque et Palenque était également toltèque, comme nous le démontrent la forme pyramidale affectée aux bases des édifices, la forme typique des monuments toujours semblables au calli toltèque, la foule de fragments, masques en terre cuite, poteries, figurines, copies de celles que nous avons vues sur les hauts plateaux, le culte de la croix emblème de Tlaloc, le dieu de la pluie, divinité toltèque, et enfin les citations de Juarros et de Bernal Diaz qui viennent nous affirmer que Palenque se nommait Tula.

Nous allons abandonner pour un instant, quitte à la retrouver plus tard, cette branche toltèque de Palenque qui va fonder Ocosingo-Culhuacan, et d'autres villes dans la montagne, pour nous rendre dans le Yucatan, à la suite de la branche toltèque de Comalcalco.

INSCRIPTIONS SUR LES MARCHES D'ESCALIER. (Voyez p. 211.)



PLACE ET PALAIS MUNICIPAL DE MÉRIDA. (Voyez p. 227.)

CHAPITRE QUINZIÈME

YUCATAN, MÉRIDA ET LA RACE MAYA

Premières notions sur le Yucatan. — Découvertes et expéditions : Francisco Hernandez de Cordova, Juan de Grijalva, Cortez. — Progreso. — Le chemin de fer. — Plantations de henequen. — Arrivée à Mérida. — Mérida. — Deux mots d'histoire. — Incendie de tous les documents par Landa l'historien ! — Ensemble de la ville. — Le palais municipal. — La cathédrale. — La maison du conquérant. — Maisons particulières. — Le marché. — La race maya. — Types. — Mœurs et coutumes mayas. — Tatouages et déformations. — Milpa. — Femmes métisses. — Habitations. — Faubourgs.

Pendant que de Comalcalco nous suivions les Toltecs à Palenque, une branche considérable s'en détachait pour continuer sa marche à l'orient et envahir le Yucatan par Potonchan. C'est cette branche, souche de la famille des Cocomes, comme nous l'ont appris les historiens, dont nous allons rencontrer les œuvres dans la péninsule. Passons donc au Yucatan. Sisal, sur la côte nord, était autrefois le port de la péninsule ; aujourd'hui les besoins d'un commerce plus actif et l'immense accroissement qu'a pris l'exportation du henequen, textile essentiellement yucatèque, ont fait reculer le port plus à l'est, au petit village de Progreso. Nous y jetons l'ancre par un nord assez violent et nous nous tenons comme tous les gros vapeurs à 4 ou 5 milles au large, c'est-à-dire à peine en vue de la terre ; aussi les petits édifices de Progreso nous apparaissent-ils au loin sous forme microscopique. Cette côte, par ses bas-fonds, a toujours été dangereuse, et, comme nous, les premiers explorateurs espagnols ne pouvaient l'aborder qu'en canots.

Par un gros temps le débarquement y est des plus difficiles, mais les marins y sont tellement adroits qu'ils nous déposent, sans autre accident qu'un mal de cœur prolongé, sur le petit môle en bois du Liverpool yucatèque.

Le Yucatan est une grande péninsule calcaire en voie constante de formation ; plaine à peu près aride dans le nord, où l'humus n'a point encore eu le temps de s'amasser, plus fertile et plus accidentée dans le centre, par suite de sa formation plus ancienne, elle se relie au sud par des soulèvements plus accentués aux embranchements de la sierra Madre qui traverse toute l'Amérique du centre.

Le Yucatan est une grande presqu'île sans rivière et sans eau, qui s'avance du sud au nord dans le golfe du Mexique, entre les 8e et 12e degrés de longitude orientale de Mexico et entre les 18e et 22e degrés de latitude nord.

Les premières notions qui nous soient parvenues sur le Yucatan, ou du moins sur ses habitants, nous viennent de Christophe Colomb, qui, le 30 juillet 1502, se reposant dans l'île des Pins, au sud de la pointe nord-ouest de Cuba, vit venir du couchant une grande barque taillée dans un seul tronc d'arbre, gouvernée par vingt-quatre rameurs et contenant un cacique et sa famille ; ces gens portaient, dit-on, le costume yucatèque connu depuis lors, et la barque avait à bord, pour l'usage de ses passagers ou dans un but d'échange, du cacao, des tortilles ou galettes de maïs, diverses boissons fabriquées avec cette céréale, de grandes épées de bois garnies de lames d'obsidienne, des haches en cuivre et des étoffes de coton moelleuses comme de la soie et teintes des plus vives couleurs.

Je me permettrai d'élever quelques doutes au sujet de cette relation appliquée aux Yucatèques ou Mayas. Ce grand canot de huit pieds de large, creusé dans un seul tronc d'arbre, ne peut appartenir au Yucatan, pays des plus secs, passablement aride au moins dans sa partie septentrionale ; de plus, les Mayas, habitant une terre rocheuse, plate, sèche et privée de fleuves, ne pouvaient être de grands navigateurs ; les haches en cuivre n'abondaient pas chez eux, non plus que l'obsidienne, et les Espagnols, dans leur second voyage, sous Grijalva, ne trouvèrent de ces haches que dans le Tabasco[1].

Il me paraît donc probable que la barque signalée par Colomb venait du Tabasco, pays civilisé à l'égal du Yucatan, mais, de plus, traversé par de grandes rivières et couvert d'une végétation exubérante où les naturels n'avaient qu'à choisir parmi les acajous et les cèdres pour construire les grands canots dont on nous parle.

Les habitants avaient à peu près le même costume que les Mayas, mais la provision de cacao surtout viendrait appuyer ma supposition, puisque le cacao n'appartient pas au Yucatan[2], où il est importé ; tandis qu'il était et qu'il est encore une des principales productions du Tabasco. On pourrait cependant reconnaître ces individus comme Yucatèques en admettant qu'ils vinssent de Potonchan, où la végétation à l'époque de la conquête était aussi vigoureuse que celle du Tabasco ; où le climat est humide et où l'on cultivait également le cacao. Du reste, les deux provinces étaient de langue maya.

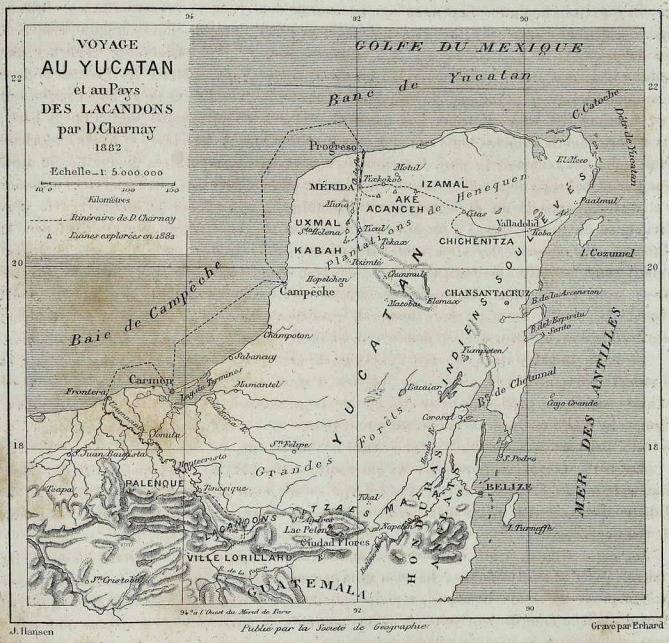
Mais une chose me surprend davantage dans cette relation, c'est que Colomb, en face du spectacle si extraordinaire pour lui de cette grande barque et de ces gens civilisés, n'ait pas eu l'idée de suivre les navigateurs pour s'assurer de leur point de départ ; il aurait peut-être joint à sa gloire la gloire de Cortez et il eût en tout cas découvert le premier les contrées civilisées de l'Amérique.

La première découverte de la péninsule appartient à Vicente Yanez Pinzon, qui, en compagnie de Juan Diaz Solis, longea en 1506 la côte orientale du Yucatan, mais sans la reconnaître.

Plus tard Valdivia, qui venait en 1511 du Darien et se rendait à Cuba, accompagné de

1. Il y en avait beaucoup moins dans le Yucatan, où elles étaient importées.
2. On ne le cultivait que dans le sud-est, près de la lagune de Bacalar, à près de cent lieues de la côte nord.

vingt Espagnols, fit naufrage sur des récifs appelés Alacranes[1]. L'équipage, réfugié sur une chaloupe, fut au bout de treize jours jeté par les courants sur une côte inconnue. Cette côte était celle du Yucatan, et les naufragés, que la soif et la faim avaient réduits à dix-sept, dont quinze hommes et deux femmes, se trouvaient avoir atterri sur la pointe orientale de la péninsule, au cap Catoche. Les caciques se les divisèrent entre eux ; quelques-uns furent mangés, d'autres moururent, et les deux femmes succombèrent à la fatigue, parce qu'on les faisait moudre le maïs tout le jour. Deux survécurent seuls, Gonzalo Guerrero et Gero-



nimo de Aguilar, dont nous parlerons ci-après[2]. Voilà pour la découverte accidentelle ; mais les découvertes voulues et cherchées ne vinrent que plus tard.

En 1517, Cordova vient reconnaître le nord-est de la péninsule, en longe la côte de l'est à l'ouest en signalant de grandes villes et de hautes pyramides ; il débarque à Campêche, où il admire des temples consacrés à Kukulcan[3], le Quetzalcoatl, dieu toltèque, et sur les

1. Landa dit sur les Viboras.
2. Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, t. Ier, ch. XXIX.
3. Ou Cuculcan, le serpent emplumé : on écrit les deux.

murailles desquelles se détachaient de grands serpents en relief semblables à ceux qui ornaient la muraille extérieure du grand temple de Mexico. Plus loin, sur la côte occidentale, Cordova, pressé par le manque d'eau, débarque à Potonchan, aujourd'hui Champoton, où les Indiens, malgré l'infériorité de leurs armes, lui tuent cinquante-sept de ses compagnons d'armes, et blessent tous les hommes de sa troupe.

Devant un tel désastre, on pourrait croire que Cortez ne rencontra jamais des adversaires d'une aussi forte trempe et d'un si fier courage ; car, dans les quinze jours de combats qu'il livra aux Tlaxcaltèques, réputés les plus courageux parmi les Indiens des hauts plateaux, il ne perdit que trois hommes. Cependant on ne saurait douter de la bravoure de ces Indiens qui se battirent comme des lions et qui, doués d'un esprit des plus chevaleresques, restèrent les fidèles amis de Cortez dans ses plus cruelles épreuves. Il faudrait donc chercher une autre raison des pertes d'hommes relativement si minimes que subirent les Espagnols dans leurs combats avec les Indiens de l'Anahuac. Tous se battaient également bien ; seulement les guerriers des hauts plateaux poursuivaient à la guerre un objectif tout à fait à part : ils s'efforçaient de prendre leurs ennemis vivants plutôt que de les tuer, et le plus glorieux était celui qui ramenait le plus de prisonniers pour les sacrifier à ses dieux. Ce fut ainsi que Cortez échappa deux fois à la mort pendant le siège de Mexico. Les guerriers aztèques s'étaient emparés de lui et l'emmenaient triomphants, et l'eussent pu massacrer le plus facilement du monde, quand il fut délivré par les siens. Au Yucatan, au contraire, et dans le Tabasco, où l'influence des Aztecs était toute récente, et l'introduction des sacrifices humains relativement nouvelle, les Indiens se battaient pour tuer, plutôt que pour faire des prisonniers ; voilà ce qui nous expliquerait les grandes pertes d'hommes subies par les Espagnols dans la péninsule. Voilà qui nous donnerait également la preuve de l'influence civilisatrice des Toltecs dans ces provinces où nous savons qu'ils ne pratiquaient pas les sacrifices humains.

En 1518, Grijalva vient débarquer à Cozumel, sur la côte orientale du Yucatan ; de là il observe une grande ville sur la côte, Tuloom, Pamal ou Paalmul, puis il remonte au nord et suit comme son prédécesseur les rivages de la péninsule. Il s'arrête aux mêmes lieux, Campêche et Potonchan, va reconnaître le Tabasco et s'arrête aux îles de Sacrificios et d'Ulua, juste en face du futur emplacement de Vera-Cruz.

En 1519, Cortez reprend cette même route, mais, plus heureux que les deux autres explorateurs, au Yucatan il trouve Aguilar, qui va lui servir d'interprète ; et sur la côte du Tabasco il reçoit des mains d'un cacique l'Indienne Marina, qui deviendra l'ange gardien de son expédition.

Le plus étrange, c'est que les Espagnols n'aient jamais su le véritable nom de la contrée qu'ils avaient conquise. Le nom de Yucatan serait en effet la dérivation de Chac-Nuitan (nous ne comprenons pas), réponse que firent les habitants aux Espagnols qui leur demandaient le nom de leur pays. A moins que cela ne vienne de Yuca, manioc non vénéneux et dont les Espagnols faisaient le pain cazabe ; euphorbiacée qu'il ne faut pas confondre avec le yucca dont certaines variétés sont cultivées dans nos jardins comme plante d'agrément, et qui est une liliacée. On aurait donc fait Yucatan de Yuca et Than ou Tan, terre, la terre du Yuca.

Landa prétend que la presqu'île s'appelait *Ulumil Cuz y etel Ceh* (la terre des dindons et des chevreuils)[1]. On dit aussi, autre version se rapprochant de la première, que les Espagnols, demandant aux indigènes quelle était cette terre, répondirent *Ciu-Than* (dites-le vous-même), qu'ils transformèrent en Yucatan.

1. Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 2.

Selon le manuscrit indigène de Pio Perez, ce serait *Chanovitan*, ce qui voudrait dire île. D'après Antonio de Remesal, le mot Yucatan vient de trois phrases.

Premièrement, les soldats de Hernandez de Cordova s'informant d'un grand village voisin, les Indiens leur répondirent : *Tectetan*, *tectetan* (nous ne comprenons pas).

Deuxièmement, les Espagnols demandant si l'on trouvait dans le pays la plante yuca, avec laquelle on faisait le pain cazabe, les Indiens répondirent : *Ylatli*, voulant désigner ainsi le village où cette plante se cultivait.

Troisièmement, les Espagnols s'informant de certaines choses, les Indiens leur répondirent : *Toloquitan*, leur désignant ainsi un village. Enfin, Cogolludo se sert de ces trois expressions, ajoutant que si, au temps du paganisme, c'est-à-dire avant la conquête, la contrée n'avait pas un nom commun, elle s'appelait Mayapan à l'arrivée des Espagnols, ce qui voulait dire la terre des Mayas. En somme, la presqu'île n'avait pas de nom propre, mais plusieurs noms appliqués à chacune de ses provinces ; on disait la province de Choaca, de Bakhalal, de Mani, de Campêche, etc. ; et ces provinces s'étaient constituées lors de la chute et de la destruction de l'empire de Mayapan. Mais tout cela ne nous dit rien de bien positif ; pénétrons donc dans le Yucatan et nous nous efforcerons d'en déchiffrer l'histoire en étudiant ses monuments ; c'est en effet sur cette terre ingrate que l'Indien nous a laissé le plus de souvenirs.

Le petit village de Progreso ne vaut point qu'on s'y arrête ; ce sont des magasins et de mauvaises cahutes plantées dans le sable, et le môle où l'on débarque, construit de la façon la plus primitive, est dans un triste état ; le temps nous manque pour une exploration, car le chemin de fer qui doit nous mener à Mérida part à dix heures, et nous avons à présenter à l'examen de la douane les nombreux colis de notre matériel ; du reste les employés sont les plus polis du monde ; sur mes vingt-cinq caisses on ne m'en ouvre qu'une seule, pour la forme, et chacun met à nous servir une véritable bienveillance. Cependant il faut avoir l'œil sur ses colis, car les portefaix ont la main leste, et je l'appris à mes dépens. Mais la machine siffle ; en route, nous partons.

Progreso est entouré d'une ceinture de marais qui prête au paysage un aspect des plus lamentables ; cette zone franchie, nous abordons une terre plate composée d'une couche calcaire concassée, squelette meublé d'un humus rare où se développe une maigre végétation de broussailles ; au-dessus de nos têtes un soleil implacable fait ressortir la nudité de cette campagne ingrate. Mais les natures les plus belles ne sont point les plus méritantes, et le Yucatèque a su faire jaillir de cette terre stérile une source inépuisable de richesses.

Nous voyageons en effet au milieu d'immenses plantations de *henequen*, agavé aux feuilles étroites et longues, qui fournissent des fils brillants et solides, produit presque entièrement accaparé par les marchés américains.

C'est par longues files, à perte de vue, que s'étalent les plantes aux feuilles acérées ; à droite et à gauche, des bouquets de verdure, palmiers, manguiers et pins maritimes signalent l'habitation du maître, et les hautes cheminées fumantes indiquent les usines où s'élabore le textile, depuis la séparation du fil de la pulpe, jusqu'à sa mise en balle, prête pour l'exportation.

Tout cela est nu, sévère et triste ; mais l'âme mystérieuse des anciens plane au-dessus de ces solitudes et leur prête, à mes yeux, un charme inexprimable.

Voilà, sur la droite, des monticules sur lesquels se dressaient autrefois des temples, et ces vestiges me reportent aux monuments que je visitai jadis et me rappellent que c'est ici, autrefois, que je suis né à la vie archéologique et que j'ai sucé l'amour des ruines.

Puis viennent de rares villages avec leurs cabanes oblongues couvertes de chaume, et,

sur les portes, des groupes de femmes aux bustes bronzés, aux jupes courtes, et des groupes d'enfants nus, aux grands yeux étonnés. Nous arrivons enfin à Mérida, où la machine s'arrête essoufflée d'avoir fait ses dix lieues en trois heures.

A Mérida, point d'hôtels : ce qui prouve que les voyageurs y sont rares ; de maisons à louer, pas davantage : ce qui prouve la prospérité de la ville, car autrefois les maisons vides abondaient. Nous sommes menacés de coucher à la belle étoile, et ce n'est qu'après une longue et minutieuse exploration que nous trouvons une petite chambre de 5 mètres carrés où nous nous entassons trois, mon secrétaire, mon domestique et moi.

Les restaurants y font également défaut ; il n'y en a qu'un seul, et quel restaurant ! Mais il ne nous importe guère, nous sommes à la recherche de ruines et non d'un maître queux, et d'ailleurs nous avons l'heureuse fortune de rencontrer une petite colonie américaine dont nous devenons membres, et les bonnes causeries font passer les mauvais repas.

Mérida fut fondée en 1542 par Francisco de Montejo, lors de sa seconde expédition, car le conquérant s'y prit à deux fois pour soumettre ce vaillant petit peuple et détruire la nationalité la plus remarquable de l'Amérique. Il y vint en 1527, occupa Chichen pendant deux ans et se retira vaincu et affamé pour aller chercher des secours à Mexico. Ce ne fut que par la trahison d'un chef, que Montejo put, lors de sa seconde expédition, s'implanter dans le pays. La conquête du Yucatan coûta en effet plus d'efforts, plus d'hommes et plus de temps que la conquête de Mexico, et cela sans autre profit pour les vainqueurs qu'une existence toujours menacée par une population guerrière, abhorrant le joug et prête à la révolte.

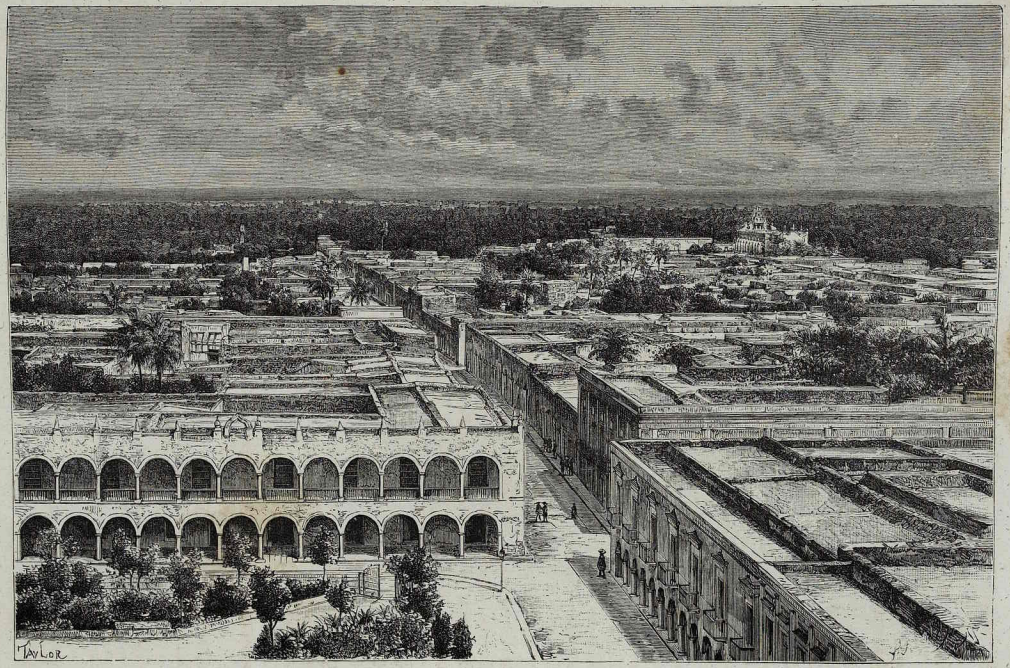
L'histoire de ces luttes serait intéressante, mais combien serait plus intéressante l'histoire de ce peuple qui nous a livré de si beaux monuments. Ces monuments, sur lesquels s'est exercée l'imagination des voyageurs en tant d'hypothèses diverses, sont aujourd'hui les seuls témoins de cette mystérieuse civilisation. Les documents ne manquaient cependant pas au temps de la conquête : manuscrits sur papier d'agavé, manuscrits sur peau de chevreuil, cartes, idoles, poteries, traditions encore vivantes, auraient pu fournir aux écrivains d'alors une base solide qui leur eût permis d'étudier avec certitude et de nous donner l'histoire de la civilisation maya. Mais les Espagnols s'occupaient de bien autre chose, et, suivant l'exemple de l'évêque Zumarraga de Mexico, qui détruisit les annales aztèques, l'évêque Landa, de Mérida, fit à Campêche un autodafé de tous les documents qu'il put réunir ; puis il écrivit son histoire des choses du Yucatan ! N'est-ce pas une étrange manière d'écrire l'histoire [1] ?

On ne peut donc plus aujourd'hui que glaner, recueillir des bribes, interpréter certaines phrases des trois historiens, Landa, Cogolludo, Herrera, qui ont traité la matière et, par l'examen des monuments et des bas-reliefs, comparés à ceux dont nous avons quelques notions, reconstruire un passé qui se rapproche à mesure qu'on l'étudie, et que l'ignorance et le parti pris avaient éloigné de nous.

1. D'après certains renseignements fournis par Pablo Moreno et certaine lettre d'un jésuite yucatèque, D. Domingo Rodriguez, datée de 1805, nous pouvons offrir à nos lecteurs la liste suivante des objets détruits par Landa ; c'étaient :

5000 idoles de formes et dimensions diverses;
13 grandes pierres qui servaient d'autels ;
22 plus petites de formes diverses ;
27 manuscrits sur peau de chevreuil;
197 de toutes figures et de toutes grandeurs.

Mais il faut ajouter à cela l'autodafé de Mani, où furent consumés une multitude de manuscrits. Cogolludo, t. Ier, appendice au liv. VI, p. 479. Campêche, 1842.



VUE PANORAMIQUE DE MÉRIDA.

On a prêté aux monuments yucatèques une antiquité ridicule ; ces monuments sont relativement modernes ; c'est la théorie que je défends avec preuves à l'appui pendant le cours de mes explorations.

Mérida fut fondée sur l'emplacement de l'ancienne Ti-hoo ou T-hoo, l'une des plus grandes villes yucatèques, et cependant la tradition en fait à peine mention. Selon le dire des Espagnols, elle aurait été abandonnée depuis longtemps, tandis que les faits nous démontreraient qu'elle était encore habitée. Une certaine végétation avait envahi les pyramides, mais les édifices qui les surmontaient étaient entiers. Landa nous l'affirme, et Francisco de Montejo put s'y loger avec ses troupes et le contingent des Indiens de Mani.

De plus, l'historien moderne du Yucatan, Eligio Ancona, nous parle d'un sanctuaire célèbre qu'on nommait H-Chun-Cáan, ce qui voulait dire : le centre et le fondement du ciel (voilà certes une appellation chinoise). Les habitants de T-hoo avaient une foi extraordinaire en ce H-Chun-Cáan : il y avait donc des habitants ? Les temples et les palais de Mérida étaient donc encore debout, desservis par des prêtres vénérés, et suivis par les Indiens après l'arrivée des Espagnols[1] : il y avait donc des palais et des temples, mais d'une dimension qui ne répond en rien aux descriptions exagérées de l'abbé Brasseur. C'est en archéologie surtout qu'il faut se défier de l'imagination ; le bon sens est le guide le plus sûr en cette matière, et l'amour du merveilleux sera toujours l'ennemi le plus dangereux de la raison humaine.

Nous pouvons en fournir ici un exemple frappant. Landa nous donne le plan de l'édifice principal, qui se composait de quatre ailes de logis placées sur pyramides, enclavant une cour oblongue rappelant, par sa disposition, le palais des nonnes que nous verrons à Uxmal, et, par son architecture, l'un des palais de Kabah, que nous visiterons également. Or les deux ailes principales, les plus grandes, contenaient quinze pièces de 12 pieds de long, ce qui nous donne 180 pieds ; si l'on en ajoute 40 pour l'épaisseur des murs, nous aurons 220 pieds pour l'édifice entier. Le plan prête aux deux esplanades qui supportent le palais une extension de 80 pieds de plus ; cela nous donne un total de 300 pieds pour l'esplanade qui supportait le palais ; là-dessus l'imagination de l'abbé s'enflamme, et les 300 pieds se transforment en 3000 pieds pour l'ensemble du monument : ce n'est, il est vrai, qu'un zéro de plus, mais il faut y prendre garde[2].

La ville de Mérida, construite avec les matériaux de la ville indienne, n'est, comme toutes les villes espagnoles du Nouveau Monde, qu'un vaste damier formé de rues droites et de carrés parfaits de bâtisses. Une grande place en occupe le centre, place transformée aujourd'hui en un square moderne avec sa fontaine sans eau, ses parterres de fleurs se mourant de soif, et ses jeunes plantations qui donneront de l'ombre aux générations à venir. Je l'ai connue moins belle, mais plus pittoresque avec ses grands ceibas ombreux.

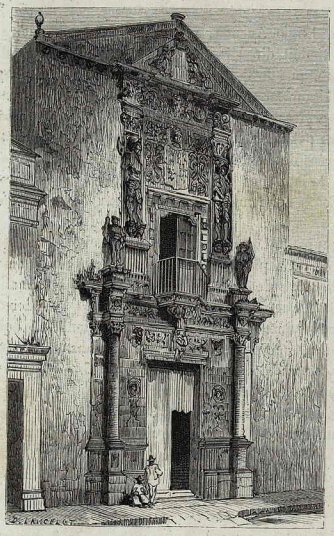
Cette place a 125 mètres de côté ; là se trouvent le palais municipal, édifice à deux galeries superposées, semblable à tous les palais municipaux des colonies espagnoles, et la cathédrale, qui lui fait face. Cette cathédrale n'est pas la première venue ; c'est un véritable monument pour une ville de 30 000 âmes, qui n'en comptait probablement pas 10 000 lors de la construction, et je lui trouve d'autant plus de mérite qu'il date de loin, vers la fin du seizième siècle,

1. Lorenzo de Bienvenida, dans une lettre au roi d'Espagne (1548), dit que les monuments étaient abandonnés et les pyramides couvertes de grands arbres, et que les Indiens du lieu avaient des cases de paille. La ville aurait donc été détruite quelques années auparavant, comme Mayapan, dont il ne restait rien, mais dont on connaît l'histoire, tandis qu'on n'a rien de T-hoo, dont les monuments étaient entiers.

2. Diego de Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 42, p. 333 et suiv.

alors que les ressources de la colonie étaient des plus modestes et qu'il fallut tout le zèle religieux des habitants pour en supporter la dépense excessive. Achevé en 1598, l'édifice coûta 1 500 000 francs, ce qui équivaudrait aujourd'hui à près de 15 millions, et je doute que, malgré l'ardeur des fidèles et la richesse croissante de la province, on pût y consacrer une pareille somme de nos jours.

La façade, de 55 mètres de large, se compose d'un pavillon central où s'ouvre la porte principale, ornée d'un maigre portique corinthien, au-dessus duquel, à une hauteur de 30 mètres environ, un grand arc de voûte soutient une élégante galerie ; ce pavillon est flanqué de deux clochers dont les étages en retrait, garnis de balustrades, forment un heureux contraste avec le nu de la façade.

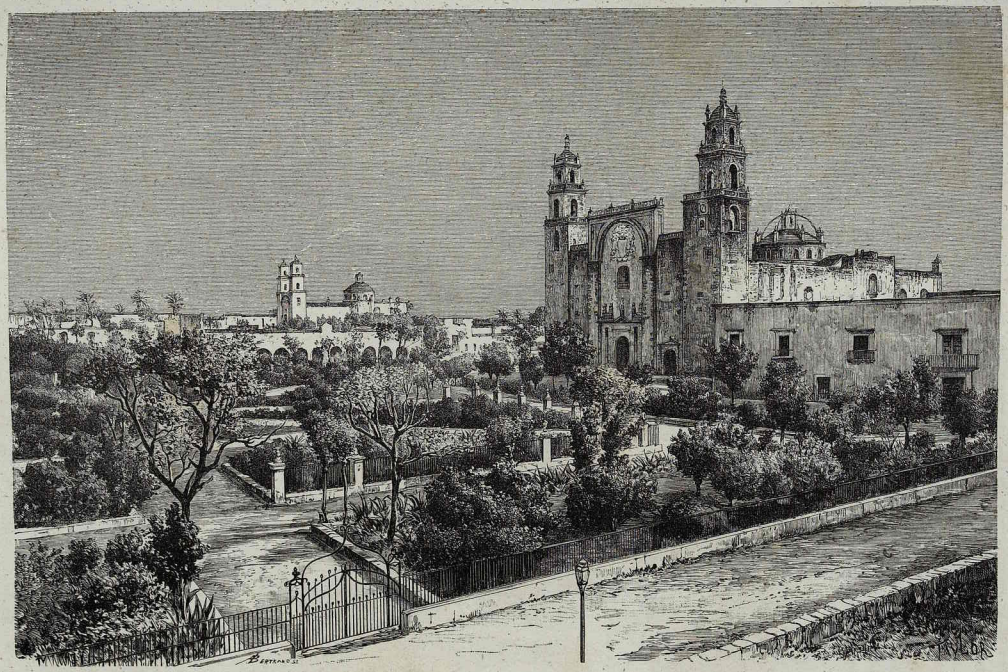


MAISON DE DON FRANCISCO DE MONTEJO, A MÉRIDA.

L'église a 89 mètres de profondeur et l'intérieur est grandiose ; il se compose de trois grandes nefs à voûtes pleines soutenues par douze colonnes énormes et par vingt autres de même dimension engagées dans les murailles. De petites chapelles s'étendent sur les bas-côtés, et le tout porte ce cachet de solidité qui distinguait les œuvres des conquérants.

Au sud de la place se trouve la maison de Francisco de Montejo ; cette maison, la plus ancienne de Mérida, est un souvenir précieux des premiers temps de la conquête ; elle fut construite en 1549, et il est bon de remarquer que les sculptures de cette maison sont tout aussi endommagées par le temps que celles des monuments indiens, ce qui n'établirait pas entre eux une grande différence d'âge. Les colonnes qui flanquent l'entrée supportent deux soldats espagnols, tandis que, de chaque côté de la fenêtre du premier étage, des chevaliers armés de pied en cap foulent deux figures indiennes accroupies, personnifiant ainsi la soumission de la race. Cette façade avec ses colonnes, ses statues, ses mascarons, ses rinceaux et ses écus, nous donne un exemple du style renaissance en Amérique; mais si la composition est espagnole, le travail en est probablement indien, car, à l'époque où la maison fut construite, les Espagnols étaient encore très peu nombreux : c'était une troupe de soldats et d'aventuriers dont pas un n'eût consenti à humilier son orgueil de conquistador jusqu'à descendre au métier de tailleur de pierre. Ils avaient du reste chez les Indiens tous les artisans qui leur manquaient, et les Mayas, qui avaient semé leur patrie de tant de monuments remarquables, étaient entraînés à tous les travaux de construction et d'architecture, et passent encore aujourd'hui pour les premiers maçons de l'Amérique.

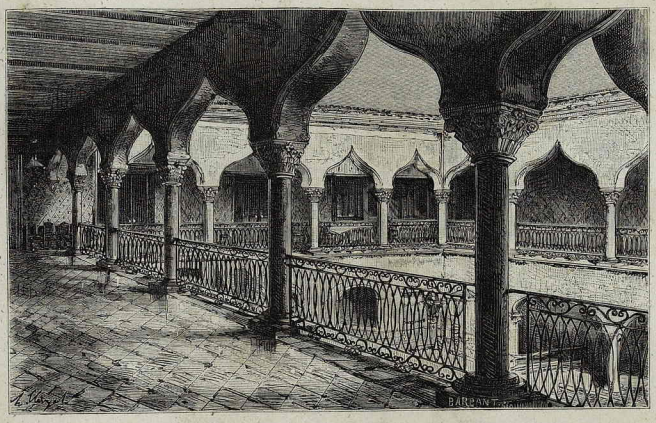
En dehors de ces édifices, la ville n'offre qu'une succession de maisons basses, à rez-de-



CATHÉDRALE DE MÉRIDA.

chaussée avec toit à terrasse, dont les murailles, percées de fenêtres garnies de grilles, manquent d'architecture et de décoration. Quelques-unes ont un étage, et c'est l'exception. Mais si l'extérieur en est triste et dénué d'intérêt pour le voyageur, l'intérieur en est admirablement disposé ; de grandes pièces bien aérées, donnant sur une cour entourée de colonnes soutenant de légers arceaux mauresques, en rendent le séjour délicieux. Ces cours sont ornées de fleurs et plantées d'arbustes et de palmiers dont les têtes élégantes s'élèvent en dessus des terrasses des maisons et rompent les lignes plates du panorama de la ville. La maison de don Alvaro Peon est un modèle en ce genre, et il serait difficile de trouver rien de plus joli que la galerie du premier étage.

L'animation, le mouvement, la vie se concentrent à l'entour du marché ; partout ailleurs, la ville est d'une tristesse monacale. Mais là, c'est le centre des affaires et le siège des grandes



INTÉRIEUR DE LA MAISON DE DON ALVARO PEON.

maisons de commerce ; il y a foule : Espagnols, Indiens et métis s'y mêlent en costumes divers, formant un tableau des plus pittoresques.

Dans les rues avoisinantes, des Indiennes en groupes sont accroupies sur les trottoirs devant leurs petits étaux de légumes ou de fruits, marchandes d'oranges, de chirimoias et de zapotes. Voici des vendeurs de zacate criant leur marchandise ; cet autre vend des paniers copie exacte de ceux que nous achetâmes à Tula. Un Indien passe chargé d'immenses paquets de branchages, c'est du *ramon*, seule nourriture des chevaux dans un pays qui manque d'herbe et de pâturages ; voilà le cargador, le marchand de charbon et cet autre, arrivant de son village, courbé sous une charge de poteries. Les volantes[1] se mêlent aux citadines d'importation moderne ; un cavalier passe, et les grandes charrettes de l'intérieur attelées de cinq mules inondent la chaussée de leurs balles de henequen ; mais j'aperçois un bijou : c'est

1. Anciennes voitures havanaises.

un petit Indien porteur d'eau, joli comme un cœur, que je poursuis et que j'emmène pour avoir sa photographie.

Si vous pénétrez dans le marché, c'est une surprise et presque un éblouissement. Cette multitude de femmes dans leur gracieux costume d'une blancheur immaculée forme un tableau des plus extraordinaires : debout, rangées en longues files, les épaules nues ou couvertes d'un rebozo blanc de neige, elles offrent, silencieuses et souriantes, les pauvres petits produits étalés devant elles. Il y en a de tous les âges, il y en a de laides et de jolies, mais le costume prête à toutes un charme singulier. Il y a foule et pas de bruit, un murmure

MARCHANDES DE FRUITS A MÉRIDA.

seulement ; c'est une race silencieuse et recueillie, ou qu'une oppression de trois siècles a rendue telle[1].

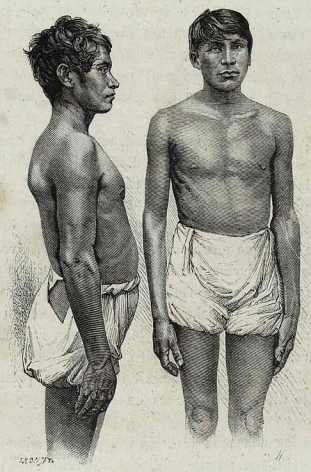
La race maya est, dit-on, des plus anciennes, encore que l'on ne sache rien de son origine ; sa langue et son type la différencient des peuplades environnantes comme de celles des hauts plateaux. Il n'y a ni tradition ni écrit qui vienne affirmer qu'elle vînt d'un côté plutôt que d'un autre, encore qu'il est dit qu'elle vînt de Cuba[2]. Agassiz, qui a étudié les Mayas sur place, se trouve d'accord avec Cogolludo ; à son avis, les Mayas rappelleraient les indigènes des Antilles et notamment de Saint-Dominique, où il lui fut donné d'observer les derniers descendants de la race caraïbe ; et, chose singulière, les

1. Les types de femmes que nous donnons ici sont des Indiennes pures, marchandes des rues, et non des métisses du marché.

2. Cogolludo, *los Tres Siglos de la dominacion Española en Yucatan*, t. Ier, liv. IV, ch. III.

Espagnols et métis voisins des Lacandons qui sont de race maya et qui en parlent la langue, les appellent encore des *Caribès*. Cela seul nous prouverait que cette population ne dut rien produire par elle-même, puisque dans les îles on ne rencontra jamais de monuments, et que par conséquent ceux de la presqu'île devaient appartenir à un peuple civilisateur ; or le seul que nous connaissions, c'est le Toltec.

Le Maya n'est pas plus le parent de l'Otomi du Mexique que du Peau-Rouge de l'Amérique du nord : ce qui met à néant la théorie faisant des peuples des deux Amériques une seule et même race. On prête aux Mayas une civilisation originale qui se serait étendue, soit directement, soit par des tribus alliées, dans le Guatémala, le Chiapas et le Yucatan; mais cette hypothèse, adoptée par les partisans d'une antiquité reculée, n'est rien qu'affaire



TYPES MAYAS.

d'imagination, attendu qu'elle ne s'appuie sur aucune autorité sérieuse. Suivant la même théorie, les monuments et les ruines que l'on rencontre dans les provinces de l'Amérique du centre appartiendraient à cette civilisation maya ; mais nos dernières découvertes nous permettent d'affirmer le contraire. Nous savons en effet, et toutes les traditions l'affirment, que les contrées dont nous parlons furent envahies et civilisées par les Toltecs vers la fin du onzième et le commencement du douzième siècle ; et, comme tous les monuments semblables entre eux doivent appartenir à une même race; que nous connaissons les facultés architecturales et les instincts bâtisseurs du Toltec; que, de plus, l'architecture et la décoration des édifices répondent aux descriptions que nous ont données les historiens, des palais et des temples toltèques des hauts plateaux : nous pouvons affirmer avec certitude qu'il n'y eut, en vérité, d'autre civilisation dans l'Amérique du centre que la civilisation toltèque, et que si jamais il en exista une autre, n'en trouvant nulle trace, nous avons le droit de la nier.

L'invasion toltèque au Yucatan est un fait indiscutable; tous les anciens historiens l'affirment, et parmi les modernes Humboldt est un des premiers à l'admettre : « Yucatan et Guatémala, ce sont là, dit-il, où les peuples sortis d'Aztlan étaient parvenus à une certaine civilisation [1]. » Or, quand deux peuples se rencontrent ayant chacun une civilisation propre, la nouvelle civilisation qui en résulte offre toujours dans ses manifestations un mélange reconnaissable des deux arts différents. Voyez l'Inde après la conquête musulmane, vous avez des monuments indo-arabes qui frappent les regards de l'homme le plus inexpérimenté ; si donc le Yucatan eût possédé avant la colonisation toltèque une civilisation originale, nous aurions certainement rencontré des monuments ou des ruines d'un style particulier qui nous eût donné quelque idée de cette civilisation, et, à défaut de ces monuments originaux ruinés par le temps, nous en eussions rencontré d'autres d'un style composite dénonçant le mélange et la fusion des deux races; mais point : nous ne trouvons toujours et partout que des édifices de même disposition, de même architecture, de même décoration, et les monuments les plus anciens, ou qui nous paraissent les plus anciens, ressemblent exactement aux modernes qui sont essentiellement toltèques ; nous sommes donc autorisé à dire que tous appartiennent à une seule et même civilisation, et que cette civilisation est toltèque.

Le Toltec aurait donc fait du Maya ce qu'il était, un homme remarquable, puisqu'il doit avoir sa part dans les manifestations artistiques dont la terre yucatèque est pleine, qu'il constituait la nationalité la plus vivace, et qu'il résista mieux et plus longtemps que tout autre aux efforts des conquérants.

Tel qu'il est aujourd'hui, et malgré plus de trois siècles d'un joug abrutissant, le type maya ou maya-toltèque se distingue entre tous. Pour moi, je le trouve beau et je ne crois pas que les classes agricoles de l'Europe nous fournissent des figures plus intelligentes et des gens mieux bâtis. Les Mayas ont la tête ronde, l'œil noir, le regard droit, le nez busqué, la bouche et l'oreille petites, les dents saines [2] et carrées, le menton relevé, le buste large ; ils sont orthognathes et brachycéphales ; ils ont le teint brun rouge, mais assez clair, et les cheveux droits, noirs et durs.

L'organisation sociale des Mayas se composait du roi, des prêtres, de la noblesse, du peuple et des esclaves. Cette division en espèces de castes indique bien une conquête antérieure.

Le peuple avait toutes les charges ; les terres étaient en commun et l'Indien cultivait celle qui lui était désignée; la manière de cultiver était celle d'aujourd'hui, faire la milpa, tant le milieu agit sur les coutumes. Comme la péninsule n'offre qu'une surface rocailleuse où nulle charrue ne saurait tracer un sillon, on n'inventa point de charrue, pas plus que les Espagnols, qui la connaissaient, n'en usèrent plus tard ; non seulement la terre était rocailleuse, mais elle était couverte de forêts ; on abattait donc les arbres quelques mois avant la saison des pluies, on les brûlait une fois secs, de façon que les cendres servissent de fumure, puis on trouait la terre au moyen d'un bâton pointu pour y enfouir les grains de maïs. C'était la milpa.

Cette culture primitive nécessitait de longues jachères, et les terres étaient aménagées de manière qu'on ne pût revenir au même endroit que tous les cinq ans. Il n'y avait donc qu'un cinquième de la terre cultivée, et, quoique poussant rapidement, les bois ne pouvaient jamais être que des taillis.

1. Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 27, déjà cité.
2. Chose curieuse, on ne peut distinguer les canines des incisives.

Le produit des récoltes était emmagasiné et les parts distribuées à chaque famille suivant ses besoins.

L'Indien devait non seulement cultiver, mais chasser, pêcher, aller à la côte pour recueillir le sel, et tout cela sous la surveillance d'employés préposés à cet effet et qui centralisaient tous les produits; les femmes et les filles filaient et tissaient les étoffes ; rois, prêtres et nobles vivaient donc en joie comme d'habitude, au milieu de distractions et de fêtes perpétuelles. Mais ils faisaient la guerre, et l'Indien devait toujours être prêt à suivre son seigneur.

Les guerres étaient fréquentes et rapides ; un seul combat décidait généralement la campagne, car l'intendance n'existait pas alors. Ces guerres étaient cruelles ; on était sans pitié pour le vaincu ; on tuait tout, on pillait tout, et l'on détruisait ou incendiait ce que l'on ne pouvait emporter. Voilà qui nous explique la multitude de cités ruinées et de monuments nouveaux qui s'élevèrent après chaque guerre.

Au cours d'une expédition guerrière, les Mayas se peinturluraient la figure comme une foule de peuples, et Bernal Diaz del Castillo, qui fut payé pour les bien connaître, car il se battit plusieurs fois contre eux, nous dit qu'ils portaient une cuirasse de coton piqué, cuirasse qu'adoptèrent ensuite les Espagnols sous Cortez ; ils étaient armés d'arcs et de flèches, de lances, de boucliers, de frondes et de grandes épées de bois qui étaient comme une sorte d'espadons à deux mains. Ils portaient sur la tête des panaches de plumes éclatantes, et leurs figures étaient peintes de blanc, de noir, et quelques-unes d'ocre rouge [1].

De retour à la ville, après la guerre, on effaçait la peinture pour y substituer le tatouage indélébile ; ce devait être un privilège pour les guerriers et les nobles de célébrer leurs exploits et de se distinguer des masses, et Cogolludo nous dit qu'ils gravaient sur leurs corps toutes espèces de dessins et de figures d'animaux, aigles, tigres, serpents, selon l'ordre de chevalerie auquel ils appartenaient. Le jeune guerrier commençait par une ou deux de ces figures symboliques, mais chaque nouvelle victoire demandait une inscription nouvelle, de sorte que le corps des vieux héros devait, à la longue, être entièrement couvert de hiéroglyphes. C'est absolument la même coutume que nous trouvons dans la Nouvelle-Zélande et dans les îles du Pacifique, et cela nous rappelle les ordres de chevalerie dont nous a parlé Veytia.

Le costume des gens du peuple était des plus simples, et si simple qu'il se composait du maxtli [2], petite pièce d'étoffe remplaçant la primitive feuille de vigne ; mais ils ne devaient pas en trop souffrir, car le climat est doux et chaud. Aguilar, un Espagnol qui resta pendant huit ans prisonnier des Yucatèques, s'était si bien accoutumé à cette nudité, qu'il ne pouvait plus se faire aux vêtements européens.

Les enfants allaient nus jusqu'à l'âge de deux ans, et les petites filles, chose remarquable, portaient autour de la ceinture, comme à Java, un simple cordon auquel on suspendait une coquille pour voiler leur petite nudité ; et l'auteur qui nous raconte le fait ajoute : « c'était un gros péché et une chose fort malhonnête de leur enlever cette coquille avant leur baptême, qui avait lieu de trois à douze ans [3] ».

Le vêtement des hommes et des femmes nobles était riche et se composait de tuniques et de manteaux de coton, teints ou brodés de grecques et de dessins de couleurs éclatantes. Ce costume a toujours été très élégant, car « une Espagnole qui revêt le costume maya paraît très lascive », nous dit naïvement Cogolludo [4].

1. Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, ch. IV, t. Ier.
2. En maya, cela s'appelait *uith-o-ex*.
3. Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 20.
4. Cogolludo, liv. IV, ch. IV, t. Ier.

Les Mayas portaient les cheveux longs, mais coupés ras au-dessus des sourcils, à la mode des enfants d'Édouard ; ils avaient peu de barbe et l'épilaient ; les gens de bonne famille et les lions de l'époque devaient loucher, c'était une beauté. Les mères obtenaient ce résultat en laissant flotter une mèche de cheveux sur le nez de l'enfant pour attirer ses regards : l'histoire de la mode est vraiment singulière ! Les Mayas se perçaient les oreilles, les lèvres et le nez, pour y introduire des bijoux de bois et de métal.

Ils pratiquaient également la déformation crânienne à l'exemple des Aztecs, des Totonaques, des habitants de Palenque, comme des Péruviens. Mais la coutume était loin d'être générale, et ce devait être encore un privilège accordé aux maisons nobles et à la classe sacerdotale.

Landa nous dit : « Les femmes élevaient leurs enfants avec toute la rudesse possible ; la faible créature était à peine venue au monde depuis quatre ou cinq jours, qu'elles l'étendaient sur un petit lit fait de baguettes et de roseaux ; et là, le visage contre terre, elles lui mettaient la tête entre deux planches, l'une au front, l'autre à l'occiput, et elles les serraient avec force jusqu'à ce que, au bout de quelques jours, la tête ainsi moulée demeurât à jamais aplatie, suivant la coutume. » Il y avait tant de souffrance et de péril pour les enfants, que plusieurs étaient près d'en mourir, et l'auteur en a vu un dont la tête s'était ouverte derrière les oreilles, ce qui devait arriver nombre de fois [1].

Voilà qui nous confirme les citations de Torquemada au sujet de ces déformations crâniennes qu'il avait observées à Mexico et que nous avons retrouvées dans les bas-reliefs de Palenque, où la caste sacerdotale avait adopté cette forme longue et pointue, qui la distinguait des classes vulgaires, où la déformation, n'étant pratiquée que sur le front, était obtenue ainsi fort large, et notamment pour les *Tamènes*, Indiens porteurs, car la courroie d'écorce qui soutenait la charge s'adaptait beaucoup mieux et facilitait le transport des fardeaux.

Nous avons trouvé de ces crânes de Tamènes à Teotihuacan, et les poteries de la côte de Vera-Cruz en offrent un modèle parfait.

L'historien moderne Eligio Ancona nous fait de l'organisation maya avant la conquête un tableau désolant :

« Un ou plusieurs princes qui gouvernaient en maîtres absolus ; prêtres exerçant un pouvoir omnipotent sur les consciences ; nobles monopolisant les emplois publics, et l'immense majorité de la nation divisée en deux castes, plébéiens sur qui pesaient toutes les charges pour le maintien des classes privilégiées, esclaves sur qui le maître exerçait le pouvoir le plus tyrannique.

« En politique, l'autocratie ; en religion, le fanatisme ; une civilisation imparfaite concentrée dans le sacerdoce ; l'ignorance et la dégradation dans les masses : l'homme vendu dans les marchés et sacrifié sur les autels ; la femme exclue de la société comme de la famille, et, par-dessus tout, l'ambition turbulente des caciques, ensanglantant chaque jour et sous le moindre prétexte le sol de la patrie. »

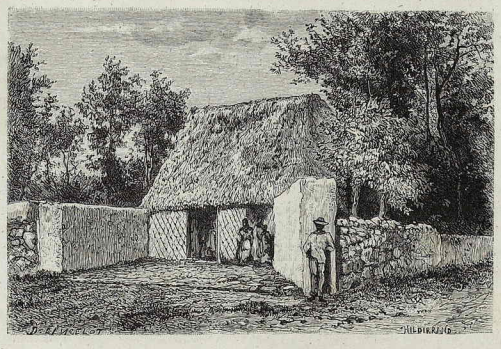
Cette petite nation prospérait cependant ; la population y était dense, et les monuments témoignent que les arts florissaient. Que lui ont donc apporté les Espagnols ? Ont-ils soulagé sa misère, rendu son ignorance moins crasse et ses vices moins odieux ? Le Yucatan, avant la conquête, comptait des millions d'Indiens ; il n'en reste pas cent mille, plus misérables et plus dégradés que jamais. C'est qu'un peuple n'a que la religion qu'il mérite et les dieux qu'il a su se donner ; c'est que chaque civilisation est faite pour le peuple et l'individu qui la subit, qu'il peut s'y développer à son aise au milieu d'institutions et de coutumes

1. Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 30, p. 180.

FEMMES MÉTISSES ET PORTEUR D'EAU A MÉRIDA.

qui s'harmonisent avec son tempérament : tandis que des institutions nouvelles, une religion supérieure ou d'autre sorte, le plongent dans l'hébètement et le désespoir.

Passons aux femmes métisses, qui sont un des charmes de Mérida, et prêtent aux villes yucatèques un singulier cachet d'originalité. Formant castes, créatures déclassées, elles semblent accepter avec indifférence l'état d'infériorité qui leur est fait, mais s'en vengent, d'autre part, aidées de l'attrait qu'elles inspirent. Toutes semblent belles en effet, et sinon belles restent séduisantes. Cela tient à leur costume élégant. C'est une tunique fort large à manches courtes, avec échancrure carrée qui décollète le plus décemment du monde la poitrine et les reins. Cette tunique, appelée *uipil*, est couverte dans le haut et le bas de broderies rouges, vertes ou bleues, représentant des feuillages, des fleurs, des oiseaux, et se termine, ainsi que la jupe bouffante, le *fustan*, par une garniture de riches dentelles. Elles piquent d'une flèche d'argent leurs beaux cheveux noirs, réunis en deux grosses masses ;



MAISON DE MÉTIS A MÉRIDA.

leurs doigts sont chargés de bagues, et elles étalent sur leurs poitrines de grandes chaînes d'or, toute leur fortune.

Dans les jours de fête et dans les assemblées publiques, réunies en groupes multicolores, ces femmes offrent le spectacle le plus attrayant qui se puisse voir.

Les familles métisses occupent dans les faubourgs de petites maisons oblongues avec toits de chaume ; les murailles à l'extérieur sont généralement couvertes comme ornement de losanges semés de petites pierres qui marquent les points de jonction des lignes.

Cette case doit rappeler l'ancienne habitation maya, et le décor nous reporte aux sculptures des vieux palais.

L'intérieur n'a d'autres meubles que le hamac, un coffre ou deux pour y serrer les vêtements des jours de fête, et une *butaca*, petit fauteuil à dossier fort bas et tendu de cuir. Ces faubourgs sont de véritables forêts, et chaque habitant occupe un terrain d'un dixième d'hectare environ, planté de l'arbre appelé *ramon* et dont la feuille sert de fourrage aux bêtes de somme.

La vie à Mérida est toute d'intérieur ; les dames sortent peu ; on les voit rarement dans les rues, malpropres, sans égouts, pleines de fondrières, fangeuses au temps des pluies, et

dont un soleil implacable les chasse également. Elles n'ont pour distraction que l'église et la promenade en voiture, le soir, de cinq à six heures, ce dont profitent les cochers pour doubler le prix de l'heure. Quant à l'église, c'est de trois à quatre heures du matin que les offices commencent, et ce, accompagné d'un bruit de cloches sonnées à toute volée. L'heure me parut indue, et tout voyageur fatigué aurait trouvé comme moi ce zèle religieux intempestif.

Je dormais profondément, quand éclata tout à coup ce concert infernal : à tous les coins de l'horizon les cloches ébranlées jetaient d'affreux accents. Je crus à un incendie, à une conflagration générale ; la ville brûlait ! Je me levai épouvanté. Il n'en était rien : c'était un simple appel à la prière. Je préfère la voix du muezzin.

Si encore ces cloches avaient un son agréable ou juste ; si le sonneur les ébranlait avec art. Mais on ne saurait imaginer cacophonie pareille ; et la casserole fêlée, le chaudron de rebut, la poêle à frire, seraient seuls capables de donner l'effroyable concert qui chaque matin nous réveillait en sursaut. Méridanais, changez vos cloches, ou faites-les taire.

A Mérida, l'esprit de sociabilité semble très développé : réunions littéraires, soirées dansantes, concerts, théâtres, journaux périodiques et revues, il y a frottement, échange d'idées, mouvement intellectuel remarquable ; et deux historiens, Eligio Ancona et le canonigo Crescentio Ancona, font revivre les exploits de la conquête, les épreuves des premiers colons, les péripéties des discordes intestines et les épreuves sanguinaires de la guerre sociale. La jeunesse y est ardente, studieuse, intelligente et brave.

Très accueillants pour l'homme de science, les Yucatèques mirent au service de ma mission une bienveillance inaltérable ; on nous donna même, à M. Agassiz et à moi, un banquet semi-officiel, organisé sous la présidence du consul américain, M. Aymé, banquet où l'on porta force toasts aux archéologues, à la France et au Yucatan ; et c'est ici le cas d'adresser nos remerciements à MM. Canton, Cazares, Hubé, Alvaro Peon et Crescentio Ancona. Le Musée du Trocadéro doit à l'excellent canonigo un merveilleux sceptre en obsidienne, qui consacrera le nom du donateur.

Les Yucatèques ne sont pas seulement employés de l'État, comme il arrive généralement parmi les Mexicains des hauts plateaux ; ils s'occupent d'affaires et sont maîtres de leur place, que partout ailleurs on abandonne aux étrangers.

C'est une race à part, façonnée par de rudes épreuves ; race jeune et vivace chez laquelle le climat n'a point amené de dégénérescence autre que la réduction de la taille et un trop grand développement de l'élément feminin. On pourrait lui reprocher une trop grande âpreté pour le gain, qui le porte à considérer l'étranger comme taillable à merci. J'en veux donner ici un exemple singulier : je tairai le nom du coupable, car ce récit est une étude et point une récrimination.

Je cherchais une maison à louer en compagnie du consul américain, qui, tout en s'informant, me présentait de droite et de gauche à ses nombreux amis. Nous trouvions de toutes parts un accueil des plus aimables, mille et mille protestations de dévouement, regrets de ne pouvoir nous servir en cette matière, etc., quand l'un des plus démonstratifs et des plus chaleureux, un journaliste, nous dit : « Mais j'ai votre affaire ; voyez donc telle rue, tel numéro, j'ai là une maison dont voici la clef, visitez-la : elle est à vous si elle vous plaît. » Nous visitons la maison, qui ne peut nous convenir, et nous repassons chez la personne pour lui dire que nous ne la prenons pas. Mais Aymé, le consul, oublie de rendre la clef, et ne la reporte que cinq jours plus tard, s'excusant de ne pas l'avoir remise.

« Il n'importe, répond notre ami : c'est trente francs que vous me devez.

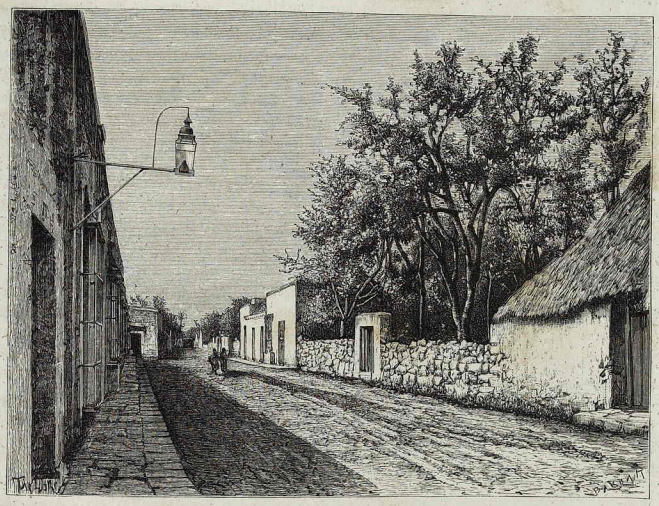
— Mais pourquoi ? fit Aymé.

— Comment pourquoi? Vous avez gardé la clef cinq jours; or, cinq jours à six francs par jour, cela fait trente francs. C'est bien simple. »

C'était en effet des plus simples; nous dûmes payer, mais en exigeant toutefois un reçu de ce propriétaire forcené.

En somme, le Yucatèque veut rester lui, et non seulement il garde la direction de ses affaires, mais il veut encore que ses voies ferrées, quatre lignes qui vont porter la vie et la richesse dans la péninsule, soient son œuvre et restent sa propriété.

Plus entreprenant, plus fier ou plus patriote que ses frères des hauts plateaux, il n'a point appelé les fonds américains, et si, aidé de ses modestes ressources, les travaux marchent lentement, il aura le légitime orgueil de ne rien devoir à personne.



UNE RUE A MÉRIDA.

Il y a vraiment quelque chose de touchant et de grandiose à voir ce petit peuple, tant et si rudement atteint par la guerre sociale, et qui dans ses mortelles angoisses adressait vainement à l'univers des appels désespérés, se reconstituer, développer sa production et sortir vainqueur de si redoutables épreuves. C'est qu'à l'encontre de ses voisins prodigues, il possède l'amour du travail et l'économie, cette vertu des peuples sages, que lui inculquèrent la conquête si difficile de sa nouvelle patrie, la pauvreté relative du sol, l'absence de richesses minières et cette guerre d'extermination qui le mit à deux doigts de sa perte.

On pourrait en conter l'histoire, et c'est la plus dramatique que je connaisse; je rappellerai seulement que les soulèvements indiens commencés en 1761 éclatèrent en une insurrection formidable en 1846, pour se continuer jusqu'à ce jour. Aujourd'hui cette guerre

est à peu près terminée, le sauvage recule devant la civilisation, et chaque kilomètre de chemin de fer construit dans sa direction le repousse instinctivement d'autant de kilomètres en arrière.

C'est aux environs de Mérida que se trouvent groupées le plus grand nombre de haciendas; l'une des plus jolies est celle d'Ascorra, située à 3 kilomètres de la ville. Trois norias, puits profonds à chaînes de seaux de cuir, dont deux avec manège mis en mouvement par des mules, et le troisième muni d'une pompe que fait mouvoir un moulin à vent, fournissent à l'arrosage du jardin et des plantations. La maison est charmante, entourée de vérandas garnies de grimpants, perdue au milieu d'un fouillis de fleurs, d'arbustes et de palmiers.

Toute une ménagerie s'agite sur les bassins, canards de Barbarie, mandarins, cygnes et flamands; de petites rigoles entretiennent partout la fraîcheur.

Nous y voyons pour la première fois une fleur étonnante : c'est la fleur d'une liane, fleur monstrueuse, de $0^m,45$ de long sur $0^m,25$ de large avec un filament de $0^m,60$, ce qui lui donne plus d'un mètre. Comme couleur, l'envers est glauque, mais l'intérieur ressemble à une étoffe d'indienne, imprimée avec dessins pourpre sur fond blanc. Le fond du calice, très large, est en velours rouge avec une garniture de poils couchés. Avant de s'ouvrir, la fleur ressemble à un palmipède flottant sur l'eau, ce qui lui a fait donner à Mérida le nom de *flor de pato*, fleur canard. Cela pourrait se comparer à une immense aristoloche.

Cette liane n'est point yucatèque : elle fut, je crois, importée des Antilles, et la fleur rappelle par ses teintes et ses dimensions les rafletias de Sumatra. Mais on ne saurait tout avoir; cette fleur phénoménale, cette merveille, devant laquelle M. Agassiz et moi restâmes stupéfaits, exhale une odeur repoussante et tellement insupportable une fois ouverte, que le propriétaire est obligé de les faire enlever.

C'est au moyen de la mine et en faisant sauter les roches, qu'on a pu créer ce beau jardin; les travaux continuent, et la carrière ouverte permet à M. Agassiz d'étudier la croûte pierreuse : il reconnaît que le calcaire yucatèque, formé de débris de coquilles, de coraux et de sable fin, appartient à l'époque tertiaire la plus moderne et se trouve tout à fait semblable aux roches de la Floride, qui sont encore en voie de formation.

D'Ascorra nous filons le lendemain sur Acanceh, grand village au sud-est de Mérida. Nous prenons la ligne ferrée de Péto, dont le directeur, M. Canton, veut bien nous faire les honneurs; cette ligne a 18 kilomètres en exploitation. Nous nous arrêtons à moitié route, à la hacienda de Tépich, pour assister à la fabrication du henequen.

Le henequen est un fil brillant, tiré d'une espèce d'agavé aux feuilles étroites et longues, dont le produit forme la principale richesse du Yucatan. La plante, d'une culture assez facile, puisqu'il suffit de nettoyer le terrain, mais dangereuse pour l'Indien, à cause des pointes acérées dont sont armées les feuilles, la plante ne peut s'exploiter qu'au bout de cinq ans.

On récolte alors vingt-cinq feuilles environ sur chaque plante, qui donnent un rendement moyen de 2 à 3 livres de fil, et comme la plante dure quinze ans, c'est de 40 à 50 livres qu'elle peut fournir. Le fil se vendant 25 centimes la livre, chaque plante rapporte donc une moyenne de 10 à 12 fr. 50. Le Yucatan en exporte aujourd'hui pour 15 millions de francs.

Dans la hacienda que nous visitons, une machine à vapeur fait mouvoir six roues en fer garnies à distance de petites lames de même métal, placées horizontalement; ces roues, garnies d'une enveloppe, viennent frôler un appui solide obliquement posé, et, par une ouverture ménagée à cet effet, l'Indien placé devant chacune des roues introduit les feuilles de l'agavé, qui, saisies entre les lames de fer et l'appui, sont pressées, écrasées, dépouillées de leur parenchyme et ne laissent plus aux mains de l'opérateur qu'un paquet de fibres parfai-

tement nettoyées. Ce système, qui constitue un grand progrès sur le passé, est incomplet ; la perte du fil est encore de 10 pour 100, soit 1 500 000 francs sur une production de 15 millions, et des primes sont offertes à l'inventeur d'une machine meilleure.

Mais, quoi qu'il fasse, et malgré la demande sans cesse croissante du henequen, le Yucatèque n'en saurait produire une plus grande quantité, car il manque de main-d'œuvre : sa patrie est un désert où il lui faut appeler sinon l'émigration, qui ne viendra pas, au moins le travailleur engagé, le Cooli, le Malabar, qui serait tout acclimaté, et qui, croisé avec la métisse ou l'Indienne, fournirait une race magnifique.

Acanceh, où nous arrivons, veut dire en maya la plainte du cerf, de *acan*, plainte, gémissement, et de *ceh*, cerf. Ce devait être autrefois un centre populeux, car trois grandes pyramides, bases d'anciens temples, sont encore debout et entourent la place. Dans l'une d'elles, exploitée comme carrière pour les besoins de la station, on a trouvé de beaux matériaux parfaitement sculptés et tout à fait semblables aux matériaux employés à Uxmal : plusieurs petites pièces funéraires avec des restes humains, de très belles obsidiennes, dont un sceptre magnifique, que je possède, et des vases qui rappellent exactement ceux que nous avons découverts à San Juan de Teotihuacan. Ce sont là des relations et des ressemblances que nous verrons se multiplier entre les vestiges du Yucatan et ceux des hauts plateaux.

HACIENDA D'ASCORBA.

LE VOLAN COCHÉ.

CHAPITRE SEIZIÈME

AKÉ ET IZAMAL

Départ pour Aké. — Exploration en famille. — Le volan coché. — Tixpéual et Tixkokob. — Hacienda d'un misanthrope. — Ekmul. — Aké. — L'habitation. — Un cuisinier chinois. — Le cénoté? — Les ruines d'Aké. — Rectification historique. — Petite pyramide. — Le tlachtli. — La grande galerie. — Ensemble et détail. — Étrange théorie. — Le picoté. — Époques diverses de la civilisation yucatèque.

De retour à Mérida, nous organisâmes notre expédition pour Aké. Ce fut une véritable exploration de famille ; car Louis Aymé, le consul américain de Mérida, qui s'occupe d'archéologie, voulut m'accompagner et me servir de guide, ayant déjà plusieurs fois visité les ruines. Mais Mme Aymé, une charmante Américaine, n'y consentit qu'à la condition de suivre son mari, et Shuty, ne pouvant rester seule à la maison, il fallut aussi l'emmener. Shuty, le *pet*, la favorite de madame, était une ravissante petite chienne à long poil, un bijou. Avec mon secrétaire et mon domestique, nous étions six ; il nous fallait deux voitures. Quels remords devait éveiller plus tard dans l'âme de Mme Aymé comme dans la tête légère de Shuty cette toute petite expédition !

Aké est une hacienda de don Alvaro Peon, à qui je rendis visite pour lui demander la permission d'explorer les ruines, en même temps qu'une recommandation pour le majordome.

Don Alvaro y mit une grande obligeance, car, non content de la recommandation, il envoya son domestique chinois avec des provisions, afin que nous ne manquions de rien. C'était une surprise fort agréable, et nous partîmes avec force vivres qui nous furent inutiles.

Pour voyager dans l'intérieur de la péninsule, on peut choisir entre deux moyens de locomotion : la grande calèche, espèce de diligence que tout le monde connaît, et le *volan coché*, le véhicule national; et c'est en volan coché que nous partîmes. C'est une voiture entièrement en bois, moins le fer qui enchâsse les roues. Une caisse oblongue, suspendue sur deux ressorts de cuir au-dessus d'un train massif et lourd, est tendue d'un filet de corde que surmonte un léger matelas destiné à amortir les cahots de la route. A l'avant-train se place le cocher; à l'arrière on installe les bagages, et l'on suspend en outre au-dessous du filet une foule d'ustensiles. Seul, on s'étend à son aise sur le matelas, et c'est généralement la position adoptée; mais, à trois, il faut s'asseoir à la turque pour tenir moins de place, ce qui, à la longue, procure aux novices des crampes intolérables. Pour les naturels, ils s'y entassent par six ou huit, sans qu'on puisse expliquer comment.

Quoique parfaitement suspendue, la caisse a des écarts prodigieux, et lorsque le cocher, pris de vin, lance ses trois mules au galop sur les routes rocheuses du pays, la voiture subit de tels soubresauts que les voyageurs, jetés les uns sur les autres, se heurtent et se mêlent en un désordre indescriptible. Du reste, nul danger; le plus étonnant, c'est que rien ne se casse, et dans mes courses multipliées je n'ai versé qu'une fois.

Aké est à 10 lieues à l'est de Mérida. Nous prenons la route d'Izamal, et, traversant d'immenses plantations d'agavé, nous laissons sur la droite deux monticules chargés de ruines et nous atteignons le village de Tixpéual, où les Espagnols, à leur arrivée en 1541, livrèrent un long combat. Le village est si pauvre d'apparence, il offre tant de masures en ruines avec des pans de murs noircis par le feu, que la bataille semble livrée d'hier : c'est que les révoltés de 1846 pénétrèrent jusqu'aux portes de Mérida et livrèrent Tixpéual aux flammes. Cette contrée, du reste, avec ses rares villages à cabanes éventrées, ses routes désertes et sa maigre végétation, exhale une indicible mélancolie.

Trois lieues plus loin, des bouquets de palmiers nous annoncent l'approche de Tixkokob, où tous les habitants se livrent à la fabrication des hamacs. Dans chaque case ouverte, on aperçoit les filets tendus, blancs, bleus, jaunes, rouges et de couleurs entremêlées : ces hamacs, seuls lits adoptés par les Indiens, sont les moins chers et les plus communs, ils se vendent de 3 à 5 francs; les beaux viennent des environs de Valladolid.

De Tixkokob, où nous prenons le chocolat, nous laissons à gauche la grande route pour enfiler un chemin de traverse, où nous faisons la connaissance sérieuse du volan coché. Les roches sont abruptes, les cahots prodigieux, et nous dansons comme des marionnettes. A gauche se présente une hacienda pauvre et abandonnée, presque aussi misérable d'apparence que les cabanes indiennes qui l'entourent. C'était autrefois l'habitation prospère d'un homme riche, aimé, heureux; un souffle de malheur passa sur la vie de cet homme, et celui qui lui avait tout donné vint un jour lui tout reprendre. Sa femme adorée l'abandonna, il eut des serviteurs et des amis infidèles qui le ruinèrent. Mais l'infortuné n'eut pas la grande résignation de Job : il ne bénit point la main qui l'avait frappé; il se révolta, maudit les hommes, devint misanthrope et depuis dix-sept ans vivait seul, au milieu de ses Indiens, sans communication avec le monde et ne voulant plus voir personne. La nuit arrive, nous traversons le petit village d'Ekmul et nous atteignons Aké.

L'heure du repos avait sonné; les cases indiennes, perdues dans une obscurité profonde, ne se distinguaient qu'aux vagues lueurs des feux mourants; les silhouettes des pyramides

se détachaient en noir sur le bleu foncé du ciel ; un silence de mort régnait, interrompu par les geignements et les soubresauts du volan coché. Nous trouvâmes l'entrée de la hacienda barricadée ; on ne nous attendait plus. Aux hurlements des chiens, le majordome apparut ; il fit enlever les grands madriers qui masquaient la porte, et bientôt nous étions installés, dormant dans la salle délabrée de l'habitation.

Au petit jour, nous étions debout, prêts à commencer notre exploration. Sous la galerie couverte de chaume précédant l'habitation, se tenaient rangés en file les Indiens de la hacienda ; munis de haches et de machetes, ils attendaient nos ordres. Il s'agissait de nettoyer pyramides et monuments de la végétation qui les encombrait. Le majordome nous servait d'interprète, et, la nature du travail comprise, la besogne partagée entre les gens, nous allâmes vaguer dans les ruines et visiter le cénoté.

Aké est une hacienda de bestiaux, et l'on nous avait bien averti que, partout où il y a des bœufs, les garrapates abondent. Nous avions donc pris les plus minutieuses précautions, car cet affreux pou de bois est l'insecte le plus redoutable que je connaisse. Nous autres hommes, nous avions, outre des caleçons bien fermés, nos pantalons de coutil enfoncés dans de grandes bottes, nous avions des blouses à ceinture, nos manches boutonnées, toutes ouvertures parfaitement closes. Mme Aymé, en élégant costume de bloomeriste, semblait défier les intrus ; mais, hélas ! Shuty, la sémillante Shuty n'avait rien pour se défendre. A quoi, du reste, devaient nous servir tant de précautions ? qu'à mieux enfermer le loup dans la bergerie. La garrapate à jeun ne connaît pas d'obstacle ; plus mince qu'une feuille de papier, imperceptible dans son jeune âge, elle pénètre partout et se glisse sans effort par d'invisibles fissures : nous devions l'apprendre à nos dépens.

Nous partons à la recherche du cénoté, Shuty bondissant joyeuse au-devant de nous. Qu'est-ce qu'un cénoté ?

Si le Yucatan n'a ni fleuve ni rivière, il offre le phénomène curieux d'une vaste nappe d'eau souterraine avec courants indéterminés, nappe d'autant plus éloignée de la surface, que la couche calcaire est plus épaisse ; très rapprochée près de la côte, très éloignée dans l'intérieur ; et l'on appelle *cénotés* les affaissements du sol qui permettent, à ciel ouvert ou en galeries profondes, d'atteindre cette couche d'eau.

Lorsque la nappe s'écoule à une petite profondeur et que la couche calcaire n'a été rongée que dans l'une de ses parties, nous avons un affaissement irrégulier qui produit une caverne ouverte sur toute sa largeur. Si la couche calcaire est de moyenne épaisseur et que la nappe d'eau ait un courant bien déterminé, elle ronge alors régulièrement le sol sur un espace qui s'arrondit généralement ; la voûte, manquant alors de support, s'écroule, formant un immense puits à ciel ouvert, comme les cénotés de Chichen-Itza. Si, au contraire, la couche calcaire est très épaisse, le courant n'en ronge que les parties molles, dont une portion seulement s'éboule, laissant quelquefois une étroite ouverture dans la partie supérieure, et vous avez alors une grotte véritable garnie de stalactites et de stalagmites, comme à Salacun et à Valladolid. Ou bien encore, dans les couches puissantes, le cénoté affectera la forme d'un immense souterrain, comme à Bolonchen. Le cénoté nous offre donc tous les accidents produits par l'eau dans une couche friable.

Il faut remarquer que la plupart des centres civilisés du Yucatan se sont formés autour de ces réservoirs naturels, car, dans le principe, les civilisateurs n'avaient probablement pas les moyens de creuser des puits ou des citernes, ni de construire des réservoirs artificiels, comme ils le firent plus tard à Uxmal.

Quant au cénoté d'Aké, il appartient à la première série de ces phénomènes : il forme comme un immense arceau à courbe légère, auquel les accidents de roches prêtent un

aspect pittoresque et grandiose. Dans le fond, à 20 pieds au-dessous de la route, à 30 de la surface du sol, se trouve un grand bassin d'eau limpide et fraîche, où s'agitent une multitude de petits poissons de 10 centimètres de longueur, tandis qu'une nuée d'hirondelles parcourent la grotte en tous sens et l'emplissent de leurs cris joyeux.

Du cénoté nous passons aux ruines que nos hommes s'occupent à dégager de la végétation qui les encombre, et je remarque le même fait si curieux que j'avais signalé à Palenque au sujet de la formation et du nombre des cercles concentriques dans les arbres. Là, pas plus qu'à Palenque, l'erreur n'était possible, car, six mois ayant notre visite, M. Peon avait fait nettoyer la grande pyramide, couverte à nouveau d'épaisses broussailles, et, sur plusieurs des tiges nouvelles que coupaient nos hommes, je comptai de six à huit cercles concentriques.

En attendant que le travail des Indiens fût terminé, nous courions les bois à la recherche de ruines, frôlant sans trop de méfiance les branches traîtresses des arbres, mais cuisant littéralement dans nos vêtements fermés. Nulle sensation insolite, nulle démangeaison malséante n'avait encore jeté l'alarme parmi nous. Shuty fut la première à dénoncer un état anormal ; en sortant du cénoté, elle avait manifesté quelques signes d'inquiétude ; elle s'arrêtait soudain, se mordillant les pattes, ou s'agitait en soubresauts désordonnés : néanmoins, toujours gaie, vive et charmante, elle poursuivait sa route en aboyant au vent. Nous traversâmes alors des fourrés plus épais, et la gaieté déjà factice de Shuty se changea bientôt en angoisse ; ses cris de joie passèrent à l'aigu ; elle se mordait avec rage, se roulait dans l'herbe en poussant des hurlements lamentables, tant et si bien que sa maîtresse la prit dans ses bras : le corps de la pauvre petite bête n'était qu'un amas grouillant de garrapates, et nous étions nous-mêmes totalement envahis. Nous trouvâmes heureusement un magnifique déjeuner que nous avait préparé le cuisinier chinois de don Alvaro ; mais nous ne nous mîmes à table qu'après une toilette nouvelle et un examen des plus consciencieux passé sur chacun de nous dans le silence du cabinet. Mme Aymé et Shuty restèrent à l'habitation, bien décidées toutes deux à ne plus braver les dangers d'une nouvelle exploration.

Les ruines d'Aké sont à peu près inconnues ; Stephens, l'explorateur américain, en parle incidemment dans sa belle relation de voyage. Il appelle la grande galerie colossale ; l'ensemble du palais lui paraît cyclopéen, et les ruines lui semblent avoir un cachet plus ancien que les autres ; et il ajoute, d'après Cogolludo, que dans leur marche les Espagnols atteignirent une ville nommée Aké où ils eurent à combattre une multitude d'Indiens. Stephens se trompe ; car, s'il avait mieux lu Cogolludo, il aurait compris que la ville dont parle l'historien n'était point celle qu'il avait visitée. La situation de la ville d'Aké dont il est question la place tout à fait en dehors de la marche des conquérants.

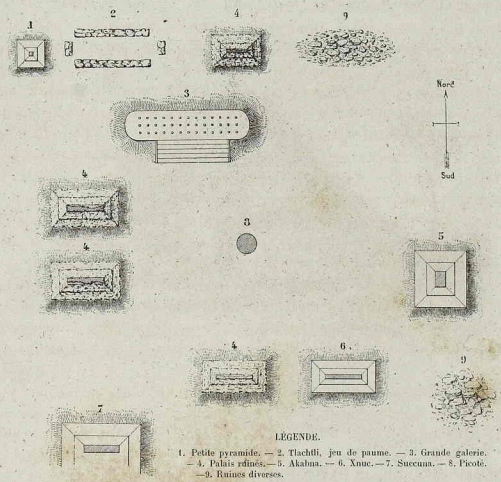
Francisco de Montejo s'en alla d'abord à Cozumel ; il vint ensuite à l'occident et débarqua sur la côte qui est aujourd'hui en face de Valladolid et prit possession du pays. Quelques-uns disent que les Espagnols entrèrent par Bakhalal, d'autres qu'ils vinrent par Campêche, et d'autres disent diverses choses : tout cela vient des divers incidents qui accompagnèrent la conquête ; de ce que l'on s'y prit à plusieurs fois, et des multiples écrits touchant l'occupation. Mais ce qui est certain, c'est que F. de Montejo arriva par la côte orientale, comme nous l'avons dit, et c'est aussi l'opinion du bachelier Valencia. Montejo vint donc à Coni, à la province de Choaca, s'arrêta au village de Coba, et à partir de là les épreuves des Espagnols commencèrent, car les Indiens avaient bouché tous les chemins. De Choaca ils *arrivèrent à Aké*, où une grande bataille dura deux jours. D'Aké ils se dirigent sur Chichen-Itza,

où Montejo avait résolu de s'arrêter et de coloniser, le lieu lui paraissant favorable et d'une défense facile, par suite des *grands édifices* qui s'élevaient en cet endroit[1].

Ceci se passait lors de sa première expédition, en 1527, et le Ce-Aké dont il est question se trouvait donc à 35 lieues environ à l'est des ruines d'Aké dont nous allons parler.

Aké fut certainement le centre d'une grande population ; quinze à vingt pyramides de toutes grandeurs, couronnées de palais en ruines, sont disséminées sur un espace d'un kilomètre carré. Les plus importantes paraissent groupées en rectangle, enclavant une vaste cour bien aplanie, au milieu de laquelle se trouve encore debout une grande pierre appelée *picoté* par les Indiens.

C'était la pierre du châtiment que vous retrouvez à Uxmal et autres lieux et qui existait dans tous les villages indiens, avant comme après la conquête : car à Ténosiqué un vieil



LÉGENDE.

1. Petite pyramide. — 2. Tlachtli, jeu de paume. — 3. Grande galerie. — 4. Palais réduits. — 5. Akabna. — 6. Xnuc. — 7. Succuna. — 8. Picoté. — 9. Ruines diverses.

PLAN DES RUINES D'AKÉ.

habitant m'affirmait avoir vu cette pierre au milieu de la place il y a trente ans à peine. L'Indien coupable était attaché nu au picoté, pour y recevoir le nombre de coups de bâton que méritait la faute commise.

J'ai rencontré la même coutume à Tumbala, village indien sur le chemin de Palenque à San Christobal. Selon la coutume indienne, le châtiment lavait et lave aujourd'hui la faute, et j'ai vu des Indiens qui, pour avoir la conscience tranquille, réclamaient eux-mêmes une punition qu'on ne cherchait pas à leur infliger.

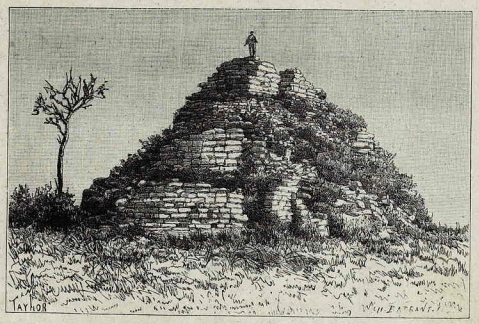
Le plan fort incorrect que nous donnons ici permettra de suivre la description que nous allons faire des ruines.

1. Cogolludo, t. Ier, liv. II, ch. v et vi.

Au nord-ouest se trouve une pyramide à trois étages, formée de gros blocs sans mortier, d'une hauteur de 40 pieds environ et terminée par une toute petite pièce dont le toit est écroulé, mais dont les murailles sont en partie debout. Nous reconnaissons là cette même manière de construire que nous avons constatée à Tula et à Teotihuacan, que nous avons retrouvée à Palenque, et que nous verrons encore dans les autres villes yucatèques, comme dans le pays des Lacandons.

Constatons, en passant, qu'à Palenque les pyramides à esplanades sont construites, comme à Aké, de blocs plus petits, il est vrai, mais posés à sec ou paraissant l'avoir été par suite de la chute du ciment qui revêtait les surfaces. Nos recherches nous permettront d'observer ici le même procédé.

Ce monument ainsi que la pièce qui le surmonte, dont les petites dimensions éloignent toute idée de palais ou même de demeure, ne saurait avoir été qu'un temple, et nous sommes



PETITE PYRAMIDE A AKÉ.

d'autant plus autorisé à le dire, qu'il semble faire partie du monument voisin, dont il est fort rapproché et qu'il domine.

C'est que celui-là, par sa disposition en rectangle, rappelle exactement les édifices du même genre que nous avons vus à Tula et à Teotihuacan, qu'on désigne sous le nom de citadelles et qui n'étaient autre chose que le fameux tlachtli, le jeu de paume, le jeu national dont nous parlent tous les historiens, et que les Toltecs transportèrent avec eux dans le Tabasco et le Yucatan. Nous le retrouverons effectivement mieux conservé à Uxmal et à Chichen-Itza. Nous avons vu qu'avant l'ouverture des jeux on faisait dans ce petit temple des cérémonies préparatoires [1].

Le troisième édifice est un monument qui a donné lieu à bien des conjectures. Cette longue pyramide et les nombreux piliers qui la surmontent sont un sujet d'étonnement. Son apparence extraordinaire, la grandeur de l'escalier, cette architecture inconnue qui rompt avec l'ordonnance habituelle des monuments yucatèques, tout semble nous transporter dans un monde nouveau, et me voilà quelque peu désorienté.

1. Nous avons parlé de ces cérémonies au sujet du jeu de paume de Tula.

GRANDE PYRAMIDE ET GALERIE A AKÉ.

Me trouvais-je là en présence d'une autre civilisation, ou simplement d'un édifice spécial appartenant à une époque plus ancienne ? Si vous partez d'un principe vrai, tout se tient, se lie, s'enchaîne et s'harmonise ; vous n'avez qu'à suivre, et vous lisez les choses comme dans un livre ouvert.

Cet étrange monument se composait de trente-six piliers (il en reste vingt-neuf) élevés sur le plateau d'une longue pyramide de 6 mètres environ de hauteur. On arrive au sommet de la pyramide par un escalier gigantesque formé de blocs bruts de $1^m,50$ à 2 mètres de long, et variant comme épaisseur de $0^m,30$ à $0^m,50$. Les piliers avaient une hauteur moyenne de $4^m,75$, à en juger par les plus élevés et les plus complets ; ils sont formés de dix blocs chacun, de $1^m,20$ de côté, mais de dimensions inégales pour l'épaisseur, qui varie de $0^m,40$ à $0^m,50$.

PILIERS DE LA GRANDE GALERIE D'AKÉ.

On m'affirmait que tout avait été construit en pierre sèche et qu'on ne rencontrait à Aké ni mortier ni ciment. Première erreur, car on remarque une chose : c'est que les constructeurs taillaient bien la surface extérieure des pierres qui constituent le pilier, mais laissaient brutes les surfaces intérieures, qui, ne s'adaptant point exactement les unes sur les autres, laissaient entre elles des jours variant de $0^m,2$ à $0^m,10$ pour le même bloc : ils comblaient ces jours avec des fragments de roche que nous retrouvons, et devaient égaliser le tout avec du ciment ou du mortier.

M. Aymé, le consul américain de Mérida, qui m'accompagne, explorateur ami du merveilleux, me soutient que non, et que jamais personne n'a trouvé rien de semblable. Comme le mortier a disparu, je ne puis rien affirmer et j'attends qu'une découverte me donne raison. Ces trente-six piliers placés sur trois lignes parallèles forment un rectangle, et l'esplanade qui les supporte a $65^m,40$ de longueur sur une largeur de $14^m,70$; la pyramide, aux extrémités arrondies comme l'une des pyramides d'Izamal, *Hunpictoc*, est orientée

nord-sud. Dans la longueur les piliers sont à 4^{m},30 l'un de l'autre, et leur écartement est de 3^{m},20.

Maintenant quelle était la destination de cette bizarre construction ? Était-ce une galerie couverte ? On ne trouve aucuns débris sur le plateau de la pyramide et, s'il y eut couverture, le toit devait être de bois et de chaume, qui n'ont pu laisser de vestiges. Était-ce un monument commémoratif ? Nous n'en savons rien ; c'est, à coup sûr, le seul et unique monument de ce genre au Yucatan, mais il n'a rien de colossal.

Ce n'est pas que les commentaires fassent défaut ; mais je ferai remarquer que les commentateurs font généralement dire aux monuments comme aux écrivains beaucoup plus de choses qu'ils n'ont voulu dire, cherchant toujours l'impossible au lieu de s'attacher au naturel. Certains voyageurs se sont livrés, au sujet d'Aké, aux élucubrations les plus extraordinaires, et la théorie suivante est l'une des plus rares que je sache.

Le monument dont il s'agit serait commémoratif de périodes ou de règnes, et chacun des blocs représenterait ou un *ahau-katun* ou un siècle *katun*.

L'ahau-katun est de vingt-quatre ans selon la chronologie maya, et le siècle katun est de cinquante-deux ans. Or, comme il y a trente-six piliers composés de dix blocs chacun, cela nous donnerait, dans le premier cas, huit mille six cent quarante années, et, dans le second, dix-huit mille sept cent vingt ans. Il est évident que le premier bloc posé il y a dix-huit mille sept cent vingt ans aurait depuis longtemps disparu lors de la pose du dernier, qui daterait de quelques siècles avant la conquête ; et d'ailleurs tous les blocs ont la même apparence de vétusté. Voilà où l'on en arrive avec l'esprit de système. Ce sont là des folies qu'on ne discute pas ; le simple bon sens, le meilleur guide en archéologie comme en toutes choses, fait justice de ces aberrations.

N'est-il pas plus simple et plus logique de supposer que ce monument original représente une galerie autrefois couverte de chaume, galerie destinée à des jeux, à des assemblées ou à quelque cérémonie publique. Sa position centrale en regard des autres monuments viendrait appuyer cette supposition.

Une ruine n'est-elle intéressante qu'à la condition d'être incompréhensible ou de se perdre dans la nuit des temps ? Il faut absolument lutter contre ce préjugé. Nous allons voir du reste que l'étude des autres ruines nous donne raison.

Après avoir pris les dimensions du monument, nous allons visiter la ruine appelée *Akabna*[1], ce qui veut dire maison de l'obscurité, car les pièces encore entières sont obscures, ne prenant jour que par les portes donnant sur d'autres pièces. Là nous retrouvons la *boveda*, le toit en encorbellement, la fausse ogive, comme partout ailleurs ; c'est la voûte indoue, la voûte malaise et la voûte toltèque. Seulement, à Aké, cette voûte est plus inclinée, et cela tient aux matériaux, car elle est construite, comme les pyramides, avec ces grands blocs bruts qui ont fait donner aux monuments le nom de cyclopéens.

En leur prêtant cette appellation, on oubliait qu'une construction cyclopéenne est composée de blocs beaucoup plus grands, de formes irrégulières et si bien unis entre eux, qu'on ne pourrait introduire dans les joints le corps le plus mince, tandis que les pierres employées dans la construction des ruines d'Aké sont de forme toujours semblable, dalles épaisses non taillées, séparées par de grands intervalles.

C'est ce que je faisais observer à mon guide, M. Aymé, à la vue de ces pierres disjointes formant les murailles et les voûtes. Je lui disais : « Vous prétendez qu'il n'y a eu dans les constructions d'Aké ni ciment ni mortier, et qu'on n'y a jamais découvert de pierres sculptées,

1. Tous ces noms ont été donnés aux monuments par les Indiens.

ni décoration d'aucune sorte. Je le nie en principe, quoique les faits semblent me donner tort, et nous sommes ici en présence d'un phénomène qu'il faut éclaircir.

» Les constructeurs de ces monuments n'ont bien certainement pas dépensé tant d'efforts et de travail pour laisser leurs édifices incomplets ; ou ces dalles étaient parfaitement jointes, et elles auraient été rongées par le temps, ce qui leur prêterait une antiquité incroyable, et je le nie de nouveau ; car vous voyez que les blocs sont entiers avec leurs arêtes ou leurs formes arrondies, comme arrachés de la carrière : et du reste ne voyez-vous pas que ces blocs dans les intérieurs sont absolument dans le même état que ceux des murailles extérieures, tandis qu'ils devraient être mieux conservés? J'en conclus donc que toutes ces pierres, murailles et voûtes, étaient autrefois couvertes de ciment et peintes suivant la coutume.

— Montrez-moi la preuve de ce que vous avancez, me disait mon interlocuteur, et je vous croirai. »

Je n'avais rien à répondre et m'en retournai désolé, pensant que j'avais pu faire fausse route, lorsque, en passant près d'une haute pyramide surmontée d'une ruine appelée *Xnuc*, la chouette, je dis à Aymé :

« Allons visiter ce palais.

— Il n'y a rien à voir, me répond-il ; des murailles et rien de plus, je l'ai visité.

— Allons toujours, » dis-je. Et nous y allons.

Lorsque nous fûmes arrivés au sommet et en présence de l'édifice ruiné, la première chose qui frappa mes regards, ce fut un fort joli bas-relief en ciment composé de losanges et de sphères aplaties, dans le genre des décorations de Palenque. Ce bas-relief formait le côté droit d'un grand cadre qui entourait des personnages dont on voyait encore les restes, et, au-dessous de la corniche saillante qui appartient à tous les édifices yucatèques, nous avions un mètre environ d'une épaisse couche de ciment qui masquait les pierres, remplissait les joints, unissait la surface entière, et nous retrouvions même la peinture qui recouvrait l'édifice.

« Eh bien? fis-je à mon compagnon de voyage.

— Vous aviez raison, » me dit-il.

En effet, cette découverte était toute une démonstration et répondait victorieusement à toutes les objections.

Aké, considéré comme appartenant à une autre civilisation, à une autre race, et remontant à une antiquité très reculée, Aké rentrait par cette découverte dans l'ensemble des ruines connues, à décoration de ciment, comme les édifices plus anciens du Tabasco, comme certains édifices yucatèques même : tels ceux d'Izamal, identiques quant aux pyramides, mais mieux conservés et peut-être plus modernes ; tels ceux de Labna, ou quelques-uns du moins observés par Stephens ; tels certains édifices d'Uxmal, la maison des Colombes, Casa de las Palomas, où le ciment est employé dans la décoration. Car il faut bien dire que la ville d'Uxmal, qui possède des monuments tout à fait modernes, datait de plus loin, fut à diverses reprises assiégée et détruite, et dut, au milieu de ses palais nouveaux, conserver quelques-uns de ses monuments anciens.

Je distinguerai donc cette période d'Aké par le nom d'*époque du ciment*, pour la distinguer de celle du *ciment et pierre taillée*, qui lui succéda, et de celle plus récente de la *pierre taillée*, pendant laquelle les constructeurs n'employèrent dans leur décoration que la pierre taillée et dont les derniers édifices d'Uxmal et de Kabah nous donnent un exemple.

Le système des constructeurs d'Aké était donc des plus simples ; ils habitaient un milieu où la couche calcaire se soulevait par feuilles de $0^m,30$ à $0^m,50$ d'épaisseur, comme on peut s'en assurer en visitant le cénoté de la hacienda, et ils se contentèrent d'enlever les feuilles de la couche telles quelles, pour élever leurs pyramides et leurs palais. Ces blocs non

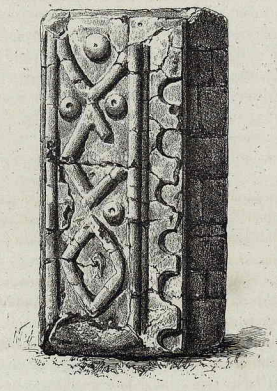
taillés, nus aujourd'hui par la chute du ciment, constituaient pour le constructeur une économie énorme de travail et de temps, et ajoutaient à la solidité de l'édifice. Il n'avait pas à tailler la pierre; il n'avait pas même à la rompre; il n'avait qu'à l'entasser bloc sur bloc et, la carcasse terminée, à couvrir l'édifice de ciment, de bas-reliefs modelés et de peintures.

Voilà ce qui nous explique les pierres inégales des piliers de la galerie et les blocs inégaux du grand escalier. Tous formaient le squelette seulement des édifices, des marches et des piliers; le mortier, le ciment et la peinture complétaient l'œuvre et la décoration.

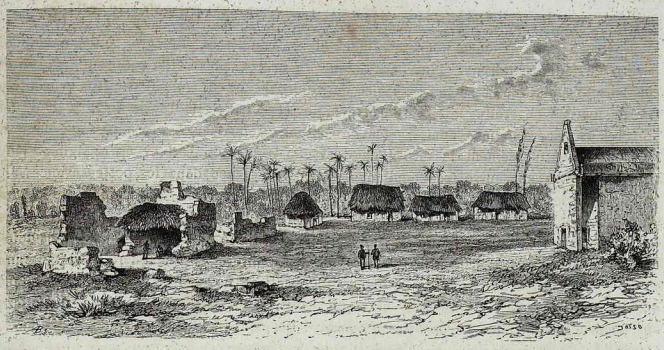
Cette découverte du bas-relief et de la corniche me remplit de joie, et je pensais trouver d'autres reliques du même genre; mais je visitai vainement le Succuna et plusieurs autres pyramides sans nom: je ne rencontrai rien de semblable, tout s'était éboulé.

On trouve également à Aké les couches typiques de ciment superposées que nous avons mentionnées au sujet de Tula, Teotihuacan et autres lieux habités par les Toltecs.

Aké semblerait donc appartenir aux premiers temps de l'invasion toltèque au Yucatan, première époque d'une civilisation que l'on pourrait appeler maya-toltèque, comme on pourrait appeler tzendal-toltèque la civilisation du Tabasco et du Chiapas, et guatémalto-toltèque celle du Guatémala.



BAS-RELIEF EN CIMENT A AKÉ.



PLACE DU VILLAGE DE TUNKAS. (Voyez p. 268.)

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

IZAMAL ET ROUTE DE CHICHEN

Expédition à Izamal et à Chichen-Itza. — Une bande de voleurs ! — Cacalchen. — Izamal. — La place du marché et la grande pyramide. — Petite pyramide et grandes figures décoratives. — Routes cimentées. — Vierge et couvent. — En route pour Chichen-Itza. — Un pauvre télégraphe. — Tunkas et sa garnison. — Quintana-Roo. — Une vieille connaissance. — Citas. — L'église forteresse. — Organisation de la troupe. — Ouverture d'un sentier. — Fête indienne. — A travers bois. — Arrivée à Pisté.

Notre expédition d'Izamal et de Chichen était une grosse affaire, nous devions être absents trois semaines ; nous allions séjourner en pleine forêt et loin de tout village : il nous fallait une escorte, car Chichen-Itza se trouve sur le territoire des Indiens révoltés, et une escouade de travailleurs pour nous aider dans nos travaux.

Des charrettes nous avaient précédés, portant les bagages encombrants, et nous partîmes le 4 janvier, munis d'ordres du gouverneur pour les commandants des garnisons de villages, dont une partie devait composer l'escorte. Le colonel Traconis, commandant en chef de la section orientale, nous avait même promis sa présence, et nous devions le rejoindre à Chichen. On ne pouvait donc faire mieux les choses.

Nous sommes prêts et bien armés, car depuis quelques jours on signale des attaques aux environs de Mérida : un receveur a été dépouillé, quelques maisons dévalisées, et les honnêtes habitants ne savent comment expliquer un événement aussi extraordinaire. Des voleurs au Yucatan ! une troupe organisée ! Cela ne s'était jamais vu. Le premier moment de stupeur passé, on apprit que les voleurs n'étaient point Yucatèques, mais des Mexicains déserteurs, de ceux que l'on envoie dans la péninsule comme disciplinaires confiés aux bons soins du climat. On les pourchassait, mais sans les atteindre, et nous partons bien persuadés qu'avec nos winchester à douze coups nous passerions indemnes. Effectivement, nous ne fûmes pas attaqués.

Nos cochers se piquent d'honneur et nous filons, bondissant sur cette route monotone, bordée de taillis poudreux. Plus on s'éloigne du centre, plus cette route est mauvaise, cahoteuse, encombrée de roches ou semée de flaques d'eau. On n'y fait d'autres rencontres que de lourdes charrettes attelées de cinq mules et chargées de balles de henequen, ou de rares groupes d'Indiens dont les femmes se voilent la face à notre passage ou nous tournent respectueusement le dos. Puis c'est une troupe de réservistes regagnant leur village, ou bien une autre troupe allant prendre leur place dans les postes avancés. Il faut garder les frontières, car même aujourd'hui toute surprise est à craindre de la part des révoltés.

Nous nous arrêtons à Cacalchen[1] pour déjeuner. Partis de grand matin, nous étions dotés d'un appétit féroce par l'air frais et les cahots de la voiture. Le déjeuner, servi sous une véranda donnant sur une grande cour plantée de cocotiers, nous parut délicieux, et d'autant que nous avions une petite servante des plus jolies. C'était une jeune métisse de quinze ans, blanche comme une Européenne, à bouche rose, dents éclatantes, grands yeux noirs, et dont le buste merveilleux se détachait dans la transparence de son nipil brodé. Elle nous servait d'une façon noble, pudique et gracieuse, fière à n'en pas douter de l'admiration qu'elle nous inspirait. Quel plat n'eût semblé délicieux présenté par cette enfant dont la présence et le sourire éclairaient toute la petite maison. A trois heures, nous arrivions à Izamal, où nous avions mille choses à visiter.

Izamal est une des principales villes de la province ; c'est un grand et charmant village de cinq à six mille âmes, qui nous paraît d'autant plus propre et joli que nous y arrivons après la fête patronale, et qu'à cette occasion on avait blanchi les maisons, les édifices publics et jusqu'aux vieilles murailles ruinées des faubourgs. Mais, en dehors de cette lessive annuelle, Izamal joint à ses maisons proprettes deux places à galeries formées de colonnes sveltes et de légers arceaux mauresques.

Deux mots d'histoire. Ces deux mots seront tout en faveur de la modernité de la civilisation au Yucatan, thèse que je défends en très honorable compagnie contre les gens à imagination vive, grands amis du merveilleux et partisans d'une antiquité ridicule. Je demande donc au lecteur un peu de patience ; nous renonçons aux aventures pour la science, qui, moins amusante, offre de si merveilleux attraits. Rétablir la vérité dans des faits tant et si diversement controversés ; reconstruire étape par étape une civilisation dont on a faussé comme à plaisir l'origine et la marche ; refaire une histoire embrouillée de parti pris ; démontrer par les monuments, seuls documents sérieux qui nous restent, son unité bien évidente ; en faire toucher du doigt le point de départ, en suivre le développement pour arriver à la décadence : n'est-ce pas une des causes les plus intéressantes à défendre !

On a prétendu que la civilisation yucatèque, comme celle du Tabasco, était une civilisation morte, appartenant à un peuple disparu et dont les traditions étaient perdues au temps de la conquête.

Les historiens sont tous d'accord pour attribuer à ces civilisations une même origine, qu'ils déclarent toltèque. Mais ces historiens ne parlent souvent que par ouï-dire et manquent absolument d'esprit critique ; leurs relations, toutes précieuses qu'elles sont, sont pleines d'hésitations, d'obscurités et de contradictions, et peuvent indifféremment fournir des armes à toutes les causes. Aussi il est impossible à quiconque n'a pas visité les contrées dont ils parlent, étudié les monuments, réuni des documents ethnographiques, comparé les coutumes

1. Cacalchen veut dire les « vingt puits », gros village indien avant la conquête.

et les mœurs, il est impossible de redresser les erreurs commises et de saisir le mot ou la phrase qui de temps à autre éclaire d'une lueur fugitive les ténèbres de leurs relations indigestes. Mais j'ai tort, l'indifférence des historiens en général au sujet des monuments qui m'occupent, m'irrite et me rend injuste à leur égard, et la grande épopée que Bernal Diaz écrivit avec la naïveté de son âme chevaleresque, les études si méticuleuses et si complètes de Sahagun, les relations encyclopédiques de Torquemada, Oviedo, Herrera, le livre si plein de bon sens de Clavigero, les ouvrages de Durand, Veytia, Ixtlilxochitl, et tant d'autres, méritent nos éloges et notre admiration.

Izamal, comme Mérida et d'autres villes de la péninsule, fut fondée sur l'emplacement d'une ville indienne. Là, comme ailleurs, la première chose que firent les Espagnols fut de détruire les palais, raser les temples, arracher des mains des Indiens les documents écrits, et de leurs âmes les traditions apprises. L'évêque Landa, qui écrivit sa relation des choses du Yucatan vers 1566, quarante-cinq ans après la conquête, nous parle des édifices d'Izamal, qui étaient encore à cette époque au nombre de douze, et nous dit qu'on n'en connaissait pas les fondateurs; tandis que Lizana, autre historien qui écrivait en 1626, soixante ans plus tard, et qui, bien moins que Landa, dut être à même de recueillir les légendes, nous en donne au long l'histoire; il est vrai que des douze monuments que nous signale le premier, le second n'en retrouve plus que cinq; mais il en connaît les noms, que nous tait son prédécesseur, et c'est à lui que nous en emprunterons la nomenclature.

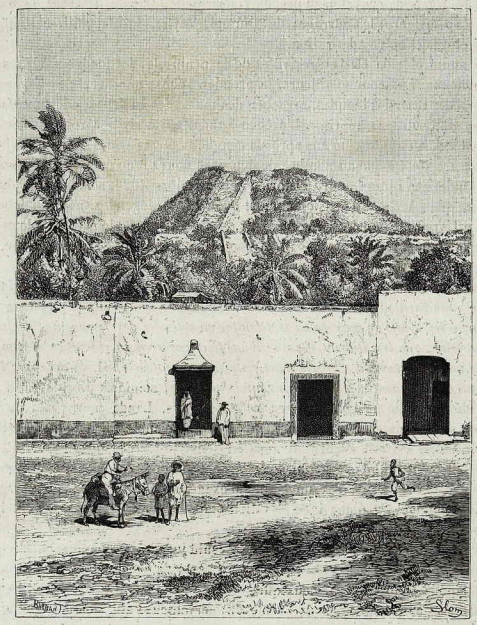
Pour Landa, qui avait d'abord prétendu que ces monuments étaient d'origine inconnue, il nous affirme plus tard que ce sont bien des monuments construits par la race existante, puisque « *parmi les débris de ceux qu'on a détruits, on retrouve des fragments d'hommes nus et d'autres décorations, que les Indiens d'aujourd'hui font encore d'un ciment extrêmement fort* ». Dans une tombe, « *il trouve des objets d'art en pierre, bien travaillés, de ceux que les Indiens reçoivent encore actuellement comme de la monnaie*[1] »; puis, comme à Mérida, où il fut obligé de détruire une chapelle pour en chasser les adorateurs, Landa nous parle de la grande pyramide dont nous donnons la reproduction d'une photographie; là aussi la chapelle qui surmontait la pyramide existait encore; il nous en donne le plan et dit qu'elle était en pierre équarrie, parfaitement sculptée: ce qui nous prouve que, de son temps, le monument était encore dans son entier. Puis, par un besoin d'exagération propre à la race espagnole, il ajoute : « Ce monument est d'une telle élévation qu'il inspire l'épouvante[2]. » Et il n'atteint pas quatre-vingts pieds de hauteur!

C'est sur une affirmation de ce genre qu'on a voulu juger des monuments, et c'est sur des documents comme le manuscrit Pio Perez qu'on a parlé de chronologie. Oui, les monuments sont beaux, si nous en jugeons par ceux qui nous restent; mais il ne faut point se faire à cet égard les illusions des archéologues de l'école du merveilleux, qui, comme Landa et autres, trouvent les édifices mayas énormes, gigantesques, magnifiques, et ne voient rien au monde qui puisse leur être comparé. L'ensemble des monuments yucatèques, on en peut faire le calcul, ne représenterait pas en mètres cubes l'ensemble des travaux faits à Paris pendant vingt-cinq ans. Ils ne représentent donc que l'effort assez modeste de la puissance d'un peuple, et ne sont que le produit d'une demi-civilisation. Cela n'enlève rien à l'intérêt que peut et doit inspirer cette civilisation, dont le silence qui l'entoure forme une lacune dans l'histoire des races humaines.

Le monument se compose de deux parties : la base, de près de 200 mètres, surmontée

1. Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 42, p. 326.
2. Id., *ibid.*, p. 328.

d'une grande plate-forme ; et la petite pyramide, acculée au nord. Sur la plate-forme se tenait le peuple pour assister aux cérémonies religieuses, qui se pratiquaient en présence de tous, sur le haut de la pyramide. Quant à la chapelle que nous dépeint Landa, elle renfermait l'idole. Nous parlons de ce qui devait se passer à Izamal par analogie, car les



LA GRANDE PYRAMIDE KINICH-KAKMÓ A IZAMAL.

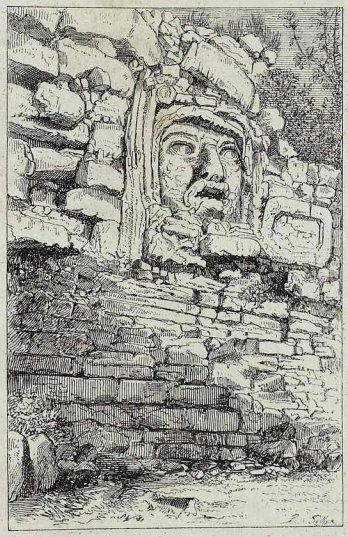
choses se pratiquaient ainsi à Mexico et dans les villes toltèques de Teotihuacan et de Cholula. Du reste suivons.

Lizana appelle cette grande pyramide placée au nord Kinich-Kakmó, parce que sur la cime se trouvait un temple avec une idole qui s'appelait ainsi, et cela signifiait : « Soleil au visage dont les rayons étaient de feu. On avait beaucoup de respect pour ce dieu ou cette idole, car on disait que, lorsqu'il y avait de la mortalité, des pestes ou autres calamités publiques, tout le monde s'adressait à lui, hommes et femmes, portant un grand nombre de présents, qu'ils offraient, et qu'à la vue de tous un feu descendait à l'heure de midi et

consumait le sacrifice. Alors le prêtre leur disait ce qui devait arriver au sujet de ce qu'ils désiraient savoir, et ils demeuraient instruits du bien ou du mal à venir, quoiqu'il arrivât parfois le contraire de ce qui leur était annoncé [1]. » N'est-ce pas exactement là le culte du Soleil, et son temple et sa pyramide comme à Teotihuacan ?

Au sud de cette pyramide s'en trouvait une autre, non moins grande, mais avec esplanade seulement et moins élevée que la première ; elle s'appelait Ppapp-Hol-Chac, ce qui voulait dire : « Maison des têtes et des éclairs, » car c'était là que demeuraient les prêtres ; ils y avaient probablement un beau palais, dans le genre de ceux qui existent encore dans d'autres villes. Les Espagnols choisirent cet emplacement pour y construire le couvent de San Francisco et l'église paroissiale, qui est fort belle.

La troisième pyramide, à l'orient, soutenait un temple dédié à Ytzamat-ul, Itzamna ou Zamna, désigné comme le fondateur de la ville d'Izamal. « Ce roi ou ce faux dieu, dit Lizana, était représenté par les Indiens sous la figure d'une main, qui le rappelait à leur mémoire, et ils disent qu'on lui portait les malades et les morts, et que le dieu les guérissait et les ressuscitait en les touchant de sa main ; et c'est pour cela qu'on nommait le temple Kab-ul, qui veut dire la « main travailleuse, la main miraculeuse. » Ce temple où s'opéraient tant de miracles était le but de nombreux pèlerinages, et c'est pourquoi l'on avait construit des routes ou chaussées aux quatre vents, chaussées qui s'étendaient aux extrémités du pays et conduisaient au Guatémala, Chiapas et Tabasco. Aujourd'hui encore, on retrouve en bien des endroits des vestiges de ces routes [2]. »



COTÉ SUD DE LA PYRAMIDE HUNPICTOK A IZAMAL, D'APRÈS JOHN L. STEPHENS. (Voyez p. 262.)

Nous avons nous-même reconnu les traces de la chaussée en ciment qui conduisait d'Izamal au bord de la mer, en face de Cozumel. Notons que cette construction des routes en ciment était essentiellement toltèque, et nous avons signalé le fait en parlant de Tula et de Teotihuacan, Comalcalco, etc.

Dans cette appellation du temple, Kab-ul, la main travailleuse, il nous serait facile de reconnaître Hueman les longues mains, le grand chef, le législateur toltèque de Tula, qui par plusieurs historiens a été identifié avec Quetzalcoatl, que nous retrouvons au Yucatan sous le nom de Cuculcan, qui a la même signification ; et c'était le même qui fut regardé comme dieu au Mexique et appelé *Cezalcouati*, Quetzalcoatl [3].

1. Extrait de l'ouvrage du P. Lizana, *Historia de nuestra señora de Itzamal*, publié par l'abbé Brasseur.
2. Autre extrait du même ouvrage.
3. Diego de Landa, ch. IX, p. 57.

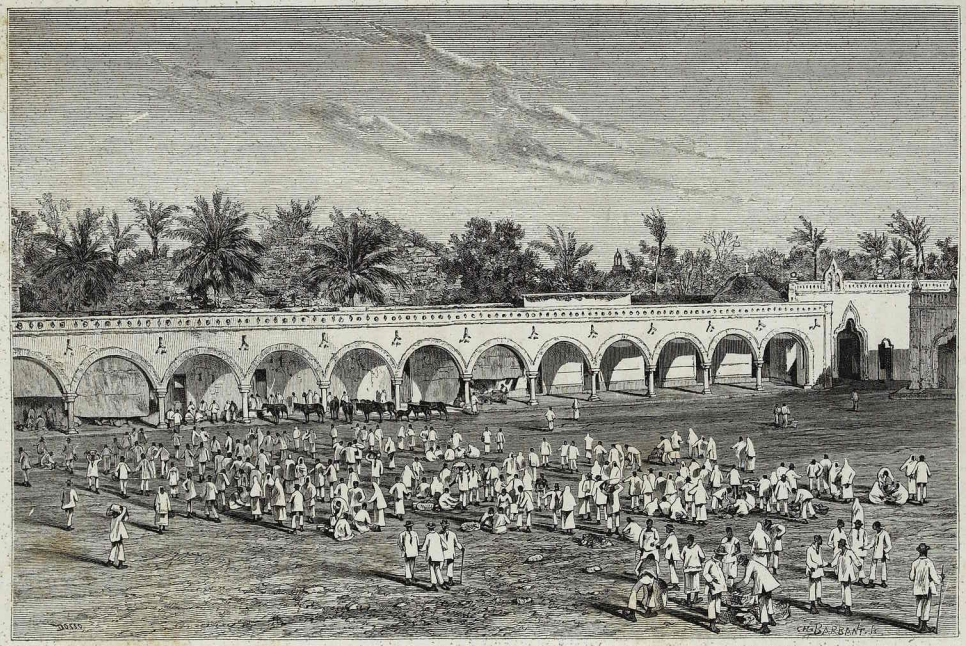
Enfin la quatrième pyramide, qui se trouve à l'occident, et dont nous voyons la cime dans la gravure qui représente la place du Marché, était surmontée du palais du général en chef de l'armée. Il se nommait Hunpictok, capitaine qui commande à huit mille lances de silex.

Le haut de la pyramide n'offre plus que débris, et c'est dans le côté sud de la base, bâtie de pierres sèches, à extrémités arrondies comme celle d'Aké, et de construction semblable, que se trouvait la figure donnée par Stephens, aujourd'hui disparue. Cette tête est trop intéressante pour que nous n'en empruntions pas la description et l'image au célèbre voyageur américain : elle a 7 pieds 8 pouces de hauteur et 7 de large ; le corps

GRANDE FIGURE BASE D'UNE PYRAMIDE A IZAMAL.

de la figure est composé de blocs recouverts de ciment frais, au moyen duquel on a modelé les traits, et la pierre qui forme le menton mesure 1 pied 6 pouces [1]; l'individu représenté porte une énorme paire de moustaches, qui lui donnent la physionomie de certaines figures que nous retrouverons à Copan, et ce côté de la pyramide, où les blocs sont à nu par suite de la chute du ciment, nous laisse voir son exacte ressemblance avec les pyramides d'Aké : ce qui nous fait supposer que ces dernières étaient décorées de la même manière. C'est également là que se trouve, sur la face orientale, la figure que représente

1. John L. Stephens, *Incident of travels in Yucatan*, t. II, p. 434.



PLACE DU MARCHÉ A IZAMAL.

notre dessin. Elle nous indique clairement le faire des constructeurs. Cette tête colossale mesure 4 mètres de hauteur ; les yeux, le nez, la lèvre inférieure, sont formés de blocs bruts enduits, ainsi que les joues, de ciment modelé frais ; les ornements de droite et de gauche sont obtenus par le même procédé, et dans ceux de gauche, mieux conservés, nous apercevons ces doubles spirales, image symbolique du vent ou de la parole, que nous avons déjà vues à Mexico comme à Palenque et que nous reverrons à Chichen-Itza.

Sur la face occidentale de cette même pyramide, où l'on vient de pratiquer un déblayement qui mit à nu une partie de la base, nous découvrîmes un des plus beaux bas-reliefs qu'il nous ait été donné d'admirer au Yucatan. Le motif principal représente un tigre accroupi avec figure humaine à front fuyant comme les figures de Palenque, mais avec déformation moins exagérée ; le sujet est traité en ciment, le modelé en est superbe, et ce tigre à figure humaine nous reporte aux ordres de chevalerie mexicaine, aigles, tigres et milans ; le tigre était le premier de ces ordres de chevalerie, et rien ne répond mieux à la destination du palais, selon la légende, que cette personnification du courage et de la force, appliquée à l'habitation du grand chef de l'armée d'Izamal. Cogolludo nous dit que le temple de Hunpictok fut rasé par Landa pour y substituer une chapelle dédiée à saint Antoine de Padoue, de manière à enlever aux Indiens la mémoire de leur idolâtrie [1].

En somme, ces quelques documents trop concis et qui seraient lettre morte pour qui n'aurait point suivi la filière des migrations du nord, nous permettent de reconstruire à Izamal un centre toltèque comme nous le ferons ailleurs : la grande pyramide du Soleil, le temple de Quetzalcoatl, le palais du prince et la demeure des prêtres. Les prêtres nouveaux ont avec raison choisi la demeure des prêtres anciens pour y substituer la leur ; il leur fallait, pour réussir, faire table rase de la doctrine vénérée, détruire en même temps monuments, religion, ministres, pour avoir plus facilement raison des hommes, et c'est ce qu'ils firent partout et surtout sur les hauts plateaux ; car, si nous trouvons encore tant de monuments dans le Yucatan, on peut dire qu'ils ne doivent leur existence qu'au petit nombre des Espagnols habitant ces provinces au temps de la conquête, et surtout à leur éloignement des centres occupés par les conquérants. Dans l'Anahuac, ces monuments ont totalement disparu avec les grandes villes qui se groupaient à l'entour. En effet, les Espagnols ne s'appliquaient pas seulement à les détruire eux-mêmes ; ils élevaient en outre les néophytes indiens dans l'horreur de leur ancienne religion et dressaient les enfants à la dénonciation des faits et gestes de leurs pères et de leurs pontifes. Grâce à ces mesures, la destruction de tout ce qui pouvait rappeler le passé marchait d'un pas rapide, et tout disparut si bien que nous n'avons même pas le modèle d'un temple et d'une maison mexicaine. Le même phénomène, nous le voyons par Izamal, se produisit sur les côtes du golfe, à Tabasco et dans le Yucatan, et ce n'est que dans l'intérieur que les édifices abandonnés restèrent en partie debout. Cela nous prouve aussi qu'il y avait à Izamal, au temps de la conquête, une grande population, et que temples, palais, sanctuaires étaient vivants et fréquentés par les fidèles, ce qui jure étrangement avec l'antiquité qu'on prête à cette ville ; et si l'on n'admet pas que temples et palais fussent en pleine prospérité au temps de la conquête, il est impossible de ne pas y constater une vie latente, puisque les temples étaient suivis, les cérémonies du culte pratiquées, et à Izamal comme pour d'autres villes nous ne pouvons croire qu'à une dislocation récente de l'ordre social, à une destruction partielle, fruit des guerres civiles et qui n'aurait remonté qu'à quelques années avant la conquête.

1. Cogolludo, t. Ier, liv. V, ch. XV.

Quant au manuscrit maya de Pio Perez, écrit de mémoire par un Indien longtemps après la conquête, quel appoint sérieux donne-t-il aux connaissances acquises et de quelle lumière nouvelle éclaire-t-il la question ?

Le document remonte à l'année 144 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à plus de 1700 ans. Il nous conduit jusqu'en 1560. Comment admettre l'autorité dérisoire du souvenir pour des dates aussi reculées. Le peuple n'avait plus, à l'époque où le manuscrit fut édité, d'autre histoire qu'une tradition douteuse, transmise de bouche en bouche chez une classe spéciale, puisque les Espagnols avaient eu soin de détruire tout document écrit et s'étaient efforcés de plonger les Mayas dans l'ignorance la plus profonde de leur passé. La classe aristocratique elle-même, les descendants des familles princières étaient comme les derniers de leurs sujets tombés dans l'extrême abjection ; car Cogolludo nous dit que, en 1582, 40 ans après la conquête, « les descendants du Tutulxiu, qui fut souverain du royaume, et ceux des princes de Mayapan, sont, comme les plus humbles de leurs anciens sujets, obligés de travailler pour vivre [1] ». Plus tard ce fut pis, toute distinction était effacée ; les Espagnols n'avaient au-dessous d'eux qu'un peuple d'esclaves, soumis au joug le plus dur et qu'ils empêchaient même de communiquer entre eux. Il faut du reste choisir entre cette légende fantaisiste et les traditions sérieuses que nous ont laissées, au sujet des Toltecs et de leurs migrations, Ixtlilxochitl, Clavigero et Veytia ; or ces trois historiens, en même temps que d'autres qui traitent incidemment la même question, sont tous d'accord, nous l'avons vu, sur l'arrivée des Toltecs à Tula dans le courant du septième siècle. Ils venaient du nord, et l'époque de leur départ est fixée à la fin du sixième siècle. De Tula, comme nous l'avons également établi dans le chapitre qui fait l'historique de la ville, ils émigrent de nouveau, de 1050 à 1115, pour aller se réfugier dans l'Amérique centrale. Eh bien, le manuscrit indien de Pio Perez, si je suis la traduction donnée par Stephens, et qui lui fut dictée par Pio Perez lui-même, le manuscrit fait partir les Toltecs de Tula en l'année 144, et les fait arriver au Yucatan en 217, c'est-à-dire près de 500 ans avant leur arrivée à Tula, et plus de neuf siècles avant leur départ de cette ville pour le Yucatan.

Puis il appelle cette contrée une île, alors que les nouveaux venus y arrivèrent par le Tabasco et par le sud sans traverser aucun bras de mer, ce qui leur indiquait bien clairement qu'ils n'avaient point pénétré dans une île. En somme, si l'on transpose les dates, le manuscrit ne nous donne plus que les mêmes faits donnés par Herrera, Landa et Cogolludo, et par conséquent ne nous apprend rien de neuf.

L'église d'Izamal, qui est fort belle, possède un trésor que Valladolid lui disputa les armes à la main : c'est une Vierge, dont l'histoire est singulière. Lors de la fondation de l'église, Izamal et Mérida n'en avaient aucune à offrir à la vénération des fidèles ; les artistes étaient rares, et l'on fut obligé d'aller jusqu'au Guatémala, où se trouvait un sculpteur de grande renommée, pour lui commander deux Vierges. Une fois achevées, les deux statues furent emballées et mises en route, portées à dos d'Indiens.

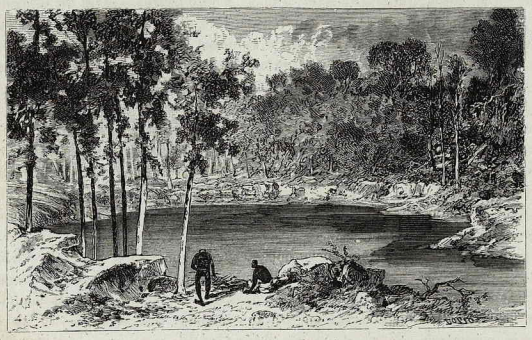
Un premier prodige se produisit alors, car, bien que l'on fût à la saison des pluies, l'eau n'atteignit jamais la caisse qui contenait les saintes images, pas plus que les Indiens qui les portaient.

A leur arrivée, Mérida choisit la plus belle des deux Vierges, Izamal garda la seconde ; la ville de Valladolid, jalouse, prétendit que la statue serait beaucoup mieux placée dans sa cathédrale que dans un village indien, et voulut s'en emparer ; les Indiens résistèrent ; il fallut employer la force, on enleva la Vierge. Mais, arrivé dans les faubourgs, on ne

1. Cogolludo, t. Ier, liv. IV, ch. III.

put aller plus loin, car la statue devint si pesante, que nulle force humaine ne put l'enlever de là. Ce second prodige, suivi bientôt de miracles sans nombre, rendit la Vierge d'Izamal la plus célèbre de la péninsule ; elle attira dès lors une multitude de pèlerins, que guérissait autrefois Kab-ul, la main miraculeuse, et les Indiens éprouvent le même fanatisme pour la divinité nouvelle que pour l'ancienne ; de quel côté qu'elle souffle, la foi produit toujours les mêmes étranges phénomènes.

Nous partîmes d'Izamal, nous dirigeant sur Valladolid, à cinq heures du matin ; on cherche autant que possible à profiter de la fraîcheur matinale, et pendant les fortes chaleurs, de mai en septembre, les transports de marchandises se font la nuit afin de soulager les mules. Il faisait nuit, et près des faubourgs du village nous rencontrâmes de ces lourdes charrettes surmontées d'Indiens grelottants, sur le point de gagner l'étape après leur trajet nocturne. Nous les croisions comme en rêve, apercevant à peine leur noire silhouette, tant nos mules couraient d'un galop furieux sur ces routes démontées ; ornières



CÉNOTÉ DE XCOLAC. (Voyez p. 268.)

ou roches, nous les passions volant, au grand détriment de nos membres endoloris, et ni M. Agassiz ni moi ne pouvions comprendre comment cet infernal volan-coché pouvait, sans se disloquer, franchir à tel train de pareils obstacles.

Au jour, la route et la campagne nous parurent plus désolées que jamais.

En quatre lieues, nous ne traversons qu'un seul village, Sitilpech, réunion de pauvres cases abandonnées.

Le Yucatan manque probablement d'un ministère des postes et télégraphes ; je m'en étais bien aperçu à Mérida, où une série de dépêches dûment et chèrement payées n'arrivaient pas ou du moins restaient sans réponse. Informations prises, on me disait que la ligne était en mauvais état. En route, nous en eûmes la conviction. L'établissement de cette ligne avait dû être, en effet, des moins coûteux, comme des plus primitifs, et son entretien tout à fait nul. Il y avait bien un fil, mais pas de poteaux et point d'isolateurs. Ce malheureux fil courait le long du bois, accroché à quelque branche de bonne volonté qui, ployant, le laissait pendre, ou qui, rompant, le laissait choir ; tantôt il festonnait, rasant le sol, et

tantôt se couchait comme découragé sur les broussailles et les roches. Ce fil était malheureux, mais plus malheureux ceux qui payaient pour le relever, ou qui l'employaient sans résultat. Cependant il parlait de temps à autre, ce fantôme de télégraphe, il existait en somme, grand progrès en cela sur celui ou ceux du Tabasco, qui, à peine posés, disparaissaient aussitôt, les habitants jugeant utile de s'emparer des fils pour leur usage personnel.

Nos hommes s'arrêtent tout à coup ; nulle maison n'est en vue, nous sommes en plein bois ! C'est pour nous montrer sur la droite, à deux pas, le cénoté de Xcolac, une très belle pièce d'eau, ombragée de grands arbres et pleine de poissons. Un groupe d'Indiens accroupis sur la rive y remplissaient leurs gourdes et nous tendirent leurs jicaras remplies jusqu'au bord ; l'eau était fraîche et pure, et, dans un pays où elle est si rare, on se demande comment un réservoir aussi important, et d'autant plus précieux qu'il n'est jamais à sec, n'a point servi de centre à une population agricole, hacienda, village ou rancho.

Remontant en voiture, nous atteignons Tunkas à onze heures. C'était un village autrefois florissant, qui fut incendié par les Indiens bravos, lors du soulèvement de 1847, et qui ne s'est jamais relevé de ses ruines. Une place immense entourée de murailles croulantes, restes de maisons incendiées, une pauvre église à l'usage de pauvres fidèles et pouvant, en cas de nouveau danger, servir de fortin, quelques misérables cabanes disséminées au milieu des roches, voilà Tunkas.

Cependant la maison devant laquelle nous déposent les voitures est entière ; a-t-elle échappé au désastre, ou l'a-t-on rebâtie? Elle contient en tout cas une tienda bien approvisionnée ; sel, maïs, tabac, vins et liqueurs s'étalent en flacons multicolores, parés d'étiquettes hâbleuses ; j'aperçois même des rangées de conserves, où dominent les sardines, et deux jambons américains se balancent pendus aux solives du plafond. Pour qui ces victuailles et qui les consommera? J'oublie que Tunkas possède une garnison et un état-major.

L'hôte, un gros homme à mine fleurie, nous accueille souriant et nous offre l'hospitalité. Nous avions faim, très faim, et nous nous informons craintifs de la portion congrue : les apparences sont heureusement trompeuses, rien ne manque, et la ménagère du bonhomme est un cordon bleu. Bouillon plantureux, omelette aux sardines, bifteck, haricots, vin passable, bière anglaise et bon café, voilà ce que nous offre le tendero.

Sur ces entrefaites arrive le commandant, qui avait reçu des instructions à notre sujet ; nous l'invitons. C'est, pour un officier interné dans les bois, une distraction rare qu'une compagnie d'étrangers débouchant dans son village ; il est seul et la monotonie de son existence indicible ; l'appel du matin, le mot d'ordre à donner, les sentinelles à placer, puis l'appel du soir, voilà sa vie, toute de sacrifice et de renoncement.

Pour le village, l'arrivée de trois volan-cochés est un véritable événement, et bientôt nous voyons une douzaine d'individus traverser la grande place déserte, se dirigeant vers la tienda. Vieillards au chef branlant, femmes étiques à peau marbrée de plaques blanches et noires, enfants malingres, on dirait une troupe d'éclopés. Les gens valides, les travailleurs, sont aux champs, préparant la milpa.

Nos indigènes envahissent la tienda, plongeant avidement leurs yeux dans la salle où nous reposons ; l'un d'entre eux, plus osé, y pénètre titubant, pour nous voir de plus près. Le malheureux est ivre et nous adresse en maya quelques questions probablement indiscrètes, car l'assistance sourit. Le commandant l'engage à se retirer et, sur son refus, appelle deux soldats et le fait enlever malgré ses réclamations sur les droits et l'égalité des hommes ; c'était un anarchiste.

Le déjeuner expédié, les mules reposées, nous filons ; une partie de la garnison doit suivre pour nous accompagner à Chichen et elle nous rejoindra demain.

A trois lieues de là, nouvel arrêt ; nous sommes à Quintana-Roo, poste de fraîche date, fondé il y a quelques années seulement, en un lieu servant de passage aux révoltés pour leurs expéditions dans le nord. Ils y avaient établi des embuscades, razziant les environs et parfois enlevant les voyageurs. Ils emmenaient les femmes et massacraient les hommes, à moins qu'un espoir de rançon ne les fît épargner ; dans ce cas, on traitait par Bélize, sans toujours réussir, car on cite l'histoire d'un malheureux qui s'en alla héroïquement, seul à travers bois, à la recherche de sa femme enlevée par ces sauvages, qui la trouva, promit rançon, la paya, pour être ensuite massacré au mépris de la parole donnée.

Quintana-Roo n'a qu'une maison et son fortin gardé par douze hommes. Dans le maître de la maison je retrouve une vieille connaissance : c'est lui qui me remet le premier, malgré plus de vingt ans écoulés. Il m'avait accompagné à Chichen lors de mon expédition de 1859.

Mon ancien guide semble avoir prospéré, sa case est grande, la petite tienda y attenant renferme quelques marchandises, et dans la grande cour palissadée s'agite une basse-cour nombreuse, et se vautrent une douzaine de porcs en bon état. Une femme charmante, jeune encore, de beaux enfants, quelques jolies métisses animent la maison et feraient volontiers de cette solitude un petit paradis de Mahomet. Mon hôte, qui veut à toutes forces nous offrir le chocolat, se propose de nous accompagner ; j'accepte et nous nous donnons rendez-vous à Citas, où nous arrivons le soir à sept heures.

Il faisait nuit et l'on ne nous attendait plus, aussi rien de préparé ; la population, surprise et dérangée, semblait de méchante humeur ; où nous caserait-on? L'école étant libre pour le moment, on nous la donne, et, nous mettant tous à la besogne, les bancs empilés d'un côté, les tables de l'autre, nous installons hamacs et lits de camp. Mais le souper? Grosse affaire, l'heure est passée et les gens répugnent à se mettre à l'ouvrage. Nous recevons la visite du juge et du chef politique ; grâce à leur bon vouloir, tout s'arrange et l'espoir d'un bon profit précipite les choses. Nous soupons.

Au petit jour, je reconnais le Citas que j'avais visité dans le temps, moins quelques maisons incendiées par les Indiens bravos, lors de leur dernière invasion, en 1863. La maison qui m'abrita, brûlée ; la grande tienda de la place, en ruine ; l'église seule s'élevait, neuve, massive, triomphante au milieu de cette misère. C'est que l'église avait été reconstruite, et comme elle sert de défense et de refuge en cas d'invasion, on en avait fait une véritable forteresse, sur le sommet de laquelle veillaient des sentinelles.

A Citas, nous devons quitter la route battue pour entrer dans les bois ; il fallait y laisser voiture et volan-cochés, que remplaceraient porteurs, chevaux et mules de charge ; or tout cela ne se trouve pas en quelques heures, et le séjour de Citas n'avait rien d'attrayant. Pour les hommes, ils sont de mauvaise volonté, demandent double paye et, quoique officiellement requis, font la sourde oreille. L'étranger qui vient de si loin pour visiter des ruines d'un si sot intérêt pour l'Indien doit être un homme riche qui peut payer ; tous les peuples font les uns envers les autres le même stupide raisonnement, auquel nous sommes forcé de céder en partie.

Nous obtenons nos hommes avec un surcroît d'un tiers. Les chevaux sont rares, il faut les requérir ; pour la troupe qui doit nous servir d'escorte, elle nous est gracieusement accordée. Du reste, ni soldats ni chevaux ne sont prêts, et nous-mêmes, que de choses à préparer avant de nous mettre en route. De plus, les sentiers qui permettaient l'accès dans les bois sont obstrués par la végétation ; nous avons sept lieues à faire pour atteindre Pisté ; la première chose est donc d'envoyer des hommes armés de machetes pour ouvrir la voie. Ils partent et nous poursuivons nos préparatifs, ne devant suivre que le lendemain.

Cependant la journée s'écoule; le soir, une gracieuse invitation nous arrive; il y a fête, bal, *jarana* et, suivant la formule, on nous prie de l'honorer de notre présence.

« Un bal à Citas, fis-je! Vous dansez?

— Oui, répond mon inviteur, nous dansons et très souvent.

— Mais quoi! vous me parliez d'une vie inquiète, d'une existence misérable, continuellement menacée par la furie des Indiens soulevés; vous me parliez de maisons brûlées, de vos femmes enlevées, et, me disiez-vous, nous ne savons jamais la veille si nous reverrons le jour suivant.

— Oui, mais nous dansons. Ne faut-il pas l'égayer, cette vie triste et passagère? »

Quel philosophe!

Et moi qui me surprenais à plaindre ces malheureux! je manquais là de discernement et méconnaissais la nature humaine, qui se développe jeune et vivace, quel que soit le milieu déplorable où elle s'agite et qui devient son milieu normal. Tels les condamnés de la Convention, dansant et faisant des vers à la veille de la mort; tel le soldat en temps de guerre, ou le marin dans sa carrière de dangers, vivant inconscient des balles ou des tempêtes du lendemain. Ces gens-là dansaient sur un volcan, ajouterait M. Prudhomme; je me contentai d'accepter l'invitation.

Les rues de Citas ne sont pas des rues, mais de petites chaînes de roches abruptes, séparées par des précipices minuscules où l'étranger peut se rompre les os. Chacun de nous se met en route, tenu en laisse par deux Indiens, car la maison où se donne la fête est à quatre ou cinq cents mètres de la place, et la nuit est des plus obscures. Nous arrivons.

Dans une case de pauvre apparence, éclairée par trois foyers flambants, s'agitent une demi-douzaine de femmes préposées à la cuisson des victuailles, noces de Gamache en miniature; je vois un amoncellement de poulets, de dindes et de quartiers de porc, qui attend la marmite ou le gril, pendant que, en dehors, à genoux devant des *metates*, d'autres femmes écrasent et moulent les grains de maïs sous leurs rouleaux de granit; tout auprès, des tortilleras accroupies s'emparent de la pâte molle, qu'elles transforment en galettes plates, en la frappant de leurs deux mains, à la façon d'un dilettante disant bravo, puis les déposent sur le *comal*[1] brûlant pour les servir chaudes aux amateurs.

En avant, un hangar couvert de chaume, et qu'illuminent des quinquets fumeux, constitue la salle de bal. Une rangée de bancs, quelques chaises tendues de cuir sont occupées par les dames, tandis que, au milieu, les danseurs pieds nus, en pantalon blanc, chemise flottante et mouchoir de couleur autour du cou, méditent leurs invitations et devisent de leur succès. Il y a foule, tout le village est là, Indiens et métis du moins, mais peu de ladinos, c'est-à-dire peu de femmes blanches.

Eh bien, ces danses que chaque voyageur a décrites n'ont rien de séduisant; elles manquent de grâce et d'animation. Hommes et femmes piétinent sur place, tournant les uns autour des autres, sans se toucher jamais, et l'enivrement chorégraphique leur échappe. La musique, des plus primitives, répète éternellement les mêmes motifs, précipitant toujours les mêmes mouvements.

C'est un Indien qui donne la fête et en paye les frais, me dit le juge, et cette fête dure plusieurs jours, je veux dire plusieurs nuits, entraînant une dépense considérable. Celle-ci, une fois terminée, coûtera peut-être trois cents piastres, quinze cents francs; pour un métis comme pour un Indien, c'est une fortune. Mais en cette occasion il épuisera toutes ses ressources;

1. Le comal est une pièce de terre cuite ronde et mince sur laquelle on cuit les tortilles.

LES PRÉPARATIFS DE LA « JARANA » A CITAS.

il s'en fait gloire, et prochainement ce sera le tour d'un autre Indien de donner une fête semblable.

« Mais, dis-je à mon interlocuteur, c'est la ruine pour ces gens-là; que feront-ils le lendemain ?

— Ils feront le lendemain ce qu'ils faisaient la veille, me répondit-il ; ils retourneront à leurs milpas, c'est-à-dire à leurs cultures. Si la récolte est abondante, ils vivront comme devant, économisant quelques sous pour donner une fête nouvelle quand viendra leur tour ; si la récolte manque, ils se serreront le ventre; ils crèveront de faim s'il y a famine. Le souci du lendemain leur est inconnu, et les leçons de l'expérience sont impuissantes à leur rien apprendre de ce côté. »

Nous avons dans cette cérémonie un exemple bien frappant de la force des traditions, traditions que l'on continue sans s'en rendre compte, et que l'on subit comme des instincts héréditaires. Vous demanderiez vainement à ces hommes d'où leur vient cette habitude et pourquoi ils dépensent tout leur avoir dans une seule fête. Ils n'en savent rien, et, chose singulière, c'est à nous de le leur dire.

Indiens et métis, en cette affaire, copient sans s'en douter les coutumes de leurs ancêtres. Nous trouvons en effet dans Landa un passage qui va nous éclairer. Après nous avoir parlé des orgies que pratiquaient les Mayas, et de leur goût pour les fêtes et les dîners en commun, l'historien nous dit :

« *Ils dépensaient souvent en un seul banquet ce qu'ils avaient péniblement gagné en travaillant un grand nombre de jours.* Ils avaient deux manières de célébrer leurs festins. La première était celle des seigneurs et des gens de condition; *elle obligeait chacun des conviés à rendre, à son tour, la fête à laquelle il avait été invité;* à chacun d'eux on donnait une volaille rôtie, du pain et des boissons de cacao en abondance, et à la fin du repas un manteau pour se couvrir et un petit piédestal avec la coupe qu'on y posait, aussi bien travaillée que possible. Si l'un d'eux venait ensuite à mourir, l'obligation de rendre le repas incombait à sa maison ou à ses parents. La seconde manière de donner des festins avait lieu entre les familles, lorsqu'elles venaient à marier leurs enfants ou à célébrer la mémoire des faits de quelques-uns de leurs ancêtres; mais ceci n'obligeait point à rendre le repas; seulement si cent personnes avaient invité un Indien à une fête, il les invitait toutes à son tour quand il venait à marier quelqu'un de ses enfants[1]. » N'est-ce pas exactement la même coutume que nous venons de prendre sur le fait? Et plus loin.... « Dans ces repas, celles qui leur donnaient à boire étaient de belles femmes, qui, après leur avoir présenté le vase, tournaient le dos à celui qui le prenait, jusqu'à ce qu'il l'eût vidé. » Les femmes indiennes, en servant leur mari, ont encore la même habitude.

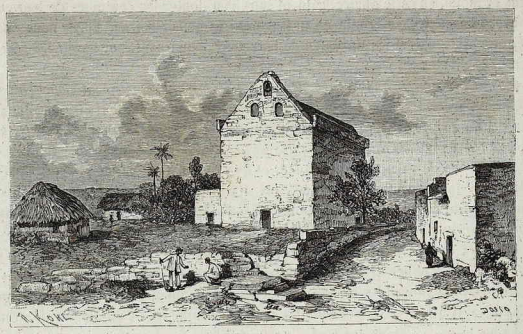
Nous quittons le bal de bonne heure, car nous devons partir de grand matin.

Nos hommes sont prêts, mules et porteurs sont chargés, les chevaux nous attendent sellés, une partie de l'escorte s'engage en avant-garde dans le sentier ouvert la veille; nous suivons. C'est l'ancien chemin de Pisté, chemin encombré par la végétation, où l'on marche à la file indienne, n'avançant qu'avec peine au milieu des épines et des lianes. Nul pittoresque, rien à noter que le passage de grands papillons aux ailes de velours bleu, bordées de noir. Toujours ce même épais taillis, semé de rares palmiers et de quelques grands arbres.

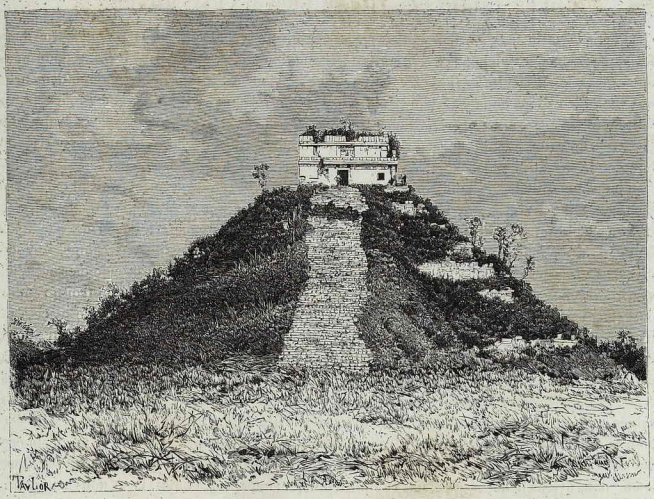
A deux lieues de Citas, nous croisons les ruines de Tépich, pans de murailles, fragments d'église envahis par la végétation, tristes restes d'un village détruit en 1848; à partir de Citas, dans l'est et le sud, tout n'est que dévastation.

1. Diego de Landa, § 22, p. 125, traduction de l'abbé Brasseur.

Nous arrivons à Pisté, où l'église délabrée reste seule debout. Elle est occupée par une compagnie de 25 hommes, sentinelle avancée de l'extrême frontière. L'endroit est désolé; c'est un véritable exil et des plus durs imposé à la petite garnison qui, pendant trois mois, occupe à tour de rôle ce poste isolé. Le danger n'est pas immédiat, et les Indiens bravos qui se soulevèrent autrefois pour conquérir leur liberté et massacrèrent ensuite, par esprit de vengeance, ne se mettent plus guère en campagne que dans un but de rapine. Ils attaquent pour piller, c'est pourquoi nous n'avions rien à craindre de leur part, et les 50 hommes qui nous accompagnent ne sont là que par prudence et pour parer à tout événement.



ÉGLISE ET PLACE DE CITAS.



LE CASTILLO A CHICHEN-ITZA. (Voyez p. 276.)

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

CHICHEN-ITZA

Chichen-Itza. — Notre installation au Castillo. — Coup d'œil général. — Une ville maya. — Soir et matin. — Aguilar. — Histoire de Chichen-Itza — L'expédition de Francisco de Montejo. — Contradiction des historiens. — Abandon de Chichen. — Retraite du conquérant. — Palais des nonnes. — Ensemble. — Inscriptions. — Le Castillo. — Description. — Moulages et photographies. — Fatigues. — Nuits glaciales. — Halos terrestres. — Une étrange visite. — L'Akab-Sib et son télégraphe électrique. — Le caracol et la prison. — Les deux cénotés de Chichen-Itza. — Temples en ruine. — Le temple du Cénoté sacré. — Le jeu de paume. — Histoire. — Détails du monument. — Portique. — Peintures. — Bas-reliefs. — Nouvelles analogies. — Les dieux Tlaloc de Chichen et des hauts plateaux. — Le marché. — Fin de nos travaux. — Le colonel Traconis. — La retraite.

Les ruines de Chichen sont à 3 kilomètres à l'est de Pisté; on les voyait parfaitement du haut de l'église, alors que le village était habité; l'emplacement servait de champ de pâture aux bestiaux des habitants, et, les bois ayant été coupés, on distinguait chaque monument construit sur pyramide artificielle plus ou moins élevée. C'était en même temps un but de promenade les jours de fête; bals et piques-niques s'y tenaient fréquemment, et ce, au détriment des palais et des sculptures, qu'on démolissait à loisir et qu'on mutilait sans merci. Depuis la destruction du village, la nature a repris son empire; toute trace d'édifice a disparu et l'on n'aperçoit qu'une vaste extension de forêt. La jungle y est devenue tellement impénétrable qu'il fallut une escouade de vingt hommes pour nous ouvrir l'ancien sentier.

Partis le matin de Citas, nous n'atteignons les ruines que vers trois heures. C'était la troisième fois que je venais à Chichen, et cependant mon émotion fut des plus vives lorsque enfin nous aperçûmes la silhouette géante du Castillo. Nous l'avions d'avance choisie comme demeure; une foule de raisons nous y avaient décidé. Le Castillo est un point stratégique admirable, vu la difficulté d'accès; il est perché sur une pyramide à pentes rapides de près de soixante-dix pieds de hauteur. C'était donc une forteresse où nous pouvions braver toute surprise, et nous jouirions au sommet d'un panorama des plus merveilleux.

Nous eûmes toutes les peines du monde à gravir l'escalier, affreusement raide et encombré de végétation; quant à nos hommes, il leur fallut le pied sûr de l'Indien et une adresse incomparable pour hisser sur la plate-forme du monument le matériel énorme que nous traînions avec nous. L'installation commença : l'intérieur du Castillo se compose d'une grande salle parfaitement close, précédée d'une galerie avec portique à colonnes et d'un corridor rectangulaire embrassant les deux tiers de l'édifice, corridor percé de trois grandes ouvertures à l'est, au sud et à l'ouest. Nous abandonnâmes naïvement la grande pièce à la troupe, nous réservant cette galerie ouverte, pensant y avoir plus d'air et de fraîcheur; nous en eûmes tant, vu la hauteur où nous perchions, que de quelque côté que vînt le vent c'était par tourbillons qu'il balayait notre demeure; si bien qu'on y gelait, éternuait et toussait sans cesse, et que nous baptisâmes cette galerie la Galerie des rhumes. La nuit arriva, que nous avions à peine eu le temps d'installer hamacs et lits de camp, classer le matériel et déballer pour la nuit les objets de première nécessité. Vint l'heure du souper; absence de la cuisinière que nous devions trouver à Pisté, mandée tout exprès de Valladolid, et qui nous avait fait faux bond; nous avions heureusement une cantine d'officier; mais, autre oubli, l'eau nous manquait, et les cantaros pour en aller querir étaient restés à Citas, de sorte qu'il fallut se rejeter sur les conserves, et l'on soupa tant bien que mal.

Vain détail en présence de la nature singulière des lieux que nous habitions, et du spectacle grandiose que nous avions devant les yeux. Quelle émotion poignante s'était emparée de nous! La lune cheminait splendide dans un ciel parsemé d'étoiles, éclairant l'immense plaine boisée, semblable au vaste Océan dans ses jours de calme, avec ses grandes ondulations de houle; sur les premiers plans se détachaient des fragments de murailles ou des monticules couverts d'une sombre végétation, linceul des monuments enfouis. Vieil explorateur de ces ruines, j'indiquais à mes compagnons de voyage l'emplacement de chacune d'elles.

Le Castillo en occupe à peu près le centre; à l'orient, au pied même de la pyramide, se trouvaient le marché, avec deux petits palais ses dépendances; au nord, un bel édifice en ruine et le cénoté sacré, flanqué du temple qui le garde; au nord-ouest, le fameux jeu de paume; à l'ouest et sud-ouest, le Chichanchob, le Caracol, le second cénoté, le palais des nonnes, l'Akab-sib; et plus loin au sud, la hacienda depuis longtemps abandonnée. Nous devisions à voix basse du passé mystérieux de cette ville morte à laquelle nos explorations et nos études pourraient prêter une vie nouvelle; pas un bruit ne montait de la plaine, c'était comme un majestueux silence des tombes qu'interrompait seul à intervalles égaux le cri de nos sentinelles; et ces cris nous reportaient aux jours lointains où cette même ville se gardait peut-être de la même manière contre les surprises de voisins jaloux.

Au matin c'était autre et non moins beau : la campagne, couverte d'un voile de vapeurs que perçaient à distances inégales les pyramides et les éminences boisées, ressemblait à une mer véritable semée d'îlots verdoyants; l'horizon, plus étendu, s'enrichissait avec la lumière montante de couleurs diverses et d'aspects nouveaux, et les lignes changeantes des vapeurs couraient comme de légers cirrus, rompant la monotonie de ce grand paysage. Puis le voile

se déchirait, montait, disparaissait, laissant au-dessous de lui les feuilles des arbres chargées de gouttes étincelantes.

Cependant nous complétons notre organisation; les cantaros arrivent et comme, soit pour la cuisine et nos ablutions, soit pour les moulages, il nous faut une énorme quantité d'eau, que le cénoté est loin, je mets dix hommes à cette seule besogne; car c'est une grosse affaire que de descendre et monter perpétuellement les quatre-vingt-dix marches de notre demeure; ces marches sont fort étroites et d'une pente de quarante-cinq degrés. Dix autres Indiens sont désignés pour nettoyer le Castillo et son escalier dangereux, pendant qu'un même nombre de leurs camarades iront à travers bois nous ouvrir des sentiers et dégager les monuments. Pendant que nos hommes sont au travail, disons quelques mots des villes mayas en général. C'étaient plutôt des centres habités que des villes, car ces groupes d'habitations et de palais ne ressemblaient en rien aux villes de nos jours. Les Espagnols, cependant, comparèrent les premières qu'ils aperçurent à des villes d'Espagne, à Séville par exemple, comparaison qu'ils répètent maintes fois. Ce que nous en voyons aujourd'hui nous en donne une idée toute différente, et ces groupes se composaient uniformément des mêmes édifices que nous rètrouvons partout : c'est-à-dire du temple ou des temples, des palais du prince et des caciques, et des édifices publics disséminés sans ordre apparent sur un vaste espace, dont les intervalles étaient couverts de chaussées cimentées, plantés de jardins, et les environs occupés par les cases des serviteurs et des esclaves.

Landa nous donne raison, car il dit : « Avant que les Espagnols eussent conquis ce pays, les indigènes vivaient réunis en communauté sous une règle sévère; la campagne était bien cultivée et nettoyée des mauvaises herbes, en même temps qu'elle était plantée d'arbres utiles. Voici comment ils ordonnaient leurs habitations : au milieu de la ville se trouvaient les temples avec de belles places, et tout autour des temples étaient bâties les maisons des seigneurs et des prêtres, puis des gens les plus distingués par leur rang; de la même manière venaient après ceux-ci les plus riches et les plus estimés, et aux extrémités de la ville étaient les maisons de la basse classe. Les puits, qui étaient peu nombreux, étaient près des maisons des seigneurs; ils avaient leurs propriétés plantées d'arbres à vin et semées de coton, de piment et de maïs. Ils vivaient ainsi réunis par crainte de leurs ennemis, qui les faisaient captifs, *et ce n'est qu'au temps des guerres avec les Espagnols qu'ils se dispersèrent dans les bois*[1].» Cette dernière phrase ne nous explique-t-elle pas cet abandon subit des villes indiennes par leurs habitants à l'arrivée des Espagnols, abandon que nous avons déjà signalé à Tabasco et que nous aurons occasion de signaler plus tard ?

Landa emploie le mot *pueblo*, village, mais il est peut-être pris pour ville, et en tout cas cela nous montre que, même après la dislocation de l'empire maya ou des grandes provinces en petites principautés indépendantes, le peuple avait conservé la même manière de vivre. Chichen-Itza, qui veut dire « près du puits de l'Itza », tire son nom du cénoté ou des deux cénotés près desquels était venue se grouper la population. Chichen, moins ancien qu'Izamal ou Aké, qui appartiennent à l'époque du ciment, est plus ancien que Uxmal, tout en appartenant comme cette dernière ville à l'époque de la pierre taillée. Les renseignements qu'on peut réunir à son sujet sont des plus vagues, comme sur tout ce qui touche au Yucatan; il semble en vérité qu'on ait de parti pris organisé la conspiration du silence sur ce pays jadis si florissant; et chez Geronimo de Aguilar, qui l'habita, comme chez Francisco de Montejo, qui le conquit, nous trouvons chez tous deux la même coupable indifférence.

Cependant, quoique d'après Eligio Ancona la plupart des écrits et documents touchant la

1. Diego de Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 15, p. 91, traduction de l'abbé Brasseur.

conquête du Yucatan aient été perdus ou aient échappé à nos investigations, nous trouvons une lettre de Montejo au roi d'Espagne, du 13 avril 1529, documents inédits des archives des Indes, lettre publiée par Brinton, de Philadelphie, dans laquelle le conquérant dit du Yucatan, qu'il devait certes mieux connaître que tout autre : « *La terre est très peuplée et pleine de grandes et belles villes, cibdades muy frescas, toutes récentes, toutes neuves.* » Peut-on dire plus clairement que les villes qu'il a visitées sont modernes? Et que seraient devenues les villes dont il parle, puisqu'on ne trouve pas d'autres ruines que celles qu'on admire aujourd'hui?

Les traditions recueillies plus tard, mais trop tard, ne nous apportent rien de sérieux; le manuscrit Pio Perez, dont nous avons parlé, nous dit en effet que les Toltecs passèrent de Bacalar (Ziyancan) à Chichen en l'année 360, l'abandonnèrent en 452 pour y revenir en 888 et l'occuper jusqu'en 936; puis qu'un gouverneur de Chichen fut défait par un prince de Mayapan en 1258, etc... Mais qu'est-ce que cela peut nous apprendre? Nous avons parlé du mal fondé de ces dates et de l'origine douteuse du manuscrit. Restent Cogolludo et Landa, et il nous faut passer au quinzième siècle, de l'année 1420 à 1460, pour trouver un fait historique certain. C'est l'abandon de Chichen par ses habitants, qui correspondrait à la prise et à la destruction de Mayapan.

Quant à la cause de cette émigration, Cogolludo nous dit que : « Un roi de Chichen appelé Canek (Canek était non pas un nom propre, mais le nom générique de tout chef des Itzaes) s'énamoura follement d'une jeune princesse, qui, soit qu'elle ne répondît pas à cet amour, soit qu'elle dût obéir aux ordres d'un tyran, se maria avec un autre cacique de la péninsule, plus puissant que son rival. Canek, aveuglé par la colère et le désespoir, arma un grand nombre de ses sujets et tomba subitement sur le lieu où se célébraient les noces. A la gaieté du festin succéda la rumeur des armes; aux chants d'épithalame, les cris des combattants, et au milieu du bruit et de la confusion de la bataille le prince de Chichen enleva la fiancée et disparut avec elle. Mais, craignant avec raison que l'époux offensé ne voulût venger son affront, et se sachant moins puissant que son rival, il s'enfuit avec son Hélène, suivi de la plus grande partie de ses vassaux [1]. »

Si la raison que nous donne Cogolludo est mauvaise, quoique poétiquement écrite, le fait est absolument vrai. Les habitants de Chichen émigrèrent en masse pour aller fonder dans la lagune de Peten, à plus de 100 lieues dans le sud, une petite principauté dont la capitale fut Tayasal, que Cortez visita pendant son voyage au Honduras, et ne fut réduite par les Espagnols qu'en l'année 1696, il n'y a pas deux siècles.

Cet abandon d'une ville par tout un peuple nous donne un exemple de la facilité avec laquelle les populations se déplaçaient alors; l'idée de patrie nous paraîtra bien peu sensible chez des natures aussi mobiles, et il nous semble qu'il faut chercher un autre motif à cet abandon que celui qu'on nous donne, car cet exode demeure inexplicable. Un peuple n'abandonne qu'à toute extrémité ses demeures, ses palais et ses temples, ou bien ce peuple n'est pas un peuple; je ne reconnais pas cette forte nationalité dont on nous parle, et ce n'est plus qu'un troupeau d'esclaves, que déplace à loisir le caprice d'un maître absolu. Il faut donc admettre quelqu'une ou plusieurs de ces grandes calamités qui se suivent chez toute population primitive, guerre, peste et famine, et qui furent pour ainsi dire périodiques chez les peuples de l'Amérique; les Toltecs nous en ont fourni le premier exemple. Il y avait donc une autre raison, que nous exposerons au sujet de Tikal.

En tout cas, nous savons que Chichen était habité soixante ans à peine avant l'arrivée des Espagnols et que ses monuments étaient entiers. Mais il est évident que cette ville

1. Cogolludo, t. Ier, liv. IV, ch. XIV, édition de Campêche, 1842.

dotée de deux cénotés, grands et inépuisables réservoirs, c'est-à-dire d'une richesse inappréciable dans un pays où l'eau manquait, il est évident que Chichen, abandonné par une partie de ses habitants, dut en conserver, ou en trouver d'autres qui les remplacèrent, et que la ville conserva son existence normale jusqu'à la conquête. Je sais bien que cette évidence choquera les amis du merveilleux; mais la pénurie de documents ne nous laisse que la ressource des probabilités. Nous les amasserons assez nombreuses et si bien reliées entre elles par l'étude des monuments, la comparaison des sculptures et des bas-reliefs, l'identité des coutumes, des armes et des cérémonies publiques, que nous rendrons cette évidence absolue.

La vérité eût été cependant bien facile à connaître si l'homme dont nous avons déjà dit deux mots eût voulu s'occuper de cette question. Cet homme, cet imbécile, Geronimo de Aguilar, puisqu'il faut l'appeler par son nom, avait habité le Yucatan de 1511 à 1519, époque de l'arrivée de Cortez, pendant huit ans! Naufragé, fait prisonnier, destiné aux sacrifices comme ses compagnons de captivité, il s'échappe de la cage de bois où on l'engraissait pour en faire une victime plus agréable aux dieux et plus savoureuse au palais de son maître; il passe sur le territoire d'un cacique moins impitoyable que le premier, le sert avec zèle, devient son factotum et son ami, guide ses bataillons, mène en un mot pendant huit ans la vie d'un véritable Maya; eh bien, cet homme qui était clerc, c'est-à-dire doté d'une instruction relative, aurait pu observer, écrire, se souvenir au moins et nous conter plus tard l'existence si curieuse et si intéressante à laquelle il s'était trouvé mêlé. Il pouvait nous dire comment on naissait et comment on mourait; ce qu'étaient la vie de famille et la vie publique; il pouvait nous parler des jeux, des fêtes guerrières et des cérémonies religieuses; nous dépeindre les costumes, les armes, les temples et les palais; non, il se tait sur toutes choses et se contente de chanter ses vertus, sa continence entre autres, et de célébrer les épreuves dont il sortit vainqueur. Ce malheureux ne nous donne pas même le nom de la ville qu'il habitait! Je n'imagine rien au monde de plus misérable que cet homme!

Raconterai-je l'épreuve dont il est si fier? c'est un épisode et un trait de mœurs et je la donne. « Cet Aguilar avait tous les mérites, nous dit Ancona, moins celui que nous eussions apprécié le plus, celui de chroniqueur; il était humble, soumis, valeureux; mais, dit son historien, il possédait une vertu spéciale, non moins méritante, qui vint illustrer sa douloureuse captivité; il fuyait la présence des femmes et baissait les yeux à leur rencontre, non seulement parce que les ordres religieux qu'il avait reçus lui imposaient la chasteté, mais parce qu'il craignait d'être sacrifié par ses maîtres barbares s'il était surpris dans quelque amoureuse aventure. La continence absolue est une vertu si peu conforme aux lois de la nature, qu'elle excite aussi bien l'incrédulité que l'admiration. May, le maître d'Aguilar, souriait chaque fois qu'il entendait parler de la continence de son esclave, et, pour éprouver cette réputation qu'il croyait usurpée, il résolut de la soumettre à une épreuve dont peut-être ne fût pas sorti vainqueur un anachorète de la Thébaïde.

« May choisit comme instrument une jeune fille des plus belles et des plus séduisantes de la ville; il appela son esclave, et, lui montrant la jeune Maya, il ordonna que tous deux se missent immédiatement en route pour un point de la côte distant de deux lieues de la capitale, qu'ils se lèveraient de grand matin pour pêcher, et qu'ils eussent à regagner le palais du prince de fort bonne heure, de manière que le poisson fût tout frais pour le déjeuner. Aguilar, chargé d'un hamac, se mit en route suivi de sa jolie compagne. Une fois arrivés, la jeune fille attacha les extrémités du hamac aux branches d'un arbre, s'y coucha et, remarquant que l'esclave se tenait à l'écart, l'invita à venir se reposer auprès

d'elle. Geronimo dut en cet instant se recommander à tous les saints du paradis, car avec un sang-froid d'ascète il se mit à ramasser des branches sèches, y mit le feu et se coucha près du foyer, dont la chaleur adoucissait un peu le froid de son lit de sable. La jeune fille mit inutilement en jeu tous les moyens de séduction que sa beauté, l'heure et la solitude mettaient à sa disposition ; Aguilar avait fait vœu de ne point se souiller au contact d'une femme infidèle, et l'aurore du jour suivant vint éclairer un triomphe, l'égal de celui qui sauva l'honneur de Putiphar!

« L'héroïne de cette histoire conta, vraiment mortifiée, ce qui lui était arrivé, ce dont le cacique fut profondément impressionné; aussi confia-t-il dès lors l'administration de ses biens au continent esclave et même, dit-on, la garde de son petit sérail [1]. »

Voilà qui est fort beau, mais le plus petit grain de mil eût bien mieux fait notre affaire; et du reste cette période si méritante de sa vie ne profita guère à l'ancien esclave, car, selon Bernal Diaz, il mourut quelques années après, tout perclus de bubas.

Cependant un mot lui échappe plus tard, à Mexico, où il avait suivi Cortez; et l'historien Eligio Ancona prétend que Aguilar hâta la conquête de la péninsule en assurant à Francisco de Montejo, le futur conquérant, que le Yucatan était une contrée des plus fertiles et (remarquez bien ceci) couverte de magnifiques monuments. Ces quelques mots ont une valeur véritable; car comment Aguilar aurait-il parlé de ces monuments s'ils n'étaient que ruines et perdus dans les bois? Nous jugeons également par les luttes de caciques entre eux, que le pays avait perdu son unité et s'était fractionné en plusieurs provinces; Herrera confirme le fait. « Les provinces, dit-il, sont au nombre de dix-huit, et dans chacune on a trouvé tant et de si grands édifices qu'on en est étonné [2]. » Chaque province avait donc sa capitale représentée par un groupe de palais.

Montejo, pas plus que Aguilar, ne semble avoir eu souci du peuple et du pays qu'il venait soumettre. La première expédition de Montejo remonte à 1527. Il s'arrête à Cozumel et débarque en face, sur la côte orientale du Yucatan avec 400 soldats [3].

Il abandonne ses vaisseaux à la garde des matelots, et sous la conduite d'un Indien de Cozumel il s'engage dans l'intérieur de la péninsule; c'est là ce qu'affirme également le Bachiller Valencia, qui écrivit sa relation en 1639, et qui était habitant de Valladolid et fils de conquérant. Du reste les noms des villes que traverse l'itinéraire nous prouvent absolument que cette première invasion était bien dirigée de l'est à l'ouest, comme nous l'avons établi au sujet d'Aké, tandis que lors de la seconde, en 1541, où les Espagnols débarquèrent à Champoton, elle était dirigée de l'ouest à l'est.

Montejo arrive à Coni, qui a disparu de la carte, traverse la province de Choaca, et parvient à Koba, ville dont les ruines superbes existent encore aujourd'hui à 8 lieues de Valladolid; de Koba il arrive à Aké. Là s'étaient assemblés une multitude d'Indiens décidés à lui disputer le passage; une bataille s'engagea, la plus terrible qu'eurent à livrer les Espagnols, et pour la première fois Montejo apprit à connaître la race courageuse contre laquelle il aurait à lutter. Malgré l'avantage des armes à feu, qui faisaient d'affreux ravages dans les masses profondes des Indiens, malgré les cuirasses d'acier qui les rendaient pour ainsi dire invulnérables, les Espagnols combattirent deux jours entiers pour avoir raison de la ténacité de leurs adversaires. D'Aké Montejo se dirige vers Chichen-Itza, que selon Herrera [4] on lui avait indiqué comme un lieu des plus favorables à son installation. La ville

1. Eligio Ancona, *Historia de Yucatan*, t. Ier, liv. II, ch. II.
2. Antonio de Herrera, *Histoire générale*, décade IV, liv. X, ch. II.
3. Cogolludo, t. Ier, liv. II, ch. V.
4. Antonio de Herrera, décade IV, liv. III, ch. III.

était donc habitée. Cogolludo fait la même remarque, en ajoutant que les grands édifices qui s'y trouvaient en devaient rendre la défense très facile.

Montejo s'installe donc à Chichen dans les monuments dont nous allons parler; il s'y installe au milieu d'une population frappée de terreur par les résultats des batailles d'Aké; et cette population qui accepte momentanément le joug devait être immense et la ville habitée par conséquent, car Herrera[1] nous dit que Montejo, une fois bien assis dans sa nouvelle conquête, fit le recensement de la population, pour la répartir entre les gens de sa troupe, et que les Indiens étaient si nombreux, que les Espagnols qui en obtinrent le moins en avaient de 2 à 3000. Or, en admettant que Montejo n'eût conservé que 300 soldats des 400 qu'il avait amenés, nous aurions la moyenne de 750000 habitants pour le district[2]. Il y a là exagération évidente. Quoi qu'il en soit, les Espagnols occupèrent Chichen-Itza pendant deux ans; ce qu'ils y firent et quelle y fut leur existence, nous n'en savons rien. Montejo n'avait pas avec lui de chroniqueurs, comme Cortez: voilà l'excuse qu'on lui prête! Mais Cortez écrivit à Charles-Quint cinq grandes lettres qui forment un volume, tandis que Montejo n'écrivit que bien peu de chose.

Dans les premiers temps, la soumission des Indiens fit aux Espagnols une existence facile; mais ils se fatiguèrent bientôt de fournir à l'entretien de ces gens dont chacun dévorait en un jour la subsistance mensuelle d'une famille indienne, et se refusèrent à supporter plus longtemps les tyranniques exigences et les cruautés de cette troupe de bandits. Les vivres commencèrent à ne plus affluer au camp; puis les Indiens disparurent, faisant le vide autour des envahisseurs. La disette suivit l'abondance, et pour se procurer des vivres il fallut que les Espagnols s'en allassent au loin les enlever de force dans les villages; de là, combats de tous les jours, animosité croissante, jusqu'à ce qu'enfin, plus aguerris et plus enflammés de rage contre leurs oppresseurs, comptant sur leur nombre, et constatant chaque jour la faiblesse de leurs ennemis, les Indiens se coalisèrent, vinrent assiéger Chichen et, par la disette ou par les armes, résolurent d'en finir une bonne fois.

Les Espagnols avaient perdu 150 des leurs, et tous les survivants étaient blessés; Montejo, qui probablement avait conservé des rapports avec sa flotte, se résolut à la retraite. Tous les environs étaient occupés par les Indiens, et cette retraite devenait des plus difficiles. Après une journée sanglante où Montejo avait vu tomber l'élite de sa troupe, une nuit des plus noires sembla favoriser sa fuite. Il commanda le plus grand silence, fit envelopper les sabots des chevaux pour éteindre le bruit de leurs pas sur le sol rocailleux, et, pour tromper la vigilance des Indiens, il ordonna d'amarrer l'un de ses chiens à un poteau flexible muni d'une cloche, fit placer devant lui, mais hors de ses atteintes, une pièce de viande que l'animal affamé s'efforçait en vain de happer; de sorte que le bruit de la cloche et les hurlements de la pauvre bête persuadèrent aux Mayas que leurs ennemis étaient toujours là. Pendant ce temps les Espagnols filaient doucement au nord, dans la direction de Cilan.

Au matin, les Indiens s'aperçurent de la supercherie et s'élancèrent pleins de rage à la poursuite des fuyards, qui n'atteignirent qu'avec peine le bord de la mer et le territoire d'un prince pacifique qui les recueillit.

Le lecteur qui a bien voulu nous suivre possède maintenant quelques notions de la ville, de son histoire et de ses habitants d'autrefois; nous allons passer aux monuments dont nous avons donné la nomenclature du haut de notre demeure aérienne. Les Indiens en ont dégagé les abords et nous pouvons les étudier.

1. Antonio de Herrera, décade IV, liv. VII, ch. IV.
2. Landa dit à peu près la même chose.

Le Palais des nonnes (el Palacio de las monjas) est un des plus considérables de Chichen-Itza ; c'est celui qui contient le plus de pièces, et c'est probablement pour cela que les Espagnols ou les Indiens le baptisèrent ainsi. A Uxmal se trouve un grand édifice auquel la tradition donna le même nom. Quelques auteurs, en nous parlant de Mexico, nous disent en effet que les Aztecs avaient l'habitude de consacrer aux dieux, et pour un temps, des jeunes filles de bonne maison à partir de l'âge de douze à treize ans. La plupart abandonnaient le temple à l'époque de leur mariage; quelques-unes faisaient des vœux éternels. Ces enfants, nous dit Sahagun, que l'on nommait petites prêtresses ou sœurs, vivaient dans les édifices dépendant des temples sous la sévère surveillance des matrones; elles menaient une vie monastique, sujettes aux pratiques les plus rigoureuses. On leur coupait les cheveux; elles se levaient la nuit pour prier et balayer les temples; elles jeûnaient perpétuellement et s'infligeaient une foule de tourments en l'honneur des dieux. Elles se perçaient la langue et les oreilles avec des épines, dormaient toujours vêtues pour être prêtes au travail; elles gardaient le silence, vivaient les yeux baissés et souffraient la peine de mort pour toute infraction aux lois de l'étiquette religieuse [1]. C'est là ce qui a fait croire à l'institution régulière de collèges de Vestales comme chez les Romains. Selon Clavigero, le sacerdoce n'était pas perpétuel chez les Mexicains, cependant il y avait des gens qui se consacraient pour la vie au service des autels. Parmi les femmes, il y en avait que leurs pères avaient consacrées depuis leur enfance; d'autres entraient dans les temples d'après un vœu pour se guérir d'une infirmité, d'autres pour obtenir un bon mari; et d'autres, pour obtenir la prospérité de leurs familles, se consacraient aux dieux pour un ou deux ans. Parmi les différents ordres ou congrégations religieuses d'hommes et de femmes, ceux de Quetzalcoatl méritaient une mention particulière. Dans chacun on observait une règle des plus austères et des plus rigides. Les supérieurs de ces monastères prenaient eux-mêmes le nom de Quetzalcoatl et jouissaient d'une telle autorité qu'ils ne rendaient visite qu'au roi et en des cas extraordinaires... [2]. L'édifice dont nous nous occupons pourrait avoir été un couvent, en même temps que la demeure des prêtres.

Ce palais est considérable dans son ensemble; la façade n'a guère que 9 mètres de largeur sur environ 6 de hauteur, mais elle est travaillée comme un ivoire chinois, et cette ornementation bizarre et monstrueuse rappelle véritablement la Chine. La base, du sol à la première corniche, est couverte de huit grandes figures d'idoles superposées; deux corniches très saillantes enchâssent quatre de ces mêmes figures, tandis que la porte est surmontée d'un beau médaillon représentant un cacique ou un prêtre, la tête ceinte d'un diadème de grandes plumes; la porte au-dessus de laquelle s'étale l'inscription du palais est en outre décorée de clochetons de pierre dont une partie et les extrémités de ceux qui restent sont brisées. Tout est excessif dans cette bizarre ornementation, et le style en est lourd, malgré la richesse et le fini de certains détails.

Si nous passons à la façade septentrionale, nous verrons la même guirlande des têtes monstrueuses se continuer sur toute la longueur de la frise, tandis que la base de l'édifice n'offre que des croisillons de pierre. Le profil du monument est l'un de ceux dont les lignes nous rappellent le plus exactement ce profil du calli toltèque que nous avons donné à l'article Tula, et il est impossible de ne pas être frappé de cette ressemblance.

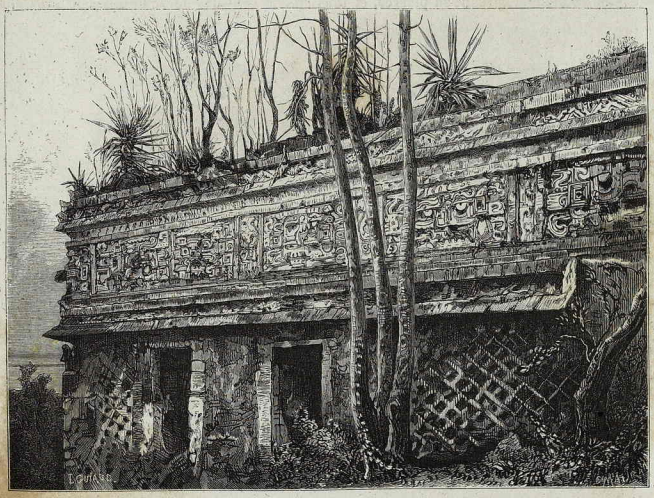
Quant à l'aile gauche de ce même palais, elle n'a que 8 mètres de large sur 4m,20 de

1. Sahagun, appendice au livre II, p. 196; liv. VI, ch. XXXIX à XL.
2. Clavigero, t. Ier, liv. VII, p. 165, 166, 167.

FAÇADE PRINCIPALE DU PALAIS DES NONNES A CHICHEN-ITZA.

profondeur et 10 environ de hauteur ; la décoration rappelle celle de l'édifice principal : elle se compose de trois corniches enclavant deux espèces de frises où se répètent les mêmes motifs ; dans la première, deux hauts reliefs encadrés représentent des hommes accroupis, dont l'un a le corps enfermé dans une écaille de tortue ; pour les énormes et grotesques figures qui décorent le centre et les angles de la première frise, ce sont les mêmes que nous avons remarquées sur la façade principale du palais, figures qui se reproduisent avec de légères variantes dans tous les édifices du Yucatan.

Ces masques étranges ont été baptisés du nom de têtes de mastodonte par certains voyageurs fantaisistes, insinuant par là l'antiquité prodigieuse des monuments, qui auraient été contemporains de ce grand fossile. Waldeck, dans les inscriptions de Palenque, s'était,



FAÇADE SEPTENTRIONALE DU PALAIS DES NONNES A CHICHEN-ITZA. (Voyez p. 282.)

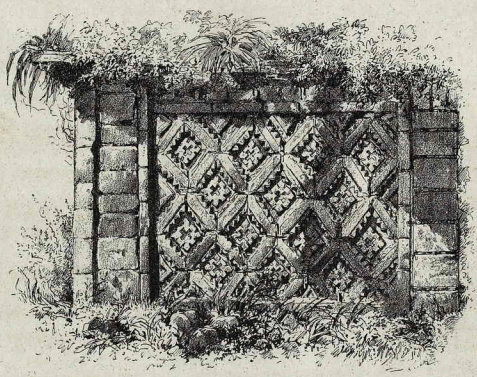
nous l'avons dit, efforcé de préconiser la même idée, et il faut admettre chez ces explorateurs une furieuse imagination pour apercevoir une tête d'éléphant dans cette tête sans oreilles, aux vastes prunelles, à l'immense bouche garnie de moustaches et plantée de dents à crochets ; le nez seul, avec une grande bonne volonté, pourrait rappeler une trompe. Ce sont bien plutôt des réminiscences chinoises ou japonaises. Là, comme à Palenque, la partie supérieure de l'édifice n'est qu'un mur ornemental, qui n'a d'autre utilité que de lui prêter plus de hauteur et d'ajouter à l'effet.

Le corps principal du Palais des nonnes s'appuie à une pyramide perpendiculaire, sur la plate-forme de laquelle s'élève un édifice très soigné, percé de petites pièces avec deux niches faisant face à chaque porte, et traversé par un couloir qui, s'ouvrant à l'orient, va

déboucher sur l'extrémité occidentale de la pyramide. Ce second édifice est lui-même surmonté d'un autre plus petit, le total formant un palais de trois étages.

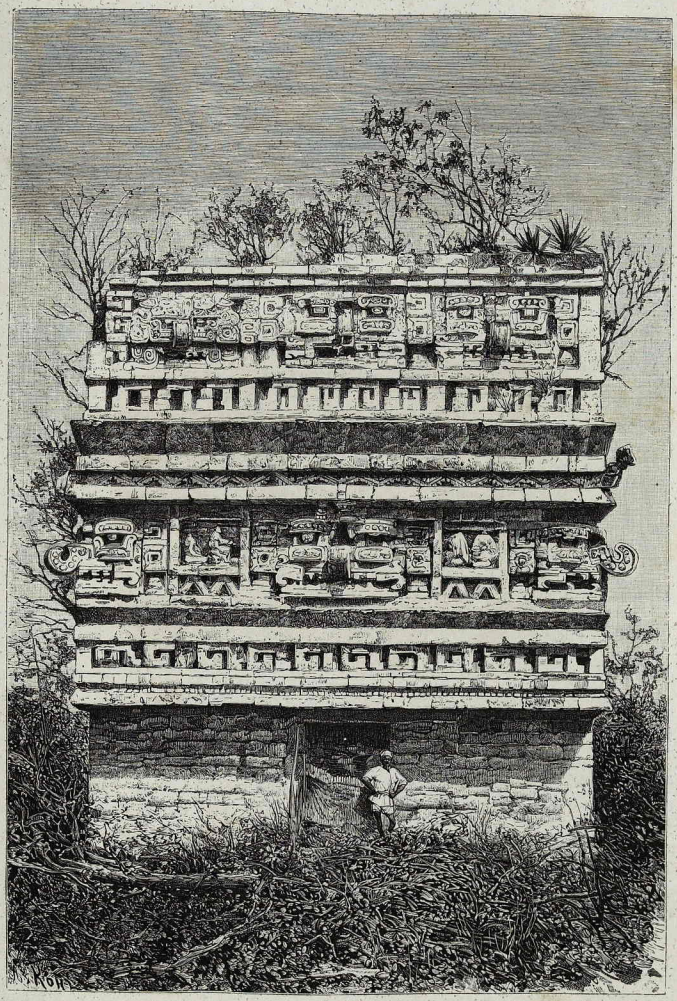
On arrive à la première plate-forme par un grand escalier de 50 pieds de large à pente rapide, composé de quarante marches étroites ; cet escalier se continue dans les mêmes proportions, de la première à la seconde plate-forme, où l'édifice ruiné ne contenait plus, au lieu de pièces, que de véritables cellules. Il y avait là, quand nous y montâmes, tout un monde d'oiseaux, de serpents et d'iguanes, des cailles entre autres, dont l'une fut prise à la main, et de beaux oiseaux verts et bleus, au cri plaintif, s'harmonisant à la solitude des ruines.

L'édifice du premier étage diffère dans son ornementation des autres palais de Chichen, et nous en donnons un détail qui fera juger de sa richesse. Ce sont de petits caissons à rosaces et encadrements de pierres finement dentelées et d'un goût parfait. Les linteaux des portes du premier étage sont en pierres, et tous étaient couverts de sculptures et d'inscrip-



ORNEMENTATION DE L'ÉTAGE SUPÉRIEUR DU PALAIS DES NONNES A CHICHEN-ITZA.

tions ruinées par le temps et dont nous ne pûmes recueillir que trois, les meilleures, encore que très effacées. Mais ce que nous trouvons de plus singulier dans cette partie du palais, ce sont des traces de constructions qui ne lui appartiennent pas et qui indiqueraient une seconde occupation des lieux. Cette construction, ou plutôt réparation, fut exécutée au moyen de matériaux qui ont appartenu à l'ancien édifice, car on y remarque les mêmes fragments de pierres sculptées ; seulement ils ont été disposés sans ordre, au hasard, et ne reproduisent plus les dessins réguliers de l'ornementation, qui par places disparaissent sous une épaisse couche de plâtre. Cela n'a rien qui doive nous étonner, puisque nous savons que la ville de Chichen fut abandonnée au milieu du quinzième siècle et réoccupée ; il se pourrait également que cette restauration maladroite fût l'œuvre des Espagnols, lors de leur séjour à Chichen, et qu'ils aient occupé le Palais des nonnes, qui, avec ses terrasses élevées, constituait une véritable forteresse. Nous avons trouvé d'autres traces de leur passage dans divers palais, dans le Castillo par exemple, qu'ils durent également occuper. Là ils signalent



AILE GAUCHE DU PALAIS DES NONNES A CHICHEN-ITZA. (Voyez p. 282-285.)

leur présence par un genre de déprédation tout particulier : outre l'ignorance crasse qui distinguait les aventuriers espagnols des premiers temps (la plupart et Pizarre lui-même ne savaient pas écrire), ignorance qui les empêchait d'apprécier le côté artistique des sculptures mayas, le fanatisme religieux qui les animait leur faisait prendre pour des représentations démoniaques les bas-reliefs où les Indiens avaient rappelé les scènes de leur vie nationale, aussi bien que les statues images de leurs dieux ; ils brisaient donc les unes et s'efforçaient de détériorer les autres ; et comme ils ne pouvaient songer à démolir les palais et les temples qui les abritaient, ils se contentèrent de voiler autant que possible les bas-reliefs qui offusquaient leurs yeux. Ils passèrent donc sur ces bas-reliefs une épaisse couche de chaux, que nous retrouvons en partie, et dont l'enlèvement, au moyen de poignards, de brosses et de lavages répétés, nous cause un travail des plus pénibles et une énorme perte de temps. Dans bien des cas nos efforts sont vains, et le bas-relief est perdu pour la science, car il demeure trop imparfait pour que nous puissions en prendre l'estampage.

D'autre part, il est impossible que les princes qui firent élever ces monuments et sculpter ces bas-reliefs eussent eux-mêmes fait disparaître sous une couche de plâtre les personnages qui faisaient le principal ornement de leurs palais.

Revenons à notre demeure, improprement appelée le Castillo et qui était un temple[1] ; c'est, avec le jeu de paume, le monument le plus intéressant de Chichen-Itza. Il s'élève sur une pyramide à peu près orientée nord-sud, avec quatre escaliers répondant aux quatre points cardinaux ; la vue générale que nous donnons représente la façade occidentale.

La pyramide, dont la base a 54 mètres, se compose de neuf petites esplanades en retrait, soutenues par des murs perpendiculaires, et est terminée par un édifice de 12 mètres environ de côté sur 6m,50 de hauteur. Le plateau supérieur de la pyramide s'élève à 21 mètres au-dessus de la plaine, et l'escalier compte quatre-vingt-dix marches, avec une largeur d'environ 12 mètres.

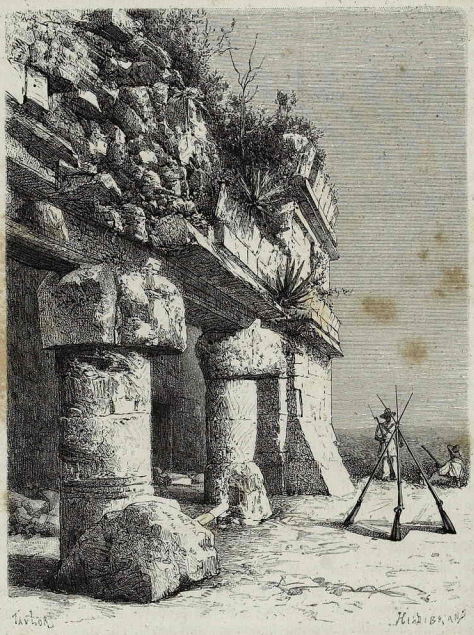
Cette disposition en terrasses nous démontre que l'appellation de Castillo « forteresse », est assez bien appliquée, car, au Yucatan comme sur les hauts plateaux, les temples, en cas de guerre, servaient de véritables forteresses; c'était là, sur ces gradins gigantesques, qu'aux derniers moments d'une défense suprême se réunissait l'élite des guerriers, pour vendre le plus chèrement leur vie aux ennemis victorieux. La défense d'une telle forteresse pouvait être longue, et l'attaque, s'il fallait emporter chaque gradin disputé par des hommes décidés à mourir, devait être des plus meurtrières ; l'assaut du grand temple de Mexico nous en fournit un exemple : les Espagnols furent plusieurs fois repoussés, et il fallut que Cortez lui-même se mît à la tête de sa troupe pour emporter successivement les quatre esplanades de la pyramide ; le combat continua sur la plate-forme supérieure, où s'étaient réunis les Aztecs, qu'il fallut tuer jusqu'au dernier pour rester maître de la place.

L'ensemble de l'édifice, avec ses deux corniches pour les trois côtés qui regardent l'est, le sud et l'ouest, est des plus simples, mais d'un goût parfait. L'intérieur du long corridor dont nous avons parlé n'offre aucune trace d'ornementation autre que les montants des portes, où se trouvent sculptés en bas-relief des guerriers plus grands que nature. Quant à la façade nord, qui était la principale, elle devait être, dans son entier, d'un effet saisissant. La reproduction de la photographie nous la montre en ruine, Mais il est facile de la reconstituer.

Elle se compose d'un portique supporté par deux colonnes massives réunies par des linteaux

1. C'était si bien un temple que Landa nous dit (§ 6, p. 34) que le nom de l'édifice principal de Chichen était Cuculcan, d'un prince qui arriva du côté du couchant, Quetzalcoatl, et c'est bien du Castillo qu'il s'agit.

de bois soutenant la double corniche de la frise, au milieu de laquelle devait se détacher un grand médaillon dans le genre de celui du Palais des nonnes; ce portique donne accès dans une galerie qui occupe toute la largeur de l'édifice ; de la galerie on pénètre par une seule porte dans une grande pièce qui devait être le sanctuaire, et dont deux piliers à chapiteaux carrés soutenaient une double voûte en encorbellement. L'escalier qui répondait à cette façade était plus large que les trois autres, et de chaque côté, formant comme une longue balus-



FAÇADE DU CASTILLO A CHICHEN-ITZA.

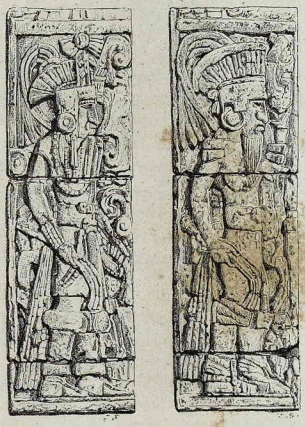
trade, un gigantesque serpent emplumé s'étendait, terminé dans le bas par une énorme tête à gueule ouverte et langue pendante. Colonnes, piliers, montants de portes et linteaux de bois sont couverts de sculptures et de bas-reliefs, dont les estampages nous retinrent pendant de longues journées d'un travail ardu. A l'exemple de Mexico et de Palenque, les palais de Chichen n'avaient pas de portes, mais de simples nattes ou des draperies qui masquaient les ouvertures ; on n'y trouve aucune trace de gonds, mais on voit de petites ouvertures percées dans les colonnes et les piliers, destinées aux cordages qui soutenaient les drape-

ries. Nous avons observé le même détail à Palenque, comme nous l'avions déjà signalé au sujet de Tula.

Cette façade, que la photographie nous représente à moitié ruinée, était complète lorsque Landa visita Chichen, vers 1560 ; pas une pierre ne manquait aux neuf terrasses de la pyramide, et le temple était dans son entier. Landa nous parle des deux serpents qui se déroulaient en balustrade le long du grand escalier ; il nous dit : « La galerie servait à brûler des parfums, et au-dessus de l'entrée se trouve un grand écusson sculpté sur pierre dont je ne comprends pas la signification. »

Il ajoute, chose bien remarquable : « Tout à l'entour de cet édifice (le temple) il y en a une foule d'autres, de grande et belle construction, et l'intervalle est recouvert de ciment qui subsiste entier et qui paraît *tout à fait neuf*, tant est dur le mortier dont ils le fabriquaient[1]. »

Ces couches de ciment rappellent exactement celles que nous découvrîmes à Tula et à Teotihuacan, et qui sont un caractère essentiellement typique de la civilisation toltèque. A Chichen, ces couches ont aujourd'hui disparu sous le piétinement des bestiaux qui depuis plus de trois siècles errent et paissent au milieu des monuments. Mais la description de Landa nous dit que de son temps la végétation n'avait pas encore envahi le sol : ce qui prouve que la ville n'avait pas été abandonnée depuis longues années. Le parfait état des édifices, des pyramides et de ces couches de ciment dans une contrée où la végétation est si puissante, l'affirme avec plus de force ; et pour s'en convaincre il suffit d'examiner les édifices qui, chez nous, ont été détruits depuis douze ans à peine, comme la Cour des comptes par exemple, et l'on verra qu'avec notre climat et sa pauvre végétation, les dalles et les ciments ont été soulevés et brisés par des arbustes et des arbres, dont quelques-uns mesurent déjà plus de 10 mètres de hauteur. Cela n'est-il pas concluant ?



MONTANTS DE PORTE DANS LE CASTILLO A CHICHEN-ITZA.

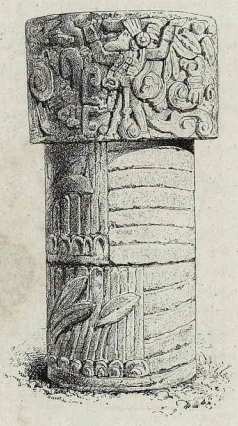
C'est là, dans ce temple, que nous trouvâmes les premières et les plus éclatantes analogies entre les sculptures et les bas-reliefs toltèques des hauts plateaux et les bas-reliefs de la cité yucatèque. Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre se rappelleront que toutes nos explorations et nos études n'ont qu'un but, prouver l'unité de civilisation en Amérique, c'est-à-dire que la civilisation toltèque de Tula et la civilisation yucatèque sont identiques ; que l'une procède de l'autre, et que par conséquent les édifices du Yucatan sont modernes et ne peuvent être antérieurs à l'arrivée des Toltecs dans la péninsule. Or nous connaissons historiquement la date de leur émigration des hauts plateaux (1050 à 1115), nous pouvons donc approximativement juger de l'époque de leur arrivée, et par suite de l'âge des monu-

1. Diego de Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 42, p. 343.

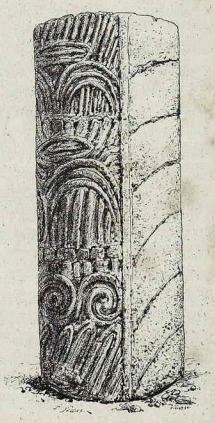
ments, que quelques-uns nous ont présentés comme antérieurs à l'ère chrétienne, d'autres comme plus anciens que les monuments d'Egypte, et d'autres comme antédiluviens : ce qui ne veut rien dire. Nous savons d'autre part que la civilisation aztèque n'était qu'une renaissance et qu'elle dérivait absolument de la civilisation toltèque ; nous devons donc voir les deux civilisations issues d'une même source se ressembler dans certaines de leurs manifestations, et les choses que nous trouverons communes aux deux peuples aztèques et mayas nous serviront de preuves évidentes de la descendance toltèque des civilisations mayas.

Ces monuments sont toltèques et modernes. Voyons les preuves.

La balustrade du grand escalier est formée, nous l'avons dit, par le corps d'un serpent emplumé, image de ceux qui ornaient la muraille de la cour du temple à Mexico. Ce serpent



COLONNE TOLTÈQUE DANS LE CASTILLO A CHICHEN-ITZA.



COLONNE TOLTÈQUE A TULA.

emplumé était l'image symbolique de Quetzalcoatl, dieu toltèque et dieu aztèque, comme il était au Yucatan l'image de Cuculcan, dieu maya, les deux noms ayant dans les deux langues la même signification de *serpent emplumé*.

Cette image, fréquemment reproduite dans les édifices yucatèques, servait également à l'ornementation des maisons des grands seigneurs à Mexico, et Clavigero nous dit que les Aztecs employaient la corniche dans leur architecture, et que sur certains édifices on voyait un immense serpent en relief, en attitude de se mordre la queue, après avoir enveloppé de ses anneaux toutes les ouvertures du palais [1]. Nous constaterons le même fait à Uxmal.

Ici même, les deux colonnes du temple qui se voient dans la façade vont nous fournir une ressemblance peut-être encore plus éclatante. Ces colonnes, dont les bases représentaient deux têtes de serpent et dont les fûts sont ornés de plumes, nous disent, ainsi que

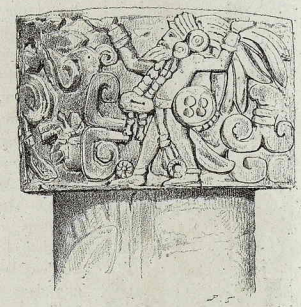
1. Francisco J. Clavigero, *Historia antigua*, t. Ier, ch. VII, p. 246.

la balustrade de l'escalier, que le temple était consacré à Cuculcan ; eh bien, ces fûts de colonne sont la copie à peu près exacte d'une colonne toltèque que nous recueillîmes à Tula, et nous donnons les deux fûts dans la même page.

Il est impossible à première vue de ne pas reconnaître la communauté d'origine des deux monuments. Ces deux colonnes se trouvent à plus de 300 lieues de distance et séparées par un laps de temps de plusieurs siècles ; mais si l'une des colonnes qui vient de Tula est toltèque, comme nous en avons la certitude, que dirons-nous de l'autre? Elle est toltèque aussi, car le hasard ne saurait amener de tels rapprochements.

Je n'ai parlé que des fûts, car la colonne yucatèque possède un chapiteau qui manque à la colonne de Tula.

Ce chapiteau est des plus intéressants ; on y remarque sculpté en bas-relief un personnage debout, jouant l'office de cariatide, et qui de ses bras levés semble soutenir l'entablement. Cet homme à longue barbe est encore une personnification toltèque de Quetzalcoatl ; son costume est d'une grande richesse ; de larges bracelets ornent ses poignets ; il porte sur la tête une immense coiffure de plumes, et de son cou pend un long collier de pierres précieuses ; son maxtli[1] brodé descend jusqu'à terre, et ses brodequins sont décorés de rosettes de cuir.



CHAPITEAU YUCATÈQUE A CHICHEN-ITZA.

Les deux bas-reliefs que nous donnons page 291 proviennent des piliers du sanctuaire ; ils nous représentent, comme tous les autres, des personnages en costume de cérémonie, dont l'un se distingue par une longue barbe ; tous ont le nez busqué qu'on prête aux Toltecs. Ces piliers se composent, comme on le verra par celui que nous donnons en entier, de trois parties ou trois bas-reliefs : l'un au centre, de grande dimension, et deux aux extrémités, beaucoup plus petits. Celui de la partie centrale, constituant le corps du pilier, nous offre un personnage de grandeur naturelle, qui ne saurait être qu'un prêtre, car chez aucun de ceux qui s'étalent sur les piliers du temple, on ne voit la trace d'une arme quelconque.

Les deux autres bas-reliefs occupant les extrémités du pilier forment cariatides, et celui d'en bas notamment, comme tous ceux qui occupent la même place dans les autres piliers, a la bouche surmontée de cette double volute que nous avons cru reconnaître comme le symbole du vent et de la parole, volute que nous avons trouvée à la bouche de Quetzalcoatl dans le bas-relief extérieur de l'autel du temple de la Croix n° 1 à Palenque, qui se trouve disséminée dans les ornements des pyramides, volute que nous voyons répandue tout autour de nos bas-reliefs.

Il faut remarquer que ces cariatides bas-reliefs nous offrent des hommes barbus dont le type est exactement celui des deux personnages que représente notre vieux bas-relief de Tula ; on peut les comparer, et la ressemblance frappera tout le monde. Mais cette volute est-elle bien le symbole de la parole? On pourrait d'autant mieux le croire que la cariatide d'en haut, qui ne soutient que l'entablement, n'a point cette volute à la bouche. C'est que

1. Pièce d'étoffe qui chez les personnes riches s'enroulait autour de la taille et dont les deux extrémités retombaient l'une devant et l'autre derrière.

BAS-RELIEFS PROVENANT DES PILIERS DU SANCTUAIRE A CHICHEN-ITZA.

celle d'en bas, non seulement soutient, mais souffle, soulève, engendre, crée le grand personnage du centre en même temps que l'édifice, c'est-à-dire la civilisation. C'est ce que je me suis imaginé reconnaître en voyant ces hommes soutenant les piliers, et en retrouvant à la bouche de chacun d'eux ce signe symbolique s'échappant comme une parole créatrice. Il m'a semblé que ce pourrait bien être un symbole racontant que ces hommes barbus, les Toltecs, avaient été les créateurs de ce monument, qu'ils avaient élevé par la puissance de leur parole; et cela s'accorde parfaitement avec le rôle tout pacifique de ce civilisateur venant du sud, et tel que nous le dépeignent Herrera et Landa.

Cette théorie n'offre évidemment aucune certitude scientifique : elle n'a pour elle que la vraisemblance, qui se doublera plus tard de maintes probabilités. Quant au bas-relief du chapiteau dont nous donnons une image à part, il nous offre également un homme barbu avec sa grande coiffure de plumes, son collier, ses chaussures à rosettes et les mêmes volutes qui accompagnent les autres personnages ; mais ici nous signalerons un rapprochement bien singulier : c'est la ressemblance frappante de ce bas-relief avec les cariatides en haut relief de la terrasse façade est du palais d'Angcor Thom que nous a données Francis Garnier [1]. C'est la même pose chez les deux, c'est le même vêtement : le patoi chez le cambodgien et le maxtli chez le Toltec de Chichen ; et c'est chez les deux la même sculpture primitive ; il n'y a de différence que dans le relief. Mais je m'arrête : nous verrons tout à l'heure d'autres monuments qui nous rappelleront des souvenirs analogues, mais nous touchant de plus près, puisqu'il s'agira de ressemblances communes aux sculptures, bas-reliefs et statues de Chichen avec ceux des hauts plateaux. Poursuivons donc notre exploration.

Les durs travaux d'estampage, les courses à travers bois, les ascensions et les descentes de notre pyramide nous mettaient sur les dents ; ce n'eût été rien encore si nous avions pu dormir, mais aux jours brûlants succédaient des nuits glaciales ; le froid et de violents courants d'air nous tenaient éveillés une partie des nuits, et nous nous levions le matin plus harassés que la veille. Quelques compensations venaient adoucir nos épreuves ; c'étaient, pendant nos insomnies, les promenades circulaires sur la plate-forme de la pyramide, où nous devisions en fumant un cigare ; c'était le spectacle des belles nuits ; c'était, par les temps humides, des arcs-en-ciel nocturnes, qu'on admire si rarement ; ou bien il arrivait que l'ombre de la pyramide, projetée sur les blanches vapeurs

[1] J. Garnier, *Voyage d'exploration dans l'Indo-Chine*, t. Ier, ch. IV, p. 71.

qui couvraient la plaine, semblait flotter dans l'espace, entourée d'une immense et brillante auréole. C'était la première fois que nous étions témoins d'un spectacle aussi extraordinaire ; cela formait comme une espèce de halo terrestre, et les fanatiques adorateurs de Cuculcan, en présence de ce phénomène, n'eussent point manqué de crier au miracle.

Nous n'avions toujours pas de cuisinière, et Julien, mon domestique, était un si pauvre maître queux, que je préférais l'employer aux moulages, et qu'à tour de rôle nous nous mettions à l'insipide besogne : grande perte de temps pour nous.

Or un soir, à neuf heures, alors que tout le monde reposait, la nuit était noire, et seul, la tête pleine de mes ruines et des souvenirs du peuple qui les avait habitées, j'écrivais mes impressions du jour, quand tout à coup parut à mes côtés une ravissante jeune fille. Je crus à une apparition. N'était-ce point là l'ombre d'une princesse maya évoquée par mes souvenirs ? D'où venait-elle et comment se trouvait-elle près de moi ? La belle inconnue me regardait en souriant, et je restais stupéfait, ne sachant que lui dire, lorsqu'un autre personnage se profila dans l'obscurité de la porte. C'était le commandant de Pisté.

« Vous paraissez étonné de notre visite? me dit-il.

— Un peu, fis-je ; à cette heure et par une telle nuit...

— Il n'y a pas d'heure pour les braves, me répondit-il ; j'ai su que vous manquiez de cuisinière, et je vous amène la mienne. »

Une cuisinière ! quelle chute, ô mon Dieu ! ma princesse indienne, une cuisinière ! Je la regardai ; elle restait encore princesse par la jeunesse et la beauté.

En tout cas, c'était un bien étrange dévouement de la part du commandant de Pisté. Je le remerciai cependant, ne laissant pas que d'être embarrassé, très embarrassé. Où loger cette belle personne ? J'appelai Julien pour lui ordonner de préparer un lit de nattes ; mais Julien, qui dormait comme un loir, ne répondit pas ; cela sauva la situation : j'eus le temps de réfléchir. A quels périls cette cuisinière de quinze ans ne serait-elle pas exposée ? Sa présence n'allait-elle pas jeter le désarroi dans ma troupe ? Je ne pouvais la reléguer dans la chambre des gardes, au milieu des cinquante soldats de ma garnison, c'eût été jeter la brebis dans la gueule du loup ; pouvais-je davantage la garder près de nous ? Non, car j'avais charge d'âmes et je devais sauvegarder la vertu de mes hommes.

Je remerciai de nouveau le commandant, en lui faisant observer que rien n'était préparé pour recevoir sa protégée, et qu'il serait peut-être bon de renvoyer au lendemain l'entrée en fonction de la jeune fille. Je m'excusai mille fois de leur causer un tel dérangement ; les malheureux avaient fait 3 kilomètres à travers bois par une obscurité complète, grimpé l'escalier glissant et rapide de notre demeure, et il leur fallait recommencer le même pénible voyage. Mais le commandant comprit : du reste, je glissai discrètement une offrande dans la main de la jeune fille, qui de son côté me tendit une bouteille pleine.

Et comme j'hésitais :

« Prenez, me dit le commandant, c'est une politesse que vous fait Josefa. »

Je pris donc la bouteille, et, n'ayant pas de verre, je bus à même une forte gorgée de staventun ; Josefa ne fit qu'humecter ses lèvres ; puis nous nous serrâmes la main, et mes deux visiteurs disparurent dans la nuit.

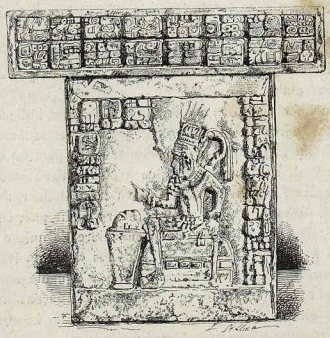
Mais cette aventure eut des suites assez graves ; le staventun est un alcool parfumé d'anis ; j'en avais peu bu, et cependant j'eus le délire, des rêves étranges, et dans un accès de somnambulisme je rôdais comme un fantôme et déclamant sur les bords extrêmes de la pyramide. On vint heureusement m'arracher à cette situation dangereuse et je me réveillai avec une affreuse migraine.

Ah ! petite sorcière, m'aviez-vous donc préparé des philtres ou jeté quelque maléfice ?

En somme, j'avais courageusement renvoyé la trop fringante cuisinière, et ma prudence fut récompensée, car il nous en vint une autre le lendemain, mais si vieille et si laide, que le grand saint Antoine lui-même l'eût acceptée sans crainte.

Nous allons maintenant visiter le palais appelé Akab-Sib, appellation moderne due au langage imagé des Indiens et qui veut dire « écriture dans l'obscurité ». Ce nom lui vient d'un bas-relief avec son inscription dont nous donnons une reproduction de la photographie et qui se trouve sur le linteau d'une porte intérieure, à l'extrémité sud de l'édifice.

Nous ne saurions apporter aucune explication sur ce bas-relief, et la figure assise qu'il représente, le bras levé et le doigt tendu en signe d'ordre ou d'interrogation au-dessus d'un vase rempli de matières indistinctes, n'offre que peu de ressource à l'imagination. Nous ferons simplement observer la ressemblance des caractères de l'inscription avec ceux de Palenque. Quant à l'édifice, il renferme dix-huit chambres, s'appuyant sur une pyramide



BAS-RELIEF AVEC INSCRIPTIONS. PALAIS AKAB-SIB A CHICHEN-ITZA.

pleine avec grand escalier tourné à l'est; il est des plus simples et n'offre aucun motif d'ornementation [1].

Le Caracol est un édifice de forme ronde, de 7 mètres environ de diamètre, avec double corridor intérieur, et un pilier central; c'est une espèce de tour, dont il est difficile d'expliquer l'usage, mais qui devait servir à un culte ou à des cérémonies communes à la région, car ce même édifice, qui nous fut signalé pour la première fois à Cozumel, se retrouve comme à Chichen dans tous les grands centres habités.

Le Chichan-Chob, la Maison-Rouge, que nous donnons page 297, et que les Indiens m'avaient dit s'appeler la Carcel, la prison, est un petit édifice placé à quelques centaines de mètres au nord du Caracol; c'est le mieux conservé des édifices de Chichen-Itza; placé sur une esplanade rectangulaire précédée d'un escalier de 12 à 15 marches, il serait encore habitable aujourd'hui, et constituerait une forte agréable résidence; le temps semble

1. C'est dans ce monument qu'un voyageur moderne prétend avoir retrouvé les traces du télégraphe électrique, autrefois découvert et mis en pratique par les Mayas !

LE CHICHAN-CHOB OU LA PRISON A CHICHEN-ITZA.

avoir épargné ce petit monument, et la végétation, qui n'a point eu de prise sur ses murailles nues et polies, lui laisse un air de jeunesse que n'ont point les autres; il est impossible de croire à la haute antiquité de cette construction, qui du reste peut dater des dernières années de la ville et serait du quinzième siècle. Les trois portes qui s'ouvrent au couchant donnent accès dans un corridor occupant toute la longueur de l'édifice et d'où trois autres portes s'ouvrent sur autant de petites pièces en parfait état. Une inscription dont les caractères sont aujourd'hui fort endommagés se déroule au-dessus des portes dans le corridor, et Stephens nous en a donné une reproduction fidèle.

Nous avons dit qu'il y avait à Chichen-Itza deux cénotés, immenses affaissements à murailles perpendiculaires contenant une profonde nappe d'eau alimentée par les courants souterrains, qu'on rencontre à des profondeurs diverses dans tout le Yucatan. Ces deux réservoirs ont certainement amené la fondation de la ville et groupé dans leur voisinage la grande population dont nous parlent les historiens. Les habitants de Chichen n'eurent point à se livrer aux pénibles travaux de perforation des puits que Stephens a découverts dans le sud à Zibilnocas, puits de 24 pieds de profondeur ; ils n'eurent point à fabriquer des citernes, ni de vastes étangs artificiels, comme nous le verrons à Kabah et à Uxmal, travail gigantesque vu les instruments dont ils disposaient ; la nature leur avait fourni l'eau en abondance dans ces réservoirs inépuisables et dont le niveau, quelle que fût la sécheresse, ne baissait jamais. De ces deux cénotés, l'un se trouve au centre de la ville et c'était le cénoté usuel ; un éboulement irrégulier sur lequel on avait pratiqué des marches, permettait d'atteindre la nappe d'eau, et ce devait être un spectacle curieux que la longue procession des femmes en tuniques blanches qui du matin au soir venaient pour les besoins du ménage remplir l'urne à deux anses, au ventre rebondi, dont les Indiennes se servent encore aujourd'hui. Elles portaient cette urne sur l'épaule, mais le plus généralement sur la hanche, ce qui n'est pas aussi gracieux : elles portent les enfants de la même manière, mais à cheval, ce qui souvent leur amène des jambes torses.

L'autre cénoté, le cénoté sacré, est situé au nord du Castillo, en dehors des édifices et sur les confins de la ville. Pour y arriver, nous nous frayons une route à travers bois ; à mi-chemin, nous trouvons la moitié d'une grande statue de Tlaloc, semblable à celle que nous donnerons plus loin et entière. Ce fragment se compose de la moitié du corps et des jambes ; nous cherchons en vain la tête. Tout auprès s'élèvent des monceaux de ruines, restes de deux temples au pied desquels nous rencontrons les immenses têtes de l'éternel serpent enplumé Quetzalcoatl, Cuculcan, qui semble avoir été le dieu principal du peuple de Chichen. Sur des pans de muraille encore debout, je remarque des bas-reliefs en parfaite conservation, dont l'un représente un grand poisson à tête humaine et l'autre un personnage à tête de mort [1].

L'historien Landa avait visité ces temples, et sa description nous fait supposer qu'ils étaient entiers.

« A quelque distance en avant de l'escalier nord du Castillo, il y avait deux petits théâtres de pierre équarrie avec quatre escaliers en belles dalles au sommet, où l'on dit qu'on représentait des farces et des comédies pour le plaisir du public [2]. »

Quoi que nous ait conté l'auteur, et plus tard Cogolludo, sur les fables et comédies que jouaient encore là les Mayas, l'examen des ruines ne nous indique rien de semblable à un théâtre ou du moins à l'idée que nous pouvons nous en faire ; c'étaient bien probablement

1. Rencontre singulière, nous avons ce même poisson à tête humaine, sculpté sur un chapiteau roman de l'église Saint-Germain-des-Prés.
2. Landa, § 42, p. 344.

des temples, et les farces et comédies dont parle Landa n'étaient que les cérémonies religieuses qu'on y célébrait, et que des Indiens, christianisés par terreur, dépeignaient comme farces au trop crédule évêque.

Le cénoté est à 150 mètres au delà ; il est de forme oblongue et ses deux diamètres peuvent varier de 40 à 50 mètres. La nappe d'eau est inabordable ; la muraille, sans une brèche, est de toutes parts perpendiculaire et d'une hauteur d'au moins 20 mètres. L'eau paraît verte, soit à cause de sa profondeur, soit qu'elle reflète la sombre verdure qui l'entoure. L'isolement de cette nappe d'eau, la surface des parois encombrées de broussailles, d'arbustes et de lianes comme les murs d'un vieux château, l'aspect sauvage de la forêt, et par-dessus tout les souvenirs lugubres qui s'attachent au cénoté, lui prêtent une dramatique, une indicible tristesse. C'était là, en effet, un lieu de pèlerinage et de sacrifices ; Chichen était une ville sainte, et parmi ces lieux vénérés ce puits tenait une place importante. Un petit temple dont nous voyons les ruines désolées s'élevait sur ses bords ; on offrait à la divinité de l'endroit non seulement des colliers de pierres précieuses, des vases d'or et d'argent, mais aussi des enfants et des hommes, et c'est probablement de là qu'on les précipitait dans l'abîme.

La vue que nous en donnons ne rend que d'une manière incomplète le tragique du paysage, car l'objectif ne peut le reproduire qu'en partie.

Landa nous parle également de ce cénoté qu'il visita.

« De la cour qui précède les deux théâtres, s'étend une chaussée (elle était donc en parfait état) large et belle jusqu'à un puits, qui en est éloigné comme de deux jets de pierre. Les Indiens avaient eu relativement à ce puits, *et ils avaient encore* (en 1560) la coutume d'y jeter des hommes tout vivants en sacrifice à leurs dieux, dans les temps de sécheresse, bien persuadés qu'ils ne mouraient point, quoiqu'ils ne les vissent plus. Ils y jetaient aussi une grande quantité d'autres choses, comme des pierres de prix et des objets de grande valeur pour eux. Aussi est-il certain que si ce pays avait été riche en or, c'est ce puits qui en aurait la plus grande part, tant les Indiens y avaient de dévotion. Ce puits est rond, et sa largeur est de plus de 100 pieds, taillé qu'il est dans la roche d'une façon merveilleuse [1]. L'eau a l'apparence d'être fort verte, mais je crois que ce sont les bocages environnants qui lui donnent cette couleur ; il est d'ailleurs fort profond. Au sommet, tout contre le bord, existe un petit édifice, où je trouvai des idoles fabriquées en l'honneur de tous les édifices principaux du pays, juste comme le Panthéon à Rome [2]. Je ne sais si c'était là une invention ancienne ou bien des Indiens actuels, pour avoir occasion de se retrouver avec leurs idoles en venant avec des offrandes à ce puits.

« J'y trouvai des lions sculptés, des vases et autres objets façonnés de telle manière que personne ne serait tenté de dire que ces gens les eussent travaillés sans aucun instrument de métal. J'y trouvai aussi deux hommes sculptés en pierre, d'un seul morceau chacun, de haute stature et les parties recouvertes suivant l'usage des Indiens. Ils avaient la tête d'une manière particulière, avec des pendants aux oreilles, selon l'usage du pays [3], » etc.

Tout ce passage est à bien remarquer pour les chercheurs de vérité ; il prépare le lecteur

1. Le naïf évêque ne s'est point rendu compte de l'existence des cénotés ; il y voit la main des hommes au lieu d'un phénomène naturel parfaitement expliqué aujourd'hui.

2. Le mot temple lui paraît impropre appliqué à de telles idolâtries : Landa ne veut point prononcer le mot ; en tout cas, il semble nous dire que l'édifice était entier.

3. Landa, § 52, p. 346.

LE CÉNOTÉ SACRÉ A CHICHÉN-ITZA.

à la théorie que je développe et lui rendra plus sensibles les preuves que nous donnerons en faveur de cette thèse, la modernité des monuments, pendant le cours de notre exploration au Yucatan. Quant à l'abbé Brasseur, qui a traduit ce passage, il ne l'a pas compris, parce qu'il n'est pire sourd que qui ne veut pas entendre.

Comment, nous avons une route cimentée en bon état, un temple au complet et tout rempli d'idoles apportées par les Indiens actuels, plus de quarante ans après la conquête ! Nous avons des offrandes de toutes sortes fraîchement consacrées aux dieux de l'endroit, des statues représentant les Mayas tels qu'on les connaît dans leurs costumes nationaux, et l'on viendra nous dire que ces temples ont été construits par une race disparue ; que ces monuments sont antérieurs à l'ère chrétienne ! La relation de Landa, sans qu'il y pense, éclairerait l'homme le plus aveuglé de préjugés ; la ville était sinon tout à fait moderne, d'une époque relativement récente, et sans doute encore habitée lorsque Francisco de Montejo l'occupa pour la première fois en 1527, puisque les temples y avaient encore des fidèles en 1560. Du reste Stephens, cet explorateur de génie, Stephens avec son imperturbable bon sens ne s'y était point trompé ; il défendait la même cause, la modernité des villes yucatèques avec moins de preuves à l'appui.

Ces pages étaient écrites quand m'arrivèrent les chroniques de Chicxulub, rédigées par un cacique indien, Nakuk Pech, témoin de la conquête. Ce manuscrit, traduit et publié par Brinton, Philadelphie, 1882, renferme les renseignements les plus précieux et vient prêter à ma théorie l'autorité d'un document officiel.

§ 4. Nakuk Pech, nous parlant de l'itinéraire de Francisco de Montejo, lors de son expédition de 1527 à Chichen-Itza, nous dit : « Et il se mit en route à la recherche de Chichen-Itza ainsi nommé ; là il pria le *roi de la ville* de venir le trouver ; et le peuple lui dit : *Il y a un roi, ô Seigneur, il y a un roi, Cocom aun Pech, le roi Pech, le roi Chel de Cicantun ;* et le capitaine Cupul lui dit : *Guerrier étranger, repose-toi dans ces palais ; ainsi lui dit le capitaine Cupul.* » Doutera-t-on maintenant que Chichen fût habité ?

Au sujet d'Izamal, l'Indien nous parle du prêtre Kinich-Kakmó.

§ 18. « En l'année 1542, quand les Espagnols s'établirent sur le territoire de Mérida, le premier orateur, *le grand prêtre Kinich-Kakmó d'Izamal et le roi des Tutulxius de Mani firent leur soumission.* » Kinich-Kakmó était donc le nom générique des grands prêtres d'Izamal et en fonction au temps de l'arrivée des Espagnols : ce qui nous prouve que les temples et palais d'Izamal étaient habités comme ceux de Chichen. Cela est de toute évidence. Notre tâche semblerait terminée, néanmoins nous poursuivrons nos démonstrations. Mais les deux fragments du manuscrit de Chicxulub que nous venons de citer nous éclairent en outre sur des incidents inconnus de l'histoire yucatèque ; le premier, par ce nom de Cocom donné au roi de Chichen, nous apprend qu'après la chute de Mayapan le chef de la famille des Cocomes s'empara de la principauté de Chichen, car la chute de Mayapan et l'abandon de Chichen par ses habitants furent probablement des événements contemporains. Le second nous dit que Kinich-Kakmó, le grand prêtre d'Izamal, était l'allié du Tutulxiu roi de Mani, puisqu'il se joignit à lui pour offrir son alliance à Montejo.

Ce Tutulxiu était l'ennemi de Cocom, roi de Chichen, quoique tous deux de descendance toltèque ; amis et alliés tout d'abord, la convoitise du pouvoir les avait séparés. Cette histoire nous paraît simple et claire.

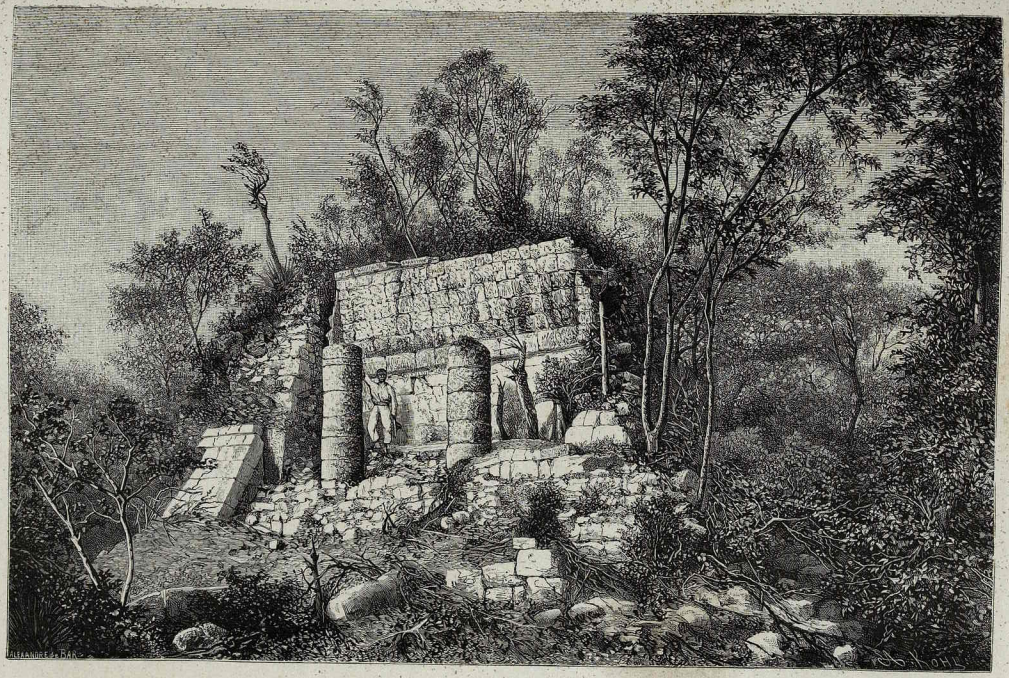
Les Cocomes avaient le droit de premier occupant ; ils étaient arrivés de l'ouest, c'est-à-dire du Tabasco, vers la fin du douzième siècle, sous la conduite d'un Quetzalcoatl, comme nous l'ont affirmé Torquemada et tous les historiens ; ils avaient déjà soumis et civilisé tout ou grande partie du nord de la péninsule quand arriva la branche des Tutulxius

venant du sud, après avoir remonté la vallée de l'Usumacinta et fondé Lorillard et Tikal, c'est-à-dire un siècle plus tard, comme nous le disent Herrera et Landa : « Les Indiens racontent que du côté du midi entrèrent au Yucatan des tribus nombreuses avec leurs chefs et qu'elles venaient du Chiapas, quoique les Indiens ne sachent pas le dire ; mais l'auteur de ce livre le conjecture à cause du grand nombre de mots et de constructions de verbes identiques au Chiapas et au Yucatan, et qu'il y a au Chiapas des vestiges considérables de localités abandonnées (Palenque, Ocosingo, Lorillard, etc.). Ces tribus, qui séjournèrent dans le désert au sud de la péninsule, arrivèrent dans la région montagneuse du centre, Kabah, Uxmal, etc., où elles se fixèrent sous la conduite de leur chef Tutulxiu. Elles allaient répandant le culte du Soleil et de la Lune, de Tlaloc et de Quetzalcoatl, leurs divinités principales, vivant en paix avec leurs voisins et de mœurs si douces qu'il n'y avait entre eux aucune espèce de querelles [1]. » Herrera nous dit également que les envahisseurs du sud arrivèrent sous des chefs nommés Tutulxius, d'une nature si pacifique, qu'ils n'avaient pas d'armes et qu'ils prenaient les animaux à la chasse avec des lassos ou des pièges. Eh bien, ces deux tribus parentes et chacune d'instinct si doux deviennent féroces et des plus guerrières une fois rapprochées, et la raison en est toute naturelle : c'est qu'elles se trouvaient en concurrence pour accaparer le pouvoir et exploiter les populations indiennes de la presqu'île. Cette rivalité et les luttes qui suivirent, luttes pendant lesquelles chaque parti s'empara tour à tour de Mayapan et régna sur le Yucatan pour succomber plus tard tous les deux sous la ligue des caciques, amenèrent la dislocation de l'empire, la division de la terre en dix-huit provinces et la ruine de la civilisation maya-toltèque. Voilà qui nous donne en quelques lignes le résumé de l'histoire yucatèque.

Mais revenons au cénoté. Connaissant les riches offrandes qu'on y faisait et les trésors archéologiques qu'on en pouvait tirer, je m'étais muni de deux sondes automotrices Toselli dont la plus grande pouvait amener un demi-mètre cube de dépôt ; mais, arrivé sur les lieux, je reconnus l'impossibilité de me servir de ces instruments. La hauteur des murailles, la profondeur de l'eau, l'énorme quantité de détritus accumulée par les siècles, devaient rendre vains tous mes efforts, et je fus obligé d'abandonner l'entreprise.

Du cénoté sacré nous passons au jeu de paume, le plus considérable et le mieux conservé des édifices du même genre destinés au jeu national des populations américaines. Il se compose de deux massifs parallèles de maçonnerie, à murailles perpendiculaires, d'une longueur de près de 100 mètres, d'une épaisseur de 10, et d'un écartement de 35. Ces deux massifs se dirigent nord-sud ; aux extrémités se trouvent deux petits édifices, petits temples destinés aux cérémonies religieuses qui devaient précéder l'ouverture du jeu ; celui du sud n'offre aucun intérêt comme ornementation, celui du nord, que nous donnons page 314, ne contient qu'une seule pièce, ouverte au sud par un portique à colonnes, et qui en faisait une véritable galerie d'où les grands seigneurs pouvaient assister, abrités du soleil et de la chaleur, aux exploits des joueurs. L'état ruiné de cet édicule ne nous permet pas de juger de son architecture et de sa décoration extérieure ; mais l'intérieur était d'une richesse extrême, et colonnes et murailles sont couvertes de bas-reliefs où s'étalent de longues files de personnages, mais tellement rongés par le temps que nous ne pouvons en relever aucun motif. Nous trouverons une salle du même genre mieux conservée. Au milieu des deux grands massifs, en face l'un de l'autre et à 15 pieds environ, se trouvaient enclavés deux grands anneaux de pierre avec un trou central destiné à laisser passer la balle des joueurs ; nous avons donné au chapitre de Tula un anneau semblable que nous découvrîmes et qui venait du

1. Diego de Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 8, p. 47.

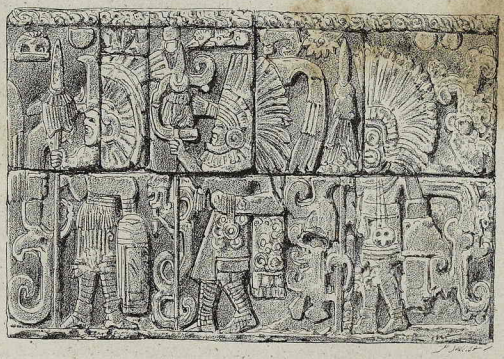


PETIT TEMPLE DANS LE JEU DE PAUME A CHICHEN-ITZA.

jeu de paume de l'ancienne ville toltèque. Les anneaux de Chichen, dont l'un est encore en place, ont à peu près les mêmes dimensions que celui de Tula.

L'existence seule de ce grand monument destiné au jeu national dont nous parlent tous les historiens et qu'ils appellent *tlachtli* et *tlacheo* est déjà une preuve assez convaincante de l'influence toltèque au Yucatan, puisqu'il représente les monuments destinés au même jeu sur les hauts plateaux. Nous avons donné dans la première partie de ce livre les détails de ce jeu d'après Torquemada et Clavigero, mais les énormes proportions du tlachtli à Chichen-Itza, la richesse ornementale du monument dont nous allons admirer plus loin quelques détails, nous montrent que le jeu national des hauts plateaux n'avait point périclité au Yucatan.

D'après les fragments de sculpture qui nous restent, bases, fûts de colonnes et bas-reliefs, nous avons tout lieu de croire que ce magnifique édifice était dédié à Quetzalcoatl



BAS-RELIEF DANS L'INTÉRIEUR D'UNE SALLE DU JEU DE PAUME A CHICHEN-ITZA.

ou Cuculcan, qui représentent le même personnage déifié. En effet, l'extrémité sud du massif oriental possède un monument où partout se retrouve son image symbolique.

Ce monument se compose de deux pièces richement décorées, dont la première, à portique comme celles que nous avons déjà vues, s'élevait dans des proportions beaucoup plus grandioses ; la reproduction que nous en donnons pourra faire juger de son importance. La tête de serpent qui sert de base à la colonne et dont la langue massive gît en dehors de la gueule entr'ouverte, a plus de trois mètres de long ; le motif est bien traité, la sculpture fine et l'ensemble plein de grandeur et de majesté. Le serpent est l'image consacré de Quetzalcoatl. Cette tête de serpent est absolument du même style que celles qui devaient servir d'ornement au grand temple de Mexico et qu'on vient de découvrir en creusant des tranchées devant la cathédrale ; or ces deux dernières datent de 1484-1486.

Dans le haut de ce même monument, façade sud, nous trouvons une fort jolie frise composée de cordons d'entrelacs au milieu desquels se développe en un long bas-relief une série de tigres accouplés deux par deux et séparés par de riches boucliers garnis de franges, semblables à ceux que nous voyons dans la nomenclature des tribus, publiée avec

les lettres de Cortez par Lorenzana, et semblables à ceux que nous donnent les manuscrits mexicains en général. Nous avons cru reconnaître là un souvenir de Quetzalcoatl, un monument construit en son honneur et qui rappellerait la victoire qu'il remporta sur Tezcallipoca dans le jeu de paume de Tula, alors qu'il se *changea en tigre* et qu'une foule de spectateurs épouvantés se tuèrent et se noyèrent dans la rivière au pied de la colline [1].

Cet événement de Tula et ces bas-reliefs des tigres dans un monument évidemment consacré à Quetzalcoatl, Cuculcan, et où son image symbolique d'un serpent emplumé se retrouve partout, nous semble si bien se fondre et représenter cette légende, que nous n'avons pas hésité à attribuer la construction de ce jeu de paume à la mémoire du dieu toltèque.

Toutes les probabilités sont en notre faveur; poursuivons.

Dans ce même édifice, la pièce en retrait du portique ruiné dont nous avons donné l'image renfermait, il y a vingt ans, les documents les plus précieux; c'était une série de peintures reproduisant divers épisodes de la vie intime et de la vie publique des Mayas. Ces peintures ont aujourd'hui disparu, détruites par des explorateurs barbares ou par les anciens habitants de Pisté. Stephens nous a donné, dans sa relation de voyage, une esquisse fidèle de ces peintures, où se distinguaient comme couleurs le jaune, le rouge, le vert et le bleu. Il nous reste heureusement les sculptures dont les deux piliers de la porte sont couverts sur trois faces.

Ces bas-reliefs sont les mieux conservés et les mieux exécutés de Chichen-Itza. Nous en donnons la reproduction; le linteau en bois de la porte était également sculpté.

Là encore nous trouvons des analogies nombreuses avec certains monuments de Mexico qui, nous devons nous le rappeler, étaient de descendance toltèque. Ces personnages, ces chefs guerriers aux profils busqués, nous donnent les types déjà connus et dépeints des civilisateurs des hauts plateaux; et leurs costumes d'apparat, comme ceux des personnages dans les bas-reliefs qui vont suivre, sont à peu près les mêmes que ceux de la pierre de Tizoc à Mexico. Ils ont le même genre de coiffures emplumées, le grand collier de pierres précieuses, un paquet de flèches à la main gauche et dans la droite la même arme singulière que les personnages du Cuauhxicalli, de sorte que nous croirions assister à l'une des cérémonies de l'Anahuac telle que nous la dépeint Sahagun, l'historien qui nous a donné le tableau le plus complet des mœurs indiennes.

Parlant des cérémonies publiques du dix-huitième mois, appelé *izcalli*, Sahagun dit :

« Les grands personnages portaient une couronne de papier en forme de mitre, à laquelle manquait la partie postérieure. Ils avaient sur le nez un objet en papier bleu, qui représentait une mitre de petite dimension et qui, en descendant, formait pour ainsi dire une couronne à la bouche; des médaillons pendaient à leur cou, et ils avaient à la main des morceaux de bois taillés en coutelas, moitié blancs et moitié rouges [2]. »

Dans nos bas-reliefs, le personnage de droite porte la mitre à laquelle manque la partie postérieure; il a sur le nez, comme celui de gauche, l'ornement en question qui retombe sur la bouche, mais que nous verrons mieux dans les bas-reliefs suivants; ils ont le lourd collier et ils tiennent à la main droite le couteau de bois que la pierre de Tizoc reproduit absolument semblable.

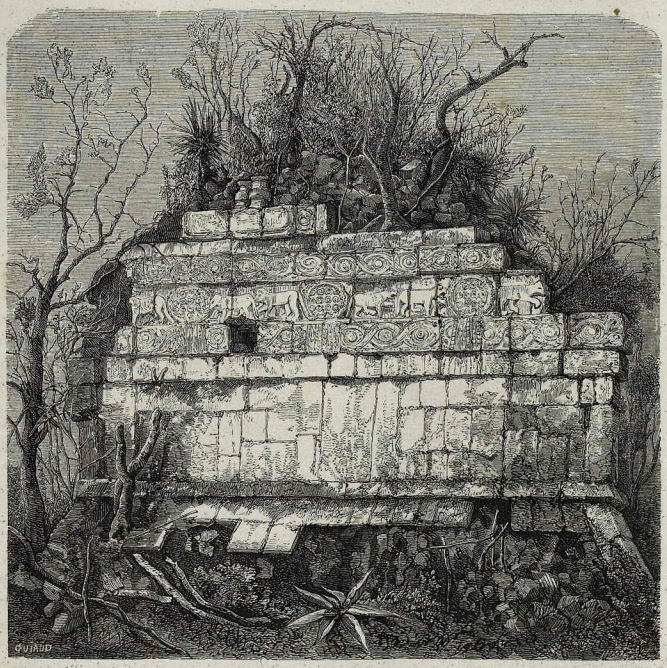
Le rapprochement n'est-il pas étrange et frappant? Dans les deux bas-reliefs qui suivent et qui représentent un détail et un ensemble des sculptures décoratives d'une pièce en contre-

1. Voir la page 86 de cet ouvrage.

2. Bernardino de Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. II, ch. XXXVII, traduction du docteur Jourdanet et R. Siméon.

bas faisant toujours partie du jeu de paume, nous constaterons les mêmes analogies avec les personnages de la pierre de Tizoc, dont nous donnons les reproductions immédiatement après. Le lecteur, pour nous suivre, voudra bien consulter les trois documents.

Dans le coin à droite, au bas de la vue d'ensemble, nous avons des coiffures semblables à celle de Tizoc qui occupe le coin droit en haut du bas-relief mexicain; les personnages au bas de la vue d'ensemble tiennent à la main droite des lances emplumées identiques à celle que

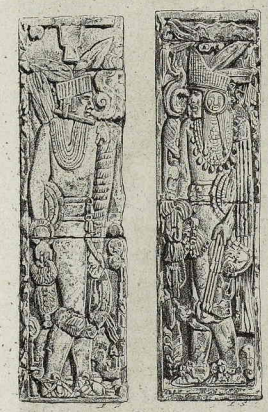


BAS RELIEFS DES TIGRES, FAISANT PARTIE DU JEU DE PAUME A CHICHEN-ITZÁ.

tient de la main gauche un des personnages de la pierre de Tizoc ; et chez tous ces guerriers, groupés par deux, dont l'un, celui de gauche, représente le vainqueur, et l'autre, celui de droite, le vaincu, chaque vaincu remet au vainqueur, en signe de soumission, le couteau sacré que nous avons signalé dans le premier bas-relief. Certains guerriers de l'ensemble tiennent à la main droite, au lieu de lance, la fameuse macana, l'épée à deux mains, garnie de lames d'obsidienne et qui était d'invention toltèque, comme nous le verrons tout à l'heure ; quelques-uns d'entre eux ont le nez perforé par un ornement de bois, d'os ou de métal, et portaient

enclavé dans la lèvre inférieure le grain d'or ou le *bezotè* d'obsidienne selon les formules de chevalerie que nous a données Veytia, et suivant la coutume des hauts plateaux; et de plus chaque personnage, dans les bas-reliefs mayas comme dans le bas-relief mexicain, porte au-dessus de sa tête un caractère symbolique, tête de crocodile, oiseau, serpent, tête de canard, etc., donnant le nom de chacun d'eux. Il peut y avoir des différences de style, mais ces documents appartiennent à des époques fort éloignées; la pierre de Tizoc ne date que de 1486, et, pour se trouver à une distance de plus de 300 lieues les uns des autres, les ressemblances n'en sont-elles pas moins frappantes?

Enfin, pour en terminer avec les similitudes qui rapprochent la civilisation de Chichen de celle des hauts plateaux, nous donnerons les statues suivantes, qui convertiront peut-être à notre théorie les négateurs les plus endurcis. La première vient de Chichen-Itza, où elle a été découverte, il y a cinq ou six ans, par un explorateur américain nommé Leplongeon; la seconde vient des environs de Tlaxcala, tout près de Mexico, c'est-à-dire bien loin de la première. Les deux statues représenteraient, selon l'opinion du docteur Hamy, que je crois bonne, le dieu Tlaloc, dieu toltèque, le dieu de la pluie et de l'abondance; et Cogolludo semble nous donner raison. « Ces peuples, dit-il, tenaient pour dieu Quetzalcoatl, l'appelant Kukulcan; ils avaient les dieux du vent, mais d'autres disent que c'était un géant nommé Chac, inventeur de l'agriculture; ils disaient aussi ce Chac *dieu des blés, des éclairs et du tonnerre*[1]. » Ce serait donc bien là notre Tlaloc toltèque apparenté et mêlé à Quetzalcoatl.



MONTANTS DE PORTE D'UNE SALLE DU JEU DE PAUME A CHICHEN-ITZA.

Mais voici qui ajouterait une plus grande probabilité à notre assertion : c'est l'existence d'une troisième statue du même genre, dont on ignore la provenance. Elle appartenait à M. Baron, riche propriétaire de Mexico, qui l'avait achetée avec d'autres antiquités aztèques, et qui l'avait placée dans son magnifique jardin de Tacubaya; depuis, elle disparut et fut probablement transportée en Espagne.

Cette statue, nous dit Jésus Sanchez, à qui nous empruntons ces détails, est un peu plus petite que les précédentes, elle n'a que 0m,97 de longueur, 0m,50 de largeur et 0m,63 de hauteur; elle représente, comme les deux autres, un homme couché sur le dos, les jambes pliées, les pieds appuyés sur le sol, et maniant de ses deux mains un grand vase qui repose sur son ventre; c'est donc bien la même idée ou le même dieu que personnifient les trois monuments, quel que soit du reste le genre d'ornementation qui les différencie, ornementation qui a pu varier avec l'époque, la localité ou la fantaisie de l'artiste. « Me rappelant, ajoute Sanchez, que nombre de statues mexicaines avaient des ornements sculptés jusque sous leurs bases, je fis retourner celle-ci, et je vis avec surprise que sa base était couverte de divers dessins en relief. Le sculpteur y avait gravé *une nappe d'eau*, facile à reconnaître dans les

1. Cogolludo, t. Ier, liv. IV, ch. VIII.

nombreuses lignes ondulées et parallèles qui occupent la surface de la pierre, *nappe d'eau semée de plantes aquatiques et dans laquelle s'agitent deux grenouilles et un poisson;* on distingue même une bordure formée de feuilles et de grains de maïs[1]. » On ne saurait méconnaître dans ces objets divers les attributs du dieu de la pluie et des subsistances, le dieu Tlaloc en un mot.

Eh bien, la vue des deux statues n'inspirera-t-elle pas au moins archéologue des hommes une seule et même idée : c'est qu'elles représentent ou le même personnage ou le même dieu. La différence dans le faire n'y changera rien; c'est bien la même personnification, le même symbole, un même individu dans la même position, couché sur le dos avec le même vase sur le ventre, pour recueillir la pluie, et le même genre de coiffure ; l'une est en calcaire, l'autre en basalte ; et la seconde, tout en venant de Tlaxcala, peut être toltèque pure, car elle porte un caractère archaïque très prononcé. Elle serait donc très ancienne ; mais, quelle que soit sa

PIERRE DE TIZOC A MEXICO.

provenance, elle est toltèque de naissance ou par filiation, et nous fixe sur l'origine de la première. Si nous ajoutons que les coutumes, les institutions, la manière de compter le temps, la religion, les armes, étaient communes aux nations des hauts plateaux et de la péninsule maya, comme nous l'affirment les fragments et citations d'auteurs si souvent répétés dans le courant de cet ouvrage, nous pourrons affirmer avec plus d'autorité : la civilisation yucatèque est moderne et toltèque.

Il nous reste à visiter un monument des plus singuliers, qu'on n'a point su comprendre et dont nous allons tâcher de rétablir la destination probable.

A l'est du Castillo, à 50 mètres environ du pied de la pyramide, se trouve le curieux monument dont il s'agit et dont les dessins de Stephens donnent une idée absolument fausse. C'est un ensemble de plusieurs centaines de petites colonnes se développant en ordre régulier par rangées de quatre ou cinq, séparées par un intervalle de quatre mètres et formant un

1. Jésus Sanchez, *Annales du Musée de Mexico*, t. Ier, p. 277.

immense quadrilatère. Ces colonnes, dont quelques-unes sont debout, se composent de cinq fûts ronds surmontés d'un chapiteau carré sans sculpture, mais parfaitement taillé; le tout d'une hauteur d'au moins deux mètres. La plupart de ces colonnes gisent renversées avec leurs fûts disjoints, mais en ordre, tandis que d'autres ont leurs fûts disséminés au hasard. Aux angles nord-est et sud-ouest du quadrilatère se trouvaient deux édifices, détruits aujourd'hui et où l'on rencontre de beaux fragments de sculpture.

Pour nous, c'était là le marché de Chichen-Itza.

Il n'est pas permis de supposer qu'un centre aussi important, aussi célèbre et aussi populeux n'ait point senti la nécessité absolue d'un établissement de ce genre, que possédaient toutes les grandes villes des hauts plateaux; et si l'on est familier avec les relations du temps de la conquête et ce qu'elles nous content au sujet du marché de Tlatelolco avec ses colonnades, ses galeries et les édifices où siégeaient les juges chargés de décider des contestations et des procès, il est impossible de ne pas reconnaître un établissement du même genre dans le monument de Chichen, avec ses colonnes basses, que devait surmonter un

STATUE DU DIEU TLALOC DÉCOUVERTE A CHICHEN-ITZA.

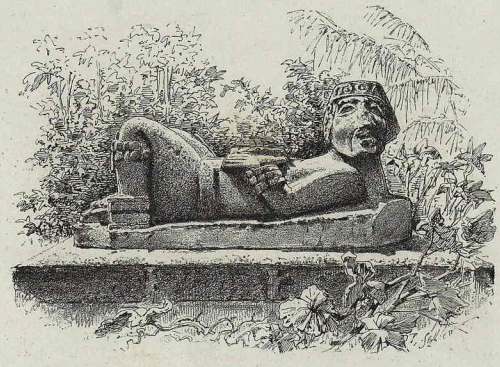
échafaudage en bois, avec un toit de chaume, vastes galeries flanquées des deux constructions dont nous retrouvons les restes, et qui pouvaient servir de sièges aux juges de l'endroit.

Ce monument nous rappelle donc le grand marché mexicain, ainsi que les marchés orientaux, généralement composés de piliers ou poteaux toujours bas, supportant des toits de chaume, sous lesquels s'accroupissent les marchands, mais suffisamment élevés pour en permettre l'accès aux acheteurs.

L'importance des marchés sur les hauts plateaux ne peut nous laisser aucun doute sur celle qu'ils devaient avoir chez les populations de la péninsule, de mœurs et de besoins semblables. A Mexico, nous dit Clavigero, « pour empêcher les fraudes dans les contrats et le désordre dans les affaires, il y avait des commissaires qui parcouraient continuellement le marché, observant ce qui s'y passait, et il y avait un tribunal de commerce composé de douze juges, qui siégeaient dans une maison de la place et qui décidaient de tous les différends entre commerçants et de tous les délits commis dans le marché. On payait au roi une taxe prélevée sur tous les produits qui se présentaient sur le marché; moyennant quoi, les marchands étaient

assurés de l'impartialité de la justice et garantis de toutes violences contre leurs personnes et leurs biens. Les marchés de Texcoco, Tlaxcala, Cholula et autres villes étaient organisés de la même manière, et Cortez nous affirme que plus de 30 000 personnes accouraient chaque jour au marché de Tlaxcala[1]. » Sahagun nous donne l'énumération des nombreux produits qui se débitaient dans les marchés et de l'importance de ces marchés ; il nous parle également des juges qui surveillaient la multitude des vendeurs et de l'ordre qui régnait partout[2].

Eh bien, ce qui se passait sur les hauts plateaux dut se passer également dans le Yucatan, et il nous semble tout à fait invraisemblable que dans la grande ville de Chichen, où devait exister une puissante corporation de marchands et où devait se rassembler, soit chaque jour, soit à des jours déterminés, une multitude de gens, on ait pu laisser acheteurs, vendeurs et marchandises exposés aux inclémences d'un climat torride. L'emplacement situé au centre de la ville et sous l'œil des autorités me semble admirablement choisi, et l'ordonnance du monument nous permet d'avancer avec toute probabilité que ce devait bien être là le marché



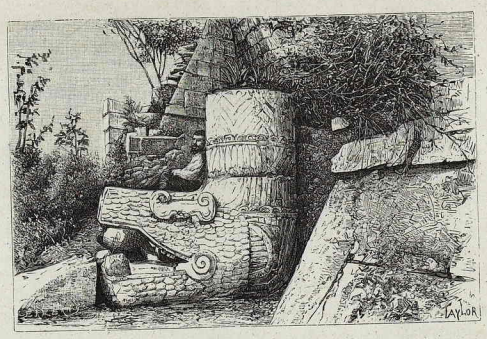
STATUE DU DIEU TLALOC DE TLAXCALA (MUSÉE DE MEXICO).

de la ville, et puis c'est le seul édifice pouvant répondre à la destination que je lui prête. Ajoutons comme curiosité linguistique ou comme rapprochement singulier que le mot de « marché », qui s'appelait en langue nahuatl *tianquiz*, s'appelle *tianggi* en malais, selon le docteur Montano (*Tour du Monde*, 1er mars 1884).

Cependant nos travaux d'estampage marchaient concurremment avec nos explorations ; nous avions amassé plus de 60 mètres carrés de bas-reliefs choisis parmi les plus intéressants et les plus beaux ; nous songions au départ. C'était une délicate affaire que l'emballage et le transport des moules précieux que nous venions de recueillir ; je les confiai à des hommes spéciaux à qui je promis une gratification, et je les envoyai la veille de notre départ à Pisté, où nous devions les rejoindre. Nous avions vainement attendu la visite du colonel Traconis,

1. Clavigero, t. Ier, liv. VII, p. 228.
2. Sahagun, liv. VIII, ch. XXXVI, traduction du docteur Jourdanet et R. Siméon.

qui nous avait été promise, et nous le regrettions d'autant plus que nous devions à sa bienveillance la nombreuse escorte de soldats qui tous s'étaient montrés pleins de zèle à nous servir. Les chevaux de selle et de transport étaient arrivés de Citas, le matériel avait été descendu des hauteurs de la pyramide, et nous procédions au chargement, quand le colonel arriva. Nous n'eûmes que le temps de le remercier pendant la courte traversée de Chichen à Pisté que nous fîmes de compagnie. Là il nous quitta pour reprendre le chemin de Valladolid, lieu de sa résidence. Pour nous, ayant rallié les hommes partis la veille, nous organisâmes le convoi afin de reprendre à la file indienne le chemin de Citas. Les estampages, formant d'immenses rouleaux couverts de toile noire caoutchoutée, s'en allaient à l'avant, portés sur des brancards, semblables à des corbillards de pauvres; nous suivions en silence et notre troupe ressemblait à une garde funèbre convoyant les ornements sacrés des caciques de Chichen. Nous atteignîmes Citas sans encombre, et deux jours plus tard nous étions à Mérida.



PORTIQUE DANS LE JEU DE PAUME A CHICHEN-ITZA. (Voyez p. 304.)

DEUXIÈME PALAIS A KABAH. (Voyez p. 324.)

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

KABAH ET UXMAL

Départ pour Ticul. — Uayalceh. — Mucuiché. — Sacalun. — Un vieux souvenir. — Ticul. — Installation. — Fouilles à San Francisco. — Insuccès. — Vases yucatèques. — Une fête à la hacienda de Yokat. — Messe en maya. — Taureaux et danses. — Hacienda de Santa Ana. — Restes importants. — Visite aux ruines de Kabah. — Aperçu des monuments. — Premier palais. — Muraille ornementale. — Citernes. — Pièce intérieure. — Deuxième palais. — Grande pyramide. — Histoire et citations d'auteurs. — Les deux bas-reliefs de Stephens. — Coup d'œil rétrospectif.

De Mérida nous allons nous diriger sur Ticul dans le sud, pour gagner les belles ruines de Kabah. Rien à signaler sur ces routes toujours les mêmes ; le Yucatan manque de pittoresque, et connaissant un chemin vous connaissez tous les autres. De ce côté, les habitations, haciendas et quintas se succèdent plus rapprochées, plus ou moins riches ou importantes. Partis de grand matin comme d'habitude, nous arrivons à Uayalceh vers les neuf heures ; on dételle les mules pour leur donner un repos nécessaire et nous allons déjeuner.

L'hospitalité, dans ces grandes habitations, n'est pas gratuite ; mais on y est bien reçu, les employés s'efforcent à vous plaire et les prix sont modestes. Pendant que le repas se prépare, nous allons visiter la hacienda. Uayalceh, nom indien qui veut dire le « repos du cerf », est la plus grande et la plus riche exploitation agricole du Yucatan.

Le henequen, ce textile dont nous avons parlé, en constitue la seule richesse, et je ne crois

pas que l'on y cultive autre chose, en dehors du maïs nécessaire à l'alimentation du nombreux personnel de la hacienda. Ce produit, du reste, est suffisamment rémunérateur, car on m'affirme que le revenu net est de cinquante mille piastres, soit deux cent cinquante mille francs. La propriété est en vente pour un million! C'est du vingt-cinq pour cent. Avis aux amateurs. Je regrette de n'avoir pas ce million dans ma poche.

L'habitation du maître est fort belle ; c'est un immense corps de logis entouré de galeries à colonnes et placé sur une éminence assez élevée, qui indiquerait l'emplacement d'un ancien palais indien. Je doute en effet que le propriétaire d'autrefois eût consacré de si coûteux efforts à la construction d'une aussi vaste esplanade. On arrive à la galerie par un escalier de vingt marches qui s'étend sur toute la longueur de la maison. Là se trouvent des hamacs où vous pouvez vous étendre, des fauteuils en cuir et un bureau où siège le majordome, qui, de ce poste élevé, peut observer tous les détails du service intérieur de la hacienda.

C'est, en somme, une véritable usine avec machine à vapeur ; quatre paires de roues toujours en marche servent à l'écrasement et à la décortication des feuilles fibreuses que leur jettent sans cesse les Indiens préposés à cet effet, pendant que de nombreuses charrettes attelées de bœufs viennent déposer au pied des roues de nouveaux amas de feuilles. Ici, c'est la charpenterie, puis la presse hydraulique pour la mise en balle du textile, et la forge, et la menuiserie.

La hacienda compte douze cents serviteurs, et tout le monde travaille ; en dehors de l'usine, un appareil de cordier utilise les déchets du henequen et fabrique des liens de toutes grosseurs et de toutes qualités. Les enfants, réunis par groupes dans l'intérieur de l'habitation, s'occupent, en chantant et sous la surveillance d'un vieil Indien, au nettoyage de certain produit dont j'ignore le nom. Ceux-ci fabriquent de l'étoupe, ceux-là transportent des pierres, pendant qu'une longue file de femmes vont et viennent de la noria avec leurs cruches vides ou pleines. Pas de bruit autre que celui de la machine, qui me gâte un peu le tableau ; tout se fait avec ordre et se passe en silence, sauf le chant monotone des enfants et le murmure discret des femmes, et les grincements de la grande roue qu'elles manœuvrent à tour de rôle pour amener l'eau du puits profond. C'est un tableau des plus animés, et, moins la vapeur, ce serait une scène biblique pleine de charme.

Des plantations d'arbres à fruits, alternées de rosiers en fleurs, s'échelonnent par rangées sur la terrasse, pour se continuer en un bois épais autour de l'usine. Toute la famille des sapotées, des bananiers, des cocotiers immenses et des orangers grands comme des chênes, vous enivrent de leurs parfums et vous abritent sous d'impénétrables ombrages. Mais le déjeuner nous attend, servi au frais sous l'une des galeries : abondant, bien préparé, arrosé de vin catalan et terminé par une tasse d'excellent café. Nous payons ; les mules sont attelées et nous partons, remerciant le majordome de sa bonne hospitalité.

A Mucuiché, autre belle hacienda, mais déserte ; nouvel arrêt pour visiter un cénoté qui nous rappelle celui d'Aké ; puis nous atteignons Sacalun, où nos mules, trempées de sueur, demandent un instant de repos.

Sacalun est un pauvre village, autrefois florissant mais qui ne s'est jamais relevé du pillage, de l'incendie et du massacre dont il fut victime en 1848 de par les Indiens bravos. Il n'a d'attrait pour le passant que son beau cénoté, immense rotonde de vingt mètres d'élévation, où l'on pénètre par une ouverture presque circulaire garnie d'un escalier de rondins de bois, qui permet d'arriver à la nappe d'eau ; des stalactites pendent de la voûte, prêtes à rejoindre les stalagmites qui s'élèvent du sol, et l'ensemble est grandiose et sauvage.

C'est néanmoins dans ce triste village que m'arriva l'aventure la plus charmante de ma vie de voyage. Il y a bien longtemps de cela ; le quart de siècle qui m'en éloigne aurait

dû me faire oublier, et cependant le souvenir m'en est resté frais, jeune et pur comme l'impression du premier jour.

Je me rendais à Uxmal ; par suite de je ne sais quel accident, mon cocher se résolut de passer la nuit à Sacalun. Nul hôtel assurément, mais on m'indiqua la maison d'une pauvre veuve qui d'habitude hébergeait les étrangers de passage. C'était un bien modeste logis : une petite table, un hamac et je ne sais plus quoi. La maîtresse de la maison s'excusa dignement de ne pouvoir m'accueillir d'une façon plus grande, et le regard de reproche qu'elle semblait adresser au ciel me fit entendre que la fortune contraire avait dû bouleverser une existence que des manières distinguées, jointes à une figure noble, annonçaient avoir été brillante.

J'assistais aux préparatifs de mon dîner, et la petite table garnie d'une serviette blanche, quelques assiettes d'une propreté exquise, m'eussent rendu indulgent pour le plus détestable repas ; mais tout était bon, bien apprêté, délicieux. Deux jeunes filles, celles de l'hôtesse, aidaient leur mère et me servaient à table ; belles toutes deux, la plus jeune attirait le regard par ses merveilleuses perfections. Elle avait treize ans à peine ; blanche comme l'albâtre et de ce teint mat si séduisant, son buste qui se dessinait sous la transparence du *uipil* indien, présentait des lignes admirables. Elle avait de grands yeux noirs voilés de longs cils, un nez droit aux ailes mobiles, et sa bouche s'ouvrait sur une rangée de perles. Ses cheveux relevés à la chinoise formaient sur sa nuque deux grosses touffes luisantes reliées par une faveur jaune et percées d'une flèche d'argent.

Cette coiffure élégante et bizarre s'harmonisait au costume indien de la jeune fille. L'air d'innocence et de candeur qui rayonnait de toute sa personne en faisait un être idéal, que le rêve le plus divin ne pouvait dépasser.

De même qu'une fleur ignorée donne ses parfums au premier qui la respire, de même la belle enfant semblait heureuse de mes admirations, et son visage se voilait d'une pudeur souriante sous le feu de mes regards passionnés. La mère me dit son histoire : de terribles événements, une longue misère. Elle me conta la hacienda incendiée, son mari assassiné, puis son désespoir, sa fuite, l'exil et son retour en ces lieux désolés ; elle me dit cette vie sombre et solitaire, et l'avenir plus sombre encore. Des pleurs coulaient sur sa face ridée ; ses filles mêlaient leur douleur à la sienne, et de grosses larmes bondissaient sur leurs jeunes visages, comme les gouttes de pluie sur les pétales d'un lis.

Je partageais cette désolation ; ah ! que n'étais-je riche, libre, puissant ! Et qui sait ? me disais-je. Que m'importent les ruines, le monde, l'avenir ? Où donc est le bonheur ? Heureux qui le rencontre et sait le reconnaître ! Je ne pus taire la part que je prenais aux infortunes de mon hôtesse, la joie que j'aurais à les soulager, le désir... Mais j'en dis trop sans doute ; un silence d'acquiescement, un sourire d'ange reconnaissant chez la jeune fille, ce vif besoin d'espoir chez les malheureux, m'avertirent de ne point ajouter les tristesses de la désillusion aux navrantes tristesses du passé ; je me tus. Il était l'heure de se séparer ; j'allai m'étendre songeur dans le hamac qui m'attendait. La nuit porte conseil : je résolus de hâter mon départ pour échapper à la fascination qui m'avait engourdi la veille.

Je la revis cependant, et plus belle et plus séduisante que jamais ; deux longues nattes étalaient jusqu'à terre les trésors de sa chevelure d'ébène, et sa tunique de gaze légère voilait à peine les merveilleuses beautés de son corps ; mon esprit irrésolu flottait comme celui d'un homme ivre ; il fallait m'arracher à cet enchantement. J'appelai mon domestique : une demi-heure plus tard, les mules attelées m'attendaient à la porte. Je fis mes adieux. « Quand reviendrez-vous ? dit-elle. »

Je ne la revis jamais. La première des sagesses n'est-elle pas d'éviter le danger ?

Je retrouvai sa maison; je m'informai; elle avait abandonné sa solitude pour le séjour d'une grande ville. Sa sœur y vivait encore.

J'entrai, mais je ne la reconnus point; pas plus qu'elle ne reconnut dans le visiteur à cheveux blancs l'ardent jeune homme d'autrefois.

Que le lecteur me pardonne ce retour dans le passé; les souvenirs sont la richesse du voyageur.

Ticul est à trois lieues de Sacalun; nous y arrivons à cinq heures du soir.

Une maison nous avait été préparée par les soins de notre ami Don Antonio Fajardo, et nous nous y installâmes sur-le-champ. C'est de Ticul que nous devions rayonner sur Kabah et Uxmal.

Ticul est une véritable ville, riche et jolie, située non loin de la chaîne de collines qui du nord-ouest au sud-est traverse la péninsule; belles maisons et grands magasins, toute trace de la guerre indienne semble avoir disparu. Tout paraît neuf, sauf l'église et le grand cloître où vivait l'abbé Carillo, tant célébré par Stephens, et qui tombe en ruine. C'est là, dans une des seules pièces à peu près habitables, que vit le nouveau curé, gai, charmant, communicatif et frère du padrecito dont le voyageur américain nous a si souvent parlé.

Les habitants de Ticul sont gens aimables, et nous y sommes admirablement reçus; pas d'hôtel plus qu'ailleurs; mais, dans la petite *tienda* où nous prenons nos repas, nous trouvons une table bien servie et une cuisine autrement soignée qu'à Mérida. M. Fajardo veut bien être notre commensal; c'est là notre cercle, et nous y recevons les visites du chef politique, qui se met à nos ordres, du docteur Benjamin Cuevas, archéologue distingué, qui me fait le don précieux d'une canne en sapoté rouge, taillée dans un linteau de bois venant des ruines de Kabah. Le maître d'école, parlant trois langues, est des nôtres, ainsi que d'autres employés de l'État, et nos soirées se passent en causeries charmantes et instructives sur les ruines des environs.

On nous désigne la hacienda de San Francisco, à trois kilomètres sur la route de Sacalun, comme un ancien centre indien où se trouvent encore des monticules inexplorés. C'est là que, deux années auparavant, on avait fouillé l'un d'eux et l'on y avait découvert un squelette et des vases assez bien conservés. J'avais donc l'espoir de rencontrer la même bonne fortune, et je résolus de tenter l'aventure.

J'avais apporté pelles, pioches et pinces; des travailleurs me furent accordés sur ma demande, et le lendemain de bonne heure nous étions à l'ouvrage.

Le métier de fouilleur ressemble un peu à celui de pêcheur à la ligne; si l'on prend du poisson, tout va bien, le métier est plein de charmes. De même aussi, lorsqu'on découvre une tombe, fût-elle vide, ou bien un squelette, un vase, une antiquité quelconque, cela suffit à entretenir le zèle, à réchauffer l'ardeur, et c'est parfait; mais c'est une désolante besogne quand on ne rencontre rien, et ce fut mon cas. Nous avions vainement éventré ce jour-là les flancs d'un monticule; nous avions pénétré jusqu'au centre et creusé jusqu'au roc sans rien découvrir que des fragments sans valeur; nous passâmes la journée à ce vain travail, et le jour suivant nous ouvrîmes sans plus de résultat une tranchée profonde dans un autre monticule. Je m'avouai vaincu et je renonçai.

Quelques personnes charitables voulurent heureusement me consoler de mon insuccès; et le soir, alors que je rédigeais tristement l'histoire de mes efforts perdus, je reçus en cadeau quelques vases, de ceux trouvés précédemment dans les mêmes lieux. Ce sont deux de ces vases très curieux que nous donnons ici, en regard d'un troisième, simple débris, qui vient de San Juan de Teotihuacan, près de Mexico. Nous mettons les vases et le fragment en regard.

afin qu'on puisse bien saisir la parenté qui existe, en fait de céramique, entre l'art yucatèque et l'art toltèque des hauts plateaux.

Je ne m'attacherai pas à la beauté de l'œuvre qui n'existe pas; ces vases sont laids, les yucatèques du moins, ce sont des vases vulgaires; le fragment de Teotihuacan est mieux. Mais j'appuie sur leur ressemblance et la nature singulière de l'ornementation, qui leur est commune et qui ajoute à la théorie que je développe.

L'examen de ces poteries nous montre que l'artisan fabriquait ses vases lisses, avec certains reliefs, mais sans modelés; il les cuisait ainsi avec la couleur et le vernis, puis il les livrait à l'artiste, qui sur la terre cuite et dure sculptait au moyen de son ciseau de pierre les dessins et les figures qui les décorent. Le grand vase yucatèque nous représente des palmes ou probablement une figure symbolique; le second, un personnage assis avec coiffure de plumes et un cordon de grecques dans le haut; et le fragment de Teotihuacan, un homme dans une posture inclinée, tenant dans sa main droite un bâton ou un sceptre et semblant

VASES DU YUCATAN ET DE TEOTIHUACAN.

offrir de la gauche un objet indéterminé à quelque personne gravée sur le morceau du vase disparu. Ne dirait-on pas que les trois vases viennent du même lieu et appartiennent à la même civilisation?

Nous devions nous rendre aux ruines de Kabah par la hacienda de Santa Ana dont elles dépendent; mais nulle route pour franchir les quatre kilomètres de forêt qui séparent les ruines de la hacienda. Don Antonio m'engage à envoyer des hommes pour en ouvrir une, et, sur l'ordre du chef politique, une troupe d'Indiens du village de Santa Helena devra se mettre au travail. C'est deux jours qu'il nous faut attendre; et comme il y a fête à la hacienda de Yokat, le propriétaire, notre ami Fajardo, m'engage vivement à y assister. Affaire conclue, nous partons.

Les fêtes au Yucatan sont peut-être plus courues qu'ailleurs, et, pour se passer à la campagne, elles attirent autant de monde qu'à la ville. La fête de Yokat devait durer trois jours; courses de taureaux, danses, cuisines en plein vent, échoppes de toutes sortes, rien ne devait manquer, et l'on s'y rendait en foule de dix lieues à la ronde. La route est encombrée

de piétons et de volan-cochés, et ces bizarres voitures, pleines de femmes en fraîches toilettes, ressemblent à des corbeilles de fleurs. Nous arrivons; la hacienda, bien située au pied même d'une colline abrupte, se compose de vastes constructions et de jardins superbes, et l'heureux propriétaire se délecte à me voir admirer toutes choses.

Nous assistons à une messe avec prêche en langue maya, dont la douceur et la sonorité m'enchantent; la chapelle est remplacée par une longue galerie où s'entassent agenouillées ou accroupies une foule de jolies femmes dans leurs beaux costumes brodés et couvertes de chaînes d'or; toutes suivent attentives et recueillies la cérémonie religieuse, et, l'*Ite missa est* prononcé, s'envolent comme une troupe d'oiseaux.

Viennent les présentations; je serre les petites mains des reines de la fête, trois jeunes filles de quinze à dix-huit ans, dont l'une est d'une beauté surprenante; toutes ont une grâce pudique, une langueur de pose, une morbidesse voluptueuse qui leur prête un charme indicible; on apporte un rafraîchissement, et chacune de ces petites sirènes vient tremper ses lèvres roses dans mon verre; c'est la coutume.

Cependant la foule croît à chaque instant, elle inonde les vastes cours de la hacienda et l'immense espace vide qui la précède; là se trouve le cirque de taureaux, grande construction de branchage bâtie en un tour de main, avec cette habileté rare des Indiens à construire du provisoire. Des planches, des branches, des feuilles de palmiers, des lianes et pas un clou; tout tient cependant, et ces légers échafaudages supporteront sans fléchir le poids énorme de milliers de spectateurs.

En face se trouve la salle de bal en feuillage, et, disséminées au hasard, une multitude d'échoppes et de boutiques, qu'assiègent des chalands altérés; le staventun, la bière anglaise coulent à pleins bords; les cerveaux s'allument, et c'est un tohu-bohu, un bruit, un débordement de paroles, de cris et d'exclamations à ne plus s'entendre. Et moi qui disais ce peuple triste. Triste! tudieu, quelle erreur! Lâchez-lui la bride, et c'est le plus gai des peuples.

L'heure des taureaux arrive, le cirque est plein; pour moi, l'intérêt n'est pas dans l'arène, mais dans les galeries combles de métisses heureuses et souriantes; dans les galeries où les broderies jaunes, rouges et bleues se détachent en relief sur le blanc des *uipils* et des *fustans*, au milieu des flots de dentelles que pique le scintillement des chaînes d'or et des bijoux. Quel ravissant spectacle! Chose étrange, il y a là plus de deux mille personnes, parmi lesquelles trois ou quatre cents hommes au plus; on dirait une assemblée de femmes. Cette disproportion entre l'élément masculin et l'élément féminin se retrouve dans tous les pays chauds où s'est installée la race blanche. Nous l'avons signalée à Java, où sur sept naissances on compte cinq filles et deux garçons. Ici la disproportion serait plus grande; elle serait, me dit-on, de sept ou huit sur dix. Mon hôte a huit filles et deux garçons, de sorte que, sur une population de cent mille blancs ou métis, on compterait à peine vingt-deux mille mâles; cette dégénérescence ne s'appliquerait naturellement pas à la race indienne, qui, au nombre de cent mille, rétablirait un peu l'équilibre. Il faut ajouter que les guerres civiles et indiennes, où tant d'hommes succombèrent, viennent forcer la note et rendre probable cet énorme excédent de l'élément féminin. Cependant aucune statistique ne nous éclaire au sujet de ce fait, qui peut être exagéré.

Que deviennent les mœurs au milieu de cette vie de sérail? L'étude en est délicate, mais, si je m'en rapporte aux lions de Ticul, les mœurs sont légères, et cela est fatal. L'un me dit avoir vingt enfants et il est tout jeune; l'autre a trois ménages, et combien d'autres sont dans le même cas! Ces fêtes fréquentes amènent des rapprochements dangereux et des séductions irrésistibles; le climat est bouillant, les passions vives, et nulle fille n'aime à coiffer sainte Catherine.

Quoi qu'il en soit, cette assemblée me fournit par ses types divers une étude des plus intéressantes ; les gens de la basse classe tiennent du Malais et du Chinois ; les nez busqués des Toltecs que nous avons retrouvés sur les bas-reliefs, ont fait place aux nez écrasés ; les pommettes deviennent saillantes ; les yeux sont légèrement bridés, et je vois des bouches lippues. Des cheveux ondulés dénotent un mélange de sang noir, et je remarque de petites mains avec des pouces si peu développés qu'on les dirait simiens. La conquête et l'introduction de quelques esclaves nègres nous expliquent ces diversités.

Fatigué de bruit, lassé de musique discordante et de danses gracieuses mais toujours les mêmes, je retourne à Ticul, où j'aurai des nouvelles de mes travailleurs lointains, et j'ai grande hâte de filer sur Kabah. J'apprends à l'arrivée que le chemin des ruines est ouvert et que je peux partir quand il me plaira.

Don Antonio nous accompagne à la hacienda de Santa Ana, dont il est administrateur ; nous allons nous y établir à demeure, et de là les volan-cochés nous conduiront aux ruines par le nouveau chemin que nous avons fait ouvrir. Santa Ana se trouve à quatre lieues de Ticul, et Kabah une lieue plus loin. La hacienda est une exploitation sucrière en même temps qu'une station d'élevage pour les bestiaux. Nous sommes au milieu d'une chaîne de collines, et dans les bas-fonds qui les séparent s'est amassée une épaisse et féconde couche d'humus où la canne se développe admirablement.

L'habitation est en voie de développement et l'on y élève de nouvelles batteries pour la fabrication du sucre. Cette habitation, très ancienne, fut abandonnée pendant la guerre sociale et se relève aujourd'hui. Les matériaux employés dans la construction viennent de tout près de là, d'un groupe de pyramides importantes, autrefois surmontées d'édifices totalement ruinés aujourd'hui. Parmi ces matériaux nous remarquons des piliers carrés entièrement neufs, surmontés de chapiteaux doriques, et, détail singulier, les angles de ces piliers sont taillés comme nos pierres et les angles de nos trottoirs, et portent la trace évidente d'un instrument de métal qui devait être garni de dents. Il paraît tout à fait improbable que pyramides, temples, palais et bas-reliefs aient été sculptés au moyen d'outils de pierre ; ce n'est pas avec de tels instruments que les Indiens eussent pu mener à bonne fin des ouvrages aussi considérables, et ils devaient avoir, ils avaient des instruments de métal. On prête une grande dureté aux haches et ciseaux de cuivre mélangé d'étain dont ils se servaient [1], et cela nous donnerait l'explication de cette multitude d'édifices construits avec une étonnante rapidité, si nous en jugeons par le grand temple de Mexico.

Ce temple, dont la cour dallée avait près de 200 mètres de côté, comprenait une telle foule d'édifices qu'on le comparait à une ville ; sa pyramide massive, qui mesurait 100 mètres de base sur 35 de hauteur, était enrichie d'énormes pièces sculptées ; eh bien, cet ouvrage gigantesque fut terminé en six ans ! La ville de Tula tout entière, temples, pyramides et palais, fut également construite, selon Veytia, en six ans.

Le chemin qui mène aux ruines a été grossièrement ouvert par nos hommes, c'est dire qu'il est à peine praticable ; roches et troncs d'arbres menacent à chaque instant de faire chavirer le véhicule ; nous recommandons la prudence, mais nos endiablés de cochers n'en tiennent compte ; ils courent, le volan-coché bondit, un tronc plus volumineux nous arrête, et nous voilà par terre. Nous nous relevons sans trop de mal ; le toit de la voiture est seul endommagé, nous sommes à deux pas des ruines, où nous nous rendons à pied sans autre aventure.

Les historiens ne font aucune mention des ruines de Kabah, pas plus que des ruines de

1. Nous avons traité le sujet au chapitre III.

Labnah, Sachey, Labphak, Iturbide, etc., groupes de villes anciennes à 30 et 40 lieues au sud de Mérida, mais dont ils désignent incidemment les princes par l'appellation de *gens de la Sierra*, parce que ces villes étaient placées de l'autre côté de la chaîne de collines qui traverse le Yucatan.

Kabah devait être cependant une des villes les plus importantes de la péninsule, si nous en jugeons par ses monuments; de hautes pyramides, d'immenses terrasses surmontées de restes magnifiques, des arcs de triomphe, des palais superbes, occupent un vaste espace [1]. L'Américain Stephens, qui la visita en 1842, nous a donné de fort beaux dessins de ses monuments; mais la contrée, abandonnée depuis la guerre sociale, a repris l'aspect d'une forêt

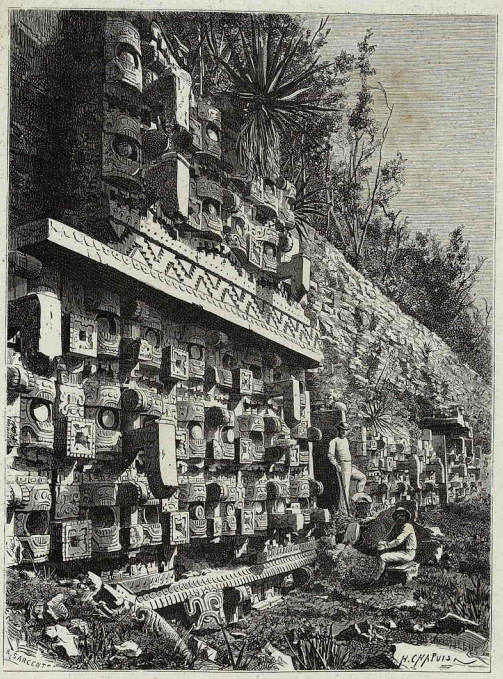
ARC DE TRIOMPHE A KABAH, D'APRÈS STEPHENS.

impénétrable, ce qui rend aujourd'hui une exploration complète presque impossible, et nous ne pûmes visiter et reproduire qu'une demi-douzaine d'édifices, dont trois en partie debout. Mais ces édifices suffiront, avec ceux d'Uxmal que nous verrons tout à l'heure et ceux de Chichen-Itza que nous avons visités, pour nous donner une idée complète de

1. Nous avons vainement cherché cet arc de triomphe dont nous parle Stephens et qui est un exemple unique des monuments de ce genre en Amérique. L'édifice se compose d'une arche isolée de 14 pieds de large sur 20 de hauteur environ et qui ne saurait être qu'un trophée célébrant une victoire du prince de Kabah. Nous verrons tout à l'heure que ce souvenir triomphant avait sa raison d'être, car il devait probablement consacrer la chute de Mayapan, ainsi que nous le conteront les deux bas-reliefs que nous donnons ci-après. Nous reproduisons le monument d'après le dessin publié par le voyageur américain. Le lecteur reconnaîtra dans cet édifice le même parti pris, la même note et toujours le même profil que nous avons si souvent signalé; seulement, ici, la voûte en encorbellement affecte une convexité plus grande et rappelle la voûte à boudin d'un palais ruiné de Palenque.

l'architecture yucatèque et nous faire toucher du doigt l'unité de civilisation au Yucatan.

Ces monuments, en effet, depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes, d'Aké à Uxmal, par exemple, ont une même origine, appartiennent au même peuple et sont, à quelques variantes près, tous semblables entre eux. Voyez le premier palais de Kabah; cette façade est d'une richesse incomparable, mais nous y retrouvons ces mêmes grandes figures



RUINES DU PREMIER PALAIS A KABAH.

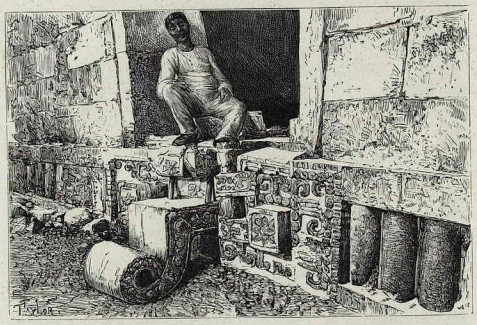
que nous avons vues à Chichen et qui rappellent les gigantesques idoles en bois, composées de têtes superposées, venant des îles du Pacifique.

L'ornementation dans ce monument est poussée jusqu'à la prodigalité, jusqu'à la débauche, et l'architecture en disparaît totalement pour faire place à des motifs décoratifs. Cependant il est impossible de ne pas admirer les deux corniches saillantes qui encadrent les énormes frises, corniches d'un travail exquis et qui ne dépareraient aucun de nos monuments les plus beaux.

L'état ruiné de l'édifice ne permet pas de juger de l'ensemble, qui devait être des plus extraordinaires, cette formidable décoration s'étendant à une façade de 50 mètres.

Comme tous les monuments yucatèques, ce palais s'élève sur une pyramide à deux étages; il est précédé d'une vaste esplanade où se trouvaient, de chaque côté, deux larges citernes et au milieu, la colonne du châtiment, le *picoté*. Au-dessus de la façade, en retrait, s'élevait une muraille décorative généralement adoptée par l'architecture indienne. Chose singulière et qui rompt avec les traditions connues d'orientation, les monuments de Kabah sont orientés sud-ouest et nord-est. L'intérieur de ce premier palais renferme une double rangée de salles, les plus belles que nous ayons visitées. Elles ont environ 9 mètres de long sur plus de 3 mètres de large et une hauteur de 6 mètres, avec leurs fausses voûtes légèrement cintrées.

Voici l'intérieur de l'une d'elles avec son escalier de trois marches composé d'une seule pierre taillée en volute et son encadrement à moitié détruit, mais qui permet encore de juger de sa richesse. C'est toujours le même motif, et l'on reconnaît dans la marche de l'es-



MARCHE D'ESCALIER ET INTÉRIEUR DU PREMIER PALAIS DE KABAH.

calier la protubérance des grandes figures de la façade; de chaque côté sont les yeux avec leurs grosses prunelles, et en dessous se trouvait la bouche. Cet escalier fait communiquer la pièce de face avec la pièce intérieure. Toutes les salles avaient leurs murailles peintes et couvertes de personnages et d'inscriptions, comme on peut en juger d'après de petits fragments qui nous restent encore : il est même probable que les monuments eux-mêmes étaient également peints. La polychromie était donc en usage chez les Yucatèques comme chez les peuples de l'Ancien Monde. Chez eux comme pendant la bonne antiquité, au dire de Viollet-le-Duc, la peinture ne dut jamais être séparée de l'architecture. Ces deux arts se prêtaient mutuellement secours, et ce que nous appelons le tableau n'avait qu'une importance très secondaire. Là aussi, la décoration extérieure était la grande préoccupation de l'artiste, et cette peinture, ces couleurs vives, éclatantes, distribuées avec art sur les larges façades, au milieu de l'enchevêtrement des figures monstrueuses, devait singulièrement ajouter à la sauvage magnificence des édifices.

Le deuxième palais se trouve à 150 mètres au nord-est du premier; comme lui il est placé sur pyramide, précédé d'une esplanade avec ses deux citernes et son *picoté;* mais il

s'élève en outre sur un second plateau, contenant une rangée de salles ruinées. Au centre se trouve l'escalier, soutenu par une demi-voûte qui permet l'accès de l'édifice.

Ce palais, fort bas (il n'a guère que 5 mètres de hauteur), contraste par sa simplicité avec l'ornementation exagérée du précédent. Sa façade, à peu près entière, a plus de 50 mètres d'étendue; elle est percée de sept ouvertures, dont deux, à colonnes garnies de chapiteaux grossiers, répondent à autant de petites pièces étroites et basses. Les murailles sont pleines dans le bas, c'est-à-dire sans ornement, et la frise qui s'élève au-dessus de la corniche peu saillante est un composé de petites colonnes engagées, groupées par trois, séparées par un mur plein. Chose remarquable, cette frise s'élève en oblique comme dans les palais de Palenque, au lieu d'être perpendiculaire comme dans la plupart des monuments yucatèques; mais cela n'établit toujours que des nuances. Le mur ornemental s'élève comme d'habitude en retrait de la façade, et on le distingue facilement à travers la végétation qui encombre le toit du palais. L'arrière est entièrement ruiné. Dans la pièce du milieu se trouvent des traces de peinture, dont nous avons pris le décalque.

J'avais cru y reconnaître l'esquisse naïve d'un cheval et de son cavalier; j'en avais conclu que le souverain de Kabah habitait son palais au temps de la conquête et que l'un de ses sujets, ayant vu les cavaliers de la suite de Montejo, avait voulu donner au prince une idée de l'étrange animal qu'il venait d'apercevoir pour la première fois. Cette idée, si pratique cependant, amena des gorges chaudes parmi certaines des personnes qui en eurent connaissance. Je me trompais, il est vrai, mais je n'étais pas si loin de la vérité qu'on aurait pu le croire, puisque le fait que je signalais à tort à Kabah se trouva vérifié dans une localité du nord; et là ce n'était plus seulement un dessin, mais des sculptures indiennes reproduisant des chevaux.

En 1861, M. Stephens Salisbury visitait dans une hacienda de Don Manuel Cazares, appelée Xuyum, à 15 milles au nord de Mérida, diverses pyramides et les ruines de petites constructions de pierre, bâties sur des éminences artificielles, lorsqu'il découvrit parmi les débris *deux têtes de chevaux* faites en espèce de chaux très dure; ces têtes et les cous avaient les crins hérissés comme les crins d'un zèbre. Le travail de ces figures était artistique, et l'on pensa que ces têtes avaient servi de bas-reliefs dans les monuments de l'endroit[1]; il est fort probable que ces têtes de chevaux furent modelées sur des édifices bâtis par les Indiens après la retraite de F. de Montejo en 1530, et pendant son absence de onze ans, de 1530 à 1541. Il y avait donc à Xuyum au moins un monument, du même genre de ceux que nous connaissons, construit vers 1535. Tout commentaire est inutile.

Sur la gauche du deuxième palais se trouve une pyramide à plusieurs étages, vaste rectangle de 50 mètres sur 35, flanqué de quatre escaliers qui se continuaient pour atteindre les étages supérieurs, où les édifices ne sont plus que débris, et bordée, dans tout le pourtour, de pièces de différentes dimensions avec portes simples ou portes à colonnes, comme l'indique notre gravure, qui en représente le côté nord-ouest. Dans ce monument, comme dans le deuxième palais, les linteaux sont en pierre: ils sont en bois dans le premier palais, où les pièces plus grandes avaient des ouvertures beaucoup plus larges; la plupart de ces linteaux sont en parfait état de conservation.

Quant à l'histoire de Kabah, sur laquelle se taisent les historiens, nous possédons quelques points de repère qui vont nous permettre de la reconstituer comme celle d'Uxmal, à laquelle elle doit se lier; car les deux États étaient voisins (les deux villes sont à cinq lieues l'une de l'autre et se trouvaient autrefois reliées par une belle route cimentée dont on retrouve les traces), et leurs princes durent encourir la même fortune.

1. Salisbury, *les Mayas*. Worcester, 1877, p. 25.

Nous avons dit qu'à l'époque de l'arrivée des Espagnols, le Yucatan était divisé en principautés indépendantes, espèce de féodalité dont chaque seigneur avait sa cour. Mais un siècle avant la conquête, et c'est là le seul document certain que nous ayons, le souverain d'une ville appelée Mayapan régnait sur toute la péninsule; c'est dire qu'il avait soumis les provinces environnantes et détruit comme d'habitude les capitales de ses rivaux. Les caciques de la sierra comptaient parmi les vaincus, comme nous le verrons tout à l'heure; et les caciques, c'étaient les princes d'Uxmal, de Kabah, de Labna, etc.

Le roi de Mayapan ne maintenait son autorité qu'à l'aide d'une garnison mexicaine; cela nous donne une date [1]; nous savons en effet que les Aztecs furent tributaires du roi d'Azcapozalco et ne conquirent leur indépendance que sous le règne d'Itzcoatl, vers 1425; qu'ils n'obtinrent de l'influence et ne se répandirent en vainqueurs que sous le règne de Montézuma Ier, vers l'an 1440, et que par conséquent ils ne purent envoyer de secours au roi de Mayapan qu'à cette époque.

Pour mieux assurer son pouvoir et maintenir ses vassaux dans l'obéissance, le roi de Mayapan obligeait les principaux chefs de famille de résider à sa cour comme otages, mais vivant dans l'abondance et libres d'impôts [2]. Cette royauté absolue ne dura que peu d'années, car le joug en semblait d'autant plus lourd qu'il était maintenu à l'aide de soldats étrangers. Une coalition se forma et l'on nous parle des gens de la montagne ou de la sierra, qui sont ceux dont nous avons parlé plus haut; la guerre éclata, le roi de Mayapan fut vaincu, la ville fut détruite de fond en comble, et chacun des caciques otages put regagner sa province.

Ceci se passait en 1420 selon Landa, et en 1460 suivant Herrera; mais Herrera nous paraît de beaucoup le plus exact, car il justifie sa chronologie d'une manière tout à fait victorieuse. Car, dit-il, « il s'écoula soixante-dix ans entre la chute de Mayapan et l'arrivée des Espagnols; il y eut vingt ans d'abondance et ouragan, seize ans d'abondance nouvelle et peste, autres quinze années d'abondance, guerre intestine, repos de vingt ans, époque à laquelle arrivèrent les Espagnols [3] ». Cela fait bien soixante et onze ans, qui, à partir de 1460, nous mènent à 1531, et Montejo occupa Chichen de 1528 à 1531.

Herrera nous dit encore, Mayapan étant détruite : « Chaque seigneur s'efforça d'emporter de Mayapan le plus de livres de science qu'il put, dans sa terre, où chacun éleva des temples; et voilà la principale cause de la construction de tant d'édifices au Yucatan. »

Et plus loin : « Après la division du territoire en provinces indépendantes, la race multiplia tellement, que le pays tout entier ne paraissait former qu'une seule ville; alors on bâtit temples et palais, et c'est pour cela qu'il y en a tant [4]. »

Landa nous dit aussi que les monuments ne peuvent avoir été construits que par les Indiens qui habitaient le pays à l'arrivée des Espagnols, puisque les bas-reliefs les représen-

1. Eligio Ancona nous dit : « Le roi de Mayapan, à qui nous donnerons le nom de Cocom, craignant que ses grands vassaux ou leurs alliés ne manquassent à la foi qu'ils lui avaient jurée, chercha en d'autres pays un appui contre eux. Il noua des relations avec les chefs militaires que le gouvernement mexicain avait placés à Tabasco et à Xicalango (l'auteur veut probablement parler de Goatzacoalco, car il est certain que la domination aztèque ne s'étendit point au delà), et l'on assure que le roi de Mayapan leur promit de leur ouvrir sa capitale s'ils voulaient lui envoyer des troupes pour consolider son pouvoir. Quoique à cette époque l'empire aztèque ne se fût point encore parfaitement établi dans l'Anahuac, il est indubitable que les propositions de Cocom furent acceptées et qu'une forte garnison d'origine nahuatl pénétra dans la ville maya. Nul doute à cet égard, si nous en croyons le manuscrit maya qui cite les noms des capitaines mexicains : *Ahzin-Teyul-Chan*, *Tzumtecum*, *Taxcal*, *Pante-Mit*, *Itztecnat* et *Kakaltecat*. Toutes les traditions antécolombiennes sont d'accord sur ce point de l'arrivée des Mexicains dans la péninsule, et, d'après les recherches provoquées par Don Juan Kanil, tous les témoins affirment que ses aucêtres vinrent de Mexico par ordre de Montezuma le vieux. » (Eligio Ancona, *Historia de Yucatan*, Mérida, 1878.)

2. Cogolludo, liv. IV, ch. III.

3. Herrera, décade IV, liv. X, ch. III.

4. Id. *ibid.*, ch. II.

COTÉ NORD-OUEST D'UNE PYRAMIDE A KABAH. (Voyez p. 325.)

taient avec leurs types, leurs armes et leurs costumes; et il ajoute comme Herrera : après la chute de Mayapan, il y eut renaissance, multiplication de la race et construction d'une multitude d'édifices.

Mais le même historien dit mieux encore, dans l'un de ses chapitres intitulé : Des diverses calamités qu'éprouve le Yucatan *un siècle précédant la conquête* (cela se passait naturellement après la chute de Mayapan) : « Ces populations vécurent pendant plus de vingt ans dans l'abondance et la santé; elles se multiplièrent tellement, que la terre entière ne paraissait former qu'une seule ville; ce fut alors (1440 à 1460) qu'elles construisirent des temples en si grand nombre, tels qu'on les voit aujourd'hui de tous côtés, *et qu'en traversant les forêts on retrouve au milieu des bois des groupes de maisons et de palais si merveilleusement travaillés*[1]. »

Est-ce assez clair ?

Donc, suivant les deux historiens, ces monuments de Kabah dateraient de la dernière moitié du quinzième siècle (1465). Cela est d'une évidence qui frappera tout le monde, et nous voilà bien loin des affirmations de certains voyageurs qui prêtent aux édifices une antiquité de deux, trois et dix mille ans! Nous venons de prouver que certains d'entre eux au moins, il y en a d'anciens, nous l'avons dit, dataient de 1465, et le fait qu'ils aient été habités ou non au temps de la conquête n'ajouterait rien à l'intérêt de la question. Du reste, ne retrouvons-nous pas à Kabah cette renaissance dont nous parlent Herrera et Landa, dans ce monument extraordinaire dont nous avons donné le détail et qui représente, dans son genre, le gothique fleuri, c'est-à-dire la fin d'un art ou le commencement éclatant d'un art nouveau, qui copie, voulant le dépasser, un art ancien. Le propre d'une renaissance est un effort qui dépasse le but; on veut faire plus riche que ceux qui vous ont précédé, et l'on tombe dans l'afféterie.

Délivré d'une règle ou d'un joug, on célèbre son affranchissement par des monuments nouveaux, arcs de triomphe, statues et bas-reliefs; et c'est le cas à Kabah, où nous trouvons précisément les deux précieux bas-reliefs que nous donnons ici, dont l'explication, aidée des citations que nous avons faites, nous paraît des plus vraisemblables, et prouverait que le monument auquel ils appartiennent célèbre la victoire remportée sur Mayapan par les alliés, dont le prince de Kabah faisait partie.

Ces deux bas-reliefs sont du même ordre que la pierre de Tizoc de Mexico, où les guerriers deux à deux représentent un vainqueur et un vaincu, c'est-à-dire les conquêtes de Tizoc sur les peuples voisins personnifiés par les guerriers à l'échine courbée.

A Kabah, que voyons-nous? Dans l'un des bas-reliefs, nous avons un homme debout, richement vêtu, avec la coiffure yucatèque à plumes immenses et la fameuse cuirasse de coton piqué. Cet homme est un vainqueur, car il commande; il menace l'homme à genoux qui l'implore et lui rend son épée.

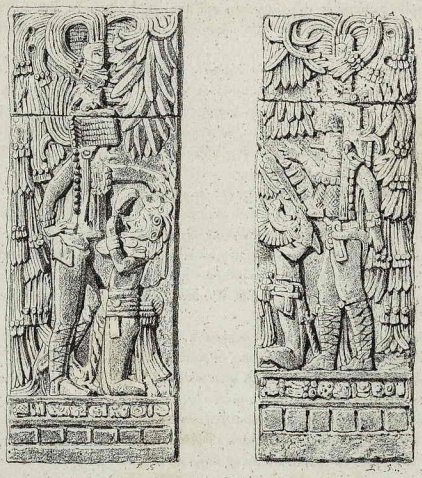
Dans le guerrier à genoux, vous reconnaîtrez facilement le soldat aztec avec sa coiffure plus modeste et semblable à quelques-unes de celles que les peuples soumis livraient comme tribut aux Mexicains vainqueurs, et telle que nous les donne Lorenzana dans les lettres de Cortez à Charles-Quint. Le Mexicain n'a pour costume, outre sa coiffure, que son maxtli. Le second bas-relief est plus explicite; ce sont les deux mêmes hommes, dans le même costume d'apparat pour l'un, et les mêmes attitudes de vainqueur et de suppliant. Seulement, ici, le vaincu a rendu son épée, sa coiffure entière nous montre la figure du soldat émergeant d'une tête d'animal, telle que nous en représentent des manuscrits mexicains, et le Yucatèque, qui semble avoir fait grâce, ordonne au vaincu de partir.

1. Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 10, p. 59, traduction de l'abbé Brasseur.

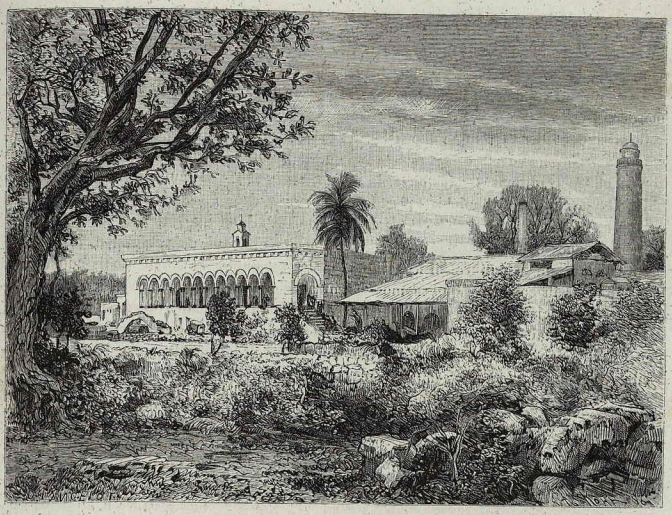
Nos deux bas-reliefs, dans l'un desquels le vainqueur semble recevoir le vaincu à merci, et dans l'autre lui commande de s'éloigner, ont donc trait à une bataille entre Yucatèques et Mexicains. Ils racontent la victoire de l'un et la défaite de l'autre, et comme nous savons que Mayapan fut la seule ville où les Aztecs furent appelés comme auxiliaires; comme nous savons également qu'à la suite de la destruction de la ville, les soldats étrangers reçurent l'aman de la part des vainqueurs et furent internés dans la province de Maxcanu, à l'est de Mérida, où leur race s'est perpétuée, nous pouvons affirmer que les deux bas-reliefs nous racontent bien la défaite de Mayapan, et que, par suite, le monument qui les contient est postérieur à la destruction de la ville et qu'il daterait de 1460 à 1470, ce qu'il fallait démontrer [1].

On trouvera peut-être que nous abusons, que nous amoncelons les preuves et que cela suffit; non, cela ne suffit pas; il faut appuyer encore, se répéter sans cesse, la chose en vaut la peine : le préjugé d'antiquité est trop ancré dans la tête de certains archéologues pour qu'il y ait jamais trop de preuves à leur donner de la modernité des monuments américains.

1. Voyez la figure et la coiffure du guerrier aztèque combattant le prisonnier dans notre gravure du Témalacatl, ch. III, p. 42, et comparez avec la figure de l'homme à genoux; la ressemblance n'est-elle pas frappante?



BAS-RELIEFS A KABAH, D'APRÈS STEPHENS.



HACIENDA D'UXMAL (Voyez p. 335.)

CHAPITRE VINGTIÈME

UXMAL

De Kabah à Santa Helena. — Un village maya. — Uxmal. — La hacienda. — Le Palais du gouverneur. — Citernes et réservoirs. — Palais des nonnes et la maison du Nain. — Légende. — Vue générale. — Cerro de los sacrificios. — Charte péon. — Appréciation de Stephens. — Appréciation de Fridrichsshal. — Conclusion. — Etude de mœurs. — Retour.

La route de Kabah à Santa Helena est l'une des meilleures que nous ayons suivies, assez large, bien ombragée, point trop cahoteuse; ce fut pour nous une véritable surprise; mais c'en fut une plus grande encore à notre arrivée dans le magnifique village indien de Santa Helena.

Ce village occupe une immense surface divisée en carrés comme une ville moderne; chaque carré, planté de grands arbres, se subdivise en parts de terrain de deux mille mètres environ de superficie, entourées de murs de pierres sèches où s'élève la demeure de chaque propriétaire. Quelques fleurs, des arbres fruitiers, ciruelos, goyaviers, orangers, se développent en taillis, et près de la case, sur un clayonnage de deux mètres carrés soutenu par des poteaux, s'étale une couche de terre végétale mélangée de fumier, jardinet aérien où l'habitant cultive des fleurs et des plantes potagères. Une basse-cour nombreuse anime la petite solitude,

et l'on entend les piaulements des poules et des canards, les gloussements des dindes, mêlés aux grognements des porcs. Cela respire le bien-être et presque l'aisance.

Au centre du village, sur une grande place, construite sur les ruines d'un ancien temple, s'élève l'église.

Ce village me donna comme une vision du passé; voilà, me dis-je, l'ancien village maya. Ce que nous avons vu et ce que nous voyons nous permet de rétablir l'ancien ordre des choses; et les traditions, les instincts, le milieu, agissent si puissamment sur les hommes, qu'il doit y avoir aujourd'hui bien peu de modification dans l'organisation indienne. Quoi de neuf, en effet, pour ces déshérités? Les Espagnols ont bien implanté leur religion sur la terre yucatèque; ce fut une affaire de sabre beaucoup plus que de persuasion, mais ils ne purent modifier ni la culture, ni le costume, ni les mœurs, ni la langue qu'ils adoptèrent. Ce furent eux, au contraire, qui se modifièrent au contact des vaincus; et, s'ils purent se substituer aux anciens maîtres du pays, ce fut en continuant les mêmes errements.

Le Yucatan était une féodalité que les Espagnols remplacèrent par le système des encomiendas (autre espèce de féodalité), droit que leur octroyait le roi d'Espagne d'avoir, selon le mérite de chacun, mille à deux mille Indiens à leur service.

Les restes de cette féodalité, se voient partout; partout où l'on passe, le long des routes et dans les bois, on peut voir les restants d'édifices plus ou moins importants qui constituaient un centre, une exploitation agricole; et par les deux, trois ou dix pyramides autrefois couvertes de monuments, nous pouvons juger de la puissance du cacique qui occupait la localité.

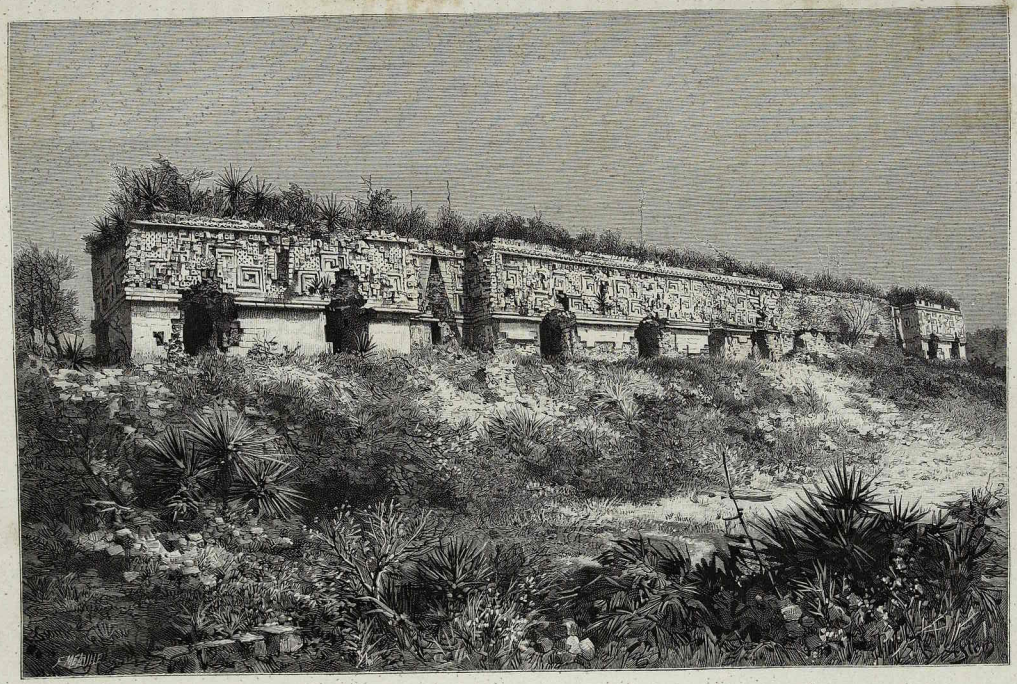
Aujourd'hui, les centres sont moins nombreux et moins considérables il est vrai; car, grâce à la mansuétude toute chrétienne des conquérants, la population est tombée de plus des neuf dixièmes; mais les villes, les villages et les haciendas atteignent le même but, occupent le même lieu, et nous en voyons bien peu qui ne s'élèvent près de groupes en ruines, et qui ne soient formés des matériaux arrachés aux anciens édifices qu'ils ont remplacés.

Donc, partout l'Espagnol vainqueur s'est substitué au cacique vaincu; rien de changé, sauf la famille noble, tombée dans l'avilissement et la servitude. C'est pour cela qu'au milieu des types inférieurs nous trouvons des têtes exquises, et ces beaux profils à nez aquilin qui distinguaient le Toltec, le conquérant, le civilisateur d'autrefois, mêlé aux esclaves d'aujourd'hui.

Rien de changé; la hacienda et ses bâtisses mauresques espagnoles ont remplacé le palais des princes, ou l'habitation plus modeste des petits seigneurs; l'arche hispano-arabe a remplacé la porte droite et la voûte triangulaire. Les beaux palais et les demeures cacicales sont en ruine, mais les cabanes des serviteurs entourent, comme jadis, la maison du maître; celles d'autrefois se sont évanouies, car le toit de chaume s'effeuille au vent, mais celles d'aujourd'hui nous présentent le modèle de la cabane disparue; elle est oblongue comme elle, couverte de chaume comme elle, et décorée, quand le serviteur possède quelque aisance, de ces petits dessins en losanges, pâle imitation des riches ornements qui décoraient les palais de ses souverains légitimes.

Rien de changé que la religion; l'église a renversé le temple, mais sans le remplacer; le dogme chrétien semble vide comparé au fouillis des anciennes croyances; car, pour ce peuple mystique entre tous, la forêt reste muette alors que, au temps de sa vie nationale, elle était pleine de voix mystérieuses et peuplée de chapelles votives.

Poursuivons; nous arrivons à Sac-Akal, pauvre hacienda de bestiaux perdue dans le désert, et nous nous égarons; plus de route; elle est envahie par une épaisse végétation qui l'obstrue si bien que le volan-coché disparaît entièrement.



PALAIS DU GOUVERNEUR A UXMAL. (Voyez p. 335.)

Nous avançons avec la plus grande difficulté au milieu d'arbustes et d'énormes plantes à fleurs jaunes, dont le pollen, secoué par les mules et le véhicule, se répand en nuage asphyxiant. Il est nuit quand nous arrivons à la hacienda d'Uxmal.

L'administrateur Don Luiz Perez nous attendait, et sa charmante fille nous prépare un souper délicieux qui nous remet de nos fatigues. La hacienda n'est plus l'habitation déserte et abandonnée d'autrefois; le mouvement, le bruit, l'activité, ont remplacé le morne silence de ses cours désertes. Aux lieu et place d'une masure s'élève un bloc majestueux contenant des salles spacieuses et bordé d'une grande galerie. Une vaste usine où s'agitent nuit et jour une foule d'Indiens, un chemin de fer à mules allant et venant des champs cultivés à la hacienda pour y déverser sans cesse de longs convois chargés de cannes à sucre, des chevaux piaffant dans la cour, le va-et-vient des hommes et des bestiaux, prêtent à l'habitation une animation extraordinaire. Mais, comme autrefois, le séjour est malsain, et le majordome nous conte ses épreuves et les fièvres lentes qui le dévorent.

Les ruines sont à 2 kilomètres au delà. Nous nous y rendons le lendemain, et l'aspect de ces vieux palais, que je me réjouissais de revoir, me cause une désillusion complète. C'est que depuis longues années on n'a pas dégagé les édifices, et que, la végétation ayant tout envahi, on ne voit plus l'ensemble de la ville, ni même un seul monument tout entier; du haut de la maison du Nain, le temple le plus élevé de la vieille cité, on n'aperçoit qu'un océan de verdure piqué çà et là de pans de murailles blanchies.

Cette ville, la rivale de Chichen, mais plus moderne dans quelques-uns de ses monuments qui sembleraient appartenir par leur conservation à l'époque de renaissance dont nous avons parlé au sujet de Kabah, cette ville a été si souvent visitée et décrite, que nous ne dirons que le nécessaire pour faire comprendre les vues des palais publiées dans cette relation, et pour faire saisir les indices nouveaux qui nous permettent d'affirmer la modernité de certains monuments.

Le Palais du gouverneur[1] est bien certainement le plus grand, le plus magnifique et le mieux compris des monuments anciens de l'Amérique; placé sur trois pyramides successives qui ajoutent à sa grandeur, il est à la fois sobre et riche, simple et superbe. L'appareil uni de la base contraste avec l'ouvrage de la grande frise qui le surmonte. Cette frise, qui développe sur une ligne de 100 mètres une guirlande de têtes colossales enveloppant des grecques de haut relief, sur un fond plat de treillis de pierre, produit un effet merveilleux.

Ce palais est neuf, malgré plus de trois siècles d'abandon; et il serait entier sans le vandalisme des anciens propriétaires qui firent enlever les pierres de la base pour construire leur hacienda.

Cette modernité, cette jeunesse du palais, frappera certainement l'observateur; et, du reste, les monuments n'ont-ils point leur physionomie comme les hommes, et, à défaut de documents qui leur serviraient d'extraits de naissance, ne saurait-on, en les étudiant, déterminer par à peu près leur âge? N'ont-ils pas comme nous des rides, dans les fissures de leurs murailles, dans leurs pierres rongées par les pluies, dans les mousses qui les dévorent; et n'ont-ils pas leurs cheveux blancs, dans les arbres qui les surmontent, dans les lianes et les fleurs qui les décorent?

Quand le monument est à bas, qu'il n'est plus qu'un monceau de décombres, qu'un amas

1. Ce nom de Palais du gouverneur, gobernador, prince, cacique, est consacré par la citation suivante de Cogolludo: « Au sud du Palais des nonnes, il y en a un autre, que l'on dit avoir été le palais du seigneur de cette terre; il n'a plus la forme du cloître, mais il est construit de pierres sculptées avec des figures dans le genre de l'autre; et il y en a beaucoup d'autres plus petits dans les environs, que l'on dit avoir été les demeures des capitaines et des seigneurs principaux. » Cogolludo, t. Ier, liv. IV, ch. II.

de poussières et que sculptures, décorations, murailles ont disparu, ne formant que des monticules informes, c'est qu'il est mort, et vous n'avez plus que débris, comme des ossements chez les animaux et les hommes : c'est alors un fossile. Mais quand il étale au soleil ses pignons et ses façades sculptées, il vit encore; ce n'est même pas un vieillard, et vous pouvez lui demander d'où il vient, quel est son âge et quelle époque l'a vu naître; il en est ainsi des édifices du Yucatan, dont quelques-uns, quoique mutilés, sont jeunes encore, et c'est le cas de nos grands palais; c'est qu'ils ont plus souffert des outrages des hommes que des injures du temps, et, s'ils nous content de lamentables histoires, ils nous crient assez haut que, sans les calamités qui les assaillirent un jour, ils seraient encore vigoureux et debout.

Uxmal, selon certaine tradition, voudrait dire « trois fois bâtie » ; soit que la ville ait été trois fois détruite et rebâtie, soit que les monuments aient été bâtis en trois fois. Cette dernière version nous indiquerait la manière de construire des anciens.

En effet, on peut voir, soit dans la vue d'ensemble, soit dans la vue de détail du palais, par la partie écroulée de l'édifice, que la muraille intérieure découverte par l'éboulement est en parfait état de conservation et constitue à elle seule un travail spécial ; le mur extérieur s'est dérobé et semble avoir glissé sur le premier sans lui causer aucun dommage.

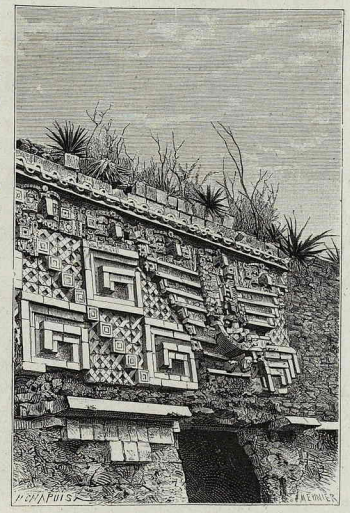
Il est donc probable que l'architecte élevait tout d'abord perpendiculairement à une hauteur de 2 à 3 mètres les murs intérieurs qui constituent les salles de l'édifice ; puis il les rapprochait l'un de l'autre de manière à former les fausses voûtes des doubles pièces du palais ; c'était une simple carcasse : première opération. Il remplissait alors l'entre-deux des voûtes, renforçait les murailles au dehors par un plein de maçonnerie qui s'appuyait sur les voûtes : deuxième opération. Puis il piquait tout l'édifice à l'extérieur des pierres sculptées munies de tenons, qui en composait le décor : troisième opération. Mais il faut ajouter que cette manière de bâtir put s'appliquer à tous les palais en pierre et que ce pourrait bien avoir été une formule générale.

Sur la grande esplanade qui précède le palais se trouvent des citernes et le picoté, comme à Kabah. Ces citernes, en forme de carafe évasée, de trois mètres de profondeur sur cinq de diamètre, existent dans tous les édifices d'Uxmal et se multiplient dans les alentours de la ville, où elles devaient fournir aux besoins de la population servile. Il y avait en outre de grands réservoirs creusés de main d'homme avec citernes dans le fond, où l'eau se centralisait à la saison des pluies.

On remarquera certainement le détail de la porte principale du palais et la magnifique inscription dont nous avons fait une reproduction spéciale. Les linteaux de bois ont été enlevés, la corniche saillante est tombée ; au-dessus se dressaient, en haut relief, de superbes ornements, qui ont été détruits ou dérobés par les premiers explorateurs. Plus haut s'élancent trois aigles aux ailes à demi déployées ; puis vient un piédestal de forme circulaire soutenant le buste mutilé d'un personnage dont les bras sont brisés et dont la tête absente était surmontée de cette immense coiffure de plumes que nous avons remarquée dans tous les bas-reliefs yucatèques. Dans le socle du buste se trouvent trois têtes renversées d'un type romain, d'une exécution parfaite, et de chaque côté du personnage s'étend l'inscription que nous avons reproduite. A Uxmal, tous les linteaux des portes sont en bois, et l'on en retrouve une multitude en parfait état de conservation : preuve évidente de modernité. Mais ce n'étaient pas les seules pièces de bois, il y en avait d'autres plus petites, espèces de poutrelles rondes destinées à suspendre les hamacs, et dans chaque pièce, à distances régulières, on remarque des trous dans les murailles, d'où s'échappent encore de ces poutrelles, et dans tous les trous se trouvent les extrémités de celles qui ont disparu. Nous avons dit au sujet de Palenque et de Chichen que leurs habitants ne connaissaient pas les portes et que les anneaux

enchâssés dans le haut des ouvertures nous indiquent l'emploi des nattes ou des tentures.

A Uxmal pas plus qu'ailleurs on ne peut apercevoir aucun vestige qui puisse faire supposer l'usage des portes ; les montants de pierre, parfaitement intacts, n'offrent aucune trace de mortaises ou de trous quelconques qu'auraient occupés des gonds de cuivre ou de bois ; mais si l'on observe l'intérieur, on remarque de chaque côté du montant de la porte, à égale distance du sol et du linteau, quatre crochets de pierre plantés dans la muraille ; il est alors très facile de se figurer la manière employée par les anciens habitants pour clore leurs demeures. Il s'agissait simplement d'un plateau de bois, appliqué de l'intérieur contre l'ouverture et que l'on maintenait par deux barres transversales et parallèles s'emboîtant dans les crochets de pierre. C'est la seule ville où nous ayons remarqué cette innovation, qui expliquerait le procès-verbal cité par Stephens et où il est question de portes ; cela indiquerait en même temps une époque postérieure pour la ville d'Uxmal. On a trouvé à Uxmal un grand nombre de phallus assez grossièrement sculptés et dont plusieurs ont été réunis dans le Palais du gouverneur. Ce culte existait donc au Yucatan comme sur les hauteurs, où l'on en a rencontré de nombreux vestiges.



DÉTAIL DU PALAIS DU GOUVERNEUR A UXMAL.

Nous retrouvons à Uxmal comme à Chichen-Itza un édifice appelé le Palais des nonnes ; nous avons, au sujet de la destination qu'on prête à ces Palais, le témoignage de Sahagun et de Clavigero eu égard aux établissements du même genre à Mexico, et Cogolludo va nous éclairer au sujet de celui-ci : « Il y a grand nombre d'édifices dans les bois, dont quelques-uns sont immenses, spécialement à Uxmal, Chichen, et beaucoup d'autres qui sont à l'orient sur le chemin de Bolonchen-Ticul. En certaines de ces villes, près du temple (le temple du Nain dont nous parlerons se trouve tout auprès), il y avait des édifices où vivaient des jeunes filles qui étaient comme des nonnes ou des vestales romaines ; elles avaient leur supérieure, une abbesse, qu'elles appelaient Ixnacan-Katun ; si quelqu'une violait son vœu de chasteté pendant qu'elle vivait dans cette retraite, elle mourait percée de flèches, encore qu'elles pussent quitter le couvent pour se marier, avec la permission du grand prêtre. Il y avait une tourière pour les surveiller, et elles veillaient le feu, qui ne devait jamais s'éteindre dans les temples ; et si elles le laissaient éteindre, celle chargée de l'entretien payait cette faute de sa vie [1]. »

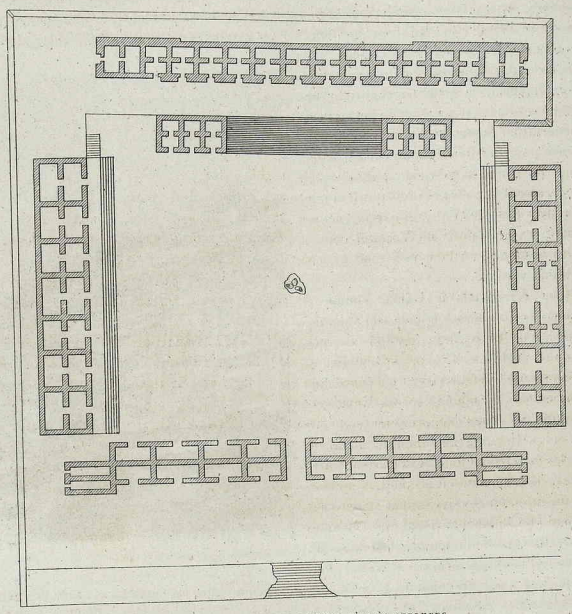
Nous voilà donc certains de la similitude de ces institutions sur les hauts plateaux et dans le Yucatan.

Ce Palais des nonnes est le plus considérable des édifices d'Uxmal ; il ne se présente pas

1. Cogolludo, t. Ier, liv. IV, ch. II.

avec la magnificence du Palais du gouverneur, mais il offre dans toutes ses parties des détails d'ornementation d'une richesse extrême ; nous emprunterons à l'ouvrage de Stephens la nomenclature de leurs dimensions ainsi que le plan que nous donnons ici.

Le monument forme un vaste quadrilatère composé de quatre ailes de grandeurs inégales et d'ornementation différente, enclavant une cour de 214 pieds de large sur 258 de profondeur; il s'élève sur trois terrasses superposées. La façade sud, que nous verrons dans la vue générale,



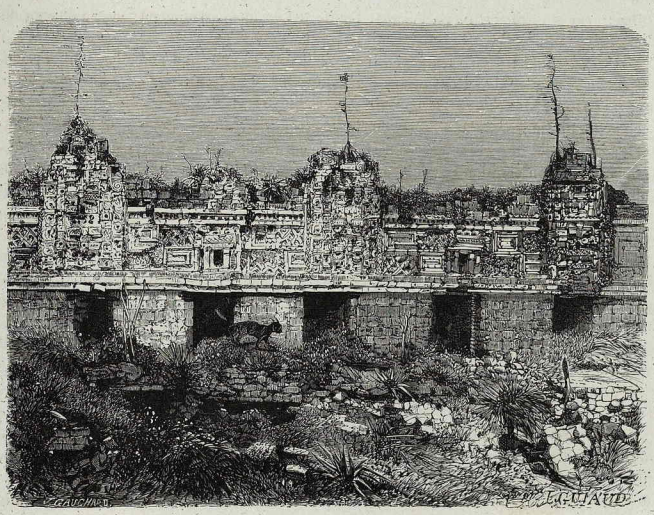
PLAN DU PALAIS DES NONNES A UXMAL D'APRÈS STEPHENS.

a 279 pieds anglais de long; au milieu s'ouvre la grande porte d'entrée de 10 pieds 8 pouces de large avec sa voûte triangulaire d'environ 20 pieds de hauteur; c'est la façade la moins richement ornementée du palais.

En pénétrant dans la cour, nous avons en face de nous l'aile nord, dont la décoration nous surprend par la variété des motifs qui la composent ; c'est un fouillis, parfaitement ordonné du reste, de petits portiques, de grecques et de treillis de pierre, semé çà et là de bas-reliefs représentant des oiseaux et des hommes, et coupés de pavillons sur lesquels s'étalent superposées ces grandes figures d'idoles à nez saillant que nous avons vues partout. Cette façade,

élevée sur une esplanade à laquelle on accède par un escalier de 95 pieds de large, a 264 pieds de long et pouvait avoir 25 pieds de hauteur ; elle est percée de treize ouvertures, répondant à treize doubles petites salles disposées en travées.

L'aile occidentale, presque entièrement ruinée aujourd'hui, nous donne cependant une idée exacte de sa belle ornementation; elle se composait d'une frise avec nombreux panneaux enrichis des motifs déjà connus, au milieu desquels se détachaient en haut relief de grandes statues indiennes ; deux immenses serpents emplumés, qui nous rappellent ceux qui, selon Clavigero, ornaient la muraille du temple et des palais de quelques seigneurs à Mexico, s'enroulaient autour de ces panneaux sur toute la longueur de la façade, c'est-à-dire 173 pieds, et aux deux



FAÇADE DE L'AILE NORD DU PALAIS DES NONNES A UXMAL.

extrémités de cette façade les têtes couronnées des serpents et leurs queues garnies de sonnettes venaient se rejoindre. Notons bien que nous avons ici des *serpents à sonnettes*, ce qui nous démontre évidemment que nous sommes en présence d'un palais construit conformément à des traditions venues des hauts plateaux ; ces deux serpents emplumés nous rappellent toujours Quetzalcoatl, Cuculcan. Ne savons-nous pas que les Toltecs furent les initiateurs de ce culte, et que les couvents d'hommes et de femmes et les rigoureuses austérités qui s'y pratiquaient leur appartenaient également ? Nous aurons donc là une nouvelle preuve de cette influence toujours la même et sur laquelle nous avons appelé si souvent l'attention de nos lecteurs.

L'aile orientale est entière et presque complète; elle nous présente sur sa jolie façade de 158 pieds de long une élégante frise composée de treillis de pierre et coupée de six

larges trophées à têtes de serpent et disposés en éventail, au milieu desquels se détachent dans le haut de grandes figures symboliques admirablement traitées. Cette façade est la plus simple des quatre, la plus sévère et celle du meilleur goût. Le Palais des nonnes contenait quatre-vingt-huit pièces, de toutes dimensions, depuis 6 jusqu'à 10 mètres de long.

La Maison du nain, appelée aussi la Maison du devin (la Casa del Adivino), est un fort joli temple placé sur une pyramide à pente extrêmement rapide et de près de 100 pieds de haut. Il se compose de deux parties : la première élevée sur la plate-forme supérieure, l'autre en contre-bas et tournée à l'occident, faisant face aux monuments de la ville. Cette espèce de chapelle était d'une grande richesse d'ornementation et devait être réservée au culte d'une divinité principale.

Deux grands escaliers, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, donnaient accès à chacun des édifices.

Le P. Cogolludo visita ce temple en 1656, et il nous raconte que l'escalier était si rapide qu'il eut le vertige et qu'il trouva dans l'une des salles de l'édifice *des offrandes de cacao et des traces de copal qu'on y avait brûlé tout récemment*, c'est-à-dire que, cent quinze ans après la conquête, les Indiens d'Uxmal sacrifiaient encore à leurs dieux. Cela nous prouve que le temple était debout et que les Indiens n'avaient encore rien oublié de leurs superstitions.

Quant à la conservation des édifices, elle est indubitable ; ils devaient être entiers du temps de Cogolludo, puisque quelques-uns, comme le Palais du gouverneur, les ailes orientale et méridionale du Palais des nonnes, le sont encore aujourd'hui. Du temps de Lizana, qui écrivait en 1616, ils lui parurent modernes, car il nous dit :

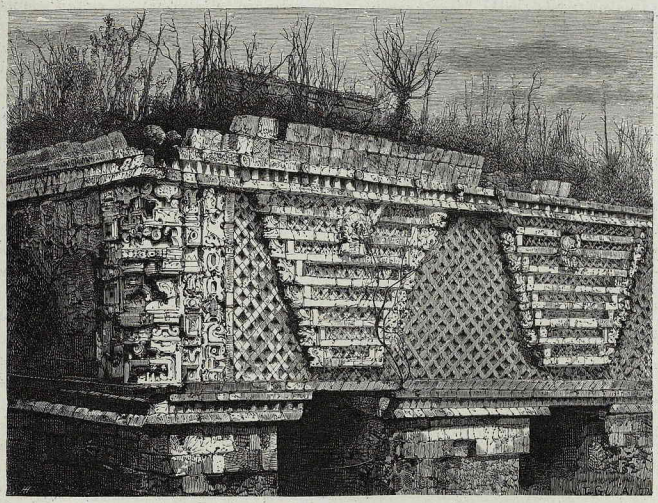
« Ces édifices sont d'une même architecture et d'un même style, tous fondés sur des élévations ku, kues (au pluriel), ce qui donne à penser qu'alors, par l'ordre et le gouvernement d'un seul, tous ces édifices auraient été construits en même temps, puisqu'ils avaient tous la même forme. » Et plus loin : « On en voit quelques-uns de si neufs et si blancs, avec les linteaux en bois des portes si sains, qu'on dirait qu'il *n'y a pas vingt ans qu'ils ont été bâtis ;* et ces palais ne devaient pas être habités par les Indiens, qui avaient des huttes de paille dans les bois, mais ils devaient s'en servir comme de temples et sanctuaires, ils le disaient, etc.... [1]. »

Ceci n'indique certes pas des monuments très anciens ; mais il y a mieux, car cette similitude des monuments entre eux qui fut si bien saisie, on le voit, par les premiers explorateurs, leur parut si extraordinaire, que Lizana, par exemple, attribue tous ces monuments à l'initiative d'un même roi ; il paraîtra donc tout naturel au lecteur qu'en faisant l'histoire d'un monument à l'aide des documents qui s'y rapportent, nous faisons l'histoire de tous les autres. Cette ressemblance des monuments entre eux ne nous suggérera pas, comme à Lizana, l'idée d'un seul roi comme auteur de cette civilisation, mais bien l'idée d'un seul peuple ou d'un seul foyer civilisateur, et nous avons prouvé que c'était le Toltec, dont l'influence s'étendit sur le Tabasco, Chiapas, Yucatan et Guatémala ; et cette influence est tellement prépondérante qu'elle semble unique, et que la part des peuples conquis, dans ces démonstrations architecturales, semble nulle ; car, si elle eût existé, nous aurions trouvé dans chaque province une différence dans l'architecture : nous eussions eu ici le tzendale toltèque, le guatémalien toltèque et le maya toltèque, comme nous avons dans l'Inde les architectures bouddhiste, jainiste, dravidienne et plus tard indo-arabe. Eh bien, non : dans ces trois pays, Tabasco, Chiapas, Yucatan, les monuments se ressemblent absolument, ils appartiennent à la même main,

1. Lizana, ch. II. Cet historien ne se rend pas compte de l'abandon des villes par les Indiens après la conquête à la suite des massacres, ni de la vie indienne, où le maître avait son palais et l'esclave ses huttes en dehors de la ville, comme d'autres historiens nous l'ont appris.

sont issus d'un même génie, et les différences légères qui les distinguent proviennent du milieu plutôt que de la race et tiennent à leur âge et aux époques diverses de leur construction. Ils ont une architecture semblable, une ordonnance identique, une ornementation toujours la même, et sont toltèques et ne peuvent être que toltèques. Peut-on supposer en effet que ces monuments soient d'origine inconnue, comme certains américanistes l'affirment?

Mais il faudrait pour une telle théorie admettre que les Toltecs, entrés comme conquérants et surtout comme civilisateurs dans ces contrées nouvelles, fussent restés inactifs pendant plus de trois siècles, et qu'ils eussent perdu tout à coup ces instincts de bâtisseurs et d'artistes qui étaient leur qualité dominante et qui faisaient leur gloire. Cela serait absurde.



DÉTAILS DE LA FAÇADE ORIENTALE DU PALAIS DES NONNES A UXMAL (YUCATAN).

Le rôle avéré de tout civilisateur, c'est de construire des temples pour ses dieux et des palais pour ses princes, et les Toltecs durent suivre la loi commune. Où seraient donc les monuments qu'ils ont dû laisser? Eh quoi! tout modernes qu'ils durent être, puisqu'ils ne dataient pas de plus de quatre siècles avant la conquête, tout solides qu'ils furent, ils auraient totalement disparu, et nous ne trouverions plus que les restes de monuments anciens qui leur étaient inconnus? Cela est contraire à la logique, à l'histoire et à toutes les traditions. Je termine ces discussions, déjà trop longues et trop souvent répétées, par une dernière citation de Cogolludo, qui, nous parlant de ces édifices tous de même forme, ajoute : « *Ils sont à peu près comme ceux de la Nouvelle-Espagne dont parle Torquemada dans sa Monarchie indienne*[1]. »

1. Cogolludo, t. Ier, liv. IV, ch. VI.

Donc ces monuments ne s'éloignaient point trop de certains édifices des hauts plateaux.

L'explorateur américain Stephens nous donne, au sujet de la Maison du nain, une légende qui peut intéresser nos lecteurs. La voici :

Il y avait une fois une vieille femme, vivant solitaire dans sa hutte sur le lieu même où s'élèvent la pyramide et le petit palais. Cette pauvre vieille se désolait de n'avoir point d'enfant.

Dans sa douleur, elle prit un jour un œuf, l'entoura de chiffons et le mit avec soin dans un coin de sa cabane. Chaque jour elle l'examinait avec anxiété ; mais l'œuf conservait sa forme première. Un matin, cependant, elle trouva la coquille brisée, et dans les langes de coton une charmante petite créature lui tendait les bras.

La vieille femme, ravie, l'appela son fils, lui chercha une belle nourrice et en prit tant de soin, qu'au bout d'une année l'enfant marchait et parlait aussi bien qu'un homme ; mais il cessa de grandir.

Plus enchantée, plus ravie que jamais, la bonne vieille s'écria que l'enfant serait un grand chef, un grand roi.

Un jour, elle lui dit d'aller droit au palais du prince et de le défier à tous les exercices de force. Le nain la supplia de ne point l'engager dans une telle entreprise ; mais la vieille exigea qu'il partît. Il lui fallut donc obéir.

La garde du palais l'introduisit auprès du monarque, auquel il jeta son défi. Ce dernier sourit et le pria de soulever seulement une pierre de trois arobes (soixante-quinze livres). Le pauvre enfant s'en revint en pleurant vers sa mère, qui le renvoya disant : « Si le roi soulève la pierre, tu la soulèveras aussi. »

Le roi la leva donc, et le nain la leva pareillement. On voulut éprouver sa force d'une autre manière, mais tout ce que faisait le roi, le nain l'exécutait avec la même facilité.

Indigné d'être vaincu par un si petit être, le roi lui dit alors que, s'il ne bâtissait en une nuit un palais plus élevé que tous ceux de la ville, il mourrait.

L'enfant, épouvanté, retourne sanglotant vers la vieille, qui lui dit de ne point désespérer ; et le matin ils se réveillèrent tous deux dans le charmant petit palais qui existe encore aujourd'hui.

Le roi vit avec étonnement ce palais magique ; il manda le nain et lui ordonna de réunir deux faisceaux de *cogoiol*, espèce de bois dur avec lequel lui, le roi, frapperait le nain sur la tête, son petit ennemi devant le frapper à son tour.

Celui-ci courut encore chez sa mère, pleurant et se désolant ; mais la vieille releva son courage, et, lui ayant placé sur la tête une petite tortille de maïs, elle le renvoya près du roi.

L'épreuve fut faite en présence des personnages les plus considérables de l'État, et le roi brisa son faisceau tout entier sur la tête du nain sans lui faire le moindre mal : ce que voyant, il voulut sauver sa tête de l'épreuve qui l'attendait ; mais, comme il avait donné sa parole devant toute sa cour, il ne put s'y soustraire. Le nain frappa donc et dès le second coup fit voler en éclats le crâne du roi. Aussitôt tous les spectateurs chantèrent victoire et acclamèrent le vainqueur pour leur souverain.

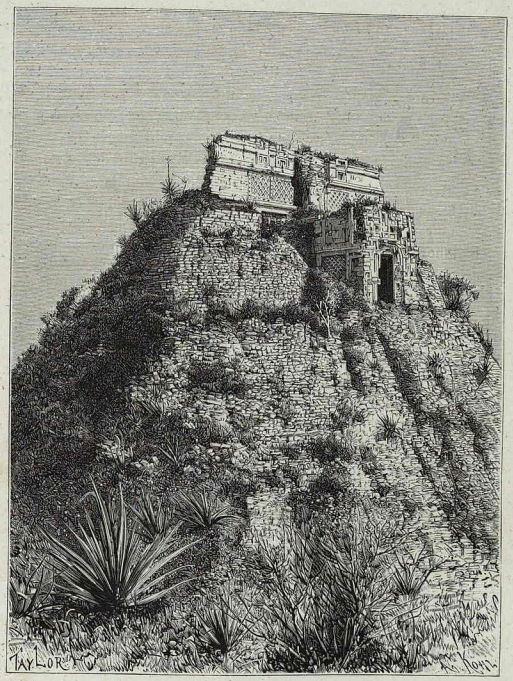
La vieille femme disparut alors ; mais dans le village indien de Mani, à 17 lieues de là, se trouve un puits profond qui mène à d'immenses souterrains s'étendant jusqu'à Mérida.

Dans ce souterrain, sur le bord d'une rivière et à l'ombre d'un grand arbre, une vieille femme est assise, un serpent à son côté. Elle vend de l'eau par petite quantité, mais n'accepte point d'argent pour sa peine ; il lui faut des créatures humaines, d'innocents bébés, que le serpent dévore. Cette vieille femme, c'est la mère du nain.

Uxmal est la seule ville où les édifices soient groupés de manière à permettre de prendre

une vue panoramique. Le lecteur pourra suivre la nomenclature des monuments, et nous trouverons encore, chemin faisant, des preuves de modernité.

A gauche dans le lointain, c'est *la Casa de la vieja*, la Maison de la vieille, puis le Palais du gouverneur vu de trois quarts avec sa façade occidentale ; à sa droite, en contre-bas, la Maison des tortues, ainsi nommée d'une rangée de tortues qui s'échelonnent au-dessus de



LA MAISON DU NAIN A UXMAL.

la corniche supérieure de l'édifice ; en arrière, une grande pyramide sans monument avec large plate-forme et qui porte le nom de *Cerro de los sacrificios*, Pyramide des sacrifices, où devaient se pratiquer les sacrifices humains. Ce serait là une copie des temples mexicains, qui se composaient d'une pyramide comme celle-ci avec petites chapelles en bois renfermant l'idole ou les idoles, et du *techcatl*, bloc de pierre bombé sur lequel on étalait la victime, afin que sa poitrine, ressortant en saillie, fût facilement ouverte par le couteau du prêtre, qui lui arrachait ensuite le cœur.

Les Toltecs, au contraire, qui ne pratiquaient pas les sacrifices humains, avaient de véritables temples sur leurs pyramides et semblables, d'après les descriptions de Veytia et d'Ixtlilxochitl, à ceux du Yucatan, où ils développèrent ce genre d'architecture. Donc, si nous trouvons les sacrifices humains chez les Mayas et l'anthropophagie qui s'ensuivit, nous ne pouvons l'attribuer qu'à l'influence mexicaine, et tous les historiens sont d'accord pour affirmer que ce furent bien les Aztecs qui introduisirent cette horrible coutume dans la péninsule. Mais nous savons que ces mêmes Aztecs ne purent venir comme auxiliaires à Mayapan avant l'année 1440. Donc les monuments destinés aux sacrifices humains ne peuvent être antérieurs à cette époque et, par suite, certains des monuments d'Uxmal comme ceux de Kabah sont modernes.

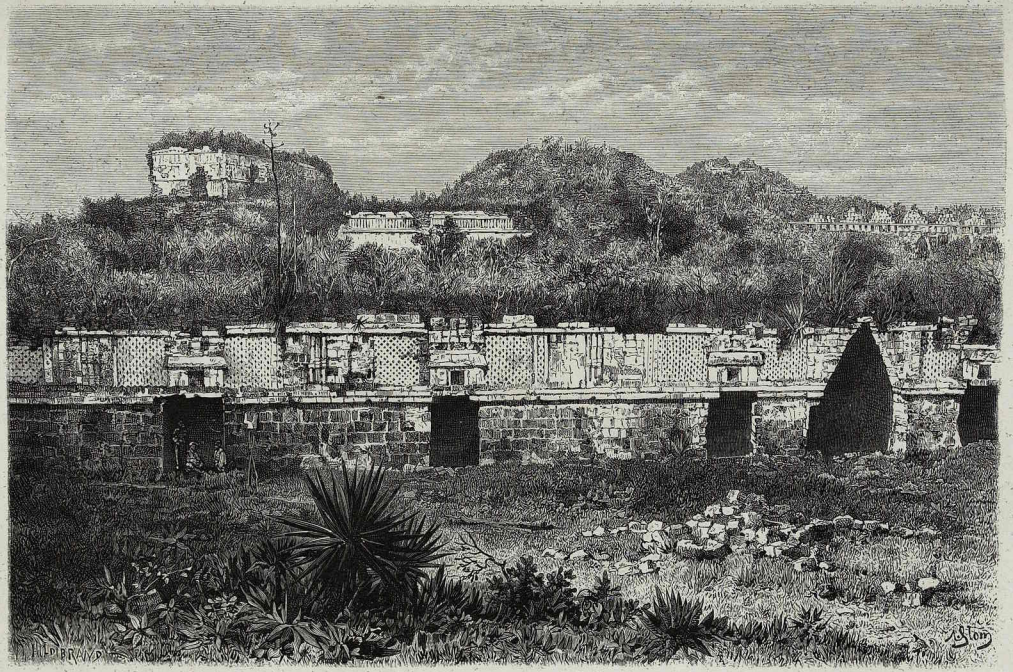
A droite de cette pyramide s'en trouve une autre à étages comme celle du Castillo de Chichen et comme d'autres observées à Palenque ; elle était surmontée d'un beau temple en ruine. A sa droite, mais sur un plan plus rapproché, nous avons le curieux monument appelé *Casa de las palomas*, la Maison des colombes, par suite des immenses clochetons percés de trous qui pourraient au besoin rappeler des colombiers. Ces clochetons triangulaires font partie de la muraille décorative surmontant l'édifice et dont nous avons si souvent parlé. Ce mur décoratif, qui ne se retrouve à Uxmal que sur les monuments les plus délabrés, indiquerait une date plus ancienne, de même que le ciment employé pour les modelages et dont on retrouve les traces.

En avant de ces édifices, sur le second plan et perdus dans le bois, se trouvent d'autres ruines, dont la plus remarquable est celle du jeu de paume, le *tlachtli* avec ses anneaux brisés et qui, à Uxmal comme à Chichen, comme sur les hauts plateaux, était le jeu national. Enfin sur le premier plan nous avons l'aile méridionale du Palais des nonnes, avec la grande porte d'entrée, qui du dehors donnait accès dans l'intérieur de la cour, où se voient des restes de pavage.

Il nous reste à citer, au sujet des édifices d'Uxmal et confirmant de nouveau leur état de parfaite conservation longtemps après la conquête, un document officiel que nous trouvons dans Stephens. C'est une charte du roi d'Espagne, datée de 1673, consacrant la cession d'une partie du territoire d'Uxmal à Don Lorenzo de Evia, sur sa demande, formulée de la manière suivante. Evia affirme que « cette cession à lui faite ne pourra nuire à personne ; que, loin de là, elle rendrait un grand service à Dieu, notre Seigneur, parce que, en formant un établissement à Uxmal, on empêcherait les Indiens de cette place d'adorer le démon dans les édifices qui sont là, où ils ont leurs idoles, auxquelles ils offrent de l'encens et en l'honneur desquelles ils performent d'autres détestables sacrifices, *comme ils le font chaque jour notoirement et publiquement* [1] ».

Puis, lors de la prise de possession, nous en trouvons la description singulière suivante : « En ces lieux appelés les édifices d'Uxmal et terres appartenantes, le troisième jour du mois de janvier 1688, en vertu des pouvoirs et autorité que m'a donnés le gouverneur et selon mes instructions, j'ai pris par la main ledit Lorenzo de Evia, et nous parcourûmes ensemble l'emplacement d'Uxmal et ses édifices ; *nous ouvrîmes et fermâmes les portes de plusieurs salles*, coupâmes durant le parcours certains arbres ; ramassâmes des pierres et les jetâmes ; tirâmes de l'eau des réservoirs de ladite place d'Uxmal et performâmes d'autres actes de possession [2]. » Ceci se passait *cent cinquante ans* après la conquête ! Je crois qu'il est inutile d'aller plus loin ; toute considération à ce sujet serait vaine, et le lecteur est

1. J.-L. Stephens, *Incidents of travels in Yucatan*, t. Ier, p. 323.
2. Id. *ibid.*, t. Ier, p. 324.



VUE GÉNÉRALE DES RUINES D'UXMAL.

bien convaincu maintenant que certains édifices d'Uxmal en particulier étaient habités avant comme après l'arrivée des Espagnols ; qu'ils étaient modernes et qu'en général, ruinés ou non, les autres monuments du Yucatan appartenaient bien à la race existante, et que les villes yucatèques, fondées à des époques diverses par le conquérant toltèque, ne remontent pas pour les plus anciennes au delà du onzième siècle, tandis que les plus modernes appartiendraient au quinzième, comme nous l'avons suffisamment démontré.

Nous terminerons cette étude des monuments yucatèques par une appréciation du baron Fridrichsshal, touchant l'âge probable de nos ruines, pour montrer qu'en émettant la théorie que nous avons développée au sujet des monuments de l'Amérique centrale, nous n'avons en somme rien avancé que d'autres et des plus illustres, Stephens entre autres, n'eussent déjà pressenti ; je me trouve donc en bonne compagnie, et j'y reste.

« Les historiens s'accordent à dire que seuls les Toltecs et les Aztecs avaient des édifices de pierre, et que, pour cette raison, on doit attribuer toutes les constructions existantes à l'une ou à l'autre de ces deux nations. Les Aztecs cependant n'envahirent la Nouvelle-Espagne que vers le treizième siècle, et nous n'avons aucun vestige de leur émigration dans le sud. L'architecture aztèque a du reste un caractère distinct de l'architecture toltèque, comme le prouve la comparaison des constructions mexicaines avec celles de Palenque, que tous les savants attribuent uniquement aux Toltecs.

« L'analogie indiscutable qui existe entre les édifices de Palenque et les ruines du Yucatan fait prêter à ces dernières une même origine, encore que le progrès visible de l'art qui s'y remarque assigne aux uns et aux autres des époques différentes. La question de fixer ces époques avec quelque vraisemblance paraît, selon ce que nous avons dit, sinon impossible, au moins très difficile ; seule une exploration complète, aidée d'un examen complet, approfondi et détaillé des restes existants, jointe à l'observation minutieuse des causes et des circonstances qui ont pu produire et contribuer à l'état de délabrement dans lequel ces ruines se trouvent actuellement ; cela seul, je le répète, pourrait éclairer de quelque façon l'obscurité qui depuis des siècles nous voile ces monuments. » C'est justement le travail auquel nous nous sommes livré.

« La construction de ces édifices n'égale pas en solidité celle d'autres nations anciennes dont les monuments se composaient de pierres plus ou moins grandes qui en constituent des murailles entières dans toute leur épaisseur : les édifices du Yucatan sont seulement revêtus extérieurement de ces pierres sculptées, tandis que l'intérieur de la muraille n'est composé que d'un mélange très grossier de petites pierres irrégulières et d'un mortier fragile. L'hétérogénéité d'une semblable composition a dû produire, par conséquent, la rupture ou la dislocation de la couverture extérieure, du moment que l'ensemble s'est trouvé influencé par l'humidité atmosphérique et les infiltrations rapides qui se produisent par ses parties supérieures.

« La pierre calcaire dont sont formés les édifices est en outre considérée comme un matériel très inférieur pour les constructions ; en effet, l'œil de l'observateur remarque la décomposition progressive de certaines parties de ces édifices et principalement de celles qui sont exposées à l'influence directe du nord-est, côté où les pluies prédominantes ont une action beaucoup plus notable et violente.

« Il faut aussi mentionner une des causes les plus puissantes que la nature emploie dans son rôle éternel de création et de destruction, c'est l'influence d'une végétation riche et vigoureuse comme on la rencontre dans les pays tropicaux. La germination facilitée tant par les météores aériens continuels et violents de ces contrées, que par la condensation atmosphérique d'une grande partie de l'année, vivifie toutes choses et revêt toute superficie

de végétation, et, au moyen de ses forces irrésistibles, détruit le corps le plus durable, un corps capable de défier les éléments eux-mêmes.

« Il y a encore un fait important pour la critique chronologique : le bois employé dans presque tous les édifices. Dans les pays septentrionaux, il y a des exemples de bois résineux, particulièrement ceux enfoncés en terre, ou submergés dans l'eau, qui, dans un état de demi-pétrification, peuvent se conserver plus de mille ans. Mais le bois des ruines yucatèques se trouve au contraire exposé à l'air libre, servant de corniches ou de linteaux de portes. Ce bois est de l'espèce des zapotes, bois très dur si l'on veut, mais nullement résineux et ne résistant pas comme le cèdre aux insectes dévorants. Pour cette raison, il ne paraît pas probable que ces bois aient plus de *six ou sept siècles* d'existence. C'est ainsi que le résumé de cette explication nous autorise à donner, comme approximation de l'âge de ces édifices, la période désignée ci-dessus, c'est-à-dire l'époque de la dispersion des Toltecs.

« Si cette supposition peut s'appeler purement hypothétique, le penseur aura le droit de choisir ce qui lui paraîtra de plus de valeur pour formuler son opinion, comme je me suis permis d'exposer la mienne, sans réclamer le privilège de l'infaillibilité. On n'arrive pas à la vérité, dit un proverbe allemand, sans avoir plusieurs fois trébuché sur les pierres de l'erreur[1]. » Voilà qui nous semble bien pensé, et nous n'avons fait qu'affirmer les mêmes choses, après les études demandées par l'auteur.

En somme, il ne faut pas se faire illusion sur la beauté et le mérite réel des monuments américains, c'est là une question archéologique, rien de plus. Les Indiens ne nous apprendront rien comme architecture, ni comme décoration ; l'admiration qu'on peut éprouver est relative et conditionnelle, c'est plutôt de la surprise que de l'admiration, car tout est imparfait ; témoin leur peu d'exactitude et de régularité dans leurs plans, leur peu de soin ou de savoir dans la taille de leurs matériaux, l'écartement des joints qui, même dans les parties les plus délicates, celles où sont sculptés leurs bas-reliefs, sont énormes, laissant un large espace vide comblé de ciment entre leurs diverses parties. On ne saurait comparer aucun de ces monuments aux monuments de l'Inde, de l'Égypte ou de la Babylonie.

Qu'en pouvons-nous donc tirer? Rien que des exemples bizarres d'une architecture morte ; nous y lisons les efforts d'un peuple dont la note barbare s'est maintenue pendant des siècles dans le même ton, parce qu'il manquait d'exemples ou de traditions comme nous, pour s'élancer plus avant. L'isolement comme le manque d'outils a dû paralyser les Américains dans leurs manifestations artistiques, et leur faire, a dû rester au-dessous de leurs conceptions. Cela se reconnaît à certains traits heureux dans leurs sculptures sur pierre, à d'assez beaux modelés dans leurs bas-reliefs en ciment, et surtout dans la perfection de leurs bijoux, comme nous l'affirment les conquérants. Quelques-uns de leurs motifs d'ornementation sont très jolis, le plus souvent monstrueux ; mais les ensembles, comme dans le Palais des nonnes à Chichen et le Palais du gouverneur à Uxmal, ne manquent ni d'élégance ni de grandeur. Aussi ces monuments ne frappent que des esprits cultivés, et quand c'est un ignorant qui les voit pour la première fois, il ne s'étonne ni n'admire, et c'est ce qui explique le silence des conquérants. Je me rappellerai toujours ce que mon domestique, un Français, répondit lorsque je m'exclamai pour la première fois à la vue du Palais du gouverneur.

« Mais, disait-il, je ne vois là rien de bien extraordinaire, et le premier maître maçon de chez nous en ferait tout autant. »

Cela prouve qu'il ne comprenait pas ; comme un soldat espagnol de la conquête, il n'en eût peut-être jamais soufflé mot à son retour.

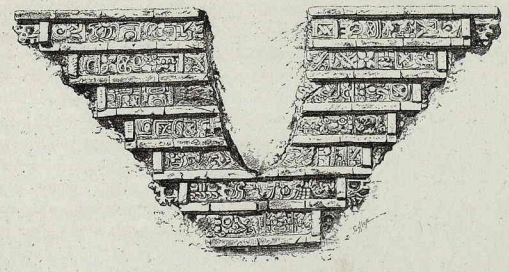
1. Baron Fridrichsshal, appendice au livre IV de Cogolludo, Campêche, 1842.

Nous partons; adieu, ruines curieuses, ruines charmantes dans votre sauvagerie, ruines que j'ai visitées trois fois avec un bonheur toujours nouveau; j'ai soulevé un coin du voile qui vous couvrait, ô ruines, et si vous n'êtes plus mystérieuses, vous n'en resterez pas moins intéressantes!

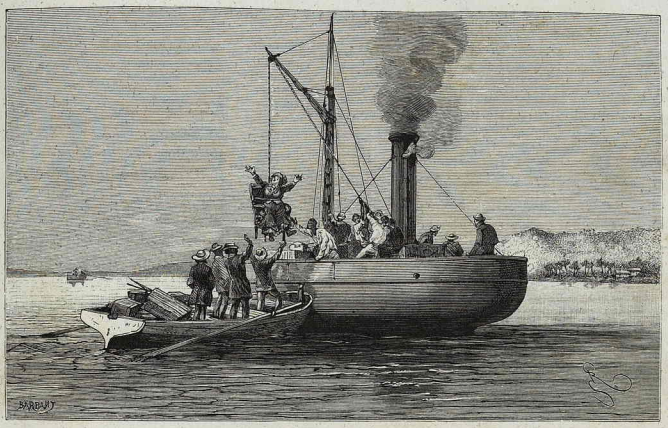
Nous prenons la route de Muna, bourg important où se trouve un beau puits qui semble de construction indienne. A Muna, c'est fête! Ah! que de fêtes! Pas un village où l'on n'en célèbre quelqu'une à notre passage. Grande occasion de boire, les ivrognes abondent et les tiendas sont pleines d'Indiens absorbant le staventun féroce. Mais aucun bruit, pas de scandale; ces gens sont doux même étant ivres : l'un se couche, l'autre vous regarde d'un air hébété, tandis qu'un troisième vous débite des tendresses.

Sur le bord de la place, un grand beau métis en chapeau bleu et tout flambant de neuf habillé, titube, s'affaisse et se relève avec l'aide énergique de sa femme et de sa mère, qui, de leur mieux, le soutiennent et cherchent à l'entraîner. Mais les chutes se succèdent et, au train dont il va, le malheureux n'atteindra jamais sa maison. Plus près de nous, sur les degrés de la tienda où nous sommes arrêtés, un jeune Indien se lève, hésite, regarde et ne peut s'arracher au spectacle magique de cette boutique dont il vient de sortir éperdu et où brillent encore tant de flacons pleins. Sa pauvre petite femme est à deux pas qui l'attend et lui dit de sa voix douce : « *Coox....* (Prononcez en traînant Co....osch), viens-nous-en. » Mais il ne s'en vient pas, la tentation l'emporte, il rentre dans la boutique et ressort avec un verre plein qu'il offre à sa compagne. L'Indienne se retourne à la manière antique, se voile la face de son uipil, avale le contenu du verre et dit à son mari, mais plus doucement cette fois : « *Co....ox.* » Lui, pensant l'avoir gagnée, sourit bêtement, rentre dans la boutique, avale également son verre, et, la tête égarée, l'œil perdu, vient de nouveau s'accroupir sur les marches de l'escalier. « Co....ox.... Coox, » répétait l'Indienne d'un ton plaintif.... Il ne l'écoutait plus. Le malheureux restera peut-être là toute la nuit, et sa femme le veillera jusqu'à l'arrivée du jour.

Nous filons pour aller coucher à Abala dans une masure abandonnée. Le lendemain à dix heures nous avions regagné nos pénates.



INSCRIPTION DU PALAIS DU GOUVERNEUR A UXMAL. (Voyez p. 336.)



EMBARQUEMENT DE LA DUÈGNE. (Voyez p. 355).

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

CAMPÊCHE. — TÉNOSIQUÉ

De Progreso à Campêche. — Incident de bord. — Carmen. — Vieilles connaissances. — Canons indiens. — Frontera. — Le Grijalva. — Poteries du Tabasco. — Longues attentes. — Carnaval à Frontera. — Succès de Julien. — Départ. — Jonuta. — Monte-Cristo. — Tracasseries douanières. — A travers bois. — Cabecera. — Ténosiqué. — Physionomie. — Anciens souvenirs. — Les monteros. — Renseignements sur les Lacandons. — Arrivée des mules. — L'Usumacinta. — Poissons de mer. — Départ pour les ruines. — Itinéraire. — La forêt. — Campement. — Deuxième journée. — Traces de monuments. — Perte d'une mule et d'un cheval. — Souvenirs de Cortez. — L'arroyo Yalchilan. — Cachette dans les bois. — Passage de la Cordillère. — Rencontre d'un vieux montero. — Traces de Lacandons. — Arrivée au paso Yalchilan.

Nous nous embarquons à Progreso sur l'*Asturias*, petit vapeur gros comme une coquille de noix, où nous sommes heureusement seuls passagers; le bateau n'a que quatre couchettes. C'est dire qu'avec d'autres compagnons de route nous aurions été obligés de nous étendre à l'avant ou à l'arrière, à la belle étoile. La mer est calme, et le lendemain nous arrivons à Campêche de bon matin. Comme nous avons un très faible tirant d'eau, nous pouvons nous approcher suffisamment de la côte pour saisir le joli panorama de la ville; les grands vapeurs sont obligés, comme à Progreso, de jeter l'ancre à quatre milles au large, d'où l'on distingue à peine la terre.

Campêche fut élevé sur l'emplacement d'une ancienne ville indienne où s'arrêta Antonio de Cordova, lors de la première et fatale expédition de 1517. Les Indiens vinrent recevoir les étrangers; et, nous dit Bernal Diaz del Castillo, « ils nous conduisirent à de très vastes constructions qui renfermaient les oratoires de leurs idoles. Elles étaient parfaitement travaillées à chaux et à sable. Sur les murs se voyaient des bas-reliefs figurant des serpents

énormes ; à côté, des peintures représentaient des idoles, tout autour d'une sorte d'autel taché de gouttelettes de sang encore frais. Des groupes d'Indiens peints de l'autre côté des idoles se massaient comme en forme de croix. Nous restâmes stupéfaits d'étonnement en présence de ces choses que jamais on n'avait vues ; on voyait arriver un grand nombre d'Indiens et d'Indiennes le rire aux lèvres et de l'air le plus pacifique, paraissant poussés par le désir de nous voir[1]. » Mais la scène change, on établit des brasiers de roseaux parfumés de copal, et des prêtres à la chevelure coagulée de sang font entendre aux Espagnols qu'ils aient à quitter la plage avant que ces brasiers soient éteints, sous peine d'être massacrés. Aussi les Espagnols s'enfuirent-ils aussitôt et ne s'établirent à Campêche qu'en 1541 ; il y a bien longtemps que temples et pyramides ont disparu. Mais ces pyramides, ces temples, cette ornementation, ces cérémonies, ces prêtres à chevelure souillée de sang, tout nous reporte à Mexico, nous rappelle l'ancienne architecture toltèque dont héritèrent les Mexicains. Que sont devenus ces temples et ces pyramides? Comme tous les édifices de la côte, ou à proximité des établissements espagnols, ils ont disparu.

Plus tard, devenue la ville la plus riche du Yucatan, Campêche fut à maintes reprises pillée par des corsaires anglais et français, et, pour arrêter le cours de ces dévastations presque périodiques, on dut l'entourer d'une épaisse muraille où les habitants purent se reposer en paix. Ce mur, qui faisait alors la sécurité de la ville, l'étouffe aujourd'hui comme une ceinture trop étroite. La physionomie de Campêche diffère de celle de Mérida ; l'entrée tortueuse des faubourgs, les fossés à pont-levis et ses murs lui donnent l'apparence d'une ville de guerre, dont elle est fière; elle ne soutint, en somme, qu'un seul siège contre les habitants de Mérida, qui ne purent entamer ses fortifications. Les rues ne sont point tirées au cordeau comme toutes celles de la république, et ses maisons inégales et plus élevées que celles des villes mexicaines lui donnent un air moins oriental. Les monuments y sont rares et sa cathédrale est des plus modestes.

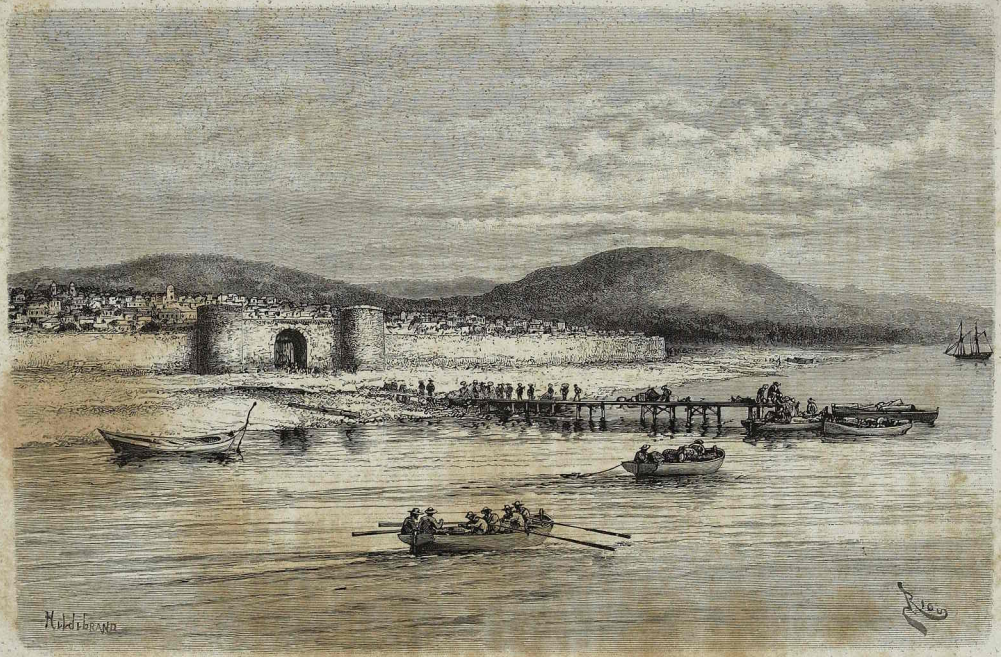
Les riches commerçants possèdent en dehors des murs des habitations de plaisance, *quintas*, où la flore des tropiques étale toute sa magnificence et dont l'ensemble forme à la ville une enceinte de verdure.

Vue de la mer, assise sur le rivage en pente douce, appuyée sur le promontoire de deux collines, avec son bois de palmiers placé sur la gauche comme une aigrette sur la tête d'une jolie femme, Campêche offre un coup d'œil d'une coquetterie ravissante. Lerma, joli petit village placé sur la côte, à trois kilomètres à l'ouest, lui sert de station de bain.

Le vapeur devait s'arrêter un jour et je me hâtai de débarquer pour aller serrer la main du plus aimable des correspondants, don José Ferrer, qui maintes fois m'avait gracieusement offert l'hospitalité au cas où mes explorations m'amèneraient à Campêche. Je trouvai là une maison charmante, pleine de musique, de chants et de sourires, et j'y passai une journée que je n'oublierai de ma vie.

Le soir, à quatre heures, il fallut réintégrer notre coquille flottante pour filer sur Carmen, et déjà je me réjouissais de notre solitude à bord lorsqu'un immense canot chargé de passagers vint accoster le vapeur. C'était une troupe comique composée de dix-huit personnes avec accompagnement de chiens, chats et perroquets! C'était une véritable calamité! Trois jours de mer, pensai-je, avec le moindre nord et pas une place pour s'abriter, seraient un supplice, et d'autant qu'on nous prie d'évacuer les cabines, la troupe ayant depuis longtemps retenu tout le carré. J'obtiens avec peine qu'on y laisse mon secrétaire, Lucien, attaqué d'un terrible accès de fièvre et qui geignait sur son cadre. Mais

1. Bernal Diaz del Castillo, t. Ier, ch. III, traduction du docteur Jourdanet.



VUE DE CAMPÊCHE.

nos comiques s'embarquent, moins une duègne énorme, incapable de se mouvoir et qu'on enlève sur une chaise au moyen d'un palan; la vénérable dame épouvantée crie, pleure, se lamente et volontiers se trouverait mal, n'était la nappe d'eau qui la menace en dessous.

On s'installe et nous partons; mais les gémissements de Lucien attirent l'attention des comiques; les femmes s'inquiètent du voisinage du malade :

« Qu'a-t-il donc? la fièvre jaune? demandent-elles anxieuses.

— Peut-être bien! » fis-je gravement, et la troupe effarouchée abandonna les cabines pour l'arrière du bateau. Nous reprenons possession de nos lits et nous passons une excellente nuit qui nous permet d'arriver à Carmen frais et dispos.

Carmen est le grand dépôt des bois de teinture dits bois de Campêche ; la ville est riche, de nombreuses maisons ont amassé de grosses fortunes dans ce commerce peu connu, qui demande un long séjour dans le pays et une connaissance parfaite des hommes et des lieux. L'une des principales maisons est celle de MM. Anizan, dont j'avais autrefois connu le fondateur : il était mort, mais je retrouvai le frère don Benito et le fils don Pancho. Nous avions quelque peu changé tous les trois, depuis vingt-cinq ans que nous ne nous étions vus, et il fallut décliner mon nom pour me faire reconnaître. Mais aussitôt je fus de la famille et j'entamai le sujet des ruines que don Benito connaissait bien. Il venait justement de faire une découverte des plus curieuses. Don Benito est propriétaire d'une île immense placée sur le cours moyen de l'Usumacinta, c'est l'île del Chimal, où se trouvent d'anciennes pyramides, sépultures ou bases de temples. Or, en fouillant l'une d'elles, on mit à jour des canons en terre cuite de 1^{m},50 de long, avec boulets en terre cuite également et dont il me présenta des échantillons, que le Musée du Trocadéro possède aujourd'hui. Ce canon en terre a droit de nous surprendre ; c'est une rareté ; mais, en y réfléchissant, je n'y trouve rien d'extraordinaire et je m'explique le fait le plus simplement du monde. Il me paraît tout naturel qu'à la suite de la grande bataille qu'eut à soutenir Cortez contre les troupes du Tabasco près de Centla, la capitale, aujourd'hui Comalcalco, bataille où il dut se servir de tous ses moyens d'attaque et où l'artillerie fit merveille, il me paraît naturel que les Indiens, frappés d'épouvante en voyant les effets de cet engin nouveau, couleuvrine ou canon, aient cherché à l'imiter. Sans se rendre compte de l'effet de la poudre, et, ne connaissant pas le fer, ils se bornèrent, en gens naïfs qu'ils étaient, à copier en terre la forme de cet instrument qui lançait la mort, s'imaginant qu'en fabriquant un engin semblable ils en obtiendraient les mêmes effets.

A la mort du chef, les canons et les boulets de terre cuite furent enterrés avec lui. Cela nous prouve encore l'âge moderne de certains de ces monticules et apporte une nouvelle preuve à l'appui de la thèse que je développe.

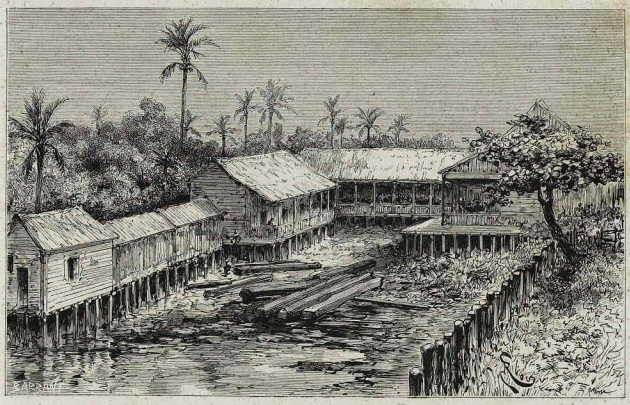
Je priai M. Anizan de me rechercher un de ces canons pour le Musée du Trocadéro ; il me le promit et je l'attends.

De Carmen à Frontera c'est une affaire de douze heures, et nous débarquons en ce dernier lieu un an, jour pour jour, après l'avoir quitté. Rien de changé du reste, le petit quai de débarquement est un peu plus délabré que l'an dernier, et la mauvaise auberge que nous habitions s'élève toujours perchée sur pilotis au-dessus des vases en décomposition de la rivière, dont elle absorbe les exhalaisons morbides. Il n'y a point à choisir ; cette affreuse fonda est la seule, et toute autre part nous courrions sans doute les mêmes risques. La ville est des plus malsaines ; le directeur de la douane est mort en mon absence ; la petite vérole, la dysenterie et la fièvre jaune se disputent la place, qui a perdu trois cents personnes : nous avons donc le choix. Mais il est un dieu pour les voyageurs, car nous y séjournons

indemnes et nous poursuivons nos études en attendant qu'un vapeur ou un canot veuille bien nous transporter dans le haut du fleuve.

Pendant mon séjour à Frontera, je m'occupe de réunir des poteries anciennes et je suis assez heureux pour en trouver une collection. Non pas que les idoles indiennes soient plus rares dans le Tabasco que dans d'autres provinces, on en trouve beaucoup dans les bois, mais on les brise généralement ; personne, jusqu'à ce jour, ne s'est donné la peine d'en réunir, et le Musée de Mexico n'en possède pas un seul échantillon.

Parmi celles que je viens d'amasser se trouvent des pièces de figures diverses ressemblant plus ou moins aux idoles des hauteurs, avec quelques différences de style qui les rapprochent des idoles de Palenque. Nous en donnons deux des plus belles et des plus complètes. Quand je dis des plus belles, c'est une manière de parler, car la terre est grossière,

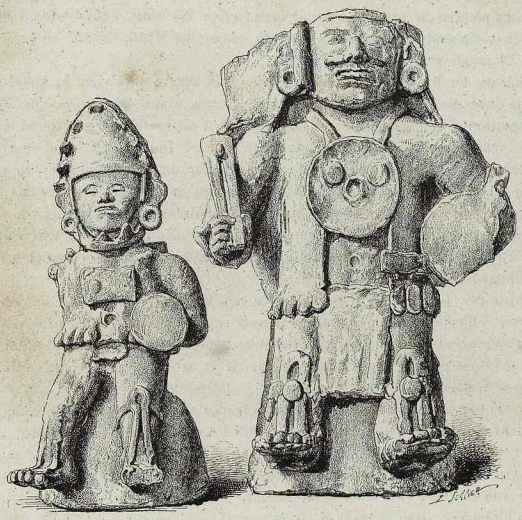


HOTEL GRIJALVA A FRONTERA.

les figures informes et l'on dirait que les créateurs ne s'appliquèrent qu'à la recherche du grotesque et du laid ; mais, toutes laides que sont mes trouvailles, elles feront fort belle figure dans le musée auquel je les destine. Dans l'idole de gauche, dont la figure est enclavée dans la gueule d'un serpent, nous avons un Quetzalcoatl dont nous trouverons une copie, mais sculptée sur pierre, à Copan ; dans l'idole de droite, la plus grande, on pourrait reconnaître un prêtre ou quelque personnage de l'ordre des Tecuhtlis.

Cependant les jours se suivent de plus en plus monotones et longs, sans que l'ombre d'un vapeur paraisse à l'horizon ; la mort frappe de droite et de gauche, mais, comme nous sommes en carnaval, on se réjouit et l'on danse. Les jeunes filles de la ville envahissent l'hôtel, quêtant pour les frais du bal ; plusieurs sont jolies et nous souscrivons, étant invités. Des hommes couverts de loques informes comme déguisement parcourent les rues, suivis de gamins et de femmes qu'enchantent leurs lazzi ; puis les fusées partent, s'élancent, les

instruments de cuivre accompagnés du grincement des guitares se font entendre, c'est le bal. La foule s'y porte ; nous suivons, pour être témoins des mêmes scènes et des mêmes danses monotones. Julien, mon domestique, est le roi de la fête ; il est jeune, bien de sa personne et danse à ravir ; les beautés de l'endroit se le disputent, et Lucien l'observe avec quelque dépit ; mais il lui pardonne ses succès, dit-il, car il est doux, serviable, modeste dans le triomphe et il cire admirablement les bottes. Cette flèche du Parthe se perd dans un tumulte indescriptible : c'est une dispute, fruit d'une rivalité qui se traduit généralement par un coup de poignard ou par un coup de pistolet ; touchante scène de mœurs ! Un coup de pistolet éclate brutalement au milieu de la foule : épouvante et cris des danseurs, on se



IDOLES EN TERRE CUITE DU TABASCO.

précipite ; le meurtrier est arrêté par des amis qui le conduisent tranquillement au poste. Quant à la victime, dont les muscles du côté gauche de la tête ont été coupés par la balle, elle s'affaisse paralysée du côté droit ; on emporte le malheureux, et le bal continue égayé par ce léger incident.

Un petit vapeur arrive enfin qui remonte le fleuve et veut bien nous emmener, mais sans engagement de sa part et sans vouloir nous dire où il nous déposera ; pas de prix non plus, on nous prendra ce qu'on jugera convenable, et le convenable assurément sera pour l'armateur le plus cher possible ; nous le vîmes bien plus tard.

Nous partons, et le lendemain matin, à Jonuta, le capitaine, vu les eaux basses de la rivière, hésite et se demande s'il continuera sa route ! Nos instances l'ébranlent à peine, et il ne se décide à poursuivre que parce qu'il vient de racoler une immense canoa chargée

d'Indiens et de marchandises. C'est une entrave de plus à notre marche en avant, et par une nuit obscure, sur les eaux basses du fleuve, nous marchons si bien à l'aventure que vers minuit nous échouons. La secousse nous réveille, c'est un vrai désastre. Le mécanicien fait en vain machine avant, machine arrière, nous ne bougeons pas plus qu'un terme. De plus, l'amarre de la remorque s'est enroulée autour de l'hélice et nous voilà indéfiniment échoués.

Nous sommes à 10 lieues de toute habitation et nous avons l'heureuse perspective, si l'eau baisse encore, d'attendre dans cette jolie situation la crue de la saison prochaine. Le jour vient qui rend les choses plus faciles ; l'équipage se met à l'eau, et le capitaine, armé d'un coutelas, plonge au-dessous de l'hélice pour couper le câble et la dégager. Enfin, elle tourne et la coque se meut; vers dix heures, nous démarrons, le capitaine plus résolu que jamais à nous planter au premier endroit venu ; et ce fut ainsi, cahin-caha, toujours hésitant, que le petit vapeur nous déposa sur la plage de Monte-Cristo, village sur la rive gauche de l'Usumacinta.

On débarque au hasard bagage et matériel sur la berge, puis vient le quart d'heure de Rabelais : je demande la note. « C'est cinq cents francs, » me dit le capitaine. Je sais que toute réclamation doit être inutile ; je fais cependant observer que le vapeur a remorqué, pendant la même distance, la lourde canoa et les quatre Indiens qui la montent, ainsi que le propriétaire et ses marchandises, et qu'on n'a réclamé de cet homme que cinquante francs pour le trajet ; je demande donc raison de la faveur qu'on m'accorde ; mais le capitaine n'a d'autre réponse que : « C'est cinq cents francs. » Je m'exécute, et si je rappelle cette mésaventure que bien d'autres voyageurs ont dû subir avant moi, c'est pour avertir les jeunes d'avoir à bien faire leurs conditions en toutes choses et de ne jamais compter sur la délicatesse et la bonne foi des traitants.

Autre histoire : il s'agissait d'emmagasiner nos bagages, mais surgit un jeune homme imberbe qui, s'adressant à moi de façon cavalière, me demande mes papiers. Ce jeune garçon est un personnage, car c'est tout simplement le directeur de la douane de l'endroit.

Je n'ai point de papiers pour Monte-Cristo, où je ne comptais pas m'arrêter ; procès-verbal et confiscation.

Nous avons une caisse d'argent, quatre mille francs pour nos dépenses de route et la paye de nos Indiens dans la montagne. Pas de papiers? Procès-verbal et confiscation.

J'avais commencé par trouver la chose assez comique, mais elle prend une tournure qui m'effraye, surtout quand je réfléchis que le jeune douanier procédant contre moi a droit à la moitié des valeurs saisies. J'étais heureusement connu et j'avais en main une lettre du Ministre de l'intérieur, Don Ignacio Mariscal, me recommandant à toutes les autorités de la république ; j'allai donc trouver le juge, chez qui je déposai provisoirement la cassette, principal objet du litige ; je lui contai mon cas, sur quoi il me renvoya au chef politique, qui prit connaissance de la lettre ministérielle et m'accorda gracieusement le droit de passage en toutes franchises.

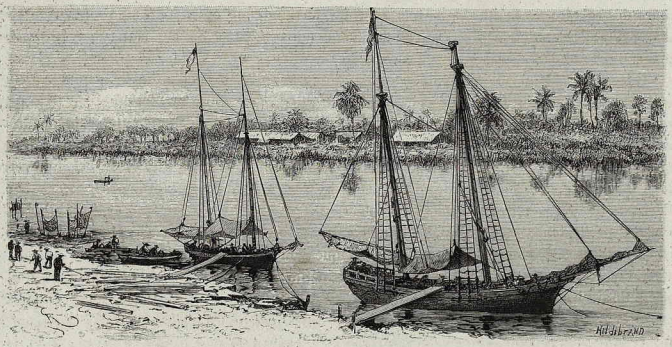
Nous voilà sauvés, mais non pas arrivés. Par le fleuve nous avons quatre ou cinq journées de route pour atteindre Ténosiqué ; par terre, à travers bois, il faut vingt-quatre heures.

Nous cherchons une canoa, des rameurs et des vivres, et, grâce à l'entremise d'un Français égaré dans ces parages, je réunis le tout en quelques heures et je confie argent, matériel et bagages à la garde de mon fidèle Julien, qui nous rejoindra quand il pourra. Lucien et moi, nous prenons un guide et des chevaux, et le lendemain nous suivons par la voie de terre.

Les départs sont toujours charmants ; le temps est splendide, la terre est sèche, le chemin facile, tout va bien et, après avoir traversé une longue savane, nous suivons à l'ombre des arbres le bord du fleuve pour traverser bientôt, à son embouchure, le Chacamas, que

nous avons reconnu l'année dernière à Palenque. Nous entrons alors en pleine forêt ; nos chevaux, dotés d'un trot détestable, vont un train d'enfer. Notre guide, habitué à ce genre de voyage, compte assurément nous faire enlever d'une traite les vingt lieues qui nous séparent de Ténosiqué ; c'est pour cela qu'il presse la marche. Nous avons peine à le suivre, et la route nous paraît moins belle. Dans l'étroit sentier où nous courons, des blocs de rochers et des rondins de bois font trébucher nos bêtes ; les branches des arbres nous frappent au visage, et de droite et de gauche, derrière comme devant, des lianes nous saisissant à plein corps, menacent de nous faire vider la selle ou de nous étrangler subitement : j'en porte encore autour du cou deux balafres sanguinolentes. Quel chemin ! mais le guide file toujours sans plus se préoccuper de nous que d'ombres vaines ; nous le perdons de vue, et, brisés de fatigue, nous mettons nos chevaux au pas, suivant au hasard le sentier plus ou moins battu.

Cependant six heures de marche nous avaient affamés et nous rejoignons notre homme, qui nous attendait couché au bord d'un ruisselet.



L'USUMACINTA A JONUTA.

« Où sont nos vivres ? lui dis-je.

— Quels vivres ?

— Mais le déjeuner qu'on nous a préparé ce matin ? »

Le malheureux l'avait oublié, et nous dûmes nous contenter, pour apaiser notre faim, d'un peu de rhum et d'eau.

Nous nous remettons en route harassés, pour atteindre, vers trois heures, l'un des coudes de l'Usumacinta, sur le bord duquel se trouvait le rancho du passeur. Il y avait des poules, donc des œufs ; nous dévalisons la pauvre case et nous arrosons notre bien modeste repas d'une quantité prodigieuse de posolé, mélange de maïs moulu et d'eau, mais sans pouvoir étancher la soif qui nous dévore.

Nous passons sur la rive droite du fleuve, et deux heures de marche nous conduisent à Cabecera, petit village situé à trois lieues en avant de Ténosiqué. Notre guide veut poursuivre, mais nous demandons grâce et nous recevons l'hospitalité chez deux vieilles dames, qui nous donnent une tasse de bouillon de poule et une friture de poissons, que nous trouvons naturellement délicieuse.

La nuit passée dans des hamacs sans trop de moustiques nous remit un peu, et le lendemain de bonne heure, nous étions à Ténosiqué.

Ténosiqué est le dernier village de la plaine ; les premiers échelons de la Cordillère sont à deux lieues au delà, et l'on nomme *Boca del rio* l'endroit où l'Usumacinta supérieur débouche en longs rapides, après s'être ouvert un passage entre deux hautes montagnes. Plus loin, c'est la sierra, son labyrinthe de vallées inconnues, la patrie des Lacandons, le désert. C'est là que nous allons, mais que de difficultés pour y arriver !

Ténosiqué est placé sur une éminence qui le met à l'abri des inondations périodiques ; comme tous les villages éloignés des centres, il se compose de huttes misérables, et l'on y mène une existence totalement dépouillée de charme. On nous y procure un abri de chaume avec ses quatre murailles de roseaux plaquées de terre battue où, malgré des balayages fréquents, nous sommes dévorés par les puces, les moustiques et les garrapates. Pas un meuble ; nous avons heureusement nos hamacs et nos lits de camp. Quant à la nourriture, un brave homme de l'endroit fit de son mieux pour nous être agréable, et je me rappellerai toujours des salades de feuilles de navets âcres et dures comme chiendent, assaisonnées de jus d'orange amère faute de vinaigre, et que, dans notre pénurie de légumes, nous trouvions presque savoureuses.

Cette pauvre bourgade remonte cependant aux premières années de la conquête ; elle existait probablement bien avant comme village indien, car un poste y fut établi en 1535 par un aventurier espagnol nommé Francisco Gil ; cet homme venait du Guatémala en compagnie de quelques soldats ; la petite troupe n'y séjourna pas longtemps et vint se réunir à l'expédition de Montejo, qui préparait la conquête définitive du Yucatan. Le village du reste dut conserver bien longtemps sa physionomie indienne, car un vieil habitant, don Saturnino, me raconte l'avoir vu, il y a trente ans à peine, avec son organisation maya, le cacique et les topiles qui étaient ses lieutenants et le *picoté* sur la grande place, cette pierre du châtiment que nous avons rencontrée partout dans les ruines yucatèques, où les Indiens l'appellent encore du même nom. Ce serait donc la destination exacte de ces petits monuments auxquels les voyageurs ont prêté de si diverses attributions. Cela est si probable que le picoté de Ténosiqué a été remplacé par le cep, autre instrument de correction que lui substituèrent les Espagnols. Ce village ignoré n'a conquis une certaine importance que depuis quelques années. Par suite de la rareté croissante de l'acajou dans les forêts du Tabasco, les coupeurs de bois et fournisseurs de cette matière précieuse lancèrent leurs agents à sa recherche jusque dans les vallées inexplorées de l'État du Chiapas, dans le haut Usumacinta, et jusque dans le Guatémala. Ténosiqué est ainsi devenu la tête de ligne de ce genre de commerce pour tous les produits qui viennent du Guatémala. C'est là que résident les employés des deux maisons qui ont jusqu'à ce jour monopolisé ce genre d'affaires.

L'histoire d'une bille d'acajou vaut qu'on la raconte, et je crois qu'elle peut intéresser le lecteur.

Le premier venu ne saurait s'occuper d'une telle exploitation ; elle nécessite des fonds considérables, une parfaite connaissance des lieux et des hommes.

Combien, séduits par l'appât des gains énormes réalisés devant eux, se ruinèrent par défaut d'expérience.

L'acajou ne coûte rien, les arbres sont là nombreux, droits comme des pins, gigantesques et superbes ; l'État ne vous impose qu'une légère taxe de 5 francs par pied, vous n'avez qu'à les prendre ; mais c'est là tout le problème. Il s'agit d'abord de découvrir les lieux nouveaux où l'acajou abonde. A cet effet le négociant a des sous-entrepreneurs, *monteros*. Le montero est un homme énergique, fait à la vie sauvage des bois, brisé à toutes les fatigues ; il part suivi de

deux Indiens et d'une mule chargée de vivres ; il a son revolver et son fusil, non point tant pour sa défense que pour la chasse, car, une fois les vivres épuisés, il devra suffire à l'entretien de trois hommes. Il abandonne les sentiers battus pour se lancer en pleine forêt, s'ouvrant à l'aide du sabre un passage étroit qui se referme derrière lui ; il reste quelquefois deux ou trois mois dans ces solitudes inexplorées, se bâtissant chaque soir un abri contre les pluies torrentielles, disputant sa vie aux fauves, errant tout le jour au milieu des terrains détrempés qui suent la fièvre, à la recherche du bois précieux. Il compte les arbres, les marque, et, quand il revient, en donne le nombre à son chef de file.

Il a étudié les lieux, s'est rendu compte des difficultés, a supputé les frais d'enlèvement ; car il ne peut tout prendre. Combien en effet d'arbres magnifiques il a rencontrés dans ses longues pérégrinations, quelle riche toison d'or il lui a été donné d'entrevoir et qu'il ne saurait atteindre ! Point de routes, des terrains inégaux, une végétation formidable, voilà les obstacles qu'il faut vaincre pour enlever le trésor. Comment faire ? La route, on la fera ; mais

UN COIN DE TÉNOSIQUÉ.

il faut qu'une rivière avoisine le chantier, car, au delà de deux milles, l'exploitation devient impossible : elle serait trop coûteuse. Cette rivière, c'est l'associée bienveillante, la charretière infatigable qui, du haut de son cours, à travers tous les obstacles, précipices, chutes et rapides, amènera seule jusqu'à vos portes les précieuses billes.

Voilà donc le terrain reconnu ; un arpenteur patenté s'y rend pour en fixer les limites, et maintenant, coupeurs de bois, à l'ouvrage ! Non, pas encore ; la main-d'œuvre manque, les travailleurs sont rares, tous sont engagés, c'est-à-dire endettés par des entrepreneurs, qui, sans ce système autorisé par de vieilles coutumes, ne pourraient avoir un homme à leur service ! Une fois endetté, l'Indien devient le forçat de cet homme ; et, comme il est faible et qu'il aime à boire, il s'endette sans cesse, et le voilà condamné aux travaux forcés à perpétuité. S'il meurt, le fils hérite de la dette du père et prend sa place ; c'était l'ancienne loi maya. Sans cette loi et malgré des salaires élevés, point d'acajou ; nous coucherions dans des lits de sapin. Pour moi, je n'y verrais aucun mal. L'Indien ne pouvant quitter son maître sans payer sa dette, c'est l'entrepreneur qui la paye, et chaque Indien coûte ainsi deux, trois et cinq

mille francs ; il faut parfois de deux à trois cents hommes : jugez de la mise de fonds!

Les travailleurs sont en route, ils sont guidés par le montero sur l'emplacement reconnu ; là, en pleine forêt, à 30, 40 et 60 lieues de toute habitation, on établit des ranchos, et il faut des convois se succédant sans relâche pour fournir à la colonie nouvelle ses instruments et ses vivres. Ce n'est pas tout ; les arbres tombent, on leur enlève l'aubier, on les équarrit, et la marchandise s'amasse, mais la rivière est loin et les troncs d'acajou fort distants les uns des autres, c'est un chemin pour chacun qu'il faut ouvrir! Et qui les traînera? Des bœufs. Mais les bœufs dans la province sont plus rares que les hommes ; il faut aller les chercher de l'autre côté de la Cordillère, dans les plaines du Chiapas, à 150 lieues de là. Ils n'y sont point chers, et pour vingt piastres, cent francs, on a de belles bêtes ; mais la distance, les difficultés de la route, la nourriture introuvable vont réduire le troupeau des trois quarts, la forêt sera semée de cadavres, et le petit nombre des bœufs qui rejoindront le chantier seront dans un état déplorable et reviendront à plus de quatre cents francs chacun.

Là ils meurent encore, le travail et la mauvaise nourriture les tuent ; on n'a que des feuilles d'arbre, du *ramon*, à leur donner ; souvent les hommes, affamés de viande fraîche, provoquent des accidents pour dévorer le blessé. Il faut sans cesse de nouvelles bêtes, et la bille d'acajou commence à coûter bien cher.

Mais elle atteint le bord de la rivière. Là on la marque d'un chiffre sur toutes ses faces, et on la précipite du haut des berges dans le lit du fleuve. A la crue prochaine, l'eau l'emportera ; et si par hasard elle échoue dans une anse ou sur une roche, ce sera pour l'année suivante.

A l'époque des crues, les Indiens de Ténosiqué, montés sur de légers canots, se rendent au débouché de l'Usumacinta, au Boca del Rio, pour attendre les acajous que le fleuve vomit par centaines ; ils ont 2 fr. 50 par bille, et c'est entre eux une émulation, une concurrence ardente, à qui en ramènera le plus. Chacune étant marquée, ils les classent par propriétaires, les réunissent en radeaux et les ramènent au village. Voilà ce qu'il a fallu d'argent, de travail et de dangers pour vous procurer de l'acajou, lecteurs, et je n'ai point parlé des épidémies qui emportent les bœufs, des fièvres qui déciment les travailleurs, et du montero qui souvent dilapide les fonds. Morale : ne vous faites point coupeur d'acajou.

J'oserais presque dire ne vous faites pas explorateur, tant les difficultés surgissent devant moi et viennent entraver mon départ. Je reçois en même temps des nouvelles si contradictoires sur les ruines dont je poursuis la découverte, que je commence à soupçonner une immense et terrible mystification. Ces ruines existent cependant, j'en reçois l'assurance de l'individu même qui les vit pour la première fois. Elles sont loin, à 50 lieues de là, de l'autre côté de la sierra et sur la rive gauche de l'Usumacinta ; pas de chemin, mais l'itinéraire en est connu. Mon homme, aujourd'hui chef politique de Ténosiqué, ajoute : « Je découvris ces ruines il y a douze ans, et à cette époque les Lacandons les tenaient encore en grande vénération ; ils y avaient des gardes, et certains jours de l'année y célébraient des cérémonies religieuses. Ils s'opposaient à ce que l'on touchât aux palais et aux temples ; mais, depuis la chute d'une grande idole qu'ils adoraient tout particulièrement, et dont la tête gît aujourd'hui dans les décombres, ils ont abandonné les palais. »

Ce témoignage minutieux me réconforte et je vais m'occuper plus ardemment encore de mes préparatifs. Mais, hélas ! je me sens impuissant.

A mon arrivée, muni de lettres pour les deux maisons commerçantes du village, on m'avait tout promis, mais on n'avait rien tenu. Il me fallait au moins quinze hommes, quatorze mules et trois chevaux ; il n'y avait ni mules, ni hommes, ni chevaux. Pour les hommes, j'en envoyai chercher dans un rayon de 20 lieues, leur offrant un double salaire ; et pour les mules, on me faisait espérer un convoi qui, revenant du Peten, pourrait se remettre en route

EXPLOITATION DE L'ACAJOU DANS LES FORÊTS DU GUATEMALA.

après quelques jours de repos. J'avais des vivres : sacs de riz, de haricots noirs et de biscuits, mais la viande manquait. J'achetai deux taureaux, qu'on me céda de mauvaise grâce et qui, une fois abattus, furent débités en lanières, salés, puis séchés pendant trois jours au soleil. Cela s'appelle du *tasajo*, et cette viande ainsi préparée se conserve indéfiniment.

Cependant on avait réuni quelques hommes et l'on me répondait des autres, mais les mules attendues avec tant d'anxiété n'arrivaient pas ! Un soir enfin, le huitième jour de notre internement forcé, nous entendons des cris, un bruit de sabots sur le sol gazonné des rues, nous nous précipitons au dehors, c'étaient les mules ! Je les compte ; il y en avait douze, nous voilà sauvés. Non, nous n'étions pas sauvés, car ces mules, enfermées dans la cour de la maison que nous habitions, m'apparurent au matin dans toute l'horreur de leur délabrement. C'étaient de pauvres bêtes efflanquées, couvertes de blessures abominables, à moitié pourries, aux trois quarts mortes, et hors d'état de supporter un voyage si pénible et si long.

Leur maître cependant m'assurait que, après un repos de huit jours, elles pourraient repartir, mais à condition de ne porter que moitié charge. Le traître était d'autant plus autorisé à le dire qu'il comptait bien que la plupart de ses mules resteraient en route et qu'il me les ferait payer comme neuves, ce qui ne manqua pas d'arriver par la suite. Mais je ne soupçonnais rien de cette jolie combinaison, et nous nous occupâmes de nos derniers préparatifs.

Les hommes arrivaient, on confectionna pour les bêtes de nouveaux bâts et appareils, les anciens étant en lambeaux ; on prépara les charges sous la surveillance du muletier en chef qui devait prendre la direction du convoi, et je dus abandonner une partie de mon matériel. Ce n'était pas tout, le montero qui devait nous servir de guide affirmait que nous ne pouvions arriver directement aux ruines, et qu'ayant atteint un certain point sur la rive droite du fleuve, point appelé le paso Yalchilan, il nous faudrait descendre l'Usumacinta pendant près de cinq lieues pour aborder sur la rive gauche en face des monuments ; que, par conséquent, il fallait envoyer des hommes en avant pour ouvrir un sentier dans la forêt et pour construire un grand canot qui nous transporterait à l'emplacement de l'ancienne ville.

Le lendemain, six hommes partaient avec la meilleure mule chargée de vivres et les outils nécessaires à la fabrication du canot : nous devions suivre plus tard. Mais que faire en tel gîte et comment épuiser les journées d'attente ?

Le matin nous avions la pêche sur les bords de la rivière, d'où nous chassait bientôt un soleil dévorant. A Ténosiqué, le fleuve est superbe ; il a plus de 200 mètres de large, coule entre de hautes berges, qu'il inonde à la saison des pluies, et nourrit une multitude de poissons. Mais les naturels ne s'occupent point de pêche ; ils pourraient en vivre, en faire au besoin un commerce lucratif, en salant et séchant le poisson ; personne n'y songe, et c'est tout au plus si, le dimanche, quelques gamins du village viennent jeter leurs lignes dans la rivière.

Chose bizarre et tout à fait en contradiction avec les connaissances acquises, l'Usumacinta nourrit à plus de 100 lieues de son embouchure, en y comprenant les détours, une foule de poissons de mer. On y rencontre de nombreux requins et le plus terrible de tous, la fameuse tintorera, la raie, le poisson-scie et d'autres encore, qui remontent le cours de la rivière à plus de 50 lieues au delà. Cette même rivière charrie à l'époque des grandes eaux des quantités immenses de pierre ponce qui viennent du Guatemala, et l'on y remarque des invasions périodiques de homards qui viennent non pas de la mer, mais qui descendent des hauteurs. Je livre ces phénomènes singuliers à l'attention des naturalistes.

Nous partons le 15 mars 1882 ; les mules ne sont point guéries ; on a lavé leurs plaies, voilà tout, et, sous le poids des nouvelles charges, ces blessures vont prendre des proportions épouvantables, quelques-unes vont en mourir, j'en ai la conviction. Mais que faire ? Il n'y

avait point à choisir ; déjà au départ, avec moitié charge, comme on l'a recommandé, les pauvres bêtes semblent gémir sous le poids. Nous conduiront-elles jusqu'à la ville mystérieuse? j'en doute, et nous marchons à la grâce de Dieu.

Nous sommes en pleine forêt ; la route est affreuse, ou plutôt elle n'existe pas ; ce n'est devant nous qu'obstacles de toutes sortes : épines, lianes, arbres tombés ; le sentier est tellement étroit que, se heurtant sans cesse aux branches qui l'encombrent, les mules déplacent leurs charges, et si peu tracé qu'il faut une attention soutenue pour le suivre. On n'avance que lentement ; la première journée de marche est toujours la plus pénible ; il faut entraîner les mules, qui ne se remettent en route qu'avec répugnance ; elles rêvent au repos chèrement acquis, à la ration de maïs qu'on leur distribuait au village, à la grande savane herbue où elles se vautraient avec délices. Elles comprennent, les malheureuses, qu'elles ont échangé tous ces biens contre l'âpre sentier de la montagne, la lourde charge qui les blesse et l'insipide ramon qui les nourrit à peine. Aussi chacune pense au retour et rumine en sa tête quelque stratagème pour éviter le voyage ; il faut aux muletiers, pour prévenir les fugues, une surveillance de tous les instants. Ils les connaissent par leurs noms et savent par expérience de quels tours chacune d'elles est capable. C'est la *mariposa*, le papillon, la *golondrina*, l'hirondelle, l'impératrice, l'indien, etc. Ces poétiques appellations durent leur être données alors qu'elles étaient jeunes et belles, mais aujourd'hui ces gracieuses épithètes semblent d'autant plus dérisoires qu'elles s'appliquent à d'aussi misérables bêtes.

Vers le milieu du jour, deux mules manquent à l'appel ; on les retrouve après une heure de recherche. Quant à l'indio, un mulet borgne des plus madrés, sa manière est trop connue pour surprendre nos hommes ; on a généralement l'œil sur lui, ou bien on le conduit en laisse en tête de la colonne. Il s'est échappé bien des fois et toujours de la même façon. Il profite d'un moment de négligence, s'enfonce rapidement dans un fourré, où il se tient coi tant que le convoi est en vue ; il se roule alors avec violence, de manière à se débarrasser de sa charge, puis regagne en flânant le village.

Cependant nous avons quitté la plaine, traversé le marais de Poleva pour atteindre le pied de la Cordillère ; nous allons est-sud-est et nous suivons le chemin du Peten. La forêt devient superbe ; troncs gigantesques enlacés de lianes formidables, palmiers de plus de 100 pieds de hauteur, lataniers à feuilles énormes, mêlés de cèdres élancés et d'acajous à l'écorce rugueuse comme le chêne, forment un tableau pittoresque, charmant et grandiose. L'admiration ne se lasse point, et l'on s'habituerait à cette vie des bois, si l'on n'était comme saint Labre dévoré par la vermine, mais sans espoir d'être jamais canonisé.

Les moustiques abondent et nous retrouvons nos ennemies du Yucatan, ces abominables garrapates, qui nous envahissent de toutes parts ; cependant nous approchons du campement, où nous pourrons nous en délivrer mutuellement.

Le chef du convoi détermine les étapes et les lieux de campement de chaque jour : il doit admirablement connaître la forêt, car on ne peut s'arrêter que là où se trouvent de l'eau pour les mules et cet arbre appelé ramon, dont la feuille est leur unique nourriture pendant le voyage.

On campe généralement sur une petite hauteur, au milieu d'une vaste clairière où d'autres ont déjà campé et dont le sol a été nettoyé des broussailles et des arbustes. Les grands arbres restent seuls, haute futaie merveilleuse dont les branchages élevés nous abritent de la rosée des nuits.

Ces lieux de campement ont un nom sur la carte, bien qu'ils ne contiennent ni cases ni habitants ; mais ils servent de point de repère aux muletiers dans leurs courses du Peten à Ténosiqué. A notre arrivée on décharge les bêtes ; les bagages sont amoncelés en longues

CAMPEMENT DANS LA FORÊT.

files avec les bâts des mules, puis on procède au pansement des malheureuses. Cette première journée n'a fait qu'agrandir leurs plaies d'une façon désastreuse, et je reste épouvanté devant ces ulcérations béantes. Les hommes s'en vont dans le bois à la recherche du ramon ; on entend leurs coups de hache sur le tronc, puis l'écroulement de l'arbre accompagné de leurs cris de joie. Peu après ils reviennent courbés sous d'immenses fagots de branchages, qu'on divise entre les mules affamées. Pendant ce temps, Julien dresse nos lits de camp, et le maître queux de la troupe allume son feu pour procéder à la préparation du souper. L'ordinaire est toujours le même, une immense marmite de tasajo, de riz ou de haricots avec une ration de biscuit, le tout accompagné d'une tasse de café. Cet ordinaire varie cependant selon les hasards et les rencontres de la route, hoccos, singes, dindes sauvages, pécaris ou sangliers, tout est bon pour varier l'uniformité de nos repas.

Mais la nuit vient ; les hommes, groupés autour des feux, devisent en fumant ; puis l'obscurité se fait, et chacun va s'étendre sur une couche de feuilles vertes à l'abri de sa moustiquaire. Nous dormons d'un sommeil léger, souvent interrompu par des bruits étranges, grognements de fauves, cris d'oiseaux de nuit et les épouvantables mugissements des singes hurleurs.

On se lève avant le jour ; le déjeuner, le bâter des mules, l'installation des charges demandent plus de deux heures, et le soleil est déjà haut sur l'horizon quand le convoi se met en marche.

Mais nous avons à constater un accident des plus graves ; le cheval de mon secrétaire n'a pas touché au ramon, et, de plus, une énorme tumeur qu'il portait au garrot vient d'éclater ; non seulement la pauvre bête était malade, mais elle n'est point habituée à manger le ramon, et le muletier m'avertit qu'elle n'ira pas loin. Nous partons.

Toutes les journées se ressemblent, moins la rencontre de quelque rare voyageur revenant du Peten ; nous n'en vîmes qu'un seul.

Cependant, vers le milieu du jour, je remarque sur la droite des traces de construction, d'immenses esplanades dont les arêtes en pierres taillées sont encore intactes, et le guide m'annonce qu'à notre gauche, du côté de la vallée du San Pedro, se trouvent des monuments entiers, peut-être la ville d'Izancanac ! Ce pays est plein de ruines ; il faudrait y passer sa vie.

Il est également plein des souvenirs du conquérant, de Cortez. Il dut déboucher sur cette même route, dans son voyage au Honduras, lorsqu'il eut dépassé la province d'Acalan avec sa capitale Izancanac, que plusieurs ont prise pour Palenque, erreur manifeste que leur eussent évitée les histoires de Bernal Diaz et de Villa Gutierre Soto Mayor. C'est dans cette province d'Acalan, alors très peuplée, près de cette capitale aux grands monuments aujourd'hui si bien disparus qu'on en ignore l'emplacement, que ce misérable commit un des attentats les plus révoltants de son existence flibustière.

C'est là, au milieu des bois et comme honteux de lui-même, que, sous le prétexte d'une conjuration, Cortez fit massacrer Guatemozin, qu'il traînait à sa suite, après lui avoir vainement infligé la torture à Mexico pour lui arracher le secret de ses trésors ; c'est là qu'il sacrifia ce héros de vingt ans dont eussent été fières les nations les plus orgueilleuses.

J'ai donc raison d'appeler Cortez un misérable, car les exploits et les hauts faits des Espagnols ne compenseront jamais, à mes yeux, les crimes inutiles et les turpitudes barbares dont se souillèrent les aventuriers, après comme avant la conquête. Mais l'histoire a des retours singuliers que ramène une justice vengeresse, et le Mexique, qui n'a pas même un buste du conquérant, érige en ce moment même un monument magnifique au vaincu sublime, à l'héroïque défenseur de l'indépendance aztèque, à son dernier empereur, Guatemozin.

La contrée que nous parcourons aujourd'hui sous les ombrages des forêts vierges était donc, avant la conquête, habitée et cultivée; il y avait de grandes villes au milieu de ces solitudes, nous en avons reconnu les traces et nous en trouvons les preuves chez divers auteurs. Cortez rencontre en effet sur cette route « une grande ville », avec maisons fortifiées, des édifices en pierres et ses forteresses placées sur des hauteurs (comme toujours). Cette ville était déserte, les Indiens l'avaient abandonnée à l'arrivée de Cortez, mais en y laissant des vivres en quantité. Cette ville s'appelait Bitza; elle était en guerre avec les Lacandons. Les environs et les maisons étaient dévastés. Les habitants qui s'étaient enfuis reviennent, et Cortez leur demande pourquoi ils s'étaient sauvés.

« Par crainte, disent-ils.

— Mais pourquoi tous ces vivres? pourquoi tant de poules tuées ou rôties? pourquoi toutes les moissons récoltées?

— Parce que, répondent les Indiens, si les Lacandons, avec lesquels nous sommes en guerre, étaient venus et nous avaient battus, nous aurions tout mangé pour ne leur rien laisser; tandis qu'au contraire, si nous avions été vainqueurs, nous les aurions poursuivis chez eux et nous aurions vécu à leurs dépens [1]. »

Plus loin Cortez rencontre une autre ville, et « dans les environs il y avait tant de chevreuils et si privés, que les Espagnols les poursuivaient et les attrapaient à cheval [2] ».

Cela prouve que le pays était cultivé en même temps que très découvert; car, quelque privés qu'aient été les chevreuils, les chevaux n'auraient pu les poursuivre en forêt.

Cogolludo, avec moins de détails, nous fait mieux connaître la contrée. Il appelle *Prospero*, le royaume de Prospero, le vaste espace inconnu et inexploré situé entre le Yucatan, le Guatemala et le Chiapas.

Il nous parle d'un grand village de la montagne sur le chemin de Ténosiqué au Peten, à 35 lieues de Ténosiqué, à peu près à mi-chemin entre les deux places.

« Les Indiens de Prospero ont tous les oreilles et les narines percées; dans les narines, ils portent une gousse de vanille ou un bâton sculpté. Ils ont le corps tatoué, ils portent les cheveux longs, les soignent plus que les femmes et les ornent de plumes.

« Les Indiens disaient au P. Simon, l'un des missionnaires de ces régions, qu'il y avait aux alentours des populations plus nombreuses que celles du Yucatan et qu'elles parlaient toutes la langue maya. Ils appelaient ce peuple Locen, ce qui veut dire *à part*. Quant aux autres, c'étaient des Locènes, Mopan, Lacandones, Ahcibes, Tulunquies, Cehaches, Chinamitas, etc.

« Le village de Locen comptait 800 maisons; les habitants étaient plus blancs et plus beaux que les autres, et ils portaient des colliers de grains d'or. Au milieu de ces montagnes, il y a beaucoup d'édifices antiques et grandioses, et il y a de grandes idoles de pierre [3]. »

Ces villages, ces villes, ces temples ont disparu, rien ne reste de ces nombreuses populations, que quelques descendants dégénérés, aujourd'hui perdus au milieu des bois.

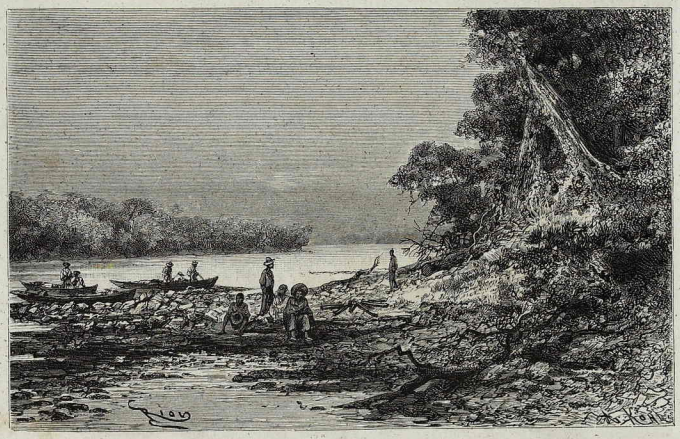
Mais notre course se poursuit chaque jour plus pénible, car, selon les prédictions de l'arriero et mes craintes, hélas! trop fondées, nous avons perdu deux bêtes, que nous abandonnons mourantes à la merci des jaguars. Il a fallu répartir leurs charges, et, pour soulager nos montures, nous allons à pied, à tour de rôle.

Arrivés à l'arroyo Yalchilan, dans les environs de cette ville dont nous parle Cogolludo, nous avons atteint la frontière du Guatemala; nous laissons à notre gauche le chemin du

1. Villa Gutierre Soto Mayor, *Histoire de la conquête de l'Itza et du pays des Lacandons*, ch. v, p. 30.
2. Id. *ibid.*, ch. vii, p. 43.
3. Cogolludo, t. Ier, liv. XII, ch. viii.

Peten et nous obliquons au sud-est-sud, par le sentier que nous ont ouvert nos hommes d'avant-garde. Nous campons dans un bas-fond sur les bords de la petite rivière et nous procédons à des ablutions dont nous avions le plus grand besoin.

Nous devions le lendemain traverser la chaîne de montagnes qui nous séparait de la vallée de l'Usumacinta supérieur. Le passage est des plus pénibles et presque impraticable pour des mules chargées. C'est un soulèvement calcaire de même formation que la couche yucatèque, où le roc brisé affleure en lames pointues et tranchantes, et les pentes y sont en maints endroits d'une déclivité dangereuse. Le chef muletier me propose donc d'enlever aux bêtes une réserve de vivres qui nous servirait au retour et dont nous n'avions nul besoin pour notre marche en avant. Du reste les vivres ne manquaient point ; la veille, j'avais tué trois grands singes, qu'on dévora, quoique la chair en fût coriace et nauséabonde ; le matin même nous eûmes un sanglier qui valait beaucoup mieux et dont chacun se régala.



L'USUMACINTA AU PASO YALCHILAN.

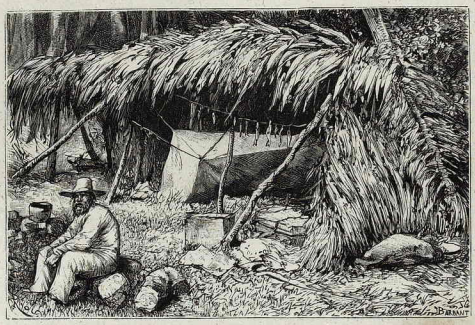
On établit donc une cache dans le bois, où, sur une estrade soutenue par des piquets à quatre pieds au-dessus du sol, on amarra des sacs de biscuit, de viande sèche et de haricots, en même temps qu'une caisse de vin.

Le lendemain, de bonne heure, c'était notre septième jour de route, nous nous engagions tous à pied dans les raidillons de la montagne. Ce fut une rude étape que de gravir les montées du Mirador et du pic del Aguila, bien que ce dernier n'eût guère que 420 à 450 mètres de hauteur. Peu après, nous atteignions la plaine et nous campions sur les bords du rio Chotal, qui va se jeter dans l'Usumacinta. Au milieu de notre dernière journée de marche, nous rencontrons un vieux montero, don Pépé Mora, qui depuis trois mois a quitté le village et vit seul avec deux Indiens au milieu de ces grandes solitudes. Il s'est établi près d'une courbe du Chotal, a bâti sa cabane et s'occupe de chasse pour nourrir ses deux hommes, qui vont à travers bois compter et marquer les acajous.

Ce vieux brave est dans un état déplorable ; il est hâve, défait et rongé par les fièvres, mais ne veut point abandonner sa tâche avant qu'elle soit terminée ; il me donne quelques renseignements, je lui offre un verre de vin et quelques cigares, nous nous serrons la main et nous le quittons, incertain si nous le retrouverons vivant au retour.

La forêt dans la plaine est de toute beauté, le gibier y abonde ; des perroquets et des aras font retentir les airs de leurs cris perçants, des hoccos à crête jaune filent silencieux dans les hautes branches d'où nous contemplent curieux de grands singes hurleurs, pendant qu'une troupe de sangliers passe près de nous comme une trombe.

Nous sommes dans le pays des Lacandons : çà et là nous trouvons des traces d'anciennes cultures, quelques arbres à fruits, citronniers, sapotes et chérimoias, des champs de roseaux pour les flèches, et des restes de cabanes abandonnées, lieux d'où se sont retirés les Lacandons à la suite des excursions forestières des coupeurs de bois. Le soir enfin, nous atteignons le paso Yalchilan et nous campons sur la rive droite de l'Usumacinta.



DON PÉPÉ MORA. (Voyez p. 371.)

CAMPEMENT AU PASO YALCHILAN.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LA VILLE LORILLARD

Paso Yalchilan. — Autre mule manquant à l'appel. — Une nuit agitée. — Un sanglier. — Le campement. — L'Usumacinta supérieur. — Apparition des hommes d'avant-garde. — Pas de canot. — Position difficile. — Un sauveur ! — Étonnante surprise. — Un voyageur mystérieux. — L'Aveugle et le Paralytique. — Arrivée du grand canot. — Une fièvre de cheval. — La descente de la rivière. — Le pilier votif. — Les ruines. — Ma rencontre avec l'inconnu. — Idée générale de Lorillard-City. — Vieux souvenir. — La ville fantôme de Stephens. — Un curé philosophe, ou le Démocrite guatemalien. — La ville Lorillard. — Incertitude sur l'étendue des ruines. — Le temple. — Idole. — Vases. — La forteresse. — Le palais que nous habitons. — Autre grande pyramide. — Second temple. — Ruines. — Les linteaux de pierre et leurs inscriptions. — Deux sortes d'inscriptions. — Triste état de Lucien. — Retour au camp. — Les Lacandons.

Le paso Yalchilan n'est qu'un point géographique indiquant un lieu voulu situé sur la rive droite de l'Usumacinta et qui marquerait la frontière du Mexique et du Guatemala. Nous y arrivons vers le tard, après une longue journée, harassés par toute une semaine de marche à travers bois, et la nuit vint qu'on avait à peine eu le temps de décharger les mules et d'aller leur couper le ramon de chaque soir.

Pour elles, débarrassées de leurs fardeaux, assurées d'un repos de quelques jours, elles avaient dévalé gaiement la haute berge pour se tremper dans les eaux du fleuve et se rouler à loisir sur le sable brûlant de la rive ; je les regardais s'ébattre quand, les comptant, je vis que l'une d'elles manquait à l'appel. C'était justement le mulet chargé du matériel de moulage ; la pauvre bête, couverte d'horribles blessures, devait s'être couchée à moitié morte dans quelque coin de la forêt. J'avertis le chef muletier, qui sembla prendre l'accident fort à la légère. Il appela, pour la forme, quelques Indiens, les priant de retourner sur leurs pas

afin de retrouver l'absent et de le ramener au camp : mais ces messieurs firent la sourde oreille et, comme j'insistais, ils me déclarèrent carrément que la nuit venait, que la forêt n'était rien moins que sûre, que l'obscurité rendrait leur recherche vaine et qu'il serait beaucoup plus facile de retrouver la bête le matin. Il fut donc convenu qu'on irait à la découverte le lendemain à la première heure.

Cependant on nettoyait la place où nous devions séjourner ; on alluma le feu pour le souper, et la nuit vint sans qu'on ait eu le temps d'établir le campement. Pour nos hommes d'avant-garde, les fabricants de canots, nous n'en avions eu aucune nouvelle. Je m'étalai donc sur mon lit de camp, légèrement inquiet de la perte du mulet et de l'absence des hommes. Tenu en éveil par le bourdonnement aigu des moustiques et les hurlements des singes, je ne dormais que d'un œil quand, vers le milieu de la nuit, je dressai l'oreille au bruit d'un pas lourd et cadencé dans les taillis du bois ; ce bruit cessait par intervalles pour reprendre quelques instants après, comme celui d'un être à l'affût cherchant à surprendre une proie. Je me réveillai tout à fait en constatant que les pas de l'inconnu se rapprochaient sensiblement de nous, et il n'était pas à dix mètres de l'endroit où dormait Julien, mon domestique, lorsque l'un des Indiens se mit à crier : al tigré ! al tigré ! (au tigre, au tigre !) Ce tigre n'est en somme qu'un jaguar, mais, en pleine forêt, par une nuit obscure, c'est toujours une mauvaise rencontre. Je saisis donc mon revolver, un bull de fort calibre, et je tirai dans la direction de l'intrus, qui s'éloigna sans plus tarder.

Cette anodine aventure nous mit du moins sur nos gardes, et il fut arrêté qu'on allumerait chaque soir un feu qu'on entretiendrait toute la nuit.

Le lendemain, les hommes se mirent à l'ouvrage pour établir définitivement notre demeure, qui, une fois terminée, ne manquait pas d'un certain cachet ; d'autres étaient partis à la recherche de l'égaré de la veille, qu'ils retrouvèrent à deux lieues de là, couché, sa charge sur le dos et moitié mort de fatigue, de soif et de faim. Les hommes le débarrassèrent de sa charge, qu'ils se partagèrent, mais pour la malheureuse bête ce ne fut qu'un court instant de répit, car le chasseur qui accompagnait la troupe tua un fort joli sanglier, que le pauvre mulet dut apporter au camp.

L'arrivée du sanglier fut saluée par des exclamations de joie ; c'était de la viande fraîche, et je pensais à part moi que nous en aurions pour quelques jours. Mais je comptais sans l'appétit de mes hommes, car, à peine déposé dans le camp, il fut sur l'heure écorché, dépecé, mis en broche et rôti, si bien qu'à midi il n'en restait plus que le souvenir ; l'énorme bête avait filé comme un lapin ; la forêt était heureusement giboyeuse et nous devions maintes fois renouveler la petite fête.

Vers midi, comme nos Indiens avaient fini de déjeuner, arrivèrent les canoeros, attirés par les coups de fusil et les cris de leurs camarades. Je m'informai anxieusement de leur travail et où en était le canot qu'ils s'étaient engagés à fabriquer.

Le maître charpentier me répondit d'un air embarrassé que rien n'était encore terminé ; qu'ils avaient abattu plusieurs arbres dont les troncs, une fois équarris, s'étaient trouvés impropres à la construction de la canoa ; c'était une malechance et point leur faute, mais qu'en quelques jours ils achèveraient la besogne. Sur ce, je suivis mes hommes à leur chantier, qu'ils avaient établi à près d'un kilomètre en aval. J'y trouvai, en effet, deux arbres à terre, dont l'un, taillé à la hache, offrait comme la forme vague d'un canot, mais dont l'intérieur était encore plein, et, s'il avait fallu six jours à ces malheureux pour obtenir un tel résultat, je compris qu'il en faudrait plus de huit pour achever l'ouvrage. Je vis bien que j'étais joué et que ces misérables s'étaient contentés de chasser, pêcher et bien vivre, sans plus s'inquiéter de mon expédition, qui se trouvait compromise.

Huit jours de retard, c'était la ruine ; car, malgré le rationnement, les provisions s'épuisaient à vue d'œil et, quoique je les eusse calculées pour quarante jours, il devenait évident qu'elles n'en dureraient pas vingt. Je revins donc au campement, fort inquiet et ne sachant que résoudre : je pouvais me rendre, en longeant le fleuve, en face des ruines qui se trouvaient de l'autre côté sur la rive gauche ; c'était un sentier de 18 à 20 kilomètres à ouvrir en pleine forêt ; une fois arrivé aux ruines, je pouvais faire un radeau pour traverser le fleuve. Mais, dans ce cas, je ne pouvais emmener qu'une partie de mon matériel, et puis les hommes voudraient-ils me suivre ? Hommes et mules étaient engagés pour le paso Yalchilan, et ils n'iraient point au delà, car hommes et mules tiennent leurs engagements quand ils y ont intérêt et abhorrent par-dessus tout un surcroît de besogne.

J'en étais là, regardant ce fleuve dont le lit, large de 200 mètres, les eaux rapides et une distance de 5 lieues me séparaient du but de mon voyage, lorsque, en amont, je vis poindre un esquif monté par un inconnu. Il était vêtu d'une longue tunique blanchâtre et se laissait aller au courant de la rivière en s'abritant majestueusement sous une large feuille de latanier. Mais, en nous apercevant, le Lacandon, car c'était un Lacandon, empoigna sa pagaie et fit volte-face. L'un de mes hommes parlait heureusement le maya ; il héla le cayuco, promettant à l'Indien mille choses s'il voulait venir à nous. Le bonhomme vint et j'eus sous les yeux le type singulier que présente notre gravure.

C'était un vieillard élancé qui portait assez dignement sa grande tunique à manches larges et qui, ayant gravi la berge, vint me serrer la main en souriant, puis pénétra dans le camp en jetant de droite et de gauche des regards craintifs. Outre sa tunique, fabriquée d'une étoffe de coton grossière, mais fort souple, il portait autour de la tête une pièce d'étoffe de même nature, qui dissimulait peut-être sa calvitie ; de son cou pendait un énorme collier composé de vingt rangées de graines, de perles de verre, de dents de chien et de quelques monnaies percées : il portait à la main son arc et ses flèches.

C'était heureusement un chef lacandon, à qui je montrai les présents que je destinais à lui et aux siens s'il voulait me les amener ; tout un bazar de haches, de sabres, de couteaux, de sel et d'hameçons. Le vieux fut émerveillé. « Oh ! bien certainement, disait-il, il amènerait ses sujets. » Mon interprète lui demanda s'il avait des canots à nous prêter. Il en avait deux, de sorte que celui de mes hommes qui parlait maya s'en alla immédiatement avec lui pour ramener les deux esquifs.

C'était peu, mais mieux que rien ; on s'embarquerait deux ou trois dans chaque canot et l'on ferait plusieurs voyages ; si je ne pouvais emporter le matériel de moulage, je pourrais emporter mes appareils et prendre les photographies des temples et des palais. Je me jugeais donc à peu près sauvé ; j'allais l'être tout à fait, mais à quel prix !

Le lendemain, nous eûmes deux bonnes fortunes : je tuai le matin un sanglier, un hocco à crête noire et une demi-douzaine d'aras rouges, dont une colonie s'était établie près de notre campement. Les aras sont pour nous coriaces et immangeables, mais les Indiens les dévoraient à belles dents. Nous mettions de côté les plumes pour les Lacandons, qui en utilisent les barbes pour leurs flèches, et nous en gardions les canons, qui nous servaient de cure-dents.

Cependant, placé en vedette sur le bord du fleuve, j'attendais avec impatience l'arrivée des cayucos, quand un assez grand canot apparut tout à coup ; il contenait trois hommes, et ce n'étaient point des sauvages ! D'où venaient-ils ? Où se rendaient-ils ? Un doute affreux me traversa comme une lance. Ces hommes appartenaient à une autre expédition, qui m'avait prévenu ! C'était là le résultat de nos longues attentes à Ténosiqué.

Je hélai le canot, qui aborda, et j'appris de ces individus qu'ils venaient de chercher des

vivres chez les Lacandons, dans le haut du fleuve, mais qu'ils n'avaient trouvé que des tomates et qu'ils allaient rejoindre dans les ruines un certain don Alfredo.

« Qu'est-ce que don Alfredo? demandai-je à l'un des hommes.

— Mais..., répondit-il, c'est don Alfredo.

— Fort bien, mais que fait-il là-bas, dans les ruines?

— Il se promène.

— Combien êtes-vous?

— Nous sommes seize, et nous n'avons plus de vivres.

— Avez-vous un autre canot?

— Oui, nous en avons un grand.

— Eh bien! dis-je, des vivres, j'en ai, moi. »

Puis, appelant les hommes, je fis porter au canot une moitié de sanglier, un sac de tasajo, du riz et des biscuits.

« Voilà des vivres pour vous et votre maître; vous allez emmener trois de mes gens et vous prierez don Alfredo de m'envoyer demain son grand canot. Voici ma carte, que vous lui remettrez. Allez et revenez le plus vite possible. »

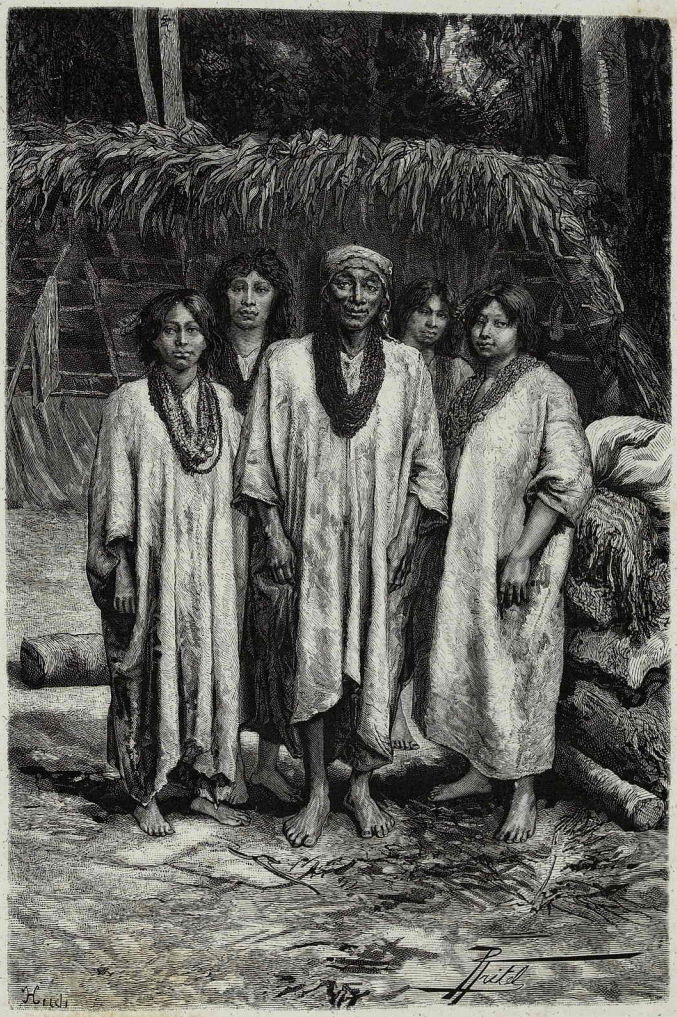
« Voilà, pensai-je, une bonne et une malheureuse rencontre; j'étais pris par les jambes, et cet inconnu par la faim; nous allons jouer, à nous deux, la fable de l'Aveugle et le Paralytique: « Vous marcherez pour moi et je vous nourrirai. » Il fallait faire contre fortune bon cœur, et néanmoins j'étais navré.

Devant partir le lendemain, je m'occupai sur-le-champ de nos préparatifs, et le soir tout était prêt; mais j'avais compté sans la fièvre, qui avait déjà couché plusieurs de mes hommes et qui m'atteignit juste le matin de l'embarquement. L'accès fut des plus violents; j'eus le délire et restai plongé dans une prostration complète. Je ne pouvais cependant manquer le départ et, sitôt l'accès calmé, je pris une forte dose de quinine et reposai deux heures sur la terre nue. Le canot arriva; j'étais dans un état déplorable, et, quand mes hommes me virent décidé à m'embarquer, ils voulurent s'y opposer, prétendant que je n'en reviendrais pas. Je me fis néanmoins porter dans le canot, où l'on entassa le matériel et les vivres, plus six de nos Indiens, qui s'embarquèrent avec Lucien. Je laissai les autres au campement sous la garde de Julien, puis nous poussâmes au large; boussole en main, mon secrétaire continuait son tracé sur les méandres de la rivière.

Pour moi, j'avais la tête perdue; les deux mains appuyées aux bords de la canoa, je pouvais à peine me soutenir. Accablé par la chaleur, ébloui par la lumière, je voyais bleu, noir ou jaune et je distinguais à peine les hautes rives sablonneuses et l'épaisse végétation qui bordait le fleuve, les roches et les rapides qui en parsemaient le cours.

Un fort courant nous emportait, et trois heures de cette navigation malsaine nous amenèrent en face d'une énorme pile de pierres, espèce de monument votif placé sur les rochers de la rive gauche du fleuve, construction indienne qui résistait depuis plusieurs siècles aux torrents des grandes crues. Nous étions arrivés.

A Ténosiqué, on m'avait parlé de ce monument comme étant une ancienne pile de pont; mais il était impossible d'admettre une telle hypothèse à la vue de ce solide, mais grossier amoncellement de pierres. Le fleuve, d'ailleurs, était trop large, et ce que nous savons du génie indien est beaucoup trop au-dessous d'une œuvre semblable pour pouvoir la lui attribuer; nous aurions, cette supposition admise, retrouvé, soit au milieu de la rivière, soit sur l'autre rive, les débris de pile, et il n'y avait rien de pareil. Les canots devaient suffire au va-et-vient de la population. La ville lacandone était là, enfouie sous l'ombre des grands arbres, et le cœur me battait fort en gravissant la berge. J'entrai sous bois et, guidé par un Indien,

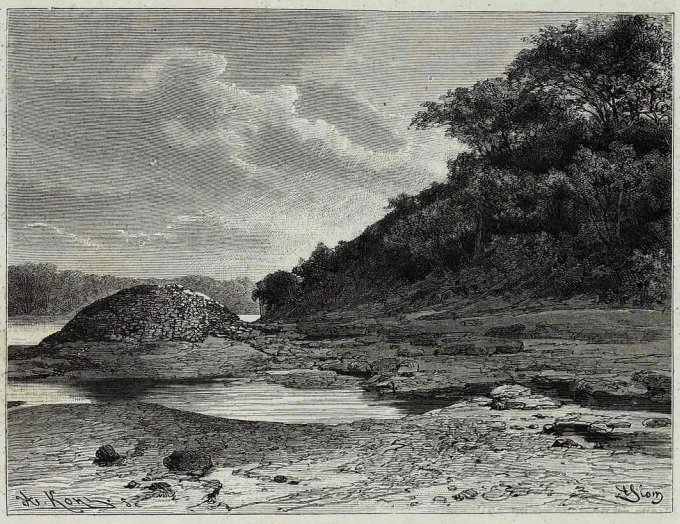


CHEF LACANDON ET TYPES LACANDONS.

de ceux que nous trouvâmes sur la rive, je me mis à la recherche de don Alfredo.

De droite et de gauche, des ruines se présentent à ma vue, étranges, presque nouvelles dans leur disposition générale, mais palenquéennes par l'architecture, les détails et la décoration. Je passe, et, remontant le fleuve à 300 mètres au delà, je vois venir à ma rencontre un grand jeune homme blond que je reconnais à première vue pour un Anglais et un gentleman. Nous nous serrons la main ; ma carte lui avait dit mon nom, qu'il connaissait ; il me dit le sien : « Alfred Maudslay, de Londres, » et, comme je restais quelque peu stupéfait et déconfit, Alfred Maudslay, devinant ma pensée, me dit aussitôt :

« Ne prenez point ombrage de ma présence ; un accident m'a peut-être fait arriver dans



PILE VOTIVE A LORILLARD. (Voyez p. 376.)

ces ruines avant vous, comme un accident vous eût fait arriver avant moi ; je ne suis point un rival et vous n'avez rien à craindre. Je ne suis qu'un simple amateur voyageant pour son plaisir ; vous êtes un savant et la ville vous appartient : baptisez-la ; explorez, photographiez, moulez, vous êtes ici chez vous. Je n'ai pas l'intention d'écrire ni de rien publier ; au besoin, ne parlez pas de moi et gardez votre conquête pour vous seul ; et maintenant, laissez-moi vous guider ; j'ai fait préparer un palais, et votre demeure vous attend. »

Je fus profondément touché d'une telle délicatesse ; mais je ne pouvais accepter l'offre de mon généreux compagnon de voyage, et nous allons partager en amis la gloire d'avoir exploré cette nouvelle ville.

Nous y vécûmes ensemble ; nous travaillâmes ensemble ; nous partîmes ensemble, et,

chose rare, nous nous quittâmes convaincus tous les deux que nous avions reçu l'un de l'autre plus de services que nous n'en avions rendu.

De là Maudslay m'emmena dans son logis, temple placé sur une haute pyramide qu'en mon état de faiblesse j'eus toutes les peines du monde à gravir. Il avait heureusement quelques tablettes de bouillon dont il me fit servir une tasse qui me remit un peu. Il me conduisit ensuite à ma demeure, où j'arrivai rendu de fatigue.

Cette ville, que j'appelai Lorillard, en l'honneur de l'homme généreux qui subventionnait en partie mon expédition, cette ville est située sur la rive gauche de l'Usumacinta (voir la carte annexée) par le dix-septième degré, dans un territoire non classé, entre le Guatemala et les deux provinces mexicaines du Chiapas et du Tabasco; nous avons aujourd'hui, grâce à notre tracé de route, la position très approximative de son emplacement.

Cette ville, découverte, nous l'avons dit, il y a douze ans, par un nommé Suarez, aujourd'hui chef politique de Ténosiqué, fut à maintes reprises visitée par les monteros, et l'arpenteur Balay de Palissada vint y mesurer une concession. On y commença même l'exploitation des bois, puisque nous y trouvâmes un cèdre équarri qu'on avait abandonné sur place.

Cette ville, au sujet de laquelle on a prononcé le nom de ville fantôme en souvenir d'une citation de l'Américain Stephens, ne répondrait cependant point à l'emplacement que lui prêtait l'illustre voyageur. C'est dans le tome II de son voyage dans l'Amérique centrale, Chiapas et Yucatan, qu'il parle d'une ville étrange que lui signala le curé de Santa Cruz del Quiché. Dans la relation de Stephens, la rencontre de l'explorateur et de ce curé excentrique est un véritable chef-d'œuvre d'humour, de style et de gaieté; je ne saurais résister au désir de citer ce charmant morceau. Le voici :

« Comme nous étions au milieu des ruines de Santa Cruz, nous vîmes venir à nous un étranger abrité par un immense parasol rouge; nous reconnûmes le curé du village et nous allâmes à sa rencontre. En nous voyant descendre, trébuchant au milieu des éboulis de pierres, il se mit à rire et si bien, que son rire devint communicatif, contagieux et qu'en nous abordant nous nous serrâmes la main en riant tous les trois.

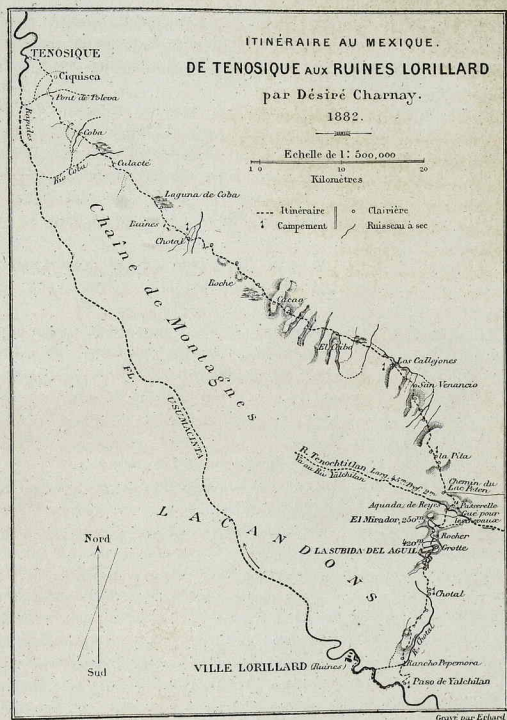
« Il s'arrêta soudain, prit un air solennel, retira le mouchoir qu'il avait autour du cou, s'essuya la face, tira de sa poche un paquet de cigarettes, éclata de rire, le remit dans sa poche pour en tirer un autre, poussa un nouvel éclat, puis nous demanda des nouvelles d'Espagne.

« Le costume de notre interlocuteur était aussi peu clérical que sa manière d'être, et l'on voyait bien au délabrement de ses habits, comme au négligé de son peu de linge, que nous étions en présence d'un philosophe.

« Il éclata de rire en apprenant que nous étions venus visiter les ruines, et ajouta qu'il avait prodigieusement ri lui-même lorsqu'il les visita pour la première fois. Il venait de la vieille Espagne; il avait assisté à la bataille de Trafalgar du haut des falaises du rivage et riait en nous la racontant. La flotte française avait sauté comme une bombe, et la flotte espagnole avait eu le même sort, et il éclatait de rire, rien que d'y penser; Nelson fut tué; tout cela pour la gloire! Et il riait à gorge déployée.

« Il avait abandonné l'Espagne pour fuir la guerre et les révolutions, qu'il retrouvait partout, et là nous éclatâmes tous ensemble; il s'était embarqué avec vingt dominicains, furent pourchassés et canonnés par un croiseur français, et là nous rîmes de nouveau; puis il s'embarqua sur un navire anglais, qui le conduisit à Omoa, où il arriva juste pour assister à une nouvelle révolution! Toute sa vie s'était passée au milieu des fureurs de la guerre, et le présent valait le passé. Là notre rire devint épileptique, car son rire, à lui, était si droit, si franc, si communicatif, que nous l'accompagnions sans en pouvoir mais. Et par le fait, nous

ne résistions point à l'entraînement, nous étions heureux de ce rire étrange, et en moins d'une demi-heure nous étions devenus des amis intimes. Le monde nous servait de cible, et ses misères provoquaient chez nous des rires inextinguibles. En dehors de l'église, il était peu de choses qui ne soulevassent chez notre ami ce rire extraordinaire, mais la politique était son sujet favori. Au Guatemala, au milieu des sauvages compétiteurs du pouvoir, il était pour



Levé à la boussole, par Lucien Leloup. Gravé par Erhard

CARTE EXTRAITE DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Morazan, pour Carrera, pour le diable tout aussi bien, et il riait des trois tout son soûl. Nous le surnommâmes le curé rieur, c'était Démocrite en personne. »

C'est ce curé philosophe qui racontait à Stephens que de l'autre côté de la sierra, à quatre journées de Santa Cruz, sur la route de Mexico, existait encore une cité vivante, grande, populeuse, habitée par des Indiens et dans le même état que les autres villes avant la découverte de l'Amérique.

Le curé rieur en avait entendu parler il y avait de longues années, au village de Chayul, et on lui avait assuré que, du haut du point culminant de la sierra, cette ville était visible à l'œil nu. Il était jeune alors, et il se rendit au sommet de la montagne, où, d'une hauteur de 10 à 12000 pieds, il embrassait le gigantesque panorama du Yucatan et des plaines du Tabasco jusqu'à la mer ; de là il vit à une grande distance une ville occupant un immense espace avec ses tourelles blanches brillant au soleil.

Cette ville mystérieuse, si elle exista jamais, n'est pas, je crois, la nôtre ; mais il en existe d'autres dans les forêts, et chaque année les monteros nous découvriront de nouveaux palais qui peut-être répondront mieux à l'emplacement de la ville signalée par le curé de Santa Cruz del Quiché.

Néanmoins je profiterai de cette digression pour apporter au lecteur qui s'intéresse à l'histoire des ruines américaines une nouvelle preuve à l'appui de la modernité de ces ruines. Ce même curé affirmait à Stephens que les palais de Santa Cruz del Quiché, que lui, Stephens, visitait en 1841 et trouvait totalement ruinés, étaient, trente ans auparavant, c'est-à-dire en 1810 ou 1811, en parfait état de conservation. Le curé était jeune, arrivant de l'Espagne, dont il avait admiré les édifices, et il lui semblait à Santa Cruz se retrouver au milieu d'eux [1].

Peut-on discuter un témoignage semblable ? Il y a plus, notre philosophe indiquait encore à Stephens un autre centre archéologique des plus importants, et aujourd'hui encore totalement ignoré du monde.

« Sa première cure, nous dit le prêtre, lui avait été donnée à Coban, dans la province de Vera-Paz, et il y avait à quatre lieues du village moderne une autre ville ancienne aussi considérable que Santa Cruz del Quiché (Utatlan), déserte et désolée et presque aussi complète que lors de l'abandon de ses habitants. Le curé s'était promené au milieu de ses rues silencieuses et de ses édifices gigantesques, et ses palais étaient entiers comme ceux de Santa-Cruz quand il les visita pour la première fois [2]. »

Nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Retournons à Lorillard City.

D'après la description que m'avaient faite de cette nouvelle ville, des gens qui prétendaient l'avoir visitée, je devais trouver douze édifices entiers, dont six avec portes et six autres sans ouvertures, et qu'ils appelaient pour cela *casas cerradas*, maisons fermées. Ils ajoutaient qu'il y avait des monuments sur les deux rives du fleuve, et nous fîmes examiner la rive droite, où l'on ne trouva rien. Cependant, sur la plan levé par Balay, il place des ruines sur la rive droite. Il est donc probable qu'elles existent, mais qu'elles ont échappé à nos recherches.

Quant au nombre des édifices, fixé à douze par les premiers visiteurs, il est inexact, car les ruines de la rive gauche dénoncent à elles seules une plus grande quantité de monuments, bien qu'il n'en reste guère que trois ou quatre debout et en assez mauvais état. Pour les *casas cerradas*, nous les avons vainement cherchées, et nous avons retrouvé là comme ailleurs les mêmes idées fausses concernant les mêmes édifices ; à Palenque, en effet, on nous avait promis ces mêmes maisons fermées, qui n'y existaient pas plus qu'à la ville Lorillard.

Il y a donc une grande incertitude sur l'étendue de la ville et le nombre des édifices ; l'épaisse végétation qui couvre le sol en rend l'exploration complète presque impossible, vu les moyens d'action dont on dispose en des lieux si éloignés de tout centre habité. Mais, si l'on juge par analogie, on est fondé à dire que la ville Lorillard devait se composer, comme toutes les villes indiennes dont nous avons parlé, de quinze à vingt monuments divers, temples et palais, demeures du cacique et des principaux chefs, entourés des cabanes des gens du

1. Stephens, *Travels in central America*, t. II, p. 186.
2. Id. *ibid.*, t. II, p. 193.

peuple et des esclaves. Groupés sur la rive gauche de l'Usumacinta supérieur, ces monuments se développent sur terrasses à 20 mètres du fleuve pour s'élever ensuite en amphithéâtre sur des collines naturelles que les constructeurs ont utilisées et qu'ils ont divisées en esplanades ornées de soutènements de pierres et garnies d'escaliers.

Cette disposition est exactement la même qu'à Palenque; palais et temples sont moins nombreux, moins considérables et moins riches en sculptures; et si leurs formes se rapprochent de certains édifices yucatèques, ils sont exactement semblables à ceux de Palenque par les matériaux employés, par les intérieurs et par la décoration; nous retrouvons ici, avec des modifications inappréciables, les mêmes caractères dans les inscriptions et dans les bas-reliefs, des personnages au front fuyant du même type.

IDOLE DANS UN TEMPLE LACANDON.

Les monuments de la ville Lorillard sont aussi plus grossièrement construits que ceux de Palenque, encore qu'il soit assez difficile d'en bien juger, puisque toute la décoration extérieure, qui était en ciment, a disparu. Le premier monument que nous étudions et dont nous donnons la vue d'ensemble et le plan est un temple. Il s'élève sur une pyramide d'environ 120 pieds de hauteur, à 150 mètres de la rive du fleuve. Je l'appelle temple, parce qu'il renferme une grande idole de pierre et des niches garnies de tablettes qui devaient en contenir d'autres plus petites, car les parois de ces niches sont noircies par la fumée des offrandes.

L'idole a la tête détachée du tronc, et gît au milieu de débris; la figure est entièrement mutilée, ce qui nous ferait supposer que, dans les guerres fréquentes des peuplades entre elles, la ville fut prise et saccagée; car la première chose pour le vainqueur était de s'attaquer aux temples et de détruire les dieux des vaincus; et, dans les manuscrits mexicains, la défaite d'une nation est toujours représentée par un petit édifice à corniche saillante, comme ceux que nous connaissons, dans lequel pénètre l'envahisseur, une torche enflammée à la main [1]. Mais à quelle époque cette ville Lorillard aurait-elle été détruite? Une citation de Villa Gutierre Soto Mayor nous indiquerait une date approximative, car il nous dit d'abord : « Que les Itzaes du Peten étaient les ennemis des Lacandons; et il ajoute que, en 1694 (deux ans avant la prise de leur ville par les Espagnols), les Itzaes faisaient encore des expéditions sur l'Usumacinta, dont ils descendaient les rapides, et ils allaient jusqu'au rio Tabasco avec de grandes flottes de canoas, et ils pillaient et détruisaient les villages des rives [2]. » Cela pourrait ramener la destruction de la ville lacandon vers la seconde moitié du dix-septième siècle; mais voici une citation qui reculerait encore de beaucoup la destruction

1. Voyez *Bibliotheca mexicana*, manuscrit Fernando Ramirez, p. 104, pl. X, prise de Xochimilco, et dans l'ouvrage du P. Durand, *Histoire des Indiens de la Nouvelle-Espagne*, la prise d'Azcapozalco, pl. X.

2. Don Juan de la Villa Gutierre Soto Mayor, *Histoire de la conquête de la province del Itza*, p. 285.

de la ville : les Lacandons, nous dit Boye, sont de la même race que les Manches et très nombreux ; ils étaient encore en pleine civilisation il y *a cent cinquante ans* [1], c'est-à-dire en 1730.

Cette idole est unique en son genre et fort belle ; nous n'avons jamais rien rencontré de semblable ni dans les villes du Tabasco, ni dans les villes yucatèques. Elle représente un personnage assis, les jambes croisées à l'orientale, avec les deux mains reposant sur les genoux. L'attitude est digne, pleine de calme et de sérénité ; cela rappelle un bouddha. La figure, mutilée, est surmontée d'une énorme coiffure d'un style extraordinaire, représentant une tête fantastique avec diadème, médaillons, le tout enveloppé d'une parure de grandes plumes. Nous retrouvons dans ces plumes sculptées la même facture et le même style que dans celles que nous avons vues sculptées sur les colonnes de Tula et Chichen-Itza. Le buste, admirablement proportionné, a les épaules et la poitrine couvertes d'une espèce de riche camail agrémenté de perles et semé de trois médaillons, deux sur les épaules, un autre sur la poitrine, et qui rappellent les grandes décorations romaines ; ce même genre d'ornements se développe sur le bas du corps, mais en relief moins saillant, et se termine par un médaillon

VASES LACANDONS TROUVÉS A LA VILLE LORILLARD.

beaucoup plus grand que les autres et par un maxtli [2] frangé. Les bras sont chargés de larges bracelets.

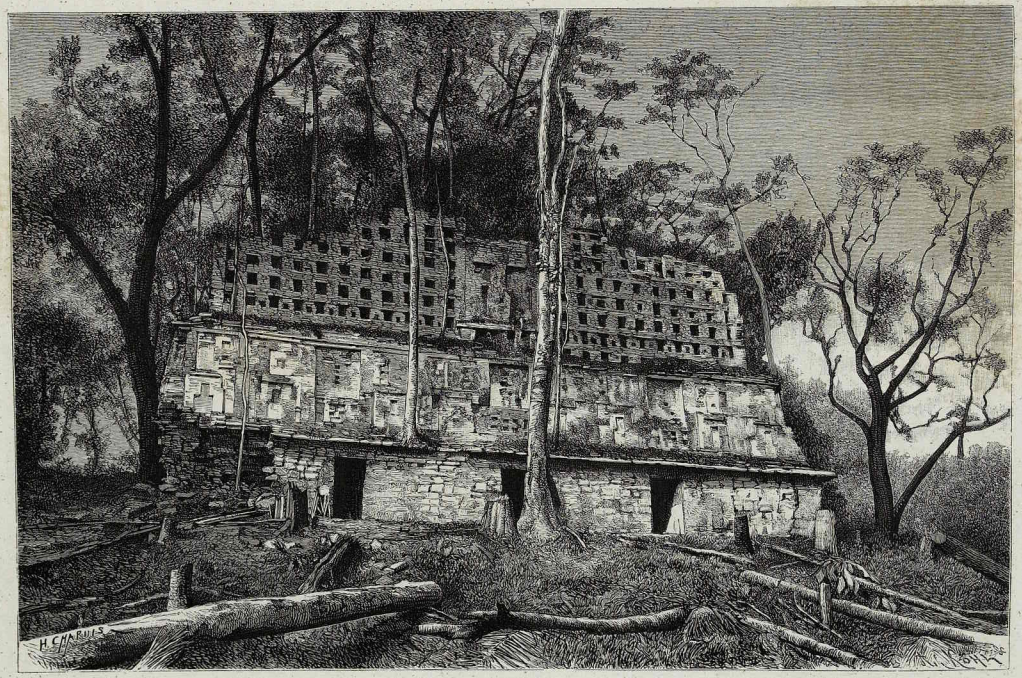
Autour de l'idole comme dans chaque pièce du monument, se trouvent une multitude de vases d'une terre grossière et d'une forme nouvelle ; ce sont des bols de 10 à 15 centimètres de diamètre sur 5 à 6 de hauteur, dont les bords sont ornés de masques humains représentant des figures camardes et d'autres à grands nez busqués, véritables caricatures où l'art fait complètement défaut. Cependant, *il faut bien remarquer cette différence de types qui pourrait désigner deux races*. Ces vases servaient de brûle-parfums, et la moitié sont encore pleins de copal. Nous en donnons deux qui offrent les types les plus opposés. Nous retrouverons de ces mêmes vases dans tous les édifices qui paraissent avoir été destinés au culte. C'était donc bien un temple, et qui nous rappelait cette phrase de Gogolludo : « Que le pays des Lacandons était plein de temples en pierre avec de grandes idoles de pierre [3]. »

Le temple en question est percé de trois portes basses avec linteaux de pierre couverts de

1. *Boyle's ride*, vol. Ier, préface, p. 14-17. Cité par Bancroft.

2. Le *maxtli*, nous l'avons déjà dit, était une large ceinture à bouts pendants devant et derrière pour cacher la nudité, ou simplement, comme dans le cas présent, un tablier à franges. Nous avons vu ce même maxtli sur les grandes cariatides de Tula que nous avons données dans la première partie de ce travail.

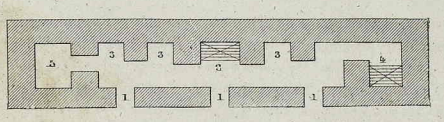
3. Cogolludo, *Histoire du Yucatan*, t. Ier, liv. XII, ch. VIII.



PREMIER TEMPLE A LA VILLE LORILLARD.

sculptures assez délicates, mais d'un mince relief; nous en parlerons tout à l'heure. Il a 21 mètres de face sur 6 de profondeur ; sa hauteur est de 5m,50 à 6 mètres, jusqu'à la muraille décorative qui le surmonte, et qui rappelle ces mêmes murailles de Kabah et surtout celle de la Maison des colombes à Uxmal. Cette muraille, qui ressemble à un immense treillis, a 4m,50 de hauteur, ce qui donne un total de 10 mètres pour l'édifice entier.

L'ornementation devait en être fort riche, car au centre de la muraille supérieure se trouve un grand panneau au milieu duquel devait se tenir assis, sur un banc qui existe encore, un personnage de taille gigantesque. On distingue parfaitement la pile de maçonnerie qui devait servir de carcasse au corps de la statue, et une pierre étroite et longue qu'on observe à droite formait le tibia de la jambe gauche de l'individu. Nous avons signalé ce même



PLAN DU PREMIER TEMPLE A LORILLARD.

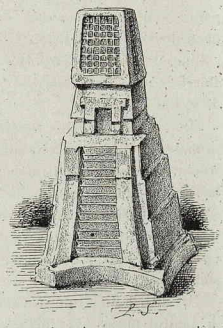
1, entrées avec linteaux en pierre sculptée. — 2 et 4, niches avec plates-formes et idole. — 3, niches. — 5, pièce d'habitation.

procédé à Palenque, à Izamal, à Aké, dans toutes les villes que nous avons dit appartenir à l'époque du ciment.

Au-dessous, dans la grande frise qui forme le corps de l'édifice, trois autres grands panneaux devaient contenir des statues du même genre, seulement elles étaient debout, et dans celui du centre et celui de droite on distingue également bien les piles de maçonnerie qui constituaient avant la chute du ciment les corps des deux statues; enfin huit niches, espacées deux par deux, contenaient des idoles de petite dimension.

Sur la première esplanade de la pyramide se trouve un autre édifice qui, à en juger par sa disposition intérieure, devait servir au logement des prêtres. L'ensemble du temple n'a rien de grandiose et n'offre pas une grande apparence de vétusté ; nous ne remarquons que peu ou point de terre végétale amassée au pied de l'édifice.

Il nous faut ouvrir ici une parenthèse des plus importantes afin de pouvoir signaler au lecteur que l'histoire des civilisations américaines intéresse, un fait des plus concluants et une nouvelle preuve de l'unité d'origine de ces civilisations. Il s'agit d'un petit modèle de temple très ancien en terre cuite, *provenant des hauts plateaux du Mexique*, et dont la vue seule éclairera le lecteur. La pièce appartient au Musée du Trocadéro.



MODÈLE D'UN ANCIEN TEMPLE.

En effet, en dehors de la pyramide écourtée comme il convient, dans la reproduction réduite à l'état de dieux lares, de monuments considérables, nous retrouvons parfaitement l'escalier central et les trois ou quatre étages des pyramides que nous avons étudiées à Comalcalco, Palenque, Chichen, etc., pyramide que nous retrouvons à la ville Lorillard. Mais il y a plus, car le petit monument en terre cuite qui surmonte la pyramide est la copie exacte des monuments que nous connaissons, et notamment du temple que nous venons de voir ; le voici avec ses cor-

niches saillantes et la haute muraille décorative qui le surmonte. Cette muraille est percée des mêmes trous qui distinguent la muraille du temple de Lorillard comme celle du grand édifice d'Uxmal, qu'on a désigné sous le nom de Casa de las Palomas, le Colombier ou le Pigeonnier, et Tikal nous fournira, dans l'un de ses temples muni d'une seule ouverture, la copie exacte du modèle en terre cuite que nous donnons ici. L'esprit le plus prévenu ne saurait méconnaître cette ressemblance, et les conséquences qui en découlent frapperont certainement le lecteur ; c'est l'unité comme l'identité de conception en fait d'architecture religieuse, entre les habitants des hauts plateaux et ceux du Tabasco, Chiapas, Yucatan, Guatemala, thèse que je me suis efforcé de prouver, malgré les assertions contraires de la plupart des écrivains modernes que tant de citations, tant de documents, tant d'édifices encore debout devaient éclairer.

Mais poursuivons : en arrière du temple et sur une pyramide beaucoup plus haute, se trouve le monument le plus élevé et le plus considérable de la ville Lorillard. Là, sur une vaste esplanade, se développaient six palais divers disposés en rectangle. Un seul de ces palais existe encore en partie avec ses linteaux de pierre finement sculptés, mais tellement endommagés, que nous n'en pûmes rien tirer. Les autres édifices ne présentent au regard qu'une masse de ruines. Quant aux linteaux, ils offrent ici la même particularité que partout ailleurs ; ils sont en pierre pour les portes étroites, et ils étaient en bois pour les portes larges, parce qu'il était probablement difficile aux constructeurs de trouver des blocs assez grands pour les larges ouvertures ; on trouve encore et la trace de ces linteaux de bois dans les murailles et des fragments de zapoté rouge, bois employé par les Indiens dans toutes leurs constructions. Cet édifice était peut-être la demeure du prince ou la forteresse ; en tout cas, il était admirablement situé. Du haut de l'esplanade on avait une vue magnifique, et je ne pouvais me lasser d'admirer le sens pratique, l'entente du bien-être développé chez les constructeurs. Les pyramides sur lesquelles ils plaçaient leur demeure étaient un besoin dans ces pays brûlants et malsains ; c'était l'air frais et la santé, c'était l'absence de moustiques et autres insectes tourmenteurs, et c'était la joie des yeux. Matin et soir, la vue qui se déroulait devant les habitants de ces demeures était merveilleuse ; ils avaient au nord les petites collines échelonnées, surmontées de palais bâtis en contre-bas ; ils avaient le cours du beau fleuve, torrent l'été, rivière immense au temps des pluies ; puis l'autre bord avec ses collines boisées, les jardins et les plantations qui devaient autrefois en couvrir les pentes. Derrière eux, l'œil embrassait une immense plaine bornée à l'horizon par les lignes bleuâtres de la Cordillère.

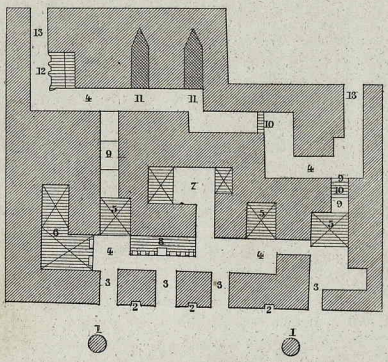
Le palais que nous habitions se trouvait en contre-bas, près du fleuve, sur l'un des premiers gradins de l'amphithéâtre. Il était plus délabré que le temple et portait les mêmes traces d'ornementation, mais il paraissait d'une construction beaucoup plus négligée. Il est facile de s'en assurer dans les portes, qui sont de dimensions différentes et dont les montants sont, tantôt et sans raison, obliques ou perpendiculaires, comme aussi dans la distribution irrégulière des ouvertures et des niches. La muraille décorative qui surmontait l'édifice est éboulée, et dans la frise on ne distingue plus rien qu'un chaos de trous, de niches et de pierres saillantes.

La distribution intérieure en est singulière ; c'est une espèce de labyrinthe de couloirs et de petites pièces avec plateaux en maçonnerie couverts de stuc et pouvant avoir servi de couches ; un autre plateau étroit et long, au milieu du couloir de l'entrée, servait peut-être de table à manger ; nous l'avions destiné à cet usage et c'est là, en compagnie de Maudslay, que nous prenions nos repas. En arrière, dans une partie souterraine où l'on arrive par un corridor à pente rapide, se trouvent deux salles étroites comblées jusqu'au plafond et qui me

semblèrent devoir être des tombes. Elles rappellent, en effet, des salles du même genre que je fouillai à Palenque et où nous trouvâmes des squelettes et des vases. L'édifice a 20 mètres de façade sur 16 de profondeur. En avant, dans la cour, s'élèvent deux petites colonnes ou tronçons de colonnes sculptés de $0^{m},70$ de hauteur, dont la destination nous est inconnue, mais qui prêteraient à une supposition d'autels supportant des dieux lares, ou bien encore de piédestaux pour les brûle-parfums. En débarrassant l'édifice de sa végétation, je retrouve ici le même résultat obtenu l'année dernière à Palenque au sujet des cercles concentriques accusant l'âge des arbres ; ils donnent tous de 10 à 12 cercles par année.

Les forêts vierges, du reste, il faut bien qu'on le sache, n'ont pas de vieux arbres ; l'humidité les pourrit, les insectes les rongent, les lianes et les orchidées les dévorent, et de vieux *monteros* m'assurent que les acajous et les cèdres, essences qui résistent le mieux, ne vivent guère au delà de 200 ans.

Les grands végétaux durent si peu que, chaque jour dans notre passage au travers de la



PLAN DU PALAIS QUE NOUS HABITIONS A LORILLARD.

1, fûts de colonnes sculptés. — 2, niches. — 3, entrées. — 4, grands couloirs. — 5 et 6, niches avec plates-formes. — 7, pièce intérieure. — 8, table en ciment. — 9, couloirs en pente conduisant aux pièces souterraines. — 10, petits murs. — 11, tombes comblées. — 12, autel. — 13, sorties sur l'arrière.

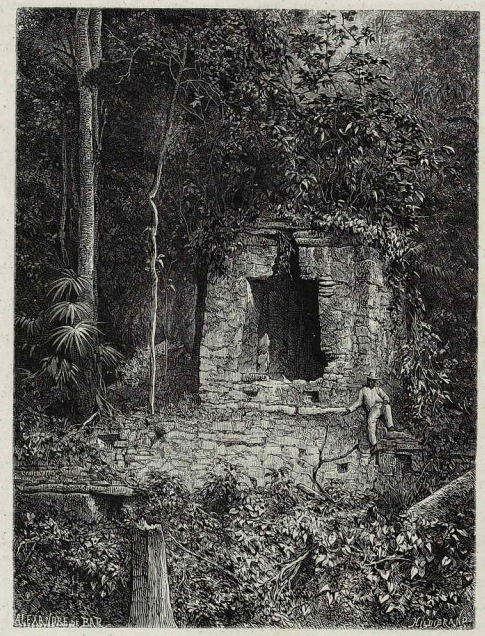
forêt, et sans qu'il fît le moindre vent, nous entendions de çà, de là, les arbres tomber avec fracas ; en un jour d'orage, en cas de tempête, ils s'abattent autour de vous par centaines, et le voyage dans les bois est des plus dangereux : on ne saurait donc en aucun cas se fonder sur leur grosseur pour déterminer l'âge des monuments près desquels ou sur lesquels ils croissent.

Autre illusion qu'il faut arracher aux amateurs que les grands mots séduisent : la forêt vierge n'est pas ce qu'un vain peuple pense ; à quelques exceptions près, elle n'a rien de surprenant et je n'en connais point qui vaille les hautes futaies de la forêt de Fontainebleau ; c'est autre chose, voilà tout.

Nous noterons en passant une grande pyramide avec bâtiments ruinés au sud-ouest, touchant notre demeure, et, négligeant pour l'instant divers petits édifices s'échelonnant près de la rive du fleuve, nous arriverons au singulier monument dont nous donnons l'image.

C'était un temple, si nous en jugeons d'après le grand nombre de vases à parfums que

nous trouvons soit dans le bas, soit dans le haut de l'édifice. Le corps du monument n'a rien qui le distingue des autres ; mais le premier étage, dont notre illustration représente l'un des côtés, nous donne un échantillon tout à fait neuf des constructions indiennes. Ce premier étage ne serait, à notre avis, qu'une extension, une amplification de la muraille décorative. Cette étrange bâtisse ne renferme qu'une salle très étroite, un couloir s'étendant en retrait sur



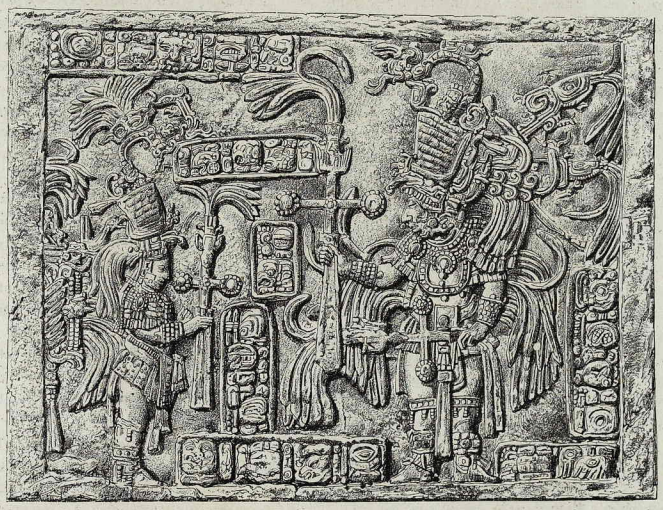
SECOND TEMPLE A LORILLARD.

toute la longueur du temple et se terminant de chaque côté par l'ouverture singulière que nous reproduisons.

Nous avons du reste remarqué dans la ville Lorillard une grande diversité dans les voûtes triangulaires des édifices ; au Tabasco comme au Yucatan, ces voûtes sont à murailles droites ou concaves, mais ici nous en trouvons à boudins, en escaliers, nous en avons de droites, de convexes et de concaves, et même il arrive que la voûte convexe manque parfois de clef et que les deux murailles se joignent en angle aigu.

Nous avons parlé de linteaux sculptés : nous en avons trouvé de semblables soit en pierre, soit en bois, dans plusieurs villes yucatèques, à Chichen par exemple, mais ils étaient moins riches et moins nombreux qu'à Lorillard. Ces linteaux sculptés n'existent pas dans tous les édifices de la ville, mais seulement dans ceux qu'on pourrait supposer avoir été des temples ou des palais ; et, parmi les plus insignifiants comme dimensions, nous avons rencontré les plus beaux.

Ces petits monuments semblent remplacer les fonds d'autel, les dalles couvertes d'inscriptions et les piliers à personnages des édifices de Palenque. Le premier que nous donnons, et qui appartient à la porte centrale du temple, forme un panneau de 1^{m},12 de long, sur 0^{m},82 de large. Deux personnages en occupent la partie centrale, tous deux



LINTEAU SCULPTÉ A LORILLARD.

coiffés de hautes mitres à plumages ; comme l'idole dont nous avons parlé, ils ont les épaules couvertes d'un camail frangé, ornementé de perles et de médaillons ; un riche maxtli leur ceint la taille, et leurs pieds disparaissent dans de grandes bottines agrémentées de lanières de cuir ; ils ont le front fuyant des figures de Palenque.

Ces deux personnages de taille différente représenteraient probablement un homme et une femme, et leur attitude recueillie laisserait supposer qu'ils procèdent à une cérémonie religieuse ; le plus grand tient à chaque main une croix, le plus petit n'en a qu'une à la main droite. Ce sont des croix latines dont les branches sont ornées de fleurettes et le haut surmonté d'un oiseau symbolique ; une série de katunes, vingt-trois en tout, sont disséminés sur le bas-relief.

Il nous semble reconnaître là le dieu Tlaloc transformé, le dieu de la pluie et de la fécondité, dont la croix était le symbole. Et comment le personnifier d'une manière plus gracieuse que par cet oiseau, avec sa queue en panache, qui termine la hampe de la croix, et par ces deux fleurettes qui en ornent les branches? A Palenque déjà, nous avons trouvé le même dieu personnifié dans une image du même genre sur le panneau du temple de la croix numéro 2. Cette croix, formée de palmes ou plus probablement de feuilles de maïs entremêlées de figures humaines, rappellerait ainsi le dieu protecteur des moissons et surtout du maïs, qui était par excellence la graine nourricière des hommes.

Les deux hauts reliefs qui suivent sont également des linteaux de porte; ils viennent d'un petit édifice ruiné situé au pied de la pyramide du temple. Tous deux sont des documents des plus intéressants et d'une richesse de détails vraiment extraordinaire; Palenque ne nous offre rien d'aussi fouillé. Le sujet du premier se compose de deux bustes d'hommes supportés par un serpent ou une volute au milieu de laquelle se trouve un cartouche contenant quatre caractères hiéroglyphiques ou *katunes*. Le personnage de gauche serait un roi, si l'on en juge par le sceptre qu'il tient à la main droite; il a sur la tête une haute coiffure avec large aigrette semblable à celle que nous avons vue dans le bas-relief dit de Proserpine dans une galerie du palais de Palenque; les deux figures portent le camail orné du médaillon, et celui qui appartient à la figure de gauche est un petit chef-d'œuvre. L'inscription, dont une moitié est en bon état, nous donne une fois de plus une collection de caractères où la figure humaine est prodiguée comme dans les inscriptions du Chiapas et du Tabasco.

Ces deux personnages à bustes supportés par un serpent ne nous rappelleraient-ils pas le culte de Quetzalcoatl, comme les croix du bas-relief précédent nous rappelaient Tlaloc? Nous serions porté à le croire, à la vue de ce serpent qui semble unir les deux bustes, car nous trouvons dans le manuscrit *troano* les planches XXVI, première partie, et XVII, deuxième partie, évidemment consacrées à Quetzalcoatl et qui nous donnent des figures se rapprochant beaucoup de celle de notre dalle; du reste, le second bas-relief va nous éclairer à ce sujet.

Nous avons ici le plus merveilleux monument que nous ait jamais offert l'Amérique, et nous pouvons hardiment le présenter comme un objet d'art. Ce linteau, sculpté sur pierre calcaire, nous offre en un relief puissant deux personnages superbement posés, l'un debout et l'autre agenouillé, accompagnés de leur inscription.

En dehors des têtes à front fuyant, qui, ainsi que nous l'avons dit au sujet de Palenque et du Yucatan, n'étaient point des types de race, mais seulement des types conventionnels modifiés selon les coutumes des classes, tout est parfait dans ce monument, et d'une richesse de détail surprenante. Rien, dans les époques primitives des civilisations anciennes, ne nous offre quelque chose de plus riche ou de mieux traité; c'est pour le pays une œuvre magistrale. Voyez les mains, les coiffures, le superbe manteau de l'homme à genoux; la pose digne et majestueuse de l'homme debout.

Mais nous disions que ce bas-relief devait nous raconter l'histoire du monument auquel il appartient et qu'il allait nous confirmer l'idée fugitive que nous avait inspirée le premier, d'un temple dédié à Quetzalcoatl ou Cuculcan, nom du même dieu dans les contrées mayas. En effet, le document que nous offrons au lecteur n'a rien de guerrier; il reproduit une scène essentiellement religieuse, et nous assistons à un sacrifice. L'un des personnages, l'homme agenouillé, un prêtre sans doute, s'est passé une corde au travers de la langue et il l'a garnie d'épines pour n'être point tenté de la retirer, une fois la rude épreuve commencée; cela lui serait impossible et, malgré la douleur que doit éprouver le patient, il lui faudra, pour couronner le sacrifice, faire passer la corde tout entière. Le personnage debout est également

LINTÉAU DE PIERRE A LORILLARD. — SACRIFICE A CUCULCAN.

un prêtre qui, armé d'une grande palme, l'impose au torturé pour l'encourager dans son effroyable entreprise. Eh bien! rappelons nos souvenirs : nous savons que les Mexicains se torturaient de la façon la plus extravagante; ils répandaient leur sang nuit et jour dans les temples, et Sahagun nous dit comment ils procédaient.

« Ils se traversaient la langue avec la pointe d'un petit couteau (d'obsidienne), et ils faisaient ensuite passer par le trou des tiges de graminées dont le nombre répondait à la dévotion de chacun. Certaines personnes les attachaient les unes à la file des autres (avec des cordes) et tiraient ensuite dessus comme on fait d'une *corde*, pour les faire défiler par l'ouverture de la langue[1]. »

Le même auteur, en nous parlant de la confession et de la pénitence infligée au pécheur en punition de ses fautes, nous dit (c'est un prêtre qui parle) :

« Quand arrivera le jour de la fête des divinités *ixcuinamé*, aussitôt que paraîtra l'aurore de la journée que tu destines à faire pénitence, *tu traverseras ta langue de part en part avec de petits fétus d'osier*, et, si cela ne te paraît pas assez, tu feras de même sur tes oreilles, et tu procéderas à cette opération de la langue au moyen d'une épine de maguey. C'est par le trou ainsi pratiqué que tu feras passer les fétus d'osier. Tu pourras au besoin réduire ces fétus d'osier en un seul en les attachant à la suite les uns des autres, en eusses-tu trois ou quatre cents à passer par ta langue. Cela fait, tes péchés te seront pardonnés[2]. »

Mais Torquemada est beaucoup plus explicite dans son article touchant les tortures que s'infligeaient les prêtres de Camaxtli à Tlaxcala et les prêtres de Quetzalcoatl à Cholula, les deux divinités étant la même; et si le premier historien soulève un coin du voile, le second l'arrache tout entier. Il dit : « Voilà les tortures que s'infligeaient les prêtres de Camaxtli à Tlaxcala comme les prêtres de Quetzalcoatl à Cholula. Les prêtres se réunissaient sous la présidence du plus vieux d'entre eux, appelé *achcautli*, et, après un jeûne de cinq jours uni à des pénitences diverses, on les enfermait dans le temple principal de Camaxtli, où ils apportaient avec eux une quantité de bâtons grands comme le bras et gros comme le poignet; alors venaient des charpentiers (ayant jeûné et prié cinq jours), qui travaillaient ces bâtons; et, ayant achevé de les amincir de la manière et dans la forme qu'il fallait, on leur donnait à manger en dehors des cours du temple; puis venaient les maîtres ouvriers chargés de la fabrication des couteaux d'obsidienne; et ils fabriquaient nombre de couteaux, avec lesquels on devait ouvrir les langues des prêtres, et ils les déposaient sur une serviette blanche; et si quelques-unes de ces lames fort minces se brisaient, on en rejetait la faute sur les maîtres ouvriers, disant qu'ils avaient mal jeûné et que leurs prières n'avaient pas été exaucées; mais on parfumait d'encens les lames qui avaient bien servi. »

« Puis venaient des prières, et, les vieux prêtres et les jeunes étant réunis et prêts pour le sacrifice, le plus adroit des maîtres ouvriers leur ouvrait la langue de part en part en y faisant un grand trou.

« Aussitôt, le principal *achcautli* faisait passer ce jour-là au travers de sa langue ouverte plus de quatre ou cinq cents de ces bâtons qu'avaient taillés les charpentiers; les autres vieux faisaient de même, et les jeunes, ceux du plus grand courage, les imitaient. Mais la douleur était si grande et de si longue durée que plusieurs ne pouvaient arriver à un tel nombre; car, encore que les premiers bâtons fussent quelque peu déliés, les seconds étaient plus gros et les troisièmes davantage, jusqu'à atteindre la grosseur du pouce, et quelques-uns plus du double.

1. Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, ch. II, appendice, traduction du docteur Jourdanet et de R. Siméon.
2. Id., *ibid.*, liv. I, ch. XII, traduction du docteur Jourdanet et de R. Siméon.

« Cet horrible sacrifice achevé, le plus vieux, qui était reconnu comme le chef de cette bestiale opération, s'efforçait de chanter malgré sa douleur pour encourager ses jeunes compagnons à achever la cérémonie.

« On jeûnait alors pendant quatre-vingts jours, et de vingt en vingt jours on renouvelait ce même sacrifice et l'épanchement de sang[1]. »

Notre bas-relief de la ville Lorillard nous représente donc bien un sacrifice à Quetzalcoatl ou Cuculcan, et le temple qu'ornaient nos deux sculptures était consacré à ce dieu.

Un détail que nous donne l'historien, à la fin du même chapitre, vient compléter la définition et l'explication du bas-relief et de la cérémonie qu'il représente.

« Dans ce temps de jeûne, le principal *achcautli* se rendait dans les villes et les villages pour exhorter les gens à la préparation de la grande fête (sacrifices), et pour signal *il portait à la main un grand rameau vert.* »

Voilà bien notre homme debout avec son rameau vert, remplacé dans les pays chauds par une palme dont les feuilles reposent sur la double volute, symbole du vent qu'on trouve si souvent à la bouche de Quetzalcoatl. Clavigero nous dit, comme Sahagun et Torquemada, que les prêtres se martyrisaient journellement; il nous conte ces mêmes tortures et il ajoute : « On gardait précieusement le sang qui jaillissait des blessures, sur les feuillages d'une plante appelée *acxoyatl;* cette plante se composait d'une foule de tiges *longues et droites* avec feuilles *larges et fortes* et disposées avec symétrie[2]. »

N'y aurait-il point là quelques rapports entre cet acxoyatl et la palme de notre personnage?

Enfin Landa nous parle de ces mêmes macérations communes aux prêtres mayas et aux prêtres mexicains :

« Les Mayas faisaient des sacrifices de leur propre sang, quelquefois se taillant les oreilles tout à l'entour par lambeaux qu'ils laissaient pendre en signe de pénitence; d'autres fois ils se trouaient les joues ou la lèvre inférieure; les uns se tranchaient des morceaux de chair de certaines parties du corps, et *d'autres se perçaient la langue se passant au travers des fétus de paille* avec de grandes souffrances[3]. » Enfin, dans le Codex Letellier de la Bibliothèque Nationale, page 9, nous trouvons, en face de l'image de Quetzalcoatl, une peinture reproduisant le même sujet que notre bas-relief; c'est un prêtre se passant au travers de la langue, d'où le sang jaillit à flots, une quantité de bâtons suivant l'ordonnance.

Quant aux croix que nous voyons semées sur la grande tunique du prêtre agenouillé, c'étaient ces mêmes croix qui distinguaient souvent Quetzalcoatl, Cuculcan, comme le seigneur des quatre vents; et de même qu'il existe en météorologie de grandes relations entre les vents et les pluies, de même dans la mythologie aztèque il y eut une véritable parenté entre Quetzalcoatl dieu des vents et Tlaloc dieu des pluies, en même temps qu'avec sa sœur ou sa femme Chalchiutlicue[4]. C'est pour cela que nous trouvons si souvent le culte des trois divinités rapproché, mêlé ou confondu; et cette parenté était si bien établie, que la fête des trois était célébrée le même jour, qui était le premier du mois du calendrier aztèque, en février[5].

Ainsi donc, nous trouvons à Lorillard, dans un pays de langue maya, Tlaloc et Quetzalcoatl, divinités aztèques, mais plus spécialement toltèques, culte laissé par les Toltecs sur les hauts plateaux et transporté directement par eux dans leurs pérégrinations lointaines;

1. Torquemada, *Monarquia indiana*, liv. X, ch. XVXI.
2. Clavigero, *Historia antigua*, t. Ier, liv. VI, p. 171.
3. Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 28, p. 162.
4. Brinton, *American hero myths*, Philadelphie, p. 153.
5. Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, liv. II, ch. Ier, traduction du docteur Jourdanet et R. Siméon.

et la descendance de la civilisation toltèque aux Aztecs en passant par les Chichimèques et les Acolhuas est tellement directe, les institutions et les coutumes, nous le répétons, sont tellement identiques, que nous pouvons avec certitude prendre chez les historiens de la conquête toutes ou grande partie des relations pour les appliquer aux Toltecs, soit des hauts plateaux, soit de l'Amérique centrale. On peut dire également qu'en lisant Cogolludo on croirait lire Veytia nous parlant des Toltecs.

Il nous reste à dire quelques mots au sujet des deux planches d'inscriptions que nous avons recueillies dans un autre temple. Ces deux inscriptions sur linteaux de pierre, comme nos autres bas-reliefs, diffèrent de celles qui accompagnent les personnages et se rapprochent de celles de Chichen et de Copan, que nous a données Stephens ; nous les mettrons en regard dans le chapitre Tikal.

Nous avons déjà noté cette différence entre les caractères des diverses inscriptions que nous avons publiées; mais différence n'implique par dissemblance, et la filiation entre elles est facile à établir : de toutes façons cela n'infirmerait en rien l'unité de civilisation. Ces modifications dans l'écriture existent selon les époques dans d'autres contrées; chez nous, en France, les caractères gothiques du douzième siècle ne ressemblent guère aux caractères latins du seizième.

Outre que ces inscriptions dans leur dissemblance peuvent appartenir à différentes époques ou à différents dialectes, nous sommes fondé à croire que les Toltecs de l'Amérique centrale avaient deux écritures, dont l'une, l'écriture sacrée, devait s'appliquer aux choses de la religion comme aux conquérants, et nous en avons une espèce de preuve dans les figures humaines employées dans les bas-reliefs et les inscriptions sur pierre, figures où les individus sont représentés avec les jambes croisées à l'orientale, tandis que, dans les inscriptions qui seraient de langue vulgaire comme dans les manuscrits sur papier, les figures sont accroupies les genoux au menton, c'est-à-dire à l'indienne. Il existe même une troisième écriture : ce sont les caractères symboliques, employés dans les manuscrits aztèques et dans les sculptures aztèques et toltèques, désignant les noms d'hommes et de villages, comme on a pu le remarquer dans les feuilles de tribus publiées par Lorenzana, sur la pierre de Tizoc et les bas-reliefs de Chichen-Itza. Nous ne connaissons pas l'écriture toltèque; les manuscrits que Fernando de Alva Ixtlilxochitl put encore lire de son temps, ceux que le chevalier Boturini avait retrouvés et que Veytia affirme avoir tenus en mains et interprétés, ont disparu; mais n'est-il pas vraisemblable que ces tables de pierre des temples de l'Amérique centrale nous en ont conservé le modèle? Les Toltecs auraient conservé cette écriture dans les contrées dont ils avaient adopté la langue, comme écriture hiératique ou savante, tandis qu'ils auraient adopté pour le peuple une écriture vulgaire, démotique, dont les manuscrits de Dresde et Troano, nous donnent un exemple. L'Égypte avait trois espèces d'écritures. M. Aymonier nous signale le même fait chez des populations de l'extrême Orient, au sujet des inscriptions des Chams du Ciampa; il reconnaît là trois langues : une langue sacrée, une langue vulgaire et une langue vulgaire actuelle.

Notre excursion à la ville Lorillard est sinon complète, au moins terminée; il est temps du reste que nous changions de séjour, et mon malheureux secrétaire est dans un état qui m'inspire les plus vives inquiétudes. Le malheureux, qui s'est conduit comme un brave, est couvert d'ulcérations; des pieds à la ceinture, son corps n'est qu'une plaie, qui prend chaque jour un caractère plus alarmant. C'est là le résultat des piqûres des insectes et surtout des garrapatas, sur une nature affaiblie par le travail et les privations.

Je ne peux comprendre comment le malheureux a pu tenir jusque-là, et je crains de perdre mon malheureux compagnon de voyage; je le fais coucher pour l'obliger à un repos

absolu, et je lui fais fabriquer une espèce de palanquin et des béquilles, car ses jambes et ses pieds excoriés ne pourront le porter.

J'avais heureusement deux flacons d'acide phénique, au moyen desquels je pus commencer un traitement énergique, et le lendemain, comme nous devions quitter la ville Lorillard pour regagner notre campement du paso Yalchilan, je fis porter le pauvre Lucien dans le canot et nous mîmes à la cape pour le haut du fleuve. Je ne quittai qu'à regret cette ville nouvelle que la nécessité du retour nous faisait abandonner trop tôt, y laissant bien des parties inexplorées et peut-être d'autres trésors aussi précieux que notre bas-relief de Quetzalcoatl. A d'autres plus heureux le soin de compléter le relevé de la ville et de nous donner surtout les monuments de la rive droite signalés dans le plan de Balay et que nous n'avons pu découvrir.

Nous sommes en route et nous mettons près d'un jour à remonter la partie du fleuve que nous avions mis trois heures à descendre. Le courant est tellement rapide que parfois nos hommes reculent entraînés; nous arrivons cependant.

J'espérais bien trouver à Yalchilan les Lacandons qui m'avaient été promis; ils n'y étaient point, mais le vieux chef avait envoyé chaque jour un émissaire pour s'assurer de mon retour; les présents qui l'attendaient avaient trop bien éveillé sa cupidité pour qu'il m'eût manqué de parole, et le lendemain il arrivait au camp avec ses deux femmes et quatre jeunes gens, sept en tout. Pour les photographier, je formai de la petite troupe un groupe assez pittoresque appuyé sur notre abri de feuillage qui servait de fond, et, grâce aux recommandations de l'interprète, mes sauvages, quoique légèrement ahuris, se tinrent à peu près immobiles devant l'appareil menaçant. Tous portent le même vêtement; c'est une espèce de large tunique à manches courtes, faite d'une toile de coton fort grossière, mais très souple, filée et tissée par les femmes. Ces tuniques sont maculées de taches rouges, que je pris d'abord pour des taches de boue; mais elles sont faites à plaisir comme ornement et tirées de la baie d'un arbuste dont j'ignore le nom. Ne pouvant teindre la tunique entière, ils se contentent de la parsemer de ces taches rouges, et cela doit être un privilège du chef et de ses femmes, car les tuniques des jeunes gens n'en portent nulle trace.

Hommes et femmes portent au cou de lourds colliers composés de graines diverses, de dents de singes et de sangliers, de griffes d'oiseaux et de pièces de monnaie. Leur chevelure mal soignée flotte à l'aventure, et les femmes y plantent deux plumes d'aigle. Tuniques et colliers leur semblent d'une valeur inappréciable, car j'essayai vainement de m'en faire céder; et comme en échange je leur offrais une de mes chemises, ils se mirent à rire, trouvant l'objet ridicule; mais ils m'abandonnèrent sans regret leurs arcs et leurs flèches à pointes de silex, dont je fis provision.

Les Lacandons se servent encore de haches de pierre, et c'est avec cet instrument qu'ils abattent les arbres pour cultiver leurs champs. Aussi, quand je leur présentai des haches en acier, des sabres, des couteaux, des hameçons et du sel, dont ils manquent et qu'ils fabriquent très mauvais avec la cendre d'un certain bois, le vieux chef, enthousiasmé, se prit à dire : « Cet homme est un dieu, qui nous donne tant de choses ! »

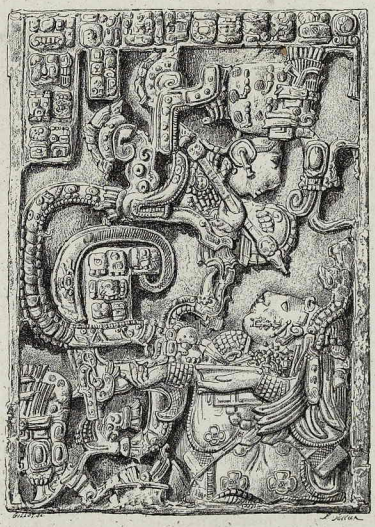
Les Lacandons sont imberbes, mais doivent s'épiler; ils sont de taille moyenne et bien pris; l'une des femmes est jolie et grassouillette, mais, chez tous, les chairs sont flasques et molles, les lèvres pâles, les dents mauvaises; ils paraissent anémiques, ce qui pourrait venir de leur vie toujours à l'ombre dans les bois. Les Lacandons parlent maya, la langue du Yucatan; ils vivent de chasse, de pêche et de la culture de leurs champs, qui sont, me dit-on, mieux cultivés et mieux tenus que ceux des blancs. Nulle herbe dans leurs moissons. Leurs cases sont propres et l'on y trouve quelques provisions de tabac et de coton, du maïs et des fruits; ils n'ont point de

poteries, mais se servent de différentes calebasses qui, soit entières, soit coupées par moitié, composent leurs ustensiles de ménage. La ruine de leur tribu et leur dissémination leur ont fait perdre, on le voit, la tradition d'une foule d'arts que leurs ancêtres cultivaient autrefois.

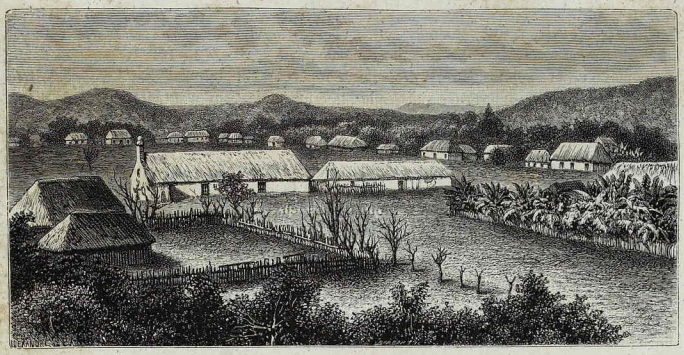
Ils ne sont pas aussi sauvages qu'on le prétend; mais ils sont d'une timidité farouche et quittent facilement leurs cases pour se cacher dans les bois à l'apparition d'un étranger. Ils ne sont féroces que par vengeance, car souvent les monteros ont abusé de leur simplicité. L'année précédente, ils avaient assassiné un métis de Ténosiqué qui avait profité de l'absence de l'un d'eux pour violenter ses femmes et piller sa maison.

Quant à leur religion, je n'en pus rien apprendre, sinon qu'avant la découverte des ruines ils s'y rendaient en foule pour y pratiquer des cérémonies, mais que, depuis l'apparition des blancs dans leurs anciens temples, ils les abandonnèrent à jamais.

Il est assez difficile de distinguer les hommes des femmes, que le vieux chef, avec son fin sourire, ne quitte pas d'une semelle; cela me donne à penser que les dames sont rares dans la forêt, et j'ai tout lieu de croire que nous avons sous les yeux quatre malheureux célibataires. La femme est du reste la grande cause de leurs dissensions, et nous assistons ici à une véritable lutte pour la sélection.



LINTEAU DE PORTE SCULPTÉ A LORILLARD.



VILLAGE DE LIBERTAD. (Voyez p. 402.)

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

LE PETEN, TAYASAL, TIKAL ET COPAN

Départ pour le Peten. — Le fleuve et la montagne. — Un grand naufrage dans un petit ruisseau. — Sacluc ou Libertad. L'ancienne route de Cortez. — Histoire de Morzillo. — Arrivée à Flores. — L'ancienne Tayasal. — La conquête du Peten. — Expéditions diverses. — Prise de la ville. — Disparition des habitants. — Description des monuments. — Tikal. — Premiers explorateurs. — La ville. — Les temples. — Les bas-reliefs sur bois. — Histoire rétrospective. — Bifurcation de la colonne civilisatrice toltèque à Tikal. — Les Toltecs de Tikal au Guatémala. — Coban. — Copan. — Sa destruction. — Quetzalcoatl. — Transformation des bas-reliefs plaques d'autel en idoles monolithes. — Abus de la décoration. — Fin d'un art. — Autels monolithes et inscriptions. — Copan, point de rencontre des deux branches toltèques. — Carte des migrations toltèques.

Deux routes s'offrent au voyageur à Yalchilan pour gagner le Peten : ou remonter l'Usumacinta, qui prend à quelques heures au delà le nom de rio de la Passion, ou prendre à travers bois le Camino Real, qui n'est que l'abominable sentier indien que tout explorateur a connu.

Mais le fleuve, outre son courant rapide, va faire dans le sud un long détour avant de se diriger vers Sacluc, et, quelque mauvaise que soit la route de terre, elle est moins pénible pour les hommes, qui n'ont point à remonter à la gaffe de lourdes canoas chargées; nous avons, du reste, nos mules qui nous attendent et que n'ont point refaites les journées de repos passées sur les rives du fleuve. Je les retrouve maigres comme devant, efflanquées, couvertes d'horribles blessures, que la route ne fera qu'irriter et grandir. Nous reprenons donc le petit sentier qui va rejoindre à deux jours de là le chemin du Peten.

Vers le milieu de notre première étape, nous revoyons Pepe Mora, l'intrépide montero; il est plus hâve que jamais, la fièvre le dévore, il ne veut pas néanmoins abandonner son poste avant l'exploration complète du district; il rêve même la fondation d'une colonie et vient de semer des orangers et des chérimoias à chair rouge et dont la pulpe est presque sans noyau; il nous remet des graines de cette espèce rare et nous fait cadeau d'un sac de viande de

sanglier fumée ; nous remercions l'excellent homme, que nous ne reverrons plus, et nous atteignons à quatre heures notre premier campement.

La petite rivière qui nous a servi de point de repère n'est point profonde ; elle a trois pieds d'eau à peine, mais les bords en sont à pic ; les mules chargées n'y entrent qu'avec la plus extrême défiance, mais une fois entrées, s'y trouvant au frais, n'en veulent plus sortir. Celle qui est chargée de mes bagages, notes et clichés, la Mariposa, fit mieux ; elle se coucha dans le plus profond du ruisseau, d'où sa tête émergeait seule. Je jetai d'abord un cri d'effroi, car je crus mes documents perdus ; il n'en fut rien heureusement ; mais nous dûmes passer une partie de la nuit à faire sécher à l'entour de nos feux, et mes hardes et mes photographies. Le matin, le dommage était réparé.

Le soir même nous atteignions la partie de la forêt où nous avions fait une cachette de vivres et où nous avions abandonné le cheval mourant. Les vivres étaient en bon état, les singes et autres rôdeurs avaient respecté nos biscuits comme le tasajo, et quant au vin, les caisses étaient restées intactes ; pour le cheval, pas de nouvelles, il était sans doute allé mourir plus loin, et peut-être avait-il péri sous la dent des tigres.

Le lendemain nous prenions le chemin du Peten, et quatre jours plus tard nous arrivions à Sacluc, qui s'appelle aujourd'hui Libertad.

Libertad, chef-lieu de préfecture du Peten, est le dernier centre habité du Guatémala comme Ténosiqué du Tabasco ; c'est toujours ce même village indo-espagnol des pays chauds, avec sa grande place herbue, sa pauvre église et les quelques maisons qui la bordent. Tout manque à Libertad, et la famine semble y être endémique ; nous y serions morts de faim sans les employés de la monteria de MM. Jamet et Sastre, de San Juan Bautista, qui voulurent bien nous louer un toit et nous céder une part de leurs provisions. En somme, si le village existe, c'est grâce au peu de vie que lui prêtent les coupeurs d'acajou.

De Libertad, la route, qui se dirigeait est-sud-est, remonte au nord pour atteindre Flores sur le lac du Peten, à 30 kilomètres au delà. Cette route se rapproche de la lagune de Sacpui, signalée par Bernal Diaz dans sa relation du voyage de Cortez au Honduras ; l'expédition arriva effectivement dans un village entouré d'un grand lac d'eau douce, que les Espagnols ne purent aborder qu'en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Près du village se trouvait une rivière qui débouche dans le grand lac du Peten, et c'était sur cette rivière que les Indiens s'embarquaient pour se rendre à cette lagune appelée Chaltuna et gagner Tayasal, la capitale du Peten-Itza. Cette ville se trouve dans un îlot ; « on n'y peut arriver que par eau et nullement par terre, nous dit le vieux soldat : ses maisons et ses temples brillaient par leur blancheur à plus de deux lieues de distance [1]. »

Cortez se trouvait donc sur la rive gauche de la seule rivière importante qui se jette dans le lac, puisqu'il envoya six Espagnols avec deux Indiens dans un canot pour aller prier le cacique de Tayasal de lui expédier des embarcations pour l'aider à passer la rivière. Cela prouverait bien que Cortez passa très au sud dans sa marche au Honduras, et que la ville d'Izancanac, dans la province d'Acalan, n'était pas du tout la ville de Palenque, comme nous l'avons établi précédemment ; cette ville d'Izancanac n'était pas davantage la ville Lorillard, ainsi que le prétend M. Maler, d'après le docteur Hamy, dans son rapport sur le concours au prix annuel : *Bulletin de la Société de géographie*, 2e trimestre 1884, page 275 ; et cette assertion semble d'autant plus étrange que pour s'éclairer il suffisait de lire la relation si limpide de Bernal Diaz ; cette relation nous montre jusqu'à l'évidence que Cortez dut passer dans la vallée du San Pedro qu'il remontait, pour arriver directement jusqu'à ce village riverain

1. Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, t. II, ch. CLXXVIII, traduction du docteur Jourdanet.

de la lagune de Sacpui, la seule qui réponde sur la carte à l'itinéraire de Bernal Diaz ; il eût été par trop absurde de la part de Cortez, qui se dirigeait vers Tayasal muni d'une boussole, d'abandonner la plaine et la direction de l'est pour tourner au sud, traverser au milieu de mille difficultés la chaîne abrupte qui sépare le San Pedro de l'Usumacinta supérieur, c'est-à-dire faire un détour de plus de trente lieues pour s'égarer dans une vallée dont il n'eût su comment sortir. Dans ce cas il eût abordé la lagune de Chaltuna par le sud et non par le couchant, et n'eût point eu de rivière à traverser. Voici du reste le passage de l'historien : « Les villages vers lesquels nous nous dirigions étaient situés sur un îlot, près d'un lac d'eau douce, nous ne pouvions y arriver qu'à la condition d'une petite traversée en canots. Nous fîmes donc un détour de plus d'une demi-lieue et nous découvrîmes un gué où l'eau nous montait jusqu'à la ceinture. Là nous nous munîmes de guides, que nous surprîmes au milieu des champs labourés : lorsque Cortez leur eut parlé au moyen de Doña Marina, les priant de nous conduire aux villages où se trouvaient les hommes barbus, ils répondirent qu'ils nous enseigneraient bien volontiers le chemin. Cinq d'entre eux nous accompagnèrent par une route d'abord très large, mais qui en avançant davantage devenait peu à peu plus étroite *à cause d'une grande rivière débouchant dans une stuaire qui se trouve à peu de distance. C'est sur ses eaux que les Indiens s'embarquaient en canots pour aller au village vers lequel nous marchions et qui s'appelle Tayasal*[1]. » Donc, sur l'ordre de Cortez, le cacique vint lui-même, et Cortez se décida à l'accompagner dans son île ; il y emmena même son cheval Morzillo, qui était blessé et qu'il abandonna derrière lui en le recommandant aux soins du Canek. Les Indiens, prenant le cheval pour un dieu, s'empressèrent, après le départ de Cortez, de lui offrir des sacrifices, et en fait de nourriture ne lui donnèrent que la chair des victimes, de sorte que la pauvre bête, affamée par tant d'honneur et qui eût préféré une botte de foin aux prières comme à l'encens qu'on lui prodiguait, mourut bientôt d'inanition. Les Itzaes, terrifiés et craignant la vengeance du conquérant s'il apprenait jamais la fatale nouvelle, se hâtèrent d'élever un temple au pauvre dieu décédé, temple au milieu duquel ils sculptèrent son image grandeur nature et qui représentait Morzillo accroupi sur son train de derrière et dressé sur ses pattes de devant. Ils l'appelèrent *Tzimin Chac*, animal du tonnerre et des éclairs, et ce fut une de leurs divinités principales[2], et ils l'appelèrent ainsi parce qu'ils avaient vu quelques cavaliers de la troupe de Cortez tuer des chevreuils avec leurs arquebuses ; et ils pensaient que c'étaient les chevaux qui causaient ce bruit qui ressemblait au tonnerre et cette lumière subite qui leur rappelait l'éclair[3]. Ce nom de Tzimin Chac nous rappelle bien le Papp-hol Chac, maison des têtes et des éclairs, l'une des pyramides d'Izamal.

L'ancienne Tayasal s'appelle aujourd'hui Flores, et le charmant village où nous arrivons, si merveilleusement situé au milieu de son beau lac et entouré de sa grande ceinture de montagnes, occupe l'emplacement de la ville maya. Car c'était bien une ville maya, et nous retrouvons dans les habitants nommés Itzaes les descendants de ces émigrants qui, sous la conduite de leur Canek, abandonnèrent vers 1440 la ville de Chichen-Itza dans le Yucatan et dont nous avons longuement parlé dans notre relation. C'est là, dans ce cadre merveilleux, entouré de nations de même langue et guerrières entre toutes, que les Itzaes vinrent reconstituer leur nationalité, nationalité si vigoureuse qu'elle résista jusqu'à la fin du dix-septième siècle à l'influence et à la conquête espagnoles. Maisons, palais, temples et pyramides ont disparu, mais grâce à Dieu nous pouvons en reconstruire l'histoire et démontrer une fois de plus la modernité des monuments.

1. Bernal Diaz del Castillo, t. II, ch. CLXXIII, p. 371, traduction du docteur Jourdanet.
2. Villa Gutierre Soto Mayor, *Historia de la conquista del Itza*, ch. IX.
3. Cogolludo, t. II, liv. IX, ch. IX.

Lors du passage de Cortez à Tayasal, le Flores d'aujourd'hui, la ville comptait encore au nombre de ses habitants des vieillards ayant fait partie de la colonne émigrante qui avait abandonné l'ancienne patrie yucatèque, et les traditions en étaient parfaitement vivantes près de deux siècles plus tard. Les Itzaes du Peten avaient, à peu de chose près, conservé l'ancienne civilisation de Chichen; ils employaient pour leurs temples la même architecture, comme nous le verrons tout à l'heure, et ils avaient conservé les mêmes caractères pour écrire l'histoire qu'ils transmettaient à la postérité dans des manuscrits ou des livres appelés *Analtés*, dont les manuscrits américains et yucatèques nous donnent un exemple [1]. Ils avaient aussi, selon le père Fuensalida, les mêmes idoles que les habitants de la presqu'île.

Si les habitants du Peten conservèrent leur indépendance si longtemps après la conquête, ce ne fut point faute, de la part des Espagnols, d'avoir tenté de les soumettre, et Antonio de Remesal, Villa Gutierre Soto Mayor et Cogolludo nous parlent des nombreuses expéditions dirigées contre eux, soit du Guatémala, soit du Yucatan, soit même du Chiapas.

Le Guatémala, pour sa part, envoya des religieux et des troupes en 1553, 54, 57 et 59, mais sans obtenir de résultats [2].

La première tentative du gouvernement yucatèque date de 1618. Deux religieux, accompagnés de quelques Indiens soumis, s'engagèrent à leurs risques et périls au travers des vastes solitudes pour aller évangéliser les Itzaes du Peten. Ils arrivèrent à Tayasal après un voyage des plus périlleux et, reçus par le Canek, ils pénétrèrent dans la ville. Les religieux y retrouvèrent le Yucatan d'avant la conquête, langue, coutumes, costumes, édifices : ils avaient devant les yeux une ancienne ville maya ressuscitée. A cette époque la capitale de l'Itza ne contenait encore que douze temples; plus tard elle en comptera vingt et un pour une population de 25 à 30 000 habitants : ce qui nous ferait supposer dans les grandes villes que nous avons visitées un plus grand nombre d'édifices que nous n'en accordions à chacune d'elles.

« Ces temples, toujours élevés sur pyramides, étaient d'une grandeur et d'une capacité égales aux plus grandes églises qu'il y a en cette province du Yucatan ; chacun pouvait contenir plus de 1 000 personnes. Au milieu de l'un d'eux se trouvait le Tzimin Chac, le fameux cheval de Cortez; à sa vue, l'un des deux religieux, le P. Juan de Orbita, saisi d'indignation, s'élança vers l'idole, et, armé d'une grosse pierre, la mit en pièces. Cette profanation faillit amener le massacre des missionnaires et de leur troupe, qui, protégés par le cacique, purent échapper par la fuite à la fureur du peuple [3]. »

Une deuxième expédition n'eut pas plus de résultats, mais à la troisième, en 1628, le P. Diego, avec ses dix Espagnols et une troupe d'Indiens alliés, furent tous massacrés [4]. Bref, ce ne fut qu'en 1696 seulement que le gouverneur du Yucatan, Martin Ursua, parvint à s'emparer de la ville et à détruire cette petite nationalité. Mais il dut y employer une véritable armée ; il fit à cet effet ouvrir une route qui de Campêche se dirigeait en ligne droite vers le Peten. Au milieu des bois, l'expédition rencontra en un lieu appelé Nohbecan une ville avec grands édifices remplis d'idoles, et quand le gouverneur arriva sur les bords du lac Chaltuna, il fut obligé, comme Cortez, de construire des brigantins pour assiéger la ville. L'attaque eut lieu le 2 mars 1696 et Tayasal fut occupée le jour même.

Chose bizarre, la ville fut désertée en un clin d'œil ; les habitants, hommes, femmes,

1. Villa Gutierre Soto Mayor, t. I, p. 500. Ces manuscrits étaient rédigés sur peaux de chevreuil ou sur des écorces d'arbres battues, converties en feutre et recouvertes d'une pâte blanche; on les pliait ensuite comme on fait d'une longue carte et on les enfermait dans un étui.

2. Antonio de Remesal, *Historia de la provincia de Chiapas y Guatemala*, liv. X, ch. III, X, XI, XII.

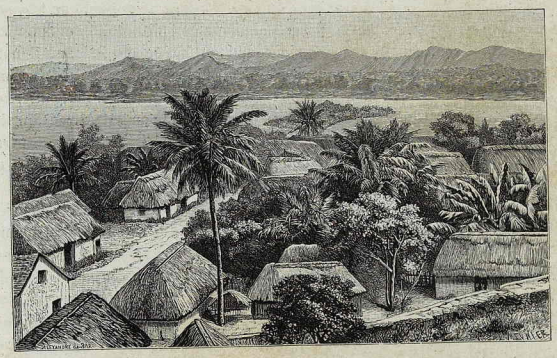
3. Cogolludo, t. II, liv. IX, ch. IX.

4. Id., t. II, liv. X, ch. II.

enfants, soit au moyen de leurs canots, soit à la nage, s'enfuirent à travers la lagune, et la plupart disparurent à jamais. Martin Ursua n'avait conquis qu'une solitude.

Ce fait extraordinaire nous démontre la haine insurmontable des Indiens pour les Espagnols, nous explique l'abandon subit des villes encore habitées au temps de la conquête et répond victorieusement aux négateurs de la modernité de ces villes dont pour eux l'abandon prouverait l'antiquité. On voit que, à chaque pas, de nouveaux faits viennent appuyer la vérité de notre théorie.

Cette ville de Tayasal contenait vingt et un temples en 1696, alors qu'elle n'en contenait encore que douze en 1618; il y en avait donc eu neuf construits dans le courant du dix-septième siècle, et dans ce nombre se trouvait le plus beau, comme va nous le dire Villa Gutierre Soto Mayor ; cela nous donne une idée de la facilité avec laquelle les Indiens les



FLORES. — LAC DU PETEN.

construisaient. Parmi ces édifices il y en avait de superbes, et nous reconnaissons à leur description les temples *préhistoriques* qui sèment les forêts de la péninsule.

« Le grand temple était tout entier construit en pierre avec sa voûte ogivale ; il était de forme carrée *avec un beau péristyle* (*con un hermoso pretil*), et de pierres bien travaillées ; chacune de ses façades avait vingt vares de côté et il était très haut [1]. » Ne croirait-on pas revoir le Castillo de Chichen, carré comme celui de Tayasal, quoique de moindre dimension, avec le beau péristyle que nous avons reproduit? et ce serait là un monument attribué à une race fossile! Eh bien, le temple de Tayasal, fils du premier, plus beau peut-être et plus considérable en tout cas, appartenait au dix-septième siècle. Cela est-il assez probant? Mais, hélas ! dans ce Peten tout moderne, l'effacement a été beaucoup plus complet que dans le Yucatan, car, nous l'avons dit, il ne reste rien de cette petite colonie maya si intéressante : maisons, temples et pyramides, tout a disparu ; il nous reste Flores, ce joli village, sourd et muet sur la question qui nous occupe.

Néanmoins, nous avons retrouvé dans Tayasal la descendante, la fille de Chichen-Itza,

1. Villa Gutierre Soto Mayor, *Historia de la conquista del Itza*, t. I, p. 500.

maintenant nous allons retrouver son ascendante au second degré, son aïeule, dans la ville de Tikal, où nous emmenons le lecteur. Nous ignorions la raison dominante de l'émigration des Itzaes dans le sud et Tikal va nous éclairer à ce sujet; nous avions des incertitudes sur la marche de la colonisation toltèque au Yucatan, Tikal va nous répondre d'une façon victorieuse avec preuves à l'appui; et c'est encore Tikal qui va résoudre une question tout à fait nouvelle et qui nous rendra compte de l'influence toltèque dans les villes septentrionales du Guatémala, Coban, Copan et Quirigua.

Tikal se trouve située à 45 kilomètres environ au nord-est de Flores, à l'entrée sud de la presqu'île yucatèque. Cette ville fut dernièrement visitée par deux explorateurs: Bernouilli, dont la mort vint arrêter les travaux, dont la relation de voyage a été perdue, mais qui nous a heureusement laissé les documents les plus curieux et les plus intéressants sur Tikal. Ces documents, qui nous permettent de classer cette ville et de reconstruire son histoire, se composent d'une douzaine de pièces de bois en zapote rouge sculptées, que le voyageur fit enlever des temples par des Indiens de Flores. Ces pièces de bois ont été amincies à la hache pour en permettre l'enlèvement et sont aujourd'hui au Musée de Bâle, où il nous a été permis d'en prendre des estampages; plusieurs d'entre elles sont rongées par l'infiltration des eaux, plus que par le temps; mais on a pu reconstruire un panneau tout entier, que nous allons reproduire en regard de nos explications. L'autre voyageur est Alfred Maudslay, qui semble avoir fait sa spécialité du Guatémala, où il s'est déjà distingué par des travaux de grande valeur. C'est avec les notes et les photographies qu'il a rapportées de Tikal que nous compléterons la description de cette ville.

Les maisons à Tikal sont en pierre et mortier *revêtues de ciment*, c'est encore la première époque, celle de Palenque, Lorillard, Aké; les murailles ont généralement 3 pieds d'épaisseur. A l'intérieur, les murs s'élèvent à une hauteur perpendiculaire de 7 pieds environ, puis se rapprochent pour former la voûte indienne si connue. Nulle trace de voûte, et la fausse ogive et les masses énormes qui la surchargent ne permettent pas aux murailles un écartement de plus de 5 à 6 pieds; il s'ensuit que les intérieurs des palais offrent l'apparence de longs corridors plutôt que d'appartements. C'est ce que nous avons déjà remarqué à la ville Lorillard. Les portes sont à angles droits, et les linteaux sont composés de trois ou quatre pièces de bois; dans les intérieurs, il y a également des pièces de ce même bois, mais plus petites et placées en travers de la voûte à 5 pieds de distance les unes des autres.

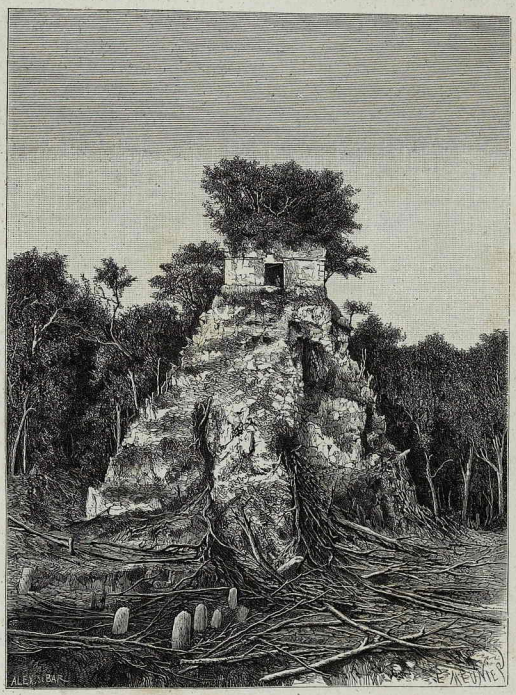
On a pensé que ces pièces de bois avaient servi de supports pour la construction des édifices; cependant il est plus probable qu'elles servaient à suspendre les hamacs des habitants; nous avons trouvé à Uxmal les mêmes pièces de bois dans les intérieurs et destinées au même usage. Plusieurs de ces petits palais sont en parfait état de conservation, mais le plus grand nombre, dont les linteaux pourris ont disparu, ne forment plus que des monceaux de ruines. Les constructeurs ont remanié le terrain, comme partout ailleurs, de sorte que chaque demeure se trouve sur un plateau naturel ou artificiel dont les côtés ont été revêtus de pierres taillées.

Les édifices les plus importants sont les temples qui s'élèvent sur de hautes pyramides dont les côtés sont divisés en étages en retraite, comme le montre la vue de celui que nous donnons ici. Devant la façade s'étend le grand escalier qui conduit à la porte du temple; le temple lui-même se trouve placé en retraite du plateau sur lequel il s'élève, et le côté de la pyramide y correspondant est d'une déclivité beaucoup plus rapide que la face et les autres côtés. C'est encore ce que nous avons observé à Lorillard comme à Palenque.

La base de la pyramide mesure 184 pieds anglais sur 168, et l'escalier en compte 38. Cet escalier s'étend sur une longueur de 112 pieds, ce qui prêterait à la pyramide une hauteur

moyenne de 90 pieds; le temple a 41 pieds de face sur 28 de profondeur avec une hauteur d'environ 40 pieds, y compris *sa muraille décorative* masquée par la végétation.

Tous ces temples se ressemblent, mais le trait caractéristique qui les distingue le plus, c'est l'énorme épaisseur des murs, les niches qui s'ouvrent de chaque côté de la pièce principale et le rétrécissement graduel de l'édifice, du front à l'arrière. L'intérieur de chacun consiste en deux ou trois corridors étroits s'étendant parallèlement sur les côtés et



TEMPLE ET STÈLES A TIKAL, D'APRÈS ALFRED MAUDSLAY.

débouchant sur le corridor de face par de larges ouvertures à linteaux de bois magnifiquement sculptés. Dans l'intérieur des temples, les murs sont plus haut que dans les palais, et la fausse voûte, également plus haute, forme un angle plus aigu. Cela tient, évidemment, à l'énorme muraille décorative qui surcharge l'édifice et dont le poids l'eût écrasé, si le constructeur n'y avait remédié par l'épaisseur des murs, l'allongement de la fausse voûte et l'étroitesse des pièces.

« Je ne rencontrai, dit l'explorateur, aucune idole ni autre objet de vénération dans ces temples. » Et là Maudslay, qui n'avait pas encore visité la ville Lorillard et qui ne connaissait point Palenque, se trompe, car il aurait compris que toutes ces pièces de bois sculptées représentaient des scènes religieuses, remplaçaient les idoles qui lui semblent faire défaut, et s'appliquaient au culte.

Sur la place qui s'étend entre les temples s'élèvent une foule de pierres, espèces de stèles ou de petits menhirs, dont quelques-unes offrent le profil d'un homme sur leur face et des hiéroglyphes sur les côtés. Sur d'autres, profils et caractères ont été modelés en ciment très dur dont on avait recouvert la dalle. Sur cette même place se trouvent nombre d'autels circulaires *semblables à ceux de Copan*. On en trouve d'autres épars au milieu des ruines, mais généralement sans sculptures; cette absence d'ornements provient sans doute de ce que le ciment qui avait servi à modeler personnages et caractères, étant tombé, laissait nue la surface de la pierre.

On trouve également, au milieu de la place, des ouvertures rondes de $0^{m},45$ de diamètre, donnant accès dans des pièces circulaires souterraines de 2 à 3 mètres de diamètre et qui n'étaient autre chose que des citernes[1]. Nous donnons en regard la vue photographique de l'un de ces temples, avec quelques-unes des pierres qui s'élevaient sur la place. Si l'on se rappelle les édifices de la ville Lorillard, on verra que la frise qui surmonte le mur plein de la base devait porter le même genre de figures modelées en ciment, qui constitue la décoration de cette dernière ville ; quant au plan de Tikal, la disposition des monuments se rapproche également de celle de la ville Lorillard.

Ainsi donc, nous trouvons à Tikal un résumé de tout ce que nous avons remarqué dans les villes que nous avons déjà visitées : demeures et temples sur esplanades, pyramides à gradins, intérieurs identiques à ceux du Tabasco, Chiapas et Yucatan ; linteaux sculptés comme à la ville Lorillard, et pièces de bois pour la suspension des hamacs, comme partout ; temples semblables au Castillo de Chichen-Itza, et copies du temple idole venant des hauts plateaux et que nous avons publié dans le chapitre Lorillard ; murailles décoratives surmontant les édifices, citernes de même forme, comme dans tous nos palais ; et, trait nouveau, des autels en plein air et des stèles qui nous rappellent les piliers votifs de Teotihuacan et qui vont se développer dans les monolithes de Copan et de Quirigua ; et pour qu'il n'y ait pas le moindre doute au sujet de la ressemblance de nos stèles de Tikal avec les monuments de Copan, nous reproduisons l'une d'elles, portant un personnage magnifiquement sculpté et d'un haut relief, sur lequel se trouvent reproduits tous les détails des riches costumes consacrés aux idoles ainsi qu'aux prêtres et aux seigneurs. Sur la tranche de la pierre se déroule une longue série de katunes, semblables à ceux de Palenque, Lorillard et Copan. Ce monument est malheureusement fort ruiné, la tête manque, et c'est grand pitié, car dans son entier il eût été tout aussi remarquable que notre haut relief de Lorillard. (Voir page 418.)

Voilà pour les lignes générales ; maintenant, passons aux détails.

Qui ne reconnaîtrait dans le magnifique bas-relief sur bois que nous donnons ici un de ces panneaux fond d'autel sculptés sur pierre, et que nous avons publiés dans notre relation de Palenque ; il a presque les mêmes dimensions, $1^{m},95$ de hauteur sur $2^{m},28$ de large, et il nous offre, comme les dalles sculptées de Palenque, deux personnages en haut relief, accompagnés de ces attributs extraordinaires qui distinguent les sculptures américaines.

Les caractères des inscriptions, à droite et à gauche, sont admirablement conservés et ne sauraient indiquer une époque bien ancienne ; ces caractères sont, du reste, identiques à ceux

1. Alfred Maudslay, *Explorations in Guatemala*.

de Lorillard et de Palenque, comme à ceux de Copan, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Le personnage principal, au front un peu moins fuyant que dans les bas-reliefs des villes précédentes, se trouve au centre du panneau, au lieu de se tenir à droite ou à gauche, comme sur les dalles de Palenque, dont l'image de la divinité occupait le centre.

Ce personnage est debout, la tête couronnée d'une coiffure des plus riches, surchargée

PANNEAU FOND D'AUTEL D'UN TEMPLE CONSACRÉ AU SOLEIL, A TIKAL.

d'ornements bizarres, que terminent de gigantesques panaches emplumés, coiffure qui nous offre le double souvenir du Tabasco et du Yucatan. Il tient de la main droite un sceptre surmonté d'une queue d'oiseau avec la petite fleur que nous avons déjà vue sur les croix du linteau des portes de la ville Lorillard, et son bras gauche est à moitié couvert par un écu ; il porte le camail frangé à lourd collier, composé de quatre rangs de perles, avec large médaillon comme fermoir ; en dessous, il a revêtu une longue et riche *chasuble* qui masque le corps et descend presque jusqu'à terre ; les deux jambes s'en échappent en profils, ornées de jarretières à médaillons, tandis que les pieds sont renfermés dans de riches brodequins. Cette chasuble,

vêtement religieux bouddhique, nous avait déjà surpris à Lorillard, où elle s'étale sur les épaules du prêtre à genoux dans le magnifique bas-relief que nous avons reproduit. Ce n'est pas du reste l'unique souvenir de ce genre qu'aient évoqué nos études, car nous avons également rencontré le manipule que porte à chaque bras le personnage d'une peinture appartenant à l'un des palais de Kabah.

A droite, au-dessous de l'inscription, s'étalent des ornements symboliques, les doubles volutes entre autres, et dans le bas se distinguent deux superbes profils humains. Au-dessous de l'inscription de gauche se trouve un autre personnage à tête monstrueuse, assis sur une espèce d'escabelle garnie de bras et d'un dossier de forme bizarre. Parmi les ornements inexpliqués qui couvrent le panneau, combien ne sont que des copies d'ornements déjà vus et reproduits dans nos précédentes explorations ! Mais la figure qui tient le moins de place et qui, cependant, nous semble la plus importante, est celle qui se trouve dans le haut du bas-relief, au-dessus de la figure centrale.

On y reconnaîtra certainement le masque à langue pendante qui personnifie le Soleil sur la pierre dite le calendrier mexicain, comme aussi la figure centrale du panneau fond d'autel qui orne le temple du Soleil à Palenque. Les flammes qui, de droite et de gauche, accompagnent cette figure, ne sauraient laisser le moindre doute à cet égard ; ce magnifique bas-relief aurait donc été arraché d'un temple élevé en l'honneur de la grande divinité toltèque, le Soleil.

Chacun sait, il est vrai, que le culte du Soleil était répandu parmi toutes les nations américaines, et si nous faisons de ce culte, à Tikal, la spécialité d'un peuple, c'est en raison des détails qui l'entourent et l'accompagnent : pyramides, temples, inscriptions, emblèmes et personnages le spécialisent et nous autorisent à le rattacher à la religion des hauts plateaux et à l'appeler toltèque.

Nous avons d'autres panneaux composés de pièces éparses recueillies dans divers monuments. Quelques-unes de ces pièces de bois nous offrent de superbes détails, des inscriptions en parfait état et des rapprochements importants. On remarque sur l'une d'elles le profil d'un personnage qui reproduit les figures sculptées sur les grands monolithes de Copan, et, sur une autre, outre de fort belles inscriptions, une tête de tigre d'un grand caractère ; puis, au-dessous, un personnage de l'éternel type observé partout, la tête surmontée de sa grande coiffure et le corps chargé d'ornements, colliers et médaillons, est assis sur un trône admirablement sculpté. Ces bas-reliefs se trouvent au Musée du Trocadéro.

En somme, de tout ce que nous venons de dire et de voir, il résulte que Tikal est une ville appartenant à cette civilisation toltèque dont nous avons suivi le cours et le développement de Comalcalco à Palenque, à Ocosingo, et qui, remontant les hautes vallées des rivières, va fonder Lorillard pour arriver à Tikal et se répandre plus tard dans le Yucatan, d'une part, où elle va rejoindre, par le sud, la première branche, arrivée avant elle par l'ouest, et, d'autre part, dans le nord du Guatémala, où elle va fonder Coban, Copan et Quirigua.

Tikal, plus éloignée du point de départ, est naturellement moins ancienne que les villes déjà décrites ; mais elle constitue pour nous l'une des époques les plus importantes de cette civilisation originale. Station intermédiaire, lieu de bifurcation de la race civilisatrice, elle résout des questions et explique des événements jusqu'alors incompris et inexplicables. C'est, en effet, de là que l'élément civilisateur s'avança dans le nord de la péninsule yucatèque, et nous n'en avons pas seulement des preuves matérielles dans les villes échelonnées sur son passage, comme celle de Nohbecan, rencontrée par Martin Ursua dans sa marche contre Tayasal, nous avons aussi des preuves historiques.

Herrera nous a dit qu'au temps où régnaient les chefs de la première branche toltèque, les

Cocomes, le pays fut envahi par des gens venant du pays des Lacandons, Chiapas, etc.; ces envahisseurs errent pendant quarante ans dans les déserts du Yucatan, et arrivent à dix lieues de Mayapan, au milieu des collines d'Uxmal, où ils élèvent de magnifiques édifices[1].

Ces envahisseurs arrivent sous la conduite de chefs appelés Tutulxius, et ils étaient d'une nature si pacifique, qu'ils n'avaient pas d'armes et prenaient les animaux à la chasse avec des lassos et des pièges.

D'après Landa, les Indiens racontent que, du côté du midi, entrèrent au Yucatan des tribus nombreuses avec leurs chefs, et il paraît qu'elles seraient venues du Chiapas, quoique les Indiens ne sachent pas le dire; mais l'auteur le conjecture à cause d'un grand nombre de mots et de constructions de verbes identiques au chiapas et au yucatan, et qu'il y a des vestiges considérables de localités qui avaient été abandonnées; ces tribus errent pendant quarante ans dans le désert et arrivent dans la sierra, à dix lieues de Mayapan[2], et elles allaient, répandant le culte du Soleil et de la Lune, de Tlaloc et de Quetzalcoatl, leurs divinités principales, vivant en paix avec leurs voisins, et de mœurs si douces, qu'il n'y avait entre eux aucune espèce de querelle.

Nous avions déjà signalé, au sujet de Palenque, cette tendance pacifique et religieuse qui se manifeste dans les bas-reliefs, où jamais nous n'avons trouvé une arme quelconque, et rien qui indiquât les moindres instincts guerriers. C'est qu'à partir de leur exode, après l'extermination presque totale de leur race, les Toltecs abandonnèrent le rôle de conquérants, que ne comportait plus leur petit nombre, pour celui de civilisateurs et de missionnaires; ils allaient devant eux, soumettant les peuples par la parole, les amenant à eux par la prédication, les catéchisant, en un mot, comme les bouddhistes dans l'Inde et à Java, où ils adoptèrent la langue de leurs néophytes, tout en élevant à leurs divinités des temples merveilleux. C'est ainsi que les Toltecs adoptèrent la langue des pays qu'ils civilisèrent, élevant aussi, sur une échelle moindre, des temples et des palais toujours les mêmes. Les bas-reliefs de Palenque nous racontent clairement cette histoire, comme aussi les bas-reliefs de Lorillard et de Tikal, qui ne reproduisent jamais que des scènes religieuses.

Nous voilà donc bien convaincus de l'arrivée des tribus toltèques dans le Yucatan par le midi, et nous avions raison de dire que l'explication qu'on nous donnait de l'abandon de Chichen-Itza par ses habitants vers l'an 1440 n'était point suffisante; cet exode, provoqué par des causes secondaires, avait pour motif dominant les traditions encore vivantes des établissements fondés par leurs ancêtres dans le sud de la péninsule; Tikal devait être le chef-lieu de ces établissements; Tikal, à cette époque, existait peut-être encore; les caciques de Chichen avaient sans doute conservé quelques relations avec elle, et, quand ils se dirigèrent du côté de cette ancienne ville, l'un des berceaux de leur famille, c'était un instinct de retour qui les ramenait au Peten, et cela nous prouverait une fois de plus l'âge relativement moderne de Chichen-Itza.

Quant à la colonisation, à la civilisation de la partie nord du Guatémala, par cette même ville de Tikal, c'est-à-dire par cette même branche toltèque, nous allons examiner la question.

Il y eut bifurcation, à n'en pas douter; les uns remontèrent d'un côté, dans le nord du Yucatan, comme nous l'avons démontré, tandis que les autres descendirent au sud. Nous avons parlé des monolithes, autels et stèles de Tikal, qui rappelaient les mêmes monuments de Copan, nous pouvons y joindre les sculptures et les inscriptions qui, soit de Tikal, soit de Lorillard, ressemblent ou sont la copie identique de celles de Copan.

Si nous nous en rapportons au récit que fit à Stephens le curé de Santa Cruz del Quiché,

1. Antonio de Herrera, *Histoire générale*.
2. Diego de Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 8, déjà cité. Nous nous répétons, mais cela est nécessaire.

il y avait à Coban une grande ville, qu'il visita et dont il parle avec étonnement. Personne ne nous a jamais rien dit de cette ville qui a échappé jusqu'alors aux investigations des voyageurs; mais, en suivant la filiation, il y a toute probabilité que Coban fut une station de cette branche toltèque de Tikal qui, à partir de ce point, se dirigea vers l'est, où elle alla fonder Copan et Quirigua dans la province de Chiquimula.

Copan était bien vivante au temps de la conquête, comme Utatlan, Atitlan, Xelahu, Patinamit et autres villes guatémaltèques, villes détruites par Alvarado, puisque ce fut Hernandez de Chaves, l'un de ses lieutenants, qui fut chargé de s'en emparer. C'était en 1530. Selon Juarros, s'en rapportant au témoignage de Francisco de Fuentes, qui visita la ville, le grand cirque de Copan était entier en 1700.

Les monuments les plus singuliers et les plus remarquables de Copan sont des idoles monolithes, qui ne sont point tout à fait nouveaux pour nous, puisque nous en avons vu le principe dans les stèles et monolithes de Tikal, où ils paraissent pour la première fois. Ils représentaient soit des blocs sculptés, soit des blocs enrichis de figures en ciment avec leurs tranches couvertes de caractères; les idoles de Copan n'en sont que le développement.

QUETZALCOATL A COPAN.

C'est Stephens qui nous servira de guide dans cette étude, et nous lui emprunterons les dessins si fidèles des monuments, reproduits à la chambre noire par Catherwood, ce qui en fait, à vrai dire, autant de photographies.

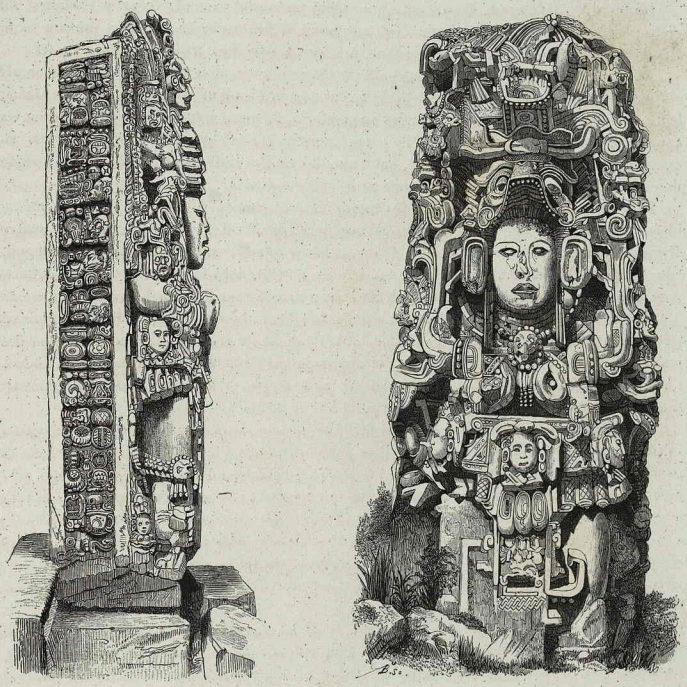
Nous trouverons à Copan les mêmes inscriptions, les mêmes bas-reliefs et les mêmes divinités que dans les villes déjà décrites; seulement Copan nous apparaîtra comme la plus moderne de ces villes, et les faits vont nous le démontrer.

Stephens, malgré son inaltérable bon sens et les facultés divinatrices qui le distinguent, n'a rien compris aux monuments de Copan; c'est que Copan fut la première ville qu'il visita; il crut d'abord à une civilisation originale qu'il ne pouvait relier à nulle autre du même genre. Il commençait par la fin, sans le savoir, et ne pouvait se douter qu'il avait devant les yeux les derniers monuments issus d'une vieille civilisation. Plus tard, il jugea mieux, et son jugement si sûr lui fit entrevoir la vérité; nous nous flattons de n'être que son disciple.

La première illustration que nous donne Stephens au sujet de Copan est une belle tête sculptée dont il fait un roi. En voyant cet homme à barbe, dont la tête est enclavée dans une immense gueule de serpent, il est facile de reconnaître un Quetzalcoatl; le type a quelque peu changé, mais les attributs qui le distinguent ne sauraient se méconnaître. Il a sur la tête une coiffure de serpents entremêlés, ou peut-être le turban guatémaltèque que nous allons retrouver plus loin.

Nous n'avons point de description exacte des monuments de Copan, et, d'après ce que nous en dit Stephens, on peut les supposer différents de ceux que nous avons explorés; la disposition de Santa Cruz del Quiché, Utatlan, d'après Juarros, et celle des autres villes guatémalto-toltèques nous rappelleraient celle des villes mexicaines, parce que ces villes, placées sur des plateaux comme à Mexico, avaient une autre physionomie que les villes de terre chaude, Comalcalco, Palenque, Chichen, Uxmal, etc. C'est que, subissant l'influence du milieu, la branche toltèque du Pacifique avait conservé les traditions de l'Anahuac et avait dû en

reproduire les maisons, palais et temples, et la même manière de vivre que leur imposait ce milieu semblable. Mais ces deux branches devaient un jour se rejoindre; en effet, ce fut à Copan que, pour la première fois, elles se rencontrèrent, et ce fut la première fois, nous allons le montrer tout à l'heure, qu'il y eut choc, mélange et combinaison des deux styles. Les palais et les temples nous paraissent guatémalto-toltèques, tandis que les idoles seront



IDOLES A COPAN, D'APRÈS STEPHENS.

tzendales-toltèques. Ces idoles vont, en effet, nous montrer le Toltec que nous connaissons dans toutes ses manifestations architecturales. Mais nous ne retrouverons plus les bas-reliefs sur dalles, qui meublaient les fonds d'autel de nos temples; ils se sont, à Copan et Quirigua, transformés en ces énormes monolithes qui mesurent de 12 à 20 pieds de hauteur, sur 4 de largeur et 3 d'épaisseur.

Nous avons parlé, au sujet de Kabah, qui serait à peu près contemporaine de Copan, de l'exagération de l'ornementation à certaines époques; le même fait s'est reproduit

chez tous les peuples, personnifiant une même période ; nous voyons tous les monuments, si sévères de lignes et si sobres d'ornements à l'origine, s'enrichir avec le développement de la civilisation, et arriver à la surcharge, à l'afféterie et au mauvais goût. Le composite et le gothique fleuri nous en donnent un exemple, et les Arabes du douzième siècle, en Espagne, en étaient arrivés à couvrir des surfaces entières d'entrelacs, de méandres, de lettres et de figures ornementales.

Eh bien, les Toltecs de Copan nous présentent un nouvel exemple de cette tendance, on pourrait dire de cette loi, et il n'est pas nécessaire d'être archéologue pour affirmer, à la vue de ces monuments, que nous assistons, non pas à l'origine, mais à la fin d'un art.

En effet, les constructeurs ont amoncelé sur chacun de ces monolithes tous les ornements et tous les motifs architecturaux que leurs prédécesseurs avaient répandus sur leurs idoles, leurs bas-reliefs et leurs palais. Pour les inscriptions, ils ne se contenteront pas d'imiter les caractères anciens, où la figure et le corps humain étaient généralement employés, ils exagéreront cette tradition à tel point, que l'une de ces inscriptions sera tout entière formée de corps humains groupés dans les positions les plus violentes [1].

Ils n'ont pas seulement amoncelé les motifs, ils ont amoncelé les dieux dans une même idole ; témoin celle que nous donnons la première, où il est facile de reconnaître quatre divinités, toutes toltèques. La grande figure centrale, émergeant d'une gueule de dragon, nous rappelle Quetzalcoatl ; mais c'est une tête de femme, dont le costume, dans ses détails, nous offre les attributs du Tlaloc de Palenque, avec ses figures humaines comme ornements de ceinture, figures placées au-dessus d'une guirlande d'épis de maïs qui appartiendraient aussi bien à Chalchiutlicue, la femme de Tlaloc, qu'à Centeotl, la Cérès mexicaine, la déesse des moissons. Nous avons donc là une idole qui nous représenterait à la fois Quetzalcoatl, Tlaloc, Chalchiutlicue et Centeotl. Nous avons déjà vu qu'à Mexico, d'après Sahagun, on réunissait souvent les trois premiers, dont on célébrait la fête le même jour.

Quant aux motifs de décoration, il est facile de les reconnaître en les mettant en regard soit des bas-reliefs, soit des monuments déjà publiés : volutes d'Izamal et de Palenque, sur la gauche, tête du petit monstre offert par l'un des personnages à l'oiseau symbolique qui surmonte la croix de Palenque, comme aussi celui qui est offert par un même personnage dans le temple du Soleil ; divers détails appartenant à Lorillard et surtout d'étonnantes ressemblances avec le bas-relief sculpté sur bois de Tikal. Pour mieux faire ressortir ces ressemblances, nous allons prendre une autre idole ; examinons-la d'abord sur toutes ses faces, et puis nous l'ouvrirons comme on pourrait faire d'un triptyque, et nous retrouverons, à peu de chose près, le bas-relief du Soleil de Tikal.

La figure est de face au lieu de profil, mais ce profil rappelle celui de Tikal ; il est à front moins fuyant, car, ici comme là-bas, l'artiste a encore atténué la déformation crânienne, qui, probablement, n'était déjà plus de mode. Quant à la coiffure, elle est bien de Tikal et yucatèque à la fois, et ses grandes plumes rappellent celle du bas-relief sur bois déjà cité ; la tête est surmontée, comme dans l'idole de Lorillard, d'une même tête monstrueuse, les colliers et ornements sont les mêmes que partout ailleurs, et la jupe, car c'est une déesse, est décorée des mêmes dessins en losanges que nous avons vus à Palenque et qui se trouvent sur les idoles de terre cuite des hauts plateaux. Enfin, le monument, ouvert et développé en une surface plane, nous donnera sur chacun de ses côtés une série de caractères identiques à ceux des bas-reliefs de Lorillard, Tikal et Palenque ; la filiation est donc indiscutable. Maintenant, prenons l'autel si intéressant que nous a donné Stephens. Cet autel, que nous reproduisons,

1. Stephens, *Incidents of travels in central America*, t. I, p. 133.

a 6 pieds de long sur 4 de hauteur, et la partie supérieure est divisée en 36 tablettes d'hiéroglyphes, katunes.

Chaque côté de l'autel nous présente quatre personnages accroupis à l'orientale sur des coussins; la déformation des crânes est atténuée comme dans les idoles; la coiffure est un turban, c'est la coiffure guatémalienne. Voilà des types nouveaux pour nous, et nous les rencontrons mêlés à des types connus; c'est que, pour la première fois, il y eut rencontre et

IDOLE MONOLITHE A COPAN, D'APRÈS STEPHENS.

mélange entre les deux races ou plutôt entre les deux branches d'une même famille demeurées étrangères l'une à l'autre par le long laps de temps qui les a séparées; c'est la rencontre après peut-être deux siècles des tribus immigrantes toltèques, dont l'une avait suivi les côtes du golfe et l'autre la côte du Pacifique. Ce singulier monument appartient donc aux deux à la fois, il est quiché-toltèque ou guatémalto-toltèque par ses personnages, et il est toltèque par les caractères symboliques qui, placés soit auprès de chaque personnage, soit sur ses

vêtements, soit sur le siège qu'il occupe, nous donne le nom ou la qualité de chacun d'eux. Voilà qui nous rappelle la pierre de Tizoc et les bas-reliefs de Chichen ; mais il est surtout toltèque par son inscription, qui, mise en regard, comme nous le faisons ici, d'une inscription de la ville Lorillard, convaincra le lecteur que ce sont bien les mêmes caractères avec des modifications inappréciables ; et cette civilisation de Copan est si bien toltèque que Diego Garcia Palacio, dans une lettre écrite au roi d'Espagne Philippe II, en 1576, au sujet des

AUTEL GUATÉMALTO-TOLTÈQUE A COPAN, D'APRÈS STEPHENS.

monuments de Copan, raconte qu'il les trouva en ruine et les juge supérieurs à quelque édifice de même nature construits par les habitants de ces contrées. La tradition de ces Indiens, dit-il, leur fait attribuer ces édifices à *des émigrés du Yucatan*, idée que Garcia Palacio accepte, en face de l'analogie de style de ces monuments et de ceux que l'on rencontre au Yucatan et dans le Tabasco. Voilà bien la filiation que nous avons établie par Tikal.

Nous assistons donc, à Copan, à la fin d'un art ancien et à son mélange avec un art également ancien, mais dont la combinaison est venue jeter une note nouvelle dans la

AUTRE FACE DU MÊME AUTEL.

civilisation américaine ; et que serait devenue cette civilisation si elle n'eût été arrêtée dans son essor et brisée par l'arrivée des Espagnols ? Branches issues d'une même source, quoique variant déjà quelque peu dans leurs manifestations artistiques, le long espace de temps qui les a séparées, leur séjour au milieu des peuplades diverses qu'elles civilisèrent et dont elles subirent nécessairement l'influence, accentuèrent ces différences, de sorte qu'elles durent être respectivement très importantes dans chacune des villes appartenant aux branches toltèques du Pacifique et de l'Atlantique, tandis que nous ne trouvons plus que des nuances,

assez importantes cependant, dans les villes où les deux se rencontrèrent, Copan et Quirigua, — et voilà ce qui ferait de l'exploration approfondie de ces villes une étude du plus haut intérêt.

Notre carte des migrations toltèques sera facile à suivre; du nord-ouest jusqu'à Tula, nous avons suivi l'itinéraire de Veytia. C'est plus qu'une tradition et c'est presque de l'histoire.

INSCRIPTION DE L'AUTEL DE COPAN.

Ce fut à peu près la même route que suivirent les tribus nahuas qui, plus tard, envahirent le Mexique à tour de rôle et dont la dernière était les Aztecs. Cette route, du nord au sud, est peuplée de leurs souvenirs, mais l'histoire commencera pour nous à Tula. Suivons donc le nouvel itinéraire des Toltecs dans leur marche vers le sud après la destruction de leur empire.

Les Toltecs arrivés à la côte, une sous-branche, signalée par Torquemada, remonte dans la Huaxteca[1] pendant que la branche principale contourne les bords du golfe du Mexique ; elle

INSCRIPTION DE LA VILLE LORILLARD.

fonde le *Blasillo* où se trouvent temples et palais, puis Comalcalco, l'ancienne Centla, que nous avons visitée. Ici une partie s'en détache pour contourner les rives de la lagune de Carmen et pénétrer dans le Yucatan par Potonchan. C'est la branche toltèque dont descendront les

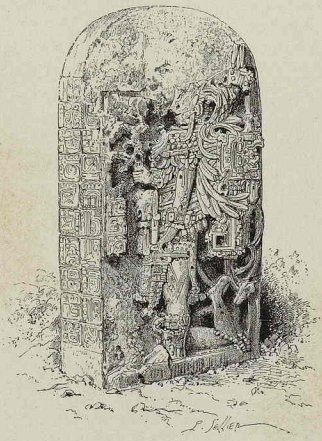
1. La ligne qui remonte au nord dans la Huaxteca nous indique la route suivie par une branche toltèque que nous signalent Ixtlilxochitl et Torquemada, et les monuments épars dans cette province, et qui ressembleraient aux monuments du Tabasco et du Yucatan, seraient comme dans les États précédents l'œuvre de la civilisation toltèque et appartiendraient à la branche dont nous ont parlé les historiens.

Dans cette province archéologiquement inexplorée, nous constaterons les mêmes faits si souvent signalés par nous dans les provinces que nous venons de parcourir : c'est-à-dire que les villes étaient habitées au temps de la conquête, que les monuments étaient debout, et qu'il suffit de quelques années pour en précipiter la ruine et en amener le complet effacement.

Nicolas de Witt visita la Huaxteca en 1543 ; il raconte dans une lettre de 1554, publiée par Ternaux Campan, que cette province avait de grandes villes et était plus peuplée que toute autre, mais qu'à l'époque où il la visita, 22 *ans après la conquête*, elle était déjà déserte et couverte de ruines ; car, quelques années auparavant, les Espagnols avaient traitreusement assassiné les habitants. Ils avaient invité tous les chefs à une conférence, les avaient attirés dans une grande maison de bois, où ils les brûlèrent vivants. A la suite de cet acte sauvage, les *huaxtecs abandonnèrent leurs villes et se retirèrent dans les bois.*

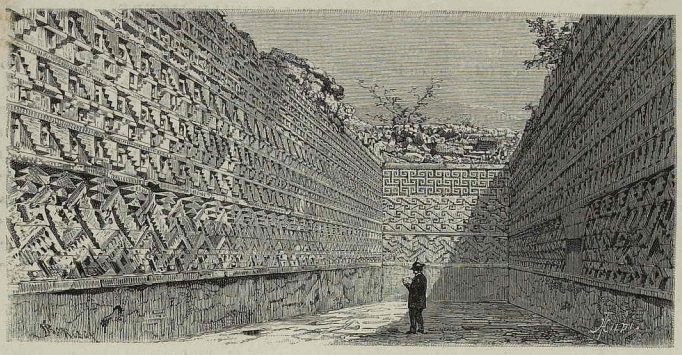
Il avait donc suffi de moins de vingt ans pour faire un désert du pays et un amas de ruines des monuments. Toujours le même fait identiquement reproduit.

Cocomes et à laquelle on peut attribuer Aké, Izamal, Mayapan, etc. Pendant que cette branche se dirigeait à l'est, l'autre allait vers le sud pour fonder Palenque, Ocosingo, remontait l'Usumacinta pour s'établir à Lorillard et plus loin à Tikal. Là eut lieu la bifurcation dont nous avons parlé ; une première branche se dirige au nord, branche dont descendront les Tutulxius et qui fonda Nohbecan, puis dans la sierra, Iturbide, Labna, Kabah, Uxmal, Chichen, pendant que la seconde va fonder dans le sud Coban ; elle oblique alors à l'est pour s'établir à Copan et Quirigua, où elle se réunit avec la branche du Pacifique ; celle-ci avait passé par le pays des Zapotèques, Oaxaca, s'était arrêtée à Tehuantepec pour atteindre le Guatémala, où elle fonde les principautés de Utatlan, Xelahu, Atitlan, Patinamit, etc., puis elle va se joindre à Copan avec la branche nord. Ceci, bien entendu, ne comprend que les grandes lignes, et laisse de côté une foule de localités qu'on pourrait citer, en dehors d'une multitude d'autres que nous ignorons et qu'on découvrira quelque jour. Cette même carte indique la ligne de retour des Itzaes, de Chichen à Tayasal.



STÈLE DE TIKAL, D'APRÈS ALFRED MAUDSLAY.

MEXIQUE
Les anciennes Villes du Nouveau Monde
Lithographie HACHETTE et Cie Rue Pierre Sarrazin
Meridien de Paris
GOLFE DU MEXIQUE
Baie de la Vera-Cruz
Banc de Campêche
Baie de Campêche
Golfe de Tehuantépec
Golfe Honduras
Vera-Cruz
Tampico
Matamoros
Mexico
Puebla
Cholula
Tlaxcala
Cuernavaca
Acapulco
Oaxaca
Tehuantepec
Tuxtla
Chiapa
Palenque
Tabasco
Campêche
Merida
Uxmal
Kabah
Labna
Chichen Itza
Izamal
Tulum
Bacalar
Ruinas de Copan
Copan
Quiriguá
Tikal
Uaxactun
Chichen Itza
Tayasal
Ruinas de Palenque
Ruinas de Tabasco
Ruinas de Tehuantepec
Ruinas de Oaxaca
Ruinas de Cholula
Ruinas de Mexico
Ruinas de Tlaxcala
Ruinas de Puebla
Ruinas de Cuernavaca
Ruinas de Tuxtla
Ruinas de Chiapa
Ruinas de Campêche
Ruinas de Merida
Ruinas de Uxmal
Ruinas de Kabah
Ruinas de Labna
Ruinas de Chichen Itza
Ruinas de Izamal
Ruinas de Tulum
Ruinas de Bacalar
Ruinas de Copan
Ruinas de Quiriguá
Ruinas de Tikal
Ruinas de Uaxactun
Ruinas de



INTÉRIEUR D'UNE SALLE DU GRAND PALAIS DE MITLA-OAXACA. (Voy. p. 448.)

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

TUMBALA, SAN CRISTOBAL, MITLA

Retour à Ténosiqué. — Nous revoyons Santo Domingo del Palenque. — Départ pour San Cristobal. — Première halte. — Absence des Indiens. — Départ pour le rancho de Nopa. — Chemins affreux. — Famine. — Les singes. — San Pédro. — Trois jours d'attente. — Le cabildo. — Attitude hostile des Indiens. — Arrivée des porteurs. — Leur fuite pendant la nuit. — De San Pedro à Tumbala. — Deux nuits dans la forêt. — Tumbala. — Le curé. — Chasse aux dindes. — Jajalun. — Chilon. — Citala. — Le dominicain. — Cankuk. — Tenejapa. — San Cristobal. — Vallée du Chiapas. — Troupeaux dans les bois. — Tuxtla. — Santa Lucia et la *marimba*. — Tehuantepec. — Totolapa. — Oaxaca. — Santa Maria del Tule. — Ruines de Mitla.

De Copan à Ténosiqué, la route est longue, mais elle n'offrirait rien de neuf au lecteur à qui nous avons déjà conté partie de l'itinéraire. C'est toujours le voyage à travers la forêt vierge, le campement à la belle étoile, rien de plus; et du reste nous n'avons fait ce voyage qu'en compagnie de Stephens et de Maudslay, à qui nous avons emprunté paysages et monuments; nous n'avons donc qu'à remercier les deux explorateurs, et à poursuivre à partir de Ténosiqué nos nouvelles et personnelles explorations.

Pour atteindre les ruines de Mitla que nous nous proposons de visiter, nous pourrions gagner Frontera, puis Vera-Cruz et Esperanza, d'où le tramway à mules nous conduirait à Téhuacan de las Granadas et Téotitlan del Valle; mais c'est une route que nous avions déjà parcourue plusieurs fois, et je préférai retourner à Palenque, et de là traverser la sierra de Chiapas, voir San Cristobal et Tehuantepec, chemin beaucoup plus intéressant, semé de villages indiens et nouveau pour nous.

C'est une longue traite et des plus difficiles; nulle route que d'étroits sentiers, allant droit devant eux, souvent à pic, au milieu des aspérités de la montagne où mulets et chevaux ne passent guère; aussi je résolus de licencier ma troupe et de renvoyer à Mexico l'un de mes domestiques et Lucien, tandis que Julien et moi entreprendrions seuls le voyage. Il fallait donc me défaire de tout matériel encombrant, et je vendis ou donnai tout ce qui ne

nous était pas absolument nécessaire. Je conservai les instruments de photographie et les armes seulement, et ce fut dans ce léger équipage que nous revîmes le village de Santo Domingo del Palenque.

A notre arrivée à Santo Domingo, je m'informai près de l'alcade s'il n'aurait point à ma disposition des Indiens de la montagne se dirigeant vers San Cristobal. Six d'entre eux, du pueblo de Tumbala, retournaient précisément, le dos libre, à leur village de la sierra. Ils devaient suffire au transport du peu de matériel qui me restait, et je les arrêtai. Il faut dire que, dans toute la montagne, les Indiens font métier de bêtes de somme, chevaux et mules étant fort rares et ne pouvant franchir les sentiers à pic, seules voies de communication des villages entre eux. Ceci s'applique spécialement au parcours de Palenque à Jajalun ; car, de ce dernier point à San Cristobal, la route devient praticable et les distances peuvent se franchir à mule ou à cheval.

Mes préparatifs terminés, je payai, car l'on paye d'avance, coutume déplorable qui amène toujours du côté des Indiens des difficultés sans nombre. L'alcade m'avait donné l'itinéraire à suivre et j'avais inscrit sur mon carnet les noms des Indiens, afin que je pusse réclamer en cas d'accident.

J'avais en outre loué deux chevaux pour Julien et moi, car nous étions les deux seuls restant de ma troupe ; ils devaient nous porter jusqu'à une première station, au pied de la sierra même. C'était une distance de sept lieues épargnées à nos pauvres jambes, qu'attendaient plus tard d'étranges épreuves. Un domestique de l'alcade nous suivait pour ramener les bêtes, et comme je n'apercevais pas les Indiens, on me tranquillisa, me disant qu'ils seraient bientôt en marche, et nous rejoindraient à la station.

Nous partîmes donc, et nous arrivâmes au rancho vers dix heures, et comme le guide voulait retourner immédiatement à Palenque, j'exigeai qu'il restât jusqu'à l'arrivée des Indiens, que je ne voyais point venir. La journée entière se passa dans l'attente ; recherches, appels, sifflements aigus à l'usage des égarés, tout fut inutile, l'écho même ne répondait pas. La position devenait inquiétante : comptant sur l'arrivée immédiate des porteurs, nous étions partis sans autres vivres qu'une énorme boule de *posole*, nourriture fade et peu fortifiante pour des estomacs affamés. Une rivière courait aux pieds du rancho, et, comme le soir approchait, le guide s'en alla à la recherche des escargots que nous connaissions déjà. Il en fit une ample récolte, ce fut là tout le menu de notre souper.

La nuit venue, et les feux allumés, je m'enveloppai dans mon *zarape*, m'efforçant de prendre mon mal en patience, et persuadé qu'à la première heure les Indiens arriveraient. Il n'en fut rien ; je n'avais garde de laisser partir le guide et ses chevaux ; cet homme était le seul d'ailleurs avec lequel je pouvais m'entendre, les Indiens ne parlant pas l'espagnol, et je saurais au moins, si quelque voyageur arrivait de Palenque, ce qui avait pu retarder ainsi mes compagnons de route. Je pouvais, au besoin, me servir des chevaux pour retourner en arrière.

Je passai la matinée dans le bois, où je fis une trouvaille singulière, à mes yeux du moins : c'était une tortue de huit à dix pouces de long, dont l'écaille inférieure était garnie à ses extrémités de deux appendices à charnière qui lui permettaient de s'enfermer hermétiquement dans sa coquille et de braver toute espèce d'ennemis, une véritable tortue tabatière. J'éprouvai plusieurs fois la force de résistance de ces portes naturelles et je ne pus les ouvrir. Je pensai d'abord à conserver ce curieux animal, mais ventre affamé n'a pas d'oreilles, nous le mangeâmes. A midi, le bruit d'un certain nombre d'hommes traversant la rivière me fit dresser l'oreille ; nous allions donc partir, je m'élançai au-devant d'eux, mais je ne rencontrai que deux Indiens inconnus auxquels le guide adressa la parole. Ils venaient de

Palenque; j'appris alors que les porteurs s'étaient enivrés, puis battus, et avaient occasionné une espèce d'émeute dans le village. Il avait fallu les arrêter et les enfermer dans la prison, où ils avaient cuvé leur *anizado;* on devait du reste les relâcher ce jour même, et nous les verrions bientôt.

Le guide, dont les chevaux depuis deux jours ne mangeaient que du feuillage et qui lui-même ne demandait qu'à s'en aller, échangea quelques paroles avec les Indiens en question, me dit que ces deux hommes, moyennant une légère rétribution, consentiraient à porter nos couvertures et nos paquets; qu'ils nous serviraient de guides dans la forêt et que nous devions atteindre San Pedro dans la journée. Là, disait-il, nous trouverions des vivres en abondance, et les porteurs nous y rejoindraient le soir même. Comme on aime peu généralement à retourner sur ses pas, que le village était loin et San Pedro à une demi-journée de là, suivant le guide, j'acceptai sa proposition; il enfourcha son cheval, prit l'autre en main et disparut.

Pour nous, munis d'un long piquet, le fusil en bandoulière et le revolver à la ceinture, nous nous mîmes à marcher à la suite des Indiens. La côte, d'abord assez douce, devint

TORTUE TABATIÈRE (*Cinostemon Leucostomum*).

bientôt d'un escarpement extraordinaire; ce n'était plus une marche, mais une escalade. Les deux hommes semblaient infatigables, et nous avions peine à les suivre. Il fallut bientôt quitter veste et gilet, dont ils se chargèrent encore; pour eux, nus comme la main, sauf une mince bande de coton remplaçant la feuille de vigne, ils continuaient le pas accéléré.

Je mis d'abord un certain amour-propre à ne pas me laisser dépasser, mais il fallut bientôt parlementer; nous haletions, et Julien n'en pouvait plus. De temps à autre, les Indiens faisaient une halte de quelques secondes, poussaient deux ou trois soupirs en manière de sifflements prolongés et repartaient de plus belle. Je leur fis signe d'aller moins vite, ils ne parurent y consentir qu'à regret.

Enfin, nous nous arrêtâmes au bord d'un torrent, où notre boule de *posole*, notre seule ressource, fort diminuée déjà, s'évanouit tout entière. En fait de vivres, nos deux guides étaient aussi pauvres que nous; il me parut grand de partager.

Nous montions sans cesse, il était cinq heures, et San Pedro ne paraissait point. Estomacs vides, jambes faibles; quoique vigoureux, je ne gravissais plus avec la même facilité les rocs et les aspérités du sentier. Julien se mit à gémir de plus belle, puis, complètement épuisé, se coucha et refusa d'aller plus loin ; je ne pouvais l'abandonner ainsi.

Cependant nos Indiens ne semblaient plus prendre garde à nous et continuaient leur marche accélérée; je les interpellai vainement et dus les menacer de mon revolver, pour les forcer à nous attendre. « Ah! s'écriait mon pauvre Julien, si nous descendions au moins, je pourrais marcher! »

Une diversion vint heureusement lui donner le temps de reprendre ses esprits. Les Indiens, dans le parcours de la forêt, saisissaient tous les bruits, tous les sons, et les moindres murmures de la solitude étaient perceptibles pour eux. Ils avaient un instinct merveilleux pour apercevoir des choses dont je ne me doutais point, et plusieurs fois déjà ils m'avaient montré des hoccos et des dindons sauvages qui se glissaient sans bruit dans les hautes branches des arbres. Ils n'auraient pas été fâchés de m'en voir abattre quelques-uns, car la soirée s'avançait et notre souper devenait plus que problématique; mais je leur donnai certainement une pauvre idée de mon adresse, car je manquai à quarante pas le hocco le mieux placé du monde; il faut ajouter que mon fusil contenait une balle et trois chevrotines.

Comme les porteurs de Palenque avaient sur leur dos nos munitions de bouche et de guerre, il ne me restait plus qu'un coup chargé, mon pistolet ne pouvant m'être d'aucun usage pour tirer à de grandes distances. Au moment dont je parle, nous avions entendu de grands cris sur la gauche, et les Indiens, par une pantomime expressive, me faisaient entendre qu'il y aurait là pour nous quelque belle proie. Nous laissâmes donc Julien assis dans le sentier, et, nous enfonçant dans le bois, nous nous trouvâmes, à dix minutes au delà, en présence d'une colonie de singes hurleurs. Il y avait conciliabule apparemment : assis en rond dans les poses les plus singulières, couchés, debout ou suspendus, il y en avait de tout âge et de toute condition.

Un silence général accueillit notre approche; pas la moindre velléité de fuite : des regards curieux et quelques murmures d'improbation, ce fut tout.

En vérité, c'est encore une réputation d'esprit usurpée que celle de ces messieurs : j'eus tout le temps de choisir ma victime. Je m'adressai à un fort bel animal, tranquillement assis à 50 ou 60 pieds au-dessus de ma tête et m'offrant la surface entière de ses reins charnus; et qu'on ne me fasse point ici reproche d'attaquer mon ennemi par derrière, je n'étais pas très sûr de mon adresse, je songeais au souper, et c'était le mieux placé de la bande. Je visai longtemps, la capsule humide rata. Je me hâtai d'essuyer la cheminée et d'y replacer une capsule de mon revolver, je n'en avais pas d'autres; je visai de nouveau, le coup partit et l'animal tomba lourdement : il était mort. La balle avait traversé le corps près du cœur, et l'une des chevrotines avait brisé la queue.

Il y eut une espèce de révolution dans le haut, et je crus à une prise d'armes; un singe ventru, de grande taille, le chef de la troupe assurément, poussa deux grondements terribles, s'agita, descendit de vingt pieds au moins, remonta, me lança des regards furieux. Les Indiens, chargés des restes mortels du défunt, avaient repris la direction du sentier; je m'élançai sur leurs traces. La troupe nous suivit un instant, passant d'un arbre à l'autre, toujours grondant, puis les rangs s'éclaircirent, et je n'en aperçus plus qu'un seul en arrivant près de Julien; l'animal était accompagné de deux jeunes créatures.

Je pensai que c'était la veuve éplorée de ma victime. C'était bien elle, en effet, la malheureuse; elle nous suivait avec ses deux enfants. Nous étions alors sur un petit plateau qui débouchait à quelques centaines de pas, sur le rancho de Nopa, simple toit de chaume porté sur quatre piquets, à l'usage des voyageurs attardés. La nuit approchait, il fallut y rester.

La guenon nous avait suivis jusque-là, et, s'étant arrêtée sur l'arbre le plus voisin, elle ne quittait plus des yeux le cadavre de son époux. Malgré cette preuve touchante de fidélité conjugale, je n'étais pas ému; je convoitai les jeunes orphelins et je n'eus, à ma honte, que

des remords de crocodile, le regret de ne point avoir de munitions pour m'emparer de la mère.

« Mais San Pedro, dis-je à l'Indien, San Pedro? » Il me comprit et me fit signe à son tour que San Pedro était encore au diable. Le guide de Palenque m'avait fait un conte bleu et ne désirait qu'une chose, se débarrasser de nous. Enfin, nous avions des vivres et nous allions manger. Ah! quelle excellente perspective que celle de pouvoir briser un jeûne de vingt-quatre heures après une journée de marche!

Je me chargeai des préparatifs, laissant à un Indien le soin d'allumer le feu. Mon singe était d'un magnifique pelage d'un rouge noir avec les parties jaune orange : c'était un contraste par trop frappant, et je songeai à part moi que, si je m'étais emparé de ses enfants pour en faire des compagnons de route, il eût fallu leur imposer culotte.

Le dépouillement ne fut point aussi facile que je le pensais d'abord; il fallut se mettre à deux pour en venir à bout. La femelle était toujours là, témoin de ce navrant spectacle. L'opération terminée, je me hâtai de trancher la tête de l'animal, tête par trop humaine dans sa nudité sanglante, et dont la vue, malgré mon féroce appétit, m'eût enlevé toute envie de goûter à ce mets original.

Le feu étant allumé, le corps fut lavé, coupé en quatre, le foie et le cœur mis à part comme morceaux de choix, et le tout, suspendu sur les branches vertes, au-dessus de la flamme pétillante, rôtissait avec ce petit grésillement plein de charme que fait la graisse tombant par gouttes sur les charbons ardents.

Nous soupâmes aux flambeaux, car la nuit était venue; je trouvai le rôti de bon goût, mais, le sel manquant, un peu fade; mariné, le râble eût été délicieux. Le déjeuner se composa des reliefs de la veille. La descente commençait, et Julien, quelque peu remis de ses chaudes alarmes, marchait d'un pas plus assuré.

Ce jour-là, le sentier se peupla de troupes d'Indiens chargés, se dirigeant vers *las playas* : nous en croisions à tout instant; à chaque nouveau passant, je m'informais de San Pedro. L'un d'eux enfin, parlant quelque peu l'espagnol, me répondit qu'il nous restait bien encore six lieues à faire. Nous marchions depuis trois heures; c'était donc, avec la course de la veille, un total approximatif de 16 lieues au moins. Une grande et belle rivière, que je ne retrouve point dans la carte du Chiapas, nous barrait la route; un Indien nous fit passer en pirogue, et deux heures plus tard nous apercevions les cabanes du village.

Là devait commencer une série d'épreuves que je n'oublierai de ma vie. San Pedro est un village d'Indiens à moitié barbares, et vous n'y rencontrez pas une figure indiquant le plus petit mélange de sang espagnol. Il se compose d'une centaine de cabanes, disséminées sans ordre sur les petits monticules d'une plaine moutonneuse; l'aspect en est pauvre, sans charme et sauvage; l'église me fit croire à la présence d'un curé, mais il n'y en avait point.

Je me dirigeai vers le centre du village, comptant prendre gîte (en payant, naturellement) dans la première case venue; mais je me heurtai contre les gens les plus mal disposés du monde; dans le premier *jacal* où je mis les pieds, au lieu de la bienvenue que j'attendais, je ne trouvai que des femmes qui poussèrent à ma vue des cris d'effroi et s'enfuirent aussitôt. J'avais, il est vrai, mon fusil sur l'épaule; mais, en vérité, je ne me croyais pas d'apparence si redoutable.

Les cris de ces Indiennes avaient attiré au dehors des cases toute la population féminine de l'endroit; elle me dévisageait avec une curiosité inquiète et se sauvait à mon approche. Comme nous ne parlions pas la même langue, il était difficile de nous entendre; cependant, à l'interrogation répétée du mot *gobernador*, gouverneur (car l'alcade s'appelle gouverneur dans cette partie de la montagne), l'une de ces femmes, plus courageuse que les autres,

m'indiqua sur la droite une cabane de grande apparence, et je m'y dirigeai, suivi de Julien.

J'entrai ; trois jeunes filles, nues jusqu'à la ceinture, écrasaient le maïs sur des *metates*, tandis qu'une vieille femme aux seins pendants remuait, au moyen d'une cuiller de bois, un pot fumant, dont les exhalaisons graisseuses, sinon délicates, ne laissaient pas que de chatouiller mon odorat. Deux gamins, de dix à douze ans, en nature, complétaient le tableau.

Je produisis moins d'effet dans la demeure du chef que dans les précédentes cabanes ; cependant les jeunes filles suspendirent leurs travaux, et la gouvernante, sa cuiller à la main, fit mine de me barrer le passage, m'adressant dans son idiome une foule de questions inutiles. J'entrai néanmoins, et, me servant de cette pantomime à l'usage de tous les peuples, qui consiste à faire agir en va-et-vient l'index devant la bouche ouverte, je lui fis comprendre que j'avais faim et que je désirais qu'elle me servît, le plus tôt possible, quelque peu du fricot qui mijotait dans sa marmite.

J'appuyai la démonstration de la vue d'une pièce blanche, l'assurant par là de la pureté de mes intentions.

Mais elle me répondit par un geste négatif des plus formels, insinuant qu'elle n'avait rien à m'offrir et que j'allasse voir ailleurs.

Je voulus reprendre le fil de la négociation interrompue ; peine inutile, la vieille ne voulut rien entendre.

Comme je n'avais à espérer meilleur accueil nulle part, et qu'en somme j'étais dans la place, je résolus de ne point faire retraite devant le mauvais vouloir de la vieille.

Quant aux vivres, un coq blanc se pavanait dans la cour au milieu de ses poules, et, soit préméditation de ma part, soit mauvaise chance de la sienne, il tomba le premier sous ma main ; je lui tordis immédiatement le cou. Toute la famille avait jeté des cris à ameuter le village, je n'en avais pas moins continué ma poursuite, couronnée, comme on le voit, d'un plein succès.

Je présentai donc le coq à la gouvernante, la priant de le préparer ; je lui remis deux réaux dans la main, comme prix du bipède, et m'allai coucher sur un banc. Julien ronflait déjà.

Quelques instants après, l'Indienne m'apportait le coq parfaitement plumé, mais cru et non vidé ; et qu'on n'aille pas croire que je charge les choses, je raconte un fait. L'aimable gouvernante me prenait pour un sauvage ; la créature civilisée, c'était elle ; je représentais à ses yeux la barbarie. Je lui pris donc le poulet des mains le plus respectueusement que je pus, et j'allai l'enfoncer moi-même dans le liquide bouillant de son pot-au-feu.

Le coq était dévoré depuis longtemps et je dormais, étendu sur mes couvertures, quand on me réveilla brusquement. Deux Indiens se trouvaient devant moi ; c'étaient les premiers que j'eusse aperçus depuis mon entrée dans le village ; ils vont à leur *milpa* dans la journée et ne rentrent que le soir.

Ils avaient des figures hostiles et me firent comprendre qu'il fallait absolument vider la place où je n'avais aucun droit ; d'autres Indiens s'étaient joints aux premiers : toutes ces physionomies étaient menaçantes, je cédai prudemment. L'un d'eux me conduisit au *cabildo*, déjà rempli d'une foule d'Indiens de toutes les parties de la sierra, descendant à *las playas* ou remontant à leurs villages ; mais des gens de Palenque, pas de nouvelles.

Il y avait fort heureusement parmi ces hommes un métis de Chilon, parlant très bien l'espagnol, auquel je contai ma pitoyable histoire ; je le priai donc, s'il connaissait quelqu'un dans le village, de vouloir bien me recommander à lui, de façon que, si je devais longtemps encore attendre mes bagages, je pusse au moins me procurer le nécessaire sans avoir recours à la violence et sans m'exposer à des accidents fâcheux. Il arrangea l'affaire avec un bon

vieux ménage, qui, matin et soir, m'envoyait des vivres; il me promit, en outre, de hâter l'arrivée de mes porteurs s'il les rencontrait sur sa route. Je le remerciai : il partit.

La nuit que je passai dans cet infâme *cabildo* fut une des plus terribles que puisse retracer ma mémoire. Tous ces Indiens, nus ou en chemise, répandaient dans l'atmosphère une odeur *sui generis* qui soulevait le cœur : sales comme des peignes, ils avaient importé de leur village dans ce cloaque des échantillons de tous les parasites connus, et toute la vermine du globe semblait s'être donné rendez-vous dans cette infecte maison commune.

Je ne pouvais sortir, il pleuvait à torrent.

Enveloppé dans ma couverture, au milieu d'une poussière vivante, je croyais littéralement sentir mon corps se mouvoir et changer de place. Je ne pus fermer l'œil.

Trois nuits encore j'endurai ce supplice et la mauvaise volonté des habitants; je me rappelle qu'un jour je fus obligé de mettre mon revolver en avant pour me procurer un peu d'eau que me refusait un Indien.

Le troisième jour, j'eus une immense joie : nos porteurs arrivèrent, ils avaient la tête basse, comme des coupables, et l'un d'eux me montrait piteusement une large coupure à la jambe, conséquence de l'orgie et de la lutte qui l'avait suivie. Ne pouvant communiquer avec eux que par gestes, tout reproche devenait inutile; je me trouvais d'ailleurs trop heureux de pouvoir changer de linge et dormir dans un hamac, au-dessus de la pourriture où j'avais croupi trois jours.

J'avais sérieusement craint quelque hostilité des habitants du village; j'avais maintenant de la poudre et du plomb sous la main, j'étais rassuré : de plus, nous partions à cinq heures du matin, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Je dormis donc comme un loir, et quand je m'éveillai, il faisait grand jour. Mon premier regard fut pour les Indiens et je ne les aperçus pas. Mes bagages étaient bien là, symétriquement rangés, tels que je les avais vus la veille, seulement les lanières d'écorce qui servent à les fixer sur le dos des porteurs avaient disparu. — Les hommes sont dehors, pensai-je; ils ont voulu respecter mon sommeil. Néanmoins le soupçon me heurta comme un glaive; suivi de Julien, je me précipitai au dehors : personne des nôtres; je l'envoyai s'informer au village, je ne pouvais croire, après tant de misères déjà subies, à la lâcheté d'un tel abandon.

Cependant la moitié des Indiens du *cabildo* avait déjà disparu; d'autres, se préparant au départ, avalaient à la hâte quelques tortilles, suivies d'un coup de *posole;* d'autres chargeaient et se mettaient en route. Quand Julien revint, j'étais seul : il n'y avait plus d'illusion possible : les Indiens s'étaient dérobés pendant la nuit.

Cela sentait d'une lieue la conspiration, et mon parti fut bientôt pris. Je laissai Julien se désolant, à la garde de mes bagages, et, muni de mon fusil et du revolver nouvellement chargés, j'allai parcourir le village, à la recherche de nouveaux porteurs.

Partout je n'éprouvai que des refus; l'argent à la main, j'offris jusqu'à dix fois la valeur des services que je réclamais : je n'obtins que des regards de haine ou des sourires de défi. Résolu de partir envers et contre tous, je me rendis chez le vieil Indien qui seul m'avait montré quelque sympathie, et, l'emmenant au *cabildo*, je lui fis comprendre qu'il eût à prendre soin de mes bagages, et sur l'heure, lui, mon domestique et moi, nous les transportâmes dans son *jacal*.

Cela fait, je mis de côté ce que je pensais utile ou nécessaire pour une marche de trois jours, à savoir : nos couvertures, deux manteaux de gutta-percha pour l'orage, et devant servir de tente au besoin, une boule de *posole* que la vieille Indienne m'apporta, deux livres de jambon cru qui m'était resté de mes provisions avariées, des balles, de la poudre, ma hache

et divers ustensiles, etc., le tout devant former deux fardeaux, l'un pour Julien et l'autre pour moi.

J'avais pris la charge la plus lourde, étant le plus fort, quarante livres environ, car je m'étais habitué depuis trois jours à n'être que le serviteur de mon pauvre domestique, dont je ne pouvais accuser la bonne volonté.

Ces apprêts terminés, nous hissâmes nos charges sur nos épaules, comme des sacs de soldat, au moyen de bandes d'écorce, et dans cet attirail à la Robinson, qui devait être du plus haut comique s'il n'avait été des plus lamentables, nous enfilâmes, guidé par le vieux, le sentier de Tumbala. A la lisière de la forêt, l'Indien me montra le petit chemin s'enfonçant dans le bois, eut l'air de me souhaiter un bon voyage, et disparut.

J'ignore si ses compatriotes du village avaient dessein de m'attaquer en route, en tout cas j'étais bien décidé à brûler la cervelle au premier qui se présenterait. J'avais huit coups à tirer, ce qui constituait une force respectable.

Il s'agissait d'atteindre Tumbala. Je regardais Tumbala comme le terme de mes misères. J'avais une lettre pour le *padre* du lieu ; il me savait en route et devait m'attendre.

Nos premiers pas dans cette nouvelle carrière furent chancelants, je l'avoue ; les lanières d'écorce nous fatiguaient étrangement les épaules, et si nous avions eu quelques difficultés à gravir sans fardeau les premières pentes de la sierra, ce n'était que roses auprès de ce qui nous restait à faire.

Malgré l'ombre épaisse et l'humidité de la forêt, la chaleur me semblait suffocante, et nous n'avancions qu'avec des peines inouïes.

Chaque cinq minutes, nous faisions halte, pour décharger nos sacs et reprendre haleine.

Cependant le sentier devenait de plus en plus rapide, et le frottement du pantalon à l'endroit du genou menaçait de paralyser l'articulation : je le coupai donc à la hauteur des cuisses et j'en éprouvai un immense soulagement. Toute innovation en appelle une autre : je quittai veste, chemise, que je pendis à ma ceinture, et je me trouvai tout à fait à l'aise. Julien s'empressa de m'imiter, et dans cet étrange appareil, la hache et le pistolet au côté, le fusil en bandoulière et le bâton à la main, nous étions faits à peindre ; la nuit de bon sommeil que nous venions de passer nous avait rendu quelque vigueur, et de temps en temps nous trouvions de l'eau pour nous désaltérer.

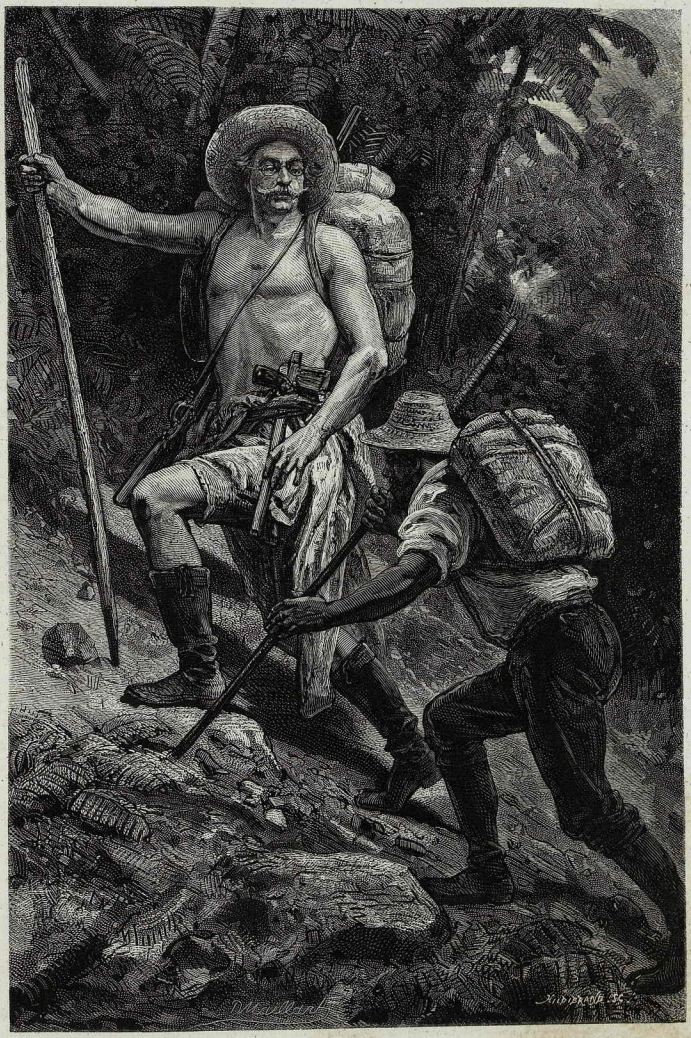
Comme la position n'était point si mauvaise, le déjeuner de jambon cru arrosé de *posole*, au bord du torrent, fut même assez gai, et Julien, entraîné dans le mouvement, commençait à se faire brave. Vers les six heures, nous nous arrêtâmes ; il eût été difficile d'aller plus loin; nous étions parvenus à une assez grande hauteur, il s'agissait donc de trouver de l'eau et d'établir notre campement. Nous obliquâmes sur la droite ; à cinq minutes au plus, nous rencontrâmes une source, la place était bonne, et nous eûmes bientôt fait de nettoyer les broussailles qui garnissaient le sol au-dessous des grands arbres.

Le bois mort ne manque pas et nous en fîmes une provision à pouvoir entretenir un feu de joie toute la nuit. A l'aide de ma hache, je plantai des piquets formant palissade; en quelques instants, j'eus la carcasse d'une petite tente, que je recouvris d'un manteau de gutta ; l'autre, étendu par-dessous, nous permettait de braver l'humidité.

J'avais orienté la tente contre le vent, et garni les côtés de feuilles et de branchages; aussi, lorsque l'orage de tous les jours arriva, le feu flambait c'était un plaisir, et nous pouvions défier les intempéries.

La nuit venue, nous devions faire alternativement, Julien et moi, une veillée de deux heures; on entendait au loin la voix des jaguars, et c'est toujours un voisinage désagréable.

La nuit se passa sans encombre ; on dormit peu, mais on pouvait s'attendre à plus mal. A



A TRAVERS LA FORÊT.

l'aube j'entendis retentir les chants d'un coq ; il y avait donc des habitations auprès de nous. Je ne cherchai pas à découvrir la cabane, je n'avais d'ailleurs rien à demander ; il nous restait encore un peu de *posole*, et je pouvais bien, en tout cas, tuer un singe, une dinde sauvage ou quelque autre gibier. D'ailleurs, à mon appréciation, nous devions arriver à Tumbala vers midi. Déplorable erreur ! nous n'avions fait, avec nos haltes perpétuelles, que fort peu de chemin. Midi vint, deux heures, et, nos provisions épuisées, le bois désert ne nous faisait plus espérer qu'une nuit semblable à la précédente, moins le souper qui l'avait rendue supportable.

A chaque pas en avant, nos haltes se répétaient plus longues ; je sentais avec terreur que l'énergie baissait et que le courage allait m'abandonner ; j'eus une défaillance de cœur, elle ne dura point heureusement, et la mine piteuse de mon pauvre compagnon vint me rappeler que je devais l'exemple.

Cependant la forêt était d'une grandeur merveilleuse, nous entrions dans la zone des fougères arborescentes, et je m'extasiais devant les tiges élancées de ces magnifiques arbustes. Rien ne peut donner l'idée de leur gracieuse élégance, et dans la famille des palmiers on ne trouve rien à lui comparer ; le cocotier est lourd et gauche auprès de la grande fougère, et la couronne de petites feuilles du dattier n'est plus qu'un ornement écourté près de son magnifique diadème. Le tronc de l'une devait s'élever à quarante pieds, ses feuilles gigantesques en mesuraient au moins 15, et la tige n'avait pas 6 pouces de diamètre.

Les plantes parasites s'étalaient en couches épaisses sur l'écorce des arbres, et la famille des orchidées émaillait de ses fleurs rouges, bleues et blanches la verdure de ce parterre aérien. D'immenses colonies de fourmis *arrieras* croisaient le sentier, qu'elles couvraient sur une largeur de plusieurs mètres, toutes chargées de découpures de feuilles, qu'elles portent en l'air comme une voile, ce qui les faisait ressembler à une bande de verdure animée.

Vers le soir, nous fîmes la rencontre d'un Indien ; nous en avions déjà croisé d'autres dans la journée, nous bornant à leur demander Tumbala, que tous avaient indiqué dans la même direction. Celui-ci portait sur son dos une assez grosse boule de pâte de maïs ; il consentit à m'en céder une partie pour une pièce d'argent. C'était une réserve pour la nuit.

Nous campâmes comme la veille, dans un fourré, et tout alla bien d'abord ; mais l'orage, d'une violence extraordinaire, se changea en véritable tempête. L'eau envahit notre fragile abri, et nous avions toutes les peines du monde à tenir allumé le feu qui nous gardait. Les arbres s'abattaient autour de nous avec un bruit épouvantable, et des gémissements de bêtes fauves se mêlaient à la voix de l'orage ; ce fut une nuit terrible. Vers onze heures, la pluie s'arrêta ; mais le bois, mouillé, charbonnait sans jeter de flammes : nous étions dans la plus affreuse obscurité, nous grelottions sous nos couvertures trempées ; pour comble, les rauques soupirs d'un jaguar se rapprochaient insensiblement. Je priai Julien de souffler le feu à son tour ; il était tombé dans un affaissement complet et ne me répondit que par un gémissement de désespoir. Le tigre avait fini par se rapprocher et se tenait à dix pas dans les broussailles qui nous entouraient ; ses cris gutturaux se répétaient par intervalles de cinq minutes et m'empêchaient de songer au repos ; le fusil à la main, soufflant le feu, dont les lueurs mouraient, je m'efforçais de découvrir l'endroit exact où se tenait mon ennemi ; ce fut en vain ; l'ombre épaisse, ces fourrés impénétrables masquaient sa présence, et je ne pus que tirer au jugé les six coups de mon revolver, sans pour cela lui faire abandonner la place.

Il nous tint bloqués jusqu'à quatre heures du matin, et nous avions passé cette affreuse nuit sans fermer l'œil, soufflant le feu, grelottant de froid. Il était temps que Tumbala se présentât, et je ne crois pas que nous eussions pu braver encore deux jours de privations et de fatigues semblables. Nous y arrivâmes à dix heures, ayant mis trois jours à faire quatorze lieues.

En l'absence du curé, à la vue de nos visages terreux et de nos vêtements souillés de fange, la gouvernante du presbytère refusait de nous recevoir. Je lui fis part de l'abandon des Indiens et des événements qui en avaient été la suite, et lui présentai la lettre à l'adresse de son maître; il se trouvait en promenade aux environs, on l'envoya chercher aussitôt. Du haut de la galerie de sa maison, je le vis venir : c'était un homme de trente ans au plus, en redingote noire et en chapeau de feutre; sa figure était avenante et sympathique; je m'empressai au-devant de lui, et, m'ayant donné la main :

« *Hombre*? s'écria-t-il, ah! mon ami, comme vous voilà fait! »

Je le mis au courant de nos infortunes, ce qui lui fit pousser des exclamations de pitié.

« Ah! les misérables, fit-il, parlant des Indiens qui s'étaient enfuis; avez-vous leurs noms? — Je lui en donnai la liste. — Justice pour tous, me dit-il, chacun aura son affaire; mais les drôles sont capables de ne pas revenir au village avant deux mois d'ici.

Je confiai au *padre* que je mourais de faim.

« Venez, nous allons prendre un bol de *caldo* (bouillon) en attendant le dîner, qui ne peut tarder.

J'avalai le bol de bouillon d'un trait, formant tout bas le vœu que la cuisinière se hâtât de servir. »

Je n'avais pas oublié mes bagages, laissés au soin du vieux de San Pedro. Le *padre* fit venir le gouverneur et lui demanda six hommes sur l'heure. Ils arrivèrent, le curé les paya, leur donnant, au sujet de mon matériel, les indications voulues, avec ordre de revenir immédiatement.

Mon hôte alors s'informa de mes travaux, de mon voyage, et surtout des choses du vieux monde. Cependant la table avait été dressée, et ce fut au milieu d'une causerie pleine de charme que je me livrai aux jouissances d'un dîner à la somptuosité duquel je n'étais plus habitué; le *padre* vivait bien, et je notai entre autres une dinde sauvage à la chair noirâtre, d'un fumet délicieux; une bouteille de xérès arrosa le tout, et nous terminâmes par quelques *copitas de Comiteco* (eau-de-vie de Comitan). Mais j'étais si faible, que la liqueur du padre, que j'aurais supportée sans fatigue en tout autre cas, me grisa comme un enfant : il était deux heures environ; j'allai m'étendre sur une peau de bœuf tendue en lit de camp, et je ne m'éveillai que le lendemain à midi.

Toute trace de fatigue avait disparu, je me sentais frais et dispos, prêt à recommencer. Le cher curé m'avait prêté l'une de ses culottes, en attendant que mes malles arrivassent. Je pus donc l'accompagner dans une promenade au milieu de son village.

Les villages indiens se ressemblent tous, et Tumbala n'a rien qui le distingue.

Élevé sur l'un des points culminants de la sierra Madre, l'œil domine, du haut de ses rochers, une vaste étendue de forêts. Les deux cents cabanes disséminées sur le plateau ne donnent aucune idée de l'importance du village, dont la population s'élève de 10 à 12 000 habitants; mais, vivant pour la plupart dans les bois, ils ne viennent que rarement au village. « Souvent, me disait le *padre*, je suis trois et quatre mois sans revoir quelques-uns de mes administrés. »

Cette existence sauvage entretient chez ces hommes une vie insouciante et libre, affranchie des liens que leur impose la présence des blancs.

Indépendants de fait, ils ne reconnaissent le gouvernement de l'État que par une taxe d'un réal par tête et par mois, ce qui donne un total de 7 fr. 50 par année. Aussi les revenus de la province de Chiapas sont-ils fort modiques et ne dépassent point, malgré l'étendue du territoire, la somme de 60 000 piastres (300 000 francs).

Les seules autorités du village sont le gouverneur, chargé de la collection des taxes; c'est

d'habitude un Indien de la commune, nommé par élection, et dont le pouvoir, tout fictif, consiste à recevoir les ordres du curé ; puis le curé : à lui reviennent tous les pouvoirs, il est prêtre, roi, maître absolu. Non pas qu'il en abuse, car son influence est la seule efficace et peut seule balancer les penchants intraitables de ses sauvages subordonnés. Tous ne s'adressent à lui qu'avec le plus profond respect ; ses paroles sont des oracles et ses arrêts ont force de loi. Il punit ou récompense, et le châtiment qu'il applique est accepté sans murmure. La prison et la bastonnade sont les seules applications de la loi pénale; elle est simple et primitive, mais suffit à tous les délits; le nombre des coups varie de douze à cent cinquante : ce qui peut bien entraîner mort d'homme.

Une chose remarquable entre toutes, c'est de voir le système de la réhabilitation établi chez ces peuplades. Il ne peut entrer dans les idées de ces natures primitives qu'un homme puni soit un homme coupable. Tout châtiment lave la faute. Quoi de plus logique, en effet ; le forfait commis, la loi purgée, la société déclare l'individu quitte envers elle comme envers la loi, et le reçoit dans son sein sur le pied de l'égalité la plus complète ; ce privilège s'étend aux fautes les plus graves.

Il arrive souvent qu'un coupable, jugeant sa faute au-dessus du châtiment appliqué, réclame, pour la satisfaction de sa conscience, un supplément de peine, chose toujours accordée; d'autres fois, il lui arrive de demander tant en plus pour une faute à venir; cela rappelle quelque peu le temps de la vente des indulgences et l'histoire de ce voleur émérite achetant d'un moine chargé d'or le pardon de ses fautes passées et de ses forfaits à venir, tuant le moine une fois l'indulgence accordée, puis s'emparant du trésor.

Pendant mon séjour à Tumbala, je vis une mère demander justice contre son fils, qui, disait-elle, lui avait manqué de respect.

Le fils, grand gaillard de vingt-cinq ans, la suivait en riant; tous deux étaient ivres. Le curé fit à la mère quelques remontrances, elle ne voulut rien entendre, elle criait justice et réclamait douze coups de bâton ; c'était son chiffre, elle n'en voulait pas démordre. Le grand garçon riait toujours. « Bah, dit-il au curé, *señor padre*, donnez-les-moi ; ça ne les vaut pas, je le sais bien, mais c'est ma mère et ça lui fera plaisir. « Il reçut les douze coups, faiblement appliqués à la vérité, puis mère et fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et durent aller boire en l'honneur d'une si belle réconciliation. Deux frères, dans un autre cas, préférèrent douze coups de fouet au déplaisir de se réconcilier.

L'ivresse est de coutume au village; on ne voyait qu'Indiens en goguette et l'on n'entendait que le bruit du tambour et des chansons. Je soupçonnai fort les habitants de ne quitter leurs habitations des bois que dans la louable intention de venir se rafraîchir au village, qu'ils abandonnaient une fois leurs finances épuisées.

En fait d'espèces cependant ils sont pauvres, et, n'exportant rien, ne vendant rien, ils ne possèdent d'autre numéraire que l'argent gagné dans les transports qu'ils font pour les blancs des communes plus rapprochées de San Cristobal. Les Indiens de Tumbala nous offrent aujourd'hui l'exemple de ce que pouvaient être ces troupes de *tamenes*, porteurs, qui suivaient autrefois les armées et les marchands dans leurs expéditions lointaines; ils s'entraînent dès la plus tendre jeunesse à ce rude métier ; à huit ans, les enfants accompagnent les hommes dans leurs voyages à *las playas* ou à San Juan Bautista, chargés des vivres de la troupe, c'est-à-dire d'une boule de *posole* de 15 à 20 livres ; chaque année on en augmente progressivement le poids, de sorte que, une fois adultes, ils arrivent à transporter, par les sentiers inaccessibles de leurs montagnes et à des distances qui varient de 8 à 10 lieues par jour, de véritables charges de mulets. Nous en rencontrâmes quelques-uns transportant des chaudières en fonte d'un poids de 200 livres. Cette habitude du portage est tellement entrée dans leurs

mœurs, qu'ils s'imaginent ne pouvoir bien marcher sans une charge et que, lorsqu'ils s'en reviennent à vide, ils mettent deux ou trois gros cailloux sur leur dos. Mais la plus grande partie du salaire que gagnent ces malheureux revient au *padre* par les mille et une ventouses de l'Église. C'est : un mariage, 100 à 125 francs ; un baptême, 25 francs ; un enterrement, 25 francs ; une confession, tant ; une messe, tant ; le droit d'étole, tant, etc., etc., de façon que la cure de Tumbala rapportait quelque chose comme 25 000 francs par an. Le curé en expédie la moitié à l'évêque de Chiapas et garde l'autre. Cela n'empêche pas les prestations en nature ; chaque jour tant de poules, tant de mesures de maïs, tant de mesures de haricots ; au premier appel du *padre*, l'Indien accourt et répare la maison ; vous les voyez alors groupés comme les abeilles d'une ruche, travaillant au tambour et, pour ainsi dire, en mesure ; ils soignent les chevaux, s'envolent au loin porteurs d'une missive, et reviennent heureux, leurs commissions remplies. Si le curé voyage, une troupe nombreuse s'élance en avant pour préparer la route, la rétablir, en aplanir les difficultés ; et si le cheval ne peut suivre son maître, c'est à qui écherra l'honneur de porter le saint homme.

En vérité, cela est touchant et fort beau, surtout quand cela s'adresse à des hommes de cœur comme ceux que j'eus le bonheur de rencontrer dans ces montagnes, et le gouvernement de Chiapas pourrait utiliser plus grandement encore une si noble influence.

En toute circonstance, l'Indien consultera le *padre*, ivresse à part, cas auquel celui-ci ne peut rien ; il exerce son influence dans tous les détails de la vie de ce grand enfant ; quelques-uns semblent croire à sa toute-puissance.

La seconde nuit que je passai dans le presbytère, il y eut un orage assez violent, la foudre tomba deux fois au milieu du village et consuma au ras du sol la cabane d'un habitant. Celui-ci, probablement en partie fine dans une case des alentours, ignorait son malheur, et lorsqu'il revint, en chancelant au logis, il chercha d'abord, mais vainement, sa cabane, ne pouvant en croire ses yeux ; il finit par en retrouver la place et s'assit, se désolant, au milieu des cendres de la masure ; puis une idée lui vint, le *padre* ! Il arriva, et se prosternant :

« Ah ! *padrecito*, ma maison a disparu, la foudre l'a brûlée ; » ayant l'air de lui dire : faites, ô *padre !* qu'elle soit rebâtie, et elle le sera.

« Eh ! mon pauvre ami, répondit le curé, si tu t'étais moins enivré, peut-être l'aurais-tu préservée de ruine. Va, travaille et reconstruis-la toi-même. Ces incendies sont peu de chose ; avec l'aide des amis, deux ou trois jours suffisent à l'érection d'une nouvelle hutte. »

Le curé avait à son service un jeune métis qui se chargeait de fournir à la table de son maître les savoureux gibiers de la montagne ; je le suivis un matin, et notre chasse s'ouvrit au sortir du village. Comme les pentes sont toujours et partout d'une prodigieuse rapidité, nous passâmes en peu d'instants de la froide atmosphère du petit plateau à la brûlante température des vallées : quand je dis vallée, c'est une simple épithète pour désigner le fond des gorges. On ne peut appeler chaîne de montagne ce chaos de pics et de précipices, de descentes et de montées perpétuelles, et les vallées n'existent que près des grands cours d'eau.

Nous étions en pleine forêt, et souvent nous nous trouvions en présence de ces habitations isolées où l'Indien vit en vrai sauvage, en compagnie de sa femme, de ses poules et de ses chiens. Plusieurs fois déjà, nous avions rencontré des compagnies de dindes et nous en avions deux sur nos épaules ; nous ne vîmes point de hoccos, ils habitent plus bas et plus près de la Terre Chaude ; mais il y avait une si grande quantité de dindes et si familières, que mon fusil rata six fois sur l'une d'elles sans qu'elle partît pour cela, me donnant le loisir de déboucher mes cheminées, de replacer d'autres capsules et de l'abattre au septième coup. Le *zaraguato*, le singe hurleur, ne vient pas non plus jusqu'à ces hauteurs ; il est remplacé par un confrère de même taille, à queue prenante, mais beaucoup plus léger et d'une défiance extraordinaire.

PASSAGE DE LA CORDILLÈRE.

On l'appelle *tucha :* d'habitude, ceux-ci vont par couple, et chaque fois que j'en aperçus, ils étaient deux. Ce jour-là, nous en rencontrâmes une paire; il fallut, pour ainsi dire, les tirer au vol. J'abattis la femelle ; quant au mâle, loin d'imiter la touchante sollicitude de celle qui si longtemps avait suivi le corps de son époux, il abandonna sa femme entre nos mains et disparut comme une flèche. Ceci me fit faire d'étranges réflexions à l'égard des hommes. Mais nous étions plus que chargés, nous avions cinq dindes : mon compagnon en avait tué trois pour sa part et moi deux, mais la *tucha* que j'avais abattue rétablissait l'égalité. J'eusse passé une charmante journée sans l'ascension nouvelle qu'il fallait recommencer pour atteindre le village.

Je trouvai mes bagages arrivés, aucun ne manquait à l'appel, et comme rien ne me retenait plus à Tumbala, je pris congé, le lendemain, du brave curé, bien muni de vivres et chargé de lettres d'introduction pour les *padres* de la route. Je me dirigeai sur Jajalun. La course se faisait à pied, mais au delà je devais trouver des chevaux.

Une descente de quatre lieues nous conduisit au bord d'un torrent large, profond et rapide ; le *padre* m'avait averti qu'une fois la saison des pluies avancée, on ne pouvait plus le franchir : c'était donc une perspective de trois mois d'isolement dans la montagne; mais il n'en fut rien heureusement, il commençait à peine à déborder.

Un Indien, muni d'une perche, nous passa ballot par ballot, homme par homme, sur trois petites pièces de bois brut, formant radeau ; il fallait s'accroupir sur ce fragile esquif, sous peine de le voir chavirer, et l'on n'arrivait à l'autre bord qu'avec une déviation de 100 mètres au moins.

Jajalun est un village appartenant au versant du Pacifique ; il doit occuper le milieu de la chaîne des Cordillères ; aussi, quoique beaucoup moins élevé que Tumbala, les collines sont meublées de sapins et de conifères. Les productions ne varient point, c'est toujours le maïs, le frijol, et l'on ne rencontre la canne et le tabac qu'en arrivant à Ouikatepec. On y parle l'espagnol, et plusieurs familles de métis y possèdent des maisons à murailles de terre, blanchies à la chaux. Les mœurs y sont autres que dans les villages que nous avions laissés derrière nous, et rappellent la vie des plateaux du haut Mexique. Les tapirs sont communs dans les forêts et sur le bord des torrents ; les Indiens les nomment *ante burros*.

Le curé nous reçut, le sourire aux lèvres, la coupe à la main, et se montra, comme celui de Tumbala, plein d'obligeance et de généreuse amitié. Il fallut encore se résigner à faire l'étape suivante à pied, impossible de se procurer des chevaux; mais, à Chilon, je devais assurément en trouver.

Le chemin, du reste, était plan et facile, comparé à celui que nous avions parcouru ; la route fut donc des plus gaies, et Julien se permit une chanson espagnole en signe de joie : le courage lui revenait, alors qu'il n'en fallait plus.

Nous arrivâmes de Chilon à Citala, sur le dos de deux braves bêtes qui nous déposèrent, frais et dispos, à la cure d'un dominicain chargé de l'administration de l'église.

Mon nouvel hôte séduisait de prime abord par des manières d'une douceur et d'une distinction remarquables; sa causerie indiquait de l'instruction et beaucoup de lecture. Il n'était point ignorant des choses de l'Europe, et, s'il n'était pas très au courant de la politique actuelle, il connaissait, du moins, l'histoire.

Il avait porté, dans l'appréciation des réformes religieuses, un esprit d'investigation qui, peut-être, lui eût valu de son évêque un léger soupçon d'hérésie. En somme, il était au-dessus des siens de toute la hauteur de l'homme instruit qui domine l'ignorance. Je passai près de cet homme d'élite une journée délicieuse, cherchant en vain comment je pourrais lui prouver ma reconnaissance. D'une nature impressionnable, tendre et communicative, il souffrait

cruellement de l'espèce d'exil où sa santé dépérissait, où se consumaient dans l'isolement les plus beaux jours de sa jeunesse : je pensai combien à tous ces jeunes prêtres il fallait de mérite, d'abnégation et de dévouement pour sacrifier ainsi leur vie à la tâche ingrate qu'ils s'efforçaient de remplir.

Auprès du curé de Citala, j'entrai plus avant dans les mœurs indiennes, et je pus me convaincre de l'influence qu'avait la religion sur des esprits barbares, à peine dégrossis. Le dominicain était au confessionnal, et, me trouvant dans l'église, je le vis avec surprise confesser deux personnes à la fois; chacun des pénitents parlait assez haut pour que je l'entendisse, seulement je ne comprenais point ; mais si quelqu'un d'entre eux se fût trouvé là, ils n'auraient en rien modifié leur voix. « Il m'arrive assez souvent, me disait le prêtre au sortir de son tribunal, il m'arrive assez souvent de confesser le mari et la femme, et comme mes administrés sont, ainsi que toutes personnes au monde, tributaires de l'inconstance humaine, femmes et maris avouent leurs fautes, où amants et maîtresses jouent un grand rôle. Les deux coupables se lancent bien quelques regards furibonds, au travers de mon grillage de bois ; mais, absolvant l'un et l'autre sur leur promesse de mieux faire, sans leur épargner une pénitence toujours exactement remplie, les deux époux, réconciliés avant d'avoir vu la paix du ménage troublée, regagnent ensemble leur cabane. La confession s'est faite devant Dieu, Dieu a pardonné, tout est bien : mais, si l'Indien surprenait sa femme ou qu'il fût instruit de sa faute d'une autre manière, il la tuerait. »

C'est encore une conséquence du système de la réhabilitation. « Ne partez pas encore, me disait le dominicain, je vais procéder demain au mariage en masse de plus de vingt jeunes couples ; cela m'évite, ainsi qu'à eux, une perte de temps, et puis, au lieu de vingt orgies, nous n'en avons qu'une : c'est de la moralité. »

Je m'aperçus que les Indiens de Citala regardaient leur pasteur avec plus de respect que les Indiens des précédents villages ; ils reconnaissaient, en quelque sorte, sa valeur, et c'était, en tout cas, un témoignage de reconnaissance pour les soins qu'il prenait d'eux ; chaque soir, ils venaient en longue file, les jeunes filles en tête, baiser ses mains et lui demander sa bénédiction ; les étrangers présents doivent accorder la même faveur, et je m'empressai de le faire. J'avais donc passé en revue tout le personnel de Citala, et je n'avais pas été séduit par les beautés de l'endroit ; le *padre*, qui m'observait, me dit alors : « Avouez qu'il est facile de résister à la tentation. » Je m'inclinai ; mais, sans doute, mon hôte faisait exception à la règle, car la gouvernante est bien de la plus haute antiquité.

La route se poursuit, montueuse et difficile, jusqu'à Cankuk. Un ami du dominicain, en visite à la cure, me voulut prêter ses deux chevaux, de sorte que nous fîmes la traversée sans fatigue. A Cankuk, plus de chevaux ; mais le *padre* du lieu, toujours aimable et charmant, mit à ma disposition quatre Indiens qui, meublés d'une chaise, devaient nous porter à Tenejapa, c'est-à-dire fournir une carrière de 9 lieues, moyennant, je crois, 6 réaux par homme : l'Indien libre relayait son camarade fatigué. C'est un moyen de locomotion fort usité dans la montagne et qui n'a rien de bien attrayant ; on éprouve, à monter sur cette bête humaine, un sentiment désagréable où se mêle un profond dégoût pour l'humiliation qu'on impose à l'être de même nature que vous et qui vous porte, ainsi qu'un âne, sur son bât.

Mais le malheureux a si peu conscience de sa dégradation, qu'on s'y fait d'abord, et d'ailleurs vous vous trouvez bientôt absorbé par les soins de votre conservation personnelle, car il va, vient, repart et s'arrête sans plus s'inquiéter de son ballot vivant que s'il portait une charge de sucre ou quelque baril d'eau-de-vie. Plusieurs fois même, je trouvai prudent de soulager ma monture, et je fis à pied toute la scabreuse descente de Tenejapa ; il était nuit quand nous y arrivâmes.

Six lieues seulement nous séparaient de San Cristobal.

Du haut des sommets qui dominent la vallée, le voyageur saisit mainte fois des aperçus de la grande ville, au milieu de sa plaine cultivée, mais nue et dépouillée d'ombrages. L'ancienne capitale de l'État de Chiapas s'étend sur un plateau resserré, d'une hauteur de 2300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Le climat est moins agréable que celui de Mexico, plus froid et beaucoup plus humide, car il y pleut souvent. La ville, qui ne compte guère aujourd'hui que 12000 habitants, forme un vaste quadrilatère d'où surgissent les clochers modestes de quatre églises qui, sauf Santo Domingo, d'un cachet original, ne rappellent plus le luxe des temples au Mexique. L'ensemble de la vallée est joli, mais n'a rien de la grandeur de celle de Mexico, et les maisons de la ville, presque toutes semblables entre elles, n'ont qu'un rez-de-chaussée fort bas ; vous ni trouvez ni sculpture, ni ornementation quelconque; c'est un grand village d'apparence pauvre, et pauvre, en effet, aujourd'hui. San Cristobal, depuis l'avènement de la république, n'a fait que perdre en importance et en richesse.

Le marché de San Cristobal est un des seuls, au Mexique, offrant encore cette particularité qui consiste à faire circuler les grains de cacao comme menue monnaie ; c'était la monnaie du temps de Montézuma : cela tient à l'absence de billon dans l'État. Je me suis souvent demandé ce que devenaient ces grains de cacao, après avoir passé dans des milliers de mains indiennes, presque toujours d'une saleté repoussante? Les livre-t-on de nouveau à la consommation? Et quels sont les malheureux condamnés à cette affreuse boisson? Ne serait-il pas original de penser que nous les consommons nous-mêmes, et qu'ayant suffisamment roulé on nous les expédie en masse? Ce marché n'est pas très animé, et les fruits, parmi lesquels on distingue quelques échantillons de nos produits d'Europe, sont petits et manquent de saveur. Les étroites boutiques qui bordent la place lui donnent un faux air de notre ancien marché du Temple et de ses alentours. La cathédrale, qui se présente en profil, est pauvre et de mauvais goût.

Le clergé de Chiapas, si riche autrefois, s'est vu, dans ces derniers temps, dépouillé de ses maisons et de ses propriétés rurales, et les divers ordres religieux viennent d'y être abolis comme à Mexico.

De San Cristobal à la ville de Chiapas, le sentier se déroule en une longue descente, au milieu d'un pays hérissé, tordu, brisé par des torrents, des *barrancas* et des précipices ; sauvage et désert, couvert de sapins, il rappelle les solitudes septentrionales. Après avoir traversé le village salin d'Ystapa, où le curé me demanda si la France était un port de mer comme Vera-Cruz, nous remontâmes un instant encore pour venir déboucher sur la grande vallée de Chiapas.

Un immense cours d'eau en occupe le centre et se détache comme un ruban d'argent sur le vert sombre des forêts ; la vue, bornée de face par les collines de Tuxtla, se perd à droite et à gauche dans les profondeurs de l'horizon ; la ville se distingue à peine dans le lointain, étendue sur les bords du fleuve.

Une fois engagés dans la descente et perdus sous l'ombre des grands arbres, nous entendîmes des mugissements et des grondements terribles mêlés au bruit d'une avalanche ; il semblait que la forêt se brisât sous les efforts d'une tempête invisible ; tout à coup, nous nous trouvâmes environnés par un millier de bœufs sauvages que conduisaient à grand renfort de fouets, de cris et de blasphèmes, une douzaine de cavaliers à l'air féroce et vêtus d'épais costumes de cuir.

Je craignis un instant d'être entraîné dans ce tourbillon, et je ne pouvais me rendre compte du passage de ces animaux au milieu des aspérités de cette nature. Le sentier, le bois, tout était plein ; ils bondissaient, tombaient, se relevaient et franchissaient tous les obstacles ;

quant à leurs farouches conducteurs, il était vraiment beau de les voir se précipiter à la suite des troupeaux indociles, et l'on ne savait lequel admirer le plus, du cheval ou du cavalier.

Le guide me mit au courant de cette émigration. Comme les pâturages de l'État de Chiapas ne se trouvent que dans les prairies de la terre chaude, presque toutes les haciendas ne s'occupent que de l'élevage des bestiaux ; il en est qui possèdent jusqu'à 30 000 têtes. Les marchands des montagnes et de Tabasco même viennent en acheter sur place pour les conduire à des distances considérables, au milieu de dangers de tout genre. Ils traversent la Cordillère dans sa plus grande largeur ; mais il faut dire aussi qu'ils n'arrivent le plus souvent qu'avec le quart des animaux, les autres périssent en route de misère ou de fatigue. C'était précisément un troupeau de bœufs destinés aux monterias du Peten, que nous venions de quitter.

En approchant de la ville de Chiapas, l'air retentissait du bruit des cloches, et les *coetes*, fusées volantes, jetaient à la face du soleil leurs étincelles invisibles. Je n'avais point encore rencontré de village sans qu'on y célébrât le jour même une fête quelconque. Intrigué par ces réjouissances perpétuelles, je m'informai près d'un habitant du nom du saint qu'on fêtait ainsi. « C'est la fête du Père Éternel », me répondit-il naïvement. Je jetai les yeux sur mon almanach, car je pensais d'abord que c'était la Fête-Dieu que mon homme voulait dire ; mais point, elle n'arrivait que dans dix jours. C'est cela, me dis-je après avoir épuisé le calendrier, ne sachant à qui s'en prendre, ils fêtent Dieu le Père.

Ayant trouvé des mules à notre arrivée, nous ne fîmes que passer ; du reste, la ville de Chiapas n'offre au voyageur que sa belle rivière, d'un cours rapide et qui, deux kilomètres en aval, ayant brisé l'obstacle que lui opposait la montagne, se précipite comme un torrent entre des berges perpendiculaires de plus de 1000 pieds, pour reprendre un cours plus paisible sur le versant du golfe.

Tuxtla, qui se trouve à sept lieues de Chiapas, est aujourd'hui la capitale politique de l'État ; en y arrivant, je dus modifier mon itinéraire et ma façon de voyager. Il nous fut impossible d'y trouver ni mules ni guides pour continuer notre voyage ; il nous fallut donc acheter selles et chevaux et nous engager seuls, mon fidèle Julien et moi, sur la longue route que nous avions à parcourir pour atteindre Oaxaca. Mais nous avions en poche un itinéraire bien détaillé, le pays était tranquille et, laissant derrière nous tout bagage superflu, nous partîmes pour Ocosocautla, notre première étape.

Le champ de laves qui entoure ce dernier village une fois franchi, nous tombons dans de grandes plaines coupées de rivières, où bois et prairies se succèdent tour à tour.

Voilà Santa Lucia, la plus belle hacienda de la contrée. L'habitation, entourée de cabanes indiennes comme un maître de ses vassaux, est grande et bien bâtie ; une immense galerie en borde le contour ; là travaillent les nombreux employés de la ferme ; auprès se trouvent le moulin pour la canne, l'aire pour les blés et le magasin du maïs. Les alentours regorgent de gibier, oiseaux, daims et bêtes fauves qu'on peut chasser à courre, tant la plaine est admirablement disposée. Les bois sont grands et magnifiques, peuplés d'aras rouges et bleus, et la rivière, dans ses nombreux détours, jette sur cette terre privilégiée le manteau d'une éternelle verdure.

Le soir, après l'*oracion*, et lorsque les serviteurs sont venus, en lui souhaitant une nuit heureuse, prendre pour le lendemain les ordres du maître, les Indiens, réunis dans la vaste cour, se reposent de leurs travaux par des chants bizarres ; la mesure saccadée, pressée, haletante, rappelle le galop du coursier à la poursuite du bétail dans les bois, les éclats de voix et les mugissements. Le chanteur s'accompagne sur la *marimba ;* des danses et des jeux s'organisent, et nous assistons à des scènes de la vie patriarcale. La marimba est un piano à

touches de bois sonore et qui fait les délices des populations indiennes. L'instrument a trois octaves; au-dessous de chaque touche, pour lui donner plus de sonorité, se trouve un cône de bois creux. L'instrument exige deux exécutants, dont l'un pour l'accompagnement; tous deux frappent les touches avec des bâtonnets armés de boules de gutta, et ils courent avec une telle rapidité que le doigté du plus agile pianiste ne pourrait les suivre. Le son de la marimba est ample, juste et d'une portée extraordinaire; de loin, il est plus doux et plus harmonieux; les airs indiens composés de deux motifs qui se répètent sans cesse sont très jolis et d'une grande originalité.

Cet instrument se trouve en Afrique, à Natal par exemple et portant le même nom; il fut

JOUEURS DE MARIMBA.

probablement transporté en Amérique par des esclaves nègres amenés en grand nombre à la côte du golfe aux premiers temps de la conquête. C'est dire que les maladies, épidémies et cruautés des Espagnols avaient en peu d'années décimé des provinces entières, que la main-d'œuvre manquait aux conquérants, et qu'ils furent obligés d'introduire le travail servile.

Mais nous passons successivement et par journée Llano Grande, Casa Blanca, San Pedro et la Gineta. La Gineta est une montagne des plus élevées de la sierra, qui semble jetée comme un immense promontoire, jusqu'au bord du Pacifique, dans la plaine de Tehuantepec. Couverte de bois du côté du golfe, elle n'a sur le Pacifique d'autre végétation qu'un immense tapis de gazon vert. L'ascension est longue et difficile; mais une fois parvenu au sommet, si vous abandonnez le sentier pour gravir certaine éminence sur la droite, vous avez alors l'un des spectacles les plus imposants qu'on puisse imaginer. En vous tournant au nord, la

Cordillère, qui s'abaisse graduellement depuis les hauts plateaux de Chiapas, laisse planer le regard sur toute la largeur de sa chaîne boisée et de ses vallées sombres ; au delà, l'œil saisit encore les vagues ondulations de la plaine, pour se perdre plus au loin dans le scintillement des eaux du golfe. Au sud, la Gineta déploie sous vos pieds toute la splendeur de son tapis d'émeraude ; plus bas, la plaine de Tehuantepec étend la perspective de ses riantes prairies ; comme horizon, vous avez l'immense nappe de l'océan Pacifique.

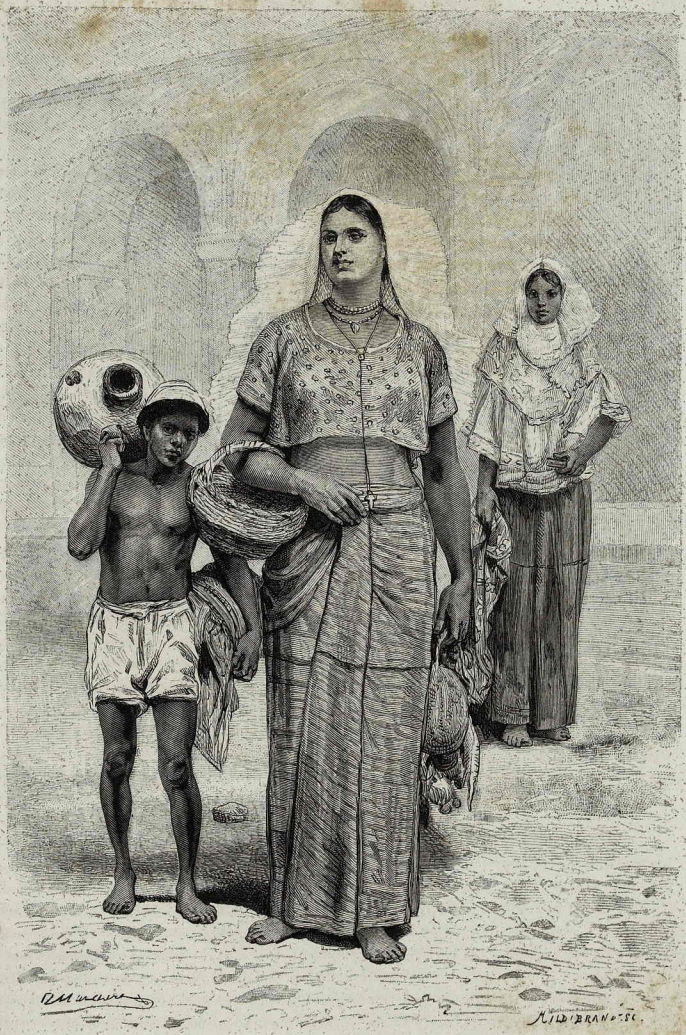
En hiver, le passage de la Gineta est des plus dangereux ; il y règne des vents épouvantables, auxquels hommes et mulets ne sauraient résister : de graves accidents signalent cette époque, et les précipices ne rendent jamais compte des victimes que leur a jetées l'orage.

La plaine de Tehuantepec n'offre au regard qu'un vaste taillis au milieu duquel s'ébattent une multitude de lièvres énormes, hauts sur pattes et à ventre blanc. On les chasse peu, aussi sont-ils d'une effronterie singulière ; on les tue au bâton, et quand on les tire, c'est toujours à balle. Vous avancez, les coutumes changent, le village a remplacé l'hacienda, et l'on retrouve alors, à peu de chose près, l'organisation du haut Mexique ; toutes ces populations vivent indolentes et peut-être heureuses dans leur apathique repos. Le même champ, de même étendue, se cultive chaque année de la même manière ; vienne la sécheresse ou l'inondation, l'Indien se passera de maïs au besoin, ou périra de disette plutôt que de travailler ; mais la leçon qu'il vient de recevoir ne lui fera pas défricher un mètre de plus qu'il n'a coutume de le faire : il naît avec cet instinct, il meurt dans la même imprévoyance.

Chaque village est ordinairement près de ruisseaux où l'eau ne manque jamais, et où les habitantes indiennes et blanches viennent, à toute heure du jour, faire de longues ablutions. Souvent il m'arrivait d'en trouver sur les bords de la rivière dans le plus simple costume ; mais la vue d'un étranger ne les effrayait point : elles tournaient simplement le dos en me regardant, moins surprises et peut-être moins gênées que moi.

C'est ainsi qu'après avoir traversé Zanatepec, Niltepec, Yztaltepec, on arrive à Tehuantepec. En partant d'Yztaltepec, nous nous égarâmes dans les bois ; c'était la seconde fois que cela nous arrivait, et nous faillîmes payer cher notre imprudence. Nos chevaux étaient rendus et dévorés par des milliers de taons énormes ; et, tout en ne craignant d'autre désagrément qu'une nuit à la belle étoile, je n'étais pas sans inquiétude ; les tigres sont très nombreux, si nombreux même, que chaque hacienda possède deux *tigreros* qui passent leur vie à chasser cet animal, dont les ravages dans les troupeaux deviennent de véritables calamités. Nous n'avions plus ni hache pour établir une tente, ni fusil pour nous défendre ; la position n'avait donc rien de bien attrayant. Nous laissâmes reposer nos pauvres bêtes et, leur enlevant le mors, nous les fîmes paître une heure environ. Nous reprîmes alors notre course, et longtemps encore nous errâmes au hasard, lorsque enfin nous rencontrâmes des traces d'hommes et de chevaux près des bords d'un ruisselet ; nous les suivîmes et, bientôt après, nous débouchions sur la route de Tehuantepec, où nous arrivâmes à la nuit.

Tehuantepec est une ville de 15000 âmes, en y comprenant les immenses faubourgs indiens, qui possèdent, en fait de femmes, une des plus belles races de la république. Il fait beau les voir campées comme des viragos, la tête haute, la poitrine en avant, marchant fières et défiant les regards ; très séduisantes, malgré leur tournure virile, elles joignent à des figures pleines de caractère une fermeté de chair et des contours admirables. Leur costume, gracieux et provocant à la fois, prête au charme de ces créatures. Il se compose de jupes de couleur, bordées de dentelles, ne descendant pas à la cheville et laissant deviner une jambe fine et d'un beau modelé. Une petite veste, large comme la main, permet d'entrevoir les chairs bronzées d'une taille très fine, elle laisse les bras nus et cache à peine les contours d'une gorge toujours heureuse : je ne parle que des jeunes femmes. Quant aux vieilles, ce cos-



FEMMES DE TEHUANTEPEC

tume est des plus déplorables; car souvent il arrive que leurs seins délabrés, descendant plus bas que la veste, étalent aux regards le dégoûtant spectacle de ces charmes flétris. La tête est couverte par un léger *uipile* brodé d'or et d'argent ; le pied se cambre nu dans un escarpin largement découvert, ce qui lui fait toujours gagner en petitesse. Plusieurs de ces costumes atteignent des prix fabuleux, et j'entendis parler de 500 piastres (2000 à 2500 francs).

On trouve déjà dans la plaine de Tehuantepec quelques échantillons de cette race toute particulière au Mexique, appelée *pinto*, qui appartient principalement à l'État de Guerrero. Le *pinto* est un Indien dont le corps, tigré de taches blanches sur fond jaune, présente à l'œil un triste spectacle; ces taches, de toutes dimensions, envahissent quelquefois la moitié de la figure, laissant au visage, d'un côté sa couleur naturelle, et couvrant l'autre d'une teinte mate, blanc sale et d'un aspect maladif. D'autres fois, elles s'éparpillent en points menus, de manière à figurer nos taches de rousseur, mais avec un contraste beaucoup plus frappant; le corps est généralement atteint de la même infirmité, et le sujet affligé de cette maladie inspire, à première vue, la même répulsion qu'un lépreux.

De Tehuantepec nous passons à Téquicistlan, longue étape de douze à quinze lieues. Ce village, vieux nid de brigands, n'offre que peu de ressources au voyageur, qui se hâte de l'abandonner. En poursuivant, nous arrivons à las Vacas, pauvre petit rancho dont la hutte déserte et close ne nous offrit pas même un abri; il fallut s'étendre à la belle étoile sous les arbres d'alentour, tandis que nos pauvres chevaux n'eurent, pour toute pitance, que l'herbe rare et bien insuffisante que la dimension de leurs longes leur permettait d'atteindre. Nous partîmes à trois heures du matin pour gagner San Bartolo; le surlendemain, nous atteignîmes San Juan, puis Totolapa. A partir de San Juan, la végétation n'est plus la même, et la montagne dénudée ne produit plus que des cactus géants de toutes formes.

Il y en a de triangulaires et d'autres qui comptent jusqu'à vingt-quatre côtés. Ceux-ci s'élancent d'un seul jet, comme des mâts de navire, jusqu'à une hauteur de 40 pieds; les octogones, moins élevés mais plus puissants, se bifurquent, à 3 mètres du sol, en une multitude de pousses, au nombre de deux ou trois cents, de plus de 20 pieds d'élévation : le tout de forme ronde et embrassant un diamètre de 30 pieds au moins. J'ai mesuré le tronc de l'un de ces magnifiques végétaux, il avait plus de 6 pieds de diamètre. Au Mexique, on désigne toute cette famille sous le nom générique d'*organos*.

Le sol était en outre parsemé d'oursins énormes, dont quelques-uns en fleurs, et de têtes-de-vieillard, espèce de cactus à pousse isolée, terminée par une chevelure blanche. La marche est pleine de périls au milieu de cette végétation épineuse, dont les pointes ont la dureté de l'acier; souvent le petit sentier n'offrait que juste la place pour passer entre ces colonnades d'un nouveau genre que bordent presque toujours des pentes à pic et des précipices effrayants. Deux journées encore nous séparaient d'Oaxaca, où hommes et bêtes nous arrivâmes fourbus.

La province d'Oaxaca jouit d'un climat délicieux et dut dès les premiers temps fixer les hordes errantes dans ses fertiles vallées. Les ruines anciennes y sont nombreuses et, quoique généralement connues, ont été des moins étudiées; moins étudiées parce que les monuments ont une physionomie particulière et qu'ils semblent s'éloigner des types connus, et puis les documents historiques font à peu près défaut. Cependant les ruines de Monte Alban, fort intéressantes, peuvent encore rappeler les édifices toltèques.

Le Monte Alban se trouve à quelques kilomètres de la ville d'Oaxaca ; c'est une colline à pentes rapides surmontée d'un plateau de 1500 à 2000 mètres. Ce plateau, qui semble modifié par la main de l'homme, n'offre plus aujourd'hui qu'une arène bouleversée, des masses importantes de mortier de pierre percées de souterrains étroits, des forts, des esplanades,

des contreforts et de grandes dalles sculptées. Les souterrains sont doublés de dalles de grandes dimensions, et la voûte en encorbellement est également formée d'immenses pierres s'appuyant l'une sur l'autre. Ces pierres sont revêtues de sculptures offrant des têtes de profil qui rappellent les bas-reliefs et les figures nouvellement découvertes à Santa Lucia Cosumaluapa dans le Guatémala. Le passage lui-même est étroit, ne permettant qu'à une seule personne de s'avancer à la fois.

Les plus grandes masses se trouvent au sud du plateau. Elles affectent en général la forme carrée et se composent de pyramides tronquées à talus fort rapide, d'une hauteur de 25 pieds environ, d'une enceinte qu'on peut suivre encore, et d'énormes monceaux de maçonneries ruinées.

Le tout est semé de débris de poteries d'une finesse extrême et d'un vernis rouge et brillant. Un Italien de Mexico fit, il y a quelques années, pratiquer des ouvertures dans ces monceaux de pierres; il en retira des colliers d'agate, des obsidiennes travaillées et divers bijoux d'or des plus remarquables.

Ces ruines n'ont rien de commun avec les ruines de la vallée, non plus qu'avec celles de Mitla; les matériaux ne sont point les mêmes et l'architecture est différente. Ici vous ne trouvez que l'*adobe*, de la terre; à Mitla, un mélange de terre battue et de gros cailloux plaqués de briquettes de différentes grandeurs; dans les forts qui défendaient les palais, l'*adobe* encore : au Monte Alban, vous n'avez que des constructions en pierre, reliées par le ciment et le mortier de chaux.

Les murs des temples étaient perpendiculaires et les plafonds se coupaient à angle droit; au Monte Alban nous retrouvons la construction dite de *boveda*, la voûte en encorbellement. Burgoa, l'historien des Zapotèques, nous parle de Mitla et se tait sur Monte Alban.

Pour aller à Mitla, nous retournons sur nos pas et, laissant à gauche un magnifique cimetière appelé le *Panthéon*, nous arrivons à Santa Lucia, célèbre par ses combats de coqs. Deux lieues plus loin, sous des bosquets de goyaviers, de cherimoias et de grenadiers, se cache le joli village de Santa Maria del Tule. Le vieux arbre appelé *Sabino*, qui ombrage la cour d'une petite chapelle, est connu dans toute la république; de loin, le dôme de verdure qui couronne son énorme tronc ferait croire à l'existence d'un petit bois. De près, il frappe de stupeur et d'admiration par son prodigieux développement.

Le tronc, dans son plus grand diamètre, mesure 14 pas, soit 13 mètres; sur une autre face, il peut en avoir 10. A 20 pieds au-dessus du sol, il conserve les mêmes dimensions. A cette hauteur il se bifurque, et ses branches vigoureuses, semblables à des chênes centenaires, portent à 100 pieds de là l'ombre de leurs rameaux protecteurs. Il n'est pas aussi haut que le comporterait l'énormité de son diamètre, et je ne suppose point qu'il dépasse 90 pieds.

Outre la taille du géant, ce qui surprend le visiteur, c'est l'étonnante vigueur qui le distingue; il est plein, et les incisions faites dans l'écorce ne résistent pas au delà d'une année.

Les Indiens veillent cependant à ce qu'aucune main profane ne s'attaque au vieux monument; comme pour tout ce qui tient à leur passé, ils entourent le Sabino d'une superstitieuse vénération; nul ne le visite que sous leur surveillance; ils balayent et nettoient chaque jour le pied de l'arbre, et ne souffriraient pas qu'on en brisât le moindre branchage.

Quelques voyageurs expliquent ce phénomène de végétation par la réunion de trois troncs divers. Nous l'avons examiné avec soin, et nous n'avons pu y découvrir qu'une seule souche, à laquelle sa vigueur ménage encore des siècles d'existence.

En poursuivant à l'est, la vallée se resserre; vous traversez Tlacolula, vous longez les

ARBRE DE SANTA MARIA DEL TULE, PROVINCE D'OAXACA.

collines au pied desquelles des carrières à ciel ouvert présentent encore des blocs à moitié taillés par les anciens constructeurs de Mitla.

En obliquant à droite, vous arrivez jusqu'à San Dionysio, dernier village de la plaine qui s'arrête brusquement, pour déboucher sur Totalapa.

Mais nous obliquerons à gauche, où, dans le fond d'une vallée presque inculte, entourée de montagnes dénudées, comme le montre la vue générale des ruines, se trouvent les palais funéraires de Mitla. Il y règne sans cesse un vent violent qui dessèche tout ; la végétation y est presque nulle et ne présente guère que des plantes grasses appelées *pitayales*, qui servent aux clôtures et dont le fruit est délicieux ; il atteint la grosseur d'un œuf de cygne, la pulpe est jaune-rouge, piquetée de points noirs, et d'une saveur comparable à celle de la fraise. C'est un rafraîchissant fort à la mode dans les chaleurs, et les habitants en tirent un assez joli revenu sur les marchés d'Oaxaca.

Les ruines de Mitla, qui occupaient, au temps de la conquête, un vaste emplacement, ne présentent plus aujourd'hui que l'ensemble de six palais et trois pyramides ruinées.

La place du village contient une bâtisse en carré long, dont les revêtements de pierre n'offrent aucune sculpture ; d'une longueur de 30 mètres sur une largeur de 4 environ, elle n'a qu'une seule ouverture sur l'un des petits côtés.

La maison du curé est le premier édifice au nord, sur la déclivité de la colline. C'est un enchevêtrement de cours et de bâtisses, avec parements ornés de mosaïques en relief, du dessin le plus pur. Sous les saillies des encadrements, on retrouve des traces de peintures toutes primitives où la ligne droite n'est pas même respectée : ce sont de grossières figures d'idoles et des lignes formant des méandres dont la signification nous échappe.

Ces peintures se reproduisent avec la même imperfection dans tout palais où un abri quelconque les préserva des atteintes du temps.

L'incorrection de ces dessins accolés à des palais d'une architecture si correcte, ornés de panneaux de mosaïque d'un si merveilleux travail, jette l'esprit dans d'étranges pensers, et il semblerait à première vue que des œuvres aussi différentes et d'un art si éloigné l'un de l'autre ne puissent appartenir à un même peuple.

J'ai donné à cette première ruine l'appellation de *maison du curé*, car le vénérable prêtre qui l'occupe depuis un demi-siècle sut profiter des murs encore solides de l'édifice ancien pour se ménager une retraite vaste et confortable, recouverte aujourd'hui d'un toit moderne.

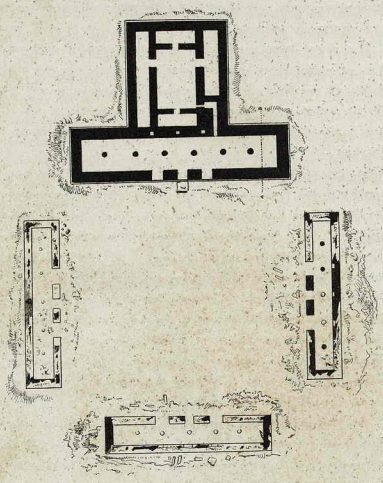
L'église du village, contiguë à cette construction, est tout entière composée des matériaux du vieux palais.

Au-dessous, à gauche, se trouve la pyramide tronquée, d'origine indienne, surmontée d'une chapelle moderne. La pyramide est en adobes, avec escalier de pierre. Les Espagnols eurent soin de faire disparaître jusqu'au moindre vestige de l'ancien temple qui devait la surmonter. Le grand palais, dont l'ensemble est encore entier et dont la toiture seule est absente, se compose d'une immense bâtisse en forme de *tau*, dont la façade principale, regardant le sud, est la plus belle, la plus considérable et la mieux conservée des divers monuments de Mitla. Elle a 40 mètres de face et enveloppe une pièce de même étendue, dont six colonnes monolithes d'environ 14 pieds soutenaient la couverture. Trois portes larges et basses donnaient accès dans la pièce, dont le sol était couvert d'une épaisse couche de ciment. Il faut, au sujet de ces colonnes, signaler l'exagération des historiens ; Torquemada leur donne 30 pieds de hauteur, et Clavigero, 80 ; c'est que tous deux parlaient par ouï-dire.

Sur la droite, un couloir obscur communique avec une cour intérieure également cimentée, dont les murs, comme la façade principale, sont couverts de panneaux de mosaïque et de dessins, avec encadrements de pierre. La cour est carrée et donne jour à quatre pièces étroites

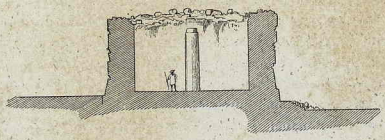
et longues, couvertes, du haut en bas, de mosaïques en relief, dont les dessins en bandes se superposent, en variant, jusqu'à la toiture.

Les linteaux des portes sont d'énormes blocs qui atteignent 5 et 6 mètres.



PLAN DES PRINCIPAUX PALAIS DE MITLA.

Nous donnons ici le plan du palais, avec une coupe de la grande salle, en même temps qu'une coupe restaurée de cette même salle, par Viollet-le-Duc, et voici l'appréciation du célèbre architecte au sujet du monument : « On distingue parfaitement les trois portes, en partie

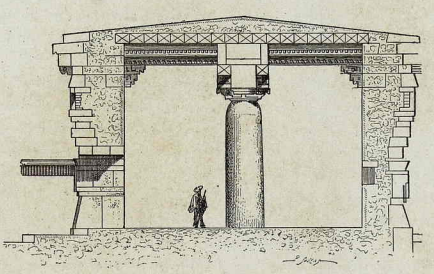


COUPE DE LA GRANDE SALLE DU PALAIS.

murées postérieurement à la construction, qui donnent entrée dans la grande salle à colonnes. Au sommet des piles qui forment les pieds-droits de ces portes, on remarquera quatre trous ronds, destinés très probablement à recevoir quatre *boulins* supportant une banne en étoffe.

« Les monuments de la Grèce et ceux de Rome, de la meilleure époque, égalent seuls la beauté de l'appareil de ce grand édifice. Les parements, dressés avec une régularité parfaite, les joints bien coupés, les *lits* irréprochables, les arêtes d'une pureté sans égale, indiquent de la part des constructeurs du savoir et une longue expérience. Dans ce monument, les linteaux ne sont pas en bois, mais en grandes pierres, comme ceux de l'Égypte et de la Grèce. Le grand appareil forme une suite d'encadrements alternés, sertissant un appareil très délié, composé de petites pierres parfaitement taillées et de la dimension d'une brique, formant, par leur assemblage, des méandres, des treillis d'un bon goût, et tous variés dans leurs combinaisons. » Viollet-le-Duc ajoute que ces monuments, comme ceux du Yucatan et du bas Mexique, semblent appartenir à des dérivés de races malayes fortement mélangées de blanc.

Voici d'ailleurs la citation de l'illustre architecte au sujet des monuments américains ; elle est trop intéressante pour ne pas la donner dans son entier. « Dans tous ces monuments, temples ou palais, que les peuples élèvent sur le sol mexicain ou sur le plateau du Yucatan, il est impossible de ne pas reconnaître l'influence d'un art hiératique, rivé à certaines formes



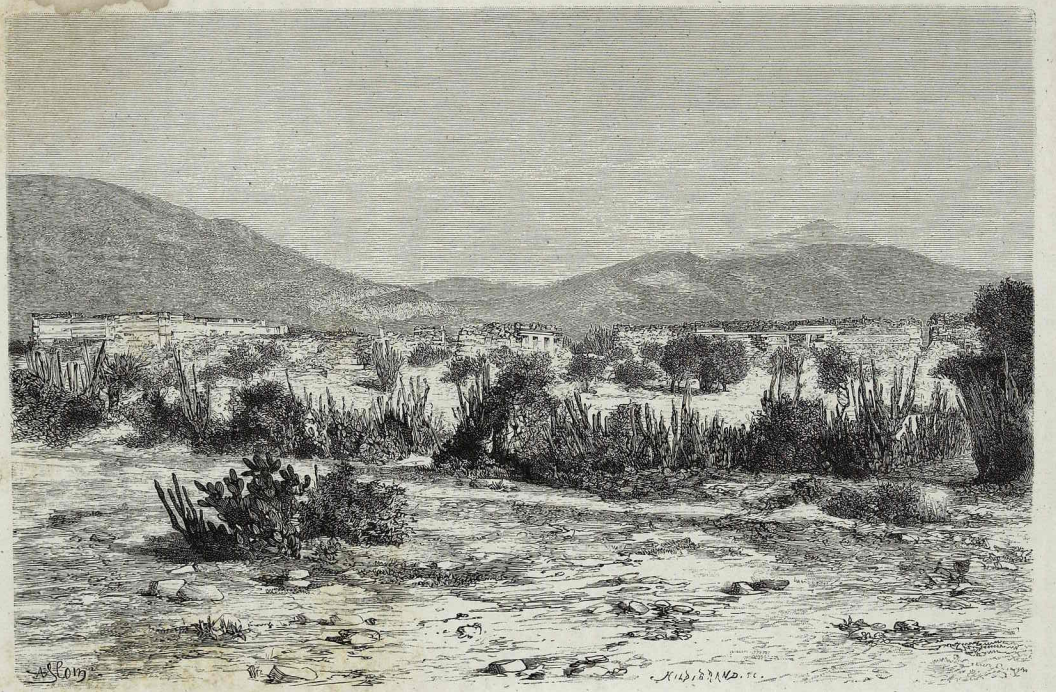
PERSPECTIVE DE LA GRANDE SALLE RESTAURÉE DE MITLA.

consacrées par une civilisation essentiellement théocratique ; or, les arts hiératiques ne se développent jamais que dans certaines conditions sociales, comme les institutions théocratiques elles-mêmes. Les civilisations fondées sur une théocratie n'ont jamais pu s'établir que là où se manifestait la présence d'une race supérieure au milieu d'une race inférieure, et où cette dernière était assez nombreuse et assez forte pour ne pas être anéantie. La théocratie n'existe qu'avec le principe des castes, et les castes ne se sont instituées à l'état d'ordre social que dans les contrées où une invasion aryane avait été assez puissante pour soumettre par la force des populations finniques, touraniennes, ou noires, ou métisses. Mais les Aryans, ou si l'on aime mieux les hommes blancs sortis des vastes contrées septentrionales de l'Inde, n'ont d'aptitude pour les arts plastiques qu'à l'état latent, dirai-je ; pour que cette aptitude arrive à se développer au point de produire, il faut qu'il se fasse un mélange entre le sang blanc et le sang noir ou jaune. Cette sorte de fermentation nécessaire à la production des œuvres d'art se manifeste différemment si le mélange se fait à doses inégales, et surtout s'il se fait entre l'Aryan et le Touranien, ou entre l'Aryan et le Mélanien. Là, par exemple, où le mélange se fait entre l'Aryan et le Noir, apparaissent les constructions en grand appareil sans l'aide du ciment ou du mortier, les monolithes. Là les lois les plus simples de la statique sont seules admises, comme dans l'architecture égyptienne, et même plus tard dans l'architecture de l'Ionie et de l'Hellade. Mais si l'on trouve dans un monument des traces de mortier, de

blocages, de pierres agglutinées par une pâte, on peut être assuré que le sang touranien ou finois s'est mêlé au sang aryan. Alors la population conquise laisse, jusqu'aux époques les plus éloignées de la conquête, la trace de sa présence, car c'est elle qui construit, c'est elle qui taille la pierre et qui pose, c'est elle qui emploie les méthodes propres à sa race. Cependant l'Aryan, pour qui la structure de bois est un souvenir, une tradition des premiers temps, un signe de la supériorité de caste; l'Aryan, dis-je, entend que, quelle que soit la méthode de bâtir admise par la race asservie, elle laisse subsister la trace de cette sculpture sacrée de bois, considérée comme ayant servi de demeure aux héros primitifs.

« Aussi, dans l'Inde, en Asie Mineure, en Égypte même, comme dans le Yucatan, retrouve-t-on partout, dans l'architecture de pierre, et quelle que soit la méthode employée par les constructeurs, la tradition de la structure de bois, comme étant celle qui rappelle l'origine noble de la race supérieure et conquérante. A cette règle, les *tumuli*, pyramides, téocalli font seuls exception; mais c'est que ces amas de terre ou de pierre, ces montagnes factices que l'on rencontre dans la Sibérie méridionale, dans l'Inde, en Asie Mineure, en Égypte, en Amérique, depuis les contrées septentrionales jusqu'au Pérou, en Europe, et particulièrement là où les invasions venues de l'Orient ont pénétré, sont partout des monuments funéraires dans l'origine, élevés sur la dépouille des héros, des demi-dieux, et sur lesquels plus tard, comme en Amérique, on bâtit le temple.

« L'idée de la divinité résidant sur les montagnes appartient particulièrement à la race aryane, qui place toujours ses monuments sacrés sur des hauteurs naturelles, et, à leur défaut, sur des hauteurs factices. La montagne et la forêt sont les conditions essentielles au culte des races aryanes, et c'est, encore une fois, un souvenir des origines divines que se donne cette race sortie des montagnes et des forêts septentrionales du continent asiatique. Quelques savants de notre temps pensent, non sans de fortes raisons, que la race jaune, originaire du vaste continent américain, se serait répandue au nord de l'Asie, chassant devant elle, vers le sud-est et l'ouest, des races mélaniennes qui alors occupaient ces immenses contrées. Mêlée à cette race noire, elle aurait formé la grande famille malaye le long des côtes orientales de l'Asie, et se serait étendue par la Sibérie jusque vers l'Europe, alors déserte. Que cette bifurcation de la race jaune ait eu lieu en effet, l'histoire ne remonte pas si haut; elle ne commence à poindre qu'avec les races civilisatrices, et la civilisation ne pouvait procéder de ce mélange des deux races inférieures. Plus de cinq mille ans avant notre ère, des plateaux septentrionaux de l'Inde descendent, au milieu de cet amas de peuplades grossières, les hommes blancs, possédant une cosmogonie savante, puisque toutes les religions n'ont fait depuis qu'en recueillir les débris. Forts, se considérant comme supérieurs aux autres humains, entreprenants, particulièrement aptes à gouverner, ils poussent devant eux, descendant vers le sud-ouest, ces flots de noirs et de métis, à travers les plaines du Touràn, et s'établissent dans l'Asie Mineure. Depuis lors, le courant ne s'arrête plus jusque vers les premiers siècles du christianisme. Ce grand réservoir de la race blanche s'épanche, à plusieurs reprises, par le Touràn et le Caucase, sur l'Asie Mineure et jusqu'en Égypte, dans la péninsule indienne, en Perse, le long de la mer Caspienne, du Bosphore, jusqu'à la Grèce et sur toute l'Europe occidentale. Il jette des dominateurs civilisateurs sur la Chine et sur le Japon. Seul le continent américain serait-il resté en dehors de l'influence de ces incessantes émigrations? Est-il possible d'admettre cet isolement, lorsque sur le continent américain nous retrouvons des monuments qui indiquent la trace de ces peuplades indo-septentrionales? lorsque nous retrouvons dans le Mexique des armes et des ustensiles qui rappellent par leur forme et leur matière ceux que l'on découvre en Asie Mineure, tels, par exemple, que ces flèches en obsidienne, ces vases en terre revêtus de peintures et mieux que tout cela, sur les monuments



VUE GÉNÉRALE DES RUINES DE MITLA.

existants, des figures qui conservent le type des peuplades blanches indo-septentrionales? lorsque tous les monuments bâtis, figurés ou écrits, nous laissent entrevoir les enseignements, altérés il est vrai, d'une même cosmogonie? Il s'élève cependant contre l'hypothèse d'une émigration blanche indo-septentrionale en Amérique, soit par le détroit de Béring, soit par le Groenland, de graves objections. Nulle part on ne constate, dans l'Amérique centrale, avant l'arrivée des Espagnols, la trace de chevaux, par exemple. Or le cheval est le compagnon inséparable de l'Ayran.

« Les peuples blancs, là où ils pénètrent, combattent sur des chars, chez les Hindous, chez les Assyriens, les Perses et les Mèdes, en Égypte, en Grèce, en Italie, dans le nord de la Gaule, en Bretagne, en Germanie et en Scandinavie. Or, au Mexique, le cheval n'est représenté nulle part sur les monuments. Les bas-reliefs si curieux de Chichen-Itza nous montrent les guerriers combattant à pied des serpents et des tigres. Nous ne trouvons sur ces monuments figurés, pas plus que dans les textes, la trace de pasteurs. » Retournons à nos monuments.

Le lecteur remarquera que nous sommes ici en présence de palais qui se différencient totalement des édifices connus, soit dans l'ornementation, soit dans la construction. Les intérieurs ne sont plus en encorbellement; ils se composent de murs perpendiculaires soutenant des plafonds plats, et il nous paraîtrait fort difficile de prêter à ces édifices une origine commune avec ceux de l'Amérique centrale. On n'y trouve, en fait de similitude, que des détails pouvant encore rappeler l'influence toltèque, comme nous le signaleront tout à l'heure Torquemada et Orozco y Berra.

Le second palais a été un des plus maltraités de Mitla parmi ceux qui existent encore. La porte seule est debout avec son linteau sculpté, et deux colonnes, à l'intérieur, témoignent de la même ordonnance observée dans la grande pièce déjà décrite.

Le quatrième palais se distingue, dans sa façade orientale, par des panneaux beaucoup plus allongés. Sa face méridionale, que nous reproduisons, est une des plus élégantes, avec les trois Indiens appliqués dans le mur comme des cariatides. Quatre palais, les plus grands peut-être, se trouvent au sud-ouest de ceux que reproduisent nos photographies; ils sont à moitié rasés et enterrés, car les murailles ne s'élèvent plus qu'à 3 ou 4 pieds au-dessus du sol; les énormes assises, les blocs immenses qui les distinguent, leur prêtent une importance plus considérable que celle des palais debout aujourd'hui. Les Indiens se sont emparés de ces ruines, ont fixé leurs demeures au milieu des cours, et les murailles leur servent de clôture.

Les matériaux employés, nous l'avons dit, sont la terre battue, mêlée de gros cailloux et revêtue de briquettes de pierres. Des souterrains s'étendent au-dessous des ruines : une fois déjà ils ont été ouverts, mais l'attitude hostile des Indiens les fit refermer avant qu'on ait pu les parcourir et en retirer les trésors qu'ils renferment.

Du reste, les ruines vont se détériorant chaque jour : les Indiens hâtent cet anéantissement déjà trop rapide, et, poussés par une superstition des plus bizarres, ils accourent par bandes, des plus lointains villages, et s'emparent de ces petites pierres taillées en brique qui composent les mosaïques, persuadés qu'entre leurs mains elles se changeront en or. L'administration locale devrait bien mettre un terme à ce vandalisme stupide; il suffirait pour cela d'un ordre à l'alcade du village, et d'un gardien qu'on relèverait chaque jour.

Nous disions que les documents au sujet de Mitla manquaient; ceux que nous donnent Burgoa sont en tout cas bien concis. Nous ignorons l'âge exact des monuments, mais ils ne sauraient être plus anciens que ceux dont nous avons parlé. Leur ruine date de loin, cependant, et Orozco y Berra nous affirme qu'ils furent détruits par Ahuizotl, c'est-à-dire de 1490 à 1500[1]; du reste, quel que soit le degré de parenté de ces monuments avec les édifices

1. Orozco y Berra, *Historia antigua de la conquista de Mexico*, t. II, p. 377.

toltèques ou mexicains, elle existe, et l'on trouve à Mitla les mêmes masques, les mêmes petites figures en terre cuite qu'à Teotihuacan. On remarquera, dans les panneaux du grand palais comme dans ceux de la façade méridionale du quatrième, de petites croix semblables à celles semées sur le manteau de prêtre de Quetzalcoatl, à la ville Lorillard, et c'est un rapprochement très important à signaler; du reste, Torquemada prêtait à ces monuments une origine toltèque, car il nous dit que « Quetzalcoatl, s'étant établi à Cholula après sa fuite de Tula, envoya plusieurs de ses disciples dans des provinces mixtèques ou zapotèques, qu'ils civilisèrent et où ils construisirent les célèbres palais de Mitla [1] ».

Selon Burgoa, le culte de Quetzalcoatl existait à Achiuhtla, et il nous dit que, dans le grand sanctuaire de cette ville, se trouvait un dieu appelé le Cœur du peuple : « C'était une émeraude de la taille d'un gros piment de cette terre ; elle portait, sculptée sur la partie supérieure, un petit oiseau d'un fini admirable, et, du haut en bas, elle était entourée d'un serpent. La pierre était tellement transparente, qu'elle brillait comme une flamme au fond du sanctuaire. C'était un bijou d'une grande antiquité, et l'on n'avait plus mémoire de l'origine de ce culte [2]. » Cet oiseau et cette couleuvre, selon Orozco y Berra, représentaient bien Quetzalcoatl et auraient été un souvenir toltèque.

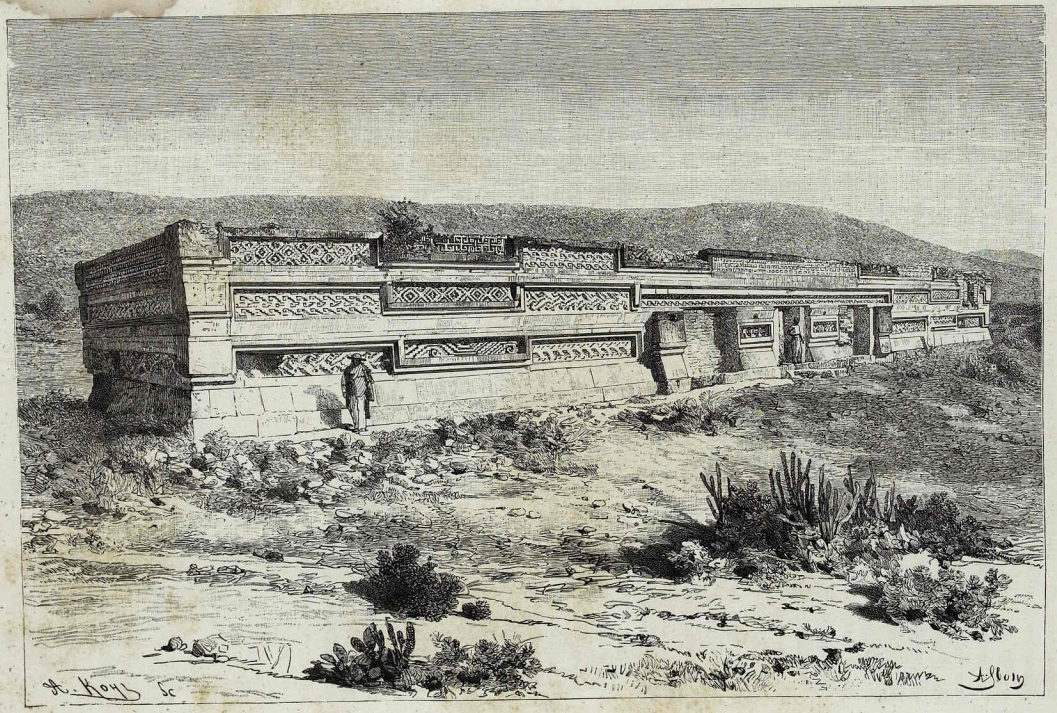
Les Tzapotèques ou Zapotèques, comme les Mixtèques, se disaient autochtones ; ils ignoraient leur origine et ne conservaient aucun souvenir du temps où ils s'étaient établis dans le pays, et Teotzapotlan en était la capitale [3].

Quant à Mitla, Mictlan en mexicain (l'Enfer), en zapotèque Lyobaa (le Centre du repos), c'était un sanctuaire célèbre et lieu de sépulture des rois de Teotzapotlan. Ses belles ruines existent encore et attestent le haut degré de civilisation qu'atteignirent ses constructeurs. Les édifices étaient situés dans le centre d'une triste vallée ; au temps de leur splendeur, ils se composaient de quatre compartiments supérieurs bien sculptés, auxquels correspondaient quatre autres compartiments inférieurs creusés dans le sol.

L'un des premiers servait de demeure au grand pontife, un autre aux prêtres, le troisième était destiné au roi, quand il venait à Mitla, et le quatrième aux seigneurs qui visitaient le sanctuaire. La demeure du pontife était ornée avec plus de soin que les autres, car elle renfermait un trône, composé d'un siège élevé, avec coussin et dossier doublés de peau de tigre. Ce coussin était rempli de duvet, d'herbes fines, et plus beau que tous les autres sièges du palais, y compris celui du roi. La décoration des autres pièces consistait en nattes fines et peintes, en peaux tannées et en étoffes, pour se garantir pendant le sommeil.

Dans les pièces inférieures, celle du milieu servait de sanctuaire, et les dieux étaient placés sur une grande dalle faisant office d'autel ; la seconde était destinée à la sépulture des pontifes, et la troisième à celle des rois. La quatrième, que l'on dit avoir été très vaste, s'avançait au loin dans le sol, soutenue par des rangées de colonnes comme celles de la salle supérieure ; on en bouchait l'entrée avec une grande dalle. C'est dans cette vaste retraite que l'on jetait les cadavres des victimes et des capitaines morts à la guerre, et qu'on apportait de l'endroit où ils avaient succombé, quel que fût, du reste, l'éloignement. Il y avait des dévots et des pénitents qui demandaient à mourir dans ce lieu sacré, et, une fois leur prière admise, les prêtres s'emparaient de ces victimes volontaires, les conduisaient à l'entrée de la pièce souterraine, soulevaient la dalle, disaient adieu aux martyrs, et, refermant l'ouverture, les enterraient vifs [4].

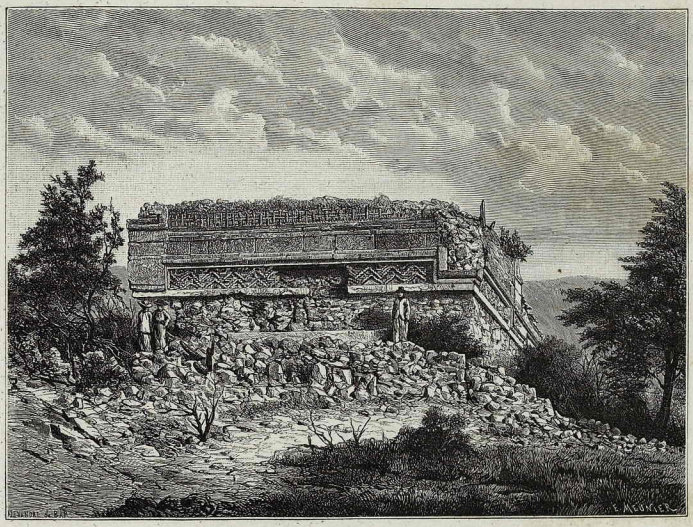
1. Torquemada, *Monarquia indiana*, liv. III, ch. III.
2. Burgoa, *Description géographique*, ch. XXVIII.
3. Id., *ibid.*, ch. XXXIX.
4. Id., *ibid.*, ch. LIII.



LE GRAND PALAIS DE MITLA, PROVINCE D'OAXACA.

Le grand pontife, qui se nommait Huiyatoo, « la grande sentinelle, celui qui voit tout, » était absolu, supérieur au roi, qui le craignait et le respectait; les gens du peuple ne pouvaient voir sa figure sans tomber morts pour prix de leur audace (comme tout cela est oriental!). Seul médiateur entre les hommes et les dieux, il était aussi le seul dispensateur des grâces et des bénéfices : c'était comme le grand lama ou le pape de nos jours [1].

Il semblerait que Burgoa, d'après la description qu'il nous donne, n'eût point visité les ruines de Mitla, car il ne parle que d'un palais, au lieu de huit qui existaient alors, et je crois en vérité qu'il ne les a jamais vues. Mais comment se fait-il que, ayant en main des détails historiques aussi minutieux, le gouvernement du Mexique n'ait point pris l'initiative



COTÉ SUD DU QUATRIÈME PALAIS A MITLA.

de fouilles complètes dans les sanctuaires de Mitla? On pourrait trouver là une mine inépuisable des choses les plus précieuses, idoles, bijoux, poteries, de quoi enrichir les musées du monde. On y rencontrerait des documents inédits pour l'histoire comparée des Zapotèques et des Aztecs, et peut-être des manuscrits, si rares aujourd'hui et d'une valeur inappréciable. Et les fouilles dont je parle promettent d'autant plus, que les rois étaient enterrés à Mitla, revêtus de leurs vêtements les plus magnifiques, le corps orné de plumes, de joyaux, de colliers d'or et de pierres précieuses; ils avaient à la main gauche leurs boucliers, la droite tenait leurs épieux, etc. [2].

Cette indifférence du Mexique se comprenait autrefois en face de l'indifférence générale

1. Burgoa, *Description géographique*, ch. LVIII.
2. *Id. ibid.*, ch. LIII.

pour tout ce qui touchait à l'Amérique, mais aujourd'hui que les ruines américaines provoquent de nouveau l'attention du monde savant, ne serait-il point temps de remettre au jour cette question des fouilles de Mitla qui laissent entrevoir de si légitimes espérances? Les Mexicains seront-ils les derniers à s'occuper des richesses archéologiques de leur pays?

En somme, nous dit Orozco, on trouve de grandes différences entre la civilisation zapotèque et la civilisation toltèque; cependant, comparées entre elles, elles paraissent dériver d'une même source; ayant une écriture à peu près semblable, un même calendrier, toutes deux avaient fait de grands progrès dans l'architecture et la céramique. Mais ces différences s'accentuent avec une étude plus approfondie: quoique fondées sur des principes identiques, l'écriture zapotèque offre d'autres dessins, et les objets y assument d'autres formes conventionnelles; les couleurs sont plus criardes, et à première vue il est impossible de confondre un manuscrit mixtèque avec un manuscrit toltèque, acolhua ou mexicain [1].

Nous n'ajouterons rien à ces réflexions; les ruines de Mitla nous sont familières, mais nous ne les avons pas étudiées avec autant de soin que les autres. Néanmoins, de l'avis même d'Orozco et de Torquemada, on y retrouve encore le Toltec.

1. Orozco y Berra, *Historia antigua de la conquista de Mexico*, t. II, 2e partie, ch. IV.

MASQUE EN TERRE CUITE TROUVÉ A MITLA.

TABLE DES GRAVURES

CARTES ET PLANS

Figures.
1. Portrait de M. Charnay. (Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.) . . . . . FRONTISPICE.

CHAPITRE PREMIER

Pages.
2. Une vue de Vera-Cruz et du fort de San Juan de Ulloa. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) . . 1
3. Pont du Chiquihuite. (Dessin d'Alexandre de Bar, d'après une photographie.) 5
4. Vue de Puebla, prise d'El Alto. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 8
5. Panorama de la ville de Puebla. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 9
6. Panorama de la ville de Puebla. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 9
7. Cargador. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) 12

CHAPITRE DEUXIÈME

8. Église de Santo Domingo à Mexico. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 13
9. Le Sagrario de la cathédrale de Mexico. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 19
10. Cloître du couvent de la Merci, à Mexico. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 22
11. Religieux mexicains avant la réforme. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) 23

CHAPITRE TROISIÈME

12. Le Salto del Agua (fontaine), à Mexico. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 25
13. L'Arbre de la nuit triste, à Popotlan. (Dessin de J. Guiaud, d'après une photographie.) 27
14. Le château de Chapultepec. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 30
15. Marchand de charbon et marchand de batteas à Mexico. (Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.) 31
16. Aguador, à Mexico. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) 33
17. Marchande de tortilles et marchand de paillassons à Mexico. (Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.) 35
18. Cour du Musée de Mexico. (Dessin de Barclay, d'après une photographie.) 39
19. Téoyaomiqui, dieu de la mort et de la guerre. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 41
20. Le témalacatl ou pierre des gladiateurs. (Dessin de C. Gilbert, d'après le manuscrit Ramirez.) 42
21. La pierre du soleil ou de Tizoc, au Musée de Mexico. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 43
22. Faux joug du techcatl. (Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur.) 47
23. Vrai joug du techcatl. (Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur.) 47
24. Sacrifices humains. (Composition de P. Fritel, d'après les indications de l'auteur.) 49
25. Techcatl, pierre des sacrifices. (Dessin de C. Gilbert, d'après un croquis de l'auteur.) 55

CHAPITRE QUATRIÈME

26. Anciens vases indiens. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 57
27. Agavé, et Indien extrayant le pulque. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) 59
28. Poteries toltèques. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 63
29. Tlaloc, d'après une poterie. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 64
30. Croix toltèques. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 65
31. Quetzalcoatl, sous ses formes les plus connues. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 67

Figures. Pages.
32. Femme filant le coton. (Composition de P. Fritel, d'après les indications de l'auteur.) 68
33. Profil du calli. (Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur.) 70
34. Chapiteau trouvé à Tula. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 70

CHAPITRE CINQUIÈME

35. Pyramide du Soleil à Tula. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 71
36. Cariatide toltèque à Tula. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 72
37. Fût de colonne à Tula. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 73
38. Anneau du jeu de paume à Tula. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 73
39. Profil de guerrier sculpté sur nacre, trouvé à Tula. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . 74
40. Bas-relief toltèque. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 75
41. Jeunes filles de Tula. (Composition de A. Sirouy, d'après des photographies.) 77
42. Colonne et chapiteau à Tula. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 79

CHAPITRE SIXIÈME

43. Ruines d'une maison toltèque. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 81
44. Une vue des ruines du palais toltèque. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 85
45. Vue de la vallée de Tula, prise des ruines du palais toltèque. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 87
46. Danseuses et técuhtlis. (Dessin de P. Sellier, d'après le manuscrit Ramirez et le Père Duran.) 91
47. Jeune fille toltèque. (Dessin de P. Fritel, d'après des types indiens modernes et les planches de l'histoire des Indes du Père Duran.) 95
48. Un roi indien. (Dessin de P. Fritel, d'après Clavigero, le manuscrit Ramirez et le Père Duran.) 101
49. Peinture murale d'une maison toltèque. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 105

CHAPITRE SEPTIÈME

50. Pyramides du Soleil et de la Lune à Teotihuacan. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) . . . 107
51. Route à San Martin. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 111
52. Église de San Juan de Teotihuacan. (Dessin de Barclay, d'après une photographie.) 113
53. Borne ou colonne votive à Teotihuacan. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 116

CHAPITRE HUITIÈME

54. Ruines d'un palais à Teotihuacan. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 117
55. Têtes et masques en terre cuite trouvés à Teotihuacan. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . 119
56. Pierre votive à Teotihuacan. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 124
57. Pierre votive à Teotihuacan. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 124
58. Pierre tombale toltèque à Teotihuacan. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 125

CHAPITRE NEUVIÈME

59. Ruines de Tlalmanalco. (Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.) 127
60. Canal de Santa Anita. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 129
61. Place du village d'Amecameca. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 131
62. Hacienda de Tomacoco. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 133
63. Volcaneros. (Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.) 134

CHAPITRE DIXIÈME

64. Cimetière de Tenenepanco. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 135
65. Le Popocatepetl et le Pic du moine. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 137
66. Vases trouvés à Tenenepanco. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 140
67. Caricature de guerrier técuhtli, chevalier de l'Aigle. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . 141
68. Fond d'une coupe émaillée trouvée dans le cimetière de Tenenepanco. (Dessin de Sellier, d'après une aquarelle de l'auteur.) 142
69. Chariot, jouet d'enfants. (Dessin de P. Sellier, d'après nature.) 143
70. Vases du cimetière de Nahualac. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 145
71. Le petit étang à Nahualac. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 150

CHAPITRE ONZIÈME

Figures. Pages.
72. Quai de San Juan Bautista. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 151
73. Canoa à San Juan. (Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.) 155
74. Un rancho au Bellote. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 157
75. Bas-relief d'un temple du Bellote. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 158
76. Masque en terre cuite trouvé au Bellote. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 162

CHAPITRE DOUZIÈME

77. Forêt vierge près de Comalcalco. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 163
78. Village de Comalcalco. — Fumeurs précoces. (Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.) 165
79. Travée du palais ruiné de Comalcalco. (Dessin de Barclay, d'après une photographie.) 168
80. Ornementation de la tour sud-est à Comalcalco. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 170
81. Ruines du palais de Comalcalco. (Dessin de Barclay, d'après une photographie.) 171
82. Restes de la tour n° 2 et entrée d'une salle souterraine. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) . 173
83. Bas-relief de la tour ouest à Comalcalco. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 177

CHAPITRE TREIZIÈME

84. Village de Santo Domingo del Palenque. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 179
85. Moulage dans le temple de la Croix n° 1. (Dessin de C. Goutzwiller, d'après une photographie.) 183
86. Dalle sculptée. — Temple de la Croix n° 1, pilier de gauche. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 185
87. Dalle sculptée. — Temple de la Croix n° 1, pilier de droite. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 185
88. Notre cuisine dans une galerie du palais de Palenque. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) . . 190
89. Façade extérieure du palais de Palenque. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 193
90. Figure modelée sur l'un des piliers. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 195
91. Médaillon dans la galerie de l'aile orientale du palais. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . 196
92. Grands bas-reliefs dans la cour du palais de Palenque. (Dessin de C. Goutzwiller, d'après une photographie.) 197
93. Petit édifice au sud dans la cour du palais de Palenque. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) . . 197
94. Fragment de décoration entourant les niches en forme de tau qui se trouvent dans les galeries et pièces d'habitation du palais. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 198
95. Motif de décoration de la frise de l'édifice au sud de la cour. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 198
96. Fragment de décoration, dessus de porte. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 198
97. Restauration de l'aile intérieure du palais. (Dessin de H. Toussaint, d'après les indications de l'auteur.) . 199
98. Façade orientale de l'aile intérieure du palais de Palenque. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 202
99. La tour dans le palais de Palenque. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 203
100. Façade occidentale du palais de Palenque. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 205
101. Médaillon dans la galerie de l'aile intérieure. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 206

CHAPITRE QUATORZIÈME

102. Temple des Inscriptions à Palenque. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 207
103. Temple du Soleil à Palenque. (Dessin de Barclay, d'après une photographie.) 210
104. Temple japonais. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 211
105. Sanctuaire avec dalles sculptées, dans l'intérieur des temples de Palenque. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 212
106. Dalles sculptées dans le temple de la Croix n° 2. (Dessin de C. Goutzwiller, d'après une photographie.) . . 213
107. Ruines au nord du palais de Palenque. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 217
108. Inscriptions sur les marches d'escalier. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 218

CHAPITRE QUINZIÈME

109. Place et palais municipal de Mérida. (Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.) 219
110. Vue panoramique de Mérida. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 225
111. Maison de Don Francisco de Montejo, à Mérida. (Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.) . . . 228
112. Cathédrale de Mérida. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 229
113. Intérieur de la maison de Don Alvero Peon. (Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.) 231
114. Marchandes de fruits à Mérida. (Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.) 232
115. Types mayas. (Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.) 233

Figures. Pages.
116. Femmes métisses et porteur d'eau à Mérida. (Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.) 237
117. Maison de métis à Mérida. (Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.) 239
118. Une rue à Mérida. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 241
119. Hacienda d'Ascorra. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 243

CHAPITRE SEIZIÈME

120. Le volan coché. (Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.) 245
121. Petite pyramide à Aké. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 250
122. Grande pyramide et galerie à Aké. (Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.) 251
123. Piliers de la grande galerie d'Aké. (Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.) 253
124. Bas-relief en ciment à Aké. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 256

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

125. Place du village de Tunkas. (Dessin de Dosso, d'après une photographie.) 257
126. La grande pyramide Kinich-Kakmó à Izamal. (Dessin de Slom, d'après une photographie.) 260
127. Côté sud de la pyramide Hunpictok à Izamal. (Dessin de P. Sellier, d'après John L. Stephens.) 261
128. Grande figure, base d'une pyramide à Izamal. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 262
129. Place du marché à Izamal. (Dessin de Dosso, d'après une photographie.) 263
130. Cénoté de Xcolac. (Dessin de Dosso, d'après une photographie.) 267
131. Les préparatifs de la « jarana » à Citas. (Dessin de Dosso, d'après une photographie.) 271
132. Église et place de Citas. (Dessin de Dosso, d'après une photographie.) 274

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

133. Le Castillo à Chichen-Itza. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 275
134. Façade principale du palais des Nonnes à Chichen-Itza. (Dessin de J. Guiaud, d'après une photographie.) . . 283
135. Façade septentrionale du palais des Nonnes à Chichen-Itza. (Dessin de J. Guiaud, d'après une photographie.) 285
136. Ornementation de l'étage supérieur du palais des Nonnes à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 286
137. Aile gauche du palais des Nonnes à Chichen-Itza. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 287
138. Façade du Castillo à Chichen-Itza. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 290
139. Montants de porte dans le Castillo à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . . 291
140. Colonne toltèque dans le Castillo à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 292
141. Colonne toltèque à Tula. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 292
142. Chapiteau yucatèque à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 293
143. Bas-reliefs provenant des piliers du sanctuaire à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 294
144. Bas-relief avec inscriptions. Palais Akab-Sib à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 296
145. Le Chichan-Chob ou la prison à Chichen-Itza. (Dessin de J. Guiaud, d'après une photographie.) 297
146. Le cénoté sacré à Chichen-Itza. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 301
147. Petit temple dans le jeu de paume à Chichen-Itza. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) . . . 305
148. Bas-relief dans l'intérieur d'une salle du jeu de paume à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 307
149. Bas-reliefs des tigres, faisant partie du jeu de paume. (Dessin de J. Guiaud, d'après une photographie.) 309
150. Montants de porte d'une salle du jeu de paume à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 310
151. Pierre de Tizoc à Mexico. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 311
152. Statue du dieu Tlaloc découverte à Chichen-Itza. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 312
153. Statue du dieu Tlaloc de Tlaxcala (Musée de Mexico). (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . 313
154. Portique dans le jeu de paume à Chichen-Itza. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 314

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

155. Deuxième palais à Kabah. (Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.) 315
156. Vases du Yucatan et de Teotihuacan. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 319
157. Arc de triomphe à Kabah. (Dessin de A. de Bar, d'après Stephens.) 322
158. Ruines du premier palais à Kabah. (Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.) 323
159. Marche d'escalier et intérieur du premier palais de Kabah. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) 324
160. Côté nord-ouest d'une pyramide à Kabah. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 327
161. Bas-reliefs à Kabah, d'après Stephens. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 330

CHAPITRE VINGTIÈME

Figures. Pages.
162. Hacienda d'Uxmal. (Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.) . . . 331
163. Palais du Gouverneur à Uxmal. (Dessin de Slom, d'après une photographie.) . . . 333
164. Détail du palais du Gouverneur à Uxmal. (Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.) . . . 337
165. Façade de l'aile nord du palais des Nonnes à Uxmal. (Dessin de J. Guiaud, d'après une photographie.) . . . 339
166. Détails de la façade orientale du palais des Nonnes à Uxmal (Yucatan). (Dessin de J. Guiaud, d'après une photographie.) . . . 341
167. La Maison du nain à Uxmal. (Dessin de Taylor, d'après une photographie.) . . . 343
168. Vue générale des ruines d'Uxmal. (Dessin de Slom, d'après une photographie.) . . . 345
169. Inscription du palais du Gouverneur à Uxmal. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . . 349

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

170. Embarquement de la duègne. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 351
171. Vue de Campêche. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 353
172. Hôtel Grijalva à Frontera. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 356
173. Idoles en terre cuite du Tabasco. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . . 357
174. L'Usumacinta à Jonuta. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 359
175. Un coin de Ténosiqué. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 361
176. Exploitation de l'acajou. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 363
177. Campement dans la forêt. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 367
178. L'Usumacinta au Paso Yalchilan. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 371
179. Don Pépé Mora. (Dessin de Riou, d'après une photographie.) . . . 372

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

180. Campement au Paso Yalchilan. (Dessin de Slom, d'après une photographie.) . . . 373
181. Chef lacandon et types lacandons. (Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.) . . . 377
182. Pile votive à Lorillard. (Dessin de Slom, d'après une photographie.) . . . 379
183. Idole dans un temple lacandon. (Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.) . . . 383
184. Vases lacandons trouvés à la ville Lorillard. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . . 384
185. Premier temple à la ville Lorillard. (Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.) . . . 385
186. Modèle d'un ancien temple. (Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur) . . . 387
187. Second temple à Lorillard. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) . . . 390
188. Linteau sculpté à Lorillard. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . . 391
189. Linteau de pierre à Lorillard. — Sacrifice à Cuculcan. (Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.) 393
190. Linteau de porte sculpté à Lorillard. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . . 399

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

191. Village de Libertad (Saclue). (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) . . . 401
192. Flores. — Lac du Peten. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) . . . 405
193. Temple et stèles à Tikal. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) . . . 407
194. Panneau fond d'autel d'un temple consacré au Soleil, à Tikal. (Dessin de P. Sellier.) . . . 409
195. Quetzalcoatl à Copan. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) . . . 412
196. Idoles à Copan. Dessin de P. Sellier, d'après Stephens. . . . 413
197. Idole monolithe à Copan. (Dessin de P. Sellier, d'après Stephens.) . . . 415
198. Autel guatémalto-toltèque à Copan. (Dessin de P. Sellier, d'après Stephens.) . . . 416
199. Autre face du même autel. (Dessin de P. Sellier, d'après Stephens.) . . . 416
200. Inscription de l'autel de Copan. . . . 417
201. Inscription de la ville Lorillard. . . . 417
202. Stèle de Tikal. (Dessin de Sellier, d'après Alfred Maudslay.) . . . 418

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

203. Intérieur d'une salle du grand palais de Mitla-Oaxaca. (Dessin de Barclay, d'après une photographie.) . . . 419
204. Tortue tabatière. (Dessin de Delahaye, d'après nature.) . . . 421
205. A travers la forêt. (Dessin de Maillart, d'après le texte et les indications de l'auteur.) . . . 427
206. Passage de la Cordillère. (Dessin de D. Maillart, d'après un croquis de M. André.) . . . 433

Figures. Pages.
207. Joueurs de marimba. (Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.) 439
208. Femmes de Tehuantepec. (Dessin de Maillart, d'après des documents fournis par l'auteur.) 441
209. Arbre de Santa Maria del Tule, province d'Oaxaca. (Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.) . 445
210. Vue générale des ruines de Mitla. (Dessin de Slom, d'après une photographie.) 451
211. Le grand palais de Mitla, province d'Oaxaca. (Dessin de Slom, d'après une photographie.) 455
212. Côté sud du quatrième palais à Mitla. (Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.) 457
213. Masque en terre cuite trouvé à Mitla. (Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.) 458

CARTES ET PLANS.

1. Plan de la première maison toltèque découverte à Tula, d'après M. A. Lemaire. 82
2. Plan de la colline de Tula (ancien Palpan toltèque). 83
3. Plan du palais toltèque découvert à Tula, d'après M. A. Lemaire. 84
4. Plan des principales ruines de Teotihuacan. 120
5. Plan du palais toltèque à Teotihuacan. 123
6. Plan de la grande pyramide de Comalcalco 167
7. Coupe des ruines de Comalcalco. 169
8. Plan du palais de Palenque (côté nord). 191
9. Soubassement de la pyramide du palais de Palenque. 192
10. Carte du Yucatan. 221
11. Plan des ruines d'Aké. 249
12. Plan du palais des Nonnes à Uxmal, d'après Stephens. 338
13. Itinéraire au Mexique, de Ténosiqué aux ruines Lorillard. 381
14. Plan du premier temple à Lorillard. 387
15. Plan du palais que nous habitions à Lorillard. 389
16. Carte des migrations toltèques. 418
17. Plan des principaux palais de Mitla. 448
18. Coupe de la grande salle du palais de Mitla. 448
19. Perspective de la grande salle restaurée de Mitla. 449

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES, CARTES ET PLANS.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace V

Préface VII

CHAPITRE PREMIER

VERA-CRUZ ET PUEBLA

Mon ancienne mission. — La nouvelle. — Pourquoi franco-américaine. — Vera-Cruz. — Le chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico. — Terre chaude. — Terre tempérée. — Cordoba, Orizaba, Maltrata. — Terre froide. — Espèranza. — Puebla et Tlaxcala. — L'ancienne route 1

CHAPITRE DEUXIÈME

MEXICO

Mexico. — Sa physionomie nouvelle. — Transformation morale. — Squares et promenades. — Faubourgs. — Chemins de fer. — Monuments. — Cathédrale. — Santo Domingo. — San Francisco. — Plus de chapeaux à la Basile. — Transformation pacifique des ordres religieux. — Le couvent de la Merci 13

CHAPITRE TROISIÈME

LES INDIENS

Le Salto del Agua. — Netzahualcoyotl. — L'Arbre de la nuit triste. — Souvenirs historiques. — Chapultepec. — Les Indiens. — Chinampas. — Légende. — Anecdote. — Musée de Mexico. — Pièces principales. — La pierre de Tizoc ou pierre du gladiateur. — Histoire de Tlalhuicole. — La pierre du sacrifice et le joug. — La guerre sacrée. — Anthropophagie religieuse. — Le cuivre en Amérique 25

CHAPITRE QUATRIÈME

TULA

Départ pour Tula. — Itinéraire. — Les Toltecs. — Sources historiques. — Origines. — Pérégrinations. — Fondation de Tula. — Religion toltèque. — Dieux principaux. — Art. — Industrie. — Manière de compter le temps. — Le signe *calli*. — Architecture 37

CHAPITRE CINQUIÈME

ANTIQUITÉS DE TULA

Antiquités de Tula. — Cariatides. — Colonnes. — Chapiteaux. — Coquille sculptée. — L'anneau du jeu de paume. — Le tlachtli. — Vieux bas-reliefs. — Portrait du Toltec. — Quelques mots d'histoire. — Le temple de la Rana. — La voûte indoue, voûte en encorbellement à Tula. — La place de Tula. — Le Cerro del Tesoro. 71

CHAPITRE SIXIÈME

LE PALPAN ET LES TOLTÈCS

Aspect de la colline. — Mogotes. — Tendances toltèques et instincts bâtisseurs. — Une maison toltèque. — Antiquités. — Fragments. — Malacates. — Palais toltèque. — Organisation toltèque. — Coutumes. — Vêtements. — Éducation. — Mariages. — Ordres de chevalerie. — Philosophie. — Morale. — Religion. — La vie future chez le Toltec. — Invention du pulque. — Histoire de Xochitl. — Fin de l'empire toltèque. — Émigration. 81

CHAPITRE SEPTIÈME

TEOTIHUACAN

Teotihuacan, ancienne ville toltèque. — Citations. — Civilisation prétoltèque? — Parallèle entre les pyramides d'Égypte et les pyramides de Teotihuacan. — Aspect général des ruines. — Couches de ciment. — Tlateles et pyramides. — Idoles et masques. — Description de Torquemada. — Village de San Martin. — Pulque et mezcal. — Village de San Juan de Teotihuacan. 107

CHAPITRE HUITIÈME

TEOTIHUACAN. (*Suite.*)

Un cimetière sur une place de combats de taureaux. — Carrières et souterrains. — Explorations. — Fouilles. — Un palais toltèque à Teotihuacan. — Fourmis archéologues. — Tombeaux anciens. — Pierre tombale toltèque. 117

CHAPITRE NEUVIÈME

EXPLORATION DES MONTAGNES

Pourquoi nous allons explorer la montagne. — Mes compagnons de route. — La gare de San Lazaro. — Santa Anita. — Ayotla. — Tlalmanalco. — Tenango del Aire. — Amecameca. — Un village mal éclairé. — Les rateros. — Le Sacro Monte. — Les volcaneros. 127

CHAPITRE DIXIÈME

CIMETIÈRES DE TENENEPANCO ET DE NAHUALAC

Le rancho de Tlamacas. — A la recherche d'une station funéraire. — Premières émotions. — La montée. — Tâtonnements. — Tenenepanco. — Notre installation. — Le tlacualero. — Les fouilles. — Cadavres et reliques. — Jouets d'enfants. — Une coupe merveilleuse. — Une cervelle bien conservée. — Grotte de Mispayantla. — Fouilles d'un tumulus à Amecameca. — Expédition à l'Iztaccihuatl. — Nahualac. — Nouveau cimetière. 135

CHAPITRE ONZIÈME

LE BELLOTE

Retour à Vera-Cruz. — Une ville enrhumée. — A la recherche des villes toltèques. — Quelques citations au sujet des villes anciennes. — Le Rio Tabasco à Frontera. — San Juan Bautista. — Le Rio Gonzalès. — Canoas et canoeros. — Les lagunes. — Iles du Bellote. — Kjœkkenmœdings. — Temples du Bellote. — Plaques ornementales et chronologiques. — Las dos Bocas. — Souvenirs de Cortez. — Le Rio Seco. — Paraiso. — Crabes philanthropes. 151

CHAPITRE DOUZIÈME

COMALCALCO

La route. — Le village de Comalcalco. — Description. — Fonda. — Détails de mœurs. — Climat. — Masques et figurines. — Ruines en général. — Le Blasillo. — Expédition aux vieux palais. — Ponts en briques et routes cimentées. — Grande pyramide et ses monuments. — Le palais. — Description. — Toiture et coupe. — Vases, jicaras et tecomates. — Les deux tours. — Ornements en bas-relief. — Petites pyramides et leurs temples. — Réflexions. — Disparition des populations indiennes. — Retour à San Juan. — Don Candido. — El Carmen. — Un riche coupeur de bois. 163

CHAPITRE TREIZIÈME

LAS PLAYAS ET PALENQUE

De San Juan Bautista à Jonuta. — Jonuta. — Les Indiens de San Carlos et les caïmans. — Égarés dans les bois. — Las Playas de Catasaja. — La pierre de la croix. — Transport du matériel et route de Palenque. — Le rancho de Pulente. — Village de Palenque. — Les deux dalles du temple de la Croix. — Premiers estampages. — Situation de Palenque. — La grande Acala et Palenque d'après le voyage de Cortez au Honduras. — Les villes de Palenque et d'Ocosingó d'après Juarros. — Premières impressions. — Installation. — Exploration. — Coup d'œil général. — Le palais, ensemble. — Détails. — Façade et pyramides. — Façade orientale et son ornementation. — Un bas-relief retrouvé. — Procédé des artistes palenquéens. — Galerie intérieure et médaillons. — La grande cour et les bas-reliefs des escaliers. — Bâtiments intérieurs et décoration. — Aile intérieure et restauration. — Façade occidentale. — La tour du palais. 179

CHAPITRE QUATORZIÈME

PALENQUE — LES TEMPLES

Palenque ville religieuse. — Bas-reliefs. — Humidité. — Pluie et fièvres. — Un cuisinier reconnaissant. — Temples. — Le temple des Inscriptions. — Le temple du Soleil. — Temple de la Croix n° 1. — Temple de la Croix n° 2. — Autels. — Moulages et photographies. — Incendie ! — Explorations. — Maisons éboulées. — Une observation sur l'âge des arbres ; ce qu'on peut en conclure au sujet de celui des ruines. — Résumé. . 207

CHAPITRE QUINZIÈME

YUCATAN, MÉRIDA ET LA RACE MAYA

Premières notions sur le Yucatan. — Découvertes et expéditions : Francisco Hernandez de Cordova, Juan de Grijalva, Cortez. — Progreso. — Le chemin de fer. — Plantations de henequen. — Arrivée à Mérida. — Mérida. — Deux mots d'histoire. — Incendie de tous les documents par Landa l'historien ! — Ensemble de la ville. — Le palais municipal. — La cathédrale. — La maison du conquérant. — Maisons particulières. — Le marché. — La race maya. — Types. — Mœurs et coutumes mayas. — Tatouages et déformations. — Milpa. — Femmes métisses. — Habitations. — Faubourgs. 219

CHAPITRE SEIZIÈME

AKÉ ET IZAMAL

Départ pour Aké. — Exploration en famille. — Le volan coché. — Tixpéual et Tixkokob. — Hacienda d'un misanthrope. — Ekmul. — Aké. — L'habitation. — Un cuisinier chinois. — Le cénoté ? — Les ruines d'Aké. — Rectification historique. — Petite pyramide. — Le tlachtli. — La grande galerie. — Ensemble et détail. — Étrange théorie. — Le picoté. — Époques diverses de la civilisation yucatèque. 245

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

IZAMAL ET ROUTE DE CHICHEN

Expédition à Izamal et à Chichen-Itza. — Une bande de voleurs ! — Cacalchen. — Izamal. — La place du marché et la grande pyramide. — Petite pyramide et grandes figures décoratives. — Routes cimentées. — Vierge et couvent. — En route pour Chichen-Itza. — Un pauvre télégraphe. — Tunkas et sa garnison. — Quintana-Roo. — Une vieille connaissance. — Citas. — L'église forteresse. — Organisation de la troupe. — Ouverture d'un sentier. — Fête indienne. — A travers bois. — Arrivée à Pisté. 257

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

CHICHEN-ITZA

Chichen-Itza. — Notre installation au Castillo. — Coup d'œil général. — Une ville maya. — Soir et matin. — Aguilar. — Histoire de Chichen-Itza. — L'expédition de Francisco de Montejo. — Contradiction des historiens. — Abandon de Chichen. — Retraite du conquérant. — Palais des Nonnes. — Ensemble. — Inscriptions. — Le Castillo. — Description. — Moulages et photographies. — Fatigues. — Nuits glaciales. — Halos terrestres. — Une étrange visite. — L'Akab-Sib et son télégraphe électrique. — Le caracol et la prison. — Les deux cénotés de Chichen-Itza. — Temples en ruine. — Le temple du Cénoté sacré. — Le jeu de paume. — Histoire.

— Détails du monument. — Portique. — Peintures. — Bas-reliefs. — Nouvelles analogies. — Les dieux Tlaloc de Chichen et des hauts plateaux. — Le marché. — Fin de nos travaux. — Le colonel Traconis. — La retraite. 275

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

KABAH ET UXMAL

Départ pour Ticul. — Uayalceh. — Mucuiché. — Sacalun. — Un vieux souvenir. — Ticul. — Installation. — Fouilles à San Francisco. — Insuccès. — Vases yucatèques. — Une fête à la hacienda de Yokat. — Messe en maya. — Taureaux et danses. — Hacienda de Santa Ana. — Restes importants. — Visite aux ruines de Kabah. — Aperçu des monuments. — Premier palais. — Muraille ornementale. — Citernes. — Pièce intérieure. — Deuxième palais. — Grande pyramide. — Histoire et citations d'auteurs. — Les deux bas-reliefs de Stephens. — Coup d'œil rétrospectif. 315

CHAPITRE VINGTIÈME

UXMAL

De Kabah à Santa Helena. — Un village maya. — Uxmal. — La hacienda. — Le Palais du gouverneur — Citernes et réservoirs. — Palais des Nonnes et la maison du Nain. — Légende. — Vue générale. — Cerro de los Sacrificios. — Charte péon. — Appréciation de Stephens. — Appréciation de Fridrichsshal. — Conclusion. — Étude de mœurs. — Retour. 331

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

CAMPÊCHE. — TÉNOSIQUÉ

De Progreso à Campêche. — Incident de bord. — Carmen. — Vieilles connaissances. — Canons indiens. — Frontera. — Le Grijalva. — Poteries du Tabasco. — Longues attentes. — Carnaval à Frontera. — Succès de Julien. — Départ. — Jonuta. — Monte-Cristo. — Tracasseries douanières. — A travers bois. — Cabecera. — Ténosiqué. — Physionomie. — Anciens souvenirs. — Les monteros. — Renseignements sur les Lacandons. — Arrivée des mules. — L'Usumacinta. — Poissons de mer. — Départ pour les ruines. — Itinéraire. — La forêt. — Campement. — Deuxième journée. — Traces de monuments. — Perte d'une mule et d'un cheval. — Souvenirs de Cortez. — L'arroyo Yalchilan. — Cachette dans les bois. — Passage de la Cordillère. — Rencontre d'un vieux montero. — Traces de Lacandons. — Arrivée au paso Yalchilan. 351

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LA VILLE LORILLARD

Paso Yalchilan. — Autre mule manquant à l'appel. — Une nuit agitée. — Un sanglier. — Le campement. — L'Usumacinta supérieur. — Apparition des hommes d'avant-garde. — Pas de canot. — Position difficile. — Un sauveur! — Étonnante surprise. — Un voyageur mystérieux. — L'Aveugle et le Paralytique. — Arrivée du grand canot. — Une fièvre de cheval. — La descente de la rivière. — Le pilier votif. — Les ruines. — Ma rencontre avec l'inconnu. — Idée générale de Lorillard-City. — Vieux souvenir. — La ville fantôme de Stephens. — Un curé philosophe, ou le Démocrite guatémalien. — La ville Lorillard. — Incertitude sur l'étendue des ruines. — Le temple. — Idole. — Vases. — La forteresse. — Le palais que nous habitons. — Autre grande pyramide. — Second temple. — Ruines. — Les linteaux de pierre et leurs inscriptions. — Deux sortes d'inscriptions. — Triste état de Lucien. — Retour au camp. — Les Lacandons. 373

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

LE PETEN, TAYASAL, TIKAL ET COPAN

Départ pour le Peten. — Le fleuve et la montagne. — Un grand naufrage dans un petit ruisseau. — Sacluc ou Libertad. — L'ancienne route de Cortez. — Histoire de Morzillo. — Arrivée à Flores. — L'ancienne Tayasal. — La conquête du Peten. — Expéditions diverses. — Prise de la ville. — Disparition des habitants. — Description des monuments. — Tikal. — Premiers explorateurs. — La ville. — Les temples. — Les bas-reliefs sur bois. — Histoire rétrospective. — Bifurcation de la colonne civilisatrice toltèque à Tikal. — Les Toltecs de Tikal au Guatémala. — Coban. — Copan. — Sa destruction. — Quetzalcoatl. — Transformation des bas-reliefs plaques d'autel en idoles monolithes. — Abus de la décoration. — Fin d'un art. — Autels monolithes et inscriptions. — Copan, point de rencontre des deux branches toltèques. — Carte des migrations toltèques. 401

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

TUMBALA, SAN CRISTOBAL, MITLA

Retour à Ténosiqué. — Nous revoyons Santo Domingo del Palenque. — Départ pour San Cristobal. — Première halte. — Absence des Indiens. — Départ pour le rancho de Nopa. — Chemins affreux. — Famine. — Les singes. — San Pedro. — Trois jours d'attente. — Le cabildo. — Attitude hostile des Indiens. — Arrivée des porteurs. — Leur fuite pendant la nuit. — De San Pedro à Tumbala. — Deux nuits dans la forêt. — Tumbala. — Le curé. — Chasses aux dindes. — Jajalun. — Chilon. — Citala. — Le dominicain. — Cankuk. — Ténéjapa. — San Cristobal. — Vallée de Chiapas. — Troupeaux dans les bois. — Tuxtla. — Santa Lucia et la marimba. — Tehuantepec. — Totolapa. — Oaxaca. — Santa Maria del Tule. — Ruines de Mitla 419

TABLE DES GRAVURES, CARTES ET PLANS 459

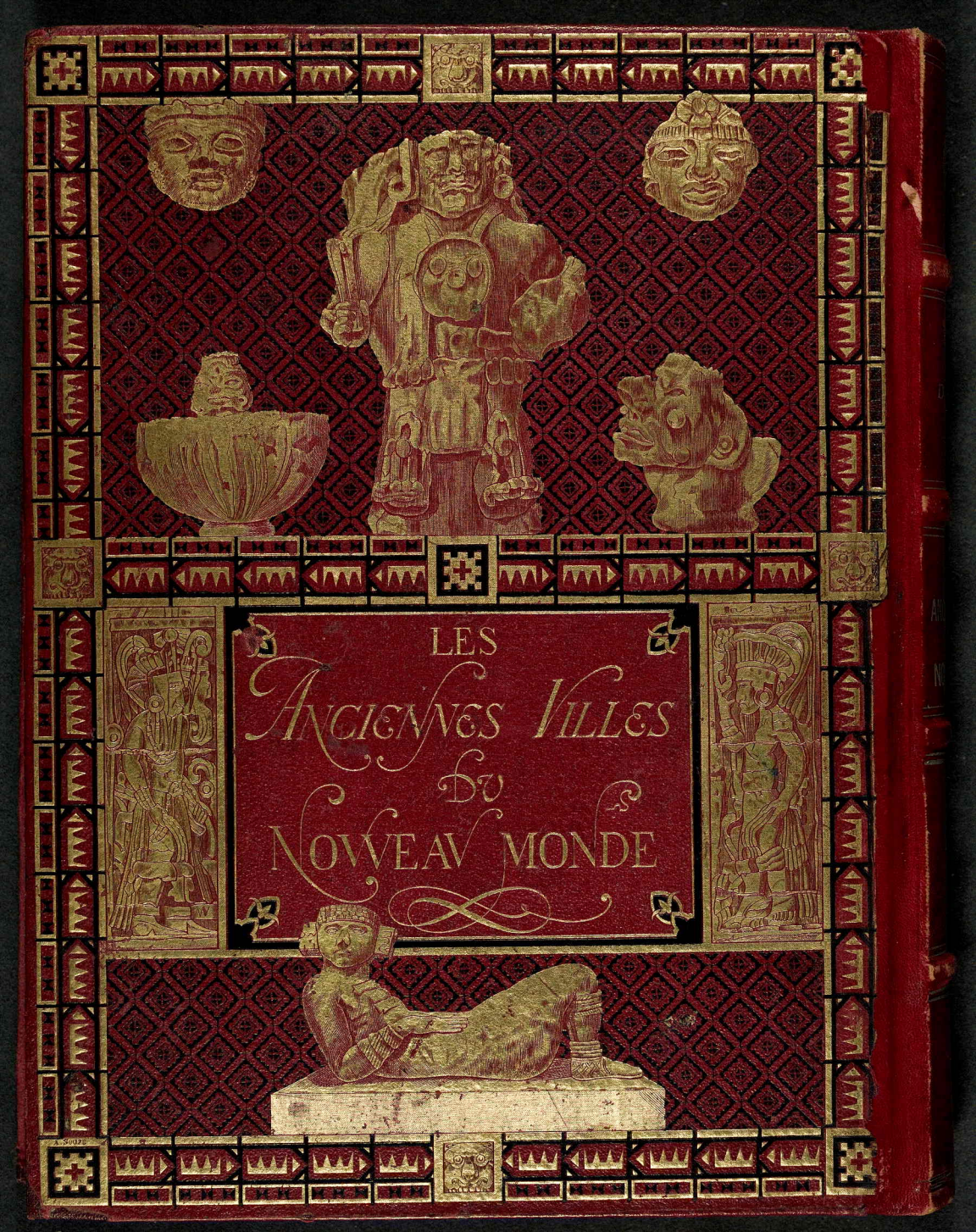
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

363-34. — CORBEIL. TYP. ET STER. CRÉTÉ.

ERRATA

Page	14,	*ligne*	5,	*au lieu de :*	Paso, *lire :* Paseo.
—	23,	—	13,	—	Agustino, *lire :* Agustin.
—	28,	—	33,	—	Paso, *lire :* Paseo.
—	60-61,	—	39,	—	ils, *lire :* elles.
—	90,	—	35,	—	ou, *lire :* et.
—	206,	—	19,	—	milieu, *lire :* pilier.
—	247,	—	39,	—	Salacun, *lire :* Sacalun.
—	384,	—	1,	—	Boye, *lire :* Boyle.
—	402,	—	38,	—	sud, *lire :* nord.
—	403,	—	16,	—	une stuaire, *lire :* un estuaire.

F1219
.C48
copy 3
RBSCD
fol.


LES
ANCIENNES VILLES
DU
NOUVEAU MONDE